

Couverture : L'Échelle catholique, inventée par F.N. Blanchet, 1839
RMDQ

Infographie et imprimerie
Shan Jia et
Imprimerie Reflet, Boucherville

© 2018 Aubin  Blanchet recherches historiques
L'Assomption, QC
Georges Aubin : ablhisto@videotron.ca
Renée Blanchet : reneebl@videotron.ca

Avec l'autorisation des Archives
de l'Archidiocèse de Québec.

PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-49-9
Dépôt légal (numérique) : février 2022

ISBN: 978-2-924900-01-7

Dépôt légal : deuxième trimestre 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Missions d'Oregon

François-Norbert Blanchet

Missions d'Oregon
1839-1844

Avant-propos, notes et postface
par Georges Aubin

Aubin  Blanchet

recherches historiques

Sigles

AAD	Antoine-Alexis Dubois, notaire
AAQ	Archives de l'archidiocèse de Québec AAQ, 36 CN, Colombie anglaise
ACAM	Archives de la chancellerie de l'archevêché de Montréal
AJSLM	Archives des Jésuites de St. Louis (Missouri)
ASNDN	Archives des Sœurs de Notre-Dame de Namur
ASSH	Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe
BAC	Bibliothèque et archives Canada
CBH	Compagnie de la Baie d'Hudson
<i>DBLFC</i>	<i>Dictionnaire Bélisle de la langue française au Canada</i>
<i>DC</i>	<i>Dictionnaire du clergé canadien-français</i>
<i>DPQ</i>	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>
<i>GPFC</i>	<i>Glossaire du parler français au Canada</i>
HBC	Hudson's Bay Company
HDM	Harriet D. Munnick, Catholic Church Records
OHS	Oregon Historical Society
OTI	The Oregon Territory Inhabitants Prior to 1839 www.oregonpioneers.com
<i>RAPQ</i>	<i>Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec</i>
<i>RMDQ</i>	Rapport sur les missions du diocèse de Québec
SHSB	Société historique de Saint-Boniface
UBCIC	Union of British Columbia Indian Chiefs
V.G.	Votre Grandeur (à un évêque); ou vicaire général

Avant-propos

Les deux missionnaires, Blanchet et Demers, affrontent quotidiennement des tâches difficiles. Longs voyages à travers un pays sans route : à cheval à travers des prairies ou en canot, sur les rivières, ils vont porter l'évangile aux sauvages (le mot n'a aucun sens péjoratif), aux Canadiens et aux Américains. Une lutte quotidienne pour remporter la victoire sur les ministres protestants, partout en grand nombre.

Le territoire est encore imprécis, les terres appartiennent souvent au premier occupant. Blanchet vivra cette opposition entre l'« honorable Compagnie de la Baie d'Hudson » et la création d'un gouvernement provisoire américain. Il a certes un penchant pour la Compagnie qui l'a transporté dans ce pays avec ses canots.

La rivière Wallamet, lieu de prédilection de Blanchet, est tributaire du fleuve Colombie. Son embouchure est plus basse que Vancouver [WA], sur la rive opposée. À environ 40 km de son embouchure, on aperçoit une chute de 20 à 25 pieds de hauteur et, encore 50 km plus loin, l'établissement canadien, composé de 26 familles catholiques, en 1838, et de quelques familles américaines.

La rivière Cowlitz a son embouchure à 60 km plus basse que Vancouver. Il faut la remonter encore 90 km pour arriver à la mission. Lors de l'arrivée des missionnaires, il n'y avait que quatre familles de Canadiens au Cowlitz. Ce fut pendant son premier séjour à ce poste que Blanchet accueillit douze sauvages de la baie Puget, un chef à leur tête, qui étaient venus de plus de 250 km, exprès pour le voir et l'entendre. C'est à cette occasion qu'il imagina son échelle

catholique qui lui sera d'un si grand secours dans ses missions. « Ces sauvages, raconte Blanchet, furent presque comme douze apôtres. Ils étaient restés assez longtemps au Cowlitz pour apprendre quelques-unes des principales vérités de la religion, surtout l'explication de l'échelle dont nous venons de parler, et qui aide si merveilleusement à classer dans la mémoire les principaux événements tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. De retour dans leur tribu, ils s'empressèrent d'enseigner aux autres ce qu'ils avaient appris. »

Outre cette merveilleuse échelle, Blanchet possède aussi un violon, pour faire résonner les airs des cantiques et les enseigner aux néophytes.

Avec *Missions d'Oregon*, Blanchet dialogue avec son collègue Demers et avec les évêques du Québec. Ce faisant, il nous révèle le quotidien du missionnaire. Beaucoup de renseignements aussi sur les Québécois qui se sont établis là-bas, d'autres qui ne font que passer.

Les courses incessantes du fort Vancouver au Cowlitz, à La Willamette, à Colville, Nesqually, la baie Puget, et même chez les anthropophages de l'île Vancouver, tout ce travail d'arrache-pied produisit des fruits. C'était une religion nouvelle, lancée en territoire vierge par deux prêtres venus de Québec. Leurs travaux entrepris sur cette vaste étendue de 3 500 000 km carrés [140 000 lieues carrées, dit Blanchet], ont été bénéfiques aux Amérindiens établis dans ces différents postes ou dans les campagnes éloignées. Le pays de 3 500 km du nord au sud et d'environ 1000 km, de l'est à l'ouest, sera la nouvelle patrie de Blanchet jusqu'à son décès.

Et tout à coup, ce Blanchet né à Saint-Pierre de la Rivière du Sud, près de Montmagny, est appelé à diriger ses

missions en qualité d'évêque. Après six ans de travaux évangéliques, Blanchet accède à ce haut poste avec beaucoup d'appréhensions. Mais en jetant un regard en arrière, depuis son arrivée en 1838, il se réjouit des résultats. Les habitants du pays forment autant de nations, de langues et de tribus qu'en avait la Tour de Babel, dit Blanchet; et sur 100 000 Amérindiens environ, il y en a maintenant 6 000 de christianisés. Ce n'est pas tout : quatorze chapelles construites et autant de missions fondées, un collège et un couvent bâtis, 1000 Canadiens desservis, qui proviennent pour la plupart des vingt établissements de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Tout cela est prodigieux.

Mais le travail qui reste à faire est immense. Aussi Blanchet s'embarque-t-il, en 1844, à bord du navire *Columbia* pour aller se faire sacrer évêque et ramener des collaborateurs.

La croix, plantée un peu partout, pendant la traversée de 1838, devient le symbole de la foi de Blanchet, une foi qui transporte les montagnes, une foi qui demeure son unique espoir. Il en fera sa devise, après son accession à l'épiscopat, en ajoutant à ses armoiries l'hymne de Venance Fortunat, poète et évêque de Poitiers : « O Crux, ave, spes unica ». Hymne chantée le Vendredi saint. Elle fut utilisée par les catholiques royalistes au cours de la guerre de Vendée et inspira nombre d'artistes de grands talents.

François-Norbert Blanchet était de cette trempe.

MISSIONS D'OREGON

M. Demers¹, ptre miss^{re}
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 59

Chapelle du Wallamette², le 18 janvier 1839

Cher monsieur,

Vous avez dû recevoir de mes nouvelles par une lettre portée à Vancouver³ par une veuve anglaise qui s'en retournait. Je recommandais de publier et d'ordonner la séparation de maison avant mon retour, afin qu'alors les choses fussent en règle, ou du moins en chemin de s'y mettre, et que j'aie des éloges plutôt que des reproches à faire à mon arrivée. Il faut que le règne du démon cesse et que la loi de notre Sauveur soit seule la loi et la règle des chrétiens : assez longtemps sous la loi d'iniquité; esclave du démon; exposé à la tentation, aux occasions du péché.

Au départ de ma lettre, je jouissais d'une bonne santé, j'étais occupé : occupation douce, celle de sauver des âmes, de les ramener au chemin de la vertu, en les retirant des sentiers du vice. Depuis, j'ai eu le rhume, il commence à me quitter. Le temps est variable, tantôt beau, tantôt pluvieux, mais peu de gelée. Temps favorable pour les gens de loin et pour ceux qui ont fait des loges près de la chapelle; il y en a huit. C'est édifiant. Après l'oraison, la messe, le déjeuner, commence la récitation des prières avec les enfants. Il y a

près de 50 personnes. Stanislas Jacquet, Français, de 25 ans, fait réciter les prières. Je confesse pendant ce temps-là. L'après-midi, j'explique le symbole (point de catéchisme encore) et la doctrine chrétienne. Cela fait impression. Quelques punitions, de faire mettre à genoux, de faire baisser la place pour les mauvaises femmes, ont touché, &c. Quand il reste du temps, encore récitation de prières.

Je vais publier, dimanche, et marier la semaine prochaine, après avoir baptisé. J'ai ondoyé une pauvre sauvagesse malade, elle est morte 24 heures après. *Deo gratias* [Merci, mon Dieu]. Son corps est dans le cimetière et son âme au ciel : bon présage. Le Seigneur commence par appeler une pécheresse, esclave autrefois au fort Vancouver et livrée par son maître, contre sa volonté, au plus infâme commerce. *Laus tibi, Christe, pro miseratione tua*⁴! Hélas, le démon, le jour de cette mort, en perdant une proie, en a gagné une autre : une malheureuse esclave a tué son enfant après être accouchée, dans l'absence de son maître, venu à la chapelle!

*Audivi de terribili exemplo correctionis datae homini cuidam. Est ne istud verum? Tanto melius : Deus adjuvat nos; si Deus pro nobis, quis contra nos? Si consistant adversum nos contra, non timebunt corda nostra, quia nobiscum Deus*⁵. *Euge, serve bone et fidelis*⁶!

J'ai hâte d'avoir de vos nouvelles. Comment allez-vous? Votre santé se soutient, j'espère. Ménagez-vous pour un plus grand bien.

Un nommé Charlot, Iroquois, demeurant ici, a été marié en Canada, il y a 24 ans. Il dit que sa femme est morte, que la nouvelle lui en est arrivée, que Jos, le guide, Joseph Monique, &c, peuvent le certifier par serment. La présente est principalement pour obtenir ces affidavits de M. Douglas, pour ne point me tromper.

Hier, il a fait mauvais toute la journée; avant-hier, il faisait beau. Le temps sera tel aujourd'hui, variable. Il y a du bien à faire par ici et partout. Il y aura près de 30 établissements catholiques ici en peu de temps. Les ministres ont eu la politesse de venir me voir. Je leur rendrai leur visite. Ils m'ont parlé de fixer un jour pour une assemblée afin de former une société de tempérance. Réponse : je prendrai cela en considération. Ces sociétés sont en usage en Canada pour les catholiques. La crainte de Dieu et non celle des hommes devrait suffire pour retenir les hommes...

Dans une leçon de vie d'un saint, l'autre jour, je voyais son horreur pour toute communication avec les hérétiques.

J'espère que les messieurs sont en bonne santé. Mes respects à M. Douglas, le gouverneur, représentant &c. Saluts et compliments aux autres, *si tibi videtur conveniens*⁷. Compliments au Dr McLoughlin et autres. Saluts à nos gens. De la bonne conduite, du bon exemple, une bonne santé, de la consolation, de la docilité.

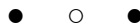
1° Si les porteurs de la présente ne retrouvent pas la petite poêle et le canard oubliés dans un campement en montant, vous m'en enverrez d'autres par leur retour. 2° de plus, ma boussole.

21 janvier. Ma lettre ne part qu'aujourd'hui. Je marie ce matin. Je suis bien. Il y a de l'ouvrage. Je me rendrai la semaine prochaine.

Je suis avec une respectueuse considération...

N° 4

F.N. Blanchet, ptre



M. Demers, ptre miss^{re}
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 60

Mission catholique du Wallamette, le 27 janvier 1839

Cher monsieur,

J'ai reçu, vendredi le 25 présent, votre lettre du 17 même mois. Elle a confirmé ce que la rumeur m'avait appris de la catastrophe du pauvre Robinson. Je ne regrette point mon absence dans ce jour de désolation, comme vous l'appellez bien justement : tout cœur sensible ne pouvait s'empêcher d'être désolé pour bien des raisons. Je rends grâces à Dieu de vous avoir inspiré dans ce moment critique, et par une parole, comme le jeune Daniel, d'avoir donné le moyen de découvrir le mystère d'iniquité, au moment où on allait en perdre le fil. Le ciel, lassé des crimes du malheureux, n'a pas voulu les laisser plus longtemps impunis. Déjà il était dans le vaisseau qui devait le transporter en Angleterre. On le ramène de nouveau à la tête de l'école, au faite des honneurs; comme un autre Aman⁸, il en descend tout à coup pour recevoir l'humiliant supplice du fouet. Admiron la conduite de la divine Providence en tout cela. Elle saura tirer le bien du mal. Elle a des vues de miséricorde sur les enfants du sol. Elle protège visiblement la mission catholique du pays. Il y avait ici un ministre; il part quelques semaines avant notre arrivée et nous laisse le champ libre. Sa maison devient la nôtre. Notre chant de cantiques fait tomber celui des enfants de l'école. Nos instructions, nos catéchismes et nos offices attirent et enlèvent les cœurs des petits et des grands. L'autel de Balaal⁹ ne peut subsister contre le nôtre. Le pauvre Robinson est tombé à nos côtés. Les châtiments infligés aux enfants et au maître d'école impriment la crainte et l'horreur du crime. Ceux que l'on rejette

comme incorrigibles nous sont donnés en soin. Et ces châtiments, capables d'inspirer la crainte sinon de Dieu, du moins des hommes, aux plus effrontés et aux vicieux, viennent justement quelques jours avant l'ordonnance de la séparation des hommes et des femmes qui ne sont point mariés. Le ciel peut-il nous favoriser plus visiblement?

Je prends part à vos peines. Je voudrais sincèrement les partager, quoique j'aie les miennes ici. J'espérais pouvoir aller vous rejoindre cette semaine, mais des affidavits à recevoir de Vancouver, des choses à régler par ici, vont retarder inévitablement mon retour à la semaine prochaine. *Viriliter age et confortetur cor tuum*¹⁰. Je prie pour vous et pour moi tous les jours. *Infirma mundi elegit Deus, ut fortia quaeque confundat*¹¹. *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit [accipiet coronam vitae]*¹².

Quelque grandes et fortes que fussent les raisons qui nous ont engagés à souffrir sous le même toit, après séparation de lit, les personnes qui avaient contracté des alliances que la loi de Dieu ne reconnaît pas, je me reprochais sans cesse cette brèche à la loi, cet état de chose. En me rendant au Wallamette, il m'a semblé ouvrir les yeux et voir clair. Je résolus alors de trancher en dernier ressort cette difficulté. J'ai donc recommandé une séparation totale et entière. M. Douglas nous avait promis protection et maison, &c. Il fallait en venir là une fois. Je ne regrette point ma démarche. Le trouble que vous en avez ressenti ne sera que passager. J'irai bientôt vous aider à en porter le fardeau. J'aurais pu le faire étant présent; il m'a semblé qu'en faisant cette ordonnance en mon absence, elle aurait plus de poids, elle vous donnerait plus d'avantages. J'espère que c'est le bon Dieu qui me l'a inspirée, cette démarche, dans les circonstances actuelles, favorables à nos pleurs, à la suite des punitions infligées aux crimes. En outre, elle a un autre avantage, ce-

lui d'avoir engagé M. Douglas à accorder quelques permissions de mariage de plus qu'il n'aurait fait sous d'autres circonstances.

Les plaintes et les raisons alléguées sont vaines et inutiles. On saura remédier à tout. 1° S'il le faut, la mission catholique se chargera de nourrir ces femmes. 2° On trouvera à en placer plusieurs dans les maisons des gens mariés à Vancouver et au Walamette. 3° Les enfants auront la même chance. J'ai fait un appel aux gens du Walamette à ce sujet, et je trouve à placer les enfants de Gobin¹³, la femme et l'enfant de Montigny, et trois autres, même avec des enfants. On pourra en placer aussi au Cowlitz. Quand les difficultés seraient encore plus grandes, l'intérêt du salut l'exige, cette séparation : *Quaerite primum regnum Dei*¹⁴, &c. L'âme est plus chère que le corps. Quoi qu'il en coûte, il faut que ces gens-là laissent les occasions du péché. *Si oculus tuus scandalizat*¹⁵, &c. J'approuve votre conduite à l'égard de Gobin jusqu'à nouvel ordre.

Tétreau, Vandal¹⁶, Matte et Champagne recevront la récompense de leurs iniquités. On ne doit pas s'attendre à avoir la faveur des suppôts du démon. Cependant nos prières leur sont dues, pour les ramener au bercail, à la bergerie, *adjuvante Deo*.

Je m'attendais à recevoir hier une lettre de vous en réponse à celle que j'ai envoyée la semaine dernière, le 21, par des sauvages. Ils sont montés hier par la rivière, et ce matin point de lettre. Cela me retarde, et je fais un exprès pour la présente à laquelle vous répondrez dans le plus bref délai.

Je demande 1° les affidavits de Jos le guide et de Jori Monique en faveur de Charlot, Iroquois, qui prétend que sa femme est morte en Canada. 2° Une poêle et un canard, si vous ne pouvez enseigner à mes gens où prendre ce que j'ai

perdu. 3° Mon petit compas. 4° Le registre des baptêmes, &c.

Je trouve les gens dans de bonnes dispositions, les femmes sont zélées. Le zèle des gens les a portés à se faire des loges près de la chapelle, pour être à la portée des instructions. Tous ont assisté régulièrement, femmes et enfants, et souvent les hommes, au risque de voir leur maison volée par les sauvages. Le nombre des baptêmes est grand, celui des mariages passera le chiffre 22, y compris quelques Irlandais. Il restera peu à faire à messieurs les ministres. Je les ai trouvés dans des dispositions favorables en apparence et prêts à m'approuver en tout. On m'a promis de ne donner aux enfants catholiques fréquentant leur école aucune instruction contraire à leur religion. Ils ont été des plus polis, même à l'extrême à mon égard. Je leur ai fait visite le 23 mercredi, en allant baptiser un sauvage malade; il n'est pas encore mort. Hélas, je regrette d'avoir à vous dire qu'un enfant né et paraissant en bonne santé pendant la nuit de sa naissance, emmaillotté à la façon du pays, chez un Canadien, a été peu après trouvé mort, sans baptême, au grand étonnement de la maisonnée. J'ai montré à baptiser à tous les pères de famille. Je vais instruire les femmes pour des cas particuliers.

J'ai montré les réponses de la messe à plusieurs, à répondre au chant de la grand-messe. J'ai commencé à montrer la gamme du plain-chant. Les cantiques n'ont pas été oubliés.

Une femme a été accusée par une autre jeune d'avoir conseillé de détruire son enfant. Je n'avais point de témoins; elle a été reculée. Les personnes de la maison s'efforcent de la disculper, et l'autre recevra le châtiment de son accusation malicieuse. Un homme d'ici a été marié en Canada, il n'a jamais eu d'assurance de la mort de sa femme;

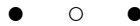
il a été marié ici de nouveau par le ministre. Moi, je lui ordonne séparation. Il la trouvait impossible, mais les circonstances pénibles du meurtre arrivé dans sa maison, en son absence, par sa servante sauvage qui a fait mourir son enfant, et le blâme qui rejaillit sur lui comme en punition de sa mauvaise vie, le font rentrer en lui-même. Il promet séparation pour trois mois. Je le recommande à vos saints sacrifices pour que Dieu lui donne des forces.

Mes respects à M. Douglas et compliments et saluts aux messieurs et aux dames. Envoyez-moi le nombre de femmes et d'enfants qu'il y aurait à placer en tout.

J'écris à M. Douglas l'histoire d'une terrible affaire. Il m'en a coûté pour me décider à cela. Je craignais de m'engager. C'est à l'égard du meurtre de l'enfant mentionné dans ma dernière. Le maître¹⁷ a été accusé d'avoir trempé dans cette triste affaire. La servante dit d'une façon et d'une autre. Je n'ai pas cru devoir garder le silence, sans me faire soupçonner de vouloir cacher cet homme parce qu'il était des nôtres, après avoir porté accusation contre Robinson.

Euge, serve bone. Bientôt je serai à vous; en attendant, je vous souhaite santé, force et courage.

F.N. Blanchet, ptre



Sa Grandeur Monseigneur de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 70

Fort Vancouver, le 1^{er} mars 1839

Monseigneur,

Nous nous jetons aux pieds de V.G., M. Demers et moi, pour lui offrir l'hommage de notre profond respect et lui demander sa bénédiction pastorale. Les gazettes des Îles Owhyhu auront déjà appris à V.G. notre arrivée au fort Vancouver le 24 novembre 1838, plus tard qu'à l'ordinaire, à cause du naufrage d'une des berges. Notre santé a été bonne tout le long du voyage; elle se soutient ici au milieu de nos nombreuses occupations. Si le voyage ne nous a pas donné la santé, il ne nous en a pas ôté.

Partout nous avons été reçus avec respect dans les différents forts de l'honorable CBH. James Douglas, écuyer, *Chief Factor*, membre de l'honorable Compagnie et commandant audit fort Vancouver, nous a reçus et traités avec beaucoup de bonté et de politesse. Une maison nous a été livrée, en attendant la bâtisse de celle du Cowlitz. Nous avons un appartement de 40 sur 30 pieds pour l'office : il est trop petit à présent à cause du nombre de Canadiens et de sauvages qui le fréquentent. Nous sommes occupés du matin au soir aux catéchismes, tant pour les femmes et les enfants des Canadiens mariés ou non mariés, que pour les sauvages eux-mêmes, dont le nombre de 150 ne fera qu'augmenter.

M. Demers s'est rendu capable de parler le jargon, de faire le catéchisme et de traduire quelques prières et quelques cantiques en cette langue, qui est entendue et parlée au loin par les sauvages. Il y a tant à dire que je ne sais par

où commencer. Mais il me reste peu à dire à part des notices que j'ai l'honneur de présenter à V.G.

Comme le voyage, la route, les distances d'un lieu à un autre intéressent V.G. en plusieurs points, j'ai cru lui faire plaisir en lui en présentant un abrégé bien court et bien imparfait, puisque je n'ai pas le temps de le repasser afin de le corriger. Cet abrégé et les notices qui suivent donneront une connaissance presque générale de notre situation et de l'état de la mission. Il se trouve des notices qui sont imparfaites, remplies de corrections et de ratures, faute de temps pour les copier. V.G. voudra bien nous le pardonner et excuser pour des choses imparfaites, qui méritent si peu d'être présentées. Quant à l'impression d'aucun de ces documents, je laisse tout à la disposition de V.G., tout en faisant la remarque que tout écrit, toutes notices et tout document qui blesseraient le moins quelques-uns des membres de l'honorable CBH, ou même les ministres américains établis sur la Colombie, et le retour de ces nouvelles par ici, nous exposeraient à des désagréments, sinon à des disgrâces. De ce côté-là ou sous ce rapport, il y a des pièces qui ne devront point circuler, suivant les vues sages de V.G.

Je ne puis cacher que nous sommes incapables de faire face à tout. Les occupations sont grandes. Elles ne feront qu'augmenter. On se couche plus souvent à 11 et après 11 h p.m. qu'auparavant. La mission de Vancouver peut occuper un prêtre. On ne peut être que quelque temps en chaque mission. J'ai passé un mois au Walamette, en laissant M. Demers à Vancouver, afin de ne rien perdre de ce que l'on a commencé à faire en ce lieu. Je dois aller passer un mois au Cowlitz. M. Demers continuera à Vancouver. Les sauvages de la baie St. George désirent nous voir. Quand y aller? Il y a un grand camp de Tchinouks au fort George qui ne paraissent pas indifférents; il faudrait aller les visiter, et l'on

ne sait quand. Après la mission du Cowlitz, je retournerai faire faire les pâques au Walamette. Ce ne sera pas trop d'un mois; je reviendrai au commencement de juin. Il faudra rester en ce temps-là à Vancouver, pendant le séjour de la brigade des gens du nord, afin d'arrêter le désordre, le mal parmi les baptisés et instruire ces gens-là, pour les ramener à de meilleurs sentiments.

Après le départ de cette brigade, il faudrait aller visiter les sauvages de Walla-Walla, d'Okanagan, de Colville, qui nous attendent avec hâte. Y aller un seul, c'est chose impossible : laisser sans conducteur les missions d'en bas, elles seront exposées au ravage de l'ennemi, du prince des ténèbres. D'ailleurs on ne sait pas trop si nous serons libres de monter là. Il pourrait se trouver des obstacles à la montée en ces lieux. Il faut ménager de toutes parts. Ces voyages ont leurs dangers. On dit que les sauvages nous porteraient sur la main. Les messieurs ministres nous redoutent : ils ont déjà fait des plaintes qu'on leur nuirait. Il faut parler aux sauvages avec prudence, sans faire allusion aux autres. Les sauvages n'aiment pas déjà trop les Américains. Tout les attire auprès de nous. Vouloir trop embrasser sera ne rien gagner et peut-être tout perdre.

Il y a près de 60 femmes, à part des enfants, qui fréquentent le catéchisme de M. Demers; or, parmi ces créatures, il n'y en a que 22 de mariées. Les autres sont des femmes rejetées ou renvoyées par les hommes. Il faut les veiller de près, les vauriens d'hommes mariés en Canada ou autres garçons étant souvent aux aguets pour les ramener chez eux, &c.

Cependant il y a du changement dans la conduite, dans les mœurs des hommes et des femmes depuis trois mois. Les messieurs ne peuvent s'empêcher de dire que c'est étonnant, qu'ils ne pensaient pas qu'on réussirait aussi bien.

D'après ce qui précède et par les connaissances que procurent les notices, V.G. verra que nous ne sommes pas capables de faire face à tout en ce pays. Il nous faudrait encore six prêtres à placer comme suit, avec les deux qui sont rendus, savoir : deux à Colville ou aux environs pour les nombreux sauvages des différentes rivières de ce pays, &c; deux au Walla-Walla pour les sauvages très nombreux des Nez-Percés, des Kayous, des Eyakama, &c; deux à Vancouver : un pour les Canadiens, leurs femmes et leurs enfants et pour les dames, &c, un autre pour les sauvages tchinouks et autres. Le septième, au Walamette pour les Canadiens et les sauvages. Le huitième, au Cowlitz pour les Canadiens, les sauvages du lieu. Il resterait encore la baie St. George et les pays du nord qui renferment tant de tribus. Voilà de quoi surprendre et étonner. Mais si les prêtres ne prennent le devant, il ne restera plus de bonnes places pour les missions catholiques.

On fera peu de bien parmi les Canadiens et encore moins avec les sauvages, sans demeurer avec eux, s'établir au milieu d'eux. Le plan de la mission de la Californie est excellent. Il faudrait une mission sur un pied semblable parmi les tribus de ce pays. Que les jeunes prêtres ne s'effrayent pas des dangers, ils ne sont pas aussi grands qu'on le pense. Les accidents sont rares, j'ai peut-être exagéré.

Il y a trois voies pour venir en ce pays. Celle par laquelle nous sommes venus, celle des vaisseaux de l'honorable Compagnie venant d'Angleterre; la troisième, celle de St. Louis, au rendez-vous des sociétés américaine et de l'honorable Compagnie. Mais celle-ci souffrirait peut-être des objections, tant de la part des membres de la société américaine, qui favoriserait peu les prêtres catholiques venant opposer leurs compatriotes, &c, soit de la part de l'honorable CBH, si ces prêtres n'avaient point de passeport

des chefs de l'honorable Compagnie pour les recommander aux messieurs qui ramènent la brigade du rendez-vous. Objections et obstacles de toutes parts.

La voie par les vaisseaux d'Angleterre est ennuyante, et la barre à passer à l'entrée de la Colombie peut faire perdre le navire à l'entrée du port. La voie de l'intérieur renferme aussi ses dangers et ses peines. Comment donc venir et entrer dans ce pays? La divine Providence, qui paraît favoriser ce pays de toute manière, lèvera les obstacles qui se rencontrent.

Nous avons de ce côté-là des actions de grâces à rendre au Seigneur, qui ne cesse de nous favoriser et de faire tomber les obstacles qui se rencontreraient au bien à faire dans ce lieu de notre mission. Tout est rentré dans l'ordre. Il y a encore des mauvais chrétiens, mais le vice a diminué, le bien est commencé, le progrès est visible. Il ne s'agit plus que d'entretenir le feu. Madame McLoughlin et plusieurs autres dames nous donnent de la consolation. La foi de cette dame, la première du fort Vancouver, est grande. Son exemple est fort et puissant.

Le pays est infesté de mauvais livres. Il faudrait les remplacer. J'ai tant distribué de catéchismes le long de la route qu'il ne nous en reste plus qu'un. Il nous en faudrait un grand nombre. J'ai fait une grande demande de livres de piété pour répandre dans les forts et dans les familles...

L'hiver a été sans pareil cette année : peu de pluie, toujours beau temps, point de neige, peu de froid. La charrue a marché tout le temps, les semences ont été faites de même. Le grain a poussé. C'est chose étonnante. L'honorable Compagnie a 174 minots¹⁸ de blé et 100 minots d'avoine dans la terre.

L'Express part demain, le 5 mars, pour aller à l'est des montagnes, arrêtant à quelques postes et se rendant à la

Rivière-Rouge. On attend le vaisseau d'Angleterre à la fin de ce mois courant. Il apportera sans doute quelques articles pour les missionnaires. Les ministres américains attendent aussi pour leurs besoins quelques vaisseaux des États.

Je désirerais écrire à quelques-uns des messieurs du séminaire de Québec, mais le temps me manque. V.G. voudra bien permettre à M. le secrétaire de présenter mes profonds respects, avec ceux de M. Demers, à Sa Grandeur Monseigneur le coadjuteur de Québec, à M. le supérieur du séminaire de Québec et aux vénérables membres de cette maison, à M. le curé de Québec¹⁹, à messieurs les chapelains des communautés et en particulier au vénérable messire Desjardins²⁰, &c. Nous recommandant à leurs prières et saints sacrifices de la messe et aux ferventes prières des âmes saintes des communautés. M. le secrétaire, ou tout autre, me ferait plaisir en présentant mes vœux les plus sincères aux messieurs du comité de la pieuse Société de la propagation de la foi, leur témoignant ma vive reconnaissance pour leurs pieux et louables efforts et généreuses contributions pour cette partie des pays sauvages qui a attiré leur attention. Le prix de leur sacrifice ne sera sans récompense. Le Seigneur promet une abondante récolte d'âmes parmi les sauvages de la Colombie. Ils ont déjà la foi. Ce jourd'hui, un chef des Grandes Dalles demande une lettre pour ses gens, afin de leur recommander de quitter les femmes qu'ils gardent contre la loi de Dieu, n'ayant pas voulu là-dessus écouter les ministres auxquels ils ont répondu qu'ils laisseraient ces femmes quand les chefs des Français le leur commanderaient! C'est extraordinaire le grand nombre de mauvais livres qui se trouvent répandus dans les familles : la bible défigurée est la première. Je voudrais bien pouvoir remplacer ces livres par d'autres en anglais et en français. Il faudrait surtout de grands catéchismes dont la lecture instrui-

rait. Les enfants qui savent lire en anglais apprendront vite à lire en français, mais on manque de livres. J'ai tant donné de petits catéchismes le long de la route qu'il ne nous en reste plus qu'un; je n'en ai plus pour les demandeurs. On devrait nous envoyer un grand nombre de catéchismes, des A B C, des neuvaines, des *Journées du chrétien*, des *Instructions de la jeunesse*, des images, des chapelets, ou de quoi en faire, &c, vu la distance et l'impossibilité de s'en procurer quand on veut.

J'ai trouvé les gens du Walamette et du Cowlitz très bien disposés. Ils ont reçu le missionnaire avec respect, l'ont écouté avec attention. La lecture de la lettre pastorale les a frappés, ils ont reconnu la voix des premiers pasteurs, ils sont pleins de reconnaissance pour l'intérêt que V.G. a mis à leur salut. Jamais peuple ne ressentit plus de joie que ces pauvres gens-là, lorsque j'ai été les visiter et leur donner un mois de mission. Ces gens sont si bien établis et arrangés, au Walamette, qu'on ne peut pas espérer qu'ils en partiront. La chapelle n'était pas achevée quant aux portes et aux fenêtres. On leur a procuré le moyen de la rendre logeable! Par ici, personne ne les presse, on va les laisser courir leur chance et chercher leur intérêt. On a dit : laissez-les faire. On a écrit en leur faveur!

Je puis assurer V.G. que la présence de prêtres à la Colombie lui donne une nouvelle vie. Soit dit en passant, et personnellement, la résolution était prise par plusieurs de faire venir des prêtres de quelque part, si cette année on eût encore essuyé un refus.

Je désirerais que V.G. communiquât à Monseigneur de St. Louis pour connaître la possibilité d'un passage par cette voie pour des prêtres du Canada avec des Sœurs de la Congrégation. Je crains que toutes les bonnes places ne soient

prises par les ministres pour leurs missions, avant l'arrivée des prêtres catholiques.

J'ai trois missions en vue. 1° à Colville, 2° à Eyakama, vis-à-vis la rivière Nez-Percés, et 3° dans le haut du Walamette. On me dit que les sauvages viendraient en foule des environs pour être instruits en ces lieux peuplés de nombreuses tribus.

On me parle de Neskwalé sur la baie St. George comme du district le plus peuplé en nations sauvages. Ce serait le lieu d'une quatrième mission. On ajoute à ce nombre le fort George. Les sauvages des environs tchinouks sont en grand nombre : ce serait la place d'une cinquième mission. Quelques chefs de ces sauvages sont montés avec plusieurs familles pour voir les grands chefs des Français. En cultivant ces sauvages par une mission et apprenant leur langue, on en fera ce que l'on voudra. La difficulté des communications et la distance des lieux, comme il appert par le tableau du journal, démontre la nécessité d'avoir des prêtres pour chacun de ces postes. Et avec l'aide qu'on obtiendra de France, on pourra établir, loin des établissements des blancs, des missions à la façon de la Californie. Pour cela il faudra des prêtres vertueux et remplis de Dieu et de zèle pour le salut des âmes. Il faudrait quelques anciens prêtres éprouvés dont les exemples et la science pussent soutenir les autres. Il me semble que les missions protestantes ne nuiront guère aux missions catholiques, disposés comme les sauvages paraissent à notre égard. Par exemple, un jeune sauvage a été instruit aux Grandes Dalles par le ministre. Il sait lire, son frère descendu pour nous voir demande un livre, on va lui donner un catéchisme anglais. Les ministres vont nous aider, leurs enfants deviendront les nôtres. Les impressions données par les Canadiens en faveur des prêtres catholiques, le célibat, le signe de la croix, la messe,

les images, &c; les liens formés par les blancs avec des sauvagesses de toutes les nations et de toutes les parties du pays; tout cela, et plus encore, le secours de la grâce attire et attache les tribus. *Ubi abundavit peccatum, [super abundavit gratia²¹].* Soit dit en passant et tout bas, il me semble que la Colombie doit faire un grand pays catholique.

Les chefs du fort George, du Cowlitz, des Cascades, quelques-uns des Dalles, venus à cheval, et d'autres venant en canot, ceux de Nesqualy qui désirent nous voir, les désirs sincères de ceux d'Okanagan, de Colville et des lacs, nous assurent que leurs gens sont prêts à nous suivre; quelques-uns disent même que leurs gens vont venir à Vancouver.

À moins que le Seigneur ne renouvelle le don des langues, ce dont je ne suis pas digne pour ma part, nous ne pourrions suffire.

Il est une quatrième voie pour venir en ce pays et [pour] bon nombre, celle de Boston ou de New York, dans les vaisseaux américains qui se rendent aux Îles Wahoo, d'où le vaisseau de la Compagnie les amènerait ici. On dit que ces vaisseaux partent vers le mois de décembre.

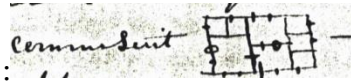
Jean-Baptiste Roy, forgeron, de Saint-Rémi, nous a fait un fer à hostie avec un grand succès! Ce brave homme redescend cette année.

La diversité des lieux fait presque autant de diverses langues parmi les sauvages.

Monseigneur, je dois faire apologie pour les ratures, la confusion des matières, le peu d'ordre, les fautes que renferment mes écrits, mes notices, &c. Mais cela est dû au grand nombre de connaissances que l'on a voulu donner, aux fatigues et aux longues veilles que cela a dû exiger.

La maison du Cowlitz de 46 sur 30 [pieds] sera divisée

comme suit :



Elle est équarrie, sera levée après les semences. L'engagé a fait 6 000 perches; il travaille pour une grange.

Qui empêcherait de nous envoyer nos articles du Canada par la voie de New York, dans les vaisseaux américains?

Je termine enfin. Je me jette de nouveau aux genoux de V.G., je lui baise respectueusement la main, en priant de bénir les missionnaires de la Colombie, de les recommander souvent à la miséricorde du Tout-Puissant, afin qu'il daigne les soutenir, les éclairer, les fortifier. Daignez agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Monseigneur de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 72

Vancouver, le 3 mars 1839

Monseigneur,

La vie malheureuse que mène ici un bon nombre de gens qui ont des femmes en Canada, ce qui regarde surtout les malheureux Iroquois, m'engage à prier V.G. de faire faire la recherche la plus exacte par messieurs les curés ou missionnaires, à l'égard des gens de leurs paroisses qui ont laissé le Canada pour venir en ce pays, afin que, connaissant ceux qui en sont partis libres et ceux qui en ont laissé des femmes, il lui plaise en informer les missionnaires de la Colombie de la vie ou du décès de ces créatures, pour qu'ils puissent mettre fin au désordre qui règne, lorsque ne pouvant les marier sur une incertitude, ces gens vivent malgré eux, en public ou en secret, avec des concubines de ce pays.

Voici les noms de ceux qui sont connus par ici pour avoir des femmes en Canada. Les Canadiens sont :

1. Faubert, de la paroisse de Lavaltrie.
2. Charles Thouin²², de Montréal.
3. [] St-Martin²³, de Sorel.
4. [] Gagné²⁴, de Lachine.
5. Louis Vivette²⁵, du faubourg Saint-Laurent, Montréal.
6. Éloi Matte²⁶, de Sorel.
7. [] Asselin, de Saint-Cuthbert.
8. Augustin Millejours²⁷, faubourg Saint-Laurent, Montréal.
9. Joseph Allard, de Berthier. La femme de celui-ci l'a laissé pour se sauver avec un autre dans la paroisse de Sainte-Émilie, d'où elle est partie avec cet étranger pour gagner dans les États-Unis. Au rapport de Joseph Allard, deux jeunes gens du nom de Grandchamp, de Lavaltrie, lui auraient dit, au retour des États-Unis, que sa femme y était morte. Que faire de cet homme qui demande à se marier par ici²⁸?

Les Iroquois sont :

1. Laurent Karonty at Chiko, du lac des Deux-Montagnes, marié depuis 27 ans; dans le pays, 24 ans. Il dit, sur la foi d'un homme noyé depuis, que sa femme est morte il y a dix-huit ans.
2. Étienne [], du Sault-Saint-Louis.
3. Le grand Jacques [], du Sault-Saint-Louis.
4. Le petit Jacques, de Saint-Régis.
5. José Monique, marié au Sault-Saint-Louis.
6. Joseph Tayentos, du Sault-Saint-Louis.

Au Walamette :

1. Jean-Baptiste Despati dit McKay, marié au lac des Deux-Montagnes avec une femme Nipissing, du nom de Catherine Okikapawicnet, fille de Catwaguense... en 1817

ou 18 ou 19. Elle serait morte il y a douze à treize [ans] au lac des Allumettes, chez un M. Laronde. Alexis McKay, de la Rivière-Rouge, est frère de mère avec celui-ci.

2. Charlot, Iroquois, du lac des Deux-Montagnes. Un Iroquois, son beau-frère, dit que la femme de Charlot, sa sœur, est morte dans ses bras.

Questions :

1. Les ministres méthodistes du Walamette ont baptisé, en danger de mort ou non, plusieurs femmes et plusieurs enfants qui sont morts ensuite, et que l'on a enterrés ou en dedans des jardins ou dans des places environnées de clôtures. Ils ont baptisé en trempant le bout des doigts dans l'eau et les appliquant sur le front par trois fois, n'ayant pas soin, en quelques cas, d'écarter les cheveux. D'autres ont été ondoyés par les Canadiens, en défigurant les paroles. On demande si on peut transporter les corps de ces personnes en terre sainte. Je suis venu à connaître que les ministres ne croyaient pas à la nécessité du baptême.

2. Deux infidèles viennent se présenter pour être admis au rang des catéchumènes. Si l'on consulte l'usage du pays à l'égard du mariage, il y a beaucoup à douter sur la validité de celui de ces deux infidèles, vu que le consentement ne se donne ordinairement qu'avec condition. Dans un tel doute, on se demande s'il faut séparer ou non ces personnes, ou les laisser dans l'ignorance et la bonne foi?

3. Quant aux fêtes de Noël et de la Circoncision, la célébration n'en souffrira point de difficulté, puisque les hommes ont à chacune de ces fêtes deux jours de congé. Mais ce ne sera pas le cas pour les autres fêtes sur semaine, le reste de l'année : on garde là-dessus le silence et on [n']en fait aucune annonce au prône, et on n'ose demander au bourgeois un congé pour les catholiques, dans la crainte de

gêner, et vu que les travaux sont si grands. On demande s'il peut être autorisé à ce faire par quelque dispense.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Sa Grandeur Monseigneur J.N. Provencher²⁹

Évêque de Juliopolis

Rivière-Rouge

Reçue le 27 mai 1839; répondue le 22 juin 1839.

SHSB, P0423-0430

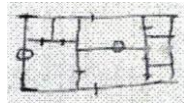
Vancouver, le 3 mars 1839

Monseigneur,

Puisse la présente lettre trouver V.G. en aussi bonne santé que je le suis, ainsi que M. Demers. À Jack River, j'ai eu l'honneur de vous écrire; je l'ai fait encore au campement des berges, ou plutôt M. Demers était chargé de le faire, lorsque j'écrivais moi-même à Monseigneur de Québec. Vous avez pu connaître une partie de ce qui nous est arrivé depuis la Rivière-Rouge à la rivière Colombie. Depuis le campement des berges à Vancouver, il est arrivé plusieurs accidents. Le plus terrible de tous est le naufrage d'une berge avec la perte de 12 personnes sur 26, arrivé le 22 octobre 1838. C'est ce qui nous a retardés 17 jours aux lacs. De Colville au fort Okanagan, on a couru quelque danger. D'Okanagan au Walla-Walla, une berge a manqué périr dans un rapide où elle a été sur le point de verser : les missionnaires étaient à terre. Mais, enfin, la Providence nous a protégés visiblement en tout temps.

Je présente à V.G. un abrégé de mon itinéraire que je prie de faire passer à Sa Grandeur Monseigneur de Québec. Il est accompagné de notices sur différents sujets qui peuvent intéresser sous le rapport de la religion dans la Colombie. Mais ces pièces sont faites si imparfaitement que j'aurais désiré les recopier plus au net. Bien loin de là, je n'ai pas eu le temps de les repasser, de sorte qu'elles ne sont guère présentables en cet état. Si V.G. avait la bonté de les repasser, et même d'en garder une copie, n'ayant pas eu le temps d'en copier une pour elle. N'importe, ces pièces, tout imparfaites qu'elles sont, donneront une idée de notre situation, feront concevoir des espérances pour l'avenir.

Nous sommes logés à Vancouver, en attendant que notre maison soit faite dans le Cowlitz. Elle a été équarrie de 46 sur 30, à diviser comme suit :



de 13 pieds de quarré. Elle est prête à lever; elle le sera après les semences, sur un terrain de près de 600 arpents³⁰, suivant la description donnée au N° 40. Il y a cinq habitants au Cowlitz. La Société a fait élever deux maisons sur sa ferme qu'elle va mettre en valeur. La baie St. George, au-delà du Cowlitz, renferme sur ses rives de nombreuses tribus de sauvages qui ne sont pas éloignées du salut. Il y a 38 âmes catholiques au Cowlitz. Les sauvages du lieu paraissent bien disposés envers les missionnaires. Mon garçon Rochon, avec un homme obtenu de l'honorable Compagnie et avec le secours des habitants, a équarri la maison. Il est après [construire] une grange de 50 pieds. Il a fait 6000 perches. Le monde en fait bien des louanges; il va cultiver pour nous donner le moyen de ménager et de donner quelques aumônes aux sauvages, ou pour donner moyen de payer nous-mêmes les frais de nos voyages.

Walamette. Cette mission est à 22½ lieues de Vancouver; celle du Cowlitz en est à 30. J'y ai passé un mois. J'y ai eu des consolations. Il s'y trouve 27 habitants catholiques, à part de quelques hommes libres, capables de s'établir, formant 33, ce qui fait six garçons. Les Américains établis sont au nombre de 30, dont près de 17 garçons. Le Walamette contient 138 catholiques, dont 28 trop vieux pour être baptisés à présent, sans compter les esclaves, les engagés sauvages qui seront un jour des nôtres. Si l'on donne 38 catholiques au Cowlitz, on aura 176 catholiques de gens établis sur les dites rivières. La notice 42 donnera le reste des connaissances sur ce poste. Cette mission aurait un beau terrain de plus de 5 000 arpents de terre : il y aurait de quoi former un bel établissement qui donnerait la vie et le mouvement à toutes missions de la Colombie. Soit dit *secrete*, les messieurs ici ne sont pas aussi sévères qu'on l'est ailleurs. Les habitants seront laissés à leur volonté et suivront leurs intérêts. Ne leur parlez de rien, on a écrit en leur faveur, allez les voir.

Vancouver. Cette mission donnera des consolations et des troubles et des chagrins, à cause de la proximité des méchantes loges de mauvaises sauvagesses qui avoisinent le village. On a beaucoup gagné, il y a du changement. Mais il reste encore un nombre de mauvais catholiques qui veulent vivre à leur volonté, sans loi et sans frein. Il est difficile d'abandonner ce poste. Il y a catéchisme aux dames chez madame McLoughlin. Cette femme est forte et exemplaire. Elle donne l'exemple de la vertu et de la religion. Les petites filles du fort assistent à ce catéchisme, madame Pambrun et sa famille, madame Leblanc, madame McKay. Il y a un catéchisme pour les femmes et les enfants du dehors, l'après-midi. Plus de 60 personnes y assistent. Les sauvages assistent aux offices, viennent au catéchisme le soir. Leur

nombre augmente tous les jours, il passe 150. L'édifice est trop étroit. On dit que les sauvages vont venir en foule l'été prochain. Si à cela l'on ajoute la brigade des gens du nord, qui arrivera au mois de juin, on ne saura où se mettre. J'ai proposé la bâtisse d'une chapelle, mais la Compagnie a tant d'ouvrages. Cependant on m'a dit d'en donner le plan. Ce sera de 80 sur 40, peut-être demanderai-je 20 pieds de plus pour le logement des missionnaires; à bâtir en dedans ou en dehors du fort. Pour le présent, un bout de la maison bâtie au Cowlitz servira de chapelle. Les Walamette ont la leur que je vais faire achever. Les notices apprendront le reste à V.G. Et, de plus, je laisse ouvertes les lettres adressées aux supérieurs de Québec, afin que V.G. ait une connaissance parfaite de tout et puisse faire ses recommandations et former ses plans, suivant la sagesse, pour le bien et l'avantage de la mission de la Colombie.

Écoles. Les Walamettes demandent une école; il en faudrait une à Vancouver, mais où prendre des maîtres d'école? M. Douglas a répondu aux habitants de Walamette de lui faire une demande par écrit et qu'il la présenterait au gouverneur de l'honorable Compagnie. En attendant du maître d'école, on montre aux enfants (à temps perdu), qui savent lire en anglais; ils se rendront bien vite capables de lire en français. Deux savent assez bien au Walamette; quelques-uns à Vancouver. Dompierre³¹ montre de son côté; Faillant³², au Cowlitz, de l'autre.

Institutrices. Oh! que je désirerais bien en avoir ou du Canada ou de France, sachant enseigner le français et l'anglais! Qu'il serait grand le bien qu'elles pourraient faire! Je prie V.G. de faire les efforts pour nous en procurer, elles coûteront peu ici. Ce sont des maîtres, garçons, qui font l'école aux garçons et aux filles. Cela est sujet à des inconvénients graves. Dernièrement, une découverte des faits les

plus honteux a eu lieu et le malheureux a subi le châtiment du fouet.

Les livres. Les mauvais livres fourmillent ici, de tout genre, de toute espèce, de toute forme, en anglais, dénigrant chacun en leur façon la sainte religion. Et ces livres, anglicans, méthodistes et presbytériens sont et ont été distribués avec profusion aux enfants qui savent lire en anglais, même aux enfants des Canadiens! Il faut les remplacer par de bons livres français et anglais. V.G. voudra bien nous aider à remplir ce plan pour l'intérêt de la religion.

Missions. J'ai été au Cowlitz en décembre 1838, en passant. Ces gens ne sont pas encore dans l'ordre. J'ai été passer un mois au Walamette en janvier. La notice de ce poste vous dira le reste. Mais les gens du Cowlitz m'attendaient après la mission faite au Walamette. Et je n'ai pu y aller, afin de prendre le temps d'écrire avant le départ de l'express. Je me propose de partir la semaine prochaine, *id est* le 6 mars pour y aller passer un mois, afin de faire le catéchisme, et de les marier. Je reviendrai après Pâques; j'y serai tout le mois de mai. Je passerai le mois de juin à Vancouver pour instruire la brigade du nord et veiller au bon ordre. Car on dit que cela ne sera pas drôle. On se propose ensuite d'aller en canot jusqu'aux Dalles (Grandes), de monter, de là, à cheval, jusqu'à Walla-Walla. De là, à cheval, à travers les prairies jusqu'à Colville, en six à sept jours, afin d'instruire et de catéchiser les femmes et les enfants et les hommes, dans chaque fort. Un autre objet est celui de voir et d'instruire les sauvages de ces pays, qui sont si zélés et si portés. Ce qui prendra presque trois mois. Or je ne suis pas certain qu'un tel voyage sera favorisé. D'ailleurs il serait dangereux d'abandonner si longtemps la mission du bas de la rivière. Les nouvelles chrétiennes ne sont pas encore bien fermes; elles ont besoin, et encore plus les catéchumènes,

d'être suivies. Ensuite, les catéchumènes sauvages. Je ne sais trop que faire, ni où donner la tête. Nous allons prier le Seigneur de nous éclairer et de nous inspirer.

Prêtres. Après avoir pris connaissance de nos écrits, V.G. sera convaincue de la nécessité de faire passer quelques prêtres à notre secours, car on ne pourra suffire sans succomber ou négliger quelque partie. M. Douglas et les autres messieurs le disent, que nous avons trop à faire. Sur ce sujet, il m'a dit d'écrire au gouverneur et de lui faire une demande pour de nouveaux secours, qu'il l'appuierait. Je me propose de lui exposer en général ce soin, laissant à V.G. le soin de régler le reste avec ce monsieur. Oh! si j'avais six prêtres de plus, avec deux Sœurs et plus (quatre ne seraient pas trop) de la Congrégation! Je n'ose demander des maîtres d'école, à moins qu'ils fussent salariés et d'un caractère éprouvé. Ces messieurs et dames, à venir en bâtiment ou par la voie de St. Louis avec le consentement du gouverneur. Là-dessus il serait peut-être à propos de consulter Monseigneur de St. Louis sur les moyens ou les obstacles que ce voyage rencontrerait.

Catéchismes. On en a tant distribué le long de la route qu'on [n']en a plus qu'un seul, et que les enfants et les missions en sont privés. Je me recommande à V.G. pour quelques douzaines, sans oublier des A B C et quelques autres articles qu'elle pourrait faire passer.

M. Payette³³ n'est pas à Colville, il est dans la prairie à la tête d'une brigade qui est à [la] chasse. Il n'a donc pas reçu à temps les lettres de V.G. et n'a pu répondre. Voilà la raison de son silence. M. François m'a prié d'en faire la remarque à V.G. Son garçon, à ce qu'il paraît, restera plusieurs années à la Rivière-Rouge.

Voici l'état du nombre de messes basses, à part des 50 £ = 1000 messes.

De M. Rowand ³⁴	250 messes basses
Du bonhomme Philippe	20
De Grégoire	5
M. Blanchet, du Canada	300
M. Demers, du Canada	79
Total à dire :	654
Le 4 mars 1839,	
total des messes dites :	124
Total à dire :	530
Total à célébrer	
le 3 mars 1839 :	1530

D'après ce calcul, V.G., nous avons assez de messes, qu'il ne faut pas en envoyer d'autres. Cet automne, plusieurs personnes encore nous en présenter.

Quant à l'état des finances, il me semble que les souscriptions donnaient 130 £. Les mariages et dispenses de bans au Walamette, avec 13 grandes messes, à peu près 10 £. Total : 140 £. J'ai demandé le compte de nos dépenses, je ne l'ai pas encore reçu, il peut approcher 40 £. Balance en faveur de la mission : 100 £. De plus, de M. Rowand, 25; de M. Roc, 1; de Harkenness, 1. Balance en faveur de la mission : 127 £.

Besoin pour la Colombie. Ces besoins vont s'accroître, c'est certain. V.G. voudra bien nous faire faire de bonnes provisions de tous les articles qui peuvent nous être utiles, afin de ne point manquer, vu la distance des lieux. On demande :

1. catéchismes français	300
2. catéchismes anglais	200
3. A B C	300
4. livres de piété	
5. neuvaine	100
6. livres de messes, anglais et français	

- 8. livres d'école, anglais et français
- 9. abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament
- 10. livre de chant
- 11. *Pensez-y bien*³⁵ 150
- 12. *Instructions de la jeunesse* 150
- 13. *Journées du chrétien* 100

Afin de découvrir le grand nombre de mauvais livres et pour en envoyer aux divers forts :

- 14. des images
- 15. des médailles
- 16. des crucifix et petites croix
- 17. livres classiques latins
- 18. livres de controverse en anglais et français
- 19. Cobbett
- 20. graines de Job³⁶ pour chapelet
- 21. cantique spirituel, de l'imprimerie de Fabre : 50
- 22. extraits du *Processionnal*
- 23. *Miroir des âmes*³⁷
- 24. quelques livrets d'or
- 25. mordant
- 26. pierres sacrées
- 27. atlas et géographie
- 28. explication du catéchisme par saint Liguori
- 29. Cobbett, français et anglais
- 30. épître et évangile
- 31. cantique de M. Daulé.

On attend le vaisseau d'Angleterre vers la fin de mars actuel. On tient un journal de tout. Il y a dans la terre à Vancouver : 174 minots blé, 100 minots avoine. L'hiver a été extraordinairement beau : peu de pluie. L'herbe et le grain ont poussé. Les ministres américains attendent deux à trois vaisseaux.

32. deux poêles à cuisine à *steam*; trois petits poêles de 2½ pour chambre

33. drap pour soutane

34. toile pour aube, surplus d'enfants, étoffe pour soutane d'été et pour robes d'enfant de chœur. On a bien réussi à faire des hosties avec un fer fait ici.

35. tabac en rouleau. Un monsieur de nos amis nous recommande de tout acheter en Angleterre, cela coûtera moins cher.

36. M. Demers demande une montre couverte. M. Demers est très occupé aux notices sur les sauvages. Il désespère pouvoir écrire à V.G. et à M. Thibault³⁸. Il se joint à moi pour présenter ses meilleurs compliments à M. Thibault, à M. Belcourt, à M. Poiré et à M. Mayrand. V.G. aura la bonté de présenter mes respects à M. Christin et à sa dame et autres messieurs, et à l'honorable gouverneur s'il se rend à la Rivière-Rouge. Je me propose de lui écrire et de lui faire des compliments. On dit qu'il les aime. Et V.G. n'oubliera pas de demander des prêtres, *id est* le passage de [ceux-ci]. Je désire que les nouvelles qui se trouvent ici, V.G. ait la bonté de les faire passer en Canada, n'ayant pas le temps d'écrire tant de choses à Québec. Il est 3 h après minuit. Je m'écarte, du moins je me suis écarté de la politesse et des convenances dans cette lettre, qui renferme tant de divers. V.G. voudra bien m'excuser.

Agréez, Monseigneur, la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur de me souscrire, avec le plus profond respect, Monseigneur, de V.G. le très obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

Daignez, Monseigneur, bénir les missionnaires de la Colombie, qui embrassent vos genoux et demandent le secours de vos prières.

M. Demers présente ses profonds respects à V.G. Il a fait du progrès dans le jargon. Il fait le catéchisme en cette langue aux sauvages. Les sauvages viennent de tous côtés et sont enchantés des prières, du chant, &c.

Une de nos baptisées et mariées est tombée en faute. Le scandale a été grand, notre deuil aussi. J'espère que cela la fera rentrer en elle-même. Elle a une pénitence d'un an à subir, étant séparée du reste des fidèles dans la chapelle. Cela fait grande impression sur les autres baptisées et infidèles.

F.N.B.

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur Joseph Signay
Évêque de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 74

Vancouver, le 4 mars 1839

Monseigneur,

J'avoue à ma honte que le sentiment de l'amour-propre m'engage à demander que la présente vous soit tout à fait personnelle entre V.G. et moi. Il s'agit d'un cas dont les suites seront peut-être irréparables. Quelquefois, je suis porté à croire qu'il valait mieux garder le silence pour empêcher un plus grand [mal], en les éclairant sur la loi. Nos instructions étaient claires et formelles sur l'invalidité des

mariages ou des alliances des Canadiens baptisés avec des femmes infidèles. J'avais lu et relu ces articles. Il me semblait avoir tout compris et être capable de mettre en pratique les instructions reçues. Cependant, rendu aux forts de la rivière Saskatchewan, j'ai commencé à y manquer.

J'ai marié le long de la route ou fait marier ceux dont les créatures paraissaient avoir un bon caractère et de bonnes dispositions quant au baptême et au mariage. Les autres hommes, ayant des enfants ou non, dont les femmes n'avaient pas ce bon caractère ou ces bonnes dispositions, ou pour cause d'ignorance et faute de temps pour les instruire, ont été laissés avec leurs créatures sans avis, sans ordre de se séparer; mais même avec une espèce d'approbation, en confondant ces alliances mixtes d'un chrétien et d'un infidèle, avec celles de deux infidèles, quand le consentement est donné *a principio* sans condition et pour la vie. Voilà le cas.

Maintenant, ayant vu mon erreur et voulant éclairer ma conduite et celle de V.G. à l'égard des prêtres qui pourront repasser par là après moi et réparer mes fautes, je demande si la loi qui défend l'alliance d'un infidèle avec un infidèle est divine ou ecclésiastique. Si elle est divine, mon erreur est palpable. Si elle est ecclésiastique et passée depuis 450 ans seulement, comme il appert par un petit manuscrit renfermant des questions et des réponses sur quelques cas, que je me suis procuré chez Sa Grandeur Monseigneur Provencher, il y aurait peut-être lieu de me laver.

C'est la loi qui fait le péché. Or, ces gens-là éloignés de leur pays, sans aucun moyen de se marier légitimement, et ne pouvant pas croire que ce soit péché pour eux de se marier à la façon du pays avec des infidèles, ou ne connaissant point la loi portée là-dessus, ne sont-ils pas excusables, exempts de péchés?

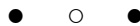
Quant au missionnaire qui verrait, qui jugerait qu'en les éclaircissant là-dessus, sans pouvoir remédier au mal, il va les rendre plus coupables, puisqu'ils pècheront avec connaissance de cause, exposés tous les jours à l'occasion du péché, attachés à ces femmes par le lien des enfants grands et petits qui rendent presque impossible la séparation de l'un d'avec l'autre; ce missionnaire, dis-je, connaissant même la loi, ne doit-il pas par prudence les laisser vivre dans l'ignorance, comme il est certain que la théologie recommande de faire en plusieurs cas, quand il est dangereux d'éclairer le pénitent et qu'il en résulterait un plus grand mal?

2° Est-il prudent aussi d'ordonner aux gens des forts éloignés qui ont des femmes, de se séparer d'avec elles, étant dans l'impossibilité d'amener ces personnes aux missionnaires? Cette question sera résolue par la solution de la première.

V.G. verra à regret des papiers et des lettres bien peu recevables. Cependant qu'Elle veuille bien considérer que cette lettre et quelques écrits ont été écrits *currente calamo*, dans la presse des affaires, au départ de l'exprès le 5 mars. Et quoique l'on ait eu un mois pour écrire les pièces à préparer, les écritures à faire, les notices à donner ont pris assez de temps pour nous obliger de travailler la nuit, afin de ne pas priver V.G. de plusieurs connaissances utiles par rapport à ce pays ou à notre mission.

J'ai l'honneur de renouveler les marques de respect profond et de me souscrire pour la vie...

F.N. Blanchet, ptre



À Augustin-Magloire Blanchet
Curé des Cèdres
ACAM, 195.124; 839-2

[Fort Vancouver, le 12 mars 1839]

[Extraits]

Il y a quatre voies pour communiquer à la Colombie. 1^o celle des vaisseaux partant d'Angleterre à la fin de septembre et *postea*; 2^o celle de l'intérieur du pays; 3^o celle de St. Louis au confluent du Missouri, où l'on vient en quarante jours au Walla-Walla; 4^o celle de Boston ou de New York, par les vaisseaux américains venant aux Ohyuhu et Wahoo et delà au fort Vancouver, par les vaisseaux de l'honorable CBH.

La Californie a une mission de sauvages en-deçà de la baie de San Francisco. Elle était autrefois sur un très bon pied. La bâtisse était un grand carré dont un grand pan pour la chapelle et le logement des prêtres; un autre pour les hangars et magasins, un troisième pour le logement des hommes, le quatrième pour celui des filles et femmes. La cour intérieure était la place des jeux. De là on entrait dans la chapelle. Les sauvages faisaient les travaux de la terre et les hangars renfermaient le bien commun, &c. On dit que depuis que la Californie s'est déclarée indépendante, le gouvernement s'est trop mêlé de cette mission et que les règles en ont été changées, que ça ne va pas aussi bien qu'auparavant. Ceci est dit sur des rapports. Je saurai mieux par la suite. À cinq jours de marche en bâtiment.

On me rapporte que les chrétiens du Chili et du Pérou, et surtout les femmes, ne sont pas trop bons. Les vaisseaux qui fréquentent ces parages ont été cause de la démoralisation. Les vaisseaux américains rôdent en tout sens le long

des côtes, pour la traite, mais ils ne peuvent tenir longtemps contre le bateau à vapeur de l'honorable CBH qui visite les côtes du nord, faisant dans huit jours le tour des baies, et en particulier dans la baie St. George. De l'établissement des Canadiens au Cowlitz, il y a deux à trois jours de marche pour se rendre à la baie St. George. De cette baie, on compte cinq à six jours de marche pour traverser au Walla-Walla à travers les prairies. Les Russes ont un établissement militaire en-deçà du mont Éli³⁹. Il y a là, dit-on, plus de pelleteries que partout ailleurs en-deçà.

Il y a à l'ouest des montagnes quatre établissements de ministres protestants. Le premier, au Walamette, le second, aux Grandes Dalles, tous deux méthodistes; le troisième, au Walla-Walla, le quatrième à Colville, presbytérien, tous quatre soutenus par de riches sociétés américaines qui leur fournissent de grandes sommes à dépenser chaque année. Une maîtresse d'école à 50 £. On donne 4 000 à 5 000 piastres pour un premier établissement. Mais je me figure que tous ces frais retourneront à notre profit. Ce sont des messieurs bien polis. Il ne faut pas les irriter en mettant sur les gazettes aucune chose capable de porter leur société à nous nuire ou à faire refuser passage à nos effets par Boston ou St. Louis.

Les enfants sachant lire l'anglais peuvent, dans un mois d'école française, apprendre à lire le français assez bien pour apprendre seuls le catéchisme. Providence! Le catéchisme et les prières en français ont été montrés avant notre arrivée, au fort Vancouver, aux femmes et enfants. Notre chant des cantiques a fait tomber celui de l'école anglaise. Tous voudraient venir à nos offices. Tout attire chez nous.

Le ministre anglican qui a passé deux ou trois ans ici est parti trois semaines avant notre arrivée, sans avoir rien fait,

comme pour nous livrer le champ de bataille. Nous sommes logés dans sa maison.

Les instructions de M. Demers aux sauvages ont fait tomber celles d'un autre p. Les ministres de Wallamette et des Grandes Dalles se plaignent de ce qu'on leur fait tort. Il y a près de 150 sauvages au catéchisme de M. Demers, qui a traduit prières et cantiques, &c, ce qui plaît beaucoup. Les Tlikatat ou Tlikolat sont ceux qui viennent les premiers. Ce sont les meilleurs sauvages du pays. Leurs filles et femmes sont chastes. Ce sont les autres nations qui ont fourni des femmes aux Canadiens.

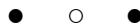
On compte vingt forts au nord et deux au sud de la Colombie, et cinq à six sur ladite rivière. Il y a 138 âmes catholiques au Wallamette, 38 au Cowlitz, 73 hommes journaliers à Vancouver, environ 400 hommes répandus de tous côtés. On peut compter près de 800 âmes catholiques à l'ouest des Montagnes Rocheuses, on parle d'une chapelle à bâtir à Vancouver.

Je pourrais placer encore six prêtres, si je les avais.

M. Lee, ministre américain méthodiste, est allé chercher du renfort et va s'emparer des meilleures places.

Respects à Nos Seigneurs évêques; je n'ai pas le temps de leur écrire. Adieu. *Pax Domini sit semper nobiscum*⁴⁰.

F.N. Bl.



Sa Grandeur Monseigneur Turgeon
Coadjuteur et évêque de Sidyme, &c.
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 76

Vancouver, le 13 mars 1839

Monseigneur,

Je suis heureux d'avoir le temps de donner signe de vie à V.G. Sans perdre de temps, je commence. M. Demers et moi, nous avons joui et nous jouissons d'une bonne santé, nous ne manquons pas d'occupations. L'express est parti en berge le 5 du courant pour se rendre à la Rivière-Rouge. Un second doit l'atteindre à Colville, en montant parti en canot, parti à cheval, des Grandes Dalles à Colville, à travers les prairies, afin de réunir les dernières lettres à la masse des autres papiers. C'est de même tous les ans : cela nous a donné un peu plus de temps que je ne pensais d'avoir.

J'ai préparé et fait préparer une masse de papiers, contenant connaissances, notices générales et particulières. J'aurais dû moins entreprendre et mettre plus de perfection, mais j'ai cru tout cela nécessaire afin de ne rien laisser à désirer autant que possible. Les choses faites ainsi à la hâte ne manquent pas de fautes. Il y a des pièces que je n'ai pu recopier. Le tout aurait besoin d'être repassé et corrigé. Il n'est guère à propos que le public soit informé de tout ce qui se passe par ici, au moins d'une manière générale, pour ne donner aucun ombrage à l'honorable Compagnie. Une autre fois, ces objets nous occuperont moins, nos connaissances seront plus exactes.

M. Demers réussit dans les langues, il fait du bien, il est plein de zèle et bien fervent. Nous sommes contraints de nous séparer, ce qui a eu lieu quand j'ai été au Walamette. Je le laisserai encore à la tête de la mission de Vancouver

pour me rendre au Cowlitz. On ne peut faire autrement sans s'exposer à perdre en peu de temps le fruit de nos peines.

La masse de nos papiers vous donnera bien des connaissances générales et particulières, et une idée à peu près juste de notre situation relativement à notre mission. Cependant, il y a des circonstances qu'on ne communique pas à tout le monde et qu'il est bon de communiquer aux supérieurs, afin de leur faire connaître la véritable situation des affaires.

Le Dr McLoughlin, avant son départ, a toujours empêché le ministre anglican d'avoir la direction de l'école, et les Canadiens d'assister à son office. Les prières et le catéchisme étaient enseignés par ses ordres. Après son départ, le ministre anglican a fait une espèce d'office à nos gens, leurs enfants ont été baptisés, plusieurs ont été mariés. Ce monsieur ministre disait qu'il n'était pas nécessaire d'avoir des prêtres catholiques à la Colombie, qu'il pouvait suffire à tout. Il a eu querelle avec le docteur et il a été obligé de partir.

Le maître d'école était son grand ami. Il était rendu au vaisseau pour passer en Angleterre avec lui; il a été mandé et prié de revenir faire l'école, à la nouvelle sans doute de l'arrivée des missionnaires. Il s'est donc vu installé de nouveau. Il paraissait très zélé comme protestant. Une trame de crime a été découverte par les missionnaires. M. Douglas en a été averti, il ne pouvait le croire. Une première et une seconde inquisition a eu lieu. Les enfants en public cachaient tout. C'était au moment de mon départ pour le Walamette que je donnai avis à M. Douglas. Le crime allait triompher, sans M. Demers qui, comme un autre Daniel, inspiré par le bon Dieu, avertit le bourgeois de prendre les enfants part à part. Le fil du crime fut découvert. Le

monstre, depuis trois ans, était plus occupé de ses infâmes voluptés que de l'instruction d'innocentes petites créatures. L'indignation fut à son comble. Il a subi un châtiment humiliant et honteux, celui du fouet, a été promené, et dégradé, et réduit au rang d'un faiseur de chandelles. Un autre l'a remplacé. Depuis ce temps, les plus grandes des filles ne vont plus à l'école.

Il a fallu en venir à des explications à l'égard des enfants des Canadiens morts ou absents que l'on ne voyait point à nos instructions ou à nos offices. Le bourgeois est convenu que les enfants suivraient la religion de leurs pères. Même après cela, il a fallu faire quelque démarche en faveur de quelques-uns qui restaient en arrière. Quelqu'un a répondu qu'il pensait que ces enfants étaient protestants. Les premiers dimanches, lorsque tout le monde venait à notre office, quelqu'un aurait dit des paroles propres à retenir quelques-uns. M. Demers ayant envoyé chercher et grondé des enfants qui s'absentaient de la messe le dimanche, cela aurait beaucoup déplu, au point d'en prendre information, comme si les enfants pouvaient être laissés là-dessus à leur liberté. Les filles de madame veuve Leblanc ont eu défense de se rendre au catéchisme et à la messe, parce que leur père était protestant (M. McTavish). La mère est catholique, baptisée et mariée à la Rivière-Rouge à M. Leblanc, noyé.

Madame McLoughlin est très fervente catholique, ne manque aucune prière, aucun office. Dans un excès de zèle, elle a jeté à la porte sa fille, madame Roc. Cela a fait un éclat. M. Roc a pu penser que cela venait de moi; les choses se sont raccommodées. Mais la fille ne fréquente pas nos offices, son mari l'en empêche sans doute, on ne sait trop. Cependant, le docteur, son père, lui aurait montré à chanter des cantiques catholiques, lui aurait envoyé une lettre lui disant de se décider enfin à prendre une religion (la catho-

lique, sans doute), ce qui aurait bien choqué son mari. Il a fallu faire les premières démarches à l'égard de ce monsieur. On ne parle point de controverse, rien [ne] se fait à la cachette, on ne donne prise à personne de nous accuser. Mais la situation de madame McLoughlin à l'égard de sa fille est pénible.

Une petite fille manquait encore à nos instructions : on a répondu qu'elle allait à une autre église, à laquelle il ne fallait pas toucher (en riant). Mais en pressant, dans une autre circonstance, on l'a laissé venir. Mais nos dames, a-t-on dit, n'y touchez pas (sérieusement, et sur le ton du badinage). Elles sont portées à nous abandonner pour vous suivre, et si elles vous suivent, il faudra se rendre aussi nous. Des réponses convenables et propres ont été faites à cela. La révérende Mère Saint-Henri⁴¹ doit user avec beaucoup de prudence à l'égard de ces affaires de sa nièce, et tâcher d'encourager la vertu et la religion de madame McLoughlin. Elle a encore un chapelet et un christ reçu de feu messire Tabeau⁴², au fort William.

Les ministres protestants se sont plaints à M. Douglas de ce que je rebaptise et remarie après eux; ceux des Grandes Dalles, qu'on les méprise. Il faut avoir beaucoup de prudence et parler sans faire allusion à ces messieurs en traitant avec les sauvages, qui ne paraissent les aimer. Il me paraît que les sommes [que] ces sociétés dépensent vont servir à donner les éléments du christianisme aux sauvages, qui n'attendent que des missionnaires catholiques pour venir se ranger sous l'étendard de la croix. Ces messieurs ont dit à quelqu'un qu'ils redoutaient l'arrivée des prêtres catholiques dans le pays. À mon idée, il ne faudrait rien écrire qui pourrait blesser les puissantes sociétés, qui pourraient employer leur influence, ici et dans les États-Unis, pour nuire, soit auprès de l'honorable Compagnie, soit auprès de

leurs concitoyens, en les engageant à refuser passage à Boston ou à St. Louis à des prêtres ou à des effets envoyés à la Colombie.

Pour faire du bien ici et s'emparer de l'instruction des sauvages, il faudrait proche de dix prêtres, à placer comme suit : deux à Colville ou dans les environs, pour instruire les Kootonies, les Têtes-Plates, les gens des lacs, les gens de Colville et les Okanagan; et de plus, les Canadiens, les femmes et les enfants, au fort Colville. C'est une tâche même au-dessus des forces de deux prêtres à cause de l'éloignement des lieux, des rivières où demeurent les sauvages. 2° Deux autres au fort des Nez-Percés au sud, ou au nord sur la rivière Eyakama. On me vante cette place pour les sauvages nombreux Eyakama, les Nez-Percés, ceux de la rivière Walla-Walla, pour une autre nation riche appelée les Cayous et pour les sauvages à 40 lieues plus bas les chutes et les Grandes Dalles, et ceux du rapide du prêtre. La tâche serait immense. 3° Un cinquième missionnaire à Vancouver pour les Canadiens, leurs femmes et leurs enfants, et les sauvages des Cascades des environs. 4° Un sixième au Walamette pour les habitants et les nombreux sauvages du haut de la rivière où une mission serait fort bien placée. 5° Un septième en bas de la Colombie, auprès du fort George, pour les nombreux sauvages de la mer et du bas de la rivière. 6° Un huitième au Cowlitz, pour les Canadiens et les sauvages du lieu. 7° Un neuvième et un dixième au fort Neskwale, bâti au sud de la baie St. George, pour les nombreuses tribus de sauvages qui habitent dans ce département. Et cela, à part de bien d'autres forts dont les sauvages seront ou sont disposés à recevoir les lumières de l'évangile.

Il me semble que les sauvages de ce pays, pour la plupart, sont disposés à recevoir la foi.

En vérité, il nous faudrait ici Monseigneur Provencher avec une brigade de prêtres. Oh! que sa présence ferait une vive impression, et que l'impulsion donnée aux missions par un apôtre de ce caractère serait forte et puissante et irrésistible! Ce sont là des plans. Le journal de la route et le tableau des distances entre chaque lieu vous donnent une idée assez claire sur ces plans, et la vaste étendue de pays que nous avons à parcourir.

Une gazette de l'île Wahoo renferme une proclamation du Roi défendant l'entrée de son île aux prêtres catholiques.

Je redoute la décision à l'égard des territoires anglais et américain, ou quant à la liberté de trafic. Dans l'un et dans l'autre de ces cas (la liberté du commerce et la décision de la ligne au 49° degré de latitude nord), les Américains vont venir en foule dans le pays et nous accabler par leur nombre; d'un autre côté, la liberté du commerce va entraîner la perte des sauvages par la vente de la boisson.

J'ai écrit à l'honorable gouverneur une lettre de remerciements et pour nous et pour les catholiques de la Colombie; une copie a été envoyée à Monseigneur Provencher.

Je n'ai pas le temps d'écrire à Monseigneur de Montréal, quoique je lui doive des obligations. Que je serais heureux si V.G. voulait lui faire donner des nouvelles de notre mission et lui faire offrir nos profonds respects, ainsi qu'à ces messieurs du séminaire de Québec et de Montréal, et en particulier aux très révérends supérieurs de ces vénérables maisons.

J'oubliais : un catéchisme ou espèce d'instruction se faisait aux sauvages avant et après notre arrivée. Depuis que M. Demers a été capable de parler et d'instruire en jargon, le nombre qui le fréquente a tellement diminué qu'il a été abandonné. Le chant de nos cantiques a fait tomber l'excuse

de l'autre, surtout depuis que les petites filles viennent à nos instructions.

Faute d'avoir les prières de la bénédiction d'une croix et d'un cimetière au *Rituel*, ainsi que celles de la sépulture des adultes, je n'ai pu bénir le cimetière du Walamette, &c. M. Demers avait besoin du *Processionnal* et, dans une circonstance, j'oubliai de le faire venir. On va copier ces prières pour les avoir à la main, étant séparés.

Des livres, des livres à force, Monseigneur, pour remplacer la distribution effrayante de mauvais livres que l'on a faite par ici. Des A B C, des catéchismes surtout, grands et petits, on en manque : on [n']en a plus qu'un.

Je n'ai pas le temps de relire la présente. V.G. voit maintenant notre état, nos besoins spirituels et temporels; elle voudra bien nous recommander aux prières des bonnes âmes, car nous avons plus d'un ennemi à combattre. Il nous faut de la sagesse, de la fermeté, de la prudence. Je demande ces vertus, et bien d'autres, au Seigneur tous les jours et pour moi et pour mon compagnon. Je reconnais que le Seigneur a bien des fois aplani les difficultés qui paraissaient insurmontables. C'est lui qui nous soutient; vos prières, Monseigneur, pour de très éloignés petits missionnaires, faibles et sans défense, comme des agneaux au milieu des loups. Oh! que le désert qui nous environne est grand, quand on est loin de ses supérieurs! Le Seigneur est notre appui. Notre confiance est en lui.

Je vous prie d'agréer la profonde vénération et le profond respect que j'offre à V.G., à genoux, en lui demandant sa bénédiction.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de V.G. le très humble et très obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S.

Monseigneur,

Je n'ai pas encore fini. Il me reste encore quelque chose à dire. On écrira cet automne par la voie des vaisseaux allant en Angleterre et par celle de l'express passant à travers les montagnes. Ces lettres se rendant à Québec six mois après leur départ.

Une boîte ou cassette, renfermant des curiosités sera adressée à M. le supérieur du séminaire de Québec.

À la lettre précédente je dois ajouter que d'abord on m'avait promis de me prêter secours en plusieurs points. On avait dit même qu'on avait déjà pensé à éloigner et à chasser d'alentour du fort ces infâmes loges de sauvagesses tchinouks qui font un infâme commerce de leurs corps. Mais quand l'expérience m'a prouvé la nécessité de cette mesure, on m'a répondu que c'était une chose délicate, que les sauvages pourraient se venger, &c.

À l'égard de la séparation des hommes d'avec les femmes, le monsieur a dit ensuite (quand l'ordonnance a été donnée) à M. Demers qu'il ne les obligerait pas à cela. Cependant j'avouerai qu'un homme ayant demandé au bourgeois à garder une femme dans sa maison pour prendre soin de ses enfants orphelins, ce monsieur le renvoya à M. Demers.

Les mariages de nos gens engagés devant exiger des frais à l'honorable Compagnie pour le transport des femmes et des enfants d'un fort à un autre, ou pour passer et retourner en Canada, j'ai cru devoir engager les gens à demander la permission de se marier, par cette raison encore qu'ils ne sont pas maîtres de leur liberté, et de plus, pour entretenir la bonne intelligence. D'abord peu ont obtenu cette permission, ce qui m'a bien embarrassé. Le trouble et l'embarras

que la séparation a causés en a fait donner plusieurs autres, en tout 22. On refuse aux jeunes; mais dans le cas où on ne voudra pas m'aider à faire cesser le vice ou un scandale, et qu'il devienne à propos de marier pour un plus grand, je me propose de montrer de la fermeté, et de faire comprendre que la condition des gens ne doit pas être pire à présent qu'auparavant, lorsqu'on les laissait vivre avec des femmes qu'ils laissaient ou emmenaient avec eux aux différents forts; je représenterai qu'il vaut mieux les marier que de les laisser vivre dans le crime; que la permission n'est pas condition *sine qua non valet matrimonium*. De plus, cette permission est donnée à la condition d'un engagement de deux à trois ans de plus. Que faire? J'y penserai devant Dieu.

Je reviens à l'idée d'engager Sa Grandeur Monseigneur Provencher à venir s'établir parmi nous à la Colombie, ou du moins à venir y passer quelques années. Cette idée, au moment du départ des lettres, n'est pas sans avoir été inspirée d'en haut. Je vous [prie] de penser à ce plan et de considérer les avantages et les effets qu'il produirait. Monseigneur Provencher pourrait venir par l'intérieur avec plusieurs prêtres et faire du bien le long de la route, ou par la voie de St. Louis. Alors il pourrait emmener un plus grand nombre de prêtres et des Sœurs de la Congrégation, des ouvriers pour les églises, des maîtres et maîtresses d'école. Si l'on ne se hâte de prendre le devant, les ministres s'empareront de tout, et les sauvages, si bien disposés partout, pourraient venir à changer. Cependant, je n'y crois guère. Mais il faut profiter de leurs bonnes dispositions présentes envers les chefs des Français.

Envoyez-nous Monseigneur Provencher. Qu'il soit remplacé à la Rivière-Rouge par un grand vicaire : le poste d'ici deviendra plus important que celui de la Rivière-Rouge. Hélas! que ça ira virer loin avant que ces plans puissent se

réaliser! Je puis bien en parler d'avance, ce ne sera peut-être de cet automne en l'an que Monseigneur Provencher pourrait venir nous voir. Que le temps va nous paraître long! Nous allons toujours travailler d'ici à ce temps-là.

Je prie de prendre en votre sérieuse considération mes *quaeres* sur le *cultus disparitas* par rapport aux liens formés en ce pays.

M. Rowand, écr, *Chief Factor* du fort Edmonton, est catholique, ses enfants aussi; John Rowand, *Post Master* au fort Assiniboine, aussi. On compte encore à l'Ouest des montagnes M. Pierre-Chrysologue Pambrun en charge du fort Walla-Walla. Il doit se retirer s'il ne reçoit bien vite une part après quinze ans de service. M. Kitson⁴³, dont la mère est à Sorel, est aussi catholique, en charge du fort Nesqualy, sur la baie St. George.

Le Dr McLoughlin Sr, avant son départ, a formé des liens avec sa dame, ce qui l'engagera à revenir par ici; il s'y établira sans doute. Sa dame nous donne des consolations. Le Dr John McLoughlin Jr, bien connu de la Mère Saint-Henri, est catholique. Son frère Joseph⁴⁴ se déclarera de même, j'espère. Son frère de mère, M. Thomas McKay, s'est marié devant nous à la protestante, ou comme un protestant; sa dame est catholique. On espère que ce monsieur deviendra catholique par la suite du temps. Voilà des espérances. Priez le Seigneur de les faire réaliser.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, et je crois n'avoir rien oublié. Je dirai un mot de l'habillement et des mœurs des sauvages. Quant aux mœurs, je n'en connais pas long. Je crois qu'une femme, une fois attaché à un homme, lui est fidèle; il la renvoie, ou elle le laisse pour convoler à d'autres liens. Les sauvages, en plusieurs endroits, vivent dans la polygamie. Elle est beaucoup diminuée par les avis de messieurs les bourgeois. Un sauvage des lacs nous a écouté sur cet ar-

ticle. Ceux de Colville devaient en faire de même. Un chef des Grandes Dalles nous demande une lettre pour engager ses gens à en agir de même, ayant refusé d'écouter les ministres et attendant les ordres des chefs des Français. Quant aux sauvagesses qui se livrent au crime, il me semble que c'est l'amour du gain plus que l'attrait du vice qui les porte à cela. C'est pour avoir une chemise, une couverture et des vivres, &c.

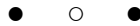
Quant à l'habillement, on a vu aux lacs des enfants nus (garçons) se croyant bien décents, ayant une petite peau sur les épaules. Les hommes et les femmes étaient décents. Aux chutes, en bas de Walla-Walla, des enfants ont paru à découvert près du feu, ayant une petite couverture sur le dos. Dans une autre place, un homme avait un brayet ayant un orifice pour le membre. On dit qu'aux chutes et aux Dalles, les hommes en été sont nus; et les femmes portent une lisière de peau entre les jambes, laquelle se trouve attachée à une ceinture qui fait le tour des reins. Quelqu'un a dit qu'en cet état le plus impudique des hommes *non potest secreta generationis aspicere*⁴⁵. Elles se croient, avec cet attelage, aussi décentes qu'un Français avec ses habits. Il ne paraît pas que les sauvages reçoivent aucune impression par la vue d'un corps humain à découvert, ils y sont habitués.

Les femmes d'ici ont un cotillon d'écorce de cèdre bien travaillé, lequel descend des genoux. Elles ont d'ailleurs, m'a-t-on dit, une manière de s'asseoir, de se poser, qui ne permet pas d'apercevoir *generationis partes*. Les genoux, les cuisses sont comptés pour rien. Cependant elles ont soin aussi de se cacher les épaules avec une couverture, qu'elles attachent en avant, de manière à les rendre passablement décentes. Dans le fort comme on est, on en voit peu de cette sorte. Et d'ailleurs cette peau noire n'a rien de flatteur. Le bon Dieu donne le secours de sa grâce pour n'apercevoir

en ces pauvres créatures que l'image du Dieu tout-puissant qui les a créées à son image et qui les a rachetées par le sang de son fils. Ce sera sans doute plus dangereux en été. Que le Seigneur nous soit en garde! Au Walamette, appelé à une maison pour une malade, un spectre tout nu est apparu près d'une loge. Je ne sais si c'est [une] femme, mais la pudeur la fait détourner de sa première posture. En allant au Cowlitz, une femme malade dans une loge m'a paru nue, donnait à téter à son enfant. Je ne sais si elle avait quelque couverture par en bas. Un vieux sauvage a paru indécemment devant moi; je lui ai fait la réprimande. On me dit que les femmes ne se font pas de scrupule d'ôter leur petit attelage de brayet et d'aller en plein jour se baigner parmi les hommes et devant les Français. Une nation, celle des Tlikotat, me paraît privilégiée et entre dans la voie du salut. Il n'est pas à notre connaissance qu'aucune femme ou fille de cette nation se soient mariées avec des blancs. Cette nation a près de cent loges. M. Demers va se mettre à l'étude de cette langue des Tlikotat.

Mon P.-S est un peu long. Que V.G. m'excuse et veuille me permettre de renouveler mon profond respect.

F.N. Blanchet, ptre



À Monseigneur de Montréal
[J.-J. Lartigue]
ACAM, 195.124; 839-1

Fort Vancouver, le 13 mars 1839

Monseigneur,

Nous voilà, M. Demers et moi, pleins de vie et de santé, rendus au fort Vancouver le 24 novembre 1838, après avoir échappé à plusieurs dangers. Une berge a fait naufrage, avec la perte de douze personnes sur 26. Nous n'étions point dedans, ni en ce lieu-là. Une autre fois, une berge a manqué verser en passant sur des galets, après avoir manqué le vrai chenal. Nous étions à terre. Le Seigneur n'a cessé de nous protéger le long de la route, comme il ne cesse de le faire depuis notre arrivée à Vancouver. Les obstacles se sont levés et ont disparu, à la mesure que nous avons avancé dans l'exercice du saint ministère. Maintenant les choses sont en règle autant que possible au fort Vancouver et au Wallamette par la célébration des mariages et le placement des femmes renvoyées ou rejetées dans des maisons convenables.

Des instructions se donnent tous les jours, la prière se fait, on chante, à force, des cantiques. Tout le monde voudrait venir de notre côté. Les messieurs sont contraints de mettre des bornes aux désirs de leurs dames.

Le long de la route et ici, on a fait 309 baptêmes, 60 mariages et 9 sépultures. Les sauvages viennent de plusieurs places pour nous voir. Tous paraissent bien disposés. Je regrette de ne pouvoir pas envoyer davantage à V.G. La présente est accompagnée d'un tableau du nombre de lieues faites par jour et des distances entre chaque poste.

Je prie V.G. de ne pas m'oublier dans les saints sacrifices, de me recommander aux prières de Monseigneur le coadjuteur, de messire Quiblier, supérieur, et des messieurs du séminaire de Montréal. V.G. voudra bien permettre à son secrétaire de présenter nos profonds respects à ces vénérables messieurs, à ceux de sa maison.

Je prie V.G. d'agréer le profond respect et la vive reconnaissance de celui qui se jette à vos genoux. Daignez me bénir, ainsi que la mission de la Colombie. Puisse le ciel exaucer mes vœux pour V.G.

P.-S. M. Demers fait des progrès dans l'étude des langues sauvages : il fait le catéchisme en jargon. Il en a aux environs 200. Il y a bonne espérance. Ce monsieur offre ses profonds respects à leurs Grandeurs les seigneurs les évêques de Montréal.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 81

Maison de Plamondon⁴⁶ au Cowlitz
Le 25 mars 1839

Monsieur,

Votre lettre du 18 courant m'est parvenue vendredi [22 mars], trop tard pour pouvoir vous rendre une réponse avant dimanche.

1^o J'espère que vous aurez béni les rameaux⁴⁷, en omettant ce que le lieu ne vous permettait pas de faire. Ici, les

sauvages ont eu des rameaux et les ont laissés à la maison par mes ordres, afin d'empêcher toute profanation.

2° Il ne faut pas se presser davantage pour le présent. La prière et les instructions et la douceur obtiendront, avec la grâce de Dieu, ce que ses mauvaises dispositions ne permettent d'obtenir maintenant. Je parle de Champagne.

3° On ne fera que bien rarement usage de pénitences et réprimandes publiques, en voyant que cela ne produit pas l'effet désiré et qu'au contraire cela éloigne les gens de la confession et des offices, &c.

4° Par rapport à la femme de St-Pierre, je suis toujours en peine depuis son départ. Je crains que son mari et elle ne s'éloignent des offices pour éviter la pénitence. Dans ce cas, on engagera la pénitente, ou nous autres nous engagerons sous-main les femmes du village et son mari à demander grâce et indulgence, ce qui pourrait avoir lieu à mon retour. Vous ferez bien de lui dire d'avoir un siège pour s'asseoir; c'est trop pénible de rester si longtemps à genoux. Encouragez-la.

5° Je ne prétendais pas tenir cachée la nomination des syndics. On a tort de les regarder de mauvais œil, cette impression diminuera. Les bons n'ont rien à en redouter, ils devraient s'en réjouir. Ce n'est point tant pour veiller que pour nous aider de leurs avis. C'est comme les marguilliers du Canada : c'est dans le particulier que vous réussirez le mieux.

6° Vous aurez la bonté de présenter mes respects à M. Douglas, ainsi que la liste des effets nécessaires pour l'usage de la mission.

7° On n'a rien pour rien des sauvages. Ceux qui ont apporté les pioches et la caisse à chandelle ont fait leur demande. C'est une chemise par homme pour un voyage, cela monte avec la nourriture.

8° Augustin descend pour se confesser et revenir la semaine prochaine avec son canot chargé. Les deux sauvages seront nourris là et le ramèneront aussitôt que possible.

9° Les sauvages viennent se faire instruire tous les jours. Une brigade de douze est venue de Nesqualy et s'en retourne demain, bien contente.

10° La messe à 6 h. Instruction : oraison, bréviaire, lecture; récitation de prières aux femmes, aux enfants des Canadiens, aux sauvages. Dîner : récitation du catéchisme, instruction ou explication. Bréviaire, collation; chapelet, prière, lecture de piété, chant; réponses de la messe. Confessions, matin et soir; coucher à 11 h, à 12 h.

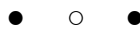
Ma santé se soutient. Je ne manque pas d'occupations. Quant au docteur, *si Deus pro nobis, quis contra nos. Deus providebit*⁴⁸. Cela tombera comme le chant, en janvier. Combattons et prions. Soyez prudent.

Je vous souhaite une bonne santé, et j'ai l'honneur d'être avec considération...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Mes compliments à madame McLoughlin, à madame Leblanc, &c. Saluts à nos gens. Des vœux, des souhaits et des prières pour eux par le missionnaire soussigné. Pas d'objection de ma part à ce que vous fassiez la prière tous les soirs dans ce saint temps. La lune éclaire.

N° 12



À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 71

Mission du Cowlitz, le 7 avril 1839

Monsieur,

Chalifour⁴⁹ m'a remis après vêpres une lettre de votre main. Hier, j'en reçus une encore. Je regrette beaucoup de voir la conduite scandaleuse de Champagne et d'Allard. Le bon Dieu leur fera la grâce de se reconnaître.

J'ai lieu d'être surpris de l'arrivée des ministres du Wal-lamette qui ont passé le jour du dimanche sous tente, à une demi-journée de marche d'ici. Je pense qu'ils ne trouveront pas de chevaux capables de les transporter au Nesqualy. L'établissement de ces messieurs, près ce fort, sera très nuisible à l'honorable Compagnie sous tous les rapports. Serait-ce chose convenue pour l'instruction de plusieurs? J'ai peine à le croire. N'importe, les robes noires sont connues au loin. Madame Kitson est arrivée ici ce jourd'hui. Elle me dit que les sauvages nous attendent avec impatience; ils sont allés faire provision de vivres pour passer quelque temps avec nous. Nous aussi, nous irons choisir la place d'un établissement et, puisqu'ils viennent chez nous, nous irons chez eux. Le nord est à nous. Mais en passant cette ligne (la Colombie), nous aurons le nord et le sud et nous verrons si leur œuvre sera capable de soutenir l'épreuve de la nôtre.

On me parle d'une belle île au milieu de la baie, au centre des nations. J'ai acheté trois chevaux. Mes gens savent dix cantiques. J'ai fait en ce jour cinq baptêmes d'adulte, à marier demain.

Le canot qui doit descendre pour vous, laissera ce poste vendredi. Vous vous mettrez en route lundi matin, avec Baptiste.

Mes respects et remerciements à M. Douglas. Adieu.
Tout à vous.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. John Simpson m'a répondu qu'il ne pouvait descendre faute de permission qu'il n'a pu obtenir. M. Douglas lui a promis de ne le point changer de fort. Il ne conçoit pas qu'il puisse jamais changer de pays. Qu'elle lui rende une réponse définitive. Si, après son mariage, elle désire continuer à résider au fort Vancouver pour se faire instruire, elle le pourra faire.

F.N.B.

N° 19

● ○ ●

À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 98

[Mission du Cowlitz, début d'avril 1839]

Monsieur,

James Douglas, écr, qui est venu me voir à son arrivée et avant son départ, a bien voulu se charger de la présente.

J'ai fait les offices comme j'ai pu la semaine sainte et aujourd'hui. Cependant les gens trouvent cela bien beau. J'ai cierge pascal et eau bénite du Samedi saint à votre service.

Je prépare les mariages pour la semaine d'après Pâques⁵⁰. Couturier a obtenu permission. John Simpson aussi avec Marguerite Spens, de Vancouver. Le billet est entre mes

maines. Si elle est dans les mêmes dispositions que ci-devant à son égard, vous la publierez avec lui, et la préparerez pour le baptême, qu'elle recevra ici de même que le mariage. Elle montera dans son canot quand je vous enverrai chercher dans 15 jours.

M. Douglas a bien voulu ajouter trois arpents aux six premiers, mesurés par M. McLeod. Je choisirai la place quand vous viendrez.

Pas moyen d'acheter des bêtes à corne de l'honorable Compagnie. Pour des chevaux, j'en aurai. J'ai retenu 15 minots de blé, 15 de pois, 10 d'avoine, 10 de patates, pour semence.

Augustin chargera son canot autant que possible et pourra prendre un sauvage de plus pour monter.

Une brigade de sauvages du haut de la rivière Cowlitz est venue me voir. Ils parlent, eux, tliketat. C'est, dit M. Douglas, la langue généralement parlée au nord de la Colombie, même à Eyakama.

Envoyez-moi le registre. Des saluts aux messieurs et aux dames et à nos gens du fort. Je pense à eux et je les recommande à la bonté et à la miséricorde du Tout-Puissant. *Spero quod omnia bene se habeant apud te, in tua parochia*⁵¹. M. Douglas m'a donné de vos nouvelles.

Plusieurs qui ne voulaient point aller à confesse par ici, y ont été ou se préparent à y aller. La parole de Dieu porte son fruit en son temps.

M. Douglas donnera un homme à la place de celui qui a laissé Augustin.

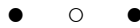
La femme de Besson est mal équipée de la lèpre. Je refuse de la marier à présent, avant d'avoir un certificat du docteur, en suite de quoi je serai déchargé des suites, &c.

Rien de plus, et j'ai l'honneur d'être avec considération...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. *Christus factus est pro nobis obediens*⁵², &c.
*Surrexit Christus, spes nostra*⁵³...

Nº 20



À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 81

[Mission du Cowlitz, avril 1839]

Monsieur,

Vous aurez la bonté de présenter la liste incluse à M. Douglas, avec mes meilleurs compliments. Elle est assez détaillée pour être comprise. Vous remettrez les deux chemises de flanelle. S'il y a difficulté pour les deux boîtes à roues, seulement trop étroites, vous les apporterez avec deux autres de la largeur requise. Que Baptiste visite les paquets avant de partir, afin de ne rien oublier.

Besson s'est engagé deux ans de plus, à la condition de garder sa femme bon gré mal gré les prêtres, dit-il. C'est, dit-il, M. Douglas qui lui aurait dit de la garder! Eh bien! je pensais entrer dans les vues de M. Douglas en agissant de la sorte; je voulais éviter les reproches des messieurs de la Compagnie, en mariant une telle malade atteinte de la lèpre, qui lui fait fleurir la peau du visage, ce qui peut se communiquer. J'agissais dans l'intérêt des familles et du pays. Je n'ai pas été soutenu; au contraire (ce que je ne puis croire de M. Douglas), on me saurait mauvais gré de ma

démarche. Elle sera mariée, ce sera à eux à voir. Si quelqu'un des messieurs pouvait donner de semblables conseils à nos gens, ne serait-ce pas nous donner l'exemple d'user de réciproque et de marier, quand il nous plairait aussi à nous, contre leurs volontés. Je me propose d'écrire à M. Douglas à ce sujet. Cependant, je considère les avis donnés à Besson comme une permission de se marier dans l'état actuel de sa pauvre femme. Que cela vienne de vive voix ou autrement, cela me suffit pour me mettre à l'abri. Expliquez à M. Douglas mes vues et la conduite de Besson avec prudence.

Dites aussi que les missionnaires ministres se sont rendus chez Cottenoir et trouvèrent difficilement des chevaux; qu'ils cherchent à engager les sauvages d'ici à donner leurs enfants pour être conduits au Walamette; que leur démarche nous permettra de passer au sud sans être exposés aux reproches de l'honorable Compagnie; que je me permets de penser que leur établissement à Nesqualy sera plus nuisible qu'utile à l'honorable CBH, qu'ils ont, dit-on, dessein de s'aller établir au fond de la baie, près d'une petite chute, jolie place pour un moulin et pour le commerce par la baie, sans barre à passer pour y arriver.

Veillez savoir du docteur ce qu'il pense de la maladie de cette [femme].

Adieu. À la hâte. Votre serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

N° 21



À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 88

Cowlitz, le 11 avril 1839

Monsieur,

Trois hommes du Cowlitz vont vous chercher. Ils apportent la tente, le panier, la poêle, le canard, &c. Ils se rendront samedi de bonne heure. Vous pourrez partir lundi de grand matin et, marchant un peu tard le soir, vous pourriez être ici mercredi dans la matinée, afin, ce jour-là, de visiter la terre de la ferme de la mission, et le lendemain de pouvoir partir pour Nesqualy.

Voici ce qu'il faut apporter ou régler avant votre départ. 1° La lettre pastorale adressée aux habitants, &c. 2° Les graines, les donner à M. Douglas pour être semées dans le grand jardin, à la condition de nous en remonter. Il faudra pourtant en garder un peu de chaque espèce. Notre jardin, ici, ne pourra pas être prêt. 3° Emporter les ornements de la messe, en cas de séparation. 4° Instruire Dompierre de la manière de baptiser, en cas de besoin dans votre absence. 5° Recommander une *stampe* portant M.C. (Mission catholique) pour marquer nos animaux. 6° Recommander aux sauvages de ne revenir que dans trois à quatre semaines. 7° Apporter quelques images. 8° Apporter le violon. 9° Mettre et laisser tout en ordre dans la chambre et remettre la clef à M. Douglas. 10° Que Betsey reste à Vancouver. 11° Faire faire et apporter un porte-voix, &c. Ne vous chargez pas beaucoup. Achetez un prélat de lit, s'il le faut.

Les ministres sont partis mardi [9 avril]. Ils ont rencontré un grand chef des Nesqualy, accompagné de 11 sauvages, venant me voir! Lui, ses gens et tous les sauvages de la baie sont des mieux disposés. Ils sont venus à pied, parce qu'eux,

étant de la baie, n'ont point de chevaux. En deux jours de temps ils peuvent se rassembler par milliers, de tous les côtés de la baie et du large. Le bon Dieu aura-t-il permis que les ministres américains seraient venus être témoins de cet élan des sauvages pour la religion catholique! afin de les décourager. J'adore les desseins du Seigneur. Pourquoi y aller?

Il y a ici de mauvais sauvages qui empêchent les autres de venir aux instructions. Si je savais le jargon, ils seraient peut-être plus portés à venir.

Il m'a paru que les ministres auraient su quelque chose du contenu de la lettre de M. Walsh⁵⁴.

Les semences avancent peu. Ce n'est pas de sitôt qu'Augustin pourra labourer; que la maison sera tirée et levée.

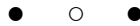
Je vais demander à M. Douglas : quatre juments à acheter, deux paires de bœufs à emprunter, quatre vaches à lait pour notre usage, 100 pommiers ont été offerts. Douze arpents de terre vont être offerts à la Compagnie pour être labourés.

Le prévenir du voyage de Nesqualy où notre ministère nous appelle; *id est* M. Kitsac à marier, des enfants à baptiser. Trois hommes ont des femmes, ce sont de vieux serveurs. Permission pour eux que je vais demander.

J'ai écrit à M. Douglas. Tout à vous.

F.N. Blanchet, ptre

N° 22



M. Demers, prêtre, missionnaire
Nesqualy
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 88a

Cowlitz, le 26 avril 1839

Cher monsieur,

François est arrivé mercredi [24 avril] à 9 h du soir, ayant laissé en chemin le cheval de Plamondon, resté de fatigue! Il est venu trop vite. Je le renvoie ce matin, après avoir acheté un cheval pour faire le voyage, à payer avec les couvertes que vous remporterez toutes, ainsi que le fusil. En prenant notre temps, on pourra se procurer des juments par ici, et elles seront toutes rendues sans aucuns frais.

Présentez mes remerciements à M. Kitson pour sa bonne volonté et son désir de nous servir. Exprimez-lui que je suis des plus mortifiés de l'insolence des sauvages et des violences auxquelles ils se sont portés. Si ses craintes vous paraissent le moins fondées, vous suivrez son avis de congédier les sauvages, à la mesure que vous leur aurez parlé, afin d'éviter de nouveaux désagréments qui pourraient nous devenir fâcheux à nous-mêmes, par leurs suites.

J'aurais aimé à savoir quelle mission se trouvait la plus proche du fort et à quelle distance elle est. Ce rapprochement, ce voisinage de deux missions si opposées est un coup d'astuce, de politique, de finesse : il faudra que l'une renverse l'autre. C'est nous mettre aux prises! *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Si vous avez acheté des juments, faites-les partir lundi sous la conduite de François, lui recommandant de venir le pas. La maigreur ne fait rien, pourvu qu'elles soient de belle apparence et qu'elles puissent se remettre.

Il faut que nous soyons de retour à Vancouver samedi matin. Pour cela, on laissera le Cowlitz jeudi. Ainsi, soyez rendu mercredi soir. Un plus long retardement dérangerait tout l'ordre des missions à faire. Je vous aurais laissé en arrière, pour me rendre au Walamette, mais après une mission telle que celle de Nesqualy, on aura besoin de se revoir et de se recueillir, à l'exemple du Sauveur, et de se retirer sur la montagne.

En revenant, vous aurez à administrer le baptême à un pauvre sauvage attaqué du mal de poitrine. Je pensais le baptiser ici, mais hélas l'ennemi me l'a enlevé le même jour que je baptisais des enfants des infidèles, et je crains qu'il ne meure avant votre arrivée. Il est allé mourir sur ses terres, dans la loge de sa mère, au pied et en-deçà de la montagne que vous avez à traverser en revenant. Déjà il désirait être baptisé, il assistait régulièrement; par deux fois les forces lui avaient manqué pour se rendre aux instructions. Il faudra le munir d'instruction et lui laisser une petite croix, &c.

Vos néophytes achèveront de s'instruire une autre fois, peut-être dans le mois de juin, lorsque je reviendrai au Cowlitz. Les sauvages qui ne se seront point rendus pour vous voir auront leur chance une autre fois. Leur désir et leur bonne volonté donne à penser que la mission sera un jour abondante. Mais on ne fera rien de bon avec des gens nus. Pour ne point scandaliser les blancs, pour leur donner l'exemple de la pudeur; pour notre bien, notre édification et nous éviter des dangers, et enfin pour le salut de ces pauvres infidèles, il faut être strict autant que possible sur l'article de la modestie. Vu le désir qu'ils ont de nous voir, il faut leur dire que s'ils veulent nous voir, il faut qu'ils se couvrent, que nous ne parlerons qu'à ceux-là, que nous ne laisserons approcher de nous que des personnes décentes. Il en est de même à l'égard des femmes, de la polygamie, &c,

en un mot que nous n'aurons rien à faire avec des gens nus, avec des gens qui ont deux femmes. Et si leur zèle est sincère, *adjuvante Deo*, ces gens-là feront le sacrifice de leurs habitudes pour pouvoir venir se présenter devant nous.

Je vous plains : je voudrais avoir les mains pures du saint Roi, afin de les élever au ciel pour vous au moment du combat. Si le démon est un lion rugissant loin du danger, que sera-ce au milieu des occasions? Courage donc. Prudence, sainteté. *Quae sursum sunt sapite, non quae super [supra] terram*⁵⁵. Soyez un autre Loth au milieu de Sodome; puissiez-vous en sortir aussi pur, sous la protection de notre bonne mère et avocate et protectrice. *Ô purissima virgo, emunda cor meum et carnem meam*⁵⁶. Dieu donna à Adam et Ève de quoi se couvrir, pour paraître devant sa sainte majesté. Que le Dieu tout-puissant vous soit en aide!

Vingt-deux hommes et huit femmes, à part les enfants, Klikitat de la montagne, sont venus vendredi après votre départ. Ils sont repartis mardi, enchantés. Hier, jeudi, sept hommes Cowlitz, du haut de la rivière, sont aussi venus, comme la reine d'Éthiopie⁵⁷, pour être par eux-mêmes les témoins des merveilles du Seigneur.

Le vieux sauvage continue à tuer des *chevreaux* avec le secours du signe de la croix.

L'enfant de Ugino s'est trouvé mieux après ma visite. Je ne lui ai point donné le baptême.

J'ai baptisé plusieurs enfants des Cowlitz résidents, pour faire voir que cela ne fait pas mourir, &c. Ces gens-là commencent à désirer et à demander le baptême pour leurs enfants.

Fagnan est le premier qui a commencé à labourer pour la mission. Le premier sillon de charrue a été ouvert le 22 du courant. À pareil jour, M. Blanchet laissait sa chère paroisse des Cèdres, 1838, pour se rendre à Montréal.

François arrive enfin à 9 ½ h a.m. avec le cheval. C'est tard. Adieu, tout à vous, en union de prières. *Salva nos, Domine, perimus*⁵⁸.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Des saluts à M. et dame Kitson et à nos gens. Des avis à force, des recommandations, de la bonne vie, de la patience à madame Kitson, de la vertu à tous. J'envoie le registre, ayez-en soin.

F.N.B.

N° 26

● ○ ●

À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 98

Saint-Paul Walamette, le 22 mai 1839

Monsieur,

Le Dr Tolmie⁵⁹, en allant au secours de la petite de M. Burney, ce matin, m'a remis la vôtre du 20 et celle de M. Douglas du 22 *inst.*

M. Douglas me dit que votre rhume est sérieux. Veuillez prendre toutes les précautions possibles pour ne point l'augmenter, et même pour le faire passer. Mettez de côté toute instruction, catéchisme, &c, et prenez médecine. Si vous désirez ma présence, je suis prêt à voler auprès de vous pour vous aider en tout ce que je pourrai. Ménagez-vous. Hélas, il aurait fallu vous ménager davantage. Je regrette

infiniment le voyage au Nesqualy sans tente, ainsi que votre retour à Vancouver de cette façon; je m'en suis aperçu trop tard.

Fortifiez Baptiste contre les suggestions des méchants aviseurs. Heureuse folie que celle qui fait changer les mœurs en mieux!

Le pauvre Allard ne reçoit que ce qu'il a demandé à Dieu. Si je me souviens bien, il me disait un jour : Que Dieu me punisse, m'ôte un membre, si je fais mal! Le bon Dieu l'a exaucé. Puisse-t-il reconnaître le châtiment et rentrer en lui-même.

Je me réjouis pour Losier &... ou plutôt pour la cessation du crime.

La réponse à ma demande à M. Douglas dit qu'il n'est pas prêt à retirer les enfants de la mission, &c, parce que &c, il n'était pas question de cela, mais de quelques renseignements pour me mettre au fait de leur position.

Nos pauvres Canadiens sont légers de croyance en faveur des contes de Maria Monk contre les prêtres catholiques⁶⁰. Ils commencent à en revenir et à concevoir la race des M. pour nous ôter notre caractère, la confiance de nos fidèles et afin d'empêcher leurs femmes et leurs gens de se tourner avec nous. Mais ils tomberont dans la fosse qu'ils nous ont creusée. Eux seuls en souffriront. Cela nous donne droit de nous défendre et de découvrir leurs desseins.

Je n'ai pas assez de chapelets. Encore une douzaine et demie. M. Montour⁶¹ a été baptisé par l'ancien curé de Berthier, de Montréal. Il a reçu des livres de ma main. Il n'a aucune objection à se rendre catholique. Il sera marié avant mon départ. Sa femme est au nombre des catéchumènes, elle paraît ferme.

M. McKay décidément sera habitant du Walamette. Il a acheté pour 300 £ le moulin de M. Lussier⁶² ainsi que la

terre qui est bien boisée; il pourra aussi avoir un moulin à scie. Il sera à la porte du Walamette. Il a fait un bon marché.

Je m'aperçois que mon cher frère, le curé des Cèdres, ne m'a pas envoyé tous mes livres. Je ne vois pas mes théologies, &c.

Je désire des nouvelles du Cowlitz, du haut de la rivière, d'Angleterre, de M. McLoughlin, de son retour ou non, du fermier attendu pour le Cowlitz, de Spence, de St-Martin, &c.

Je demeure affectueusement votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Révérénd M. Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 103

Saint-Paul du Walamette, le 7 juin 1839

Monsieur,

C'est définitivement réglé, le grand apôtre des Nations⁶³ sera le patron de la chapelle du Walamette, et l'on a déjà commencé à avoir recours à sa puissante intercession auprès du Père des miséricordes. Ce ne sera pas en vain : par son secours, nous vaincrons plus d'un obstacle.

Je suis plus inquiet que jamais de l'état de votre santé, n'en ayant rien su depuis le 24 écoulé. Baptiste Deguire⁶⁴, du Walamette, a été au fort, il n'a pas été vous voir. Cependant, s'il y eût eu de l'extraordinaire, il l'aurait su ou vous auriez envoyé un exprès. Les premières nouvelles de votre

part décideront de son départ pour aller vous voir, ou de la prolongation de la mission. En attendant, veuillez m'envoyer par M. Tebelt, Américain, une bouteille de vin de messe, 40 grandes hosties, 12 chapelets, quelques petites croix, du papier à lettre.

Car voici mon plan : si votre santé est assez rétablie pour faire face à la besogne à Vancouver, j'ai dessein de demeurer par ici pour y instruire les femmes, les enfants, &c, de la brigade de Michel Laframboise⁶⁵. Je voudrais empêcher la réunion de cette brigade avec celle des porteurs, afin de parer à bien des inconvénients, des scandales, des crimes, que la réunion de tant de personnes pourrait occasionner. La brigade de Michel ne devant pas rester aussi longtemps que celle des porteurs, je me rendrais à Vancouver aussitôt après le départ de la première.

Que pensez-vous de ce dessein? Il y a maintenant dix jours que Michel Laframboise devrait être arrivé. On appréhende quelque malheur au terrible défilé d'une demi-heure de marche entre des montagnes. Les sauvages de ces lieux, nommés les Coquins, sont entièrement irrités contre les blancs. Ils ont poursuivi le capitaine Rondeau⁶⁶ et sa petite troupe avec vigueur. Après l'avoir passé, les sauvages ont tué, la nuit, dans le camp, les deux chevaux de Rondeau. Voilà quatre ans, les Américains ont été défaits et ont perdu leurs chevaux et leurs bagages en ce lieu, faute de précaution, avec perte de quelques vies. Quand M. York a amené les bêtes à cornes, un Américain a tué un cerf qui les suivait tranquillement. Un jeune sauvage, qui l'accompagnait, s'est enfui. Les sauvages sont venus en foule, et c'est avec de grande crainte pour la vie des animaux et du monde qu'ils purent s'échapper. Voilà un an, Johnson a perdu son garçon en ce même lieu, et sa bande allant au Mexique pour y avoir des animaux a rebroussé chemin. Voilà ce qui fait

craindre pour la brigade de Michel, embarrassée de femmes et d'enfants, de bagage, avec un nombre de 300 à 400 chevaux.

Nous avons le bonheur inestimable d'avoir le Saint Sacrement à l'autel dans la petite chapelle de Saint-Paul. Ce n'est pas une petite consolation, dans les circonstances actuelles. La procession a eu lieu, les préparations étaient faites, simples mais avec grand cœur. La pluie a manqué d'empêcher de sortir. On a forcé le temps et l'on a été d'abord à quatre arpents dans la prairie, ensuite vis-à-vis le cimetière. Vous pouvez imaginer les sensations que j'éprouvais en voyant le Seigneur Jésus porté en procession pour la première fois dans un pays jusqu'à présent soumis à l'emprise du prince des ténèbres⁶⁷. *Nunc princeps mundi ejicietur foras*⁶⁸. Il faut que son emprise décline et que celle de Notre Seigneur Jésus-Christ prenne le dessus. C'était édifiant de voir cette foule, marchant posément en colonne de chaque côté des balises, chantant les cantiques, sans détourner la tête, portant les uns des pavillons, les autres des bouquets de fleurs à la main, se prosternant au passage du très Saint Sacrement.

J'aurais désiré vous voir au Walamette. Oh! que je désirerais que notre Sauveur daignât bénir ce peuple, ce pays, les travaux des pauvres missionnaires et déjouer les trames de ses ennemis.

J'ai dessein de faire le tour de la mission avant mon retour. J'espérais rencontrer Campeau, qui a eu la faiblesse de se laisser baptiser par les presbytériens du Walamette. Hélas, je crains pour cette brebis égarée. Il est en société avec un Américain et est allé s'établir loin de la chapelle, à plus d'une lieue de chez Longtain. N'importe, j'irai le voir.

M. Montour ne craindra pas de faire son abjuration en public⁶⁹.

Hier, j'ai été baptiser un jeune sauvage malade chez Lussier. Demain, j'irai baptiser une femme sauvage, malade en danger, chez Delard⁷⁰.

J'ai été surpris de voir un petit orgue à rouleau chez M. Lussier. Il a trois rouleaux, de dix airs chacun.

Tout le monde, même les enfants, disent le chapelet, le soir, le matin, pendant la messe. La ferveur augmente. Chacun porte au col l'insigne de la dévotion à la Sainte Vierge. Cependant tous ne savent pas encore toutes les prières. M. Montour, Baptiste Deguire, David Gervais, Jos à Frédéric Despard⁷¹ et M. Perrault pourront montrer le catéchisme. Envoyez-m'en quelques-uns encore.

Le pauvre Baptiste Dépati a repris sa femme et sa servante, et rien ne peut le décider à se séparer de ces personnes.

Je n'entends plus parler du livre de l'infâme Maria Monk. Les ministres ont honte de la sortie du livre. Johnson a dit que le livre sortait de la maison du Dr White⁷². Et celui-ci a dit à Charles Rondeau qu'il n'avait pas vu ce livre, qu'il savait que M. Lee l'avait apporté dans le pays il y a trois ans. Les rapports faits au fort se trouvent incorrects et faux. C'est Charles Rondeau qui a interrogé le docteur, qui a fait la réponse qui précède. Au lieu de Longtain, il paraît trait que ce serait le capitaine Rondeau qui aurait soutenu une doctrine hétérodoxe.

À propos de ministre, voici ce que l'on rapporte : que M. Lee disait aux Canadiens : Pourquoi des prêtres? Vos prêtres ne vous sauveront pas. M. Beaver⁷³ disait qu'on pouvait se passer de prêtres; lui pouvant desservir les gens de Vancouver, et M. Lee ceux du Walamette.

Ayant fait mention de dîme, nos gens ont osé me prévenir que ne desservant que le quart de l'année, ils étaient résolus de ne nous donner que le quart des dîmes. Je leur ai

fait honte, préférant les desservir pour rien. Maintenant dix ont fait marquer leur dîme.

Je vous apprends que la mission a trois vaches qui vèleront dans le cours de l'été.

Il a plu depuis près de quinze jours, contre la coutume en cette saison : le jeune grain en profite. On craint pour le bled d'automne, qui épie à présent.

Les trois Irlandais que j'avais mariés l'hiver dernier se sont enfin rendus à mes instances. Je ferai des lectures en anglais pour eux le dimanche.

M. Young⁷⁴ est catholique, excepté pour la confession!

Vous voyez, il y a lieu de gémir et de se réjouir. Nous ne pouvons espérer que tout réussira à souhait. Le Seigneur donnera, s'il lui plaît, l'accroissement à la parole que nous aurons semée. Quels que soient les traverses et les obstacles que nous rencontrions, je m'aperçois que le bon Dieu ménage notre faiblesse.

Les loups font du ravage ici. Ils ne se contentent pas de manger les petits cochons, ils dévorent aussi les gros. Sans cela, les habitants auraient de 300 à 400 cochons chacun.

L'on m'a dit cette semaine qu'il y avait en ce pays des tigres hauts de trois pieds. Ils font la guerre aux veaux. Pour cela, faisant le chien couchant ils s'approchent de leur proie en se roulant; ensuite ils semblent vouloir la flatter, enveloppant petit à petit le col du veau avec leur longue queue. Quand ils le saisissent, ils se le jettent sur le dos et se sauvent à grand train. Ils en usent de même à l'égard des cochons.

Je vais faire ouvrir une souscription pour la mission parmi les gens de la brigade de Michel. Tâchez d'en faire autant parmi celle des porteurs. Nous en avons besoin, car nos comptes doivent être hauts.

On aura de la peine à fournir des chapelets à tous les demandeurs.

Des compliments à qui de droit, en particulier mes meilleurs souhaits au commandant du fort.

Ménagez-vous pour un plus grand bien. Nous avons encore longtemps à être seuls, et il reste tant de choses en arrière. Mais c'est au-delà de notre capacité. Dieu aidera. Pour la gloire de son saint nom.

Je suis, Monsieur, avec considération...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Revd M. Demers

Au moulin

AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 105

Vancouver, le 22 juin 1839

Cher monsieur,

La présente vous parviendra au moulin, j'espère. Elle est accompagnée d'un *Poor Man's Catechism*⁷⁵ pour Xavier Poirier⁷⁶. Ce lui sera un amusement et un préservatif, obligé qu'il est d'aller demeurer chez les presbytériens.

Avant votre départ, j'ai fait connaître à M. Douglas que votre mission en haut de la Colombie était dans l'intérêt des sauvages, qu'il fallait qu'ils profitassent des lumières de l'évangile, puisque cette lumière commençait à briller dans ce pays. Après notre séparation, je lui ai ajouté que je ne lui avais fait nulle mention des mariages des Canadiens, pour lui faire connaître que ce n'était guère notre désir de les marier; que, ne les mariant pas, notre devoir était de leur

dire de se séparer. Que se marier en ce pays, étant engagés, était chose contre leur intérêt; puisque, la société ne nourrissant point les femmes, les hommes ne faisaient que s'endetter pour les nourrir, elles et leurs enfants, pour les habiller, elles et leurs familles sauvages. Que, cependant, ces hommes, en venant dans la Colombie, n'avaient point changé de nature, que sentant leur faiblesse et leur besoin, ils prenaient ou voulaient prendre des femmes à l'exemple des messieurs. Que si on mariait, c'était pour empêcher le concubinage. Il – ce monsieur – ne savait trop que répondre. Quant à la permission pour les blancs de se marier, il m'a dit qu'il en avait parlé aux messieurs de la brigade. Sachez donc, avant votre départ du moulin, ce qui a été résolu, afin de m'en écrire.

Il m'a dit que M. Ogden⁷⁷ et M. Black⁷⁸ ne souffraient point les hommes prendre des femmes, qu'à l'avenir aucun jeune homme ne se marierait, qu'on ne laissait point entrer les femmes dans les forts. J'ai repris, il m'a semblé avoir compris de la bouche de M. Ogden que ce monsieur laissait prendre des femmes, pourvu qu'elles fussent d'un pays éloigné, et il les laissait entrer dans le fort. J'ai ajouté que M. McDonald allait plus loin : laissant prendre des femmes aux nouveaux arrivés, les laissait entrer dans le fort, leur donnait le prêt et les obligeait au travail.

Il m'a répondu que cela n'était point suivant les règles générales, que ce monsieur pourrait bien se faire cogner sur les doigts. Là-dessus, ai-je dit, chacun suit son opinion, n'ayant de règles pour l'intérêt de la grande société.

Adieu. Santé, force et courage. *Dominus sit tecum*⁷⁹. La messe du Saint Esprit tous les lundis pour demander ses lumières, et celle de la Sainte Vierge le samedi, pour nous assurer sa protection. Ferveur, amour, zèle suivant la prudence. Écrivez de tous les postes, donnez des nouvelles à la

Rivière-Rouge. Des compliments à M. Pambrun, dame, famille; à M. et dame McDonald. Que l'ange du Seigneur vous conduise, vous protège et vous ramène sain et sauf. Mes prières de tous les jours vous sont assurées. Adieu.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À M. Demers
Au fort Walla-Walla
Accompagné d'un paquet d'images,
par sauvage des Dalles
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 107

Vancouver, le 29 juin 1839

Très cher monsieur,

J'ai reçu ce matin votre date du 26 courant, écrite en haut des Dalles. Elle a été apportée par des sauvages des Cascades, ayant aussi des lettres pour M. Douglas. Je suis heureux d'apprendre que votre santé s'améliore, que le vent vous ait favorisé, que tout paraisse aller à souhait. Je me félicite de vos entretiens avec M. Ogden et de ses bonnes dispositions.

Donnez des livres, ce seront des apôtres : Dieu saura nous en faire recueillir les fruits. Semez de tous côtés et partout : le Seigneur bénira vos efforts et donnera en son temps l'accroissement. Les ministres tremblent. Le démon va faire des efforts. *Vade retro, Satana. Nunc judicium mundi. Cui resistite fortes in fide, sicut bonus miles Christi*⁸⁰. Élie était seul contre un grand nombre de faux prophètes, mais il était fort du secours du Dieu vivant. Courage donc!

Je vois ici des sauvages des Dalles. Un surtout fait bien le signe de la croix, qu'il a appris l'hiver dernier. Il le montre à ses enfants et à d'autres, en face des ministres des Dalles. C'est bon. Cette semence n'est donc pas perdue.

Que l'Esprit Saint qui nous a ouvert le chemin du haut de la Colombie vous conduise, vous gouverne, vous inspire ce qu'il faut faire pour le salut des âmes, pour la propagation du saint évangile, de la sainte religion. Que l'ennemi du saint nom de Dieu fuie devant le ministre du Très-Haut!

Il n'y a rien de nouveau ici. Je fais le catéchisme depuis 8 h jusqu'à 11 h aux femmes espagnoles. La messe est à 5½ ou 6 h. À 1 h p.m. commence le catéchisme aux enfants de l'école, aux femmes de village et aux femmes espagnoles, ce qui dure jusqu'à 4 à 5 h; ensuite vient celui des dames. Ça va bien. Je commence à prendre hauteur, même pour le jargon! Quelques femmes méchantes (espagnoles), que j'ai voulu rejeter, m'ont répondu : Monsieur, vous nous rejetez trop vite, nous voulons changer nous aussi, nous avons déjà commencé à le faire. J'ai été frappé et touché de cette réponse. Elles paraissent bien disposées à tout.

Les femmes du village vont être gardées de près. Force d'avis. Ça ira, *Deo adjuvante*. Elles auront un bâton tout prêt dans leur maison! Des pénitences à celles qui ne chanteront pas le dimanche. Je les exerce la semaine.

M. Douglas est bon à son ordinaire. Il m'a donné à instruire, chez madame McLoughlin, une petite fille du Oahu, malade, sa filleule. *Deo gratias*. Pierre Gros-Louis vient la semaine. Dame Leblanc a renvoyé un plat de viande ce matin, samedi; je prendrai connaissance de l'esclave en question, mentionnée dans votre date du 24 courant, dont j'accuse la réception aussi.

M. Jos va dans le parti; j'ignore pour Michel; rien de certain pour les autres quant au départ et au reste.

Après le départ de la brigade, j'irai au Cowlitz. J'ai vu Plamondon. Tout va bien. Fagnan devait partir avec nos gens pour aller lever de l'écorce pour couvrir la maison et la grange. Cet homme mérite de nous. Je reviendrai à Vancouver et vous attendrai là par le retour de l'express du mois de septembre. C'est bien longtemps sans se voir, fragiles créatures que nous sommes. Mais *Deus non patietur vos tentari supra [id quod potestis⁸¹]. Vigilare et orate⁸²*. C'est pour sa gloire que [vous] travaillez. Cependant saint Paul craignait, après tant de travaux entrepris pour le même sujet. *Cave ne cadas⁸³*.

Tâchez de vous lier les sauvages par les liens de la vraie foi, par ceux du baptême, autant que la prudence l'exigera pour le salut des enfants. Hélas, faites pour le mieux à l'égard du mariage des blancs. Nos mariages sont valides; on ne devrait pas nous gêner là-dessus. On laisse les gens vivre dans le concubinage sans que cela ait fait tort à la Compagnie jusqu'à ce jour, et maintenant qu'on veut les unir par des liens légitimes, on trouve à redire! Cependant à marier malgré eux en reviendrait-il plus de bien? La divine Providence nous ouvrira le chemin. Prions afin de connaître le meilleur parti à prendre. On va vous obliger à séparer les jeunes gens, si j'ai compris; mais pourquoi cette recommandation? N'est-ce pas notre devoir? Je ne me repens pas de n'avoir rien demandé avant le départ. Cela sera trop la juridiction au-dessus de nous. Notre ministère est libre, ne doit être contrôlé par qui que ce soit, ayant égard jusqu'à un certain point à la reconnaissance que l'on doit à la société.

M. McDonald a fait dans son fort comme il a voulu. Pourquoi ne le ferait-il pas encore? Pourquoi le contrebarrier? Consultez M. Pambrun. Pour le présent, on ne pressera pas trop, pour un plus grand bien à venir.

Vous feriez bien de préparer d'avance un précis court de votre mission, afin de l'envoyer à Monseigneur de Juliopolis. Je ferai de même par ici.

Adieu. Courage, force et santé. *Gratia Domini Nostri Jesu Christi.*

Je demeure en union de prières avec une respectueuse considération...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Je ne trouve point le paquet de livres destiné pour M. Kitson. La Providence l'aura dirigé et destiné pour un autre lieu. Je lui formerai un autre envoi. Mes compliments à M. et madame Pambrun, à M. et à madame McDonald. Brown⁸⁴ mérite une récompense pour son zèle. [Cuthbert] Robillard de même. Engagez à se séparer de leurs femmes ceux qui ne peuvent se marier. *Si oculus... pes... manus... &c... Quid prodest homini [si mundum universum lucretur, animae vero suae detrimentum patiatur⁸⁵?*]

● ○ ●

À Monseigneur
Flavien Turgeon, évêque et coadjuteur
de l'évêque de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 111

Maison de la mission catholique du Cowlitz
Le 24 août 1839

Monseigneur,

Quelle vive satisfaction, mais quel gonflement de cœur n'éprouvé-je pas au moment que je me mets en frais de

commencer la présente, pour m'entretenir avec V.G.! La vigueur et les forces semblent m'abandonner en me présentant devant Elle, je tombe à vos genoux, daignez bénir un des missionnaires de la Colombie. Quel doux plaisir de parler à ses supérieurs, par lettres au moins, lorsqu'on en est séparé par une aussi grande distance que nous le sommes ici! Mais par où commencer? Il y a tant de choses à dire. Je suis en bonne santé, je n'ai éprouvé aucune maladie depuis le 24 novembre 1838.

Mon compagnon, M. Demers, a éprouvé de temps à autre le mal de tête, un rhume et une toux sévères au mois de mai dernier. Il était mieux à son départ pour la mission du haut de la Colombie, le 22 juin dernier. Et, par une lettre en date du 18 juillet, de Colville, j'apprends que sa santé se soutient. Peut-être écrira-t-il de ce lieu.

En cas que les premiers envois aient manqué, je fais savoir que j'ai écrit à mes supérieurs les évêques de la Rivière-Rouge, de la Rivière au Brochet, du Campement des Berges à l'ouest des montagnes en 1838; de Vancouver au mois de mars dernier, envoyant alors à Monseigneur de Juliopolis, et ensuite à Québec, des lettres, des notices sur notre route, sur les sauvages et une foule de connaissances que nous avons pu acquérir depuis notre arrivée le 24 novembre à Vancouver.

La présente est accompagnée de la continuation des renseignements sur la mission de la Colombie, que je crois devoir intéresser davantage. Il s'y trouve, comme dans les premiers, bien des imperfections et des manques que je vous prie d'attribuer à mon incapacité autant qu'au défaut de temps pour les recopier et les rédiger en meilleur ordre, tel qu'un article de nos instructions l'ordonne. Je me reproche cependant d'entrer dans de trop grands détails, quelque intéressant que cela puisse paraître à la distance où

l'on est de nous, et d'y passer un temps qui serait bien employé à travailler la langue des pauvres sauvages du Cowlitz.

Pourtant mes renseignements ne sont point terminés, le départ approche et je crains de ne pouvoir remplir le cadre que je m'étais proposé. Ne pouvant écrire à tous ceux auxquels la convenance et la reconnaissance semblent devoir nous y engager, je prie V.G. de vouloir bien recevoir nos excuses. L'amour fraternel m'a fait penser à faire passer par chez lui la masse de connaissances que j'envoie à mes seigneurs les évêques; j'ai rejeté cette pensée pour donner à mes supérieurs la première vue de bien des choses que je ne puis lui écrire, laissant à la bonté de V.G. de trouver un moyen de satisfaire un désir de ma part si excusable.

Au départ de l'express du mois de mars dernier, les missionnaires avaient joliment avancé leur ouvrage. Ils avaient commencé à défricher Vancouver, la mission du Wallamette. Les choses étaient en train d'aller. Depuis ce temps-là, on a commencé à ébaucher la petite mission du Cowlitz au mois de mars. M. Demers alla au mois d'avril mettre la faux dans celle du fort Nesqualy, après avoir visité le Cowlitz. De là nous allâmes au Wallamette, moi pour la seconde, et M. Demers pour la première fois. Il y eut là et alors plus d'une tribulation. Le Seigneur Jésus daigne nous ménager, moi surtout à cause de ma faiblesse; et bientôt le Dieu des miséricordes nous en délivre. L'arrivée du vaisseau de l'honorable Compagnie, venant d'Angleterre, rappela M. Demers à Vancouver : parti vers la fin de novembre, il était entré en rivière au commencement de mai. Notre attente ne fut pas vaine. Deux cassettes, une grande et une petite caisse étaient à mon adresse. Actions de grâces au bon Dieu pour un aussi court et heureux passage, pour les riches et précieux articles que le bâtiment apportait à la

mission catholique de la Colombie. Que le ciel récompense tous ceux qui y ont coopéré, ce sera la prière constance des missionnaires pour les bienfaiteurs de la mission de la Colombie.

Vivent surtout les noms de V.G., de messire le grand vicaire Demers et de messire Antoine Parent⁸⁶. Ma vive reconnaissance, s'il vous plaît, à ces messieurs et en particulier à messire Parent pour le généreux sacrifice qu'il a fait en faveur de la mission de la Colombie, dans le présent de la sainte Bible portant commentaires et notes savantes.

Le brave curé des Cèdres ne m'a pas oublié. Les croix sont déjà distribuées en partie; on [n']a plus de chapelets du Canada, il nous en faudrait davantage. M. Demers en a beaucoup fait, ils sont partis de même. Ce monsieur n'a guère le temps de se livrer à cette occupation. On tâchera de former quelqu'un pour nous en fournir.

M. De Laporte⁸⁷ n'a pas écrit, mais il a envoyé calice, ciboire, ostensor – point d'encensoir – burettes, &c. J'ai reçu par la même voie une lettre du curé des Cèdres datée du 9 août, envoyée à Londres par la poste. Le départ du vaisseau à la fin ou après le mois de septembre donne l'avantage de nous envoyer quelques lettres de plus.

La maladie de M. Demers m'a causé beaucoup d'inquiétude. Le Seigneur a eu pitié des orphelins.

L'affaire du Cowlitz dans laquelle Augustin Rochon, mon engagé, a failli perdre la vie, qu'il doit sans doute à une protection particulière de la Sainte Vierge et des anges tutélaires de la Colombie, m'a plongé dans une angoisse profonde, par le danger qu'il a couru alors et que les gens qui ont donné après le malfaiteur ont essuyé eux-mêmes, et par les suites qu'elle pouvait avoir auprès des sauvages et à l'égard de l'honorable Compagnie surtout, peu de temps après celle du Nesqually, dans laquelle le commis M. Kitson

fut près d'éprouver des violences. Tout cela prenait indirectement source à la mission catholique, pouvait nous rendre odieux. Grâce au Seigneur, il n'en a rien été.

La brigade des gens des porteurs (parce qu'autrefois, n'ayant point de chevaux, ils portaient tout sur leurs dos), venant du nord par la rivière Okanagan, s'est mieux comportée que de coutume. Ils ont mérité des éloges. Il en est peu qui se sont confessés. La plupart ont des femmes et des enfants dans les forts d'où ils viennent.

La brigade du sud, venant de la chasse en la Californie, m'a donné des consolations. Il y a eu douze mariages et un bon nombre de baptêmes. Malgré leurs désirs, la demande de plusieurs pour obtenir leur liberté, un seul l'a obtenue, quoique ces pauvres gens-là, après 15 à 20 ans de chasse et même 24 à 28 ans de service, soient fatigués au-delà de toute conception de ce genre de vie. C'est inconcevable comme la Compagnie tient bon à garder le monde jusqu'à ce qu'ils soient presque incapables de gagner leur vie par eux-mêmes.

Mes consolations ont bien diminué au départ de la brigade pour deux à trois ans peut-être. Il y a eu boisson, bataille, querelles, telles que le bourgeois en avait honte. J'ai fait mes représentations au bourgeois sur la licence qui règne dans le camp de cette brigade, sur la liberté qu'on leur donne trop légèrement de se venger de quelques légères affaires par le saccagement des villages, le meurtre sur les sauvages, en allant et en venant. Les contrats et les engagements honteux exigés de ceux qui veulent avoir la permission de se marier ont attiré mes justes plaintes, la Compagnie ayant mille autres moyens honorables de les garder à son service.

La faim même des engagés du Cowlitz m'a fait faire de justes réclamations. Ces réclamations ne sont peut-être pas

toujours agréables, mais je demande tous les jours au Seigneur de m'éclairer, de me guider, de me conduire, de me préserver de toute fausse démarche, car je ne suis, comme le prophète, qu'un enfant qui ne sait ni marcher, ni parler, si le Seigneur ne m'aide. Et ça va. On passe sur plusieurs choses pour ne point devenir trop à charge, surtout au fort Vancouver, d'ici à ce que la mission y ait un établissement à elle.

Les permissions à obtenir, les engagements onéreux et plusieurs difficultés dans le saint ministère font le sujet d'une série de questions à résoudre que j'envoie. Les gens ne se trouvent pas conduits et traités à leurs désirs. Ç'a été le sujet d'une plainte avec signatures envoyée en Angleterre par M. Beaver, qui semblait prendre pour eux. Et peut-être cet écrit contenait-il autre chose en sa faveur. Ç'a été tout dernièrement le sujet d'une autre plainte, en mon absence de Vancouver, présentée avec 50 signatures au capitaine, au premier officier d'une frégate anglaise, entrée avec un corsaire dans la rivière Colombie pour en tirer une carte générale. Aussi l'ont-ils sondée, examinée en tout sens.

On attend aussi des frégates américaines et un vaisseau chargé de familles et force de ministres. La Compagnie est dans l'inquiétude par l'opposition que les Américains vont établir au Wallamette et dans la rivière. Si l'Angleterre ne fait pas coloniser bien vite la partie du nord de la Colombie, en même temps que les Américains vont coloniser le sud, on ne tiendra pas contre eux. Oh! si un vaisseau chargé de familles canadiennes arrivait, quelque bon jour, avec une douzaine de prêtres, on saurait bien les placer. Le pays est bon. On y vit aisément. Le sol est bon, la température douce, tout vient bien et en abondance, la terre est faite et prête à recevoir la charrue.

Les sauvages du haut de la Colombie marquaient tant de désirs de nous voir qu'ayant eu, par l'ordre de la Providence, la chance d'y monter, je n'ai pas fait difficulté de nous séparer pour quelques mois, quelque pénible que cela dût nous paraître, afin de faire les premières démarches auprès de ces nations indigènes. J'espère que le ciel bénira cette œuvre sainte. M. Demers y a souffert en montant par terre du Walla-Walla, en six jours, à cheval, à travers les prairies.

Pendant ce temps je travaille de mon côté au Cowlitz, devant aller, la semaine prochaine, en mission au Nesqually; de là à Vancouver; de Vancouver au Wallamette.

Les sauvages du Cowlitz se rendront avec le temps, quand on saura leurs langues. Ils craignent le feu de l'autre monde. Il en sera de même, je pense, de toutes les tribus sauvages : elles se rendront à la mesure qu'on pourra se faire comprendre, sinon tous à la fois, au moins en partie. Et l'exemple ramènera les autres.

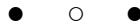
Les plus durs à ramener seront les Kalapuyas du Wallamette, les Tchinouks de la Colombie, les Cowlitz. Mais il faudrait les cultiver. Leur habillement est si pitoyable qu'on ne peut en voir sans être continuellement blessé et choqué. Il n'est guère convenable, pour cela, de les attirer aux habitations : il leur faudrait un lieu d'instruction à part des Français. Tant que le commerce ne sera pas ouvert, ces peuples n'auront pas de quoi s'habiller. Les femmes ne font aucun cas de s'asseoir à terre, les genoux en l'air, les cuisses ouvertes, le ventre découvert, les seins pendants, le dehors des cuisses à nu, n'ayant les parties cachées que par les éclisses de leurs cotillons qui, comme de longues franges, attachées seulement par le haut, pendant d'une manière souple à l'entour du corps, tombent en partie entre les jambes. Il en est qui ont de ces cotillons, ou franges, en

laine; les franges d'éclisses de cèdres sont plus épaisses; les franges de laine le sont moins. La Providence permet que ces franges cachent toujours les parties de la génération. Mais cela même rend cet état de chose plus dangereux, parce que le pécheur ne se trouve pas entièrement satisfait. D'ailleurs la noirceur d'un corps sale, brûlé par les ardeurs du soleil, ôte bien de ce que ces nudités ont de dangereux dans des personnes blanches. Ah! c'est ici qu'il faut avoir les armes à la main, la prière et la vigilance pour gardiennes. Encore, on se reproche des faiblesses. L'ennemi donne des soufflets. Ne sommes-nous pas à plaindre? N'a-t-on pas droit de prier pour nous? Pardonnez-moi ce détail dégoûtant, que je ne donne qu'afin de vous faire connaître les dangers que nous avons à courir et auxquels V.G. doit préparer ceux que le ciel destine à venir à notre aide.

Je termine en me jetant aux pieds de V.G., demandant bénédiction, prières, pour les pauvres missionnaires de la Colombie et en particulier pour le serviteur très humble et très obéissant de V.G.

Je baise les mains de Monseigneur de Québec et lui présente mes profonds respects.

F.N. Blanchet, ptre



[À Monseigneur P.F. Turgeon]
Cas proposés à résoudre
en faveur de la Colombie
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 127

Août 1839

Parmi les difficultés qui se présentent dans l'exercice du saint ministère, dans la mission de la Colombie, se trouvent les suivantes, sur lesquelles on demande des réponses.

1^o Quelques années avant l'arrivée des missionnaires catholiques à la Colombie, un nommé Delard, du Wallamette, donna sa fille en mariage à un métis du pays, lequel demeura chez son beau-père avec sa femme pendant deux ans. Ils eurent un enfant. La créature se dégoûta ensuite de son homme, quelques-uns dirent par la faute de son père et de sa mère, qui auraient mieux aimé donner leur fille à un Canadien. Le métis, ne se voyant plus regardé d'un bon œil, se retira de la maison. Un Canadien nommé Jaudoin⁸⁸ s'y présenta. La fille lui fut donnée après avoir obtenu son consentement. Pendant le voyage à la Californie pour la chasse, cette femme se laissa débaucher, son homme la frappa; elle se dégoûta de lui et s'en sépara, déclarant hautement que c'était son père qui l'avait engagée à laisser son premier mari pour prendre ce dernier, que maintenant elle ferait à sa volonté. Elle est à présent chez son père, ne voulant ni de l'un ni de l'autre. Le Canadien est baptisé, les deux autres ne le sont pas. Le métis voudrait se remettre avec elle; Jaudoin voudrait l'avoir aussi. Faut-il l'engager à se réunir au premier, vu que, n'y ayant point entre eux de différence de culte, le premier mariage doit subsister? Ou, si elle refuse, peut-on la marier au premier venu? Les unions précédentes

s'étaient faites par-devant témoins, hors de la présence des ministres.

2° Peut-on et doit-on se mêler, pour un plus grand bien, 1. des mariages des infidèles des loges qui demanderaient à donner leur consentement devant les missionnaires? 2. des mariages des infidèles qui sont au service des Canadiens sans être esclaves, et qui demandent des femmes, ou auxquels leurs maîtres canadiens en donnent pour les arrêter de vivre dans la débauche? 3. des mariages des métis qui demeurent ou non chez leurs parents, et qui, ayant besoin d'être mariés, ne sont pas capables d'être baptisés présentement, faute d'instruction ou de disposition essentielles au baptême? Dans tous ces cas, le consentement donné en présence du missionnaire, avec explication de sa part, rendrait les unions plus respectables, plus solennelles et plus stables.

3° Faut-il laisser dans la bonne ou mauvaise foi où ils se trouvent les gens des forts éloignés qui, ayant laissé femmes et enfants pour venir au fort Vancouver à certain temps de l'année, retournent de nouveau dans leurs forts vers leurs femmes, qu'il est guère possible pour eux d'abandonner, soit à cause des occasions qu'ils rencontrent ou des liens qu'ils ont formés. On suppose les femmes infidèles.

4° La faculté de dispenser dans la différence de culte doit-elle s'entendre seulement des infidèles qui refusent de se faire chrétiens, ou si elle peut s'étendre même aux infidèles qui demandent ou consentent à le devenir, soit que ces personnes ne soient pas à présent disposées au baptême, soit qu'elles ne puissent être instruites, ni baptisées, à raison de leur éloignement des missionnaires, comme il arrive à l'égard des femmes qu'ont des gens qui résident dans les forts éloignés. Si ladite faculté ne s'étend pas au dernier cas, on demande à y être autorisé par la suite, dans l'intérêt du salut des âmes; si elle s'étend déjà à ce dernier cas, peut-on

accorder cette dispense à des gens dont les femmes, comme susdit, incapables d'être instruites, d'être baptisées, demeurent dans des forts éloignés, afin d'être mariés et unis là, soit en présence de témoins, soit en présence du bourgeois du lieu?

5° Dans la dispense des mariages mixtes, entre catholiques et protestants, les conditions qui y sont apposées sont-elles des conditions *sine qua non*, qui doivent toujours être expliquées, et sans lesquelles on doit absolument refuser la célébration du mariage?

6° Quelle règle observer par rapport aux baptêmes des infidèles sauvages, qui sont hors de danger? Le bienheureux et saint Liguori auquel on m'a référé à Montréal, ne paraît pas donner grande latitude. Doit-on baptiser indistinctement tous les enfants de ceux qui demandent pour eux le baptême et qui consentent à les laisser élever chrétienement, quand bien même il pourrait arriver, en quelques cas, que le sacrement serait exposé à des irrévérences ou à des profanations?

7° Doit-on rebaptiser après les ministres anglicans, méthodistes ou presbytériens? Il me semble que c'est la pratique générale en Canada, contre la théologie de Goritia⁸⁹, qui y est fortement opposé. D'après information, il paraît que les ministres ici baptisent en trempant les doigts ou la main dans l'eau, par trois fois, je crois, et les posant sur le front et même beaucoup sur les cheveux des personnes qu'ils baptisent.

8° Que faire par rapport aux fêtes d'obligation sur semaine, non reconnues par les protestants? Faut-il s'exposer à des refus (comme il est arrivé une fois où la chose a été accordée et retirée), ou devenir à charge en obtenant, non pas la journée entière, mais seulement le temps d'aller en-

tendre une basse messe, pour travailler ensuite toute la journée?

9° Des protestants gardent avec eux des femmes tirées de différentes parties du pays. Ils leur permettent de se rendre aux instructions des missionnaires catholiques. Elles se présentent à confesse, paraissent dans la bonne foi sur l'article du concubinage, ces hommes ne les gardant que pour le temps qu'ils resteront dans le pays. Faut-il les éclairer, les engager à laisser ces hommes, au risque de ne rien gagner et de tout perdre en les éloignant de nous, ou en les exposant à d'aussi grands ou de plus grands dangers de la part de quelques autres méchants?

10° Un sauvage ayant deux esclaves, homme et femme, les a mariés en les mettant ensemble. Le mari devient libre parce que son maître, mécontent de lui, lui dit une troisième fois de s'en aller, tandis que la femme reste esclave. Cet homme se met au service d'un Canadien, demande à prendre une nouvelle épouse parce qu'il ne peut plus habiter avec la première et qu'elle lui a manqué de fidélité bien des fois. Peut-il laisser là cette femme pour convoler à un autre mariage?

11° Avant l'arrivée des missionnaires catholiques, les bourgeois, chacun dans leur fort respectif, n'empêchaient point les engagés de prendre et de garder des femmes, dans l'intérêt de leur santé, disent-ils. Les femmes ont eu, le plus souvent, leur passage avec leurs hommes, sans objection, pour passer d'un fort à un autre. Les hommes nourrissent leurs femmes et leurs enfants à même leurs gages, à l'exception d'un fort ou deux. Ces unions, au lieu de faire tort à l'honorable Compagnie, semblent la favoriser, en ce que ces gens-là, en s'endettant, seront plus longtemps à son service. M. Beaver a marié avant nous, les bourgeois paraissant y engager nos gens. Il n'a pas été question de condi-

tions, de signatures. Nous sommes venus ensuite; nos gens ont obtenu permission de se marier de même. Bientôt il a fallu signer des engagements; d'autres ont été refusés, parce qu'ils se refusaient à ces contrats, à ces conditions. Ils n'ont pas été longtemps sans reprendre leurs créatures en concubinage. Il s'en trouve un qui a passé un engagement de cinq ans pour obtenir sa permission. Deux autres ont eu la folie de passer des engagements à vie pour ainsi dire, et de rester au service de la Compagnie tant qu'elle aura besoin d'eux! Ces choses font murmurer nos gens qui voudraient qu'on les mariât sans permission du bourgeois. On ne l'a pas fait pour éviter un plus grand mal. Le bourgeois nous aurait fait comme à M. Beaver : le lendemain de la publication, il aurait envoyé son engagé dans un autre fort. Marier en secret serait exposer les gens à se voir séparés. Les hommes de la brigade du sud, en entendant parler de ces conditions, voulaient repartir sans se marier, avec femmes et enfants. J'exposai au bourgeois tout ce que ces conditions avaient d'odieux et de déshonorant pour l'honorable Compagnie, qui avait mille autres moyens plus honnêtes pour retenir son monde. J'exposai combien il m'était pénible de prêter mon ministère à de semblables transactions. C'était, dit-il, pour arrêter les mariages, tout le monde demandait à se marier, les gens mariés n'étaient plus bons à rien. Mais on les laisse vivre dans le concubinage. Cet état de chose est-il plus utile à la Compagnie que des alliances légitimes? N'est-ce pas en quelque sorte encourager le vice? Après mes représentations, les gens de la brigade du sud n'ont eu à signer que le renoncement au retour dans leur patrie aux frais de l'honorable Compagnie, et la promesse de ne point abandonner leurs familles! Chose étrange, c'est pour les garder qu'ils se marient! Un autre inconvénient est venu depuis peu à mes connaissances : un homme du Nesqualy

ayant eu permission de se marier, s'est mis aussitôt avec sa créature sans attendre le retour du missionnaire pour les unir légitimement.

D'après ces renseignements, on demande 1° que penser de ce veto, de ces permissions, de ces conditions onéreuses. 2° Faut-il y prêter notre ministère? 3° Faut-il passer outre et marier, quoi qu'il en puisse arriver?

[F.N. Blanchet, ptre]

● ○ ●

À Monsieur M. Demers, prêtre missionnaire
Au Walla-Walla
Colombie
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 112

Maison de la mission catholique du Cowlitz
Le 27 août 1839

Cher monsieur,

Je ne m'attendais pas à recevoir si vite de vos nouvelles. Votre date du 18 juillet, Colville, m'est parvenue au Cowlitz le 22 août. Je compatis de tout mon cœur aux misères, aux fatigues que vous avez éprouvées, du contretemps qui vous a reculé et exposé à quelque espèce de danger, pendant ces huit [jours] que vous êtes resté seul au milieu des bois ou des prairies. Mais le Seigneur a jeté sur vous un regard de bonté, il vous aura envoyé son saint ange pour vous protéger, vous encourager, vous soutenir au milieu des souffrances que vous avez endurées pour son saint nom. *Beatus vir qui suffert tentationem. Gaudebant apostoli*⁹⁰. Soyez bien persuadé que je ne cesse de prier pour vous,

pour moi et pour notre pauvre mission, mais mes prières sont si faibles et si languissantes qu'elles se perdent en chemin. N'importe, vous voilà rendu au point si longtemps désiré, parmi vos bons sauvages du haut de la Colombie. Le Seigneur, qui vous en a ouvert le chemin, qui vous y a conduit, voudra bien dans sa bonté toucher, éclairer les cœurs de ces pauvres infidèles qui cherchent tous les jours à le connaître pour le bénir, le louer et faire sa volonté sur la terre. Du moins ne cessez de semer. Dieu donnera l'accroissement quand il lui plaira.

Quoi! ma lettre et le paquet d'images vous a rattrapé! Et vous êtes passé huit jours à l'attendre! Si l'ennemi du salut vous a joué ce tour, la Providence en a profité pour le bien des sauvages. Ces images, réflexion faite, vous étaient utiles.

Me voilà, comme vous voyez, au Cowlitz, qui plus est sur la terre de la mission, dans une petite maison de boullins, bâtie à la hâte. À mon arrivée, le 20 juillet, il n'y avait encore aucune entrée, mais cela se fit dans l'après-midi. Et je couchai là à l'air, mais les nuits sont si belles!

La première messe fut dite le 21, dimanche. J'ai trouvé que les forces nous manquaient, ainsi que les moyens pour se mettre en frais de faire lever la grande maison, n'ayant point assez d'écorces pour la couverture, ni aucune planche pour les planchers. Les habitants aident mais ils ne sont que trois. Ils ont leur ouvrage.

Augustin n'a pu mettre en terre que six minots de blé et quatorze minots de pois, dans un terrain levé par les habitants. Le blé est chétif, les pois et les patates ont souffert de la sécheresse. S'il ne pleut bien vite, il n'y aura pas de patates.

Autre chose encore. La grange est levée, de 60 sur 30, 12 de poteau. Augustin travaille d'arrache-pied. Il a achevé

d'en couvrir le comble hier, elle est rentourée. Elle a bonne mine, telle une belle maison vide, une tête sans c.

Mais les habitants ont eu une belle récolte de blé d'automne, de pois du printemps. On ne jeûnera pas. Les huit chevaux sont en bon état, les six vaches aussi. Ils ont labouré à six charrues tout l'été, à la ferme de la Compagnie. L'ordre était de labourer 700 arpents du printemps à l'automne, avec 300 ensemencés le printemps dernier, donneront 1000. Leur grain est aussi chétif que le nôtre. Leur avoine a été arrachée, étant trop courte pour être coupée. Le blé a été fauché en partie, en en laissant la moitié.

Les sauvages sont paresseux, ils ne viennent que rarement, peu le dimanche. On en comptait 16 dimanche passé. Je ne marque pas les instruire chaque fois qu'ils viennent la semaine. J'ai commencé à les confesser, ils connaissent assez le mal pour le déclarer eux-mêmes. Mais, hélas, les infâmes Canadiens viennent le dimanche à leur chapelle pour choisir leur victime et leur demander le lieu de leur résidence. Et ce sexe si ignorant, si faible, par intérêt est bientôt gagné. Ô Dieu, protégez l'innocence! Convertissez les pécheurs. On ne fera rien de bon des sauvages qui fréquentent les Français, il faudrait les tenir éloignés. Et cela n'est guère possible.

J'ai la confiance qu'à mesure qu'on saura la langue, les Cowlitz viendront d'eux-mêmes. Plusieurs jeunes des deux sexes aiment à venir réciter les prières et à entendre parler du grand maître. Ça me donne espérance.

Depuis que je suis parti de Vancouver, le vaisseau de Sa Majesté, le *Starling*, est venu mouiller en dedans de la barre. Un autre petit vaisseau, sous le commandement de l'autre, a monté jusqu'à Vancouver. Ils ont fait un relevé de la rivière, l'ont sondée partout. On attend des Américains,

pour en faire autant. Sans doute, afin de donner à leur gouvernement respectif des renseignements.

J'ai fait douze mariages dans la brigade de Michel, et celui de M. Jos McLoughlin, qui fait treize. Il est parti avec Michel ... commis. Il s'est marié comme catholique. Il fera quelque chose de bon. Il a eu des livres. Il y a eu 44 baptêmes, 13 mariages dans ladite brigade. J'étais content, tous portaient de même. Deux métis infidèles retournent avec leurs femmes. Deux Iroquois, mariés en Canada, ont eu ordre de se séparer de leurs créatures ici. Les autres étaient sans femme. Plusieurs ont fait naufrage avant de sortir du port. La boisson a été versée, la querelle a commencé, il y a eu batailles, blasphème à faire horreur. J'ai perdu une partie de ma semence. C'était le 14, jour où vous étiez en retraite dans le désert! Mais les saints n'avaient ni hache, ni couteau, dans le désert!

J'ai confessé les femmes de Vancouver avant mon départ, j'ai trouvé de la foi, de la fermeté dans la vertu, de bonnes mœurs.

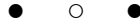
Adieu. Tout à vous en union de prières. Recevez ma respectueuse considération.

F.N. Blanchet, ptre

Je pars demain pour Nesqually. Si vous arrivez avant moi, la clef de la chambre sera dans une lettre au fort. Nos gens, pas tous, à ce qu'on me rapporte, veulent se mutiner à l'égard des mauvais traitements, de la nourriture. Chamberland⁹¹ a été trouver le capitaine de la frégate. Cela leur donne des connaissances et un pied. J'ai été content d'être absent, personne ne pourra dire que cela vient de moi.

P.-S. Envoyez à Monseigneur de Juliopolis toutes les lettres que vous aurez en votre possession. Les miennes du

Wallamette manquent dans la masse : que sont-elles devenues? J'ai 36 pages in-folio de notices. Outre les lettres. Douze cas de conscience. Si les messieurs de Québec ne sont pas contents de nous, qu'ils viennent eux-mêmes voir de leurs yeux, entendre de leurs oreilles. Des saluts aux amis, à nos gens.



À Sa Grandeur Monseigneur P.F. Turgeon
Évêque coadjuteur de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 113

Fort Vancouver, le 5 octobre 1839

Monseigneur,

Mes lettres du mois d'août, adressées à V.G. et envoyées par l'intérieur du pays, vous seront parvenues, sans doute, avant la présente qui ne part qu'un mois après, par la voie du vaisseau de l'honorable Compagnie allant à Londres.

Si le paquet de lettres adressé à nos seigneurs les évêques de Québec ne se perd point, V.G. aura eu, sur la mission de la Colombie, des renseignements qui laissent peu à désirer. Il reste peu à dire depuis le mois d'août dernier, cependant, les faits que j'ai à relater feront une vive impression.

1° Il s'agit d'un penchant presque général des tribus sauvages sur les Îles de l'Océanie vers la sainte religion catholique et romaine, sans parler de celui que j'ai déjà mentionné précédemment et qui existe ici vers cette même foi.

Les trois numéros d'une gazette de Sandwich, accompagnés d'une lettre du révérend M. Walsh, vous mettront au fait du changement prodigieux qui a eu lieu dernièrement dans cette île. L'extrait qui termine la présente prouvera

aux missionnaires américains que la religion catholique, qu'ils ont tant calomniée, est capable de convertir les infidèles, et qu'elle n'est pas apparemment ce monstre hideux sous lequel ils ont eu l'audace de la représenter, pour en arrêter les progrès et conserver leur influence. Mais la parole du Seigneur sera vérifiée en eux, *nunc princeps hujus mundi ejicietur foras*⁹². Tous les étrangers aux Îles Sandwich sont contents de voir le monstre abattu; plusieurs s'en réjouissent ici, malgré la jalousie qui perce involontairement à la vue du progrès du catholicisme dans ce pays et de l'élan que l'on ne peut s'empêcher d'apercevoir vers cette sainte foi.

Le Démon fait des efforts continuels par le moyen [des] missionnaires susdits pour nous noircir auprès des sauvages au milieu desquels ils vivent. Ces calomnies passent rapidement d'un à un autre, et réussissent auprès de quelques-uns qui ne savent trop de quel côté tourner la tête.

En outre, il se trouve dans les différents forts de la Compagnie des protestants qui ne se gênent pas de tourner en ridicule devant nos gens, des cérémonies de notre sainte religion. Cela va faire le sujet d'une plainte de ma part au premier bourgeois. C'est un commencement de petites persécutions. Oh! envoyez-nous donc des prêtres. Par St. Louis ils peuvent venir sans de grands frais, avec la permission de personne. Avec des familles même!

Il est à supposer que M. Douglas est ignorant de bien des choses sur lesquelles j'ai cru devoir patienter, contre l'avis de mon compagnon. Mais des messieurs catholiques et commis ont écrit au Dr McLoughlin, que l'on suppose en route vers la Colombie, pour l'instruire de plusieurs choses qui nous regardent. J'ai appris avec étonnement, du haut de la rivière, que des messieurs à Vancouver avaient été, l'hiver dernier, dans la persuasion que les missionnaires

catholiques mettaient des espions à l'entour du fort, le soir, pour examiner leur conduite! À l'égard des mariages de nos gens à Colville, un monsieur a dit que les missionnaires n'avaient rien à faire avec les engagés! Le premier bourgeois ici a semblé être mortifié de ce discours.

La maison du Cowlitz, faite de bois rond, en attendant qu'on puisse élever celle de pièces équarries, devait loger, l'hiver prochain, les deux missionnaires, lorsque tout semblait nous dire de nous retirer de Vancouver, où M. Douglas nous a toujours comblés de politesses. Nous en avons fait à d'autres qui ne nous ont payés que d'indifférence. Je dois avec prudence parler de plusieurs choses à M. Douglas avant notre départ. On dit que si le Dr McLoughlin arrive, ce que nos gens désirent, cela changera.

2° Ce qui précède a bien de quoi tempérer la joie que doit causer l'élan des sauvages des Îles de l'Océanie vers la religion catholique : quand je parle de notre départ de Vancouver, où nous ne reviendrons point de sitôt, n'étant ici qu'à bon plaisir, il y a bien d'autres raisons de se chagriner. Si l'on considère surtout que le bien que l'on a fait ici va être perdu, que les brebis vont être exposées à la fureur du loup, que l'on va tâcher de profiter de notre absence pour prêcher aux sauvages, aux enfants de l'école qui sont des nôtres, des principes peu orthodoxes.

Mon plan est formé, je vais parler au premier bourgeois et lui demander s'il y a liberté de conscience ici; si c'est par son autorisation que les principes religieux de la grande majorité des engagés, qui font tout le profit de la Compagnie, sont exposés au mépris et aux sarcasmes de leurs supérieurs, &c. On dit que le Dr McLoughlin ne verra pas d'un bon œil notre éloignement du fort.

3° Cependant la Providence, qui nous a toujours favorisés, ne manquera pas de nous fournir l'occasion de venir

faire ici des missions. Je presserai fort à ce sujet. Si on ne m'encourage point à les faire dans le fort, je les ferai en dehors. J'engagerai nos gens à faire une chapelle et une maison pour les missionnaires.

Cette divine Providence se manifeste évidemment à l'égard des habitants du Wallamette où je me proposais d'aller la semaine prochaine. Le premier bourgeois m'a fait une proposition qui a de quoi surprendre. Il m'a annoncé qu'il n'avait aucune objection à me voir établir au Wallamette. Et, sur représentation que j'aimerais à avoir un papier signé de sa main, m'autorisant à ce faire, et se chargeant des conséquences et du blâme qu'il y aurait de déroger aux conditions que le comité et le gouverneur de l'honorable CBH avaient apposées à notre passage, il a répondu qu'il allait le faire et me mettre à l'abri de tout reproche! Que cette permission lui soit venue d'Angleterre par le vaisseau arrivé ce printemps dernier, ou qu'il la prenne sur lui-même, n'importe, je ne balance pas à en profiter. M. Demers va travailler au salut des sauvages du Cowlitz et de Nesqually; et moi, je vais au Wallamette. Dans ce partage, j'ai considéré l'intérêt des sauvages. On se verra rarement, hélas!

4° *Sandwich Island Gazette*, Saturday April 27th 1839. We learn from letters received per ship *Vineyard*, Captain Tilton, that the Right Revd Dr Rouchouze accompanied by six missionaries arrived at Vaitoo, one of the Marquisian group, the third of February last. The brig *Peru* in which they were conveyed to that island, was visited immediately after her arrival, by an English Protestant Missionary resident there. This gentleman, far from impressing on the natives the necessity of opposing their landing, very obligingly conducted the Bishop and two of companions to the residence of the priests, who

were landed there by Captain Du Petit Thouars, of the French frigate *La Vénus*, in August last. The other gentlemen of the mission landed the following day, without the least opposition from the natives or any other person; on the contrary, they experienced marks of kindness and attention from all whom they met.

The Bishop, having added two priests to those previously residing on that Island, and encouraged them to persevere in their arduous duties, sailed the six of the same month for Nuku-Hiva, where he arrived the eight and founded a new mission, which he confided to the care of the Rev. MM. Gracia, Fournier and Guilmard. These gentlemen have been kindly received and hospitably treated by the natives of the latter place, and in their voluntary exile, console themselves with the hope that they will be able to accomplish their designs, which are to christianize and civilize that savage people.

His Lordship remained at Nuku-Hiva ten days and then returned to Vaitoo, accompanied by the Revd Mr. Caret (this latter gentleman is one of Catholic priests, who in 1836 was inhumanly dragged from the house of Mr. Moerenhout in the Island of Tahiti by the agents of the English Mission, there established, and forced them on board the little schooner in which he had come to that island). They visited also St. Dominico and were well received there, the chiefs promised to build a house for the Catholic Missionaries and solicited the Bishop to send them as soon as possible. Two natives of Gambiers, whom the Missionaries took with them, served to make very salutary impression on the minds of the Marquisians; besides several of them had previously

visited the Gambiers group, witnessed the improvements which have there been made, and convinced themselves of the advantages which would result from having among them persons who have displayed so much interest in the welfare of the inhabitants of the neighbouring isles. Influenced by these considerations and the models of civilization they beheld in the persons of the Gambiers natives alluded to, the Catholic Missionaries have, everywhere, been welcomed by the Marquisians to their shores, and we confidently trust that those cannibal and warlike tribes will ere many years shall have rolled into the gulf of eternity, be assimilated to their Gambiers neighbours, who are, we are credibly informed, at present, humane, hospitable, moral and happy.

5° Si James Douglas, écr, nous donne carte blanche pour le Wallamette, sans y être autorisé d'Angleterre, il y a de quoi s'étonner. M. Demers et moi, nous nous perdons en formant là-dessus des suppositions. Est-ce l'envie de nous voir partir de Vancouver? Est-ce la crainte que les Canadiens du Wallamette ne s'identifient trop avec les Américains? Est-ce parce que le logement, l'établissement du Cowlitz, ayant été peu encouragé, dit-on, que par les trois à quatre habitants du lieu, on nous offre un lieu où demeurent un bon nombre d'habitants qui seront plus capables de nous aider? Est-ce parce qu'on espère de garder possession du Wallamette et du terrain qui se trouve en-deçà du territoire mexicain? Est-ce &c. On ne sera pas moins étonné d'apprendre que le premier bourgeois ne met aucun obstacle à l'établissement des gens libres au Wallamette. On en compte quatre à cinq cette année qui y ont pris des terres. N'importe, je vais y aller, sans cependant publier que c'est

pour y établir mon domicile, pour éviter au premier bourgeois des réflexions de la part des autres.

La séparation des livres, du butin, des effets s'est faite : nos valises sont prêtes. Dans peu de jours nous nous trouverons à 50 lieues l'un de l'autre. On se verra tous [les] deux mois ou plus souvent, si on le peut. Le bien général demande de nous ce grand sacrifice. Ce sera à nous de faire attention. Les prières du Canada nous soutiendront; la grâce est forte par ici; le bon Dieu, la Providence au besoin, malgré notre indignité.

Veillez faire attention si nos lettres et nos correspondances d'ici se rendent saines et sauves, et entières. J'ai envoyé des communications en grand nombre. Elles renferment bien des choses que le public devrait ignorer.

M. Demers jouit d'une bonne santé. Parti le 22 juin pour la mission de Colville, il a été de retour le 1^{er} octobre, ayant fait 61 baptêmes, plus parmi les sauvages que parmi les Français. Les sauvages l'ont écouté généralement. Les missionnaires américains en ont empêché quelques-uns de se rendre auprès de lui. Il a distribué des échelles catholiques et chronologiques, après les avoir expliquées, ainsi que quelques images. Un missionnaire résident ferait là le plus grand bien. Il n'a fait aucun mariage à cause des conditions dures que le gouverneur de Vancouver y a apposées, et que nos gens ne veulent signer, de sorte que ces gens restent et vivent dans leur concubinage.

Si nos correspondances ici se rendent, elles vous instruiront de tout. Elles ont été envoyées par la voie de l'intérieur, au 1^{er} septembre. Daignez présenter nos respects à qui de droit, bénir les petits missionnaires de la Colombie, prier pour eux, recevoir les assurances de leurs profonds respects, et en particulier les hommages de votre très humble et très obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Revd M. Demers, prêtre missionnaire
Mission du Cowlitz
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 114

Mission de Saint-Paul du Wallamette
Le 30 octobre 1839

Très cher monsieur,

Je n'ai rien de particulier à vous apprendre quant à moi et à ma situation dans ce poste, si ce n'est que je fais *embouffeter* les planches de haut et de bas, pour me garantir du trop grand courant d'air humide.

J'ai reçu et parcouru mes gazettes du Canada. Elles me sont parvenues le 20 du courant, le Dr McLoughlin était arrivé à Vancouver le 18, ayant laissé deux berges en arrière sous la conduite du Dr John. Je vous envoie aussi quelques papiers qui nous concernent. Quant à mes lettres, je n'ose les confier à aucune personne. Je vous en ferai part à notre prochaine entrevue.

Le Dr McLoughlin est venu visiter le Wallamette. Vous aurez aussi sa visite. Il est très poli et engageant.

Notre pauvre patrie a été plongée dans de nouveaux malheurs. Nos supérieurs et nos amis du Canada étaient en bonne santé. Monseigneur de Juliopolis ne me parle point de saintes huiles! Rien de précis pour marquer la réception de nos notices et de mon journal.

Des compliments à nos gens, sans oublier Augustin, M. Tod⁹³ aussi, M. Kitson et sa dame. En attendant mieux,

vous faites par là comme je fais par ici : de votre mieux. Je n'ai rien de particulier à recommander, vous êtes sur les lieux, vous voyez les besoins. Je ferai mes efforts pour aller vous voir vers le temps convenu, en attendant tenons-nous sur nos gardes, veillons et prions.

Admirable! Mon cher frère, le curé des Cèdres, ayant reçu le 13 octobre mes lettres de *Jack River* [Rivière au Brochet] en 1838, nous recommandait à son prône aux prières de ses paroissiens, le dimanche 14 du même mois, jour de notre départ du Campement des Berges pour descendre la Colombie!

Je demeure avec une respectueuse considération, Monsieur, votre très humble serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Une des deux berges qui sont demeurées avec le Dr McLoughlin s'est emplie d'eau au même lieu où le naufrage a eu lieu l'an dernier, en descendant la Colombie, mais sans autre accident.

Les gens du Cowlitz n'auront point d'animaux de l'honorable Compagnie; quant à nous, on nous en donnera plutôt que de nous en vendre (des vaches). Ainsi, nos gens feront bien de donner commission d'en acheter par ici pour s'en monter un jour. Le docteur nous engage à faire nos demandes pour nos besoins, mais nous irons doucement, comme de coutume.

● ○ ●

Révérend M. Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 119

Saint-Paul du Wallamette, le 10 décembre 1839

Très cher monsieur,

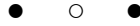
Où en sommes-nous? Hélas! voilà aujourd'hui deux mois que nous nous séparâmes à l'embouchure du Wallamette. Nous devons nous réunir au commencement du courant, et une distance de 50 lieues nous sépare encore en ce moment. C'est moi qui suis en défaut, je devais faire les premiers pas, suivant nos conventions. J'ai été retenu par les travaux qui se font à mon logement. Je ne suis pas encore bien, mais les cloisons seront posées cette semaine, et bientôt je pourrai vous recevoir et vous loger plus convenablement que vous ne l'êtes au Cowlitz.

À l'heure qu'il est, je ne vois aucun moyen d'aller vous voir avant les fêtes. Il faut inévitablement remettre le voyage le lendemain du jour de l'An. J'aurai bien des choses à vous dire que le train et le *labor* m'empêchent d'écrire. Hélas! la pauvre conscience sent depuis longtemps son besoin! Et il faut encore remettre. Que le Dieu de patience et de consolation voie nos vœux, nos larmes et nos soupirs. Et, par le désir que nous avons eu de travailler à sa gloire, à l'honneur de son saint nom, à la sanctification des âmes créées à son image, en nous séparant, qu'il veuille nous faire miséricorde et nous remplir de force, de grâce et de paix.

Rien de nouveau. Agréez la considération parfaite avec laquelle je demeure en union de prières...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Il faudrait s'écrire tous les mois ce qui s'est passé de remarquable. Des saluts à nos gens, à Augustin. J'ai reçu la vôtre du mois [de] novembre. Vous me parlez de deux cachets et d'un que vous m'avez envoyé. Il n'a pas été reçu. Il faut demander quatre vaches. Il nous faudrait encore deux juments au Cowlitz.



Modeste Demers
Au Cowlitz
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 129

Saint-Paul du Wallamette, le 13 janvier 1840

Cher monsieur,

Je vous ai étrangement trompé dans votre attente, en ne me rendant pas auprès de vous au temps fixé et convenu. Les ouvrages à faire et à diriger à ma maison et la pauvre saison en ont été la cause. Dans ma dernière, je vous donnais l'espérance de me voir après le jour de l'An. Et cette espérance a encore été déçue. Cependant les préparations étaient faites et je serais sans doute au Cowlitz, si le rhume – et un rhume opiniâtre – ne m'eût arrêté de nouveau. Et voilà maintenant trois mois, le 10 du courant, que nous nous sommes séparés! que nous avons été privés de la douce consolation dont jouissent nos confrères dans le Canada, celle de se purifier, de se laver, de se renouveler dans l'intérieur de leur esprit, avant la célébration des grands et sublimes mystères que l'Église nous a mis devant les yeux! *Sicut cervus... ita desiderat anima mea*⁹⁴, &c. Pour ma part, je puis dire avec le Roi prophète : *In terra deserta, et invia et inaquosa, sic in Sancto apparui tibi*⁹⁵!

Le ciel, cependant, est notre refuge et notre consolation; il aura pitié de ses pauvres serviteurs. Les prières de nos amis du Canada nous soutiennent dans notre pénible situation des privations spirituelles. Le rhume m'a pris le 2 du courant, je pensais devoir me dispenser de prendre des remèdes, mais au lieu de diminuer, il n'a fait qu'augmenter, de sorte que, pour piquer au plus court et m'en débarrasser plus vite, je suis aujourd'hui dans les remèdes. Point d'espérance de me voir donc; pardonnez. La présente est pour vous prier de vous rendre au Wallamette aussitôt que votre santé, le temps et vos occupations vous en rendront capable. Le temps presse pour écrire en Canada. Écrivez au Cowlitz, ou venez écrire ici.

J'ai été fort inquiet de vous par le bruit qui m'est parvenu que les habitants de votre mission – ce que je n'ai pu croire – avaient manqué d'égard envers vous; que les choses n'allaient pas bien. Et votre silence, faute d'occasion sans doute, a augmenté mon inquiétude. Je ne crois pas les gens du Cowlitz capables de l'accusation portée contre eux. Si c'était le cas, votre résidence serait ailleurs que là.

Maintenant, des nouvelles, en remontant. M. Shepard⁹⁶, maître d'école à la mission méthodiste, a souffert l'amputation de la jambe au-dessus du genou, le 18 décembre dernier, est mort le 31 *do*, a été inhumé le 2 janvier courant. Invitation a été faite aux Canadiens de s'y rendre. Le missionnaire consulté a défendu cette démarche. Grand train, grands reproches, hauts cris de la part de M. Leslie⁹⁷ et de sa bande, mais le ciel m'a inspiré cette décision pour rompre toute communication religieuse avec cette gent dangereuse, si envieuse d'avoir les Français qui leur échappent tout à fait, car c'était là le dernier moyen qu'il leur restait de les endoctriner. Mes deux Irlandais, ignorant ma

défense, s'y étant rendus, ont eu le déplaisir d'entendre le ministre déblatérer contre les crucifix, les images, &c.

La femme de Lussier, après avoir reçu les sacrements, est décédée et a été inhumée hier; celle de Gervais, malade depuis quelque temps, aura le même sort, si le ciel ne s'en mêle : priez pour elle. C'est un grand dérangement dans une famille que ces morts.

Mes gens ont trompé ma vigilance et mon attente en faisant bal le 2 du courant au soir. Les protestants me font là-dessus un reproche. Un grand malheur en a été la suite. Une petite fille sauvagesse est morte sans baptême dans la maison de Joseph Delord⁹⁸. Au lieu de courir au bal, il eût fait son devoir d'aller chercher le missionnaire!

La cloche, après du retardement inévitable, a été bénite et montée le 23 décembre, le dimanche, et a commencé par sonner le *Te Deum*. Depuis ce temps, elle fait son devoir, le matin, le midi et le soir, le dimanche. Cela rappelle le Canada.

L'ouvrier a travaillé 40 jours dans ma maison à 7/6. L'ouvrage n'est pas fini. Il fallait le congédier avant les fêtes. Cependant je suis assez bien, à l'abri de l'air, chaudement. Vous partagerez ma chambre de 10 sur 20, où se trouve une cheminée, vu que les autres chambres – et la vôtre surtout – ne sont pas finies. J'ai sacrifié la sacristie pour agrandir le chœur. La porte est derrière l'autel : là le prêtre s'habille. Le plancher de bas (du chœur) et celui du haut sont blanchis. Cela donne du relief, commande le respect, le recueillement. L'autel a de la mine, attire l'attention. Le chœur a 20 sur 30. L'autel est à 50 pieds de la cloison de derrière. Je jouis de l'inestimable bonheur de posséder le Très-Saint, très auguste Sacrement de l'autel dans le petit tabernacle, et je n'ai qu'un pas à faire pour jouir du bonheur de le visiter. Vous goûterez par vous-

même combien le plaisir est doux d'être à la compagnie de son Sauveur, de lui rendre les hommages dans le sacrement de son amour. C'est l'arche sainte qui fait trembler les Philistins et les frappe de plaies et de malheurs, car ils en sont accablés : on en peut compter plus de dix depuis quelques années. Les enfants désertent de leur école : six il y a quelques jours, quatre précédemment.

Le ciel m'a inspiré d'essayer à cultiver encore la vigne de Baptiste : il nie l'affaire de la confession du sauvage de Cowlitz. Le bon Dieu ne le manque pas à chacune de ses désobéissances. Il a fait en novembre une chute de cheval sérieuse; il est tombé plusieurs fois dans la cave, dans les trois semaines que je n'ai eu ni plancher de haut ni de bas. Un manque de respect considérable à son père lui a attiré l'affligeante humiliation de subir une pénitence publique à genoux pendant la messe du dimanche, après avoir demandé pardon et avoir baisé les pieds et ensuite les mains de son père. L'explication du catéchisme qu'il sait tant, les avis, la confession le ramèneront peu à peu avec la grâce de Dieu. Sans cela, c'était une âme perdue. Je me reprochais de n'avoir pas assez fait pour lui : je craignais que le Seigneur aurait eu droit de m'en redemander compte.

Les liaisons de Jaudoin avec la fille de Delard sont cassées. Le Seigneur aplanit les voies pour le salut de chacun. Sa protection est visible en ce cas, comme en plusieurs autres. Le Seigneur prend en main sa cause dans la Colombie, il me semble que tout est marqué au sceau de sa protection continuelle. Je ne cesse de l'en bénir et de l'en remercier sans cesse; de bénir les pauvres et vils instruments (je parle de moi) qu'il emploie à l'avancement de son royaume en ce pays.

Pour moi, je trouve que je n'ai rien fait cet hiver. Les ouvrages à la maison, les mauvais temps ont retardé et re-

tardaient inévitablement les instructions dans cette saison. Vous avez fait, je n'en doute pas, plus de progrès que moi parmi vos gens, les sauvages, &c. Ma récompense sera petite, je vois bien, si récompense je mérite.

Une requête a circulé dans la paroisse à la fin d'octobre dernier. J'ai refusé de la signer : elle contenait des choses contre l'Angleterre et la CBH dont je ne voulais me mêler. Les Américains ne sont pas contents du sud, ils voudraient encore avoir le nord de la Colombie, mentionnent les actes de la CBH, ceux de la Reine qui a fait visiter les côtes de notre continent. Je pense que le Dr McLoughlin, qui a eu l'adresse de se procurer cette pétition, ne l'a pas trouvée de son goût. Nos gens sont très fâchés de l'avoir signée. On a trompé leur confiance. Ce sera, j'espère, la dernière fois.

En voilà assez pour un jour de médecine. L'occasion part ce soir.

Veuillez passer par le fort en venant pour saluer les messieurs, et voir en quel pitoyable état se trouve notre petite congrégation de Vancouver. Vous savez, il ne manque que les ornements de la messe. Mais en cas de besoin ailleurs, apportez les vôtres au complet.

Je prépare les comptes, les avoirs à présenter. Ils seront loin d'approcher nos frais et dépenses. Les mariages à payer montent à 25 £. J'ai 16 £ d'autre part, 100 minots de blé à livrer. Le tout forme 56 £, ce qui avec 100 £ que Monseigneur Provencher nous alloue, mettra à peu près l'équilibre dans la balance des comptes de la mission.

J'ai acheté de M. Belèque⁹⁹ pour 15 £ d'animaux. C'est à bon marché pour ici. Ce serait cher pour le Cowlitz. Pour ce prix, j'ai eu une jument de huit ans et sa pouliche, une jument de deux ans, qui rapportera le printemps, deux jeunes bœufs de deux ans, capables d'être attelés l'été prochain. La mission du Wallamette se trouve avoir à présent

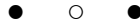
six juments dont quatre rapporteront ce printemps; dix bêtes à cornes, dont cinq vaches en état de rapporter cette année, deux bœufs de deux ans, deux d'un an et une génisse d'un an. Cependant si le docteur veut donner des vaches au Cowlitz, on les acceptera.

Il faudra que nos lettres soient prêtes le 20 mars. On partira ensemble pour Vancouver et visiter quelques heures pour la mission des Klikitates et faire la mission de Vancouver, si le Seigneur nous en ouvre le chemin.

Des compliments à nos gens; progrès dans la foi et zèle pour le salut de leurs âmes et de leurs enfants. Pour vous, mes prières vous sont dues et acquises tous les jours. Une part dans les vôtres. Vous ne manquez pas de zèle et de courage, que le bon Dieu vous soutienne et vous protège sans cesse. Agréez mes vœux et mes souhaits au commencement de la nouvelle année. Je vous embrasse tendrement et vous prie de me croire, sincèrement, votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre mis.

P.-S. Je pense que vous viendrez aux frais de la mission. Les sauvages qui vous amèneront pourront ou rester ou s'en aller. On verra. Je vous envoie un baril de lard, et apportez celui que vous avez pour le remplir. Voyez la lettre adressée à St-Pierre qui fait douter de son mariage en Canada. Elle est à l'office. J'ai envie d'acheter la maison de Chalifour qui a sa liberté. C'est ce qu'il nous faudrait. Parlez-lui. Des compliments à M. Tod, à M. Kitson, au fort. J'ai commencé à écrire. Des boîtes des saintes huiles sont au fort. Je viens de prendre la troisième médecine, la deuxième ce matin, la première hier soir. La troisième à midi. Hier, de l'huile de castor, aujourd'hui du sel.



J. Hargrave¹⁰⁰, Esq^{re}, *Chief Trader*
BAC, C-74, vol. 8 : 1782-1785

Saint-Paul du Wallamette, le 10 février 1840

Monsieur,

J'ai éprouvé bien du plaisir en recevant votre agréable date du 4 juillet 1839. Ce plaisir a encore augmenté en voyant la bonté, la peine avec laquelle vous faites mon apologie à l'égard de mon silence. Vous avez dit vrai : mes occupations m'empêchent d'écrire à tout le monde. Ne soyez pas surpris de mon silence de temps à autre pour cette raison.

Je vous remercie par rapport à la carte de l'honorable Compagnie que vous promettez d'envoyer à M. le curé des Cèdres. Le détail que vous m'avez donné sur la colonie de la Rivière-Rouge et sur le dévouement de Sa Grandeur Monseigneur de Juliopolis m'a bien satisfait. Puissent votre voyage en Écosse et votre retour se faire heureusement, et la présente vous trouver en aussi bonne santé que vous a laissé la vôtre du 4 juillet.

Je réside maintenant au Wallamette dont la mission a pour patron le grand saint Paul. C'est sans doute le Dr McLoughlin qui aura obtenu ce privilège. Il se trouve ici près de 40 habitants cultivateurs catholiques, qui font les plus grands efforts pour cultiver, semer, récolter. Je me propose d'ouvrir une ferme dans l'intérêt des sauvages. Si ce n'était que de ce plan, la dîme me suffirait pour vivre. M. Demers est établi au Cowlitz et travaille là au salut des Canadiens et des sauvages. Les nations indigènes paraissent bien dispo-

sées à l'égard des missionnaires catholiques. Les citoyens américains du Wallamette ont joué un tour aux Canadiens en leur faisant signer une requête au Congrès qui renfermait, contre l'Angleterre et l'honorable Compagnie, des choses que ne devaient pas signer les serviteurs de ladite Compagnie et des sujets anglais. Le Dr McLoughlin en a eu connaissance à temps et aura tâché de réparer ce mal, dont nos concitoyens américains sont tous honteux. Les citoyens américains portent leurs désirs jusqu'au 49^e degré et se plaignent des actes et des faits de l'Angleterre et de l'honorable Compagnie, sur ledit terrain, ils veulent avoir un commerce libre.

La mission méthodiste a couru des dangers : les sauvages maltraités avaient fixé un jour pour faire main-basse sur les Américains. Les Canadiens se sont portés avec zèle à leur secours dans une assemblée générale, pour intimider les nations, en parlant aux chefs et leur faisant comprendre que quiconque ferait du mal aux Américains en ferait aux Français. Depuis ce temps-là, les sauvages sont tranquilles. En général, les Américains sont peu craints des nations du pays.

À l'exception du terrible accident qui fit perdre la vie à douze de nos compagnons de voyage en route pour la Colombie, notre brigade fit un heureux passage. Le bon M. Tod m'a dit quelquefois qu'il avait regretté de n'avoir pas pris passage avec vous au Sault-Saint-Louis.

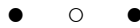
Depuis notre arrivée ici, M. Demers et moi, nous n'avons cessé d'éprouver les effets de la générosité ordinaire de l'honorable CBH. C'est le même esprit de bonté à l'ouest qu'à l'est des montagnes.

Les missionnaires catholiques ne savent où donner la tête, tant il y a de places à visiter et de nations à instruire : il leur faudrait des auxiliaires, des maîtres et maîtresses

d'école, mais où les prendre? Avec le temps tout cela viendra.

Agréez mes vœux les plus sincères pour votre bonheur temporel et spirituel, et l'assurance de la considération avec laquelle je suis...

F.N. Blanchet, ptre



Mission de la Colombie

RMDQ, N° 3, janvier 1841, p. 35-80

Le cadre de cette publication annuelle ne nous permet pas d'entrer dans le détail de tous les travaux des missionnaires de la Colombie; et encore moins de les suivre dans leurs courses multipliées dans l'intérieur de ces vastes contrées, où la lumière de l'évangile n'a pas encore brillé. Nous passerons rapidement sur certains articles, pour nous arrêter davantage sur d'autres; afin d'éviter, autant que possible, la monotonie d'un récit qui ne présente de variété que celle des lieux et du caractère des peuples; les travaux et les opérations des missionnaires n'offrant en tout lieu que la même uniformité de charité et de zèle dans l'enseignement des vérités évangéliques.

Vancouver, le 9 octobre 1839, par un arrangement nouveau avec l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, les missionnaires de la Colombie eurent la permission de s'établir au fort Wallamette, quoique ce poste soit situé sur le territoire en contestation entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Un premier arrangement avec la Compagnie avait fixé leur résidence à Cowlitz; mais nous voyons que,

nonobstant ces dispositions, les missionnaires firent leur principale résidence à Vancouver, jusqu'au terme de l'arrangement du 9 octobre; et leur séjour y était dû à la généreuse hospitalité de James Douglass, écuyer, qui commandait ce poste en l'absence du Dr McLoughlin, et qui les encouragea constamment à y séjourner, jusqu'à ce que leur maison pût les recevoir convenablement à Cowlitz.

Le fort Vancouver n'existe que depuis neuf ou dix ans, et doit son nom à un voyageur qui, lors de la découverte du pays, s'arrêta pendant quelque temps dans l'endroit où il est situé. C'est un parallélogramme d'un arpent de largeur sur plusieurs arpents de profondeur, environné de pieux d'une vingtaine de pieds d'élévation. Cette enceinte renferme les maisons des bourgeois, les magasins de dépôt, les hangars, une forge, plusieurs bâtisses inférieures, et une cour assez vaste, où l'on voit quatre canons, qui servent d'instrument d'exposition publique pour ceux qui se sont rendus coupables de quelque délit. Les portes en sont fermées tous les soirs, pour la sûreté des marchandises qui y sont déposées. Ce poste n'est qu'à une petite distance de la rivière Colombie, dans une prairie toute mise en valeur par l'agriculture. Les engagés de la Compagnie ont leurs habitations dans cette prairie, en gagnant la rivière, dont le rivage est bordé de cabanes de sauvages qui s'y rendent de tout côté pour l'échange de leur chasse.

Ce fort est le plus important de tous ceux situés à l'ouest des montagnes rocheuses. C'est l'abord des vaisseaux qui viennent d'Angleterre, chargés de marchandises pour la traite avec les sauvages. On y voit en outre une goélette et un autre vaisseau inférieur, occupés au commerce des côtes. C'est de là que se fait l'exportation des pelleteries pour l'Europe; du bois, de la farine et du poisson, pour les îles de l'Océan. C'est encore là le dépôt des marchandises destinées

aux autres postes de ces vastes contrées. C'est le rendez-vous des bourgeois, des employés et engagés de la Compagnie, qui s'y rassemblent de tout côté pendant l'été. On y trouve toujours un grand nombre d'engagés, dont les uns sont occupés aux travaux de l'agriculture, d'autres à la forge, et un bon nombre à la coupe des bois et à des travaux de sciage sur un superbe moulin que la Compagnie y a fait construire. On y voit un grand nombre de femmes et d'enfants exposés à toute espèce de séductions, et dont les sept huitièmes professent la religion catholique. C'est encore là que se rendent en été la brigade des *porteurs* du nord, et celle du sud, dont il sera fait mention plus bas.

Le sol y est d'une excellente qualité pour la culture. Environ 450 minots de blé ont été confiés à la terre en 1839, et ont donné une récolte abondante. Le blé y est coupé à la faux avec *javelier*, et une machine à battre se transporte d'une grange à l'autre aussitôt après la récolte, afin de préserver le grain d'une prodigieuse quantité de souris qui ne laissent que la paille dans la gerbe. Les pois et les pommes de terre y viennent en abondance, et tout porte à croire que le commerce des produits du sol deviendra bientôt aussi lucratif pour la Compagnie que celui des pelleteries.

Vancouver a été desservi, depuis 1838, soit par un seul missionnaire, soit par les deux ensemble, et leur temps y était entièrement consacré aux travaux du saint ministère. Deux catéchismes s'y faisaient tous les jours, l'un avant et l'autre après-midi. Les missionnaires se servaient du jargon *tchinouk*, en attendant que le temps et l'étude les rendissent capables de s'expliquer dans les diverses langues des tribus qui se rendaient à leurs instructions. Deux instructions étaient données le dimanche, où l'on expliquait les vérités dogmatiques et morales de la religion, outre le catéchisme ordinaire. On chantait à la messe le *Kyrie*, le *Gloria*

in excelsis et le *Credo*. L'on chantait aussi des cantiques au lieu des antiennes des vêpres, les hommes et les femmes répétant alternativement les couplets.

Les missionnaires avaient eu l'espérance d'y voir bientôt une chapelle élevée au culte catholique; mais jusqu'à présent cet espoir, faute d'ouvriers, n'a pu se réaliser. Cependant, d'après l'aide que promet M. le commandant du fort, on se propose de mettre bientôt la main à l'œuvre, et Dieu donnera sans doute les moyens d'achever la maison que l'on destine à son culte. Le manque d'un édifice religieux, joint aux tracasseries suscitées par des ministres anglicans et méthodistes, sont des moyens dont Dieu se sert pour éprouver la constance de ses apôtres de la Colombie. On sait quel est l'esprit qui anime ces colporteurs de bibles, dans leurs relations avec les missionnaires catholiques. Mais la providence divine qui dispose tout avec douceur, saura toujours amener ceux qu'elle a prédestinés. Le bien se fera parce que Dieu le veut, et déjà depuis l'arrivée des missionnaires catholiques, une amélioration très sensible se fait remarquer dans les mœurs des sauvages et des Canadiens des différents postes de la Colombie; les vices disparaissent, et Dieu permettra que les vertus de ses ministres, leur constance inébranlable, leur zèle, leur charité bienfaisante triomphent tôt ou tard des entraves que l'esprit d'erreur suscite à leur sainte mission.

Brigade des porteurs. On appelle de ce nom certain nombre d'engagés employés par la Compagnie à transporter dans l'intérieur du pays les marchandises destinées aux sauvages, en échange de leurs pelleteries, et à transporter de l'intérieur dans les différents dépôts les pelleteries et autres marchandises destinées à l'exportation. Ces transports ne se faisaient autrefois qu'avec des peines et des fatigues infinies, chaque engagé portant sur son dos des ballots pesants, sous

le poids desquels il avait à traverser d'immenses étendues de pays, et à franchir des collines et des montagnes, des ravins, des obstacles sans nombre. Quoiqu'on se serve maintenant de chevaux et de berges pour ces transports, les engagés qu'on y emploie ont conservé le nom de porteurs, et on en connaît deux classes : la brigade du nord, et celle du sud.

La brigade des *porteurs* du nord arriva à Vancouver le 6 juin 1839, conduisant neuf berges chargées de pelleteries, et devant retourner dans l'intérieur chargées de marchandises. Elle venait des différents postes du nord, situés sur la rivière *Fraser*, affluent de la rivière *Thompson*. Le nombre des porteurs était de 57 hommes, et l'on en avait laissé un bon nombre à la garde des postes. Ils sont mariés pour la plupart à la façon du pays, et ont leurs familles départies dans les forts dont on vient de parler. Cette classe d'hommes est fort débordée, et les missionnaires redoutaient beaucoup leur présence au milieu de la naissante chrétienté de Vancouver. Mais Dieu ne permit pas que leur conduite fût un sujet de chute pour ses nouveaux enfants, et la présence de M. Blanchet, dont le zèle mit tout en œuvre pour réveiller ces consciences endormies par une longue habitude du vice, contribua puissamment à les maintenir dans les bornes du devoir. Peut-être aussi que les ordres rigoureux de leurs chefs, MM. Ogden et Black, les obligèrent de se maintenir dans l'ordre. Tous ne se montrèrent pas indifférents aux pressantes exhortations du ministre de Dieu. Il se fit des confessions, et la parole divine produira des fruits en son temps.

La brigade des *porteurs* du sud arriva à Vancouver le 15 juin, et y séjourna pendant trois semaines. Ces porteurs ont à traverser l'immense étendue de pays qui se trouve entre la Californie et la rivière Colombie; à traverser des défilés très dangereux par le voisinage de nations féroces entre les mains desquelles ils sont en danger de tomber. Ces nations

ont conservé contre les blancs une haine implacable, depuis qu'un des leurs fut assassiné, dit-on, par une brigade de porteurs. Il n'est pas rare que quelqu'un d'entre ceux-ci perde la vie par les embuscades de ces barbares, qui lancent des flèches avec une force telle qu'ils tuent un cheval en le perçant d'outre en outre. Cette brigade est un assemblage hideux de personnes des deux sexes, dénuées de principes et de morale. Malgré ces dehors révoltants, M. Blanchet se hâta de leur porter des secours spirituels, avec un zèle proportionné à l'état déplorable de leurs âmes. Les jours et les nuits furent employés à fléchir ces cœurs endurcis, et à leur rappeler les vérités qu'ils avaient mises en oubli. Dieu soutient ses serviteurs dans les travaux entrepris pour sa gloire; et sa grâce vivifiante vient donner tôt ou tard l'accroissement aux plantes arrosées par les secours de la charité. C'est ainsi qu'après quinze jours de travaux incessants, M. Blanchet eut le bonheur de baptiser quarante personnes, tant enfants qu'adultes, de célébrer treize mariages, d'entendre un grand nombre de confessions, et de faire renvoyer aux hommes les femmes qui ne leur appartenaient pas par un mariage légitime.

Colville. L'empressement que les sauvages de Colville avaient témoigné à profiter des instructions des missionnaires, lorsqu'ils reçurent leur visite en 1838, était un motif plus que suffisant de leur faire une seconde visite, afin de seconder la grâce divine en faveur de ces pauvres âmes si avides du royaume de Dieu. Il était connu d'ailleurs que des ministres protestants méditaient d'exploiter cette terre vierge au profit de leurs fausses doctrines. On avait promis en outre aux sauvages de retourner au milieu d'eux une autre année, et c'était un engagement auquel on ne pouvait manquer sans se déconsidérer à leurs yeux. M. Douglas offrit généreusement un passage sur la berge de M. Ogden,

chef des porteurs du nord. Le voyage fut donc décidé; et ce fut M. Demers, qui entreprit cette pénible excursion dans le nord de la Colombie, pendant que M. Blanchet devait visiter les postes du sud. Il fallait remonter la périlleuse Colombie jusqu'à Walla-Walla, et faire ensuite à cheval un trajet de 120 à 130 lieues, à travers des prairies, des forêts, des rivières et mille obstacles que présentent ces contrées où la main de la civilisation n'a point préparé de voies faciles aux voyageurs. Laissons parler M. Demers :

« Je partis de Vancouver le 22 juin, sur la berge de M. P. Ogden, chef des porteurs, qui mérite toute ma reconnaissance pour sa conduite généreuse et ses nobles procédés à mon égard pendant tout mon voyage. Un double objet nécessitait cette mission : des Canadiens à marier, et des sauvages à instruire, outre un bon nombre d'enfants à baptiser. Nous arrivâmes à Walla-Walla en huit jours de marche, et je dus bénir la providence de m'avoir préservé d'accidents, dans cette dangereuse partie de la rivière Colombie. M. Pambrun, commandant du poste, me reçut avec beaucoup de politesse, et me procura quatre chevaux et un homme de la Compagnie, pour faire le trajet de Walla-Walla à Colville, et un guide que je ne devais trouver qu'après une journée et demie de marche. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la célébration de quelques mariages à mon retour, je me mis en marche pour Colville. Quand on travaille pour le ciel, les misères de la terre sont peu sensibles. La chaleur du jour, l'humidité de la nuit sont des incidents qui ne comptent pas pour les voyageurs de la Colombie. Cependant le guide que m'avait promis M. Pambrun n'était pas de ces hommes qu'on décide au premier abord, et ce ne fut qu'avec des supplications pressantes et réitérées qu'on put l'émouvoir. Sa paresse aurait dû

m'inspirer peu de confiance, et me faire prévoir le tour qu'il devait me jouer plus tard. Enfin il se rend, monte à cheval, et nous sommes en route. Des prairies, des forêts, telle est l'uniforme variété offerte à la vue des voyageurs dans ces pays, où l'on rencontre peu de sites pittoresques. Quelques marais nous y font décrire des courbes dont nos chevaux ne s'accommodent guère. Après trois journées de marche et avant de commencer la quatrième, mon sauvage de guide me parut plus sombre et plus taciturne que la veille. Il devint boudeur et s'appuya quelques moments sur son fusil, dans l'attitude d'un homme qu'une pensée exclusive absorbe entièrement; puis sans mot dire, il saute sur son cheval et disparaît, sans écouter mes cris ni mes reproches. Resté seul, avec un homme qui n'était pas plus avancé que moi dans la connaissance du pays, force me fut de me résigner et de continuer ma route, au risque de m'égarer tout à fait. Je suivis d'abord un sentier qui me parut dans une direction convenable à mon but. Bientôt cependant je le quittai pour en suivre un autre, dans la pensée que j'étais dans le voisinage de la rivière *Spokane*. Je marchai ainsi tour à tour dans toutes les directions, et après avoir passé la journée entière du dimanche à caracoler dans les prairies, entièrement désorienté, je me trouvai le soir sur le bord d'un marais, à trois lieues du campement de la veille, et j'y passai la nuit. Au lever de l'aurore, ma position me parut plus inquiétante. À la vérité je ne croyais pas que Dieu voulût m'ensevelir dans ces déserts, mais je m'y serais résigné volontiers, si le salut de tant d'âmes n'eût dû procurer plus de gloire au Seigneur que le sacrifice de ma pauvre existence. Le seul moyen de sortir d'un tel embarras était de retourner à Walla-Walla; mais était-il certain que nous puissions y parvenir sans perdre notre route? Quoi qu'il pût arriver, j'engageai mon compagnon à retourner à ce poste, pour ramener un guide

plus fidèle. Je lui confiai une lettre adressée à M. Pambrun, et je restai seul dans les prairies, n'ayant qu'un couteau et une petite hache pour me défendre des animaux sauvages qu'on y rencontre parfois. J'avoue que cette solitude me parut affreuse. Oh! que n'étais-je un François-Xavier, pour souffrir en saint cette peine que Dieu m'envoyait, sans doute dans sa miséricorde, pour me faire souvenir de ma faiblesse et de mon incapacité! Je la lui offris de bon cœur, et je fus soulagé. Je passai la semaine entière dans ces perplexités; et ce ne fut que le samedi, fort tard dans l'après-midi, que je vis arriver mon fidèle compagnon, avec un guide qui cette fois fut constant. Je me jetai à genoux pour remercier Dieu de ne m'avoir pas abandonné, et le jour suivant, de grand matin, nous étions en marche. La chaleur était suffocante, et cet inconvénient ne nous permettait pas de hâter notre marche au gré de mes désirs. Ce ne fut donc que le 17 juillet que nous arrivâmes à Colville, huit jours plus tard que je n'avais voulu, et vingt-cinq jours après mon départ de Vancouver. M. Archibald McDonald¹⁰¹, commandant du poste, me reçut avec beaucoup de bienveillance et d'égard; et mon arrivée causa une vive satisfaction aux Canadiens. De leur côté, les sauvages se montrèrent empressés à me témoigner le plaisir qu'ils ressentaient de me revoir, et m'en donnèrent des démonstrations qui me firent juger que notre passage chez eux, l'année précédente, n'y avait pas été sans fruit.

Un homme vertueux, du nom de Brown, avait enseigné les prières chrétiennes aux sauvages pendant notre absence. Ces pauvres sauvages se faisaient une joie inexprimable de me faire connaître leur progrès dans les prières ainsi que dans le catéchisme. On ne saurait dire le bonheur de ces hommes affamés du pain de la parole divine, quand ils avaient compris et retenu quelques-unes des vérités de

notre sainte religion. Quel bien ne ferait pas un missionnaire résidant au milieu d'un peuple si parfaitement docile aux grâces du Seigneur! Dieu daignera sans doute envoyer des ouvriers à cette vigne, qui n'attend qu'un peu de culture pour produire des fruits en abondance.

Quant aux Canadiens, les femmes qu'ils ont prises deviennent un obstacle à leur retour à la vertu. Ce n'est qu'à Montréal que la Compagnie rend la liberté à ses engagés; et une condition de leur engagement est de ne se point marier; parce que sans doute les intérêts de famille, en partageant leur sollicitude, ralentiraient leur dévouement aux intérêts de leurs maîtres et les rendraient désireux de rompre leur engagement. Cependant ces hommes livrés à leurs penchants, éloignés de tout secours religieux, entraînés par l'exemple, se laissent bientôt gagner par les attrait du vice; et oubliant les principes de la religion qu'ils ont appris dans leur enfance, ils adoptent des femmes, qu'ils entretiennent, comme si les liens sacrés du mariage autorisaient leur union. Il s'ensuit des embarras continuels pour les missionnaires, qui réussiraient facilement à légitimer ces alliances, si les conditions d'engagement n'y mettaient un obstacle presque insurmontable. À ces inconvénients vient se joindre le voisinage de ministres protestants, dont la proximité ne peut que nuire au développement de cette naissante chrétienté. L'absence des missionnaires, nécessitée par la vaste étendue du pays qu'ils ont à parcourir; la lassitude laissée aux mœurs par ces ministres, et les préjugés inspirés par eux contre les *robes noires*, sont les expédients de l'esprit d'erreur pour attirer dans l'hérésie ces peuplades ignorantes et incapables de former un jugement sur la solidité des principes qu'on leur prêche. *Ce ne sont pas les cérémonies*, leur dit-on, *qui sauvent*. Cette objection n'est dictée que par la plus insigne mauvaise foi. On sait que les

cérémonies de l'Église catholique font une heureuse impression sur l'esprit des sauvages; et que le culte protestant, aride comme le principe dont il découle, ne saurait leur offrir cet appât; de là cette spirituelle saillie : *Ce ne sont pas les cérémonies qui sauvent*. On distribue des bibles avec profusion; mais ce ridicule moyen de conversion pour les habitants des forêts ne fructifie pas au gré des ministres, surtout s'ils sont forcés d'établir une comparaison avec les missions catholiques. De là ce moyen inique de paralyser les travaux des missionnaires, et de leur arracher le respect de leurs ouailles, dans la Colombie, dans les Indes, la Nouvelle-Zélande, dans les îles de l'océan Pacifique, je veux dire la calomnie. Mais Dieu ne bénit pas de tels moyens, et le catholicisme s'élève partout en renversant ces machines dressées par la main des hommes pour saper ses fondements. *Portae inferi non praevalerunt*. »

Après avoir passé 35 jours au milieu de ses chers néophytes, baptisé 36 enfants, entendu un grand nombre de confessions, M. Demers donna des ordres pour une mission prochaine, et partit de Colville le 22 août, pour passer par Okanagan et Walla-Walla, de manière à être de retour à Vancouver vers la fin de septembre.

Okanagan. Le missionnaire arriva à ce poste en six jours de marche. Il s'exprime ainsi :

« La chaleur du jour était étouffante, et il n'y avait point d'air. Le feu ayant passé dans les prairies, le sol ne présentait plus qu'une surface grillée et sans verdure. C'est à peine si l'on rencontrait çà et là quelques coins épargnés, où l'on trouvait de l'herbe pour les chevaux. L'eau nous manquait souvent, et plus d'une fois nous fûmes réduits à étancher notre soif avec de l'eau à demi corrompue. Le poste d'Oka-

nagan, situé sur la rive droite de la rivière Colombie, est un sol insalubre, stérile, et dans un climat très dur. Cependant la population qu'on y trouve est avide de la parole de Dieu. J'eus le plaisir d'y rencontrer un chrétien zélé, du nom de Robillard, qui avait enseigné les prières aux sauvages. Ce secours inespéré m'exempta de bien des peines dans cette mission. Du reste, les sauvages n'y étaient pas en aussi grand nombre que je l'avais espéré. Après m'avoir attendu avec empressement, ils s'étaient dispersés, les uns pour la pêche au saumon, les autres pour la chasse dans les montagnes voisines; et cet incident doit être attribué au malheur que j'eus de passer une semaine dans les prairies, avant d'arriver à Colville. Quoi qu'il en soit, je trouvai les plus consolantes dispositions en ceux qui étaient demeurés au fort. Ainsi qu'à Colville, je réussis à faire rejeter aux Canadiens les femmes que la loi de l'évangile ne leur permettait pas de garder. J'y baptisai 10 enfants de sauvages et 4 de Canadiens. Mais au milieu de mes chers sauvages, le cœur tout ravi de leur docilité, je devais rencontrer un sujet d'amer chagrin; et Dieu me le destinait pour me faire souvenir que je ne suis qu'un instrument imparfait de sa providence. J'eus la douleur de rencontrer à Okanagan un misérable chrétien qui, après avoir été instruit à la Rivière-Rouge, devint en ces lieux un sujet de scandale par la dépravation de ses mœurs. Foulant aux pieds la loi de Dieu qu'il avait apprise et pratiquée pendant quelque temps, ce misérable poussa le cynisme jusqu'à épouser trois femmes. Il travailla par ses discours à inspirer de la méfiance aux sauvages contre leur missionnaire, et même à ternir par la calomnie son caractère dont ils ont une si haute idée. Dieu me préparait cette épreuve, et je me souvins de ces paroles : *Le serviteur n'est pas plus que le maître*¹⁰². Avec l'aide de la grâce, ce nuage se dissipa bientôt; la foi n'en devint que plus

vive, et la croix de Jésus-Christ, plantée dans les champs incultes de la barbarie, attirera sous son ombre les populations éparses de la Colombie, et les civilisera. C'est le grain de sénevé qui doit produire un arbre où les oiseaux du ciel viendront se reposer.

Des ministres américains travaillent, à ce poste comme à Colville, à détacher les sauvages des missionnaires, pour les attirer à leur secte, en employant aussi la calomnie. Emprunter l'arme du vice, pour empêcher les peuples de s'attacher à une religion qui prescrit toutes les vertus, est un moyen peu sûr de faire des prosélytes. Aussi, est-il remarquable que la présence de ces colporteurs de bibles, parmi les sauvages, a toujours produit un effet funeste sur leurs mœurs. »

Après avoir passé neuf jours dans ce poste, M. Demers traversa la rivière Colombie vis-à-vis du fort et se rendit à Walla-Walla le 11 septembre, en cinq jours de marche, ayant baptisé sur sa route neuf enfants, et fait séparer deux sauvages des femmes qu'ils entretenaient contre la loi de Dieu. Après une courte mission à ce dernier poste, il en repartit et arriva en bonne santé à Vancouver, le 1^{er} octobre, après une absence de trois mois et vingt-deux jours.

Nesqualy. Ce fut M. Demers qui se chargea de porter la parole de Dieu pour la première fois au fort Nesqualy. Parti de Vancouver le 15 avril, il arriva à sa mission le 21, accablé de fatigues, après une marche de six jours, contrariée par des pluies froides et continuelles. Il fut reçu par M. Kitson, commandant du poste, avec une extrême politesse, et en reçut un logement qui devait en même temps servir de chapelle. Nesqualy est situé sur une rivière du même nom, qui se décharge dans la baie de Puget. C'est un carré long d'environ quatre arpents de superficie, environné comme

les autres forts d'une palissade de 20 pieds d'élévation, et flanqué de quatre bastions garnis d'armes à feu. Cette palissade est couronnée extérieurement par une espèce de galerie circulaire, tant pour servir à la défense du fort que pour observer les démarches des sauvages et les tenir en respect. Dans cette enceinte sont réunis différents bâtiments, tels que la maison de *fumerie*, le magasin de *traite*, plusieurs autres constructions inférieures environnant une cour, la maison du commandant, une pour les étrangers, une autre pour les engagés, un hangar, un magasin, et un espace secret pour y déposer les objets que l'on veut dérober à la vue. Un bois et un coteau cachent à la vue du fort la baie de Pudget, d'une demi-lieue de largeur, qui débouche dans la mer. Cette baie est le seul havre depuis la Californie dont l'entrée soit facile aux vaisseaux, n'ayant point de barre, comme la rivière Colombie, où les bâtiments, contrariés par les vents, sont quelquefois retardés pendant des mois entiers. Cette baie deviendra par la suite le centre d'un commerce étendu avec les îles de l'océan et les ports de l'Amérique méridionale. Les sauvages s'y rendent de toutes les distances, et en très grand nombre, pour l'échange de leurs pelleteries, attirés d'ailleurs par la facilité de s'y procurer les aises de la vie. Leurs mœurs sont mauvaises, mais leur caractère humain et docile fait espérer que Dieu daignera bientôt les recevoir dans son Église.

M. Demers, à son arrivée dans ce fort, y vit un grand nombre de ces sauvages, accourus de tout côté pour voir le *grand chef des Français*, et suivre ses instructions. Un incident imprévu faillit troubler la mission commencée sous d'aussi belles apparences. Le commandant de ce poste, par une prévoyance que la prudence exigeait, ne voulant pas permettre l'entrée du fort à cette multitude de sauvages à la fois, leur avait ordonné de se tenir en dehors des palissades.

Dans la confusion qui s'ensuivit, un sauvage plus osé que les autres fut repoussé un peu rudement par M. Kitson, et il en résulta un soulèvement qui serait devenu funeste, si la présence du missionnaire n'eût apaisé tout à coup cette foule indomptée. C'est ainsi que la religion exerce son influence salutaire sur le cœur de l'homme, en réduisant à l'ordre des passions fougueuses qui ne sauraient obéir à d'autres maîtres. Qui n'admirerait ce prodige du sentiment religieux dans cette foule de sauvages encore sans aucune notion de la loi sainte qu'on vient leur annoncer de 1800 lieues!

Au moindre obstacle, son empressement se change en fureur, son effervescence est à son comble; cependant ces flots courroucés s'apaisent en présence d'un ministre de l'évangile, qui ne présente aux yeux qu'une humilité sainte, accompagnée d'une charité sans borne, et sans autre pouvoir que celui de souffrir et de mourir pour son Dieu.

M. Demers fut obligé de sortir du fort, pour instruire ce pauvre peuple, qui pendant tout le temps de la mission, témoigna la plus parfaite docilité à ses avis. La première messe y fut célébrée en présence du commandant et de plusieurs personnes du poste. Cependant les sauvages arrivaient en foule, et l'on en compta de 22 nations différentes. Les jours entiers de l'homme de Dieu étaient dévoués à ces chers néophytes. Célébrer les saints offices, enseigner les prières chrétiennes, administrer le baptême aux enfants, expliquer aux sauvages les vérités dogmatiques et morales de la religion, entendre les confessions des Canadiens; telles furent les occupations qui absorbèrent les jours et une partie des nuits du missionnaire, pendant les huit jours que dura cette mission.

La journée du 29 avril fut bien consolante pour le serviteur de Dieu, et dut le dédommager amplement des fatigues de ses longs et pénibles voyages. L'épouse du commandant

du poste, madame Kitson, après avoir suivi les instructions avec beaucoup d'attention, et pratiqué avec ferveur les exercices de piété que lui prescrivit le missionnaire, eut le bonheur d'être admise à la lumière de la foi, et de recevoir la grâce du baptême. Ce fut ce même jour que le missionnaire fixa pour son départ, et ce fut un jour de deuil pour les pauvres sauvages de Nesqualy. Les hommes et les femmes se présentèrent en foule pour le supplier de demeurer au milieu d'eux, et lui témoigner la profonde tristesse que leur causait son départ trop prématuré. Ils lui promirent la plus entière docilité à ses avis, et lui dirent que si la pluralité des femmes était un mal aux yeux du grand maître, ils allaient sur-le-champ se conformer à sa volonté, en renvoyant celles qu'ils ne pouvaient garder sans se perdre. Profondément touché des admirables effets de la grâce de Dieu sur ces pauvres peuples, M. Demers les encouragea à la persévérance, et les consola du mieux qu'il put de son absence, en leur laissant entendre qu'il ne les quittait que pour obéir à Dieu qui l'appelait en d'autres endroits, où il avait encore des brebis à ramener au bercail; mais qu'il reviendrait bientôt au milieu d'eux, pour les instruire et les préparer au baptême. Après avoir donné des ordres pour la bâtisse d'une chapelle, il leur dit la messe en dehors des palissades et se sépara d'eux, bénissant le Seigneur des succès qu'il avait accordés à son ministère auprès de ces bons sauvages.

Cette première mission fut suivie d'une autre par M. Blanchet, à la fin du mois d'août, pendant que M. Demers était à Colville. Il y avait des mariages à célébrer, et de nombreux néophytes à affermir dans la foi. Un certain Wilson, matelot, puis charpentier, et enfin ministre méthodiste, y construisait une maison pour sa secte, et sa présence en ces lieux nécessitait celle du missionnaire catholique, afin de préserver du poison de l'erreur des sauvages si bien

disposés à embrasser la vérité. Pour donner une idée de ces sortes de voyages, nous citerons la relation que M. Blanchet a tracée de celui qu'il fit à Nesqually.

« Je partis de Cowlitz, le 28 août, avec un servant de messe appelé Jaudoin¹⁰³ et un sauvage pour guide, appelé *Petit-Vieux*, à cause de sa taille et de son âge. Ce sauvage était catéchumène, et servait à la fois de guide, de cuisinier, de domestique, de charpentier et de menuisier, sans rien exiger pour son temps. Son honnêteté reconnue et sa fervente piété le rendaient précieux en de semblables circonstances. Un cheval portait le bagage, et trois autres servaient de monture à la petite caravane. La route à parcourir consistait en des prairies, dont l'étendue variait d'une demi-lieue jusqu'à trois lieues de largeur, sur une longueur immense. Ces prairies sont séparées par autant de forêts, et arrosées par un grand nombre de ruisseaux tributaires de la Colombie et de la rivière *Chékilis*. L'établissement de Cowlitz se déroba bientôt à nos yeux, et nous entrâmes dans un bois touffu. Une prairie fut traversée, puis une seconde, et une troisième; et l'on arriva près d'une petite rivière guéable, appelée *rivière Quinze-sous*, dont les bords sont coupés à pic, et très dangereux à descendre. Nous la passâmes sans accident, et après avoir traversé deux autres prairies, séparées par autant de bois, nous entrâmes dans une sixième prairie, d'une étendue d'environ trois lieues, ornée de touffes d'arbres d'un aspect fort agréable, et terminée par une colline en pente douce, couverte de hauts sapins. L'on apercevait de distance en distance quelques cabanes de sauvages, seuls et rares habitants de ces déserts. Cependant le jour était sur son déclin; les chevaux étaient fatigués, et l'on avait la montagne à traverser. Risquera-t-on le passage? ou serait-il plus prudent de camper? Petit-Vieux

fut consulté, et sa réponse fut un signe de tête qui voulait dire : avançons. Bientôt nous sommes sur le sommet de la colline, qui offre un coup d'œil ravissant. Nous entrons dans une forêt sombre; nous nous trouvons sur le bord d'un précipice, formé par un petit ruisseau qui coupe la montagne à une profondeur de plus d'une centaine de pieds. Il nous fallut y descendre malgré le bois et l'épaisseur des broussailles, puis remonter l'autre bord avec la même peine. À peu de distance de là, nous eûmes à franchir, avec autant de fatigue, une cavée semblable, dont le fond est un bournier; et l'on suivit un coteau jusqu'à une descente dans la septième prairie, qui n'est large que d'une demi-lieue. Nous la traversâmes au trot, et au-delà d'un petit bois, nous entrâmes dans la huitième prairie, arrosée encore par la rivière *Quinze-sous*, qui, grossie par un grand nombre de ruisseaux, et après mille détours, coule dans un lit plus large et plus profond. Quittant cette rivière à gauche, nous en trouvâmes une autre qui n'est qu'une branche de la rivière *Quinze-sous*, et toutes deux forment la rivière *Chékilis* qui se décharge dans l'océan, au nord de la Colombie. Au rapport des voyageurs, cette rivière est navigable, même pour de gros vaisseaux. Le sol qu'elle arrose est fertile, et l'on peut prévoir un temps peu éloigné où elle servira de débouché pour l'exportation des produits de cette belle et riche contrée aux îles de l'océan pacifique. Cependant le soleil étant couché, et nos chevaux rendus, j'acceptai l'invitation que me firent plusieurs familles sauvages de l'endroit de passer la nuit au milieu d'elles. Les chevaux sont mis à l'herbe, et je me vois entouré de sauvages avides de voir et d'entendre le *grand chef des Français*. Les enfants n'ont point de vêtements; les hommes et les femmes sont guère mieux couverts. Les femmes n'ont pour habit qu'un jupon grossier fait d'écorce de cèdre, en forme de frange, descen-

dant jusqu'aux genoux, et une couverture sur les épaules. Les hommes sont enveloppés d'une couverture attachée par les deux coins sur l'épaule droite avec une épingle de bois.

Ces pauvres sauvages se montrèrent très avides d'entendre parler du *grand maître*. Petit-Vieux servit d'interprète, et traduisit en leur langue le jargon *tchinouk* dont je me servais pour les instruire. Je leur expliquai la création du monde, la chute du premier homme, la promesse d'un Sauveur, sa naissance et sa mort, l'amour de Jésus-Christ pour le genre humain. Tout cela expliqué avec l'aide d'images et d'un tableau historico-chronologique¹⁰⁴ tracé sur le papier, et propre à frapper la vue des sauvages, parut exciter vivement leur attention. Je leur parlai du jugement général, et leur donnai une idée des sept médecines (sacrements), instituées pour guérir les maux de l'homme, et plus particulièrement du baptême, pour laver la tache spirituelle qui nous vient de notre premier père. Je leur parlai des douze apôtres envoyés pour instruire les hommes, et enfin de deux autres pour instruire les sauvages de la Colombie et leur enseigner les moyens d'éviter le grand feu. Qui pourrait dire l'attention et l'étonnement de ces pauvres enfants de la nature? Ils répondaient avec une naïveté touchante, "qu'ils étaient contents de voir le prêtre, d'entendre parler du grand maître; qu'ils savaient bien maintenant qu'ils étaient dignes de pitié; mais aussi que personne ne leur avait jamais parlé de ces choses; qu'ils tâcheraient de les retenir, pour obtenir miséricorde du grand maître."

Ces instructions se prolongèrent fort avant dans la nuit, et il fallut songer au repos. Après la prière du soir et le chapelet, Petit-Vieux et Jaudoin s'enveloppèrent dans leurs couvertes auprès du feu, et je m'abritai sous un prélat tendu sur des perches en forme d'appentis. Mais alors commencèrent les hurlements d'une multitude de chiens

avides, qui rôdent autour des étrangers, pour leur dérober de quoi satisfaire leur faim. La crainte de ces animaux et leur bruit nous permirent guère de sommeiller.

Le jour suivant commença plus sombre que la veille. Un orage semblait se former au midi; le tonnerre grondait et menaçait d'interrompre notre marche; la pluie tombait à verse. Cependant comme il n'y avait pas de temps à perdre, les chevaux sont sellés, et nous nous préparons à partir. Les sauvages vinrent offrir leurs vœux bien sincères au *grand chef des Français* pour le succès de son voyage, et nous virent partir à regret. Quelques instants après, le temps étant plus beau, nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes à onze heures à la treizième prairie, où l'on fit une pause. Nous avons passé auprès d'un lac d'une assez grande étendue, et traversé plusieurs ruisseaux. Un de nos chevaux était si fatigué qu'il refusait de marcher. Après un repos d'une heure et demie, nous traversâmes la treizième prairie, pour arriver à la prairie des *buttes*, qui est la quatorzième. Ce nom lui vient d'une immense quantité de buttes, dont la base est plus ou moins étendue, sur une hauteur de six à huit pieds au-dessus du sol. Des géologues donneraient à ces phénomènes une origine plus ou moins vraisemblable : peut-être les considéreraient-ils comme le résultat probable d'éruptions volcaniques; mais les sauvages n'en disent rien. Petit-Vieux raconte qu'un homme avide de trésors y fit des recherches, sans rencontrer autre chose qu'une terre pierreuse, où il ne trouva aucune trace de main d'homme. À l'extrémité ouest de cette prairie, on trouve un lac que l'on côtoie pendant quelque temps pour arriver à la quinzième prairie, après avoir franchi des hauteurs et des cavées profondes. Celle-ci, ainsi que les autres jusqu'à la dix-huitième, n'offre rien de plus remarquable que celles dont je viens de parler. Les ayant traversées, nous arrivâmes au bord de la

rivière Nesqualy, coupée à pic à une profondeur d'environ 150 pieds. Je m'étais flatté d'arriver au fort avant la fin du jour, mais ce n'était qu'une vaine espérance. Il fallut tenter la descente de cette dangereuse côte ainsi que le passage de la rivière. On prit donc une attention particulière à rajuster sur le dos des chevaux les effets qu'ils portaient, et on les poussa dans cette déclivité où l'on ne descend qu'en zigzag, par saut et par bond, au risque de se rompre les membres. La rivière, qui est bordée d'énormes cèdres, peut avoir un arpent de largeur, et roule ses eaux blanchâtres sur un lit de sable. Elle prend sa source dans les flancs des montagnes, et le mont Rainier éternellement couvert de neige alimente son cours. Nous la traversâmes en allant de biais contre le courant. Il était nuit, et nous avions à remonter la côte opposée, aussi escarpée que la première. Le cheval chargé du plus pesant fardeau ne put parvenir au sommet qu'avec des efforts inouïs, et manqua plusieurs fois entraîner dans le précipice et le bagage qu'il portait et les hommes qui l'aidaient à se soutenir. Cependant une distance de trois lieues nous séparait du fort, et l'obscurité de la nuit rendait ce trajet impossible. Aussi, après avoir fait une lieue avec des peines infinies, l'on fut obligé de camper dans un endroit que le feu avait noirci et grillé, et où l'on ne put trouver d'eau. Petit-Vieux conduisit les chevaux dans des places qu'il conjecturait avoir été épargnées par le feu, procura du bois avec difficulté, et alla quérir de l'eau à une source qu'il connaissait exister dans la côte de la rivière Nesqualy, et qu'un sauvage seul pouvait trouver au milieu d'aussi épaisses ténèbres. Deux fois il perdit pied et roula au bas du précipice, sans en recevoir aucun mal.

Cependant on savait au fort que le missionnaire arrivait, et de grand matin l'on nous attendait. M. Kitson me reçut à la porte avec une politesse qui révèle en lui l'homme réflé-

chi, que n'aveugle aucun préjugé. Il me procura les soulagements que les fatigues d'un tel voyage pouvaient réclamer, et me mit en possession d'une petite maison pour l'usage de la mission. Quelques engagés canadiens et plusieurs chefs sauvages vinrent me visiter, et le reste du jour fut employé à la visite du fort.

Une terre spacieuse avait été allouée à un certain Wilson, ministre méthodiste, pour y élever une maison à l'usage de sa secte. La Compagnie voulut bien en allouer une pour l'usage des missionnaires catholiques. Cet avantage d'ailleurs nous est libéralement accordé dans tous les postes où nous établissons des missions. Des fermiers y sont placés à gage, et le produit de ces terres est destiné à des fins pieuses, et surtout à l'entretien des veuves et des orphelins exposés dans ces pays à toutes les horreurs de la misère, et à toute espèce de séductions.

Les exercices de la mission furent distribués comme suit : après le souper des engagés canadiens, on faisait la prière en commun, suivie du chant de quelques cantiques, d'une exhortation et de la confession pour les hommes. À cinq heures du matin, je célébrais la sainte messe, en présence du commandant, de sa dame et des engagés. Elle était suivie d'une instruction, avant le départ de ceux-ci pour l'ouvrage. Le déjeuner était suivi de la récitation des prières pour les femmes et les enfants des Canadiens. Parmi ces femmes, les unes parlaient la langue des *Têtes-Plates*, les autres, le *nesqualy*, et d'autres le *tchinouk*. Mme Kitson, baptisée dans la mission précédente par M. Demers, s'exprime avec facilité dans ces diverses langues, ainsi que dans l'anglais et le français. Cette dame, dont le père, M. F. McDonald¹⁰⁵, est catholique, et réside au Canada, et dont la mère est de la tribu des *Têtes-Plates*, douée d'une intelligence remarquable, d'une foi vive et d'une piété éclairée, servait d'interprète

avec une patience admirable. Par sa vertu et ses exemples, elle servira puissamment la religion dans ce poste, pendant l'absence des missionnaires. Elle jouit d'une grande influence sur l'esprit des sauvagesses, et déjà elle a réussi à faire quitter à celles de Nesqualy le jupon d'écorce de cèdre, pour le remplacer par un autre de peau passée.

Le catéchisme se faisait dans ma petite maison, et bientôt j'eus le plaisir de voir mes bons néophytes répondre fermement à une série de questions sur la création du monde, le péché originel, la chute des anges et d'Adam, la naissance d'un Sauveur, sa mort, etc. Je me servais avec beaucoup d'avantage de l'échelle chronologique dont j'ai parlé plus haut, et sur laquelle on a tracé des marques désignant les siècles, et des contremarques désignant les principaux événements du monde, correspondant à leur siècle. Cette échelle, en favorisant la mémoire de ces pauvres gens, y gravait plus facilement les vérités de la religion.

L'après-midi était consacré à l'instruction des sauvages. Le nombre en fut d'abord peu considérable, parce que c'était le temps où ils s'absentent pour faire leurs provisions de fruits, qu'ils font sécher pour s'en servir dans leurs festins de solennité. Ces sauvages, au reste, vivent dans l'abondance. Des fruits, du poisson, des coquillages de toutes les sortes, leur procurent à peu de frais une certaine aisance. Ils recueillent aussi des pommes de terre en assez grande abondance. Cependant le bruit de l'arrivée du *prêtre* se répandit bientôt au loin. Les sauvages accouraient de tous les côtés en grand nombre, et il en arriva jusqu'au jour de mon départ. J'eus occasion de remarquer leurs coutumes, dont quelques-unes sont assez bizarres. En voici un trait. Pour honorer une personne de distinction, ils se rangeront en file, pour lui présenter la main les uns après les autres, depuis le premier jusqu'au dernier. C'est ainsi que j'eus à

subir une semblable cérémonie de la part d'environ 50 personnes, toutes en grande toilette, ornées de plumes de toutes les couleurs, les oreilles et le nez garnis de riche aïqua (coquillage dont ils se servent au lieu de monnaie), le visage marqueté de rouge en diverses manières, les yeux cernés de différentes couleurs, les joues bariolées de toutes les façons. Les femmes mêmes observent cet usage. Elles portent leurs enfants sur leur dos, et se hâtent de prendre la main de ces petits, aussitôt qu'elles ont touché celle du *chef*, dans la conviction qu'elles leur transmettent une certaine bénédiction. La plus grande partie des chefs de cette contrée s'habille à la française, et je n'ai pas manqué d'encourager cette heureuse innovation, en donnant des louanges à ceux des deux sexes qui en ont donné l'exemple.

Dans ces instructions de l'après-midi, je m'efforçais de graver dans l'esprit des sauvages les vérités de notre sainte religion. Avec l'aide de mon échelle historique, et l'interprétation de Mme Kitson, les commandements de Dieu étaient expliqués, les vices fortement blâmés, et des exemples de châtiments tirés des saintes écritures étaient cités. *Il ne nous aime donc pas, notre père qui est au ciel*, disait un jour un sauvage, *puisque'il veut nous faire brûler*. Cette observation me donna lieu de prouver l'amour de Dieu pour les hommes, par l'énumération des bienfaits dont il ne cesse de combler le genre humain; et j'en conclus que la damnation n'est que le résultat des actions libres des hommes qui manquent volontairement aux devoirs que Dieu leur impose.

Des ministres protestants n'épargnent rien pour semer l'ivraie dans le champ du père de famille. Ils ont fabriqué une imitation de notre échelle historique, et n'ont pas hésité d'y faire une marque, au seizième siècle, pour désigner la naissance de leur religion. J'en pris occasion de faire comp-

ter aux sauvages les quinze siècles antérieurs à cette époque d'erreur où des hommes vicieux avaient osé attaquer l'admirable ouvrage de Jésus-Christ, pour y substituer les conceptions de leurs cœurs corrompus et de leur orgueil; et je leur fis voir l'énorme distance qui sépare cette religion de fabrication moderne, de la religion catholique toujours immuable depuis plus de dix-huit siècles que son divin auteur l'a révélée à la terre. M. Kitson, qui jouit dans ces lieux d'une estime sans borne et bien méritée, voulut bien se charger un jour de distribuer un certain nombre d'échelles historiques aux principaux d'entre les sauvages. Ces faibles dons leur causèrent un plaisir très sensible. Qu'il faisait beau voir ces pauvres habitants des bois rivaliser de zèle à qui aurait plutôt l'intelligence de ces échelles! C'était une délicieuse satisfaction pour chacun d'eux de comprendre le commencement des choses créées, et où en est le monde actuellement; le point où Adam mourut; celui du déluge; celui où Dieu donna ses dix commandements; où Jésus-Christ s'incarna, mourut et s'éleva au ciel. "Tiens, mon père, me disait alors un sauvage, fais ici une marque à l'année 1838, où le grand maître t'envoya dans la Colombie pour instruire les pauvres sauvages."

La maison qui m'avait été allouée se trouvant trop petite pour contenir la foule pendant le saint sacrifice de la messe, on m'eut bientôt improvisé un reposoir de nattes de jonc, où la messe fut célébrée le lendemain, qui était un dimanche. Les Canadiens chantèrent leurs cantiques, et les sauvages les leurs en jargon tchinouk. Les grands chefs étaient à genoux sur leurs nattes en face de l'autel, et les hommes et les femmes étaient en côté, formant les extrémités d'un demi-cercle. Je leur fis une instruction sur la messe, les ornements et les cérémonies. Comme extasiés de ce qu'ils avaient vu et entendu, ils demeurèrent longtemps à

leur place, ne pouvant se lasser de considérer ces lieux où s'étaient passées de si belles choses. Après les vêpres, je baptisai publiquement deux enfants, et je donnai encore une instruction sur le baptême et ses cérémonies. Le mercredi suivant, j'en baptisai deux autres, et j'en pris occasion de désabuser les sauvages du préjugé qu'ils ont, que le baptême pourrait causer la mort à leurs enfants. Mme Kitson servait toujours d'interprète avec une intelligence digne d'admiration. Un jour qu'elle parlait plus longtemps qu'il ne fallait, pour répéter aux sauvages ce que je venais de prononcer, en leur expliquant l'échelle historique, je lui en demandai la cause. Elle répondit qu'elle venait de leur expliquer que ce n'était pas sans dessein qu'on avait compté, avant la venue de Jésus-Christ, et que l'on comptait, depuis son Ascension, les siècles avec tant de soin : c'est que depuis la promesse que Dieu en avait faite, le monde attendait avec hâte la naissance du Sauveur; et que depuis son ascension, on s'attend qu'il reviendra encore une fois sur la terre.

Quelquefois, sur le soir, je parcourais les cabanes des sauvages, pour leur rappeler les instructions du jour et les leur faire répéter. D'autres fois, du haut de la galerie qui couronne le fort, je contemplais ce grand nombre de feux qui brillent au commencement de la nuit, dans le bois qui sépare le fort de la baie de Puget, et j'entendais le chant des cantiques que les sauvages répétaient, pour se les graver dans la mémoire; ou bien c'était la voix élevée d'un chef, qui rappelait à sa tribu les vérités qu'ils avaient entendues dans la journée, et ce qu'il fallait faire pour éviter le grand feu, et gagner le ciel.

À la fin de la mission, M. Blanchet fit une distribution d'images et de croix de différents prix, suivant la qualité des personnes. L'allégresse régnait dans tout le village; mais elle

se changea bientôt en deuil, par l'annonce du départ du missionnaire. Les Canadiens et les sauvages vinrent le supplier de demeurer au milieu d'eux, au moins jusqu'à la semaine suivante; mais cette demande ne put leur être accordée, et M. Blanchet partit de Nesqually le 12 septembre après-midi, ayant encore passé une partie de ce jour à leur parler du royaume de Dieu. Il fallut faire de tristes adieux à ces pauvres sauvages sensiblement affligés d'une telle séparation, et donner la main à une file de personnes, au nombre d'environ 300 : cérémonie qui dura une demi-heure. M. Kitson alla reconduire M. Blanchet jusqu'à la côte de la rivière Nesqually, et celui-ci arriva à Cowlitz le 14 septembre, en deux jours de marche, ayant employé trois jours à cultiver cette nouvelle vigne du Seigneur.

Cowlitz. Ce poste avait été visité une première fois par M. Blanchet en 1838. Un terrain avait été acquis pour la mission. Après avoir baptisé quelques enfants, et tout disposé pour une mission prochaine, M. Blanchet en était parti, n'y ayant séjourné que peu de temps, parce que de plus pressantes affaires réclamaient sa présence à Vancouver.

L'établissement de Cowlitz n'existe que depuis peu d'années. Le fort est situé sur une rivière de ce nom, dans une prairie de deux lieues de longueur sur soixante arpents de largeur, bornée par les forêts et par la rivière. Le sol y est très fertile, et la Compagnie y entretient un grand nombre d'engagés, qu'elle occupe à des travaux d'agriculture. On y rencontre aussi d'anciens engagés auxquels elle a rendu la liberté, après de longs services. On peut s'y procurer tous les instruments de culture, et les chevaux y sont à bon marché par l'abondance des pâturages qui les nourrissent l'hiver comme l'été. La Compagnie devait ensemer, au printemps dernier, 300 arpents de terre labourés pendant l'hiver. Avant l'arrivée de M. Blanchet à Cowlitz, on avait

répandu des bruits inquiétants sur les dispositions qu'avaient manifestées les habitants de ce poste, pendant l'absence du missionnaire. Mais, rendu parmi eux, il fut agréablement surpris de les retrouver aussi fermes dans la foi qu'il les avait laissés quelques mois auparavant. Les hommes n'avaient point repris les femmes dont ils s'étaient séparés, et celles-ci se rendirent assidues aux instructions avec leurs enfants. Après avoir consacré la plus grande partie du jour à l'instruction des femmes, des filles et des enfants, le missionnaire réunissait dans la soirée les engagés de la Compagnie, pour la prière, la lecture de piété, le chapelet, le chant des cantiques, l'instruction, la confession; et ces occupations se prolongeaient fort avant dans la nuit.

Les sauvages en grand nombre se rendirent aux instructions du missionnaire; mais tous ne persévérèrent pas. Une religion qui ne prêche qu'abnégation et sacrifice, ne touche pas toujours au premier abord les cœurs endurcis de ces peuples barbares et charnels. Il faut espérer que Dieu dans sa miséricorde se réserve un temps peu éloigné, pour ramener au bercail ces brebis égarées. Ces sauvages d'ailleurs sont méchants. Leur caractère est dénué de franchise; ils sont adonnés à la colère; plus d'une fois la terre de Cowlitz a été teinte de sang humain, soit dans leurs orgies et leurs querelles, soit par l'assassinat au milieu des ténèbres de la nuit. On ne s'en étonne pas, quand on réfléchit que la vengeance est comptée au nombre de leurs vertus morales, et que leur état de société ne présente aucune loi répressive de ces excès. Tout porte à croire cependant que la lumière de l'évangile dissipera tôt ou tard ces sombres nuages de l'infidélité et de la barbarie.

Au reste, tous ne sont pas éloignés du royaume de Dieu, et le missionnaire eut la consolation de baptiser douze enfants dont les parents semblaient disposés à suivre la croix

de Jésus-Christ. Il reçut aussi les députations d'un grand nombre de tribus éparses sur cette terre lointaine, et leur baptisa huit enfants. Douze sauvages, représentant une tribu d'au-delà de la baie St. George (la baie St. George est beaucoup plus au nord que celle de Puget auprès de laquelle est situé le fort Nesqualy), vinrent aussi présenter leur respect au *grand chef des Français*. Ils avaient les pieds et les jambes déchirés pour avoir parcouru un espace de 30 lieues à travers les bois après en avoir fait 20 dans leurs canots.

La rivière de Cowlitz est excessivement tortueuse. Son cours est rempli de troncs d'arbres, qui en rendent la navigation difficile et souvent dangereuse, même pour de petites embarcations. On y rencontre de nombreux rapides, très pénibles à remonter; et ses bords escarpés offrent un aspect sombre et sauvage. Le mont Rainier, qu'on aperçoit au nord-est, présente sa cime couverte de neige, au-dessus d'une rangée de montagnes qui lui servent de base.

La seconde mission de Cowlitz fut faite par M. Demers, qui y passa l'hiver de 1840. De retour d'une mission faite à Colville, dans le haut de la Colombie, M. Demers partit pour celle de Cowlitz, le jour même que M. Blanchet partait lui-même pour une mission à Wallamette où il devait aussi passer l'hiver. En se séparant, les deux apôtres de la Colombie ne purent se défendre d'un pénible sentiment de chagrin, dont notre faible nature ne saurait être exempte en de telles circonstances. Il fallait se laisser pour ne plus se revoir qu'après quatre mois au moins; renoncer à toutes les aïssances de la vie, aux jouissances de la société, s'ensevelir tout vivants au milieu de ces nations sauvages; renoncer à toute espèce de bonheur, et consumer sa vie dans ce champ aride et qui n'offre aucune consolation humaine. Mais le Seigneur ne rendra-t-il pas au centuple les joies auxquelles on aura renoncé pour lui sur cette terre de misère? Pleins

de courage, et guidés par le zèle des âmes, ils se séparent, et M. Demers arrive à Cowlitz le 13 octobre. Il était attendu avec beaucoup d'empressement par les Canadiens, qui allèrent à sa rencontre pour le saluer et porter ses malles à son habitation. Suivi de tout ce peuple, il se rendit au pied d'une croix plantée à peu de distance, pour remercier Dieu de l'avoir préservé de tout accident pendant son pénible voyage. Le jour suivant fut remarquable par la bénédiction d'une cloche d'environ 60 livres, que le missionnaire avait fait transporter en ce lieu. Il se fit un honneur de sonner lui-même le premier *angélus* qui ait été entendu dans ces contrées.

Comme on a pu le remarquer plus haut, l'établissement de Cowlitz n'est composé que d'un petit nombre de cultivateurs canadiens, auxquels la Compagnie a donné la liberté après de longs services, et des engagés de la ferme de cette même Compagnie, dont le nombre varie suivant les saisons. L'on se prépare à y construire une chapelle, dont une partie servira de demeure au missionnaire. En attendant cela, qu'on se figure une construction grossière de trente pieds de longueur, sur vingt pieds de largeur, couverte d'écorce, faite de troncs d'arbres ronds et bruts, encochés et croisés par les bouts, pour former les angles, n'ayant qu'un pavé de pièces équarries à la hache et rapprochées de même, sans plafond : telle a été la maison du missionnaire pendant l'hiver de 1840, et cette maison était aussi la chapelle. Mais l'humble vertu n'est-elle pas plus heureuse dans l'obscur réduit de la misère que le vice au milieu du faste et des jouissances de la richesse? Oh! que la pensée de Jésus naissant dans une étable, et mourant sur une croix devait apporter de consolations à l'homme de Dieu, qui n'a pas à la vérité le mérite de donner son sang pour ses ouailles, mais

bien celui de sacrifier son repos et ses aises pour sauver leurs âmes!

Trois jours de la semaine furent destinés à l'instruction des sauvages, et à l'étude de la langue, qui présente des difficultés presque insurmontables. La soirée était pour les jeunes gens, les engagés, et ceux qui ne pouvaient se rendre aux instructions du jour. M. Demers enseignait les prières, les réponses de la messe, le plain-chant et la lecture. C'est ainsi qu'il eut la consolation d'entendre chanter à la messe de minuit le beau cantique des anges, *Gloria in excelsis*, et quelque temps après, le *Credo*. Les jeunes gens de cette mission, comme ceux qui ont été élevés à Vancouver, doivent à la charité et aux soins infatigables du docteur McLoughlin d'avoir pu apprendre leur catéchisme, avant l'arrivée du missionnaire. Ce bienfait devra compter parmi tant d'autres, pour lesquels les Canadiens lui doivent une reconnaissance éternelle.

L'expérience a appris aux missionnaires à ne pas trop compter sur les dispositions apparentes, et sur les premières démonstrations des sauvages en faveur de la religion. Les plus belles apparences ne sont souvent chez eux que le fruit de l'impression du moment, et disparaissent bientôt pour laisser un libre champ à leurs habitudes invétérées. C'est ainsi que les sauvages de Cowlitz ne réalisèrent pas même le peu d'espérance qu'ils avaient fait concevoir. Espérons que le zèle des missionnaires, et les prières ferventes des associés de la propagation de la foi obtiendront de Dieu leur conversion, et les changeront en enfants de lumière. Parmi les obstacles qui s'opposent à leur conversion, il faut mettre en premier lieu la difficulté de la langue, qui est telle que les missionnaires ont souvent été dans la nécessité d'employer jusqu'à trois interprètes à la fois, et encore souvent leurs paroles ne parvenaient à l'intelligence des sauvages

que par l'intermédiaire d'un quatrième truchement. Un autre obstacle à leur conversion est la polygamie. C'est une coutume chez eux de temps immémorial et profondément enracinée dans leurs mœurs. Il faut une grâce bien puissante pour décider un sauvage à renvoyer les femmes que la loi divine ne lui permet pas de garder. Sa raison ne lui découvre pas avec lucidité la nécessité d'une telle séparation; et son cœur, d'accord avec ses passions, n'osant consentir à rompre des liens formés depuis longtemps, y oppose mille objections, surtout sous le rapport de la famille dont le sort pourrait avoir à souffrir de l'éloignement des femmes illégitimes.

Un troisième obstacle vient de certains usages coupables auxquels ils tiennent beaucoup, parce que, disent-ils, ils les ont reçus de leurs ancêtres. Tel est entre autre ce qu'ils appellent *tamanwas*, qui signifie *médecine*, et qui tient à leur manière de soigner les malades. Voici ce qu'en dit M. Demers :

« Quelqu'un est-il malade? On appelle l'homme de la médecine. On se garde bien de lui demander ce qu'il exige pour ses peines, ce serait lui faire injure. Ce qu'il demande lui est accordé sans réplique, sinon l'on a tout à craindre de sa part, parce qu'il ne manquera pas de s'en venger en envoyant quelque malheur, quelque maladie, la mort même, *fût-on à la distance de cinquante lieues*. Un homme vient-il à mourir? C'est un tel qui en est la cause, et malheur à celui sur qui tombe le soupçon : sa vie est dans le plus grand danger. Le moindre malheur qui puisse lui arriver sera la mort de ses chevaux, si on ne le tue pas lui-même; et souvent il sera obligé de donner tout ce qu'il possède pour éviter une mort certaine. »

Les jeux de hasard sont encore une source de désordres pour ces nations. Elles s'y livrent avec fureur; et il s'ensuit des querelles et même des meurtres. Elles y ajoutent la superstition et l'idolâtrie. Elles ont des morceaux de bois sur lesquels sont grossièrement représentées des figures humaines auxquelles elles attribuent une certaine vertu surnaturelle; elles vont même jusqu'à leur adresser des prières.

Leur manière d'ensevelir les morts a quelque chose de révoltant. Si après que l'on a épuisé toutes les ressources de la médecine, et que l'on a fait bien des cris et du tapage, le malade vient à succomber, il n'a pas plus tôt fermé les yeux qu'on les lui bande avec des colliers de grains de verre ou d'autre matière. On lui remplit ensuite les narines d'aïqua, puis on le revêt de ses meilleurs habits, que l'on recouvre d'une couverture. Alors on plante en terre quatre poteaux, après y avoir pratiqué des trous, pour y fixer des traverses à une certaine hauteur. Le corps est déposé, la face en bas, la tête suivant le cours de la rivière, dans un canot que l'on place sur les traverses dont on vient de parler. L'on couvre le canot de nattes, et la sépulture est faite. Après ces cérémonies viennent les offrandes que l'on fait au défunt, et dont la valeur varie suivant la qualité de la personne. On placera à ses côtés son fusil, sa corne à poudre, son sac à plomb. Des objets de moindre prix sont suspendus à des perches fixées en terre autour du canot; ce sera une gamelle de bois, une chaudière, une hache, des flèches, etc. Vient ensuite le tribut des pleurs, que les époux se doivent ainsi qu'à leurs enfants. Pendant un mois et souvent plus, ce sont des pleurs continuels, jour et nuit, accompagnés de cris et de gémissements qui se font entendre fort loin. Le canot vient-il à pourrir et à tomber à terre, on recueille les restes du cadavre que l'on enveloppe dans de nouvelles couvertes et que l'on dépose dans un nouveau canot.

Les missionnaires éprouvent beaucoup de peine à faire mettre un terme à ces usages; et souvent ils n'ont pu donner la sépulture chrétienne aux enfants qu'ils avaient baptisés. Tels sont les principaux obstacles dont se sert l'esprit de ténèbres pour retenir ces peuples dans l'infidélité. On peut encore y ajouter les mauvais exemples des blancs qui vivent parmi eux. Des ministres du Seigneur consentent à s'expatrier, pour aller porter à ces pauvres sauvages la lumière de l'évangile, leur prêcher une religion qui crucifie les passions, une doctrine qui prescrit toutes les vertus; et ceux que l'on veut ainsi éclairer sont scandalisés par la conduite honteuse d'hommes qui ont appris ces mêmes vérités dès leur plus tendre enfance, et dont la vie n'est qu'une série de débordements et d'infamie. La conversion de ces mauvais chrétiens est plus difficile que celle des sauvages, parce qu'ils ont connu la lumière et ne l'ont point suivie.

Les missionnaires se proposent de procurer des terres à ces sauvages et de quoi les ensemer en pois et en pommes de terre, dans l'espérance qu'en les retirant de leur paresse naturelle, leurs mœurs en deviendront plus pures. Leur sort au reste ne peut que s'améliorer, si le travail peut un jour leur procurer les nécessités de la vie.

Wallamette. Wallamette n'est éloigné de Vancouver que d'environ vingt lieues, et est situé sur une rivière du même nom qui se décharge dans la Colombie. Nous avons déjà dit (*voir le rapport de l'année dernière, page 22*) que ce poste se trouve sur le terrain en contestation entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Le 6 mai [1839], MM. Blanchet et Demers partirent de Vancouver où ils faisaient alors leur résidence, et arrivèrent à Wallamette en deux jours de marche. M. Demers se trouva alors tellement indisposé qu'il se vit dans la nécessité de retourner à Vancouver pour y suivre le régime que réclamait son état. Le but principal de

cette mission était de confirmer les habitants de ces lieux dans les heureuses dispositions qu'ils avaient manifestées dans les précédentes. Les exercices au reste en furent les mêmes. Le temps était employé à enseigner les prières et les vérités de la religion; à baptiser les enfants et les catéchumènes; à célébrer des mariages, à en réhabiliter d'autres, à préparer à la première communion, et à entendre les confessions.

M. Blanchet eut la douleur de rencontrer dans ce poste un Canadien qui, après avoir abandonné sa femme en Canada, en avait pris une autre à la Colombie. Ce cœur endurci ne témoigna aucun désir d'abandonner le vice pour revenir à la vertu. Dieu permet quelquefois, pour éprouver ses serviteurs, que leur zèle rencontre de tels obstacles, pour leur rappeler que c'est *lui qui donne l'accroissement*¹⁰⁶.

Wallamette possède encore deux ministres méthodistes, occupés à propager les doctrines de Wesley¹⁰⁷. Ces prédicants, après avoir fait parade d'une fraternité seulement apparente, se conduisirent ensuite d'une manière peu digne de la mission qu'ils prétendent remplir. Il s'ensuivit des chagrins pour le missionnaire et des difficultés à ramener ceux que l'erreur avait séduits. Chose incroyable, le livre obscène de Maria Monk avait été répandu parmi cette population ignorante, et lui avait inspiré contre les missionnaires une méfiance qui serait devenue funeste à la mission, si Dieu n'eût soufflé sur ce nuage pestilentiel. La réputation de cette calomniatrice déhontée fut connue, et les traits retombèrent sur ceux qui les avaient lancés. Un autre incident, bien que ridicule en lui-même, contribua cependant à augmenter les tribulations des pauvres missionnaires. Les sauvages qui les conduisaient de Vancouver à Wallamette s'étant aperçus que le biscuit dont ils se servaient n'était que d'une espèce fort commune, en conçurent une idée très

défavorable, et rapportèrent au fort que les prêtres n'étaient pas de grands chefs, puisqu'ils se nourrissaient comme des pauvres gens. Ceci, joint à certains rapports répandus par la malveillance, tendait à confirmer la calomnie; et c'est ainsi qu'on en usait avec les missionnaires catholiques, au nom sans doute de la religion de charité que l'on prétendait enseigner. Ces trames se terminèrent toutefois par la honte de ceux qui les avaient mises en œuvre.

M. Blanchet, après avoir consacré trois jours à cette mission, retourna à Vancouver auprès de M. Demers dont la santé donnait encore des inquiétudes. Cependant la providence voulut que son rétablissement vînt bientôt bannir leurs alarmes. Ce fut pendant cette mission que des caisses destinées aux missionnaires leur arrivèrent du Canada, par la voie de Londres; lesquelles contenaient des ornements, des images, des crucifix, des chapelets, et enfin des livres, parmi lesquels s'en trouvaient un bon nombre qu'ils opposèrent avec succès à ceux que cherchent à répandre les ministres protestants.

M. Blanchet retourna à cette mission le 12 octobre, et y passa l'hiver de 1839. Une chapelle avait été commencée; mais elle était loin de pouvoir servir au culte divin. On mit sans tarder la main à l'œuvre; et bientôt on eut posé un plancher, un plafond, des divisions en cloisons de planches; de sorte qu'on put pratiquer dans l'édifice un chœur, une nef, un autel, des bancs, puis un logement pour le missionnaire : c'était une rareté pour ces lieux. Après trois semaines passées dans un appartement sans plancher ni plafond, M. Blanchet se vit enfin dans une maison propre à garantir sa santé des injures du temps. L'autel fut posé à cinq pieds de la cloison, et un rideau descendant jusqu'à terre, dans l'alignement de l'autel, formait une sacristie. Les balustres furent posés à quinze pieds de la cloison. La chapelle est

longue de 70 pieds. Les planchers en sont blanchis ainsi que les cloisons. L'autel est décent et convenable, et le chœur est orné d'images. Cette maison est destinée à des religieuses qu'on espère y voir tôt ou tard, pour leur confier l'éducation des jeunes sauvagesses; car le temps n'est pas éloigné où les habitants de ce fort pourront élever au culte divin un temple plus digne de la majesté du Seigneur.

La naissance temporelle du Fils de Dieu y fut célébrée avec une solennité dont les habitants de ces lieux conserveront longtemps le souvenir. Une cloche de 84 livres avait été bénite avec parrain et marraine, et fut la première qui fit entendre dans le district de Wallamette ce son si religieux et si expressif pour le vrai chrétien.

Des sauvages en grand nombre se rendirent aux offices du dimanche; d'autres se montrèrent indifférents. Parmi ces derniers, un vieillard, après avoir assisté une fois au service divin, refusait opiniâtrement d'y retourner, et repoussait avec aigreur les pressantes sollicitations de ses proches; même il refusait d'écouter les instructions du missionnaire, que ses parents lui répétaient dans l'espérance de le faire sortir de sa léthargie. Il tomba dangereusement malade. L'éternité se présente à son imagination, et il frémit. Il demande le prêtre qui l'instruit et le baptise. *Je ne suis plus sauvage*, s'écriait-il, *je suis français, et je sens que mon cœur est léger. Le grand maître a retrouvé son enfant.* Il mourut dans les meilleurs sentiments.

Un jeune sauvage de 15 ans, malade de consommation, demanda le missionnaire qui lui expliqua les vérités chrétiennes. À la seconde visite, sa joie éclata, il fut transporté à la douce pensée que le baptême allait l'inscrire au nombre des enfants de Dieu. *Merci, merci, mon père*, répétait-il souvent en entendant les paroles de consolation qui lui

étaient adressées. Il reçut le baptême et mourut en prédestiné.

Des ministres protestants travaillent de leur côté à s'attirer des prosélytes. La doctrine déplorable qu'ils répandent ne saurait plus, au siècle où nous vivons, trouver d'excuse dans la faiblesse de l'esprit humain. Ils enseignent aux sauvages que *les enfants sont rois dans le ciel*, lors même qu'ils meurent sans être baptisés. C'est ainsi qu'en rejetant la nécessité du baptême ces ministres d'erreur ferment les portes du ciel aux infortunés qui mettent leur confiance en eux, et que leur extrême ignorance rend incapables d'aucun examen sur cette matière essentielle. Cette damnable doctrine est enseignée publiquement; et l'on ose y joindre celle-ci, qu'il est *impossible d'observer les commandements de Dieu*. Ces principes d'erreur et de corruption sont prêchés par les ministres, et en leur absence par le premier venu : magister, fermier, forgeron, charpentier, matelot et autres. Tous s'attribuent la mission d'enseigner l'erreur au nom de Dieu, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parmi les Canadiens comme parmi les sauvages. Ces prédicateurs improvisés se trouvent dans toutes les réunions, dans toutes les assemblées, aux mariages, aux sépultures; partout la foi des Canadiens est attaquée, leurs ministres calomniés, leur culte exposé aux plus grossières raileries. Cependant la lumière de l'évangile dissipe ces ténèbres épaisses, comme le soleil fait fuir les ombres; partout les disciples de Jésus-Christ se distinguent des disciples de Luther par les œuvres de la vraie foi, la pureté de leur conduite; et le catholicisme prend des racines si profondes, que si le nombre des missionnaires était proportionné au besoin et à l'étendue du pays, l'on verrait bientôt ces faux prophètes abandonnés et disparaître.

Depuis leur arrivée sur le territoire de la Colombie jusqu'au 1^{er} mars 1839, les missionnaires avaient fait :

	Baptêmes	mariages	sépultures
Du 1 ^{er} mars 1839	182	48	7
au 1 ^{er} mars 1840	106	28	7
Total :	288	76	14

● ○ ●

À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 135

Saint-Paul du Wallamette, le 2 mars 1840

Cher monsieur,

J'accuse la réception de votre lettre du 26 écoulé, que j'ai reçue hier dimanche soir, le 1^{er} mars. J'ai pris part à vos peines, à vos souffrances. J'aurais voulu pour beaucoup les adoucir. Si le Seigneur eût voulu exaucer mes prières, le beau temps que je m'attendais de vous voir jouir dans votre descente se serait bientôt rétabli pour vous favoriser. Le ciel ne l'a pas voulu. Votre départ a été précipité dans un sens, mais il était résolu et convenu entre nous pour plusieurs raisons, et en particulier pour faire une mission à notre mission de Vancouver, qui se trouvait depuis longtemps sans pasteur et, depuis deux mois, exposée au ravage d'un faux prophète. Je suis bien aise qu'il se trouve encore là afin qu'il connaisse à qui il a affaire et qu'il voie de ses yeux sa déconfiture, lorsque les sauvages qu'il croyait avoir convertis l'abandonneront sans miséricorde; et cela, par vos soins,

votre zèle. *Adjuvante Domino*. Alors il perdra peut-être l'envie de revenir. Vous lui paierez cela au centuple en passant à la mission des Dalles le printemps prochain.

Répandez les échelles historiques parmi les sauvages et les Canadiens. Une fois comprises par les sauvages, elles pénétreront et seront expliquées là où nous ne pourrons aller de sitôt. Elles feront l'office d'apôtres. Elles réveilleront parmi les Français le désir de repasser leur religion et d'en connaître toute la suite et l'ordre. Instruire, instruire, c'est notre désir. Quand la religion sera bien connue, bien comprise, on l'aimera, on la pratiquera.

Quant à ma lettre au Dr White, je ne m'étonne pas qu'il la trouve sévère. Leur coutume (aux messieurs) est de temporiser, de garder le silence. Aussi, les Américains en ont pris pied sur eux. D'ailleurs ces messieurs ne sont pas obligés de voir à notre manière. Je ne regrette pas encore ma réponse. Elle doit les éclairer sur leurs torts et leur fermer la bouche : ils laisseront tranquilles les catholiques et leur prêtre.

J'ai reçu deux petites fioles de baume de Turlington¹⁰⁸, dont une cassée et vide.

Je n'ai pu découvrir le chiffre du prix de la terre de Larocque, mais je me souviens qu'en allant au Cowlitz il passait pour avoir 78 ou 98 £ qu'il a dépensés follement. Il voudrait que d'autres paieraient ses folies. Cela ne se peut de notre part. Il y a peu d'ouvrage sur sa terre. Et comment acheter des chevaux ici (Wallamette) à 30 ou 40 piastres pour [les] lui remettre à la place de ceux qu'il aurait laissés là et qu'il n'a payés que 7 à 8 piastres! Les vaches sont ici 30, 40, 50 piastres. Sommes-nous capables de suffire à tout? S'il pense de devoir le prix de son blé ensemencé, que vendra-t-il donc? Je pense qu'il faudra renoncer à ce plan d'acheter,

au moins pour quelque temps, jusqu'à ce que je sois mieux informé des conditions.

Si le quart de sucre blanc n'est pas parti avant l'arrivée de la présente, prenez-en la moitié pour vous.

Je me hâte d'écrire : je porterai mes lettres au fort Vancouver avant le 20 du présent.

Mes compliments à nos gens. Mille bonnes choses et mes compliments aux messieurs. Tâchez d'en convertir quelques-uns. N'oubliez madame McLoughlin et la dame Leblanc.

Je suis content de voir que le bon docteur se mêle de notre chapelle. Mais croyez que ce sera pour de l'argent; je ne sais si on suffira. Il le faut pourtant. Je vais recommander au curé des Cèdres de quêter parmi ses amis pour subvenir aux frais de nécessité. Veuillez en faire autant auprès de vos amis du Canada.

Je suis avec considération, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Le bruit court ici qu'un livre de M. Slacum¹⁰⁹ a été reçu depuis peu à Vancouver, venant des États-Unis et qu'il donne des connaissances extraordinaires sur la Colombie!

La femme de M. Leslie se meurt, avec une de ses petites filles. On dirait que le Seigneur châtie. Quand le Dr Bealey s'est rendu pour remettre l'épaule au pauvre Pierre Dépôt¹¹⁰, il y eut consultation avec Wilson. Il fut résolu que le docteur prendrait le bras du dit patient en mettant le pied sous l'aisselle, afin de le ramacher en tirant de la sorte. Ce plan n'ayant pas réussi, on choisit celui d'attacher le patient par le corps à un poteau; tandis que cinq hommes lui tiraient sur le bras, le docteur s'efforçait de faire emboîter le

bras! Cela eut encore de la peine à réussir. Le pauvre homme reçut une saignée préalablement! Il ne peut se lever le bras en l'air dans le secours de l'autre. Il restera estropié. Que le bon Dieu me préserve d'accident.

Quant au terrain, visez quelque bon local pour la chapelle. Je verrai avec vous.

La pesanteur de la résidence de Lee fera trouver douce la vôtre.

Je suis bien aise que Gervais vous ait attendu à la chute : il a pu vous faire éviter des dangers en manquant la route.

● ○ ●



Sceau du gouvernement provisoire

À Madame Alexandre Roy¹¹¹

Les Cèdres

ASSH, Sec. B, Fg. 7, Dos. 16

Mission de Saint-Paul du Wallamette

Le 5 mars 1840

Ma tendre nièce,

Ta lettre du 15 avril 1839 m'a fait grandement plaisir. Elle m'apprend beaucoup de nouvelles. Je suis heureux d'apprendre que tu jouis d'une bonne santé avec ton cher et tendre époux. Tu as bien du bonheur d'être tombée entre les mains d'un époux si tendre, si bon et si précieux pour toi. Tâche de mériter de plus en plus sa confiance par ta soumission en tout, le soin de ton ménage, le respect et les attentions pour ses chers et estimables parents. Je m'afflige de la perte de M. Henri Roy. Des consolations à sa bonne et vertueuse dame. Des consolations et mille bonnes choses à monsieur ton époux, à ton beau-père et ta belle-mère, M. et dame Roy.

Ne m'oublie pas auprès de M. et des dames de Beaujeu. Embrasse mon petit filleul¹¹², en attendant qu'il vienne me voir à la Colombie. Des compliments à tous ceux qui m'en ont envoyé. Il serait trop long de les nommer, aux Cèdres et ailleurs.

Tu ne m'as rien dit de M. Turcot, de M. Lavignon¹¹³. Des compliments à ta bonne mère. Que Dieu lui ouvre le ciel, en considération des tribulations de ce monde. De bonnes choses à Noël¹¹⁴, à ta tante Larose, à tes oncles, à tes tantes leurs épouses, neveux et nièces, à tous ceux qui s'informent de moi.

Bénis le Seigneur qui t'a favorisée par l'intercession de sainte Philomène. Sois vertueuse, sans orgueil, fidèle, sou-

mise. Que les grâces de la vertu fassent ta gloire; ta couronne, la joie de ton époux. Prie pour moi. Je prie pour vous tous. Il y a bien des âmes à sauver par ici; ils veulent la place des blancs et blanches qui tirent en arrière, qui ne veulent rien faire pour obtenir la récompense. Courage donc de ton côté avec ton digne et vertueux époux. Soyez légère à la course pour ne pas vous laisser passer par des sauvages. Je suis en santé, M. Demers aussi. Nous sommes occupés à instruire, à baptiser, à marier, à confesser. Beaucoup de pluie cet hiver; à présent, beau temps du mois de mai.

Mes respects à M. le curé, saluts à M. Lavignon. Je suis avec affection ton cher et tendre oncle.

F.N. Blanchet, ptre missr de la Colombie

P.-S. Augustin Rochon et Montreuil¹¹⁵ se portent bien. J'entends dire qu'Augustin se mariera par ici. Des saluts à leurs parents; ils embrassent leurs père et mère, &c.

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur J.J. [Lartigue]¹¹⁶
Évêque de Montréal
ACAM, 195.124, 840-1

Saint-Paul du Wallamette, le 9 mars 1840

Monseigneur,

J'ai eu le bonheur de recevoir votre faveur inestimable du 21 avril 1839¹¹⁷. Les réflexions qui la commencent et qui la terminent sont des traits qui portent au cœur. Je prie le

Seigneur, dans ces pays éloignés, de me faire la grâce à moi, ainsi qu'à mon compagnon, de ne pas oublier un instant que nous sommes les vicaires de Jésus-Christ et que nous devons le représenter en tout temps, afin de vivre contents et heureux.

Oui, le travail est court, et la récompense sera éternelle. C'est un motif bien pressant de travailler avec courage. Mais le combat est d'autant plus rude par ici qu'il s'agit de déposséder le fort et de le dépouiller de ses armes; que, vaincu d'un côté, il se relève d'un autre pour se saisir des proies que nous lui avons enlevées au nom du Dieu vivant. Pendant qu'on travaille dans un coin, le désordre venait dans un autre.

Le Démon n'est pas notre seul ennemi, les sectaires nous donnent aussi de la peine et du trouble. Il faut empêcher les fréquentations *in divinis*, cela choque nos frères séparés avec lesquels nous sommes cependant obligés de vivre en paix et en harmonie. Je parle du Wallamette. Les citoyens américains se croient toujours en droit de tout faire, de tout exiger, sans se montrer bien délicats envers les autres. On a à faire de côté d'autre aux méthodistes, aux presbytériens, aux Anglicans qui pour la plupart se réunissent par ici, comme ailleurs, pour assaillir l'Église, leur vieille mère à cheveux blancs de 18 siècles. Jusqu'à présent, leurs efforts réunis ne nous ont pas empêchés de faire du bien, mais ils réussissent malheureusement que trop à donner aux sauvages des impressions funestes, qu'on ne pourra effacer qu'avec peine. Ceci s'entend des ministres. Les sauvages ne savent de quel côté donner la tête. Ils se tournent vers celui qui leur donne à manger, qui leur promet chemise, pantalon, couverture, à l'arrivée des vaisseaux américains. Et nous, pauvres missionnaires catholiques, qui n'avons d'autres richesses à leur offrir que celles de l'Église, cela ne les con-

tente pas toujours. Ils sont dix contre un, mais la vérité est pour nous : on la prêche sans déguisement. J'espère que lorsqu'il y aura plus de missionnaires, les sauvages ne se laisseront pas entraîner à tout vent de doctrine. Les sauvages eux-mêmes trouvent ridicule la manière de prêcher de ces ministres méthodistes : ce ne sont que des pleurs, des paroles entrecoupées de sanglots. Quelquefois la prêche se fait sur la terre ferme, d'autres fois ce sera du haut d'un arbre. D'autres fois, l'homme, après avoir prêché à perte d'haleine, se laisse tomber sur le carreau comme un mort; ce sont des extases, sans doute, mais qui prêtent plus à rire qu'à pleurer.

Tant qu'on ne sera que deux, le bien qu'on fera sera bien peu durable, parce qu'il faut changer de poste trop souvent. Le seul Wallamette a de quoi occuper un prêtre toute l'année après les Canadiens, les femmes, les enfants, les sauvages en service et ceux des loges. On ne peut faire grand-chose en hiver à cause de la saison des pluies qui tombent en abondance; et l'été, il faut visiter les postes que l'on [n']a pas visités depuis longtemps.

Cependant la porte du pays est comme fermée. Le gouverneur Simpson me répondait cet automne qu'il fallait qu'il présente au gouverneur et au comité en Angleterre la demande pour de nouveaux passages. Quoi qu'il en soit, il nous paraît que Dieu favorise le pays; les obstacles à la résidence d'un prêtre au Wallamette sont tombés. J'ai pris possession de ce poste important où il se trouve près de 40 cultivateurs catholiques. Le Dr McLoughlin et James Douglas, écr, ne cessent de nous favoriser.

M. Demers et moi jouissons d'une bonne santé, grâce à Dieu. On baptise de temps en temps des enfants sauvages malades, des sauvages en service chez les Canadiens; la mort qui suit de près, la mort hors de tout danger.

J'espère qu'à cette heure tout le monde a reçu de la Colombie des connaissances qui ont dû satisfaire l'avidité avec laquelle on les attendait.

Je suis bien reconnaissant du grand nombre de nouvelles que V.G. m'a données dans un cadre rétréci. Quand ma pauvre patrie sera-t-elle en paix?

J'espère que la santé de V.G. aura enfin pris le dessus et que la convalescence qui avait suivi sa grande maladie l'aura laissée entièrement. Je suis bien sensible aux pertes que le diocèse de Montréal a faites par la mort de plusieurs personnes du clergé et par l'éloignement d'autres.

Les arbres fruitiers sont en fleur à cette saison. On craint que la gelée ne vienne leur faire dommage. L'abondance des pluies est passée. À présent, le temps est clair et doux. Les habitants labourent, vont commencer à semer. Le blé de l'automne a six pouces. Il ne se trouve entre la récolte du premier et du dernier semé que deux à trois semaines. C'est assez pour ne pas se trouver mûr tout à la fois. Si ce n'était pas de cela, le monde préférerait semer le printemps. Les étourneaux font de terribles dégâts dans le blé d'Inde, l'avoine, l'hiver et l'été.

Les occupations de tous genres sont si multipliées qu'elles détournent beaucoup du saint ministère. Il me semble que de ce côté-là, les progrès sont lents. Je suis content de mon sort, mais je regrette de n'avoir pas plus de talents, plus de zèle. Il faudrait ici des hommes semblables aux Xavier, aux saint François-de-Sales. Mais ces beaux temps ne sont plus, et l'Église, le royaume de Jésus-Christ en souffre.

M. Demers apprend les langues avec assez de facilité, mais le temps qu'il faudrait y employer lui manque.

Quand je pense à la terrible responsabilité dont je me suis chargé, j'ai lieu de regretter d'avoir accepté si légère-

ment. Daignez offrir pour nous deux au Seigneur des prières continuelles, afin qu'il plaise à Dieu de nous soutenir. Daignez accepter le profond respect, la vénération profonde avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de V.G. le très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. M. Demers me prie d'offrir ses profonds respects à V.G.

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur de Telmesse [Ignace Bourget]
Coadjuteur
Montréal
ACAM, 195.124, 840-2

Saint-Paul du Wallamette, le 10 mars 1840

Monseigneur,

Votre faveur du 22 avril 1839 m'est parvenue l'automne dernier, dans le mois d'octobre, après l'arrivée saine et sauve du Dr McLoughlin. Elle porte le baume de la consolation avec elle. J'ignore quel mérite peut avoir un membre associé à la troupe des saints missionnaires mais qui est presque un membre inutile. Les dangers ne sont pas aussi grands qu'on se l'imagine. Je désire bien ne pas perdre la récompense due au sacrifice de sa patrie. Le sang de la victime sainte, pure et sans tache, a coulé pour laver les crimes qui découlent de la gentilité, mais je m'imagine bien que l'indignité des missionnaires les empêche d'en retirer les

précieux avantages, car ça ne va pas vite. Je ne manquerai pas de rencontrer V.G. dans le cœur de Jésus. La colère du Seigneur est sur ma pauvre patrie. J'ai reçu avec reconnaissance l'exemplaire renfermant les délits politiques et les différentes nouvelles que vous avez eu la bonté de me donner.

Le Seigneur a eu pitié des gémissements des gens du Wallamette. Le Dr McLoughlin a fait lever en Angleterre les obstacles que l'on mettait à la résidence d'un prêtre catholique parmi eux. La mission est sous l'invocation du grand saint Paul. Elle a besoin de ce puissant intercesseur auprès de Dieu, à la proximité comme elle se trouve de la mission méthodiste. L'Apôtre et le vainqueur de la gentilité ne manquera pas de protéger ceux qui le prennent pour leur patron. Celle du Cowlitz est sous l'invocation de saint François-Xavier. Il se trouve ici près de 40 cultivateurs, à part des Américains qui ne sont pas bien nombreux.

On attend ce printemps M. Lee avec une brigade de méthodistes, et aussi une frégate américaine, dit-on, pour s'emparer du pays à tout prix, jusqu'au 49^e degré. Mais les gouvernements arrangeront cette difficulté. Alors à qui devons-nous prêter serment de fidélité? La Compagnie prend des forces, elle s'élargit, s'agrandit de plus en plus : on ne la chassera pas aisément du Nord-Ouest. Elle a contracté pour dix ans avec les Russes pour y établir deux forts le long de la côte du nord. Elle trouve là un débouché pour son blé, son beurre, &c. Sans parler de ce qu'elle envoie aux Îles. Ses fermes sont vastes. Au Cowlitz seulement, elle fera semer près de 700 minots de blé.

Les Américains veulent absolument ouvrir un commerce avec les Îles Sandwich. Ils supportent le joug avec mauvaise humeur. Ils envoient des requêtes au Congrès demandant d'envoyer des troupes au plus tôt.

Les sauvages nous font bonne mine, nous écoutent avec assez d'attention. Mais pour réussir auprès d'eux, il leur faudrait des missionnaires résidents. Après notre départ d'avec eux, l'ennemi vient semer l'ivraie parmi le bon grain. Le Démon fait des efforts de tous côtés, ne réussit que trop en bien des circonstances. Ce serait trop long de faire un détail circonstancié de ce qui se passe à la Colombie. Un écrivain à cœur de jour aurait assez de besogne d'en avoir la tâche. Je me reproche d'écrire trop long à Québec, quelque avides que puissent être nos supérieurs ecclésiastiques de ce qui nous regarde. Les dépêches de l'automne par l'Angleterre ont été chargées 3 £! Celles par les montagnes le sont à proportion.

Il me semble que le bon Dieu protège le pays et montre de temps à autre les effets de sa puissance et de sa bonté. Ainsi, deux habitants, après défense, s'étaient rendus en mon absence à l'office méthodiste, à la demande d'un bourgeois de Vancouver qui y allait. Ils y furent par complaisance. La maladie a tombé dans leur maison, chacune de leurs femmes est morte. Mais l'un d'eux se trouvait dans le voisinage des ministres. La Providence lui a fait trouver un bon ménage dont l'homme qui sait lire instruit le maître de la maison, les enfants du dedans et du dehors.

Le domicile du missionnaire au Wallamette est un autre acte de la miséricorde de Dieu en faveur des catholiques. Un protestant, maître d'école de la mission méthodiste, fait fesser un enfant orphelin de parents catholiques, parce qu'il ne veut pas croire tout ce qu'il lui dit contre la religion de son père défunt; peu de temps après, cet homme perd la jambe et ensuite la vie. Le ministre Leslie traite les catholiques d'idolâtres : sa femme et une de ses filles sont à l'extrémité dernière. À chaque fois que le jeune Jaudoin,

serviteur du missionnaire, désobéissait, la punition, un accident, suivait après.

M. Demers baptise à Vancouver un petit sauvage perdant son sang par le nez et abandonné du docteur; après son baptême, le lendemain, il était guéri. Deux sauvages sont malades au Cowlitz; leur mort pouvait faire croire aux sauvages que le grand chef des Français avait fait la mauvaise médecine contre eux : les voilà qui en reviennent. Et bien d'autres faits, &c.

Je ne dis pas que ce sont des miracles; mais, quand j'y pense, je trouve cela extraordinaire.

Le Démon a trouvé moyen de faire faire un bal au jour de l'An. Ç'a été la cause de la mort sans baptême d'une petite fille sauvagesse malade et en service chez un Canadien. Une distillerie a été ouverte, elle a causé quelque dégât. Le mal, j'espère, est arrêté pour longtemps. Ceux qui y avaient porté du blé ont été le chercher.

Nos dépenses depuis notre arrivée à ce printemps montent à la somme énorme de 500 £, et celle des recettes dans le pays passe 300 £. J'ai peine à le croire. M. le curé des Cèdres aura une cinquantaine de louis à payer cette année. Il a fallu faire des frais inévitables pour commencer à mettre les terres de nos missions en moyen de nous faire vivre, ou de faire vivre les vieux, les femmes, les enfants orphelins, et encore on ne pourra pas tous les soutenir.

Je prends la liberté d'offrir à V.G. une échelle historique et chronologique de la religion catholique, apostolique et romaine. Elle nous sert beaucoup dans l'explication de la religion aux sauvages, ensuite dans un cadre plus large. Cette invention fixe beaucoup l'attention des gens. Une fois comprise, un sauvage peut l'expliquer aux autres.

J'aurais encore mille choses à dire, mais le temps et l'espace manquent. Les prédictions de V.G. s'accomplissent.

Nous sommes en butte à la contradiction, à la calomnie, à une persécution sourde, ou tantôt publique, de la part des uns et des autres. Je me trouve quelquefois en peine, dans l'angoisse. J'ai recours au ciel et il vient à mon secours. Il faut une prudence sans borne au milieu des nôtres et des étrangers. Je crains quelquefois d'avoir fait de faux pas. Cependant jusqu'à présent le Seigneur m'a soutenu, éclairé. Je lui demande tous les jours les trois vertus théologiques, les quatre vertus cardinales, les sept dons du Saint Esprit. Je remercie, je demande pardon, je demande de nouvelles grâces. Mais ça ne vient pas toujours, faute de dignité.

J'attends beaucoup du secours de vos prières pour notre soutien et le succès de nos œuvres saintes. Agréez ma profonde vénération et mon attachement inviolable.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. M. Demers et le soussigné demandent ardemment votre bénédiction épiscopale. Je désire beaucoup offrir mes respects profonds à messire Quiblier, supérieur, et aux autres messieurs du séminaire, Montréal et autres messieurs du diocèse de Montréal. Si V.G. avait la bonté de prier les religieuses des communautés de Montréal de penser à nous dans leurs prières.

F.N.B.

● ○ ●

Revd M. C.F. Cazeau¹¹⁸, ptre
Secrétaire de Monseigneur de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I: 144

Saint-Paul du Wallamette, le 15 mars 1840

Mon cher monsieur,

J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre du 17 avril 1839 à 10 h du soir. J'y réponds à minuit, car le temps presse et je me trouve en arrière. Je ne tarderai pas à recevoir votre lettre envoyée par Londres, puisque nous attendons le vaisseau d'Angleterre de jour en jour. Je me ferai un plaisir de répondre aux suggestions qu'elle renferme, si mes occupations du saint ministère ne m'en empêchent, car nous sommes très occupés. Cependant, vous devez être déjà en possession de bien des choses qui, sous une autre main, deviendraient autrement intéressantes.

Je recevrai avec reconnaissance de la musique, quoique je n'aie pas grand temps à y donner. C'est assez de deux calendriers par année. Nous n'avons pas encore fait de carême impromptu. Vous vous êtes adonné avec nous.

J'ai reçu en son temps tout ce que vous avez eu la bonté de nous envoyer. M. Demers a été sensible aux bonnes amitiés que vous lui avez fait présenter et vous prie de recevoir sa respectueuse considération.

J'ai reçu avec une bien vive reconnaissance l'assurance du sincère attachement et de l'intérêt que nous portent les vénérables messieurs du séminaire de Québec. Veuillez être l'interprète des sentiments de respect et de vénération que les deux missionnaires de la Colombie entretiennent pour les messieurs de cette maison, en nous recommandant avec instance à leurs saints sacrifices. Nous sommes pénétrés des

mêmes sentiments pour les autres messieurs de la ville, en leur demandant le même secours.

Je ne manquerai pas de penser dans mes faibles prières à un secrétaire dont l'apanage est d'être accablé de mille et une tracasseries. Je crois pourtant que de ce côté-là les missionnaires de la Colombie en ont davantage et sont par conséquent plus en danger et plus en besoin de prières que qui que ce soit. Agréez donc que je vous demande la faveur et la grâce de prier pour nous, afin que le Seigneur, dans sa miséricorde, daigne jeter un regard favorable sur nous, nous rendre victorieux des ennemis du dedans et du dehors.

Je vous prie de recevoir l'assurance de la considération et de l'attachement respectueux avec lesquels...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Mes respects à M. le curé de Québec, s'il vous plaît, et aux messieurs de la campagne qui prennent intérêt à notre mission.

● ○ ●

À Sa Grandeur Monseigneur Provencher
Évêque de Juliopolis
À la Rivière-Rouge¹¹⁹
SHSB, P0502-0505

Saint-Paul du Wallamette, le 15 mars 1840

Monseigneur,

J'ai accusé ci-devant la réception de la lettre de V.G. du 13 décembre 1838, reçue en juin 1839. Je reconnais aujourd'hui avoir reçu vers le 30 octobre 1839 votre faveur du

22 juin précédent en sept pages in-folio¹²⁰. Elle accuse la réception de mes lettres du 3 et du 13 mars précédents. Elle ne mentionne point si V.G. a reçu, et en quel temps, nos lettres, en route, du campement des berges; elle ne mentionne point la réception de mon journal, des notices, des lettres envoyées aux évêques du Canada, et si, après les avoir lues, V.G. les a cachetées; elle ne mentionne point la réception de la lettre ou copie de la lettre envoyée au gouverneur Simpson. En ayant perdu la copie ici, je prie V.G. de me l'envoyer, si elle l'a en sa possession. Elle ne fait aucune réflexion sur plusieurs sujets importants; elle garde un silence extraordinaire qui m'a donné des soupçons bien injurieux sur la destruction de mes nombreux documents, de nos correspondances d'ici, &c. De sorte que si mes papiers sont détruits, V.G. est dans l'ignorance sur une foule de choses qu'il lui aurait été nécessaire de savoir. Je prie V.G. de nous tirer de l'angoisse que ce silence nous a causée, et d'accuser à l'avenir, au moins en gros, la réception de nos dépêches. Dans quel désappointement ne se trouve-t-on pas à Québec, si les papiers ont été soustraits! Fasse le ciel que ce soit oubli de la part de V.G. par la foule de ses occupations, ou pour nous condamner d'avoir trop écrit!

À la réception de votre date du 22 juin 1839, il y avait 15 jours que j'avais pris possession du Wallamette, et je le tiens bien. Les documents apprendront le reste. Cela, ce poste, ménagera assurément les frais. Je ne reviendrai que sur les principaux sujets de votre lettre. Les prêtres de France sont bons. Nous voulons vivre à notre compte, mais il faut faire des frais pour en venir là. Vous serez étonné de ceux que nous avons faits, et ce n'est pas fini avant qu'on puisse prendre le dessus. Tout est cher, tout nous manque. On va mettre la ferme en état de nous soutenir, de soutenir des maîtres et maîtresses d'école, de supporter les veuves, les

orphelins, les enfants des sauvages. Les achats de chevaux au Wallamette nous accablent : 30, 35 piastres, un seul; 40 piastres, une vache. La chapelle présente servira pour des religieuses s'il en vient. Des livres de controverse, Dr Milner¹²¹, des livres, anglais et français, il en faut.

Il y a [] 50 £ de messes basses. Nous les garderons suivant vos intentions. Nous n'y toucherons pas de sitôt. Je renvoie en Canada celles que j'en ai apportées. Sans avoir bâti, je vais être obligé de prendre les 200 £ accordés pour la Rivière-Rouge et la Colombie, suivant l'offre de V.G. Je mets mon frère à compte pour payer mon engagé, 75 £, et 175 £ pour la ferme achetée. La chapelle du Cowlitz et du fort Vancouver sont être commencées l'été prochain. Elles pourront coûter chacune 100 £. La dernière, de 75 pieds sur 35; la première, de 65 pieds sur 30 de largeur; toutes deux de 16 pieds de poteaux, voûte sous les soliveaux.

M. Payette est loin d'ici. Nous ne l'avons point vu. C'est un malheur que l'incendie de la Maison d'industrie. Ma traite n'a été envoyée nulle part parce que nos recettes l'emportaient alors. J'espère qu'après avoir frappé à bien des portes sur la terre, V.G. verra la porte de la Colombie s'ouvrir à une troupe de prêtres. La terre serait-elle plus insensible que le ciel? Mes documents, la lettre au M. Simpson, si je ne me trompe, mentionnaient que j'avais obtenu de M. Douglas que les enfants des catholiques assisteraient à nos instructions. Cette faveur obtenue du gouverneur, recommandation et plusieurs autres choses, nous prouvent que V.G. n'a pas reçu nos documents.

Relativement à votre date du 10 juillet, même lettre. Le gouverneur a répondu à ma lettre. Elle renferme une copie de celle qu'il a envoyée à V.G. C'est un refus honnête. Il faudrait au conseil le Dr McLoughlin pour obtenir des prêtres, comme il a obtenu notre résidence au Wallamette.

Je vais lui montrer les réponses et le presser d'écrire. M. B. revient triomphant, comptes à part. Monseigneur, votre place est ici, c'est votre poste. Je demande à Monseigneur Turgeon un chef, un évêque pour la Colombie. Ça fera marcher les affaires, et les missionnaires, eux autres, visiteront les postes. Si ce n'est pas V.G., ce sera un autre du Canada, messire Cooke¹²², M. Dumoulin¹²³, M. Mailloux¹²⁴, M. Maguire¹²⁵, &c. Car au Wallamette, celui qui y résidera doit savoir prêcher en anglais. Cet évêque viendrait avec des prêtres ou seul. Le droit à la Colombie est à V.G. Et un autre évêque sera donné à la Rivière-Rouge. Qu'on sache qu'on ne peut pas à exporter d'ici [*sic*]. C'est mon plan. Veuillez en presser l'exécution, après l'avoir examiné devant Dieu. C'est celui de M. Demers. Ce sera le coup de mort des sectaires.

L'été a été sec ainsi que l'hiver précédent; les grains, pour cette raison, n'ont pas réalisé l'espérance des cultivateurs. L'hiver dernier a été des plus pluvieux. On dit que ce sera une année d'abondance. Non, il ne faut pas pour la Colombie des prêtres tirés des bancs; quoiqu'on ait affaire aux sauvages, on est environné de protestants, de sectaires, de sauvages et de sau[vagesses] []. Nous sommes entre la vie et la mort à tout moment, spirituellement, j'entends. Il faut des prêtres assez jeunes pour apprendre les langues et assez fermes et formés au combat pour soutenir les tentations et les rejeter. Fasse le ciel que les vrais envoyés, les ministres véritables du Très-Haut se soutiennent de leur haut rang. Priez, Monseigneur, levez les mains au ciel, pendant que nous livrons bataille. Voilà, en langage laconique une réponse à votre faveur du 22 juin et du 10 juillet suivant.

Maintenant, V.G. bénira le Seigneur en apprenant que M. Demers et moi jouissons d'une parfaite santé. Nos documents de la fin d'août 1839 vous auront appris une foule

de choses utiles. Après l'expres du mois de mars 1839, je fis la mission du Cowlitz. M. Demers laissa celle de Vancouver pour se rendre à la mission de Nesqually. Nous nous rendîmes du Cowlitz à Vancouver, de Vancouver au Wallamette. J'en fis la mission. M. Demers retourna continuer celle de Vancouver. Nos cassettes arrivèrent au 1^{er} mai. M. Demers alla en haut de la rivière au mois de juin. Je restai à Vancouver pour instruire la brigade de Michel allant de nouveau à la Californie. Je laissai Vancouver le 17 juillet pour me rendre au Cowlitz. J'envoyai une dépêche de là. Je fus faire la mission de Nesqually. Je reçus des nouvelles et des gazettes des Îles Sandwich : une heureuse révolution en faveur de la religion catholique. Une frégate française était venue rétablir l'équilibre au bout du canon. Les conditions furent acceptées. Il n'y eut point de sang versé. M. Walsh, quelques dimanches après, se trouvait en besoin d'une église contenant 4 à 5 mille âmes. Les ministres étaient haïs et détestés. Monseigneur Rouchouze semait des prêtres dans les Îles Marquises, Gambier, &c. La sainte religion prenait l'ascendant. Voilà un abrégé de ce que j'ai envoyé en Canada par le vaisseau d'Angleterre, par le troisième envoi, le deuxième par les montagnes, ainsi que le premier. Tous trois dans l'année 1839. Mais je crains que celui du 1^{er} septembre ne se rende qu'avec celui du printemps. Informez-nous de cette circonstance, s'il vous plaît.

Je réfère V.G. à mes documents pour une plus grande connaissance de ce que nous avons fait depuis. Et je [la] prie de vouloir donner son opinion sur plusieurs choses qui vont vous embarrasser ou qui ne seraient de son goût. Oh! si V.G. [] diriger nos plans! Je ne serais si embarrassé comme je le suis en plusieurs []. Il nous faut ici un évêque pour prendre le gouvernement [] J'espère que sera V.G. Préparez les voies [] V.G. ne trouvera pas mentionnés dans les autres

documents auprès des autorités à Québec. Les besoins du pays sont grands. Tous mes fonds en Canada vont être mis à contribution. Il faut avancer, prendre le devant, tout en ménageant. Autrement nous perdrons tout. Les sectaires gagneront du terrain. On ne pourra que difficilement le leur enlever par la suite. Le pays est à nous, si on veut nous aider en commençant. Il faut des églises, des écoles, des livres d'école, anglais et français, &c. Il faut des prêtres. Les sauvages, quoiqu'endurcis, seront pour nous. Nous aurons même ceux que les ministres instruisent. C'est mon opinion. Le temps presse, il faut en finir.

Mes meilleurs compliments respectueux à M. Belcourt, à M. Thibault, à M. Mayrand. Des saluts à M. Nolin, à la bonne Marguerite. Je vous prie de présenter mes respects et ceux de M. Demers aux messieurs bourgeois du fort Garry, à M. Grant, &c. Mes souvenirs aux habitants de la Rivière-Rouge. Il faut donc encore que je me sépare de V.G. Mes documents donnent une faible idée des choses. M. Demers, quoiqu'absent, se joint à moi pour baiser les mains de V.G., pour se jeter avec moi à ses genoux. Daignez nous bénir [] sans cesse pour nous. Je demande la même faveur des autres messieurs. Notre besoin à [] ennemis temporels et spirituels nous assiègent. À notre secours, s'il vous plaît [] les sentiments de respect, de vénération et d'attachement avec lesquels [je suis,] Monseigneur, de V.G. le très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Dépenses du 24 nov. 1838 :	404,0,6 £
Recettes :	247,2,0 £
Balance due :	156,18,6 £

À Sa Grandeur
Monseigneur Turgeon
Évêque de Sidyme
Et coadjuteur de l'évêque de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 153-154

Fort Vancouver, le 19 mars 1840

Monseigneur,

J'ai eu la satisfaction de recevoir l'automne dernier, au mois d'octobre, votre faveur du 16 avril 1839. Je vois que V.G. attend avec empressement nos relations et nos notices. Nous les avons envoyées, fasse le ciel qu'elles se soient rendues et qu'elles aient été de quelque service pour l'encouragement de l'Association de la propagation de la foi.

Voilà maintenant trois envois que nous faisons. Celui-ci est le quatrième.

L'expérience nous a appris qu'il ne faut pas trop se fier sur les premières apparences de bonne volonté que donnent les sauvages. Leurs vieux usages et leurs vieilles coutumes de la jonglerie, de la médecine, de la polygamie seront des obstacles que l'on viendra à vaincre par la grâce de Dieu, mais qui retardent le progrès de l'évangile parmi eux. C'est sur ce principe-là qu'il faut recevoir nos notices sur nos missions. Les progrès ne seront vrais et réels que quand on saura leur langue.

La nouvelle révolution du Canada a de quoi affliger. Je regrette de ne pouvoir prendre aucune part au beau texte qui termine la lettre de V.G., faute d'avoir assez de ferveur et de zèle pour le salut des âmes et pour l'avancement de la gloire de Dieu.

Le Dr McLoughlin est en bonne santé et nous protège de tout son pouvoir. Sa maison est remplie de petites filles qui apprennent l'anglais, le français et le catéchisme sous sa direction. Il m'a prié de mentionner que le paquet de lettres qu'il reçut de Monseigneur de Québec pour remettre à M. Belcourt, fut déposé au séminaire de Montréal, qu'il ignore s'il fut envoyé de là à M. Belcourt, qui se trouvait parti pour le lac des Deux-Montagnes.

Nous allons enfin avoir une chapelle d'élevée à Vancouver. Après les demandes réitérées de l'année dernière, on ne voulait plus en parler à M. Douglas ou autre. Nos gens avaient permission de nous d'y travailler le dimanche après la prière du matin. Le docteur le sut, refusa et dit qu'il donnerait du temps sur la semaine pour faire cette bonne œuvre. La chapelle aura 75 pieds sur 35, portant 18 pieds de poteau. On va aussi commencer à bâtir une chapelle de 65 pieds au Cowlitz. Ces chapelles ne se finiront point cette année. Elles pourront coûter 100 £ louis chacune à la mission, à part les souscriptions de nos gens. Le plan d'une ferme au Cowlitz et d'une autre au Wallamette pour nous mettre en moyen ou de ne point acheter de grain et de pouvoir en vendre pour fournir aux frais inévitables; ou pour encourager les sauvages, les attirer, et soutenir les veuves, les orphelins, les vieillards. L'achat des animaux et des choses nécessaires à la culture a beaucoup coopéré à augmenter la somme de nos dépenses. Celle de l'année prochaine sera moindre, je l'espère. Nous tâcherons de ménager; mais où en serait-on si on se fût contenté de ne dépenser que 100 £?

J'avertis M. le curé des [Cèdres] de se préparer à déboursé quelque chose tous les ans. Je suis d'opinion qu'avec 100 £, il faut se tenir dans nos missions, sans penser à faire de frais pour les chapelles ou pour voyager.

J'ai à vous annoncer l'heureuse nouvelle que le vaisseau venant d'Oahu et celui d'Angleterre sont entrés dans la Colombie, et vont bientôt arriver à Vancouver avec notre petit trésor. Déjà j'ai reçu la lettre de mon frère, du 8 juillet 1839, m'apprenant que la triste nouvelle du naufrage était parvenue en Canada. Le vieux monde paraît en paix.

Il ne sera pas inutile d'envoyer à V.G. une liste de ce que contiennent les trois envois précédents, afin de prouver que nous avons rempli notre tâche, au-delà peut-être de la convenance et de l'attente.

Le 1^{er} envoi, par les montagnes, au commencement de mars 1839, comprend un abrégé du journal des missionnaires allant à la Colombie, en 32 numéros.

2^o Un détail des distances, du nombre de lieues qui se trouvent entre chaque poste, 33^e N^o.

3^o Le nombre de baptêmes, mariages et sépultures, 34^e N^o.

4^o Le nombre de messes célébrées en route, et la date où elles furent dites.

5^o Une notice sur la mission méthodiste.

6^o Une notice sur la mission presbytérienne.

7^o Sur la mission anglicane.

8^o Sur le Dr McLoughlin.

9^o Notice sur la mission du Cowlitz.

10^o Sur le Nesqualy et Walla-Walla.

11^o Sur la Californie.

12^o Sur l'établissement russe et américain, sur Oahu.

13^o Sur la ligne à tirer [par] les deux gouvernements, anglais et américain.

14^o Sur Vancouver.

15^o Des lettres en grand nombre.

Le second envoi, par les montagnes, au commencement de septembre, même année, contient :

- 1° Un préambule sur l'envoi précédent.
- 2° Notice sur la mission du Cowlitz, du 17 mars au 2 mai 1839, 8 pages in-folio.
- 3° Une notice sur la mission de Vancouver, 8 p. in-folio.
- 4° Une notice sur la mission du Wallamette, du 8 mai au 11 juin 1839, 8 p. in-folio.
- 5° Une notice sur la mission de Nesqualy, du 21 au 30 avril 1839, 4 p. in-folio.
- 6° Notice sur la mission de Colville, par M. Demers.
- 7° Une notice sur la brigade des porteurs.
- 8° Une notice sur la brigade de M. Laframboise, allant en Californie.
- 9° Une notice sur les Îles Sandwich.

Ce second envoi contient 36 pages à part des lettres de correspondance en Canada, de correspondance dans la Colombie.

Le 3^e envoi, par le vaisseau d'Angleterre, parti de Vancouver en octobre 1839, contient :

- 1° Une lettre à Monseigneur de Québec de 4 p. in-folio, renfermant quelques lettres de correspondance de la Colombie.
- 2° Une lettre à Monseigneur de Sidyme de 4 p. in-folio, renfermant trois gazettes d'Oahu et une lettre de M. Walsh (à renvoyer ici).
- 3° Une lettre au curé des Cèdres, 4 p. in-folio, renfermant l'adresse de M. Beaver aux catholiques, à son départ.
- 4° Une lettre à M. l'abbé De Laporte.
- 5° Une autre à M. Dufresne.

Le 4^e envoi, par la voie des montagnes, en mars 1840, contient :

- 1° Une notice sur Nesqualy en 16 pages.
- 2° L'autorisation de s'établir au Wallamette, 1 page.
- 3° Une notice sur le Wallamette, 5 p.

4° L'état du registre depuis le mois de septembre 1839.

5° La récapitulation des comptes de la mission catholique depuis l'entrée des missionnaires jusqu'au 2 mars 1840.

6° La pétition de M. Lee que les messieurs bourgeois avaient permis aux Canadiens de signer.

7° La pétition de M. Farnham, renfermant des accusations contre l'Angleterre et l'honorable CBH, signée par les Canadiens, parce qu'on leur dit qu'elle était semblable à la précédente. Les Canadiens ont rétracté cette signature; l'odieux en retombe sur les Américains. La pétition de Farnham renferme des faussetés.

8° La liste des effets fournis aux missionnaires en route pour la Colombie.

9° Les lettres de correspondance entre les deux missionnaires à la Colombie, en huit numéros.

10° Une lettre à Monseigneur de Québec, double.

11° Une lettre à Monseigneur le coadjuteur.

12° Une lettre à Monseigneur de Montréal.

13° Une lettre à Monseigneur de Telmesse.

14° Une notice sur le Cowlitz, et un grand nombre de lettres.

Je préviens V.G. que le second volume des notices envoyé du Canada se trouve être tombé entre les mains des messieurs de Vancouver, je ne sais par quel hasard. Et c'est par accident que cette découverte a eu lieu. Je le demanderai. Mais cela prouve que nos notices futures ou à venir du Canada pourront avoir le même sort, si elles ne sont enveloppées sous cachet. Si l'on ôte de nos notices toutes les réflexions qui pourraient blesser la sensibilité de ces messieurs, ils les liront avec plaisir, comme celle que je mentionne. J'espère que V.G. veillera à ce que rien de choquant ne soit inséré dans les notices à imprimer, soit contre les membres de la Compagnie, ou les sectaires de nos endroits,

à moins que vous le jugiez à propos. Les messieurs sont avides de louanges.

Les Iroquois de la Colombie qui savent lire, demandent des livres de prières, de cantiques, à messire Marcoux, du Sault-Saint-Louis.

Il y a eu encore à lutter avec les méthodistes du Wallamette cet hiver. M. Blanchet a répondu à une lettre demandant qu'on oubliât les petits différends passés. Une énumération de ce que les catholiques avaient à oublier a été mentionnée. Un article important et délicat attira l'attention, quoique marqué d'une manière générale sans nommer personne. Il s'agissait d'oublier entre autres le crime d'un docteur, qui visite hors d'accouchement et sans une nécessité extrême, une femme, hors de la présence de son mari, sans sa permission, dans des lieux écartés. Le personnage que cela pouvait regarder a fait un peu de bruit. Il a compris que ce n'était qu'un avertissement, un avis et non une charge; il a avoué qu'il avait agi de la sorte, mais par devoir. Il a été satisfait de mon explication, et j'ai reçu la sienne. Ma démarche, ou ma lettre, aura l'effet d'arrêter le renouvellement de semblables visites, et de les faire tenir sur leur garde. Je ne puis en envoyer copie par le présent envoi.

Le ministre Daniel Lee¹²⁶ est à Vancouver depuis trois mois. Son fanatisme le porte à courir après les sauvages la nuit et le jour, même avec une cloche à la main. Il leur promet chemise, culottes, couverture, quand le vaisseau de M. Lee arrivera. Il en attire plusieurs. Il a eu l'effronterie de faire un modèle d'échelle historique sur le nôtre. Mais il aura de la peine à expliquer la séparation des protestants au 16^e siècle. Il admet deux médecines; et puis, les enfants morts sans baptême sont des rois dans le ciel, selon leurs principes! Il ose dire aux sauvages qu'ils mourront tous s'ils ne l'écoutent. Les sauvages rapportent que cet homme a été

contraint de laisser sa mission des Dalles pour cause *cum muliere socii illius*¹²⁷. C'est pour cela qu'il reste ici, sans doute, ne sachant plus où aller.

M. Walsh, missionnaire apostolique aux Îles Sandwich, a continué à prendre hauteur. Il a fait sortir un pamphlet qui montre jusqu'où les ministres ont poussé le fanatisme, la cruauté, la barbarie, la persécution contre les pauvres catholiques, hommes et femmes. Nous avons reçu de lui quelques petits catéchismes pour les Woyhee de notre Colombie, en langue de leur pays. Ils serviront à remplacer les livres protestants qu'ils ont reçus de leurs ministres. M. Walsh attend une frégate française qui amènera Monseigneur Rouchouze¹²⁸ aux Îles Sandwich. L'Association de la propagation de la foi de Lyon a accordé 71 mille francs pour les missions de Sa Grandeur. Il nous faudrait une aide semblable pour mettre les choses en train d'aller par ici.

On dirait que la mission méthodiste et les Américains du Wallamette ont pris à tâche de se mettre à dos avec tout le monde : avec les Canadiens, avec les missionnaires catholiques, avec l'honorable Compagnie, qui n'a cessé de les secourir depuis leur arrivée. Et, pour remerciements, la pétition de Farnham, avocat, renferme les choses les plus désagréables contre leurs bienfaiteurs, contre eux-mêmes aussi puisqu'ils se trouvent du nombre de ceux parmi lesquels existe ce grand nombre de crimes que la loi seule pourra abolir. Cela est faux des blancs et des sauvages. Il y a des pays civilisés qui renferment bien plus de désordres. On est étonné d'en voir si peu ici, quoiqu'on soit sans loi. Les Canadiens ont perdu toute confiance aux Américains à cause de la tricherie, du tour qu'on leur a joué en les trompant dans la signature de la dernière pétition. Les citoyens américains en sont honteux eux-mêmes. Il serait trop long de faire l'énumération de leur tort, de leurs fausses démarches.

Nous allons continuer à semer, à travailler. M. Demers ira faire un tour à Colville l'été prochain. Pour moi, je garderai le bas du pays, visitant Vancouver, le Wallamette, le Cowlitz, le Nesqually, le fort du bas de la rivière Fraser. Nous ferons comme nous pourrons, en attendant qu'il nous vienne du secours. J'ai déjà mentionné, par un envoi précédent, combien il serait avantageux que Monseigneur de Juliopolis vînt visiter la Colombie. Mais à présent, je ne demande pas qu'une visite. M. Demers et moi demandons, pour le bien de la religion, que Monseigneur Provencher vienne demeurer parmi nous, gouverner la mission, en diriger les opérations et donner par sa présence le dernier coup aux sectaires, quand les sauvages verront dans sa personne un successeur des apôtres. Si Monseigneur refuse, je demande que V.G. prenne les mesures pour nous trouver un supérieur dans les personnes de messires Cook, Dumoulin, Maguire ou Mailloux, lequel viendrait ici avec plusieurs prêtres. C'est pénible au-delà de ce qu'on dise et pense, des hommes seuls, sans moyen de consulter, dans un pays éloigné comme celui-ci. Il faudrait au Wallamette un prêtre qui sût prêcher en anglais. Ce que je demande est de plus grande importance. Je l'ai communiqué à Monseigneur Provencher. Il serait remplacé à la Rivière-Rouge par un autre supérieur. N'importe qui viendra, pourvu qu'il en vienne un. Il trouvera son domicile au Wallamette ou à Vancouver, quand la chapelle et la maison seront bâties. Il n'y a pas d'apparence que le Dr McLoughlin demande des ministres anglicans. Il aime trop les catholiques pour cela. Mais les méthodistes et les presbytériens nous feront du mal. Les sauvages ne savent de quel côté donner la tête. La présence d'un évêque fera pencher la balance. Pour moi, j'obéirai comme l'un des plus jeunes au supérieur. Je finirai mes jours ici, s'il le faut. J'espère que ce plan prévaudra et

plaira à nos supérieurs. C'est pour la plus grande gloire de Dieu que je le demande.

Le temps est encore froid. Les semences sont retardées. Il faut acheter la semence de pois pour le Cowlitz, celle de patates pour les deux missions. Il pourra arriver que nos dépenses se monteraient à 400 £, tout en ménageant. Les recettes d'ici en casuel, en dîme et le surplus de nos récoltes nous aideront à liquider. Je prie mes amis du Canada de faire quelques quêtes pour la Colombie. Pour ne dépenser que 100 £, il faut renoncer aux frais des missions éloignées, aux frais à encourir pour ramasser et soutenir les veuves, les orphelins et les enfants des sauvages. J'ai annoncé au curé des Cèdres de me préparer 200 £. Une fois les choses en train d'aller, les frais seront moins grands.

J'aurais encore mille choses à dire, mais déjà j'ai trop dit. Cela prend terriblement de temps. Mon écriture est à peine lisible; c'est première et dernière copie *currente calamo*.

Je termine. Veuillez corriger, changer, retrancher dans nos notices ce qui peut nuire à notre mission, ce que le public doit ignorer.

Je me jette avec M. Demers aux pieds de V.G. Bénissez-nous, s'il vous plaît. Bénissez-nous, priez pour nous, car nous sommes quelquefois bien embarrassés. Agréez les sentiments de respect profond, de vénération et d'attachement des deux missionnaires de la Colombie, et les vœux sincères qu'ils font pour leurs supérieurs ecclésiastiques, et pour tout ce qui leur est cher en Canada.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Permettez-moi de présenter mes profonds respects
aux messieurs du séminaire, des communautés religieuses,
de la cure, &c.

*Cette lettre m'a été adressée ouverte; je l'ai lue. 31 juillet
1840. † J.N¹²⁹.*

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur Joseph Signay
Évêque de Québec
Québec
Reçue 6 août
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 126, 158

Fort Vancouver, 21st March 1840

My Lord,

I beg to inform you that I have this day drawn on you
for the sum of one hundred and fifty six pounds, eighteen
shillings and six pence sterling [156,18,6 £], in favor of John
McLoughlin Esquire, for sundry supplies received from the
Hon^{ble} Hudsons Bay Company for the Columbia Mission,
the same to be paid by a bill of Exchange on England at
thirty days sight, which you will be pleased to honour.

My Lord, I have the honor to be Your Lordships' obed^t
humble Serv^t.

F.N. Blanchet, ptre, V.G¹³⁰.

● ○ ●

À Sa Grandeur Monseigneur J.N. Provencher
Évêque de Juliopolis
Rivière-Rouge
SHSB, P0517-0520

Fort Vancouver, le 24 mars 1840

Monseigneur,

L'express est parti le 21 du courant, emportant un paquet considérable de papiers, lettres, notices, &c, que notre mission envoie en Canada et à la Rivière-Rouge. Il renferme un cachet que V.G. leur voudra bien conserver pour cacheter les lettres ouvertes qui lui parviendront d'une manière privée. Il est scellé de deux cachets en cire rouge, portant les initiales M.C.C.

Les vaisseaux, venant, l'un d'Angleterre et l'autre des Îles Sandwich, sont en rivière et n'avancent à rien, faute de vent. Je crains que je sois obligé de fermer ma lettre avant qu'on ait eu la vue du petit trésor que celui d'Angleterre contient pour notre mission. Celui qui vient des Îles Sandwich nous amène quatre Owhyhu, dont deux scieurs et deux serviteurs à 17 £ chacun.

Je préviens V.G. que nos dépenses depuis notre arrivée se montent à 404,0,6 £; nos recettes à 247,2,0 £. La balance due est de 156,18,6 £ pour laquelle j'ai donné une traite sur Monseigneur de Québec à 10 jours de vue, payable à Londres à 30 jours. Le gouverneur n'a pas pu recevoir l'argent à Québec parce que toutes leurs transactions se font à Londres. Il est donc d'une nécessité absolue de faire passer là tous les argents qui seront appropriés pour notre mission. Je fais la même recommandation à mon frère le curé des Cèdres. Veuillez faire une demande à Lyon pour la Colombie; sans cela on ne fera que s'endetter. On ne peut reculer

devant les frais à faire pour avancer. Ou bien il faut renoncer au bien à faire et voir d'un œil indifférent le progrès que les missio[] [] milieu de nous. Voilà quatre Owhyhu à 17 £ [] printemps prochain 1841. La chapelle du Cowlitz [] à Vancouver n'en entraîne aucun. Le [] rien à la mission, non plus que la maison [] allumette l'achat de la ferme [] de la mission, l'achat de chevaux à 30 et 35 piastres, la vache à 30 et 40 piastres vont faire monter les dépenses. Le docteur donne espérance que la mission du Cowlitz aura des vaches en présent. Mais M. Demers est obligé d'acheter le blé, les pois, les patates, et pour la semence et pour vivre, lui et son monde. J'ai acheté deux charrues pour le Wallamette, chaînes de fer pour l'usage des bœufs. Le fer employé coûte 1/ la livre. Tous ces articles dont la mission du Cowlitz est fournie sont payés. Ceux dont je pourvois celle du Wallamette seront portés sur le compte de l'année prochaine. Cependant l'honorable Compagnie ne cesse de nous faire du bon. Plusieurs quarts de poissons ont été fournis gratis à la mission du Wallamette et du Cowlitz. Elle a prêté quatre vaches, deux chevaux et deux paires de bœufs au Cowlitz. Le Dr McLoughlin a envoyé tout dernièrement six chevaux et deux paires de bœufs au Wallamette. Il a un désir ardent de nous favoriser de tout son pouvoir, malgré le mauvais service que lui ont rendu les Canadiens du Wallamette en signant la requête de Farnham. Ce qui expose le docteur à des reproches de la part de l'Angleterre, ou blâme de la part de ses collègues qui ont été et sont encore opposés à l'établissement de la colonie du Wallamette, au passage des prêtres dans les pays sauvages, par les vues et les opinions différentes qui gouvernent la conscience des membres de l'honorable Compagnie. La dîme, la récolte de l'automne prochain, le casuel, les petites souscriptions pourront

donner 100 £, sur 3 à 400 de dépenses. Voilà de quoi effrayer.

La conduite généreuse du Dr McLoughlin mérite les plus grands éloges, donne la plus haute idée de ses dispositions favorables pour les catholiques. Sa dame suit sans gêne la religion catholique. Le catéchisme a continué à se faire dans la chambre du docteur. Il a pris la peine de montrer lui-même le catéchisme aux petites filles, le soir. Il y en a trois qui [le] savent d'un bout à l'autre. Il me demande souvent si je dois recevoir du secours cette année. Je lui ai montré les réponses que le gouverneur Simpson a faites à V.G. et à moi. Le renvoi au comité vient de la différence d'opinions des divers membres, qui ne voient pas tous le progrès du catholicisme et le passage des prêtres du même œil. C'est, dit-il, la seule raison; et celle qui mit des objections à la mission de la Colombie. C'est bon de demander, dit-il, mais si l'on est refusé, il y a d'autres voies. Celle de St. Louis [], celle de France, celle de La Nouvelle-Orléans []. Les prêtres par cette dernière fa[] [], de la Californie, viendraient avec la [], avec un troupeau de vaches ou dans les [] qui vont fréquenter ce pays. Tant que le docteur et M. Douglas seront en charge, ils favoriseront le passage de tout prêtre qui sera envoyé à Oahu, Îles Sandwich, pour la Colombie. Il est de nécessité d'avoir des prêtres écossais et irlandais, sujets britanniques, pour ceux de ces nations qui sont dans la Colombie et que les missions américaines cherchent à gagner. C'est l'avis d'un ami de la nôtre. Cet ami dit que dix prêtres pourront à peine suffire pour remplir les divers postes où il serait à propos de s'établir pour l'intérêt des sauvages et des blancs. Les sauvages se laissent prendre par de belles promesses. Un ministre Lee les prêche nuit et jour, dans leurs loges, depuis trois mois. Il couche même avec eux. Il a mis la main sur une de nos échelles, s'en sert à sa façon. Nous

allons partir et il va rester. Plusieurs sauvages sont déjà entêtés pour lui. Cependant toutes les femmes du village de Vancouver, de nos gens, sont pour nous, travaillant à les ramener; elles connaissent déjà la controverse et les mettent à quia. L'échelle fait un grand bien. Au Wallamette, les femmes l'expliquent aux sauvages, &c. Mais cela ne suffit pas : il nous faut des prêtres, n'importe d'où et par où. En attendant, je vais en demander à Mgr Rouchouze. Il nous faut un évêque pour prendre le gouvernement spirituel du lieu. Pour moi, je ne suis bon qu'à faire quelques missions, je serai soumis comme le plus jeune de la mission.

J'envoie à Monseigneur de Québec un pamphlet qui ne manquera pas d'intéresser. Il montrera jusqu'où la persuasion a été poussée contre les catholiques aux Îles Sandwich. Le Dr McLoughlin a offert généreusement de le faire passer.

Je désire qu'on garde un profond silence sur l'affaire des conditions opposées aux mariages ci-devant. Le Dr McLoughlin arrangera cela, sans paraître donner le dessous à son ami; c'est mon opinion. Déjà cinq à six individus, dont le temps [] fini, ont eu leur congé pour le Wallamette. On ne prétend donc pas garder le monde malgré eux. Il y a eu du malentendu.

Dans 2½ mois d'ici, il arrivera un second vaisseau d'Angleterre, chargé de marchandises. On espère que le blé haussera de 3/ à 5/ au Wallamette. Dans un an [] bien soulagés par nos fermes.

La [] est d'une nature privée, pour tout autre [] auxquels je vous prie de la communiquer [], sous le sceau du silence.

[] serait mal vu des membres entre les mains [] tomber.

La mission est contrainte de se charger de la femme de Tétreau parti pour St. Louis, de la femme de St-Pierre qui se trouve marié en Canada et qui avait pris femme avant notre arrivée, de plusieurs enfants orphelins canadiens, amenés

des pays sauvages, de plusieurs vieux engagés qui demandent à cor et à cris de s'approcher des églises avec leurs familles. C'est bien embarrassant de toute manière. Le docteur m'en offre d'autres. Je ne puis accepter. Ce qui nous échappera tombera entre les mains des Américains.

Je termine en laissant mille autres choses de côté. Agréez les sentiments de respect, de vénération et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de V.G. le très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

[De la main de Modeste Demers]

P.-S. 26 mars. M. Blanchet ayant été obligé de partir pour le Wallamette avant la réception des effets venant de la France, V.G. excusera bien M. Demers d'ajouter ce qui [suit] à sa lettre. Les vaisseaux annoncés par le premier exprès ne sont pas encore arrivés ici faute de vent assez fort. Mais des berges ayant été envoyées au-devant ont apporté une petite caisse renfermant deux pièces d'étoffe à soutane d'été et une lettre de M. l'abbé De Laporte annonçant trois caisses envoyées par M. Choiselat¹³¹, puis une cassette venant de [] curé Blanchet, laquelle a été annoncée par les [] l'arrivée des caisses par une [] Pâques.

Cet envoi d'effets nous réjouit beaucoup et nous console. M. De Laporte nous demande des détails et des notices sur notre mission. Je vais les envoyer avec les envois de ces deux années. Je suppose que vous en avez fait part à Lyon.

M. Demers, ptre



Monseigneur J.N. Provencher
Évêque de Juliopolis
Rivière-Rouge
Reçue le 26 février 1841
SHSB, P0554-0565

Saint-Paul du Wallamette, le 24 août 1840
Jésus, Marie, Joseph

Monseigneur,

C'est vers le 18 juin de la présente année que nous avons eu, M. Demers et moi, la consolation de recevoir votre faveur du [16 du] mois de décembre 1839. Nous l'avons lue et relue bien des fois, et toujours avec un nouveau plaisir. Rien de rassurant sur la réception ou la perte de mon premier rapport. Puissent votre tendre sollicitude pour la mission de la Colombie et les efforts que fait V.G. pour nous procurer du secours, être couronnés de succès! Car nous en avons un extrême besoin. Le bâtiment de M. Lee est enfin arrivé vers la fin du mois dernier. Il était chargé de caisses, d'effets, d'instruments aratoires, &c. Il a même apporté trois petits moulins à moudre le grain, quelques moulins à battre le blé. On estime à 35 000 piastres la valeur des effets et des marchandises apportés pour vendre aux habitants, et à 25 000 celle des articles destinés pour les différentes missions.

On dit que le bâtiment, une fois plus gros que ceux qui viennent pour l'honorable Compagnie, était plein. Il a transporté des États-Unis en ce pays treize familles, parmi lesquelles on compte cinq ministres, des ouvriers, des fermiers, des forgerons, des maîtres et maîtresses d'école, des filles à marier, des prédicants docteurs. La distribution en est déjà faite : ils s'emparent des meilleures places. Dans leur triomphe ils se rient de notre nombre, de notre fai-

blesse apparente, semblables à Goliath se moquant de David. Le poste de Nesqually possède déjà un prédicant médecin, un ouvrier, une maîtresse d'école qui refuse la main de ci-devant Wilson. Un autre est parti pour le fort George, pour aller de là s'établir à la pointe des Tchinouks qui se trouve sur la mer Pacifique, au nord de la rivière Colombie. Un troisième établissement est en contemplation, à trois jours de marche du Wallamette, au sud, au poste ou au fort des Umpquas, sur la rivière de ce nom. Il est question pour eux de faire partir un ministre pour les postes du nord, où l'on se rend par la rivière Okanagan. Les sauvages y vivent en peuplade à l'entour des forts. Les établissements du Wallamette, des Dalles, du Walla-Walla, de Colville ont reçu du renfort en hommes et en effets. Voilà donc huit établissements dans lesquels chaque prédicant n'a qu'une langue à étudier et à apprendre, où il peut [avoir] par sa résidence, les soins de la médecine, la distribution des habits, gagner beaucoup d'influence, faire beaucoup de mal. Que de puissants efforts pour répandre l'erreur! pour propager une secte insignifiante, pour nourrir des prédicants avec leurs femmes et leurs enfants! Le Dr White, du Wallamette, me disait dernièrement que leurs ministres n'étaient pas assez instruits. Ils en ont reçu un depuis peu afin de l'envoyer, dit-on, s'établir chez les Clatsops qui vivent au nord de la Colombie, sur la mer Pacifique. Il aura fait son cours de théologie en tenant la charrue. Ma confiance se ranime cependant à la vue de notre nombre, quand je pense au nom de qui nous sommes envoyés; quand je me rappelle le nombre de 12 contre l'Univers entier conjuré contre les véritables apôtres du Dieu fort, vivant et éternel. *Quare fremuerunt gentes*¹³², &c. Quand le temps des miséricordes du Seigneur sera arrivé pour la conversion des sauvages de ce pays, il saura bien faire fondre comme la cire cette puis-

sance colossale, et cet étalage de grandeur et de puissance s'écroulera en un instant. Le bon Dieu accorde tout à la faveur de la prière. Oh! que nous en avons besoin, Monseigneur, pour nous soutenir au milieu de l'orage et du combat! Levez donc, s'il vous plaît, les mains au ciel pour nous et ne cessez de nous recommander aux ferventes prières des bonnes âmes des missions de la Rivière-Rouge et du Canada.

Aussitôt que les mauvais temps de l'hiver ont été passés, je me suis mis en campagne. Je laissai le Wallamette au commencement de mai, pour aller faire une mission d'une quinzaine de jours à Nesqualy, avant l'arrivée du prédicant méthodiste. Après quinze jours donnés à l'instruction des femmes, des enfants des blancs et des sauvages qui viennent de la baie Puget Sound en petit nombre, après avoir fait sept à huit baptêmes parmi les sauvages, lorsque je pensais à m'en retourner, les sauvages de la baie m'envoyèrent chercher. Je m'empressai de me rendre à leur désir. J'allai prendre possession de l'Île Whidbey's Island, éloignée de 30 lieues du poste de Nesqualy. Elle est propre à former un grand établissement qui sera le centre d'une vaste et nombreuse chrétienté. À peine deux à trois prêtres pourront-ils suffire à la besogne dès à présent. Les sauvages fourmillent de tous côtés. Il y a divers dialectes; tous paraissent décidés à prendre leur clan vers nous. Plus on gagne au nord, plus il y aura des moissons à recueillir, 30 à 40 000 âmes à convertir, qui sait. Oh! qu'il est douloureux de n'être que deux! J'ai baptisé plus de 200 enfants; j'ai donné pendant plusieurs jours la sainte messe, des instructions au moyen de l'échelle catholique, dont je conçois de plus en plus l'importance et l'utilité. C'est un don, un présent du ciel. On y trouve tout ce que l'on veut, tout y frappe les sens. Les sauvages passent des journées à l'entendre expliquer, sans paraître se lasser

de la regarder. Une fois comprise, c'est fini, elle demeure gravée pour toujours dans leur imagination. C'est inimitable pour les protestants, j'en ai vu qui n'osent la regarder. J'en ai fait une nombreuse distribution sur le plan de celle que j'envoie à V.G. Les grands chefs que l'on avait instruits dans les missions précédentes, faites à Nesqualy, sont devenus de véritables apôtres en faveur de leurs gens, auxquels ils ont montré le signe de la croix, quelques cantiques et ce qu'ils avaient retenu de nos instructions au moyen de ladite échelle. C'était un spectacle attendrissant pour moi de les voir se mettre à genoux, faire très bien et tous ensemble le signe de la croix en prononçant les paroles, et chanter avec justesse, avec force, les petits cantiques tchinouks que leurs chefs leur avaient appris. Quelle joie pour eux de voir pour la première fois la robe noire, qu'ils n'avaient point encore vue pour la plupart! Fasse le ciel qu'il nous vienne bien vite de l'aide afin de pouvoir cultiver et former cette vigne qui promet des fruits en si grande abondance! Avec quel empressement ces pauvres gens se jetaient-ils au pied de la croix pour l'embrasser!

L'ennemi du salut des hommes nous avait fait devancer. M. Lee s'était rendu à Vancouver dans le mois de janvier pour y faire des prosélytes. Ce qui obligea M. Demers à se mettre en campagne avant moi afin d'aller arrêter le progrès du mal, comme le dernier rapport l'exprime. Pendant que j'étais allé à Nesqualy, il descendit chez les Tchinouks où il passa une quinzaine de jours. Il donna des instructions, fit sept à huit baptêmes. Un seul reçut une échelle catholique, plusieurs montrèrent de l'indifférence. M. Lee, qui par hasard s'y rencontra en même temps que M. Demers, ayant eu quelques paroles avec les sauvages qu'il avait attirés à lui, se retira au bout de quelques jours, après s'être

vu délaissé. Le missionnaire, M. D. ne manqua pas de profiter de cet avantage.

La maison du Cowlitz est faite de pièces de bois rond. M. Demers qui y a passé l'hiver y a été exposé à la pluie et au vent. Malgré les pluies et les mauvais chemins, les femmes et les enfants ont été généralement trois fois par semaine recevoir l'instruction du missionnaire pendant l'hiver. Plusieurs jeunes garçons ont reçu des leçons de catéchisme, de plain-chant, de lecture, &c, tous les soirs. Le nombre de cantiques que l'on chante à cette mission se monte à trente. Augustin Rochon a labouré une partie de l'hiver. M. Demers ayant eu Paul Guilbault¹³³ pour fermier, mon engagé Rochon est venu prendre soin de la ferme du Wallamette. Celle du Cowlitz comprend environ 30 arpents de terre labourée. La semence a été de 18 m. blé dans la vieille terre, 10 dans la terre neuve, il y vient peu, 20 m. pois, 20 d'avoine, 2 à 3 d'orge, 20 de patates. J'ai été obligé d'agrandir la terre de la mission du Cowlitz; d'abord j'ai fait un échange avec Larocque, voisin à droite, afin de me procurer une jolie pointe sur la terre haute, pour y bâtir la chapelle. Je devais lui rendre son travail, ses bâtisses, sur un terrain à gauche de notre mission. Cet homme, menaçant de vendre ses droits, je craignis de tomber entre des mains dures et exigeantes; et, étant faute de main-d'œuvre, dans l'impossibilité de lui remettre bien vite les choses dans son premier état, sans nuire beaucoup à la mission, et même au-delà de 100 £, prix qu'il a fait pour ses ouvrages et ses frais. Tout le monde me presse d'acheter, m'assurant que j'y gagnerais. La terre de la mission a maintenant 15 arpents de large, possède du bois de toutes espèces pour la vie de plusieurs. La récolte au Cowlitz se monte à 1000 gerbes de blé, 300 d'avoine, &c. Peut-être pourrai-je vendre 100 m. blé. Le bois destiné d'abord pour un presbytère a été donné

pour élever une chapelle de 48 pieds sur 30. C'est le 17 juin que j'ai eu la consolation de voir cette chapelle debout. Les habitants en ont donné l'ouvrage à l'entreprise pour 18 £, de manière à la rendre convenable et propre pour la célébration des saints mystères cet automne. La maison destinée pour Larocque, de 30 sur 20, est élevée près de la chapelle pour servir de presbytère. J'espère que M. Demers s'y logera aux approches de l'hiver. Cette mission est sur le point de faire face à ses frais. La vieille maison servira de hangar. On y trouve de plus un *cavereau*, une grange de 60 sur 30, à part de celle de Larocque, sur la terre duquel se trouve 30 arpents de terre labourée. Le Dr McLoughlin a fait présent de quatre vaches à lait; on y trouve encore six chevaux, deux juments avec leurs poulains, une paire de bœufs de 2 ans, que j'ai eus de Larocque par échange, à remettre au Wallamette où il vient s'établir; une pouliche de 2 ans, par échange de la même manière; qui plus est, six truies qui rapportent deux à trois fois par année. Sans doute les plus gros frais sont faits. Le Cowlitz possède un moulin à scie. Le moulin à farine viendra par la suite. Ayant le moyen de me procurer des planches pour les bâtisses, je me suis hâté de remettre les deux scieurs Owwhyhus, arrivés ce printemps avec deux serviteurs, à la fin de mars, suivant ma demande. Mon espérance n'avait pas été couronnée de succès. Un des scieurs manqua mourir en montant avec M. Demers au Cowlitz. Sur trois mois, à peine a-t-il pu scier un mois, étant toujours malade; encore, à deux ne pouvaient-ils scier que deux traits de 10 pieds par jour.

Quant aux serviteurs, celui de M. Demers est actif, fort et vigoureux. Le mien est toujours malade, il a eu entre-temps les reins cassés ou démanchés. Je vais le renvoyer par la première occasion.

Quant au plan d'avoir des vieillards avec femmes et enfants, il a été loin de réussir. Le bon vieux de M. Demers aurait voulu avoir mer et poissons, il s'est retiré; le mien m'avait abandonné avant que j'arrivasse au Wallamette le 27 juin dernier. Il est difficile de contenter les femmes sauvages. C'est une expérience pour moi.

La mission de Vancouver a été exposée quelques mois aux menées extraordinaires de Daniel Lee, homme fanatique qui en a assez fait pour se faire passer pour fou. Les mensonges, les menaces, les promesses de présents lui servaient tour à tour pour gagner les sauvages. L'espérance du gain en attira un certain nombre autour de lui. Après des discours, des prières, des cris, des pleurs et des gémissements sans fin, durant quelques mois, il a osé administrer le baptême, je ne dis pas seulement à ceux qui l'avaient écouté, mais à tous ceux qui eurent la faiblesse de se laisser gagner par ses persuasions du moment, jusqu'à les prendre par le bras! Il en est des nôtres qui ont eu le courage de s'y refuser. M. Demers se trouva là à temps pour arrêter la défection, pour soutenir la foi des faibles, affermir le courage des forts, déjouer les trames, détruire les raisons, la force des menaces, des promesses du soi-disant ministre. Les femmes étaient en état de fermer la bouche à ces pauvres ignorants qui, après deux mois, même après leur baptême, ne pouvaient dire ce que c'est que Dieu. Je m'attendais à voir élever une chapelle à Vancouver, mais je pense que les ouvrages pressés en ont empêché la construction. Il se trouve peu de monde à ce poste. La dame Leblanc y demeure; sa dernière fille suivra la religion de sa mère. Les objections montrées précédemment n'existent plus sous le règne actuel. Je ferai faire la première communion à plusieurs enfants qui savent tout le catéchisme, lorsque je visiterai ce poste pour la première fois.

V.G. s'étonne sans doute de voir qu'il n'y a pas encore eu de première communion au Cowlitz ni au Wallamette. Il faut en attribuer la cause à nos courses continuelles d'un lieu à un autre, à la difficulté qu'il y a de faire apprendre le catéchisme à des femmes et à des enfants qui entendent peu ou point du tout le français. Quant aux prières, un bon nombre les sait parfaitement; ceux-là les montrent au reste de la famille. Par le secours de l'échelle catholique, puisque tous sont capables de répondre en jargon tchinouk sur les principales vérités de la religion. Mais je tiens à ce que le catéchisme soit appris et su en français. D'ailleurs les pluies de l'hiver, l'éloignement des habitations empêchent même les femmes et les enfants de venir de si loin dans la belle saison.

Les gens libres cultivateurs ne voient point avec plaisir les missionnaires les abandonner dans la saison du temps libre, plusieurs en ont murmuré. Ces gens-là nous aident à vivre, ils ont quelque espèce de raison. Cependant, comment faire des missions au loin dans la mauvaise saison des pluies? Le poste du Wallamette augmente de plus en plus, il y aura près de 60 habitants catholiques cet automne. L'ignorance des femmes et des enfants, la proximité de la mission méthodiste, la légèreté de plusieurs des nôtres, les embûches et les pièges qu'on tend à la bonne foi de plusieurs, font que la résidence d'un prêtre serait d'une absolue nécessité à la mission de Saint-Paul. La mission du Wallamette se sauvera difficilement du naufrage sans la présence d'un missionnaire zélé, actif, ferme, toujours prêt à reprendre, à encourager, à veiller sur tous les points, à stimuler les uns, à aiguillonner les autres. Il est certain que l'établissement des magasins, des forges à la mission méthodiste sera dangereux sous plus d'un rapport à la population

catholique, connaissant les efforts et les ruses de plusieurs pour gagner les nôtres.

Cependant la Providence nous sert, et ladite mission ne prend pas toutes ses précautions pour gagner du terrain. On avait dit ci-devant : Vous n'avez rien à payer pour les services du Dr White, et depuis peu, des comptes étranges et extraordinaires ont paru après trois à quatre ans de remise et de gratis. On se demande où est la bonne foi des ministres. Quel exemple donnent-ils au peuple? La raison est qu'ils ne s'attendent plus aux souscriptions des Canadiens, et c'est le moyen d'en tirer; ou bien le Dr White qui s'en va, a besoin d'argent pour payer son passage. D'autres disent : C'est afin de faire voir la nécessité d'avoir un gouvernement ici, si les gens refusent de payer. N'importe, le manque de parole leur nuit plus qu'ils ne pensent.

Le départ du Dr White est un coup de la divine Providence tant envers moi qu'envers la mission catholique. C'est un acte de la protection particulière de notre protectrice, de notre gardienne, notre bonne mère Marie. C'est ce que je ferai connaître par la suite. Outre le vaisseau de M. Lee, est arrivé vers le milieu du mois de juin un petit brick américain, chargé de sel pour faire une salaison de saumon. Il s'en retourne et espère revenir pour ouvrir le commerce. Je redoute l'entrée des boissons enivrantes. La récolte s'est faite ici en quatre à cinq semaines, elle est des plus belles et des plus abondantes. Les Canadiens travaillent à l'envi; les Américains font peu. Tout a été serré en bon état, sans pluie, l'été a été sec. La semence du blé d'automne sur la terre achetée de Lavigueur¹³⁴ était de 20 minots blé; celle du printemps a été de 15 sur vieille terre. De plus, 15 minots avoine, 20 minots pois, 26 minots patates. On a eu pour récolte 2000 gerbes de blé, 3 à 400 gerbes d'avoine, peut-être 60 minots de pois. Il y aura peu de patates.

J'espère faire passer à notre crédit 2 à 300 m. blé avec le montant de 50 à 60 £ de souscription faite parmi les serveurs. La récolte a commencé vers le 10 juillet pour le blé d'automne et les pois du printemps. La grange de Lavigueur se trouve de 80 sur 25 par une allonge faite par Augustin Rochon. Il y a deux batteries. Au sud de ladite bâtisse se trouve une étable. Ladite ferme peut avoir 60 arpents de terre labourée. Ainsi les deux fermes sont à peu près égales. On labourera prochainement la vieille pour le blé d'automne, et la terre neuve tout l'hiver, suivant le monde et les forces de chaque mission.

La crue ordinaire des eaux au mois de juin a surpassé celle des années précédentes. L'eau a passé sur les prairies à un et deux milles du lit de la Colombie. L'honorable Compagnie a beaucoup perdu de blé de semence, qui s'est trouvé submergé, à Vancouver et dans les environs. Cette inondation arrive tous les quatre à cinq ans. Il a été semé sur la ferme de la Compagnie, au Cowlitz, 760 minots blé, 100 pois, 100 d'avoine, 50 d'orge. On dit que la récolte ne se perd pas à l'attente. On sait qu'il existe un contrat entre ladite Compagnie et les Russiens établis au nord, par lequel ces derniers reçoivent 8 à 10 000 minots de blé et plusieurs milliers de [] par année, afin de laisser à l'honorable Compagnie la jouissance de deux de leurs forts et le privilège de la traite aux dits établissements pendant dix ans.

M. Demers est parti le 29 juin pour Colville; le 10 [juillet], il était au Walla-Walla; parti ce jour-là du même poste, il s'est rendu le 16 à Colville, sans accident sérieux. L'administration des sauvages d'en haut fait beaucoup de tort à celle des nations du bas de la rivière et des alentours. S'il ne nous vient du renfort, je serai forcé d'abandonner cette mission, pour travailler au salut des sauvages qui nous environnent, quoique plus mal disposés, si l'on en excepte ceux de

la baie Puget-Sound. L'Île de Whidbey est peu distante de l'embouchure de la rivière Fraser; de ses côtes on aperçoit au loin la pointe nord de l'Île Vancouver, qui est peuplée de sauvages barbares.

Un meurtre affreux a été commis depuis quinze jours sur la personne d'un serviteur de l'honorable Compagnie, nommé McKay, occupé à saler du saumon à trois lieues en-deçà du fort George. Sa femme aurait été brutalement violée par le scélérat; et lui aurait été tiré à balle, aurait eu la tête tranchée et le ventre ouvert, à ce qu'il paraît. Un meurtre si atroce, fait pour se venger de ce que le commandant du fort George avait refusé de la boisson, ne restera pas impuni. Au commandement du Dr McLoughlin, tous les serviteurs de la Compagnie, les habitants du Cowlitz et du Wallamette en grand nombre sont descendus. On dit que les scélérats sont loin. Je crains que quelques-uns de mes gens y perdent la vie. Quelques canons de 8 et un de 28 ont été descendus sur un petit vaisseau. Je crains les suites de cette malheureuse affaire.

Malgré le bon nombre de catéchismes reçus du Canada, nous voilà à bout. Le ministre presbytérien demandé et attendu de jour en jour, depuis le mois de juin, par un second vaisseau d'Angleterre, n'est pas encore arrivé. Il a été demandé en l'absence du Dr McLoughlin. On est en peine du bâtiment. La Société de la propagation de la foi en France s'est montrée généreuse envers la mission de la Colombie. On a reçu ce printemps une caisse de livres et une caisse d'ornements de Paris, très en bon ordre. Je transmets à V.G. l'état de la facture des livres et la lettre qui accompagnait la caisse précieuse des ornements. Ces deux pièces vous sont nécessaires pour en accuser la réception par nous. J'ai aussi reçu par la même voie la caisse envoyée de Québec à Londres en l'automne de 1838, en bon état. Une autre pe-

tite caisse, envoyée par M. De Laporte : elle renfermait deux pièces d'étoffe à soutane d'été. M. Demers avait déjà pu s'en procurer par ici. M. De Laporte m'annonce l'envoi d'une caisse arrivée à Londres de Québec, peu avant le départ du vaisseau. Nous ne l'avons point reçue. Nous avons reçu plusieurs livres non demandés, du moins en si grand nombre. Sachant que les missionnaires de la Rivière-Rouge sont courts d'*Ordo perpetuus*¹³⁵, j'en envoie le seul qui se trouve au Wallamette.

Je me dispense d'envoyer le gros de mon rapport par la voie des montagnes cet automne, m'étant aperçu que par cette voie nos papiers ne peuvent se rendre à Québec qu'en automne. Je vous prie d'envoyer à Québec, par toutes les occasions possibles, toutes les lettres que j'adresse à V.G., dans l'intérêt de la mission de la Colombie, afin qu'on puisse là en recueillir ce qui peut intéresser. Les paquets par la voie de la mer devant trop coûter, je fais passer par l'intérieur plusieurs lettres qui ne manquent pas d'intérêt, afin qu'après en avoir pris connaissance vous ayez la bonté de les faire passer plus loin. J'attends à grande hâte les dépêches de l'automne. On dit qu'il vient des familles américaines par la voie des prairies. M. Demers m'annonce l'arrivée prochaine de deux prêtres français pour l'établissement d'une mission chez les Têtes-Plates. J'ai hâte de savoir sur quel pied elle sera établie, par quelle juridiction elle sera gouvernée : par les évêques de Québec ou de St. Louis? N'importe, nous tendrons au même but, nous nous entraiderons; liés ensemble nous serons plus forts. Dieu soit loué, béni à jamais pour un si grand bienfait! *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus!*

Afin de mettre V.G. à même d'apprécier à sa juste valeur la grandeur du présent reçu de Paris par votre entremise, et pour vous mettre en état d'offrir aux donateurs tous les re-

merciements que mérite une générosité, une libéralité si extraordinaire, je transmets ici-bas le nombre des effets reçus, avec le montant par approximation de leur valeur.

21 chasubles communes à 5 £ :	105 £
5 chasubles belles, neuves, moire de soie,	
5 couleurs à 10 £ :	50 £
6 aubes à 15/; une à 3 £	6,15,0
10 cordons d'aubes à 5/	2,10,0
9 amicts à /6	0,4,6
½ douz. lavabos	0,0,3
15 corporaux	0,15,0
9 pales	0,5,0
1 calice, fausse coupe, d'argent, ouvrage en bosse, relief	25 £
1 <i>id.</i> , petit, commun, d'argent	8 £
2 gaufriers à hosties	2 £
2 fers à couper les petites hosties	0,5,0
5 missels in-folio, reliés en neuf, anciens, à 15/	3,15,0
1 portrait de saint Vincent de Paul, sur mousseline	1,0,0
1 devant d'autel, ouvrage en fil sur point	1,0,0
2 pierres sacrées de marbre blanc, non consacrées, non plus que les calices	2,0,0
Total :	209,7,6 £

M. l'abbé De Laporte nous presse d'envoyer des rapports afin de disposer les membres des conseils en notre faveur, surtout à Paris dont le conseil a à pourvoir aux besoins des missions du nord de l'Amérique septentrionale. Mais le temps me manque, je ne puis écrire à tout le monde, ce serait peut-être répéter les rapports que vous avez déjà envoyés. Je verrai pas la suite. Mais, de grâce, pressez pour nous obtenir du secours et un évêque pour conduire et diri-

ger cette mission. Voyez dans les États-Unis comme les missions prennent leur essor sous la direction des évêques! Les prêtres suivront bien vite, sinon du Canada, du moins de France, sans plus retarder. Les deux prêtres français vont de leur côté nous devancer, étant mieux appuyés. Ils réussissent mieux, loin du voisinage empesté des blancs qui gâtent tout par leurs mauvais exemples, assez généralement.

Le secrétaire de l'œuvre de la propagation de la foi à Paris est M. Choiselat Gallien, rue du Pot-de-fer, Saint-Sulpice, N° 8, Paris.

Le jargon tchinouk est appris par les Canadiens et les blancs en général, et porté par eux dans les différents forts en-deçà des montagnes. Par ce moyen un grand nombre de sauvages l'apprennent et le parlent facilement. D'ailleurs le fort de Vancouver est fréquenté par des hommes de toutes les langues de ce pays, de sorte que l'on trouve aisément en tout lieu la facilité de se faire comprendre à bien des personnes de divers dialectes, par le moyen des interprètes qui parlent le jargon tchinouk. M. Demers le possède très bien. Pour moi, sans y exceller, je me fais comprendre parfaitement bien. J'explique le catéchisme de cette manière, l'on vient à bout d'exprimer et de faire comprendre sa pensée. C'est un avantage extraordinaire pour nous qui ne pouvons nous livrer à l'étude d'une langue particulière, à cause de nos occupations. C'est un composé de diverses langues, de ce pays et d'ailleurs. Autant que je puis le connaître, les langues des sauvages de l'ouest des montagnes de Roches n'ont aucun rapport avec celles d'Europe, du Canada. Il n'y a ni déclinaisons, ni conjugaisons, point de genres, point de nombres, point de syntaxe, ce qui abrège bien des difficultés; avec tout cela, cependant, on peut facilement exprimer sa pensée, et même sans amphibologie, quoique ces langues soient très pauvres. D'ailleurs, il s'en trouve qui ont entre

elles beaucoup de rapports. Il sera difficile de faire les prières mot à mot : la pauvreté de ces langues exigera qu'on prenne des tournures, des périphrases. Les cantiques tchinouks sont sus et chantés au loin. J'ai maintenant ici un grand chef de la rivière Yakaman, qui se trouve au côté opposé de celle des Nez-Percés; je lui explique, à lui et à ses gens, l'échelle catholique. Son enfant est baptisé. Le père est au comble de la joie, il m'offre trois de ses gens pour travailler à la mission, trois de ses enfants à instruire. Mais nous ne pouvons suffire à tous. Ce chef et ses gens savent dire trois sortes de chapelets en leur langue yakaman. L'idée m'en est venue à Whidbey Island afin d'accoutumer les sauvages à mettre de la différence entre nos pratiques de dévotion et celles des prédicants. Il sera difficile aux ministres de leur ôter la dévotion de prier à l'aide du chapelet. Les sauvages sont fiers de porter ce signe dont ils ne connaissent pas encore toute la vertu. Ces sortes de chapelets sont courts, ils le commencent par le signe de la croix, qui est suivi de Gloire au Père, au Fils, gloire au Saint-Esprit; les autres répètent la même chose. Sur chacun des trois premiers petits grains, l'un dit : Jésus-Christ; les autres répondent : Ayez pitié de nous. Sur les gros grains : Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit; les autres répètent la même chose. Ils le finissent tel qu'ils l'ont commencé. Vient ensuite celui de Marie, après quoi celui de saint Joseph, de la même manière que le premier, tant qu'aux réponses, au commencement et à la fin. Quand on sera initié aux langues des différentes nations, on leur montrera les prières en règle et plus au long. Quelques Canadiens me disent que bientôt je ne saurai que faire des sauvages d'en haut qui viendront s'établir à l'entour de ma mission. Ils aiment à faire apprendre à lire à leurs enfants. Pour le moment, je ne puis trop entreprendre, faute de moyen. Je suis

obligé de refuser aujourd'hui de prendre avec moi le garçon d'un sauvage Cayous, du Walla-Walla, pour la même raison. Il était venu l'amener à la mission méthodiste, mais il le ramène avec lui. Je vais le rendre habile sur l'échelle catholique avant son départ, il ne s'en retournera pas les mains vides, ni sans savoir quelque chose par le moyen du jargon tchinouk qu'il parle très bien. La langue cayous est différente de celles des Walla-Walla et des Nez-Percés. On compte trois dialectes au Walla-Walla; celui des Yakaman forme le quatrième. Ce dernier se rapproche de celui des Klikatates ou lui est presque semblable. Les Klikatates vivent dans l'intérieur du vaste pays qui se trouve depuis Vancouver jusqu'à la Yakaman, en gagnant Nesqually sur le Puget Sound. Les sauvages de l'intérieur [] par l'exemple dépravé d'un bon nombre de blancs.

J'aurais encore bien des choses à dire, mais le temps presse, je passe une partie de la nuit à écrire (le 1^{er} septembre) afin de ne pas manquer l'occasion qui part pour Vancouver demain matin. Ce que je dis est un faible aperçu de la réalité. Il y a du bien à faire par ici, il y a du mal à arrêter, de l'ivraie à arracher, des vertus à faire croître dans des cœurs bien disposés. Oh! Monseigneur, venez à notre aide avec des auxiliaires, des maîtres et maîtresses d'école, pour la lecture et l'industrie; venez, nous vous attendons à bras ouverts¹³⁶. Le caractère épiscopal saura aplanir bien des difficultés, dirigera les plans, les missions à faire et à établir. Quand V.G. sera au poste à la garde du troupeau, les missionnaires pourront sans gêne se laisser aller à toute l'ardeur de leur zèle, suivant les impressions de l'amour de Dieu et les ardeurs du feu de la charité. De retour de nos courses apostoliques, nous viendrions puiser aux pieds de V.G. de nouvelles forces, un nouveau courage, afin de retourner tout de nouveau au combat. Ah! Monseigneur, nous

n'avons pas le temps de penser à nous. J'en tremble de peur. Je prie, j'engage mon cher confrère à prier; mais le Seigneur éventrera-t-il la prière des pécheurs? Notre confiance se tourne vers vous, Monseigneur, vers nos amis de la Rivière-Rouge, vers les âmes ferventes et pieuses du Canada, et surtout vers les dévotes confréries de l'œuvre sainte de la propagation de la foi, afin qu'à la vue des vœux, des prières, des soupirs et des larmes de tant de personnes pieuses, le Seigneur daigne se laisser toucher en notre faveur; en faveur des pauvres peuples qui sont encore assis à l'ombre des ténèbres de l'infidélité, qui périssent faute d'une main secourable pour les en tirer. Oh, Dieu! faut-il que tant d'âmes périssent sans avoir, sans recevoir une part à la rédemption du Sauveur des hommes! Faut-il que l'enfer se remplisse tous les jours des âmes de nos frères, sans qu'il se trouve des cœurs sensibles pour voler à leur secours! La fin des siècles approche, l'ennemi du salut des hommes fait des efforts incroyables, il lève des armées, il les envoie dans tous les coins de la terre; l'armée du Dieu vivant s'avance aussi, elle est soutenue par les offrandes, la généreuse libéralité de l'œuvre admirable de la propagation de la foi, par la ferveur et le nombre des prières de ses membres de toutes les classes. Le combat est commencé, les missionnaires en sont aux prises. Ils sont en petit nombre, mais ils marchent au nom du Dieu des armées, ils portent le signe du Fils de l'homme. Courage, généreux [], priez, soutenez-nous, combattez avec nous; veillez sur nous vous-mêmes, en travaillant pour nous, ne vous oubliez pas vous-mêmes. De la persévérance, du zèle pour la gloire de notre Dieu. La victoire penche vers nous; c'est à vous que nous devons la gloire du triomphe. Vous recevrez des couronnes immortelles pour récompense de vos efforts. Ô Dieu des miséricordes! bénissez mille et mille fois l'armée sainte qui marche sous les

ordres de Jésus notre Rédempteur. Mais, Monseigneur, où me suis-je laissé aller? Veuillez bien m'excuser. Daignez bénir les missionnaires de la Colombie, bénir leur entreprise, bénir les peuples qu'ils évangélisent, offrez sans cesse des vœux pour nous, afin qu'après [avoir] prêché aux autres nous ne nous perdrons pas nous-mêmes. Daignez recevoir les vœux de mon cher confrère et les miens pour les jours heureux de V.G., accepter les hommages de nos respects, de notre vénération pour votre personne sacrée, dont j'ai l'honneur d'être pour la vie, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre, miss^r

P.-S. Mes respects à M. Belcourt, à M. Thibault, à M. Mayrand, &c. Sans oublier les MM. de l'honorable Compagnie et autres personnes qui s'intéressent à notre bonheur.

F.N.B.

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur l'archevêque de Québec
Québec, Bas-Canada
AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 161

Saint-Paul du Wallamette, le 9 novembre 1840

Monseigneur,

Le capitaine Couch¹³⁷, de la goélette *Maryland*, qui a laissé la rivière pour New York, au commencement du mois d'octobre dernier, est le porteur de nombreux documents

pour V.G. Il a pour passer le célèbre Dr White, membre excommunié et rejeté par la secte méthodiste du Wallamette. Je renvoie à une autre fois le détail de cette curieuse affaire. Une jeune fille de 17 ans, d'extraction canadienne, nommée Lisette Charpentier, qui lui avait été mise autrefois entre les mains, a été par lui emmenée, malgré mes représentations et celles du Dr McLoughlin. L'enfant s'était attachée à la dame. La connaissance de ce fait ne devrait pas être inutile à quelqu'un des membres du clergé catholique de New York. Le Dr White a emporté avec lui les lettres du Dr Milner. Puissent-elles lui devenir une planche de salut dans sa disgrâce!

La brigade est arrivée à Vancouver vers la fin du mois dernier. Grand a été le désappointement, dit-on, en ne voyant arriver que trois berges montées par trente hommes, au lieu de six et une centaine de serviteurs. J'ai reçu du Canada tous les papiers que je devais en attendre, en très bon état, en particulier les lettres de V.G., celle de Monseigneur le coadjuteur, accompagnées d'un bon nombre d'autres, tant des Cèdres que d'autre part. Hélas! que de pertes dans le clergé : deux évêques et dix prêtres! Quel affligeant et désolant refus de la part de l'honorable CBH! Qu'il est douloureux de s'entendre dire par des laïques protestants qu'il faut connaître les progrès de la mission de M. Blanchet avant d'accorder des passages! De là il va arriver que les méthodistes et presbytériens vont s'attacher les sauvages, contre l'intérêt de l'honorable Compagnie. Si l'honorable comité était au fait des efforts et des trames de plusieurs de nos concitoyens, le passage serait bientôt accordé. En outre, il faut l'avouer, peut-être que les missions gênent ou que l'on est jaloux des progrès de la nôtre. C'est justement à cause de cela qu'il faut forcer.

Notre vénérable gouverneur McLoughlin, dans son chagrin, a dit : Il est peut-être imprudent de faire parler les autres sur le papier. Eh bien, moi, je dis : Les plaines, les prairies nous sont ouvertes; qu'on envoie donc des prêtres par St. Louis. Le bâtiment de la Compagnie, qui va deux à trois fois à la Californie et à Oahu par année, les amènera de là ici. Qu'on en envoie donc à ces ports par la France, par New York, par le golfe Mexique. Rendus ici, ils seront indépendants. Le clergé refusera-t-il de coopérer à cette bonne œuvre? Non.

Quand saint Paul, saint François-Xavier avaient converti une nation, ils y laissaient des pasteurs pour la cultiver. Et les missions que nous allons faire chez les sauvages leur deviennent presque inutiles, faute de prêtres pour les cultiver et les affermir dans leurs heureuses dispositions. Que la pieuse Association de la propagation de la foi, à Québec, redouble donc de ferveur, de zèle, pour nous obtenir du ciel ce que les hommes nous refusent. Je ne puis plus convenablement abandonner mon poste du Wallamette. Il y a trop à faire pour le perdre de vue. Il est trop environné de loups pour l'abandonner et le laisser de loin et longtemps.

Un Père jésuite, venu de St. Louis, cet été dernier, s'est rendu à cinq jours de marche de Colville. Il a trouvé le pays de son goût, a instruit et baptisé un grand nombre de sauvages, Têtes-Plates et autres. Les Pieds-Noirs, dit-on, ont voulu le choisir pour leur chef. Il est reparti; il reviendra le printemps prochain avec une brigade de prêtres, pour établir une mission là-haut. Mais ce ne sera pas un soulagement à nos peines, dans notre embarras. N'importe, le Seigneur tirera sa gloire de ce côté-là. Pour nous, nous ne sommes pas dignes d'en faire davantage.

Monseigneur Pompallier¹³⁸, évêque de l'Océanie Occidentale, fait de grands progrès à la Nouvelle-Zélande. Mon-

seigneur de l'Océanie Orientale (Rouchouze) fait des merveilles, tout plie devant ses missionnaires. Les Îles Marquises sont catholiques. Il a huit prêtres aux Marquises; il en a quatre avec lui aux Îles Sandwich où il s'est rendu dans le mois de mai dernier. Une vaste église a été commencée, la sainte messe y sera célébrée cet automne. Les indigènes se rendent par milliers. Quarante prêtres ne seraient pas trop pour la besogne. Voilà des missions. Et nous, nous ne faisons que végéter, faute d'auxiliaires. *Adjuva nos, Deus salutaris noster*¹³⁹.

M. Demers est venu me voir au Wallamette, à son retour de Colville où il a instruit et baptisé beaucoup d'enfants de fidèles et de sauvages, et le long de la route. Il s'est rendu à Cowlitz pour y passer l'hiver et y faire finir la chapelle du lieu. J'ai fait faire la première communion au Wallamette à deux garçons, deux femmes et quatre filles au commencement d'octobre. Les habitants ont élevé la charpente d'une maison de 60 sur 25 pour servir aux hommes, aux femmes et au logement du bedeau. Il est question de 50 à 60 familles qui doivent laisser la rivière pour se rendre au Wallamette. La jolie pointe de bois, sur prairie basse, a été cédée à la mission. Elle se trouve en avant du terrain de l'église, entre la Wallamette et la prairie haute. Cette pointe a, dit-on, 40 arpents. Il s'y trouve des lacs, la place d'un moulin à eau. Ce sera le lieu du pâturage des animaux. La mission ne manquera jamais de bois. Cette pointe en est riche.

J'ai reçu la lettre de la révérende mère Saint-Henri. Je pense que le Seigneur a exaucé ses vœux à l'égard de son digne et vénérable frère, notre excellent gouverneur. Les lettres du Dr Milner et quelques livres de controverse lui sont tombés sous la main; il les a dévorés pour ainsi dire. Il a lu Cobbett¹⁴⁰ avec plaisir. Il nous assiste, il nous soutient. Il assiste à la messe le dimanche, y fait le signe de la croix.

Le dernier dimanche, il a lu l'entretien de la sainte messe. J'ai accepté avec plaisir l'offre de son joli tableau de saint François à l'autel. Les beaux chandeliers ont servi par deux fois. Je lui ai fait passer plusieurs livres de dévotion. Enfin, m'étant rendu à son invitation pour prendre le thé à la salle des bourgeois, il a fait au bénédicité et aux grâces un grand signe de croix devant tous les messieurs présents. C'est, je pense, son premier acte public de catholicité, fait en dehors de l'église. Le lendemain, il me demanda un Nouveau Testament en français. Mais je n'en ai pas. Il me faudrait une Bible de Douai, dorée sur tranche, pour lui en faire un présent.

Je termine en me jetant aux pieds de V.G. Je les embrasse humblement. Je demande avec instance votre bénédiction pour les deux missionnaires de la Colombie. Daignez nous recommander aux ferventes prières des communautés et des membres du clergé. Nous sommes environnés d'ennemis spirituels et temporels, à l'intérieur et à l'extérieur. Soutenez, s'il vous plaît, notre faiblesse. Daignez agréer les sentiments de la profonde vénération, l'expression du respect le plus profond, les marques de l'attachement le plus sincère avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre Miss^{re}

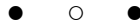
P.-S. Veuillez me permettre de présenter ici mes respects et mes devoirs à Monseigneur le coadjuteur de Québec, aux évêques de Montréal, aux messieurs du séminaire de Québec et de Montréal, de la cure, &c.

Nous avons chacun un poêle de trois pieds. C'est fort commode. Je vois qu'on va nous en envoyer. Des catéchismes, nous en manquons, des livres anglais pour la

messe, de controverses. Milner à Sturges¹⁴¹, &c, des graines de Job : elles viendraient par ici; des croix, images.

Je baise les mains obligeantes de M. le secrétaire Cazeau, ptre.

J'ignore si j'aurai le temps d'écrire à mon frère. Je l'embrasse tendrement, ainsi que ma famille.



Mission de la Colombie

RMDQ, N° 4, janvier 1842, p. 41-66

La lettre suivante de M. Blanchet à Mgr l'évêque de Québec, apprendra au lecteur que d'autres lettres du mois de septembre 1840, ont été expédiées de la Colombie pour le Canada, par un vaisseau allant à New York. Malheureusement, malgré les recherches actives faites en cette ville, l'été dernier, par M. le président du Conseil de régie de l'Association de la propagation de la foi, ces lettres n'ont pu être retrouvées : ce qui nous met dans la triste nécessité de ne donner qu'un rapport tronqué des travaux des dignes prêtres chargés de porter les lumières de l'évangile dans cette intéressante partie des missions du diocèse.

Lettre de M. Blanchet à Mgr l'évêque de Québec

Saint-Paul de Wallamette, le 23 février 1841

Monseigneur,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que mon pieux collaborateur, M. Demers, et moi jouissons toujours d'une santé florissante. Depuis plus de quatre mois, nous n'avons pas eu le plaisir de nous entretenir, si ce n'est par écrit; et cela par l'impossibilité d'abandonner nos postes respectifs, et par la difficulté des communications dans cette saison de

l'hiver. Nous nous reverrons la semaine prochaine, et c'est un plaisir dont un missionnaire seul peut avoir une juste idée.

Votre Grandeur recevra, dans le cours de l'été prochain, deux lettres de la Colombie; la première du mois de septembre de l'année expirée, envoyée par la goélette *Maryland*, capitaine Couch, allant à New York, et la seconde du mois de novembre suivant, par la voie de la Californie [cette lettre seule est arrivée à son adresse]. Je continuerai dans celle-ci le récit commencé dans la première.

Je laissai Wallamette le 4 mai [1840], pour me rendre à Cowlitz auprès de mon confrère M. Demers, afin de nous concerter ensemble pour les travaux de l'été. J'arrivai le 5 à Vancouver, où M. McLoughlin me reçut avec cette politesse exquise qui lui est familière. J'eus le plaisir de trouver à ce poste deux caisses venant de Paris, dont l'une contenait des livres, et l'autre des ornements d'église. J'en partis le 7, et le 9 au soir les deux missionnaires avaient le plaisir de s'entretenir ensemble. Le Seigneur ne permit pas que nous jouissions longtemps de cette consolation peut-être trop humaine; car bientôt une lettre me fut présentée où l'on réclamait ma présence à Nesqually. Il n'y avait pas à hésiter, et je partis le 14 pour ce poste, et M. Demers de son côté se mit en route pour aller visiter les Tchinouks. Ne pouvant trouver de canot pour faire ce trajet par la rivière Chekilis, il me fallut le faire à cheval, et traverser une montagne dont le sommet est rempli de cavités profondes et bourbeuses, souvent dangereuses à passer. Je rencontrai sur mon chemin plusieurs familles de sauvages, et des enfants que j'avais baptisés autrefois. Quoiqu'incommodé par une pluie continue, je traversai la rivière Nesqually sans accident, et le 16, à 7 heures du soir, j'étais au fort, où j'eus le chagrin de trouver M. Kitson sur un lit de douleur.

Je commençai sans tarder les exercices de la mission, qui s'y firent assidûment depuis le 16 jusqu'au 27 mai. La matinée était consacrée à l'instruction des femmes et des enfants des Canadiens, et le reste du jour à celle des sauvages. Je leur apprenais les vérités chrétiennes et les prières, comme à des petits enfants, et Dieu bénissait cette occupation, en éclairant l'intelligence de mes pauvres néophytes. Madame Kitson, avec sa charité ordinaire, m'interprétait en langue *nesqually* et *tête-plate*, auprès des sauvagesses qui, habillées cette fois à la française, se rendaient régulièrement aux instructions. Deux de ces femmes, pour avoir quitté leurs maris, reçurent la réprimande publique, ainsi qu'un vieillard qui avait vendu son chapelet.

Je visitais les loges des sauvages, et j'avais constamment la satisfaction de les voir attentifs à mes paroles, répéter un cantique de la composition de M. Demers, et plusieurs autres qu'ils avaient appris; faire le signe de la croix, rapporter fidèlement ce qu'ils avaient entendu dans les instructions précédentes. Charmante simplicité! Oh! oui, l'on peut dire que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

Le 18 mai, un chef des sauvages qui habitent une île au fond de la baie de Puget, appelé *Sahéwamish*, arriva avec une troupe de ses gens. Un d'eux attaqué de consommation fut préparé au baptême, mais le 21, ses compagnons, poussés par une crainte superstitieuse, l'enlevèrent, et il fallut faire courir après lui. Le malheureux ne reparut que deux jours après, et fut baptisé. Cet homme âgé de 40 ans manifesta ensuite de grands sentiments de foi, et une résignation parfaite. Je baptisai avec lui huit enfants, et leurs parents ne témoignèrent pas pour le sacrement de baptême cette méfiance que j'avais remarquée l'année dernière.

Cependant je m'attendais à voir arriver des îles de la baie de Puget trois autres grands chefs appelés *Tslalakom*, *Neltlam* et *Witskalatché*. Hélas! j'ignorais un événement qui devait déranger tous mes calculs. Un sauvage de ces tribus avait enlevé sa sœur, femme d'un *Sockwamish*, et celui-ci avait repris sa femme et tué son beau-frère. Or, parmi les sauvages, un tel crime ne demeure point sans vengeance. D'un autre côté, les *Klalams* avaient fait une excursion contre les *Skékwamishs* au moment où ceux-ci étaient réunis *pour parler au grand maître de la vie*, et avaient été repoussés avec perte de plusieurs des leurs. Dans ces circonstances, les chefs de la baie ne pouvaient entreprendre le voyage de Nesqualy, sans s'exposer aux plus grands dangers. Je fus sensiblement attristé que le démon de la discorde, en semant la division parmi ces pauvres peuples, les privât des bienfaits de la mission. Ainsi mes instructions furent restreintes aux sauvages des environs, et se firent en dehors du fort, à l'ombre d'un gros arbre qui me servit plusieurs fois d'abri pour baptiser solennellement et célébrer la sainte messe. J'y baptisai entre autres deux enfants qui me furent présentés par un protestant parti de la Rivière-Rouge en 1839.

Parmi tous ceux qui fréquentèrent la mission, je remarquai toujours un désir empressé de connaître le chemin de la vie éternelle. On accourait au premier son de la cloche, on prêtait une attention parfaite à mes paroles, et après les instructions données en public, de jeunes sauvages se réunissaient d'eux-mêmes à ma chambre, pour s'affermir sur la manière de faire le signe de la croix et de donner son cœur à Dieu. Qu'il est douloureux pour un missionnaire d'être tellement gêné dans la distribution de son temps, qu'il faille changer de lieu avant d'avoir, pour ainsi dire, mis la main à l'œuvre! Il y a tant d'âmes qui périssent, qu'un missionnaire

voudrait porter à tous le secours de son ministère; mais dans ces vastes contrées, il lui faudrait les ailes d'un ange pour voler partout où il y a des âmes à sauver. Ainsi le moment de mon départ arrivait, et je regrettais amèrement de n'avoir pu rencontrer les chefs de la baie. J'avais formé le projet d'aller moi-même les visiter, et de choisir un site pour établir une mission; mais le moyen d'y parvenir? Je gémissais sur mon insuffisance, quand on m'annonça l'arrivée d'un canot conduit par six hommes et une femme. C'étaient des envoyés du brave Tslalakom et sa femme, chargés de me conduire au milieu de sa tribu. J'en bénis le ciel et je communiquai mon projet à M. Kitson. De graves inconvénients semblaient devoir renverser toutes mes espérances. Leur canot était évidemment trop petit pour me conduire, avec un interprète, un serviteur et tout le bagage nécessaire. De plus, en me mettant sous leur conduite, je n'étais pas maître de mon retour. Outre ces considérations, y avait-il de la prudence à me confier à ces messagers, au risque de tomber avec eux dans quelques embûches dressées par les tribus ennemies? Je pris donc un canot pour moi seul. J'engageai mon équipage consistant en un interprète, un vieux Canadien du nom de Jean-Baptiste Ouvré¹⁴² et deux sauvages. Le 27, à deux heures après-midi, nous voguions sur la belle baie de Puget, accompagnés des envoyés de Tslalakom.

Après cinq heures d'une marche favorisée par la marée, l'on campa dans une anse marécageuse, où je trouvai néanmoins quelques familles qui me virent avec un plaisir inexprimable. Je leur fis entendre des paroles de consolation et de salut; l'on fit la prière; on chanta des cantiques, et j'allai me mettre à l'abri de la pluie sous ma tente. Le jour suivant qui était le grand jour de l'Ascension, je fus privé de la consolation d'offrir à Dieu le saint sacrifice de la messe. La baie

offrait à ma vue un spectacle ravissant. Je la vis s'élargir à ma droite en angle droit, et à perte de vue. Des îles en grand nombre se présentèrent à mes regards, séparées par autant de canaux d'une demi-lieue environ de largeur. On dit que les prairies y sont rares et qu'on y trouve peu d'eau.

J'avais autrefois considéré souvent cette baie sur des cartes, dans le Canada. Je m'y voyais alors, si loin de ma chère patrie, seul au milieu de quelques sauvages... Cette pensée était peu propre à ranimer mon courage. Mais la religion qui se plaît à courir partout où il y a des misères à secourir ou des pleurs à sécher, me montra du doigt ces âmes infidèles formées à l'image de Dieu, qui languissent dans les ombres de la mort, et la joie ranima mon cœur au point que je trouvai mon sort mille fois plus heureux que celui des grands et des riches du siècle. Jouissez du même bonheur, âmes sensibles et chrétiennes du Canada, qui procurez ces consolations aux missionnaires par vos aumônes et vos prières ferventes.

Nous dirigeâmes notre embarcation vers l'est, pour côtoyer une île, et l'on me montra bientôt les terres des *Sné-homishs*, dont le chef est un grand homme qu'ils appellent *Le Français*, à cause de ses favoris, l'île des *Skékwamishs*, dont le chef était venu visiter M. Demers, l'hiver précédent, à Cowlitz, et s'en était retourné fort satisfait des paroles et de la réception de la *robe noire*, l'île des *Skachattes*, au milieu de la baie, à trente lieues de Nesqualy, et les terres de Tslalakom qui, en 1839, était venu à Cowlitz voir le *grand chef des Français*. Celui-ci avait reçu une règle de bois contenant des marques, pour désigner les siècles depuis la création du monde, et quelques-uns des principaux événements de l'histoire sainte, et avait ordonné à sa femme de me présenter cette règle que j'appelai par la suite *échelle historique*, et que les sauvages appellent *Sahalé-Stick*, ou *bois*

d'en haut, bois du ciel ou de Dieu. Les *Yougletas*, nation barbare et féroce, habitent la grande île de Vancouver, et les *Kawitchins* une île de la rivière Fraser. Toutes ces nations ont à se défendre contre les cruels *Yougletas* qui les surprennent quelquefois, et leur enlèvent des esclaves qu'ils trafiquent avec d'autres nations du nord.

À trois heures du soir, je mis pied à terre, pour m'annoncer aux sauvages de ces lieux, avant de traverser un bras de mer qui me séparait d'une île à droite. J'étais chez les *Snéomishs* qui me reçurent avec plaisir, et parurent m'écouter avec intérêt. Ces sauvages s'occupaient alors à faire sécher du poisson et des huîtres à la fumée et au soleil. Les coquillages sont pour eux une ressource toujours renaissante. Les femmes et les enfants parcourent les battures à marée basse, pour arracher ces huîtres des sables, à l'aide d'un bâton recourbé. À quatre heures j'étais à l'ouest de Whidbey Island, qui est une île de 25 lieues de longueur sur une largeur d'environ 3 lieues. On me montra bientôt la dernière pointe des terres des Klalams, le détroit de Juan de Fuca, et à une grande distance au nord l'extrémité sud de l'île de Vancouver. Enfin j'approchais d'une pointe où se trouvaient campés un nombre considérable de sauvages, qui se mirent en mouvement dès qu'ils nous aperçurent. On entendit de grands cris à plusieurs reprises, et nous comprîmes qu'on demandait d'où nous venions. Hélas! je devais bientôt apprendre que ce jour-là même, cette terre avait été ensanglantée par une bataille entre les Klalams et les Skékwamishs, où plusieurs morts étaient restés sur la place. Je ne savais que penser de ma situation; mais ne pouvant reculer, j'avançai en récitant le chapelet, pour demander à Marie sa tendre protection, et à Dieu la force et la lumière. La mer était belle, et la lame venant du nord se brisait lentement sur un banc de gravois. Plusieurs sauvages nous sui-

vaient sur le rivage. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, en apprenant que j'étais au campement même de Tslalakom, qui vint avec empressement me donner la main, suivi d'une foule d'autres, ayant la joie et la bienveillance peintes sur le visage. On se saisit de mon bagage, on le transporte au campement : c'était à qui aurait sa part de fardeau; et je les suivis en montant une côte escarpée et très élevée, jusqu'au lieu du campement. Tslalakom me dit alors que tous ses efforts pour empêcher la bataille avaient été inutiles; que les Klalams avaient été les agresseurs en réveillant d'anciens sujets de querelles, et qu'ils avaient été vaincus parce que, disait-il, ils ne connaissaient point Dieu, ne chantaient point de cantiques, et ne faisaient point le signe de la croix. Ils s'étaient enfuis en grande hâte, avec leurs blessés, emportant un cadavre et en laissant un autre. Dix *loges* placées sur le rivage s'étaient enfuies avec les vaincus, transportées de la même épouvante. La tribu de Tslalakom n'avait que quelques blessés. Du reste, la tactique militaire de ces braves guerriers n'est pas des plus savantes. Chaque soldat se place à sa guise, aussi loin que possible, derrière un arbre, à genoux, ou ventre à terre. Telle fut la fin de cette triste journée, où le démon avait réussi à éloigner deux nations qui ne pouvaient plus se réunir autour de la *robe noire*, sans s'exposer aux coups d'une cruelle vengeance.

Le jour suivant, qui était un vendredi, je fis planter en terre quatre poteaux, près de ma tente. On y fixa des perches en haut et en bas, auxquelles on attachait des nattes; et j'avais une chapelle. Une pièce de bois grossièrement équarrie, placée sur des bois de travers soutenus par quatre piquets terminés en fourche, c'était mon autel; et le sauvage charpentier était ravi de son ouvrage. Les nappes d'autel furent déployées, les ornements sacrés et le calice exposés à la vue. Ces objets religieux étaient autant de merveilles

pour les pauvres sauvages, qui ne pouvaient se lasser de les admirer. Deux hautes perches furent fixées en terre près de la chapelle, et ma grande échelle chronologique, écrite sur du papier large de quinze pouces sur six pieds de longueur, fut attachée à une natte et hissée à la traverse d'en haut. Les sauvages en silence et assis en cercle autour de moi, portaient leurs regards étonnés, tantôt sur cette échelle, tantôt sur la chapelle et témoignaient un désir extrême d'en savoir la signification. La prière commença, l'Esprit-Saint fut invoqué, je fis faire le signe de la croix en jargon tchinouk et, à ma grande surprise, l'assemblée entière, hommes, femmes et enfants, tous exécutèrent l'action en prononçant les paroles, Tslalakom à leur tête, comme des chrétiens fervents. J'entonnai un cantique sur l'air, *Tu vas remplir le vœu de ta tendresse*, et mon étonnement augmenta lorsque j'entendis cette foule d'habitants des forêts répéter et continuer ce cantique, avec une précision exacte. J'en commençai un autre en l'honneur de la sainte Vierge, sur l'air : *Je mets ma confiance*, et je ne pouvais revenir de mon étonnement, en l'entendant répéter aussi bien que le premier. Je bénissais Dieu des progrès surprenants que le chef Tslalakom avait fait faire à ce pauvre peuple, avant l'arrivée des missionnaires dans ces régions lointaines. J'admirais les heureuses dispositions de ces infidèles pour la foi, et les moyens extraordinaires dont la divine providence s'était servie pour les éclairer de sa lumière. Je me félicitais de mon bonheur, et ma joie se manifestait par des larmes, qu'il fallait cependant comprimer pour ne point montrer de faiblesse.

J'étais revêtu d'un surplis, et les premières instructions étaient commencées, lorsque Witskalatché, avec une partie de sa tribu, arrivant d'un autre côté de l'île, vint me donner la main. Netlam à la tête des siens parut de même. Les chefs prirent place dans les premiers rangs, et les autres se placè-

rent en arrière et en côté, ainsi que les femmes et les enfants. Je m'habillai pour dire la sainte messe, et revêtu de l'aube, je tâchai de leur faire comprendre ce que c'est que la messe, *la grande prière des chrétiens catholiques*, l'usage du calice, ce qu'allaient devenir le pain et le vin, ce qu'avait fait Jésus-Christ pour le salut du monde. Je fis faire le signe de la croix qui fut répété par toute l'assemblée. Witskalatché et Netlam n'en avaient pas cédé à Tsalakom en zèle et en intelligence pour instruire leurs tribus. Un cantique fut entonné et longtemps répété pendant la sainte messe. À ce chant, à cet accent pénétrant de franchise et de sincérité, je me croyais au ciel, plutôt que sur une terre sauvage et barbare, dans l'admiration de ce qui se passait et que je voyais de mes yeux. Les deux cantiques furent répétés tour à tour avec une ferveur naïve si capable d'émouvoir les cœurs les plus durs. Le saint des saints était descendu sur cette terre couverte de crime. Une satisfaction infinie avait été offerte à Dieu le Père pour ces peuples assis dans les ténèbres du paganisme. Pouvait-il les laisser périr? Non... et jamais je n'éprouvai de si douces émotions, et plus d'espérance!

Jo mets ma con-fi-an-ce, Vierge,
 en vo-tre se-cours; Ser-vez moi de dé-fen-se, Pre-
 nez soin de mes jours, Pre- nez soins de mes jours.

Soli.
p Et quand ma der-nière heu-re Vien-dra fi-xer mon
 sort, Ob-te-nez que je meu-re De la plus sain-te

Soli
 mort. *p* Et quand ma der-nière heu-re Vien-dra fi-xer mon

Tutti
f sort Ob-te-nez que je meu-re De la plus
 sain-te De la plus sain-te mort. *f* Ob-te-nez que je
 meu-re De la plus sain-te mort.

LYRE SAINTE, recueil de cantiques, hymnes,
 motets, &c, compilé et arrangé par T.F. Molt,
 organiste de la cathédrale, dédié à Mgr
 l'archevêque de Québec, 2^e livraison,
 Québec, De l'imprimerie de
 Stanislas Drapeau, 1845.

Il arriva encore plusieurs bandes de sauvages après la messe, et parmi eux se trouva un Klalam qui parla de la nécessité de faire la paix. Toutes ces tribus se comprennent, quoique leurs idiomes diffèrent en bien des points. Je continuai mes instructions jusqu'à 5 h du soir, et la journée se termina par la prière, le chapelet et le chant des cantiques. Le corps du Klalam tué dans la bataille du jour précédent, fut retrouvé et mis en terre par les anciens; car les jeunes gens ne touchent point aux cadavres, dans la persuasion que cette œuvre abrégait leurs jours.

Le samedi, 30 mai [1840], un grand nombre de sauvages arriva de divers points de l'île, et ils se montrèrent aussi attentifs que la veille aux instructions, et aussi recueillis pendant le saint sacrifice de la messe. Désirant visiter cette île, je me fis accompagner de plusieurs sauvages, et je dirigeai mes pas vers le nord, laissant derrière moi de vastes prairies bordées par une lisière verdoyante de bois. Le sol me paraissait riche et abondant en pâturages. Je visitai d'abord le campement des Klalams, à l'ouest de l'île, et de là traversant à l'est, au milieu d'une forêt de sapins, je tombai dans une prairie divisée en compartiments cultivés par les sauvages. C'étaient des champs de patates plantées par rangs beaucoup trop serrés, quoique les tiges me parussent vigoureuses. Les sauvages n'ont d'autre instrument de culture que le même bâton courbé dont ils se servent sur les battures pour arracher les huîtres des sables. Je ne manquai pas d'encourager cette industrie, en leur donnant l'espérance qu'un missionnaire viendrait bientôt s'établir au milieu d'eux, qui leur procurerait des grains, des charrues, et même des chevaux et autres animaux. J'arrivai ensuite à la demeure de Netlam, située sur la pointe est de l'île. C'est une loge construite avec des troncs d'arbres bruts, formant un carré long de 30 pieds sur 20, surmonté d'une espèce de

comble couvert de nattes, dans lequel est laissée une ouverture pour le passage de la fumée. Une tapisserie aussi de nattes orne intérieurement les murs : c'est un palais. Nètlam m'y attendait avec plusieurs autres sauvages qui s'y étendirent de toute leur longueur. On me désigna une place où l'on avait mis plusieurs plis de nattes pour m'y asseoir. La polygamie ne règne point dans cette maison, comme dans celles des autres chefs, et je regrettais amèrement de n'avoir pas le temps de préparer au baptême et au sacrement de mariage ces intéressants époux qui ne soupiraient qu'après ce bonheur. Je les encourageai à vivre dans l'union, et avant de les quitter, je les fis mettre à genoux, faire le signe de la croix, chanter un cantique, et je récitai à genoux la prière de saint François-Xavier pour la conversion des infidèles¹⁴³, après quoi je descendis au bord de l'eau où je trouvai 15 loges dont le chef m'avait accompagné jusque-là. Ces sauvages qui n'avaient jamais vu la *robe noire*, poussèrent un cri, et chacun s'approcha, se mit en ligne, hommes, femmes et enfants, au nombre de plus de 150, pour me donner la main. Après cette cérémonie de stricte étiquette, je fis faire le signe de la croix à tout le monde, chanter des cantiques qu'ils avaient appris comme les autres tribus, et je finis par leur recommander d'apporter leurs enfants au baptême, en venant le lendemain à la messe. Je les laissai comblés de joie, pour retourner à ma tente, où je trouvai une réunion nombreuse de sauvages, qui m'écoutèrent avec une attention dont je profitai pour les détacher de la polygamie. Cette instruction se prolongea fort tard, malgré un grand vent qui me fatigua beaucoup, par l'agitation des flots, et le bruit des feuillages.

Le jour suivant, qui était le dimanche, 31 mai, je vis arriver de grand matin les Skachattes avec leurs femmes et leurs enfants de divers points de l'île, ayant à leur tête le

grand chef Netlam. Witskalatché habillé à la française, avec pantalons, chemise, sous-veste, surtout orné d'une étoile en porc-épic, chapeau, cravate, tout au complet, parut à la tête des siens, accompagné de plusieurs chefs inférieurs. Tslalakom se présenta aussi avec les Sokwamishs, et chacun se plaça avec un grand cérémonial, suivant son rang, au nombre de plus de 400 personnes. Les exercices de la veille furent répétés avec la même édification, avant et pendant la sainte messe.

Je ne pouvais maîtriser mon émotion, à la vue de cette nombreuse assemblée, si avide du royaume des cieux, à ce chant si pur et si expressif, dont les accents si naturels me paraissaient surpasser en beauté les plus savantes compositions des maîtres en musique. Cependant j'avais donné des ordres pour le dîner. Du saumon et du chevreuil fumés furent servis sur des nattes déployées sur l'herbe, et les convives, étendus à l'entour, la joie peinte sur le visage, faisaient honneur à ce repas *splendide*, sans autres instruments de table que ceux de la bonne nature. Il y eut grande *fumerie*, signe de paix et d'union entre ces nations, et pour cela je ne mesquinai pas sur le tabac. Au milieu de la causerie bruyante et joyeuse de cette assemblée, un cri éclatant se fit entendre : la foule des assistants se lève; une lourde croix de 24 pieds de longueur, et préparée la veille, s'avance majestueusement portée sur les épaules de quelques sauvages, aux acclamations de tout le monde. Elle est dirigée vers le lieu où elle doit être plantée, et elle est bénite avec solennité. Chacun s'empresse d'imiter la *robe noire*, d'adorer Jésus en croix, de se prosterner et de vénérer ce bois sacré qui porta le prix du salut du genre humain. L'air retentit du chant de cantiques répétés à l'envi par cette multitude de sauvages, rendant hommage pour la première fois au vrai Dieu. À ce spectacle touchant en succéda un autre.

Les femmes et leurs enfants sont placés sur deux lignes, le reste de la foule se range aux extrémités, et je me place au milieu avec les chefs et les pères des enfants. J'interroge, j'exige des promesses, j'explique de nouveau la création, la chute d'Adam, la rédemption, l'institution des sept *médecines* (les sept sacrements), et particulièrement du baptême. Quelle était attendrissante cette profession unanime de foi en Jésus-Christ et en sa sainte Église! Qu'il était touchant ce cri porté par les anges jusqu'au trône de l'Éternel! « Oui, nous croyons en Dieu qui a tout créé... Oui, nous croyons en Jésus-Christ qui nous a rachetés... Oui, nous croyons qu'il a fait sept médecines pour nous sanctifier... Oui, nous croyons que Jésus-Christ n'a fait qu'un seul chemin pour aller au ciel... Oui, nous promettons de garder et de suivre le chemin de la *robe noire*, qui a été fait par Jésus-Christ; et nous rejetons celui qui a été fait depuis par des hommes... Oui, nous rejetons le démon, ses pensées, ses paroles, ses actions... Oui, nous désirons connaître, aimer et servir le grand maître. » Alors commencèrent les cérémonies du baptême qui durèrent quatre heures, pendant lesquelles je baptisai 122 enfants. La chaleur était suffocante; il était six heures et demie du soir, chacun se retira.

Ces sauvages qui adoraient le soleil, ont une idée de la création et du déluge, et même de la rédemption. C'est une croyance traditionnelle chez eux, qu'un homme puissant est apparu un jour, et qu'il réprima la malice d'un être mal-faisant. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme; mais qu'après la mort leurs âmes restent aux environs de leurs demeures, en sorte que plusieurs furent surpris et contrariés, quand je leur expliquai le bonheur du ciel : ils paraissaient aimer mieux le séjour de cette terre que d'aller jouir des béatitudes célestes. Il y a dix ans qu'ils ont entendu parler pour la première fois d'un *grand maître du ciel*, et d'un

jour où ils viendraient à le servir. Cette idée leur vient sans doute de quelques bourgeois ou engagés de la Compagnie avec lesquels ils ont eu des rapports fréquents par le commerce des pelleteries; et cette connaissance leur a fait sanctifier le dimanche à leur manière, par des jeux et des danses jusqu'à l'épuisement.

Le premier jour de juin fut consacré tout entier aux instructions et aux exercices ordinaires. Je distribuai des échelles chronologiques, des images, des croix et des médailles; et j'étais chagrin de n'avoir pas assez de ces objets pour lesquels les sauvages ont un goût tout particulier.

Le jour suivant fut celui de mon départ, au grand regret des pauvres sauvages. Le temps que j'avais passé au milieu d'eux m'avait paru bien court, et mes fatigues avaient été payées au centuple. Je recommandai donc aux chefs de faire des *loges* plus grandes sur leurs terres, pour s'en servir comme de chapelles et d'y réciter les prières du matin et du soir, ainsi que des dimanches; d'élever des croix semblables à celles qu'ils avaient sous leurs yeux et que j'allais laisser sous leurs soins. Je leur promis un prêtre aussitôt qu'il serait possible. Il se fit des harangues par les chefs pour encourager leurs gens à suivre les instructions du prêtre, et à rejeter tout autre *chemin* que celui qu'il leur indiquait. Il s'en fit pour conclure la paix avant le départ de la *robe noire*; et à cette fin l'on députa Witskalatché vers les Skekwamishs, et j'eus le bonheur de contribuer à la réconciliation de ces nations, en changeant de route pour mon retour à Nesqualy. Ayant fait présent à Netlam de ma grande échelle chronologique, ce chef s'offrit de me conduire lui-même dans son grand canot. Ainsi je partis du village de Netlam dans une pirogue qui n'était pas à demi chargée de treize hommes avec tout mon bagage.

J'aperçus bientôt sur l'île voisine un fort en pieux d'environ 18 pieds de hauteur, à la façon de ceux de la Compagnie, et j'appris que les sauvages avaient construit ces retranchements pour se préserver des incursions de Yougletas.

Sur la pointe est de Whidbey Island, je vis un autre fort semblable, surmonté aux quatre coins de statues ou formes d'hommes en faction. Nous y fîmes une pause, et je donnai la main à 125 personnes qui s'empressèrent d'apporter des provisions, du gibier, du saumon et d'autre poisson. Je priai et j'instruisis, et ces exercices se renouvelèrent à un second et troisième fort, où l'on nous témoigna la même bienveillance et où l'on accourait en foule pour voir la *robe noire*. Traversant à l'est, vers une île, j'allai camper chez les Skékwamishs qui avaient livré bataille aux Klalams, comme je l'ai rapporté plus haut. Leur chef Sialapahen les avait instruits avec autant de succès que Tslalakom et Netlam. On fit le signe de la croix, on chanta, on pria et je leur fis une instruction sur les principales vérités du christianisme; après quoi on parla de la réconciliation. Ma harangue leur fut adressée en leur langue par mon interprète *Patiwao* avec une force et une éloquence qui m'étonnèrent. Celles des sauvages de part et d'autres furent animées et durèrent quatre heures. Il fut enfin convenu que les Skékwamishs donneraient deux fusils aux Klalams pour les deux hommes qui avaient perdu la vie dans le combat. Witskalatché les reçut et partit immédiatement pour aller porter ces gages de réconciliation aux parents des défunts, qui doivent en ces cas envoyer quelque autre objet en retour, comme signe d'acceptation.

Avant de quitter ces lieux, je baptisai 95 enfants et un adulte en danger de mort; et cette cérémonie se fit avec la même solennité que celle du dimanche précédent. Je quittai

cette île le 3, à trois heures après-midi. La marée qui nous était contraire, la chaleur étouffante, la paresse naturelle des sauvages me firent languir. Ma vue cependant était réjouie par la beauté des sites, qui se reflétaient sur les eaux comme dans une glace pure. J'apercevais dans toute sa beauté le mont Rainier qui élève majestueusement sa cime conique couverte de neiges éternelles. Sa base ne me parut point alors élevée sur une chaîne de montagnes, comme je l'ai dit dans un autre rapport, mais assise au milieu de vastes forêts. La chaîne de montagnes que l'on voit entre ce mont et Cowlitz m'avait ci-devant induit en erreur.

J'arrivai, le 4 juin, à Nesqualy, où j'eus le plaisir de trouver M. Kitson en retour de santé. Je récompensai mes sauvages et je partis immédiatement pour Cowlitz, où j'arrivai le 6 du même mois. Une chapelle y fut levée, et j'en partis le 19 pour Vancouver où je me rendis le 21. J'en partis le 25 et j'arrivai à Wallamet le 27, à midi. M. Demers que je rencontrai à Cowlitz à son retour du fort George, devait en partir le 29 pour Colville. Je passai le reste de l'été à Saint-Paul de Wallamette, m'occupant à instruire les habitants de ce poste et ceux des environs.

M. Demers est venu me voir à son retour de Colville. Il a baptisé à ce fort et le long de sa route beaucoup d'enfants de blancs et de sauvages. Il s'est rendu à Cowlitz pour y passer l'hiver et y faire mettre la main à la chapelle du lieu. J'ai fait faire ici, au commencement d'octobre dernier, la première communion à deux garçons, deux femmes et quatre filles. Les habitants ont levé la charpente d'une maison de 60 pieds sur 25, laquelle doit servir de salle publique et en même temps de logement au bedeau.

Un père jésuite, M. De Smet¹⁴⁴, envoyé par Mgr l'évêque de St. Louis, s'est rendu à cinq jours de marche de Colville. Le poste où s'est arrêté le révérend Père De Smet est situé à

environ 350 lieues du fort Vancouver, sur le territoire américain dépendant du diocèse de St. Louis. Il a été charmé des dispositions des sauvages *Têtes-Plates* et autres qu'il a visités; et il est reparti avec l'intention de revenir, le prochain, accompagné de plusieurs missionnaires de son ordre, pour fonder une mission permanente chez ces nations. Ce digne apôtre m'a écrit, avant son départ, une lettre que je crois devoir transcrire ici, pour l'édification de Votre Grandeur et des associés de la propagation de la foi.

Lettre du R.P. De Smet à M. Blanchet

[Le R.P. De Smet écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, on ne devra pas être surpris de trouver dans sa lettre quelques expressions qui sentent un peu l'étranger.]

Fourche de Jefferson¹⁴⁵, le 10 août 1840

Très digne et révérend Monsieur,

La présente que j'ai l'honneur de vous écrire surprendra votre Révérence, vous venant d'un inconnu; mais en qualité de coopérateur dans la vigne du Seigneur et dans un pays si éloigné, elle ne saurait vous être désagréable. Je voudrais avoir le loisir de donner à votre Révérence tous les détails de ma mission aux Montagnes, mais M. Brouette qui a voulu se charger de porter ma lettre au Fort, part à l'instant même et ne peut m'accorder que quelques minutes. Votre Révérence saura donc que Monseigneur Rosati¹⁴⁶, évêque de St. Louis, de concert avec mon supérieur provincial de la Compagnie de Jésus au Missouri, pour satisfaire aux demandes et aux désirs souvent réitérés des *Têtes-Plates*, des *Pends-d'oreilles*, et d'un grand nombre de *Nez-Percés*, m'ont envoyé aux Montagnes pour visiter ces différentes

nations. J'ai trouvé les deux premiers peuples dans les meilleures dispositions désirables, bien déterminés à se ranger parmi les véritables enfants de Jésus-Christ. Le peu de semaines que j'ai eu le bonheur de passer parmi eux, ont été parmi les plus heureuses de ma vie, et me donnent le ferme espoir, avec la grâce du Seigneur, de voir bientôt renaître dans ces pays si longtemps abandonnés, la ferveur des premiers chrétiens. Depuis que je me trouve parmi eux, je leur fais quatre ou cinq instructions par jour : il n'y a pas à les lasser; tous se rendent à ma loge au premier son de la cloche; ils paraissent ne vouloir perdre une seule de mes paroles, qui ont rapport à les instruire des affaires du ciel; et si j'avais les forces pour les parler, ils m'écouteront avec plaisir des journées et des nuits entières. J'ai baptisé environ 200 de leurs petits enfants, et j'ai l'espoir de baptiser sous peu 150 adultes.

L'objet de ma mission était de visiter une grande partie du territoire de l'Oregon, et de faire ensuite mes rapports à mon évêque d'ouvrir des missions. J'ai trouvé tant de bonnes dispositions dans les sauvages des plaines, que j'ai changé mon plan de voyage. Je retourne à St. Louis avant l'hiver, afin de retourner sur mes pas dans le commencement du printemps prochain, avec une petite caravane de missionnaires qui se préparent à St. Louis. Les *Soshonies* et les *Serpens* désirent d'avoir un établissement; les Têtes-Plates et les Pends-d'oreilles n'ont rien de plus à cœur. Les Nez-Percés m'ont paru fatigués de leurs soi-disant ministres à femmes et montrent une grande prédilection en faveur des prêtres catholiques. Nous trouverons donc pour quelques années à nous occuper dans ces montagnes sans nous lancer plus avant dans les terres. J'espère cependant qu'avant l'hiver de 1841, j'aurai l'honneur de rendre une visite à votre Révérence, afin d'être aidé par vos conseils, et de tra-

vailler de concert à gagner ces pauvres nations à Jésus-Christ.

Mes respects au révérend M. *Mars* (Demers).

J'ai l'honneur d'être, etc.

P.J. De Smet, Soc. Jes. Miss.

Je me réjouis bien sincèrement de voir les Révérends Pères jésuites établir une mission dans notre voisinage. Cette mission ne peut que faire de grands progrès, sous la conduite d'une société d'hommes à qui la religion a été et est encore redevable de tant de succès dans toutes les parties du monde, et particulièrement chez les nations infidèles. Mais nous n'en serons pas pour cela soulagés dans nos embarras et nos peines, réduits que nous sommes, M. Demers et moi, à nos seuls efforts pour une moisson si abondante. N'importe, le Seigneur tirera sa gloire des travaux de ces zélés missionnaires : pour nous, nous ne sommes pas dignes d'en faire davantage.

Je suis en correspondance avec MM. Maigret¹⁴⁷ et Walsh, missionnaires aux îles Sandwich. Le premier m'a écrit, à la date du 8 août dernier, que son évêque, Mgr Rouchouze, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie Orientale, fait des merveilles dans les îles de sa juridiction. Ce prélat arriva à *Oahu*, une des îles Sandwich, le 13 mai précédent, au grand déplaisir des ministres méthodistes qui avaient fait tous les efforts imaginables pour empêcher les prêtres catholiques de s'y établir. 200 néophytes avaient été baptisés la veille de la Pentecôte, et plusieurs milliers sollicitaient la même faveur. Le 9 août, 280 avaient été confirmés. On a commencé dans cette île la construction d'une grande église, dans laquelle on espérait pouvoir célébrer la sainte messe avant la fin de l'automne. Huit prêtres sont

employés aux îles Marquises, sous les ordres du même évêque, et s'attendent à voir leurs efforts couronnés du même succès.

Voilà des missions qui s'avancent rapidement, tandis que la nôtre demeure en arrière, faute d'auxiliaires, quoique nous succombions sous le poids des fatigues. Oui, Monseigneur, sans un miracle de la protection divine, nous ne pourrions conserver le terrain conquis à Jésus-Christ. Nous avons des ennemis visibles et invisibles, qui s'attaquent à nous, à nos sauvages et même à nos Canadiens. Il me semble cependant que le ciel nous favorise, et nous devons ce bonheur aux prières ferventes des âmes pieuses du Canada, qui ne sauraient jamais comprendre le bien qui s'opère ici par leurs prières et par leurs aumônes.

J'ai l'honneur, etc.

F.N. Blanchet, ptre missionnaire

À la suite de cette lettre, nous sommes heureux d'informer le lecteur que deux jeunes prêtres, MM. Antoine Langlois et Jean-Baptiste Bolduc, sont partis de Québec au commencement du mois de septembre dernier, pour aller porter aux fondateurs de la mission de la Colombie un secours qu'ils réclament d'une manière si pressante. Dans l'impossibilité de faire le trajet par l'intérieur des terres, ils se sont décidés à prendre la voie de la mer, et se sont embarqués à Boston, sur un vaisseau (le *Douglas*) allant à Valparaiso, dans le Chili, un des principaux ports de l'Amérique du Sud, sur l'Océan Pacifique. De là, ils iront aux îles Sandwich, d'où ils se rendront en quinze ou vingt jours de navigation au fort Vancouver, principal poste du territoire de la Colombie. Comme les occasions de Valparaiso aux îles Sandwich et de là au fort Vancouver ne sont pas très communes, et que la distance à parcourir par les nouveaux missionnaires n'est pas moindre de six à sept mille lieues, on calcule qu'ils ne pourront guère arriver à leur destination avant le milieu de l'été prochain.

Espérons que le Seigneur les protégera dans leur marche et les fera arriver heureusement au terme de leur voyage.

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur Joseph Signay
Évêque de Québec
Québec
AAQ 36 CN, C.A., vol. II : 3

Fort Vancouver, 17th March 1841

My Lord,

I beg to inform you that I have this date drawn on you for the sum of three hundred forty two pounds seven shillings and nine pence sterling [342,7,9 £], in favor of John McLoughlin Esquire, for sundry supplies received from the Hon^{ble} Hudsons Bay Company, for the Columbia Mission, the same to be paid by a bill of exchange in England at thirty days sight, which you will be pleased to honor.

My Lord, I have the honor to be your Lordship's obed^t humble Serv^t.

F.N. Blanchet, ptre, V.G.

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur P.F. Turgeon
Coadjuteur
Évêque de Sidyme, &c
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 4

Vancouver, le 18 mars 1841

Monseigneur,

C'est le 3 novembre 1840 que j'ai reçu votre intéressante lettre du 8 avril précédent, accompagnée d'un grand nombre d'autres, toutes en bon ordre. Qu'il est doux pour les deux missionnaires de la Colombie de lire, relire et savourer ces agréables lettres, remplies de vœux, de souhaits et de consolations spirituelles qui portent le baume dans nos cœurs quelquefois remplis d'inquiétudes peu consolantes! Daignez nous continuer ces marques, ces expressions de votre sensibilité, de votre paternité envers des enfants si éloignés de leurs pères spirituels en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Je n'ai pas manqué d'offrir à John McLoughlin, écuyer, gouverneur de Vancouver, les saluts, les souvenirs de V.G., ainsi que ceux de Sa Seigneurie Monseigneur de Québec. Il m'a chargé hier, d'une manière spéciale, de présenter ses vœux, ses saluts et ses souvenirs à Vos Grandeurs respectivement. L'excellent volume du Dr Milner et la lecture des lettres de Cobbett nous l'ont gagné, ainsi que M. Kitson; d'autres qui ont lu ces livres de controverse en ont retiré des impressions favorables envers notre sainte religion. Rendez grâces au Seigneur, la grâce a prévalu, les ferventes prières du Canada l'ont emporté sur tout autre considération. Notre excellent et religieux gouverneur jeûne régulièrement, prie soir et matin, dit grâces et bénédicité, fait le

signe de la croix en public, assiste à la sainte messe avec sa dame et les enfants. Tout le monde sait qu'il est catholique; tous les messieurs savent qu'il n'est pas homme à agir inconsiderément. De grâce, envoyez-moi des livres de controverse. Un volume peut nous gagner bien des âmes.

L'automne dernier, notre gouverneur demandait le Nouveau Testament. Ne pourrait-on pas lui envoyer un présent, en livres, digne de lui et de sa dame et du haut poste qu'il occupe? J'ai aussi au Wallamette un jeune homme, M. Le-Breton¹⁴⁸, Français de naissance, né en Amérique, qui s'est converti par la lecture de nos livres. Il est instruit, il nous servira beaucoup par la suite dans le gouvernement du lieu. Il sera baptisé le Samedi saint et communiera le jour de Pâques¹⁴⁹.

La lecture de nos notices vous fera juger que le catholicisme prendra le dessus sur toutes les autres sectes. *Deo adjuvante, intercedente beata Virgini Maria*¹⁵⁰. Les méthodistes calent, se détruisent et se font mépriser, haïr de tous. Les sauvages qu'ils ont gagnés les premiers, par toutes sortes de ruses, de mensonges et de promesses de présents, les abandonneront peu à peu, à mesure que les circonstances se présenteront pour eux de découvrir la vérité. Ceux que nous avons gagnés les premiers sont en général fermes comme des rochers. Tels sont ceux de Nesqually et de la baie, quelques-uns qui résident vers Colville, au Walla-Walla, à Vancouver et au fort George. Plusieurs sauvages d'Okanagan ont passé l'hiver auprès de ma chapelle, ont reçu des instructions tout l'hiver, sont partis ce printemps pour retourner dans leur pays. Les croix, les chapelets, les images, les échelles catholiques sont très estimées des nations. On ne peut suffire à faire des chapelets; les enfants et les femmes des Canadiens n'en ont pas encore tous. Nous achevons d'employer la rassade¹⁵¹ envoyée du Canada. Les

médailles vont nous manquer. Avec les sauvages cependant, il ne faut point ménager sur ces objets.

M. Demers a beaucoup baptisé de sauvages à l'article de la mort. Je baptise aussi ceux qui résident chez les Canadiens, lorsqu'ils sont malades en danger. Peu en reviennent. Un Calapooya a refusé par deux fois cette grâce, en semblable cas; et il m'a fallu partir pour venir à Vancouver sans l'avoir gagné. En chemin faisant, un autre Calapooya qui campait avec moi, après avoir refusé trois fois de se rendre pour s'instruire, m'approcha enfin, prit goût à faire le signe de la croix en sa langue, à réciter de même le chapelet de la Sainte Famille, partit le matin avec un chapelet au cou, bien zélé pour montrer ces pratiques à ses gens.

Le Seigneur veut bien tempérer quelquefois les chagrins que nous causent la dureté des uns et l'indifférence des autres, par la douce consolation de voir revenir à Dieu des âmes chargées de péchés, des sauvages qui laissent les rangs de nos opposants. La vilaine affaire de P. aura des résultats avantageux, le Seigneur voulant bien tirer le bien du mal même. Ce sera l'époque de l'abaissement des ministres, de leur humiliation, de la perte, de la diminution de leur influence. Cependant on pourrait faire remonter cette époque au 14 septembre de 1840. Dans le mois de janvier dernier, Augustin Rochon ayant été pris par les glaces à Vancouver, fut contraint de retourner par terre au Wallamette. Il coucha dans la loge d'un chef nommé Poh-Poh, dont la nation réside sur les bords de la rivière Kaklémas, qui se décharge dans celle du Wallamette à environ un mille de la chute. L'ayant pris pour guide, ce chef, arrivé chez moi, prit goût à mes instructions, se trouva en peu de jours si éclairé et si fortifié qu'il déclara que depuis deux ans que les ministres l'avaient mis dans leurs rangs, il avait été sourd et aveugle, mais qu'alors il commençait à ouvrir les yeux et les oreilles,

à voir et à entendre. Je lui montrai ornements, calices, autel, chapelets, médailles. Je passai quatre jours à l'instruire. L'échelle catholique lui fut expliquée bien des fois; il retenait tout avec une facilité étonnante. Le chemin de travers le frappait surtout. Il comprenait facilement que Jésus-Christ n'avait fait qu'un seul chemin (religion) pour aller au ciel. Les principaux textes de la Sainte Écriture qui donnent la primauté à saint Pierre le frappaient. Il était étonné de voir qu'après 900 ans, trois hommes eussent voulu faire une autre route pour monter au ciel. Sachant réciter le chapelet de la Sainte Famille, je lui en passai un; il reçut une croix que je plaçai entre deux médailles différentes. Il partit joyeux et ferme dans sa résolution de rejeter le chemin méthodiste et de rendre ses gens catholiques. Je promis d'aller le visiter en descendant à Vancouver. Je redoublai mes prières, car l'assaut devait être terrible à son arrivée à la chute et les dimanches suivants. Car le ministre Waller¹⁵² qui y est établi, qui de là va visiter ces sauvages, ne devait pas lâcher prise bien facilement.

En effet, rendu à la chute, Poh-Poh entra chez Waller qui, craignant la défection de son chef, lui avait promis à son départ de lui passer de nouveaux livres à son retour. Il en avait déjà beaucoup. Ne sachant point lire, le ministre lui avait cependant montré à s'en servir en chantant quelques airs et à virer une page de temps à autre. Le chapelet fut aperçu. Waller voulut en vain lui faire rejeter, il n'y consentit jamais. On le fouilla, on s'aperçut qu'il y avait un papier dans sa poche : c'était l'échelle catholique. Poh-Poh ne consentit pas à la montrer, mais alla se retirer dans une loge sauvage pour y passer la nuit. Waller l'y suivit, le pressa tant qu'il consentit à entrer chez le ministre pour y manger. On lui demanda chapelet et papier, mais il avait eu soin de tout laisser en cachette dans la loge du sauvage. Le

pauvre Poh-Poh résista à toutes les instances du ministre, répondit avec courage, de manière même à le confondre.

– J’aime mieux, disait-il, être pauvre de corps que de cœur. N’y a-t-il que les Américains qui ont des culottes, des chemises, des capots? Les Français n’en ont-ils pas aussi? Votre chemin n’est pas bon, ce n’est pas Jésus-Christ qui l’a fait, il a été fait par Luther, Calvin, Henri VIII. Autrefois, vos pères étaient catholiques, ces trois hommes ont changé de route, ils ont rejeté la croix, les commandements de l’Église, cinq médecines (les sacrements), le grand chef saint Pierre. À qui Jésus-Christ a-t-il donné la clef du ciel? N’est-ce pas à saint Pierre?

C’est ainsi que Poh-Poh le confondait. Il m’avait promis d’être ferme, il le fut. Le dimanche arriva. Poh-Poh avait rendu livres, échelle catholique, cloche. Je lui avais passé une nouvelle cloche : elle servit à faire l’appel de son monde. La loge était pleine, une grande échelle catholique était suspendue, elle était garnie d’images relatives aux points des figures. Poh-Poh l’expliqua, raconta ce qui lui était arrivé, les engagea à faire comme lui. Le chapelet fut récité, un cantique chanté, la croix, les médailles, les images montrées. Ses gens paraissaient satisfaits.

Sur ces entrefaites arriva M. Waller, accompagné de M. Bears. Ils entrèrent dans la loge, examinèrent l’échelle, baissèrent les yeux et pleurèrent sans dire mot. Poh-Poh leur demanda s’ils connaissaient le chemin de la droite et ceux qui l’avaient fait. L’assemblée fut congédiée. Waller s’efforça dehors de gagner Poh-Poh, mais en vain. Le chef lui défendit de faire la prière dans sa loge, lui dit qu’il en ferait une seconde dans l’après-midi. Waller alla prier dans une autre loge, un seul sauvage y alla. Depuis ce temps Poh-Poh tient bon.

Le 12 février, j'allai visiter la Kaklémas. Les prairies en ce lieu sont vastes mais le sol en paraît ingrat. C'est cependant une place riche à cause de la pêche au saumon, qui monte en quantité dans cette rivière qui alors, en été, n'a que quelques pieds d'eau de profondeur. Ils le prennent au dard ou au moyen d'une barrière. Poh-Poh et ses gens étaient plus bas sur la Willamette au lac Wapato (aux patates). Cette espèce de patates, de forme oblongue, est tellement excellente que les messieurs en font usage sur leur table. Les sauvages les font cuire sous la cendre.

J'arrivai le vendredi au dit lieu. Le lendemain, je rassemblai les sauvages, Poh-Poh étant à leur tête. Je chantai, j'instruisis, j'expliquai les commandements de Dieu, l'échelle avec des réflexions analogues aux circonstances. Et voilà donc que Waller arrive au bord de l'eau. Il revenait du fort George, de la pointe aux Klatsops, ayant accompagné M. Leslie dont le voyage avait pour but d'arrêter le départ des ministres Frost¹⁵³ et Kone¹⁵⁴, qui se trouvaient mécontents de ce que leur docteur du Wallamette avait refusé d'aller visiter leurs femmes malades. Je continuai à chanter. Waller parut en haut de la côte, un peu en arrière de moi. Il avait le feu au visage. Je ne le regardai pas. Étant retourné au bord de l'eau, il dit à quelques sauvages de ne pas écouter le prêtre, que ses paroles n'étaient pas bonnes. Les sauvages répondirent que non, qu'ils aimaient le prêtre et ses paroles. Waller se mit donc à pleurer, à se plaindre de ce qu'il allait être abandonné. Il se retira. Le dimanche, je célébrai avec appareil, j'instruisis de nouveau. Tout le monde parut enchanté. Ils voyaient la différence de la prière du prêtre et de celle de Waller. Je baptisai 14 enfants dans l'après-midi, avec solennité, et, le soir, un vieillard en danger de mort. Je distribuai des images et de petites croix aux enfants. Poh-Poh avait fait décider les gens à en demander. J'en distri-

buai environ cinq douzaines, tant aux hommes qu'aux femmes et aux enfants. Je passai aussi six chapelets aux principaux d'entre les sauvages. Ma présence avait ramené plusieurs de ceux qui étaient encore attachés à Waller. Des Klikatates que Daniel Lee avait baptisés aux Grandes Dalles et fait communier, sans rien savoir et presque de force, abandonnèrent aisément la voie méthodiste et suivirent l'exemple des autres. Poh-Poh était content. Le temps n'était pas favorable; il pleuvait continuellement. La sainte messe fut célébrée dans une grande loge. Le samedi, un ouragan accompagné de pluie manqua renverser ma tente pendant que je dînais. Mon garçon et moi, nous eûmes mille peines à l'empêcher d'être emportée, moi en soutenant de mes épaules un des bâtons, et lui en saisissant l'autre de ses deux mains. Quand l'orage fut passé, je vis le danger que j'avais couru, si de grands arbres, qui étaient en avant, étaient tombés sur ma tente. Je pensais que les démons avaient excité cette tempête et que la divine Marie m'avait protégé. Vers le soir ensuite arriva la seconde tempête, le ministre Waller.

Poh-Poh descendit avec moi à Vancouver. Il demandait un petit pavillon et une moyenne cloche. Sa conversion avait fait grand éclat. Il essaya de ramener quelques-uns des siens qui demeurent aux Cascades, mais il ne fut point écouté : ils se moquèrent même de lui. Mais il est ferme avec Tamakoun, autre chef des Cascades. Poh-Poh s'est hâté de s'en retourner pour arrêter les efforts que Waller pourrait faire en son absence pour faire revirer quelques-uns des siens.

Si le Seigneur bénit mes plans, j'ai dessein d'établir une mission sur la terre de Poh-Poh, de l'entretenir, d'y aller fréquemment, de montrer les prières dans la langue de ce chef. Ce serait le noyau des missions sauvages. De là la reli-

gion se propagerait de proche en proche, car ce lieu est très fréquenté. Je me propose d'y faire bâtir une petite chapelle cet été prochain. Je vais les encourager de mon mieux. Mais les Canadiens absorbent tout mon temps. Comment apprendre des langues, former des prières, des cantiques pour les pauvres sauvages? On ne peut les voir qu'à la volée, qu'en passant, tandis que nos antagonistes résident parmi eux, savent et parlent leur langue. Oh que nous prendrions bien vite le dessus si nous avions deux prêtres de plus! À quelque prix que ce soit, il nous en faut par St. Louis, et dans trois ans le pays, les sauvages sont à nous. Le goût de la prière les flatte; il ne manque plus que l'occasion de distinguer laquelle est la meilleure. Oh! qu'il est douloureux de voir maintenant tous les jours, pendant que nous sommes occupés à écrire, les sauvages venir de tous les côtés, de tous les rangs, pour nous visiter, et de n'avoir par le temps de les entretenir; de voir que notre temps passe pour les Canadiens, et d'être bientôt obligés de repartir de Vancouver pour nos postes respectifs, sans avoir eu le temps de rien faire pour les sauvages.

Je le déclare, notre position est un martyre des plus douloureux. Nous sommes environnés de sauvages, de ministres, l'erreur se répand. On attaque nos sauvages, nos Canadiens, et il nous faut nous tenir résidents au Wallamette et au Cowlitz. Jusqu'à quand ce martyre durera-t-il? Ne peut-on pas en Canada faire des sacrifices et nous envoyer par St. Louis des prêtres? Peut-on être insensibles à notre misère, à notre embarras, à notre douleur? Faudra-t-il toujours attendre qu'une société de protestants nous tende les mains, nous offre des passages sur ses vaisseaux? N'est-il pas temps de nous débarrasser de cette dépendance? Notre gouverneur nous dit : Et pourquoi les prêtres ne viennent-ils pas par St. Louis? La chose est si facile.

Un M. Beathons, de Montréal, écrivait à M. Kitson que c'était un malheur, un coup mal avisé que d'avoir laissé entrer dans la Colombie les erreurs du pape, quand il était si facile de se refuser à cette démarche; mais que l'on allait envoyer ici un zélé ministre protestant pour arrêter les progrès de l'erreur. Voilà pourquoi le passage a été refusé; pourquoi le vaisseau, je soupçonne, vient d'arriver d'Angleterre ici sans avoir apporté ni lettres, ni cassettes pour nous, après un passage de cinq mois et quelques jours, étant parti le 25 ou 26 août 1840. Hélas! quelle misère! quel désappointement! Point d'apparence d'un autre vaisseau après celui-ci. Que penser de tout cela? Si nous n'avions notre gouverneur pour nous, nous serions bien à plaindre.

J'envoie à V.G. les lettres de M. Maigret, d'Oahu, celle de M. De Smet, prêtre jésuite. Vous verrez les progrès que font ces messieurs parmi les nations. M. De Smet a passé trois mois avec les Têtes-Plates, a formé des prières en leur langue, a distribué chapelets, médailles en abondance. Il avait, me dit un témoin oculaire, douze charges de chevaux, des valises qu'il a laissées en arrière, des médailles pour 100 lb pesant, un gros sac de chapelets. Ces messieurs méritent de faire les choses en grand. Pour nous, nos péchés nous en empêchent. Béni soit le Seigneur, que son saint nom soit sanctifié par qui il voudra, je me soumets aux ordres de la divine Providence! Mais cependant les âmes périssent sans connaître le saint nom de Jésus.

Au milieu de nos croix, le Seigneur nous soutient par l'espérance. Je le remercie tous les jours du peu de bien qu'il daigne opérer par notre ministère. Le pauvre Campeau qui avait été rebaptisé au Walla-Walla, il y a trois ans, et qui est établi au Wallamette, m'a donné l'espoir de le voir bientôt rentrer dans le sein de l'Église. Si j'eusse eu le temps de le visiter plus tôt, il serait peut-être déjà réconcilié avec son

Dieu. Il m'a déclaré que depuis que les prêtres étaient entrés dans le pays, il s'était refusé à toutes les demandes, à toutes les offres, à toutes les sollicitations des ministres. *Deo gratias*. Gendron¹⁵⁵, que le ministre Perkins¹⁵⁶, des Dalles, a voulu gagner par l'espérance d'une couverte dont il avait besoin pour payer sa descente par les sauvages, et qui, après l'avoir écouté, l'avoir amusé de ses comptes, avait reçu sa couverte, a déclaré tout haut – les ministres le savent – qu'il s'était moqué de Perkins. Il est au Wallamette, il fera un bon chrétien.

Pendant notre absence de Vancouver, le mal se commet, les méchants s'enhardissent, les malades meurent sans sacrements. Un sauvage, même baptisé depuis, a laissé faire sur lui la médecine et est mort avant que j'aie eu le temps de l'aller visiter. Bien des Canadiens, des femmes et des enfants seraient meilleurs chrétiens si j'avais le temps, au Wallamette, de les aller visiter. Mais hélas! les orphelins, les Owhyhu, les enfants qui fréquentent tous les jours les instructions me retiennent.

Je vais être obligé de prendre encore d'autres orphelins. La Compagnie en est chargée. Il me faudra retirer la femme Tétreau, abandonnée de son mari. Elle a déjà mal viré à Vancouver pour y être restée trop longtemps. Cette femme et quelques autres n'ont d'autre ressource que de retourner avec les barbons de leurs terres ou de s'adonner au vice, ou d'être placées par le prêtre. Les enfants retombent nécessairement sur nos charges. Que de troubles! Que d'inquiétudes! Que de soins pour les missionnaires qui ne savent où donner la tête! Quand sera-t-on libre pour la prière et le saint ministère?

Par-dessus tout, il faut pourvoir à notre subsistance par la culture des fermes, surveiller les engagés, nous aider à vivre, à payer nos dépenses. Bon Dieu! que d'embarras! Il

est pourtant nécessaire que tout cela marche à la fois, il n'y a pas à reculer : il faut vaincre ou périr. Le combat est engagé, nous combattons pour le Seigneur. Les suppôts de Satan sont nos ennemis. On ne se figure pas à Québec le tracassant qui nous environne. Voir à tout, répondre à tout le monde, passer un moment avec l'un, un moment avec l'autre, faire le catéchisme, faire réciter les prières, entretenir un sauvage, l'instruire un instant, aviser les uns et les autres sur leurs intérêts temporels et spirituels. Voilà nos occupations de tous les jours. Il faut malgré cela prendre le temps d'écrire à Québec. On attend de nous de jolies notices. Et les notices, on ne peut les écrire qu'à la hâte. Aussi sont-elles bien imparfaites.

Malgré tant de soins et de troubles, les deux missionnaires comptent, depuis mars 1840, 510 baptêmes dont 443 d'infidèles, 67 d'enfants de fidèles, 26 adultes sauvages, 12 adultes issus de blancs, 12 mariages dont un de sauvages, 12 sépultures, presque toutes de sauvages, 9 premières communions. On compte en tout près de 60 communiantes.

Le cahier de M. Demers donne 192 baptêmes dont 163 de sauvages, 29 d'enfants de fidèles, 11 adultes sauvages, un adulte de blanc, deux mariages dont un de sauvages, 5 sépultures, toutes de sauvages. J'aurais encore bien des choses à dire, mais il faut en finir.

Veillez bien nous recommander aux prières des âmes ferventes de l'Association de la propagation de la foi, faire présenter nos remerciements au comité central de Québec pour les dons généreux et le prier de nous continuer ses faveurs.

Agréez les respects profonds des deux missionnaires de la Colombie, leurs vœux et leurs souhaits pour V.G., et en particulier la vénération et le dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être respectueusement...

F.N. Blanchet, ptre Miss^r Colombie

● ○ ●

À Modeste Demers

AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 7

Mission catholique de Saint-Paul du Wallamette

Le 19 avril 1841

Cher monsieur,

Je vous envoie ci-inclus une lettre qui vous surprendra agréablement. Je ne puis m'expliquer pourquoi l'express de l'Est des montagnes est déjà arrivé à Vancouver, au lieu de n'y parvenir que dans le mois de juin par le retour des berges qui vont conduire l'express de l'Ouest jusqu'au campement d'icelles. Je m'attendais donc à de mauvaises nouvelles, mais la lettre de Sa Grandeur Monseigneur de Julopolis ne mentionne rien d'extraordinaire. Cette lettre est du 3, 10 et 15 décembre 1840. Vous voudrez bien me renvoyer la partie qui m'appartient. Elle nous apprend que Monseigneur a écrit à nos seigneurs les évêques de Québec afin de les engager à demander des prêtres de la maison de Picpus, à Paris, pour être envoyés à notre secours. Si nos supérieurs ont écrit aussi à l'évêque de St. Louis, ils auront eu pour récompense que ce printemps 1841, une brigade de jeunes prêtres jésuites étant pour se rendre chez les Têtes-Plates, l'occasion serait favorable pour nous envoyer du renfort. Nous pouvons donc espérer des prêtres cet automne, du Canada ou de Paris. *Gloria in excelsis Deo*, pourrions-nous dire avec les anges; *et in terra pax hominibus* : les hommes, les infidèles, nos pauvres sauvages en recueilleront tous les

avantages. Hâtons-nous de préparer les voies à ces saints prêtres, à ces généreux missionnaires, qui auront peut-être droit d'être surpris de ce que nous avons fait si peu. Puissons-nous être embrasés du feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre et le répandre au loin, en embraser tous les cœurs de ceux qui conversent avec nous et avec qui nous conversons, comme Sa Grandeur nous le souhaite plusieurs fois.

Un sujet important va attirer votre attention, comme il a attiré la mienne, c'est celui de nos finances. L'annonce que je fis, l'année dernière, des dépenses par approximation que nous avions à faire jusqu'au départ de l'exprès, *id est* environ 400 £, a mis Monseigneur dans une grande inquiétude. Il craint de ne pouvoir faire face à tout. Il demande qu'on ne dépense pas plus que ce qui nous est alloué. Si donc, comme il le pense, nos finances des Cèdres sont à bout – car je me fiais là-dessus pour payer le surplus de ce qui nous était alloué – dans quel embarras n'allons-nous pas jeter nos seigneurs les évêques de la Rivière-Rouge et de Québec, pour avoir signé dernièrement une lettre de change de 342 £. Cependant, en jetant un [coup d'œil] sur l'aperçu de mes affaires financières, tel qu'envoyé par mon très cher frère, M. le curé des Cèdres, et s'il a suivi, comme je n'en puis douter, l'avis que je lui avais donné de faire passer mes argents à Londres, les craintes de Monseigneur seront sans résultat désagréable. Pour votre satisfaction et pour vous montrer comme j'étais loin de vouloir jeter nos seigneurs les évêques dans l'embarras, et pour me disculper aussi d'un manque de prudence et de délicatesse, je rapporte les comptes tels que M. le curé des Cèdres me les a envoyés, savoir :

Montant des argents laissés entre les mains du soussigné au départ; plus, des argents provenant de certains articles

laissés pour vendre; plus, de la somme portée au compte entre mes mains; plus, le prix de la terre de Saint-Grégoire¹⁵⁷; plus ma dette. Le tout formant 619,5,11½ £.

Argent placé et laissé à la disposition du missionnaire :
320,7,10 £

Dépensé : 72,15,4½

Montant rentré : 393,3,2½ £

Balance due : 226,2,9 £

Par moi (M. le curé des Cèdres) : 72,18,7½ £

Par d'autres : 153,4,1½ £

Si donc à cette somme qui m'est due 226,2,9 £

J'ajoute celle ci-haut à ma disposition 320,7,10 £

L'on aura en ma faveur la somme de 546,10,7 £

Mais la lettre de change que j'ai signée est de 342,7,9 £.

Si j'en retranche notre allouance de l'Association : 140,0,0 £

Il restera à payer par M. le curé des Cèdres : 242,7,9 £

Il me restera donc encore une balance de 304,2,10 £

Vous voyez, cher Monsieur, que d'après mon calcul je n'ai pas dû embarrasser les affaires financières de nos seigneurs les évêques. Quoique surpris de nos hauts comptes, ils devront en même temps être étonnés de voir que nous avons pu diminuer notre dette de 526,10,9 £ à la somme de 342,7,9 £ par les nombreuses et généreuses souscriptions de nos gens au montant de 100 £ par 418 minots de blé fournis par la mission du Wallamette, à 3/ = 62,14 £, et enfin par la somme d'environ 22,9 £ d'honoraires, de casuel, du côté des deux missions, formant en tout 184,3 £. Mais cette terrible dette de 342,7,9 £, de quoi est-elle composée? Des sommes qui suivent, savoir :

1° Pour la ferme de Joseph Larocque¹⁵⁸, du Cowlitz

100 £

2° En acompte de celle de Lavigueur, Wallamette 50

3° Marqué à l'avoir des quatre Owhyhus,

dont 3,11 £, et le 4 ^e , 12 £	44
4° Comptes de Guilbault, fermier de la mission du Cowlitz, entrés par les ordres du gouverneur au compte de la mission et dus à icelle, environ	25
5° À Augustin Rochon, mon engagé, à peu près	40
Total de sommes étrangères :	229 £
La véritable somme de nos dépense, l'an passé, est donc :	123,7,9 £

Si l'on avait à diminuer une dizaine de quarts de saumons à 5 piastres, le vin de messe à 15/ (car il n'en paraît jamais sur nos tables, non plus qu'aucune liqueur forte), les frais des voyages en canot, en couvertes et en vivres pour les sauvages qui nous conduisent, les frais pour agréer nos fermes, le thé et le sucre dont nous faisons une mince dépense, les achats de quatre cochons à 6 piastres, et de quatre autres, dont un 8 piastres, et les autres 6 piastres par tête, pour remplacer ceux que vous ont laissés Larocque et Pichette, et enfin l'achat de quelques vaches pour le Wallamette, à 30 piastres par tête, afin d'élever et de nous épargner des frais futurs; à quoi sera réduit la susdite somme de 123,7,9 £. Nos dépenses seront moindres cette année que l'an dernier, vu que vous avez remis trois Owhyhus à la Compagnie et que nos fermes vont commencer à nous donner du profit.

J'ai commencé à tirer du profit de celle qui me vient de Lavigueur. Les 35 minots de blé ont donné 430 minots; 20 minots pois ont donné 60; 6 minots avoine ont rapporté 100. Les 26 minots de patates n'ont donné que 40 à 50. Voilà le montant du produit de ma ferme achetée de Lavigueur. Par elle, j'ai pu payer 418 minots de blé à la Compagnie = 62,14 £, dépenser 30 minots de pois pour la soupe, les derniers 30 minots servant pour la semence. Je vis maintenant

sur la dîme de blé et de pois des habitants, dont je vous donnerai par la suite un compte exact, de cette année et des années précédentes. Veuillez avoir la bonté d'en faire autant de votre côté, afin de me mettre au fait de vos profits et dépenses; combien de dîme, combien de récolte, combien avancé, prêté à Guilbault, combien reçu du blé de Pichet, lequel j'ai rendu ici.

Veuillez aussi me donner l'état, le nombre de vos animaux, vaches, chevaux, juments, sans oublier celle qui vient de Larocque et qu'il faudra faire étamper au plus tôt, car elle est vivante. François Bercier l'a vue avant de partir. C'est Michel Cotnoir¹⁵⁹ fils qui la lui a montrée : c'est une cendrée. Celle qui est morte appartenait à Guilbault. Assurez-vous de ces faits. Que Coléman prenne connaissance et soin de tout. Il est à propos d'en finir avec votre fermier par rapport au marché et aux conditions avec lesquelles il a pris votre ferme, pour obvier à des prétentions de sa part mal fondées, et aussi afin de me mettre au fait de vos arrangements avec lui, en cas de mort. Car autrement, je me trouverais bien embarrassé. Veuillez garder ce marché chez vous en m'en donner un aperçu en général : combien de vaches, de juments, de chevaux, de cochons vous avez mis à ferme. Avec cet homme, il faut que tout soit clair et en forme, car il n'est et ne sera jamais content. Il aurait le cœur de vous enlever la seule vache qui vous reste, tandis que je regrette de lui en avoir laissé avoir trois, une seule n'étant pas suffisante pour vous et votre maisonnée. Que Coléman prenne soin de ce que Guilbault n'a pas droit d'avoir. Je pense que vous ne lui avez laissé avoir que les quatre truies venant de Larocque. Il devrait vous rester les quatre de Pichet, une dont Plamondon a fait présent, une autre qu'il avait laissé avoir à Larocque et que j'ai payée à Plamondon,

sans compter les petits de l'an dernier. Pardonnez-moi ces détails.

Je me suis un peu éloigné de mon premier sujet. Les Owhyhus renvoyés, ayant reçu trop pour le temps que vous les avez eus, il faudra vous en assurer et demander à vous faire rembourser, s'ils daignent. Quant à Guilbault, tenez un livre de compte exact des articles que vous lui avez avancés vous-même et des sommes dont il est endossé à la mission sur le livre de compte de la Compagnie. Les quarts de saumons sont-ils compris dans ces sommes? A-t-il eu de vous quelques cochons? Il est pénible sans doute d'être obligé d'entrer dans tous ces détails; mais la gêne où nous allons nous trouver, réduits à ne dépenser que 100 £, nous oblige à voir partout, à regarder à tout. Déjà les 100 £ qu'on va nous allouer ce printemps sont dépensés. J'ai payé à Lavigueur les 100 louis qui lui revenaient pour sa ferme. Ce qui me reste d'argent entre les mains de M. le curé des Cèdres se trouve engagé peut-être par prêt et n'est pas bien sûrement disponible. Je renonce aux frais du moulin à scie. Nous sommes déjà endettés. Nous n'avons d'espérance que les souscriptions de nos gens.

Agréez la considération respectueuse avec laquelle je demeure en union de prières, votre très humble serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. M. B. a reçu les lettres du 29 et 30 mars, du 7 et 10 avril.

● ○ ●

À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 11

Mission catholique de Saint-Paul
Le 25 avril 1841

Cher monsieur,

Veillez bien, dans votre prochaine, me donner en abrégé une idée de votre voyage à Vancouver jusqu'à votre retour au Cowlitz, mentionnant pour l'édification de nos amis de Québec ce qu'il renferme de plus intéressant. Ce sera une continuation de notre journal. Il faudra par la suite continuer sur le même pied. Je vais vous en donner l'exemple.

Je laissai la mission de Saint-Paul le 11 avril p.m. Arrivé à la chute, je visitai la femme de Wesamus que je trouvais très malade. Elle refusa le baptême, sous prétexte que cela allait la faire mourir. Je me rendis à la rivière de Clackamas que je remontai une quinzaine d'arpents. Mais je n'y trouvai point Poh-Poh. Peu de semaines après sa conversion et son retour à son village, il s'était retiré avec la plupart de ses gens au lac Wapeto (des patates), afin de s'éloigner de M. Waller. Je m'y rendis sans délai le vendredi soir. Malgré la pluie et le mauvais temps, je pus, le samedi, rassembler les sauvages. Ils m'écoutaient avec attention. Sur ces entrefaites arriva le ministre Waller venant de la pointe des Clatsaps. Je m'étais emparé de son troupeau, il dut en rugir de colère. Il recula vers son canot après m'avoir examiné quelque temps. Et moi, je ne fis pas semblant de le voir. Il essaya par ses paroles et ses larmes d'émouvoir ceux qui se trouvaient près de lui, pour les engager à ne pas écouter le prêtre, mais ce fut en vain. Je restai maître du champ de bataille. Le dimanche, je vins à bout de dire la sainte messe dans une

loge. Les sauvages durent voir la différence de nos offices d'avec ceux des ministres. Je donnai de longues explications, je fis chanter et réciter le chapelet de la Sainte Famille. Dans l'après-midi, je baptisai 14 enfants, et le soir, un adulte, vieillard malade, que je trouvai disposé à croire tout ce que je lui disais. Quatre jours après, il jouissait de la couronne éternelle.

L'arrivée de Waller, le samedi, fut précédée d'un coup de vent si extraordinaire que ma tente manqua en être emportée, malgré mes efforts et ceux de mon garçon pour la soutenir. Il me sembla que le démon en était l'auteur, afin de me faire écraser sous la chute d'un gros arbre qui résista à la furie du vent.

Le lundi après-midi, nous eûmes la consolation de nous donner le baiser de paix, au fort Vancouver, le 15 du mois. J'eus de la peine à faire entrer mes comptes, car je me présentais un peu trop tard, les comptes étant presque tous clos. Hélas! que nous eûmes peu de temps à penser à nous-mêmes, étant tant occupés de nos notices et de notre ministère! Si nous eûmes la douleur de voir cette pauvre femme du Cowlitz devenir la proie des flammes éternelles pour s'être pendue, nous eûmes d'ailleurs des consolations. Vous baptisâtes un enfant de sauvages très malade : sa mort en fit un ange dans le ciel. M. Payette montra de la foi et de la vertu en se confessant à différentes reprises avant son départ pour prendre soin du fort Brûlé¹⁶⁰, qui se trouve à une quinzaine de jours de marche du fort Walla-Walla, sur la rivière des Nez-Percés.

M. Kitson nous édifia de son côté. Malade depuis près de dix mois, il se décida enfin à se confesser; il le fit avec une grande foi et rentra en grâce avec son Dieu. Son éloignement de l'Église catholique était dû à une punition non méritée qu'on lui avait fait subir au séminaire de Montréal, par

les calomnies de quelques-uns de ses compagnons d'étude. Comme il paraît qu'il n'a commencé à recevoir de mieux réel que depuis son retour à Dieu et l'acceptation de la médaille, il semble que le ciel ait voulu par là lui faire connaître combien sa démarche lui était agréable.

Notre présence n'a pas été inutile au gouverneur : il a accepté un crucifix, il a fait encadrer la vigne apostolique dont je lui ai fait présent.

Je laissai Vancouver le 24, mercredi, emmenant le quatrième des enfants orphelins Gros-Louis et emportant 20 minots patates que le gouverneur avait eu la bonté de m'offrir pour la semence, n'en ayant point. Le 25, je fus rendu assez tôt au lac Wapeto pour y célébrer une messe basse devant les sauvages du lieu, le grand jour de l'Annonciation. Je laissai au chef Poh-Poh de petites croix qu'il me demanda. Je me dirigeai vers la chute, je n'y parvins que le lendemain. J'eus le bonheur de baptiser enfin la femme de Wesamus deux heures avant sa mort¹⁶¹. Le ciel lui avait conservé assez de connaissance pour me connaître, m'entendre, me répondre par signe à ce que j'avais de plus essentiel à lui expliquer. C'est une Kalapuya. Elle ne prie pas en vain pour sa tribu. Dieu voulut la récompenser des attentions qu'elle m'avait montrées, lorsque j'entrais autrefois dans sa loge. C'était de me présenter des nattes pour m'asseoir. C'est ainsi que le ciel nous protège, garde et conserve les siens, malgré les efforts insensés des suppôts de Satan. Je récitai avec joie le *Te Deum*. J'arrivai le 27 à mon poste, la veille des Rameaux.

Le Jeudi saint [8 avril 1841], j'avais un joli reposoir, le Saint Sacrement fut veillé toute la nuit par les fidèles. Il y avait eu, ce jour-là, dix-huit communions pascales. Il y en eut douze le jour de Pâques. Les offices furent fréquentés

malgré la pluie durant quinze jours et les chemins que l'inondation avait presque rendus impraticables.

Avant mon départ du Wallamette, j'avais visité par deux fois un pauvre sauvage, Kalapuya de nation, très malade chez Amable Arquoite¹⁶². Par deux fois je fus rebuté. Le ciel ne voulut point exaucer mes vœux. Il tirait à sa fin, sa chair tombait par lambeau. Il était autrefois esclave d'un sauvage qui ne voulut plus jamais réclamer ses droits sur lui, depuis qu'il eut eu commis le crime affreux d'avoir volé, pour se sauver, le canot d'un mort dont il avait jeté les ossements à l'eau. Suivant les sauvages, sa maladie était une punition de son sacrilège. Le pauvre homme est mort pendant mon absence. Le ciel me dédommagea de ce contretemps lorsqu'en descendant à la chute je mis au cou d'un jeune Kalapuya un chapelet sur lequel il pouvait réciter dans sa langue celui de la Sainte Famille. Ce succès fut pour moi d'un bon augure.

J'espère que cette nation n'est pas fort éloignée du Royaume de Jésus-Christ. En voici la preuve. Les Canadiens ayant conseillé à un sauvage de cette tribu de venir me chercher pour son garçon de 15 ans, malade depuis longtemps, il vint me demander. L'ayant instruit dans plusieurs vérités, au campement de sable, sur la terre de M. McKay, et le voyant baisser, je le baptisai. C'était un enfant unique. Le père regrettait la perte de ce cher fils, la mort lui ayant enlevé tous les autres. Je lui avais passé une échelle et une cloche dont il devait faire usage auprès de ses gens. Mais la mort de son fils détruisait son courage. Il parlait déjà de cercueil et de chemise pour ensevelir son enfant, tant il était assuré de sa mort, car il affaiblissait tous les jours. Ayant consulté Liguori à l'égard de l'Extrême-Onction à donner ou non aux néophytes nouvellement baptisés, la solution de cas est affirmative, afin de fortifier les malades contre les attaques du démon et les munir des grâces

propres à ce sacrement. L'enfant était si malade et si faible qu'il ne pouvait plus se virer, ni endurer, sans pleurer, qu'on lui levât les parties à oindre. C'était une compassion. C'était aussi la première fois que je donnais l'Extrême-Onction dans une loge. Je ne l'avais encore donnée qu'à la femme de Lussier et de Gervais. Je désirais que le ciel affermât la foi du père et des assistants. La guérison de l'enfant pouvait produire un grand bien dans les circonstances actuelles. Je m'aperçus, sans trop le remarquer, qu'il endurât les onctions saintes sans se plaindre. Je retournai le surlendemain.

– Comment vas-tu? lui dis-je.

– Je vais bien, fut sa réponse avec un rire agréable.

Il avait dormi les deux dernières nuits, il avait mangé du pain et bu du thé! Le père et la mère étaient tout joyeux. Je crus apercevoir là le doigt de Dieu et un effet de la grâce du sacrement. Je baptisai ce même jour une jeune femme de la nation des Kilimouks qui sont sur les bords de la mer, ensuite des Clatsaps, et à deux jours de marche d'ici à travers les montagnes. Elle ne reviendra pas de sa maladie. S'il nous vient des prêtres, je pourrai un jour aller leur annoncer la bonne nouvelle. Ce jour-là même, je traversai le Wallamette pour aller visiter une femme et un homme malades. J'eus encore le bonheur de baptiser un enfant de 10 jours en danger de mort. J'annonçai pour la première fois à cette nation en assemblée des paroles de salut. Il me semble que je fus entendu avec plaisir. Qui aurait des ouvriers pour cultiver ce champ, il donnerait du fruit et des consolations avec la grâce d'en haut. Des journées ou demi-journées passées de la sorte paraissent courtes. Je voudrais être dégagé des liens qui me retiennent à ma maison. Que je goûterais de plaisir à instruire les sauvages!

Le chef Poh-Poh vint me trouver dans la semaine suivante de mon retour. Il me pressait pour une cloche moyenne et pour un pavillon. L'ayant affermi de nouveau, je le renvoyai avec une lettre adressée au gouverneur. Il revint le lundi de Pâques. Il n'eut point de grosse cloche, il n'y en avait point; mais il apportait de quoi faire un pavillon rouge. J'évitai d'en faire un instrument national britannique ou américain. J'en fis un instrument religieux, *Sunday Sail*. Il renferme le signe sacré de notre rédemption et le nom de Marie. *nom de Marie* .

Je le bénis pour lui donner les vertus de renverser les plans et les desseins pervers de Waller. Il est de l'honneur de Marie, notre mère, de défendre l'image, le signe du salut des hommes. Je bénis aussi un crucifix. Chargé de ces précieuses reliques, mon chef partit, chargé aussi d'un sac de farine, de pain et de tabac pour ses gens. À son arrivée ici, il m'avait inspiré de fortes alarmes sur la persévérance de ses gens qui ont reçu des croix et des chapelets, tant Waller faisait jouer de ressorts pour les gagner : chemises, culottes, capots, fût de poisson, menaces de les faire mourir, comme autrefois le capitaine Thompson qui passe pour avoir fait caler au fond des eaux la mauvaise médecine qui a répandu la fièvre en 1820. C'était un Américain. Promesses flatteuses. Quelques sauvages gagnés qui soulevèrent les autres. Voilà ce qui doit vous engager à élever avec moi vos mains au ciel pour en obtenir la chute de Simon le Magicien¹⁶³. J'attribue à la colère du ciel le naufrage de M. Lee, qui a aidé Waller de ses conseils et de ses moyens. Les pluies et les mauvais chemins, tout le long de son voyage, l'ont poursuivi jusqu'à Nesqualy. Si Marie s'en mêle, il s'en souviendra aussi bien que Waller.

J'entends dire que le drapeau religieux soutient et rallie les sauvages. Je vais aller les soutenir de ma présence et y passer une semaine.

Adieu, tout à vous, en ce mois de prières et, avec considération, votre dévoué serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Des saluts à nos gens.

● ○ ●

À Modeste Demers

AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 13

Mission catholique de Saint-Paul du Wallamette

Le 26 avril 1841

Cher monsieur,

Malgré la longueur des deux précédentes, j'ai pourtant encore quelque chose à vous dire. C'est qu'ayant pris le devant au campement de sable, à mon retour de Vancouver, je me rendis avant mes jeunes gens. J'appris que le chien de Pierre Kayous mangeait les œufs. François Bercier attendait mes ordres à cet égard. Il ne faut pas grand-chose pour démonter un sauvage, le dégoûter d'une maison : tuer ce chien était donc une chose délicate. Je ne savais à quoi me décider. La Providence me tira d'embarras, car une heure après le chien était mort. Comment? Le voici : un cochon étranger rôdait à l'entour; mon chien et celui du petit Pierre aboyaient à l'entour de l'animal étranger. Le cochon ayant trouvé sa chance en saisit un par le ventre et le déchira en deux. C'était celui de Pierre; ce fut fait de lui. Le

jeune homme arriva, il alla avec les autres voir son chien. Les autres en rirent; pour lui, il demeura sérieux et se consola bientôt. Cet accident me frappa comme un coup de la Providence.

Je ne dois pas omettre non plus comment le ciel a réussi à réunir François Bercier avec sa femme¹⁶⁴. Ils ne pouvaient s'entendre tous deux au Cowlitz. J'avais, pour de bonnes raisons, pris part à cette alliance entre deux infidèles, et la séparation eut lieu l'automne dernier. La femme s'en alla à Vancouver, le jeune homme resta chez son beau-père. Cependant le mariage était valide. Je me repentis d'y avoir participé en quelque chose. Nous formâmes des vœux. Le jeune homme ayant mésintelligence, laissa la maison du beau-père et alla offrir ses services au gouverneur de Vancouver. Il fut engagé, mais le docteur eut la charité de penser au salut de son âme. Il le destina d'abord à aller chez son fils Joseph McLoughlin, au Wallamette. Mais, changeant d'idée, il me l'envoya. Il entra au service de la mission au mois de février dernier. À mon retour de Vancouver, je lui ramenai sa femme. Et voilà que, vivant en paix, ils se préparent tous deux à être prochainement baptisés. Le ciel donc semble avoir ou réparé ma faute, ou approuvé mon œuvre, au moment même où la chose paraissait désespérée. Pouvons-nous, après cela, désespérer, perdre confiance en Dieu au milieu de nos peines, lorsque le bon Dieu nous donne des preuves si marquées de sa protection divine?

Continuons à réciter le saint rosaire, le chapelet de la médaille, cet autre que vous connaissez bien, notre messe tous les premiers jours de chaque mois pour obtenir la protection des saints du temps, celle de tous les samedis pour avoir la protection de la Sainte Vierge Marie. Et la victoire est à nous. Déjà depuis le commencement de cette dévotion, le ciel se laisse toucher, les sauvages prennent goût à

entendre parler de la bonne nouvelle. Les Kalapuyas d'en bas de la rivière me connaissent à présent. Il faut que je les cultive à tout prix. Pour cela, j'irai passer des semaines avec eux pour les gagner. Il faut commencer à les suivre pour s'en faire suivre ensuite. Il ne vous reste que ce moyen de gagner les Cowlitzois. Si vous ne sacrifiez quelques semaines pour les rencontrer en gros, vous les attendrez en vain à votre maison. L'expérience nous apprend.

Le garçon du chef Hyepret est mort. Le mieux qu'il a eu a servi seulement à ôter à son père l'idée que l'Extrême-Onction le ferait mourir plus vite. Le petit enfant de dix jours est mort peu de temps après son baptême¹⁶⁵. La femme Kilimaux a aussi reçu la couronne¹⁶⁶. Trois en huit jours. J'en remercie le bon Dieu. La nation a donc des intercesseurs.

J'ai fait peu de chose pour les femmes et les enfants des Canadiens cet hiver dernier à cause des pluies à verse continues. Les sauvages en service n'ont point d'autre temps à dévouer à leur salut que celui du dimanche. On ne fera presque rien des sauvages demeurant avec les Français. Cependant depuis l'automne passé, je donne trois instructions le dimanche à la messe et aux vêpres : l'une en anglais, l'autre en français, la dernière en tchinouk, laquelle sert aux sauvages, aux femmes et aux enfants, je dirai, aux Canadiens mêmes qui, sans cela, n'auraient pas la patience d'entendre l'explication de l'échelle catholique. Grâce à Dieu, je fais des progrès dans l'anglais, le jargon tchinouk m'est familier. Que de bien à faire! Je suis désolé d'en faire si peu, d'être lié comme je le suis à ma maison pour conduire un Owhyhu, des enfants, leur dire, leur montrer tout. Cependant mes plus grands jours d'afflictions ont été suivis de consolations. C'est tantôt le passage, la visite des sau-

vages, le baptême de leurs enfants, la visite des sauvages malades et leur régénération par le baptême.

Vu les dangers que courent les sauvages de la chute du Wallamette et de Kaklémas, par la présence du ministre Waller, je me décidai à laisser ma maison pour courir à leur secours. Couchant chez Lussier le 28 mai, je retournai le 29 à la chapelle pour faire la sépulture du garçon du chef Hye-pet. Il était accompagné d'une quinzaine de personnes de sa nation. La cérémonie finie, j'expliquai l'échelle. C'était la première fois qu'ils entraient dans l'église. Ils s'en retournèrent fort contents. Arrivé à la chute le vendredi 30 avril, je fus mal reçu de Wesamus. Il tenait aux Américains, dit-il. Je crus donc que Waller avait tout gagné. J'élevai ma tente, je reçus plusieurs visites. Wesamus parut vers le soir, accompagné de sept à huit des siens. Il se plaignit de ce que je les avais abandonnés, rejetés, de la préférence donnée à Poh-Poh. Il avait le couteau à la main. Je le reçus bien, avec joie et gaieté. Je répondis de même à ses raisons, ainsi qu'aux accusations du ministre Waller que nous allions exiger d'eux cochons, vaches, veaux, moutons, que nous les ferions changer de lieu, que nous ne leur permettrions plus d'avoir des esclaves. Il parut satisfait. Il me dit que les Américains lui avaient fait des offres qu'il avait refusées, comme de prendre des habits. Il était bien aise de me faire connaître ce fait, car ses gens m'ayant dit qu'il avait reçu de Waller culotte, souliers, chemise, capot, je les avais plaints de ce que leur chef s'était ainsi vendu, mis au rang des esclaves. Il est bien certain que, piqué de mes paroles, il avait pris résolution de contredire l'assertion de ses gens. D'ailleurs sa femme intercédait pour lui dans le ciel. Le chapelet de la médaille avait été récité tout le long du petit portage. Il partit réconcilié. Le samedi, la pluie ne permit pas de dire la messe. Elle eut lieu pour la première fois à la chute, le

2 mai, dimanche, jour de la Sainte Famille, dans la loge de Wesamus; l'autel était orné. Ces sauvages entendaient la sainte messe pour la première fois. Je fis faire autant de bruit (religieux) que mes sauvages furent capables d'en faire, afin de tenir tête au chant de Waller, faisant son office dans la loge voisine, séparé seulement par une cloison! Je fis chanter mes cantiques, je chantai la grand-messe, j'instruisis plusieurs fois. Les sauvages sortaient et entraient : la différence devait les frapper. Il fallait cela pour en décider plusieurs. Ce jour-là, je baptisai neuf enfants, deux le lundi. Il y a messe basse tous les jours, elle est suivie d'une instruction. Je recommence après déjeuner, jusqu'à-près-midi; je visite les loges, j'encourage, j'excite les uns, les autres, même ceux de Waller. Il en a peu, ils lui sont peu attachés.

Tacklémas, le 7 mai. J'ai laissé les gens de la chute. Ils sont pour nous, excepté un seul homme et ses femmes, qui tiennent à M. Waller, et deux autres qui ne sont pas pour lui et qui penchent vers le bon chemin. L'enfer, Waller et sa mission frémissent. Ici, M. Bears laboure à force; Waller en a pour lui un bon nombre, mais j'espère que tous rentreront dans le bercail. À la chute, les miens savent le signe de la croix, l'offrande du cœur à Dieu, les paroles pour baptiser, que tous les Français récitent à la fin des prières du soir. De plus, une partie des commandements de Dieu, plusieurs cantiques. Il me faut ici du renfort. Venez à mon secours, dites à nos gens de prendre patience, qu'ils prient pour nous. Le combat est rude : il faudra peut-être demeurer ici un mois. Cette place sera le noyau de nos missions, si par la grâce de Dieu nous réussissons.

Vous viendrez au plus tôt, passant par le fort pour baptiser l'enfant de M. Roc, administrer M. Kitson si besoin en est; vous apporterez quelques présents pour les sauvages, un

quintal de biscuits communs, un minot de pois, de quoi garnir le haut et le bas de nos autels. Thomas vous sera utile. Vous aurez besoin de papier, l'encre, &c.

Adieu, bonne santé, du courage, des saluts à nos gens. Avec mes respectueuses considérations.

F.N. Blanchet

[P.-S.] Il y aura à réformer dans les prières à Hyalahast. Le catéchisme à former. Une église à établir. Les Kalapuyas sont pour nous. Kanisneau a dit à ses gens de se rendre au prêtre s'ils le voulaient; par une pte 17 pour nous. C'est l'ouvrage de Tamakoun, chef des Cascades.

J'écris à la hâte. Je n'ai plus rien à manger. J'envoie au fort pour en avoir. J'ai trop donné; il y a encore un peu de saumon; les sauvages sont paresseux. Ils me croient inépuisable.

● ○ ●

À Modeste Demers

AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 16

Saint-Paul Wallamette, le 17 mai 1841

Cher monsieur,

Je laissai le campement des sauvages à Clackamas¹⁶⁷ vers 10 h a.m. avec le regret inexprimable de ne pouvoir conférer avec vous dans une entrevue de ce qu'il est impossible et trop long d'expliquer par lettre. Je vous cherchai des yeux dans la rivière Wallamette, mais en vain. De la chute je vous adressai quelques mémoires, quelques papiers sur les-

quels se trouvent des prières commencées en la langue du pays. Puissiez-vous avoir pu découvrir ce que cela signifiait.

Il est essentiel de former les prières en la langue naturelle, sans rejeter les prières en jargon qu'ils savent déjà ou qu'ils pourront apprendre par la suite. Suivez l'ordre suivant : 1° le signe de la croix; 2° l'offrande du cœur; 3° les paroles du baptême en français; 4° le Notre Père; 5° Je vous salue Marie; 6° Je crois en Dieu; 7° Je me confesse à Dieu; 8° un seul Dieu; 9° les fêtes.

Pour le présent, les rendre capables de réciter le grand chapelet en leur langue, les préparer au baptême, &c.

Depuis la chute, j'ai été obligé de gouverner le canot de nages jusqu'au campement de sable, depuis midi jusqu'à 8½ h p.m., voulant me rendre la veille du dimanche, et cela faute de sauvages, tant il y a en eux de paresse, malgré notre sollicitude pour leur salut. Cela ne doit point nous décourager. Je me suis ménagé autant que possible; cependant je ne me sens pas bien aujourd'hui.

J'ai trouvé la pauvre femme de Quenel¹⁶⁸ morte de samedi à midi, ayant été confessée avant mon départ. Elle était baptisée du mois de mars. Un sauvage malade est mort pendant mon absence. Quelqu'un l'a baptisé, mais sans instructions suffisantes, je crains bien. Aujourd'hui je ne puis aller au secours de la petite Montour, faute de chevaux. Quelle misère! Ça presse de tous côtés. Votre absence de votre mission est un malheur. Mais que faire? Le branle est donné aux sauvages; on ne peut reculer sans exposer à tout perdre.

Je vais faire des échelles pour en livrer à chaque loge; faites autre chose. J'envoie une croix à Wesamus, il a besoin d'être encouragé, il est peu ferme. Thomas m'a paru sensible à la crainte d'être rejeté des siens, de Wesamus, de Tamakoun et de Kainsneau. Cela et la crainte de l'enfer pourra vous aider.

Demandez ce qu'il vous faut. Je pourrai peut-être descendre après la Pentecôte [30 mai 1841]. Je vous écrirai souvent. Courage, ménagez-vous, tâchez de prendre racine avant de trop exiger d'eux, tant qu'aux jeux; quant à la modestie, que voulez-vous exiger d'eux? Les pauvres femmes et les enfants n'ont pas de quoi se couvrir suffisamment. Oh, Dieu! venez à notre secours et ne nous abandonnez pas. Soyez un autre Loth des oreilles et des yeux. Ce n'est pas la chair mais l'âme que Jésus-Christ a rachetée, c'est l'âme seule qui doit nous toucher. Tout le reste est trop animal pour nous toucher, nous souiller. Adieu. Envoyez vos lettres à la chute.

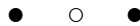
Je demeure en union de prières et de bonnes œuvres...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Vous aurez la bonté de me renvoyer la lettre dernière de M. le curé des Cèdres, reçue le 13 mai courant et datée du 5 août 1840. J'ai pensé vous obliger en vous la communiquant. J'envoie 2½ minots de blé en farine que le vieux chef distribuera à ses sauvages, à la place des instructions. Sa grande échelle sera faite et envoyée bientôt. Persévérance.

F.N.B.

Une grande croix et une grande médaille pour le vieux chef. Une grande médaille et une croix pour Thomas, s'il revient. On pourra lui promettre aussi une grande échelle. Il sera important de gagner cet homme qui paraît avoir de la résolution, plus qu'aucun autre.



À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 17

Saint-Paul Wallamette, le 28 mai 1841

Cher monsieur,

Je me suis rendu chez moi à 9½ h du soir le 26 du présent, ayant laissé la chute à 1 h p.m., étant monté en six heures et demie de la chute au campement de sable. Le 27, je me suis rendu à la mission méthodiste pour faire une visite à M. Lee; il était absent. Je visitai les autres missions, accompagné de James Douglas, écr, et du capitaine américain dont le bâtiment est à Vancouver. M. Douglas était venu à la vente des biens de feu M. Young. Ce monsieur m'a appris que le corps de M. Pambrun¹⁶⁹, *Chief Trader* en charge du fort Walla-Walla, mort en deux jours d'une chute de cheval, et Canadien d'origine, laissant huit à neuf enfants et une femme pour déplorer sa mort prématurée, va être descendu sur les berges de la brigade la semaine prochaine, pour être inhumé à Vancouver.

Je serais flatté que vous fussiez présent pour chanter le service et faire l'enterrement. Ce sera chose nouvelle pour le fort. La piété et la religion du défunt, ses égards pour nous, demandent de notre part cette reconnaissance et ce légitime devoir pour le repos de son âme. Si je savais le jour, je m'y rendrais. Je vous envoie mon *Processionnal* en cas de besoin, quitte à me le renvoyer. Vous tâcherez de faire les choses en grand, chantant vous-même ce que vous pourrez, ayant soin qu'une croix, qui sera plantée sur sa fosse, précède la procession, faute d'arbre.

Mes respects au gouverneur. C'est tout dire en disant qu'il s'est montré jusqu'ici le père des orphelins. Si la de-

moiselle Pambrun est promise à Rogers, comme il le paraît, vous ferez valoir nos droits au mariage de cette catholique avec un protestant.

La brigade aura besoin pendant quinze jours de votre présence à Vancouver. Vous en profiterez pour faire une souscription et pour instruire. M. Douglas a dîné ici hier, le 28. Ma lettre n'étant pas terminée n'a pu vous être envoyée par lui. La brigade est attendue mardi ou mercredi. Vu les bonnes dispositions du grand chef Kainsneau et les services qu'il m'a rendus par deux fois à Clackamas, il est temps de l'engager de notre côté. J'ai donc dessein que vous lui prépariez un beau chapelet, ayant moyenne croix au bout; de plus une grande croix au milieu de deux grandes médailles. Le Dr McLoughlin pourra peut-être vous aider à enrichir le présent. Le tout pour lui être offert par ma recommandation. Si nous gagnons ce chef, nous aurons ample moisson. Son fils est baptisé, il porte croix et médaille. Le père nous paraît aussi attaché.

Après quinze jours passés à Vancouver, vous gagnerez le Cowlitz pour y instruire pendant un mois. Ensuite de quoi vous laisserez prendre à votre zèle son essor vers les tribus du nord.

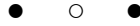
Le pavillon de Wesamus n'est pas fini.

Je demeure en union de prières et de saints sacrifices...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Mon engagé Augustin Rochon me laisse pour s'établir. Je suis fort en peine. Montreuil, des Cèdres, est allé à la Californie. La mission méthodiste change de place, remonte six milles plus haut. On dirait qu'elle s'éloigne de la mission catholique, qu'elle redoute fort. C'est de la place

pour nos gens. Quelle providence! Tous les frais de dix ans, en bâtisse et en culture, vont être perdus!



Rev^d M. Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 21

Mission catholique du W., le 9 juin 1841

Cher monsieur et confrère,

J'ai reçu avec plaisir vos intéressantes dates du 30 mai, de la chute, et du 1^{er} juin courant, de Vancouver. La première me laisse à savoir si Joseph Rivet vous a délivré deux haches, l'une pour Wesamus et l'autre pour Katamus.

J'ignore si par la grâce de Dieu vous avez eu le bonheur de gagner les deux loges qui n'étaient pas encore pour nous lors de notre entrevue. Peut-être que le vieux dont vous parlez dans la date du 30 est un nouveau converti par vos soins. Si cela est ainsi, nous voilà avec 14 loges de 15 qui se trouvent à Clackamas. Encore, ce dernier était neutre du temps de ma mission. Que le pauvre Waller va donc pleurer et verser des larmes! Cependant, prions car l'ennemi du salut et du bien a des ruses et des ressources abondantes. Avant votre arrivée, M. Waller, le dimanche, à la chute, traînait par le bras les enfants à son prêche! Les hommes se refusaient. Après notre séparation, je donnai deux petites croix à la chute : la première à une vieille, la seconde à un jeune homme demeurant dans la loge du sauvage Hyalahast, très entêté pour le Baston Waller. Il me l'a demandée lui-même, m'avouant que son maître lui avait défendu d'en prendre. Bientôt cet Hyalahast se trouvera seul de son

côté. Il aura en bel à se faire nourrir et habiller, lui et ses deux femmes.

J'ai marqué, à la chute, la place d'une chapelle sur un beau terrain en arrière de la grande loge. M. Moore¹⁷⁰, Américain, m'ayant dit qu'il avait acheté la rive gauche du bas et du haut de la chute (deux à trois milles environ), j'en ai parlé à Wesamus en présence des sauvages de la chute, afin de savoir la vérité et de les mettre sur leur garde. Il ne paraît pas que cette vente ait eu lieu. Où irons-nous? me dirent-ils, si nous vendons. On dit que Kainsneau le grand chef aurait été mandé de venir et qu'il aurait vendu pour quelques bouteilles de rhum ce terrain et autre sur la rive droite, qui ne lui appartient pas. Or ce chef était là et m'écoutait; les sauvages se récriaient.

Poh-Poh est venu passer un dimanche ici lors de votre présence à la chute. Il n'a pas été édifié du partage des médecines entre lui et Katamus : petite jalousie.

La brigade venant de la Californie, sous la conduite de M. Michel Laframboise, est proche d'ici maintenant. Ce commis, ayant pris le devant, est arrivé le jour de la Pentecôte [30 mai 1841]. La brigade n'était attendue que le 20 juin courant. De 400 vaches, il n'en est mort que 42; de 3 000 moutons, il ne s'en est perdu que 200, encore ç'a été par accident, s'étant précipités dans une écore.

La Compagnie a acheté un terrain et va bâtir un fort dans la Californie. Elle va en tirer tout le castor et le blé; peut-être même viendra-t-elle à avoir le dessus là-bas. Le gouverneur *Alvarez* s'en était rendu le maître il y a plusieurs années, avait été reconnu gouverneur par le Mexique¹⁷¹. Mais ayant chassé sans cause légitime un bon nombre d'Américains de son territoire, il s'attend de jour en jour à être cassé et remplacé par les ordres du gouvernement métropolitain du Mexique. C'est pourquoi, dit-on, il se fait des

amis, distribue des terres et se promet de venir vivre dans la Colombie! Il est catholique.

La fameuse assemblée du 1^{er} juin a eu lieu. Le comité chargé de faire des lois et former une constitution n'avait rien à présenter, pour n'avoir pas été appelé à siéger par moi, le président, faute de temps de ma part. J'en ai pris tout le blâme en déchargeant les autres. On m'a excusé et remplacé. On ne sera plus tenté de me mettre en place¹⁷². Le comité a été chargé de présenter un code de lois au premier mardi d'octobre prochain. Le Dr Babcock¹⁷³ a trouvé le délai de son goût, a parlé du besoin de consulter le commodore¹⁷⁴ de l'escadre américaine. De notre côté, le comité a été avisé de consulter aussi le Dr McLoughlin. Plusieurs Américains se sont récriés, deux membres du comité se sont retirés. Cependant la mesure a été gagnée, car il était juste d'être informé des deux côtés, la communauté étant composée de sujets anglais et américains. Est venue ensuite l'élection des officiers du futur gouvernement de la place. Mais il a été représenté qu'il ne convenait pas de faire maintenant aucune élection, vu que cela pourrait être ouvrage et peine inutiles. Après bien des débats, l'élection a été renvoyée au premier mardi d'octobre. Cette-fois-ci, voyant la mission méthodiste prendre une bonne marche, je me suis contenté de soutenir les bonnes mesures sans me mettre en avant. J'ai fait connaître mes plans et mes idées, les désirs de mon peuple de se passer de gouvernement, de n'avoir qu'une police de trois magistrats, trois connétables, trois commissaires pour les chemins, et cela à plusieurs reprises, durant les débats des deux mesures proposées, le comité et l'élection.

Je n'ai tout juste que la place de me souscrire, en union de prières, votre tout dévoué serviteur.

F.N. Blanchet



Au Rev^d M. Demers
Fort Vancouver
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 22

Mission catholique de Saint-Paul du Wallamette
Le 13 juin 1841 à 11 h du soir

Très cher monsieur et confrère,

J'ai lu avec plaisir vos dates du 1^{er}, du 7 et du 8 juin courant. La première mentionne M. Rogers¹⁷⁵. C'est un étranger, un inconnu. Comment M. Pambrun a-t-il pu se laisser prendre de la sorte? Cela s'explique : dans ses derniers moments, il n'était plus à lui. Hélas! il est à craindre qu'après avoir eu l'argent et la fille, cet homme ne s'inquiète peu de la famille. D'ailleurs la religion de la fille sera-t-elle en sûreté avec ce protestant? A-t-il de quoi? Va-t-il rester dans le pays? Veuillez exprimer mes craintes au gouverneur. Je dois intérêt, protection et vigilance au bien-être de la famille de notre compatriote M. Pambrun. J'espère que le gouverneur prendra de grandes précautions. Vous lirez avec plaisir la lettre de M. Pambrun en date du 25 avril dernier, ainsi que celle de M. Payette du 30 avril écoulé. À communiquer, si le besoin en est, à qui de droit.

Je suis content d'apprendre l'édifiante résignation de M. Kitson. Dites-lui mille bonnes choses de ma part. J'espère que vous lui accorderez le bonheur de la sainte communion. La conduite de M. Douglas à l'égard de M. Griffin¹⁷⁶ prouve que le commodore Wilkes a démasqué les prétendus

ministres, ses compatriotes. Il n'en a pas fait grand cas par ici.

Je m'attends à avoir une copie des prières en têtes-plates faites par le révérend M. De Smet. Ce révérend monsieur comprend que c'est une chose essentielle de commencer par former des prières, quitte à les corriger par la suite. Saint François-Xavier et d'autres saints célébraient la sainte messe tous les jours. M. De Smet pouvait avoir de fortes raisons d'en agir autrement. Il me semble que nous faisons bien de la célébrer tous les jours dans nos missions, quand on peut le faire avec décence. Si ce monsieur connaissait nos raisons, notre situation, il nous approuverait dans la conduite que nous avons tenue par rapport aux mariages des engagés. Nous avons dû avoir égard au bien général plutôt qu'à celui de quelques particuliers. Quant au signe de la croix, il peut se faire que le jeune Lafontaine se trompe. Je pensais, moi, avoir l'ancienne façon. Mais admettant que M. De Smet le ferait de la sorte, sans doute cette autorité est forte, c'est un jésuite, un vieux prêtre, un homme savant, un homme d'expérience. Cependant cela ne peut me convaincre de mon tort. Car j'ai pour moi aussi des autorités, un livre composé, revu et corrigé, afin de faire disparaître la diversité d'enseignement et d'établir un mode uniforme, &c. J'ai aussi un jésuite, un savant, Robert Bellarmin, l'auteur du petit volume *Explication du Symbole des apôtres et de la doctrine chrétienne*. J'ai de mon côté un cardinal de la sainte Église romaine, l'auteur du même livre. J'ai pour moi un souverain pontife, N.S.P. le pape Clément VIII, par l'ordre duquel le volume a été composé. En outre, le grand vicaire du diocèse de Saint-Flour, J.-C. Candèze¹⁷⁷, l'a traduit en français sans y trouver à redire. Et ma raison me dit que l'*amen* ne doit se dire que quand la croix est achevée et que les paroles de la très sainte Trinité dont elle

tire sa vertu sont terminées. Voilà mes preuves, très cher monsieur, et je me crois bien fondé. Nos amis du Canada vont s'égayer de notre petite controverse. Du moins, diront-ils, ce n'est pas en matière de dogme, il n'y a pas d'hérésie. Assez sur ce sujet.

Un sauvage des Têtes-Plates demeurant chez Antoine Rivet ayant débauché une femme, celle de Charlot, et l'affaire ayant été connue, l'un et l'autre ont été battus ou frappés de verges à la porte de l'église, la seconde fête de la Pentecôte, à la demande du mari. Le lendemain, la femme voulant laisser son homme, il me l'a amenée. Après bien des paroles, et cela sans succès, je les ai menés l'un et l'autre aux pieds des balustres; j'ai récité avec la femme et l'homme le chapelet de la médaille; j'ai apporté le christ de l'autel et, l'exposant aux yeux de l'épouse, je lui ai demandé de le profaner avant de se séparer, &c. Elle a refusé, elle a rentré en elle-même et, prenant son mari par la main, elle s'est unie à lui de nouveau. Ils sont partis ensuite fort contents. Honneur et gloire à Marie!

Le grand jeune homme, Shokelkouchom, chef des Okanagans, ou plutôt des sauvages qui résident depuis une journée de marche de Walla-Walla jusqu'aux îles de pierre et plus haut, est arrivé ici hier soir avec 30 chevaux à changer pour des vaches. Il a femme, enfants, dix sauvages et quatre personnes dans sa brigade. Il est venu pour me voir, pour se faire instruire. Je vais tâcher de commencer à former des prières en sa langue. Il faut que je les nourrisse, et je suis court de vivres. La splendeur de l'office de ce jour (dimanche Fête-Dieu) les a émerveillés au dernier point. Je lui ai donné ma dernière grande croix, je n'en ai plus que quelques petites; point de chapelets, ni de quoi en faire. Que nous sommes à plaindre! Un sauvage ne se croit des nôtres que quand il a une croix, un chapelet, une médaille

et une échelle catholique. Qu'il est pénible d'être si dépourvu de tous ces objets! Même indigence pour les Canadiens.

Poh-Poh est ici. Il me dit que Katamus a tenu bon contre le ministre Waller. Cet insensé a osé aller un dimanche à Clackamas, il a sonné en vain, personne n'a été le trouver. Il n'en a demandé que cinq, mais Poh-Poh lui a répondu qu'il n'en aurait pas un seul, lui a recommandé de s'en aller, lui disant qu'il n'avait là personne pour lui, que tous étaient pour le prêtre. Sa prétendue Révérence a dû avaler la réprimande et s'en retourner tout honteuse. Le pavillon avec sa croix et le saint nom de Marie porte protection. C'est chose inimitable. Faites-en faire à Vancouver, la croix en blanc et la lisière devrait avoir environ six pouces de large.



Le commodore Wilkes a rencontré M. Jason Lee¹⁷⁸ en bas de la chute du Wallamette. Ce dernier a mis pied à terre, pensant que l'officier en ferait autant, mais après avoir échangé quelques paroles, la berge continuant sa route, le commodore a pris un cigare et s'est mis à fumer et à continuer sa route. M. Laframboise ayant été au-devant de lui avec ses chevaux, il s'est arrêté chez moi, me présentant une lettre d'introduction de la part du gouverneur McLoughlin. C'est un vieillard bien affable, parlant bon français, sans cérémonie. Il a accepté le dîner que j'avais fait préparer d'avance. Consulté sur les affaires des assemblées de convention, du gouvernement à établir, des lois à former, il a tout blâmé, il ne veut seulement pas de police, sauf à assembler le public dans le cas de quelque délit. Il m'a même parlé de *Lynch Law*¹⁷⁹. Quel désespoir pour nos rêveurs de gouvernement! Mes Canadiens ne veulent plus de rien.

De chez moi, le commodore s'est en allé à la mission méthodiste. Personne ne l'attendait, n'était changé, point de maison pour le recevoir. Il a été avisé d'aller à l'hôpital. Alors de changer, de courir de côté et d'autre, en avant, en arrière, de l'environner. C'était chose ridicule de la part de la gent soi-disant bourgeoise de ladite mission. Il s'est montré peu affable à leur égard. L'un voulait le tirer à l'écart pour lui parler, l'autre le demandait pour aller déjeuner chez lui; refus continu, &c. Là, il a fait entrer son lit à vent dans une chambre et a couché dessus. Traversé chez M. Leslie, il a fait monter sa tente à un mille de la maison pour sa tranquillité. Il a pris le souper et le déjeuner chez ledit ministre. Je pense que les citoyens américains n'en feront point grandes louanges.

Sa frégate est dans le *Sound* à Nesqualy, quelques-uns de ses vaisseaux doivent entrer dans la Colombie. Son escadre est composée de quatre vaisseaux. Un cinquième a été englouti au cap Horn. En janvier 1840, il a côtoyé pendant 47 jours un nouveau continent environné de glaces, au sud. Ce ne fut qu'à la 14^e fois qu'il put trouver une voie à travers les glaces pour en approcher. Il a pu en apporter des pierres prises des roches attachées aux glaces. Un de ses vaisseaux manqua périr. Il ne put débarquer sur ledit continent qui lui parut fort élevé.

On rapporte que vers les côtes du nord, peut-être sur celles de l'Île Vancouver, quatre de ses hommes étant allés à terre pour faire provision d'eau douce furent pris, tués et mangés par les sauvages, et que la cuisse de l'un d'eux était en *apollat*¹⁸⁰ auprès du feu, lorsque venant voir ou venger le coup, la troupe tua une centaine de sauvages et prit le chef, qui est à la chaîne dans la frégate, prêt à sauter sur ceux qui passaient trop proche de lui afin d'attraper quelques bouchées de leur chair. Quelqu'un m'a dit, sans pouvoir assurer

la vérité du rapport, que vers le nord ceux de ces anthropophages qui mangent le plus de chair humaine, de mortels morts ou vivants, sont les plus grands chefs et que, se faisant porter par leurs gens, ces chefs cannibales prennent une bouchée de chair crue à droite et à gauche, sur les bras de ceux qui les portent ou qui se trouvent les plus proches d'eux, ou de ceux qu'ils appellent, et que ces malheureux se laissent dévorer sans mot dire, de crainte de perdre davantage, la vie même. François Bercier me dit que le Michel, sauvage de Plamondon, avait eu les bras dévorés de la sorte, autrefois, vers le nord. Quelle rage! quelle fureur! quelle barbarie! C'est François Bercier qui m'assure ces faits.

J'espérais que le vaisseau qui a apporté des effets à Oahu pour la Compagnie renfermerait quelques articles pour nous; mais non, les membres honorables du comité ont décidé qu'il fallait nous réduire sur tout. C'est un bâtiment qui m'a apporté la lettre du curé des Cèdres du mois d'août 1840.

Le commodore Wilkes m'a parlé de ma croix plantée sur l'île Whidbey. Oh! que nos pauvres sauvages vont être gâtés sur ces vaisseaux qui passent l'été dans ces parages! Plusieurs anciens serviteurs arrivent et prennent des terres, savoir Louis Vandal, Lachapelle¹⁸¹, Baptiste Toupin¹⁸², Luc Gagnon¹⁸³, Baptiste Gingras¹⁸⁴, Gobin; et cela, à l'entour de [la] nouvelle mission méthodiste qui va se trouver bien resserrée, me dit-on, et très à l'étroit, tout le bois se trouvant sur les terres des Canadiens que j'encourage à tenir bon contre toutes les offres. Quel changement sans réflexion et à la hâte! Qu'il sera drôle de les voir revenir sur leurs pas à la vieille mission, six milles plus bas!

Le gouverneur McLoughlin a eu sans doute quelque vent de notre gêne : il m'a fait offrir le prêt de 200 £ pour le moulin à scie. M. Laframboise qui vient aussi s'établir m'en

offre 100 £. Rien de cela ne pèsera sur le Canada. Grégoire m'offre 1,10 £; je vous le renvoie. Il me dit que votre souscription monte vite. Gingras me dit que Daniel Lee fait triste figure parmi ses sauvages des Dalles.

Agréez ma considération et croyez-moi, en union de prières, votre serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Mémoire de moi aux messieurs et dames.

Mon baril de vin de messe, envoyé par Lavigueur, à em-
plir et à envoyer par Lussier.

● ○ ●

Au Rev^d M. Demers, ptre
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 26

Saint-Paul du Wallamette, le 8 juillet 1841

Cher monsieur,

J'ai perdu plusieurs occasions de vous écrire, faute de temps. Je commence la présente à 11 h du soir pour accuser votre date du 20 juin dernier, accompagnée de mes lettres de correspondance. Je vais préparer l'envoi du 1^{er} septembre par l'intérieur du pays. Envoyez-moi tout ce que vous aurez à faire passer à la Rivière-Rouge.

Je suis occupé de 8 h à 12 h et de 1 h à 5 h à montrer la lettre du catéchisme sans les demandes. Tous ceux qui devraient y assister n'y paraissent pas. Il y en a qui font de grands progrès. J'ai plus que jamais la tête cassée de mille affaires, temporelles, spirituelles et domestiques. Je crains quelquefois de succomber. Je demande au Seigneur de me

soutenir au milieu des croix qui m'entourent de toutes parts. À une peine succède une autre. Une de mes croix, c'est de ne pouvoir rien faire pour les sauvages qui m'entourent, ni pour ceux de la chute et de Clackamas. J'apprends, et j'en tremble, que Waller espère se rattacher ceux qui lui sont échappés. Il fait quatre exhortations tous les dimanches; et mon catéchisme me retient à la maison. D'ailleurs comment laisser seule cette maison? Je n'ai personne à qui je puisse me fier : les enfants ne s'accordent pas en ma présence, que serait-ce en mon absence? Ils sont désobéissants, ils s'accoutument à moi parce qu'ils sont trop près de moi; de ma chambre, séparés par une seule cloison; et, de plus, derrière l'autel! Oh! que je souffre de cet embarras, de cette croix! Le docteur me pressait tant, pouvais-je refuser de prendre ces orphelins? Mais j'avais espérance d'avoir une autre maison et même un maître d'école; j'ai été trompé dans mes calculs. Le docteur m'offre Bourgeau¹⁸⁵ d'ici au mois de mars. J'ai espérance de ravoïr Augustin Rochon. 30 £ ne l'ayant point tenté à son départ, je lui ai offert 40 £ depuis peu. Bourgeau étant très mal à main, F. Bercier menace de me laisser si je le prends. Rochon pourra en dire autant. Je n'ai ni four, ni laiterie, ni hangar, ni maison pour mes engagés et mes enfants. C'est dans l'extrémité de la chapelle que se fait cuisine, repas, sommeil. Mais que faire? Ce n'est pas ma faute! Le Seigneur voit mon embarras, connaît ma peine; je souffre et j'en mérite bien davantage. C'est sa gloire, le respect qui lui est dû que je regrette.

François Bercier a rapporté les deux haches du fort, en a donné une à Wesamus et l'autre à Poh-Poh. Ce dernier ne devait point en avoir. L'une des deux était destinée pour Thomas ou Katamus, le dernier converti, si longtemps attaché à Waller. Hélas! si Jos Rivet eût voulu dire une parole, les haches auraient été données par vous, toutes brutes; et,

de suite, elles auraient eu du prix dans ce temps-là auprès de ces sauvages. Mais ce présent, au bout de deux mois, qu'en arrivera-t-il? Ils auront dit : Le chef nous a manqué de parole. Du moins le chef Thomas pourrait bien s'en fâcher sérieusement. Voilà des croix. Espérons que le Seigneur tirera avantage de tout et changera dans sa bonté le mal en bien. Si le bon Dieu ne vient à notre secours, c'en sera fini de nous, car les hommes ne nous servent pas comme il faut : *Nisi Dominus aedificaverit domum*¹⁸⁶, &c.

Mon engagé arrive du fort avec un baril de vin rouge bien commun. Il faut qu'il reparte ce matin, jeudi, pour le reporter. Me voilà sans vin de messe depuis deux jours et pour dimanche. Mon baril de deux gallons avait été envoyé en avril dernier, il ne me fut point renvoyé. Et voilà qu'aujourd'hui, par la faute de D. Dompierre, je reçois du vin rouge pour vin de messe!

Le grand jeune homme, chef sauvage des îles de pierre, avec celui d'Okanagan, a passé près de trois semaines ici à s'instruire, quand j'avais du temps à lui donner. Il m'a fait présent de quatre chevaux. Ces gens-là donnent pour avoir. Il a eu des présents de toutes façons : une vache, des chemises, de petites et grandes croix, deux minots de blé, 50 balles et la poudre, pour 5 £ de butin au fort, un pavillon pour lui, un autre pour l'autre chef. Et voilà que recevant le reste du présent à la rivière Clackamas, il a traité mes gens de voleurs, disant qu'ils avaient gardé une partie du butin, que je gardais un des chevaux sans dessein. Qu'en arrivera-t-il? Hélas! Voilà comme un manque de prudence peut tout perdre. Tant que mon cœur ne sera pas bon, ce chef voudra-t-il se faire l'apôtre de notre cause auprès de ses gens? Je ne veux plus de leurs présents. Ma vache seule valait les quatre chevaux. Ils en emmènent deux autres avec la mienne. Un de ses gens a vendu un cheval pour trois cou-

vertes de 2½ points et pour un gilet et une chemise. Voilà le prix de leurs chevaux. Ma vache me valait 30 piastres ou 15 couvertes. Encore une fois, *Nisi Dominus aedificaverit domum, &c.* L'or s'éprouve dans le creuset. Daigne le Seigneur en agir de la sorte à l'égard de son œuvre et de ceux qu'il y a préparés.

Du succès dans votre mission du nord, de la force et du courage quand vous serez dans l'empire de Satan. Union de prières et de bonnes œuvres, afin de nous soutenir mutuellement.

Le vieux Verboncœur [Vadeboncœur] est mort dimanche dernier au fort. Il avait, hélas! femme illégitime! Il rôdait encore la veille de sa mort. Que Dieu ait pitié de sa pauvre âme!

Je demeure avec considération votre tout dévoué serviteur.

F.N. Blanchet ptre

● ○ ●

À Modeste Demers

AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 30

Mission catholique de Saint-Paul du Wallamette

Le 3 août 1841

Très cher monsieur et confrère,

Votre dernière, du 13 *ult.*, a été reçue et lue avec intérêt le 26 du même mois. Nous sommes tous les deux dans le chemin des croix, des misères et des tribulations. C'est le chemin du ciel. Je demande tous les jours pour vous et pour moi au bon Dieu les forces nécessaires pour supporter non

seulement avec patience, mais même avec contentement, notre pénible situation. Si nous nous entretenons de nos peines, ce n'est pas pour nous en plaindre. Ce qui nous affecte en particulier n'est rien. Quant à moi, que ne méritent pas mes péchés et mon peu de zèle pour la gloire du bon Dieu? Mais le grand sujet de nos peines, c'est de voir et de rencontrer de tous côtés des difficultés, des obstacles au bien que nous entreprenons et que nous voudrions faire; c'est de voir la gloire de Dieu et le salut des âmes en souffrir. Nous aurions besoin de rester au milieu de nos Canadiens, et cependant, ici, le peu de femmes et d'enfants qui ont assisté au catéchisme dans la belle saison me font gémir sur le peu de zèle à répondre aux grâces que le ciel offre à mes gens, me font penser à me tourner d'un autre côté, vers les sauvages qui désirent tant d'instruction. Mais hélas! par ici comme chez vous, les obstacles viennent en foule nous fermer la voie à l'œuvre de Dieu. Oh! quand serez-vous libre de donner l'essor à votre zèle! Et moi, quand pourrai-je aller auprès des nations qui m'entourent, pour bégayer avec elles quelques mots de leur langue et leur distribuer quelques grains de la parole de Dieu?

Si nous n'eussions point eu de Canadiens à desservir, nous serions plus avancés avec les sauvages. Mais pouvait-on et peut-on abandonner les domestiques de la foi, leurs femmes et leurs enfants? Si nous avions des deux piastres à offrir par jour à nos conducteurs pour aller en mission, comme fait le commodore Wilkes, nous trouverions assurément du monde qui laisserait récolte et tout le reste pour nous accompagner. Si nous pouvions nous dispenser de voyager en canot ou à cheval, de porter nos vivres et du bagage, de nous servir de Canadiens ou de sauvages qu'on ne trouve pas au besoin, que de difficultés seraient aplanies! Heureux les missionnaires des Îles Sandwich! On court à

leur mission. Heureux les missionnaires des Têtes-Plates! Ils vont se fixer au milieu des nations, qui viendront en foule les entendre. De plus, il seront assez de prêtres pour pouvoir se diviser ou faire des missions sans abandonner la mission principale.

Je m'afflige de voir que la voie de la mission du nord vous semble fermée. Je prie le bon Dieu de rendre sa santé au vieux Thomas, afin qu'il vous accompagne. S'il n'a pas de mieux et que vous jugiez à propos de l'envoyer à l'hôpital de Vancouver, vous aurez sans doute assez d'assurance de sa foi pour lui administrer le baptême avant son départ.

Je croyais le pauvre Coléman plus capable que vous le mentionnez. Comment! il n'est pas capable d'aller chercher un cheval, de traire une vache, de vous accompagner en voyage, de vous faire à manger! Vraiment, c'est étonnant de l'entendre désirer sa liberté, vanter sa capacité, demander un haut prix! Quant à lui donner des gages, il vaudrait mieux en donner à un autre plus habile, si l'on pouvait en trouver. Mais cela ne se peut. Cependant, en gardant cet homme, il vaudra mieux lui donner gage que de le garder à l'entretien, pour l'empêcher de murmurer. À peine devrait-il gagner 10 £. Ne vous opposez pas à son mariage, soit qu'il reste ou qu'il parte, il faut le marier. Mais je pense que la femme vous sera peu utile ou voudra avoir, tous les jours, à peu près le salaire de son trouble. C'est la façon sauvage. Je l'éprouve ici de la part de la femme de François Bercier. Ne pourriez-vous pas vous faire laver et raccommo-der par la femme de Fagnant? J'éprouve la même misère au Walla-mette. Les cassettes des enfants sont pleines de butin en lambeau. Mon Owhyhu lave mon linge et celui des enfants, mais cela fait pitié. La femme de Joseph, sauvage okanagan, lui aide. Cette femme fait les souliers des enfants. Le Owhyhu est si lent qu'il ne peut avoir le temps de repasser

mon linge. Jugez! Eh bien! sommes-nous venus ici pour être heureux, pour avoir nos aises? Certainement non. Si nous les avons moins encore, sans doute que l'œuvre du Seigneur avancerait davantage. Tâchez cependant de faire des efforts pour aller visiter la mission de Nesqualy. Hélas! voilà près de quinze mois qu'elle n'a été visitée. Ce n'est pas votre faute. C'est un malheur de n'être que deux. Je m'en sens par ici.

Lorsque je vous appelai à Clackamas, c'était par le besoin pressant de me rendre au Wallamette pour un mariage. Le catéchisme a suivi. J'avais en même temps seize sauvages des îles de pierre et d'Okanagan; il se présentait des femmes à instruire pour le baptême et le mariage. Tout cela pressait et tout ne peut se faire qu'imparfaitement. Il faut passer un temps considérable à l'instruction de chacun, lui apprendre à parler, à prononcer le français, montrer à l'un ses prières, à l'autre le catéchisme, l'expliquer en français à ceux qui n'entendent que cette langue, en tchinouk à ceux qui n'entendent point le français. Quand je montre le catéchisme en français, les femmes sauvages n'y entendent rien. Voilà l'ouvrage de 8 à 9 h du matin jusqu'à 4 à 5 h du soir, à la réserve d'une heure de repos. Le résultat a été huit premières communions, dont quatre jeunes gens et quatre filles. Pouvais-je laisser ma mission pour retourner à Clackamas? Eh bien, ce que nous avons fait de bien, vous et moi, parmi les sauvages de ce poste est presque perdu. Waller et le démon ont détruit, après votre départ, une partie du bien que nous y avons opéré. Katamus et les siens sont retournés entendre le suppôt d'enfer. On me rapporte que les chapelets et les croix ont été peu respectés, pour ne rien dire de plus. Waller a dit à Katamus : Mon champ de blé est pour toi, est à toi. Cet apôtre de lui-même a semé le mauvais grain. Ce champ sera donc plus difficile à défricher qu'au-

paravant. Qu'était-ce qu'un mois dans cette mission pour affermir ces pauvres sauvages si faibles et si aveugles!

L'affaire de la hache de Katamus fâche joliment le pauvre Poh-Poh. Il a honte, dit-il, de passer pour voleur, en possédant une hache que tout le monde dit appartenir à Katamus. Que de misères!

Une femme de la chute, portant croix, est morte sans baptême. Une autre de Clackamas, du parti de Waller, est morte de même. Deux individus à ce poste sont dangereusement malades. Comment y aller? Je devais aller en mai dernier à Vancouver; j'y aurais reçu une abjuration de conséquence. Je n'ai pu y aller, je ne puis encore le faire. Le pauvre M. Kitson m'y verrait avec plaisir, avec reconnaissance. Voilà comment il est difficile de courir deux lièvres à la fois. Oh! si nos bons évêques connaissaient à fond nos angoisses! C'est la divine Providence qui nous a envoyés dans ce pays. Nous devons y semer, y planter. C'est au Seigneur à bénir nos œuvres, à les faire fructifier.

Je crains toutefois de manquer de soumission, de montrer trop de désolation. Le vrai zèle est patient et persévérant. Il attend tout de Dieu. Nous attendons trop des hommes. Que ne faisait pas tout seul un saint François-Xavier?

Je pense pourtant que tout n'est pas perdu à Clackamas. Wesamus me paraît ferme. Tamakoun fait des prosélytes aux Cascades. Le Dr McLoughlin y a été dernièrement avec M. M. Laframboise, qui parle bien la langue tchinouk; Tamakoun a été fier des présents qu'il a reçus en mélasse, en biscuit et en hardes, me dit-on. Il n'en était pas ainsi autrefois, disent les pauvres Indiens, ce sont les prêtres qui ont parlé. Le grand Kainsneau porte sa croix. Ses gens nous désirent. Les Cascades n'ont pu être visités jusqu'à cette heure, faute de temps. Les Klikatales qui passent au Wallamette

disent que je suis leur chef, ainsi que le Dr McLoughlin. Les Tchinouks du bas de la rivière seront pour nous. J'aurais les Kalapuyas si j'avais le temps de les cultiver. Ceux des Umpquas désirent nous voir. Mais que dis-je? Ils ne nous verront jamais. Depuis le passage de ce parti sous la conduite de M. M. Laframboise et de M. Thomas McKay, la picote a commencé à prendre au défilé des Sapetés [Sassetés], surnommés les Coquins¹⁸⁷. De là au poste des Umpquas, elle a fait un si terrible ravage parmi les naturels du pays qu'il en reste peu, selon le rapport d'un métis qui arrive du poste. La maladie gagne les sauvages de la mer. Que d'âmes créées à l'image de Dieu, rachetées par le sang de notre sauveur vont périr et devenir la proie des flammes éternelles! Qui nous donnera des larmes de sang pour pleurer sur tant de malheurs! Quand le Seigneur se laissera-t-il toucher par les prières de l'Église, sa très sainte épouse, et se souviendra-t-il de sa miséricorde? Quand nous viendra-t-il assez d'ouvriers pour faire face à tous les besoins du pays? Quand l'honorable Compagnie cessera-t-elle de mettre un obstacle ou des obstacles aux passages des prêtres et au progrès de l'évangile parmi les sauvages de l'est et de l'ouest des montagnes de Roches? C'est une tache à sa gloire.

Il viendra des prêtres; la voie est ouverte, la Compagnie a manqué de politique : elle ne voulait d'abord avoir que des prêtres canadiens. Et voilà cinq prêtres français qui arrivent de St. Louis. Le Seigneur se rit des projets des hommes. Ces messieurs seront plus indépendants que nous, n'ayant à la Compagnie aucune obligation quelconque. Le bien se fera, bénissons-en le maître suprême.

La femme de Joseph Gray – c'est une Kayous fervente – est allée sur ses terres, emportant croix, médailles, &c; elle visite les siens et les Serpents, prêchant et convertissant

comme un apôtre! avec l'aide de notre pauvre petite échelle catholique.

Le pauvre Daniel Lee fait triste figure aux Grandes Dalles : personne ne l'écoute. M. Lee (Jason) et ses ministres du Wallamette ne font rien pour les sauvages. En un mot, tout est pour les robes noires, suivant les apparences. Mais c'est une bien petite consolation, n'ayant pas le pouvoir d'aller instruire et baptiser tant d'infidèles qui nous tendent les bras.

J'ai laissé partir Pierre Kayous avec un de ses oncles. Il commençait à se dégoûter de la mission, il était paresseux, entêté, désobéissant; il aurait pris la fuite. Il est parti content. Il se propose de gagner ceux des siens qui écoutent encore les presbytériens; il baptisera les enfants ou adultes en danger de mort, après instruction. Il sait beaucoup de prières en français, connaît parfaitement l'échelle catholique. Il est parti bien habillé.

Agréez l'assurance de la considération parfaite avec laquelle je suis, en union de prières et de saints sacrifices, cher confrère, votre très dévoué serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Revd Mr M. Demers

AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 34

Mission catholique du Wallamette, le 19 août 1841

Cher monsieur et confrère,

Voilà un mois que Sylvain Bourgeau, Canadien, a remplacé Augustin Rochon, mon engagé du Canada qui gagne

bonnes gages ailleurs pendant les récoltes. Le premier doit rester à ma mission jusqu'au mois de mars, auquel temps, suivant les arrangements du gouverneur McLoughlin, il sera libre. Comme de raison, je lui ai donné la conduite et le gouvernement de toutes choses, ce qui ne plaît guère à François Bercier qui, tout métis qu'il soit, voudrait commander et ne fait qu'à sa tête, ce qui oblige l'autre à plier pour avoir la paix.

Ma récolte est avancée. Tout sera fini samedi le 21 du courant, en quatre semaines, sans aucun mauvais temps qu'une trop grande chaleur qui oblige de travailler au petit jour et tard le soir, et de se reposer depuis midi jusqu'à 3 h p.m.

Le chef Poh-Poh est venu avec quelques-uns des siens se loger près de ma chapelle. Quatre hommes et quatre femmes se sont offerts à donner chacun douze jours pour des effets; car rien sans argent avec eux, quelque bienfaisant que l'on soit à leur égard. Mais la paresse l'a emporté sur le besoin. Les uns ont donné quatre, d'autres cinq, et les plus courageux huit jours de travail.

Les quatre petits Gros-Louis, orphelins du fort, ont fort bien fait leur devoir à couper et à engerber, tout le temps de la récolte, ainsi que le petit sauvage Kohope. Le vieux Joseph et sa femme travaillent bien. Mais n'ayant personne de bien intéressé, tout est donc fait à la hâte et sans intérêt. Et je me suis aperçu que les deux premiers, au lieu de donner l'exemple en parole, se sont oubliés au point de scandaliser les sauvages et les enfants par leurs paroles scandaleuses contre les pauvres sauvagesses! Il a fallu en venir aux gros mots. Voilà comment je suis monté à ma mission. Comment élever des enfants, des jeunes gens dans la pudeur, la crainte de Dieu, avec de pareils conducteurs! Comment attirer les sauvages à l'entour de nos missions, s'ils doivent y

trouver la mort de l'âme? Non, jamais nous ne formerons de missions sauvages religieuses au milieu des blancs : ils en prennent tous les vices et rarement les vertus.

D'ailleurs la récolte est des plus abondantes, vu une quinzaine de jours de pluie qu'on a eus au commencement de juin écoulé. Ce qui a tellement ramené les pois et le blé en terre neuve qu'ils sont presque venus aussi beaux qu'en vieille terre. Ma récolte dernière passera de 600 minots de blé; de 50 de semence. Étienne Lussier aura 1000 minots, Joseph Gervais¹⁸⁸ entre 1500 et 2000. Les pois sont à proportion; les autres habitants de même. Qu'il s'en manque de beaucoup que la récolte spirituelle en approche! *Filii hominum, usquequo gravi corde*¹⁸⁹, &c.

Mes misères temporelles sont les mêmes que les vôtres. Elles les surpassent et sont plus variées parce que ma paroisse est plus grande, ma maisonnée plus nombreuse, et que je suis plus exposé que vous aux visites des sauvages allant et venant.

L'autre jour, j'avais le plaisir de me rendre aux désirs d'une sauvagesse qui me demandait pour son mari malade; l'ayant instruit pendant trois à quatre heures au moyen de l'échelle, il reçut le sacrement de la régénération avec douleur de ses péchés et avec foi. Trois jours après, il recevait le prix de ceux qui auront travaillé tout le jour. *Sit nomen Domini benedictum*¹⁹⁰.

Il y a un mois et demi, ayant la visite des sauvages d'en haut, je me trouvais encore très occupé au catéchisme de la première communion, j'avais trois malades à soigner, à médeciner. Mes directions n'étant pas suivies, il fallait recommencer et enfin envoyer chercher le Dr Bailey¹⁹¹. À peine ceux-là ont-ils été guéris, que le petit garçon de mon sauvage Joseph d'Okanagan, âgé de 6 ans, s'est cassé l'os de la cuisse, près de l'aine, en jouant avec ses camarades qui,

l'ayant lacé au *cabreste* par le milieu du corps, le tirèrent trop durement. Il fallut de nouveau avoir recours au docteur qui lui clissa fort bien la jambe. Il y aura un mois, le 22 du courant, que ce malheur est arrivé, et l'enfant a tellement été patient et tranquille que la cassure a repris immédiatement et que déjà, depuis longtemps, le petit bonhomme se lève et marche à la dérobée. *Deo gratias.*

Le vieux Basile Poirier, de Vancouver, m'avertissait, il y a quelque temps, qu'il allait m'envoyer un de ses garçons. Je lui ai fait réponse que j'en avais assez. Il m'a envoyé le petit orphelin¹⁹² du défunt Lefebvre¹⁹³, noyé; j'ai trouvé à le placer huit jours après chez un bon habitant du Wallamette. La petite fille du déserteur Tétreau a été enlevée de sa malheureuse mère, baptisée et mariée, qui s'abandonne avec les méchants blancs et sauvages. Je n'ai pas encore trouvé à la placer. C'est une charmante petite créature. Quel malheureux père! Mais si M. Douglas, qui lui avait donné la licence de se marier, ne l'eût pas forcé, à cause de quelques mauvais traitements faits aux chevaux, de s'éloigner de Vancouver, ou s'il lui eût permis du moins d'emmener sa femme avec lui chez les Têtes-Plates, cette séparation ne nous ferait pas gémir. Cet homme regarda son départ comme un châtiment et prit dès lors la résolution de désertir. En partant, il vola quelques chevaux, banda son fusil sur ceux qui allaient pour le reprendre s'ils avançaient. Je lui ai écrit le printemps dernier, car il est encore là chez les Têtes-Plates, mais il y a peu d'apparence qu'il descende. Son châtiment serait grand. Si M. Douglas lui eût accordé la facilité d'emmener sa femme légitime, comme il accorda à ceux qui en avaient d'illégitimes, de les emmener avec eux dans les postes du nord, aux forts des Russes, sa conscience n'aurait pas à lui faire des reproches, si toutefois l'intérêt ne l'aveugle pas comme bien d'autres. Qu'on juge maintenant de la valeur

des objections présentées contre la célébration des mariages des Canadiens. Que l'on comprenne aussi s'il nous était facile de faire des mariages contre la permission du bourgeois, qui avait en son pouvoir de séparer ceux que nous aurions unis. D'ailleurs, aller contre la volonté du bourgeois de Vancouver, c'était se mettre à dos avec bien d'autres, se rendre ennemi le comité en Angleterre, qui pouvait en revanche paralyser tous nos plans. Je doute fort, même, que le bien que nous avons commencé à faire, les alliances nombreuses que nous avons faites, n'aient été la véritable cause du refus de donner passage à d'autres prêtres.

Il est extrêmement ridicule d'entendre dire au comité qu'il n'est pas disposé à faciliter l'extension de la mission catholique dans la Colombie jusqu'à ce qu'il ait reçu de plus amples informations des progrès que nous y aurons faits. Comme si c'était à lui de juger de notre demande, de nos besoins. Prudence humaine, que ta sagesse est bornée! Le comité se sera conduit d'après les avis d'un certain bourgeois qui se montrait si sensible sur les droits de son Église. Son zèle l'avait engagé à demander un ministre de sa secte. Il était annoncé, attendu; on louait d'avance ses grands talents. Mais le Dr McLoughlin a déjoué tous ces plans. Le ministre n'est point encore venu. Cependant les instructions envoyées au comité ou les résolutions qu'il a prises par lui-même lui ont fait commettre une grande faute. Sa politique devait l'engager à n'avoir que des prêtres canadiens dans la Colombie, et voilà que des prêtres français indépendants vont, dans les vues de la divine Providence, nous tirer d'embarras et déjouer les plans de nos grands politiques, tant en religion qu'en intérêt. Voilà comment Dieu se joue des conseils des hommes! Ils regretteront leur démarche, mais il ne sera plus temps.

Je dois dire ici, à la louange du Dr McLoughlin, comme il se montra embarrassé pour ne pas blâmer ouvertement la démarche de son collègue, quand je lui fis mes vives représentations au sujet des obstacles mis aux mariages. Sa surprise fut autrement grande quand je lui remarquai combien vaine et futile était la raison donnée que le transport des femmes d'un lieu à un autre causait du trouble et des frais à la Compagnie, puisque peu de temps après des gens auxquels des permis de mariage avaient été refusés, se vantaient que ce même bourgeois les conseillait d'emmener leurs femmes (illégitimes) aux forts des Russes, au nord! Le pauvre docteur ne savait comment prendre cela, ni comment mettre son confrère à l'abri. On me fit comprendre qu'au bout d'un an, on n'aurait plus les mêmes objections.

Si donc le révérend M. De Smet a blâmé notre conduite, c'est faute d'avoir connu nos raisons. J'ajouterai ici en même temps que la bonne raison qui l'empêchait de célébrer les saints mystères tous les jours, c'était le manque de vin. Il est tout probable que le Dr McLoughlin aurait du moins trouvé des raisons plus légitimes, s'il ne nous eût pas mis plus au large relativement aux mariages.

Comme vous voyez, je me suis fort éloigné de mon sujet, les misères temporelles. Celles que j'ai mentionnées ci-devant ont été suivies d'une grande consolation. Réjouissez[-vous] avec moi dans le Seigneur, car enfin Jean-Baptiste Gariépy¹⁹⁴, qui avait reçu le baptême l'automne dernier, avant son départ pour la Californie, a été marié en face de l'église avec cette même fille de Joseph Delord qui, après une cohabitation d'un an et demi avec cet homme, s'être séparée de lui et avoir été donnée à Jaudoin qui la garda deux ans; après s'être séparée de celui-ci et avoir refusé obstinément depuis un an et demi de reprendre son légitime époux, s'est enfin décidée à se rendre à mes pressantes

sollicitations. Ce sera un heureux ménage, il y a toute apparence. Les grâces du baptême et du mariage produisent dans leurs cœurs des effets bien différents de ceux qu'une alliance facile, à la façon sauvage, y avait produits.

Il est temps de terminer la présente. Veuillez bien m'envoyer plusieurs de mes lettres à votre adresse, afin de compléter mon envoi, au commencement de septembre. J'ai encore d'autres détails à vous donner qui peuvent aussi intéresser.

Je demeure bien sincèrement, en union de prières, de bonnes œuvres et de saints sacrifices...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Je me propose d'aller à Vancouver à la fin du mois. De là, je me rendrai au Cowlitz. Nous ne nous sommes point rencontrés depuis la fin de mai à la Clackamas.

● ○ ●

Revd M. Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 36

Mission catholique de Saint-Paul du Wallamette
Le 20 août 1841

Révérènd monsieur,

Un grand malheur est arrivé à l'un des vaisseaux que le lieutenant Wilkes attendait depuis longtemps. Ces deux vaisseaux venaient d'Oahu. On rapporte que les officiers de la frégate, de 120 hommes, dit-on, dédaignèrent les renseignements que le capitaine du bâtiment de la Compagnie voulut leur offrir à Oahu. Et, pour comble d'aveuglement et

de présomption, en approchant l'embouchure de la Colombie, la frégate précédait le petit *schooner*. Ils en étaient à trois milles au large, mais la pointe du cap, côté nord, ou la barre formée de sable, s'avance d'autant dans le large. La frégate toucha bientôt. Le *schooner* vint au secours, mais en vain : il fallut en rester là. M. Douglas y descendit avec M. Michel Laframboise. Tout effort humain était inutile; la frégate s'ensabla sur la pointe de la grande barre. Les brisants et les houles du large en vinrent bientôt à bout. Elle fut mise en pièces. Tout l'équipage s'est sauvé, mais sans hardes ni provisions. Les livres seuls de comptes ont échappé au naufrage. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Elle sera belle la somme que la Compagnie retirera du trésor des États-Unis pour les hardes et provisions qu'elle va fournir aux malheureux naufragés.

L'expédition qui devait aller visiter les lignes de la frontière des États au sud, composé d'officiers de l'escadron américain, envoyée par le capitaine ou lieutenant Wilkes, est partie, ayant Jean-Baptiste Dépati pour guide. C'est un de mes habitants qui connaît fort bien le pays. Mais M. Michel Laframboise, qui connaît les nations sauvages par où l'expédition va passer et le peu de respect et de crainte qu'elles ont pour les partis américains, croit fermement qu'il y a du danger pour les citoyens des États. Ils sont si peu prudents et vigilants, le jour et la nuit, au milieu des nations et du danger. Le parti de M. Laframboise ne passe jamais dans ces lieux dangereux, sans prendre les plus grandes précautions. On établit un camp, les loges sont au milieu, les chevaux et animaux à l'entour. Chacun est assujéti au devoir de veiller tour à tour toute la nuit. Malgré cela, les ennemis s'approchent et osent flécher les chevaux, les voler même avec adresse. C'est particulièrement le matin, vers le jour, que les sauvages aiment à faire leur coup.

Ils redoutent la valeur de M. Laframboise et de son parti composé généralement de Canadiens comme lui. Ils savent que leurs carabines les atteignent de loin. Le nom de M. Laframboise est connu, craint et respecté. Malgré cela, il y a toujours des audacieux qui osent lancer leurs flèches, même le jour. C'est ce qui est arrivé en revenant de la Californie ce printemps. Un parti de six sauvages a tiré des flèches en plein jour au milieu du camp ou du parti en marche. Personne, de chance, ne fut blessé. Cette audace méritait châ-timent. L'ordre fut donné à un peloton de courir après eux. Les carabines en atteignirent deux; les autres se sauvèrent. Une femme en pleurs avec un enfant fut épargnée. La che-velure ne fut pas levée, mais les corps furent honteusement et horriblement mutilés à coups de hache dans le dos, dans l'estomac et le ventre qui furent ouverts en croix! D'autres nient cette horrible barbarie, indigne même des sauvages! C'étaient des métis de la Rivière-Rouge, dit-on, qui firent cette boucherie. Le Canadien commandant ne put les arrê-ter, à ce qu'on rapporte. Le bourgeois, Canadien, Lafram-boise, se mit fort en colère à cette nouvelle. De semblables faits demeurent cachés; on n'en parle jamais à Vancouver, ou seulement en gros... Mais pour les Américains, ce sont des femmes, disent les sauvages. Le Dr Bailey portera toute sa vie les marques des coups sanglants qu'il reçut à la face et sur la lèvre d'en bas, le printemps de 1838, chez les Sassetés, appelés justement les Coquins, au-delà de la rivière Ump-qua. Le fils Johnson, du Wallamette, resta sur le champ de bataille. C'était un bon matin, à la pointe du jour, que l'assaut fut donné. Nos bons Américains dormaient profon-dément sans défiance quelconque. Il leur fallut reculer et revenir sur leurs pas. Le lendemain, M. Laframboise vit la place du combat, passa sans être attaqué. Quant au Dr Bai-ley, je me reprends et dis que ce fut dans une autre occasion

qu'un parti américain, venant de la Californie, fut entièrement défait et pillé. Deux ou trois se sauvèrent. Le Dr Bailey fut dépouillé de ses hardes et laissé pour mort sur la place. Revenu à lui, car il n'était pas blessé à mort, il s'enfonça dans les bois, essuya misères et peines, froid et faim au-delà de ce qu'on peut imaginer. Il avait pu rejoindre deux de ses compagnons : un sauvage ou une femme du parti fut leur guide en côtoyant la mer. Ils se rendirent un bon dimanche au matin chez le révérend David Leslie, lui demandant à manger, car ils mouraient de faim, et quelques habits pour se cacher le corps, le docteur n'ayant qu'une lisière à l'entour des reins. Mais quel contretemps pour le religieux ministre! Il était sur son départ pour aller faire son prêche chez Joseph Gervais, car les missionnaires catholiques n'étaient pas encore dans le pays. La visite de ces malheureux échappés tant de fois à la mort était extraordinairement inopportune. L'état misérable de ces trois humains devait fendre le cœur et le toucher d'une tendre et vive commisération. Eh bien, ô ciel! qui pourrait le croire? Le pauvre Dr Bailey me l'a déclaré lui-même : ils furent refusés et obligés de s'en aller manger et se vêtir chez Joseph Delord, cultivateur canadien, et faire panser là leurs plaies! Le cœur saigne au Dr Bailey quand il parle de la charité méthodiste. Il est anglais de nation. Je reviens et je dis que l'expédition du capitaine Wilkes a tout à craindre.

Tandis que je suis sur l'article des bons et charitables ministres, il convient de rapporter que le capitaine Wilkes, qui s'est entretenu plus d'une fois avec Laframboise au fort Vancouver, lui a marqué toute son indignation à l'égard de cette gent de ses concitoyens; que c'était une bande de francs voleurs qui ne remplissaient pas l'intention bienveillante de tant de personnes qui coopéraient aux larges aumônes envoyées ici pour le bien des sauvages, tandis que

cette race s'en servait pour s'enrichir. Son journal devait, disait-il, faire connaître tout l'odieux de leur conduite et éclairer ses concitoyens des États sur les larges sommes qu'ils votent tous les ans pour ces missions infructueuses.

M. Jason Lee a visité sa mission de Nesqualy, celle des Klatsoys, je ne sais les fruits qu'il en a retirés, mais pour celle des Grandes Dalles qu'il a été visiter de même, un Canadien du nom de Gingras, ci-devant au poste d'Okanagan, en se rendant au Wallamette, s'est aperçu que les sauvages des Dalles n'avaient ni respect pour Daniel Lee, ni considération pour sa personne affamée. Il avait la romaine à la main pour peser un saumon et, faute de donner le prix, le sauvage alla se présenter à Gingras. Il n'était pas si regardant autrefois, quand il promettait aux Indiens mets et poissons pour les engager à le suivre. Il est donc bien réduit maintenant. Où sont ses vaisseaux, ses chemises, culottes, vestes, capots, pour acheter un saumon?

M. D. Leslie s'est fait traiter de coquin à la vente des animaux de feu M. Young, lorsque ayant acheté une vache marronne, il en prit une douce à la place de celle qui s'était échappée mais qu'il était facile de rattraper.

J'ai acheté 36 minots de sel et 12 quarts à l'encan des biens de feu M. Young, afin de pouvoir faire saler plus de poisson pour nos deux maisons. Mais n'ayant trouvé personne pour réparer mes quarts, à la chute du Wallamette, le docteur a eu la bonté de faire transporter mon saumon et mes quarts à Vancouver avec les siens.

Joseph Gervais est venu à bout de réparer la chaussée de son moulin à farine : il a peu d'eau, il marche par écluse. Celui de M. Thomas McKay, beau-fils du Dr McLoughlin, a commencé à moudre cette semaine. Il a des meules d'Angleterre; il n'ira aussi en été, dans la sécheresse, que par écluse. L'intérieur du moulin n'est pas achevé, qu'il a

mis du temps à faire partir son moulin! Encore, si la place était meilleure. Il cherche à le vendre. Il lui revient à 600 £, il n'en trouvera pas 400 £. Ce pauvre monsieur est endetté de 1800 piastres à la mission méthodiste, pour ses enfants, au nombre de trois, qui sont dans les États pour leur éducation.

On me dit que le soi-disant ministre Waller, de la chute, fait bâtir une maison sur le terrain qu'il aensemencé à la rivière Clackamas. Quelle misère d'être seul et de ne pouvoir être partout! Cet homme nous fera du mal avec l'aide de Katamus, qu'il ne laisse manquer de rien, à ce que l'on me rapporte. Ce sauvage me paraît un franc hypocrite, car il est venu ici une fois à la messe, ayant croix et chapelet au cou. Hélas! quand le Seigneur se laissera-t-il toucher à la vue de tant d'affliction et de malheurs?

Quand Shokelkouchom, chef des sauvages qui résident aux environs des îles de pierre, en haut de Walla-Walla, et Lahptchin, autre chef de ceux des environs d'Okanagan, sont venus le 10 juin dernier, au nombre de 16, passer trois semaines auprès de moi, je me trouvais au fort de ma besogne pour les enfants des Canadiens, j'avais des malades sur les bras; je ne pouvais donc leur donner grande instruction. Ils s'en plaignirent avec raison, mais que faire? Est-ce en si peu de temps qu'on peut apprendre leur langue, les instruire et les baptiser? Non. J'ai passé 15 jours à la rivière Clackamas et vous en avez fait autant : pouvait-on dans un mois instruire et baptiser des sauvages si indifférents pour la religion, si changeants dans leurs résolutions? Cela était impossible.

Les sauvages de Nesqually et de la grande baie paraissent bien disposés, mais on ne sait pas leur langue, on n'a pu encore les visiter que peu de jours! Il faudrait les cultiver plus longtemps, pouvoir leur montrer les prières dans leur

langue. Nous n'avons pas eu jusqu'à présent le temps de le faire.

Voilà Poh-Poh ici depuis deux semaines. Je n'ai pas été une fois au champ. Cependant les occupations se succèdent sans cesse au milieu de la mission canadienne. Les sauvages vont et viennent; un mot, une instruction aux uns, et autant aux autres; des remèdes, du sucre, du thé, la visite des ornements, des échelles, des vivres, &c, le temps passe de même. Et je vois que nous n'avancons à rien. Quand le Seigneur daignera-t-il bénir nos travaux? Nous envoyer de plus saints missionnaires? Voilà, cher Monsieur, le sujet de ma peine. Peu de progrès parmi les blancs, si ce n'est de les empêcher de rempirer; et bien moins encore parmi les sauvages. Prions sans cesse et demandons miséricorde. En union de saints sacrifices. Votre dévoué serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

J. Hargrave, Esq^r, C.F.
BAC, C-74, vol. 8 : 2130-2133

Mission catholique de Saint-Paul du Wallamette
Le 23 août 1841

Cher monsieur,

J'ai éprouvé une grande satisfaction à lire votre intéressante date du 1^{er} décembre 1841. Je remercie le Dieu des miséricordes pour l'heureux voyage que vous avez fait en Angleterre; votre heureux retour dans vos pénates avec l'accomplissement de vos désirs dans le choix d'une personne accomplie, est bien propre à vous pénétrer de recon-

naissance envers celui qui vous a envoyé son ange protecteur et conducteur au milieu des dangers fréquents sur mer. Je ne me contente pas de vous souhaiter force, santé et prospérité temporelles, comme font les amis ordinaires; mes vœux vont au-delà, ma sensibilité, ma charité me pressent pour votre salut et celui de votre chère compagne. Puissiez-vous trouver la route et marcher avec elle dans cette voie étroite qui est peu fréquentée, dans le sein de cette épouse de notre Sauveur qui fut, qui a été, qui est et qui sera toujours sans tache et sans rides. Voilà de la franchise et de l'amitié sincère.

C'est avec une bien vive reconnaissance que je vous offre mes sincères remerciements pour la faveur d'avoir procuré une carte du territoire de l'honorable CBH à mon vénérable frère, le révérend monsieur le curé de la paroisse des Cèdres. Il saura, aussi lui, apprécier à sa juste valeur la faveur que vous lui avez faite.

Je suis charmé de vous entendre reconnaître que ma présence au Wallamette, au milieu de la nouvelle colonie, n'est pas tout à fait inutile. Je parle seulement sous le rapport de l'intérêt de la Compagnie. Les Canadiens ou anciens serviteurs ont réparé leur faute en retranchant leurs signatures dans les plaintes formées contre la Compagnie auprès du Congrès. Depuis ce temps-là, s'est présentée la demande d'établir ici un gouvernement local, en attendant celui qui doit régir le pays. Cette mesure ne pouvait manquer d'être préjudiciable à l'intérêt de votre Compagnie sous bien des rapports. Je laisse à vos amis de vous dire comment les anciens serviteurs, par leur majorité, sont venus à bout de faire évanouir ces plans des citoyens américains.

La mission catholique de la Colombie est, grâce à Dieu, sur un pied respectable : elle est parvenue, avec le temps et la persévérance, à se faire connaître et respecter de ses op-

posants. Je n'avance rien de trop en disant que les sauvages, après avoir longtemps balancé, se décident enfin pour nous, malgré les efforts, les promesses, les menaces mêmes de nos bons méthodistes et leurs nombreux établissements. Tandis que de notre part, les sauvages n'attendent qu'une seule chose, à l'exemple de Notre Seigneur Jésus-Christ et des apôtres. Car nous n'avons point de richesses temporelles à leur offrir, quelque'affamés qu'ils en soient. Les missions américaines perdent même aux yeux de leurs concitoyens. La pente est prise. Les nations indiennes viennent à comprendre que nous ne sommes pas ce dont on nous accuse.

Je ne puis m'empêcher de regarder comme tout à fait impolitique, par rapport à ses intérêts, le refus que l'honorable comité en Angleterre a fait de laisser passer de nouveaux missionnaires catholiques dans la Colombie.

1° Parce qu'il est juste et honorable pour la grande CBH de donner à ses nombreux serviteurs catholiques les moyens de remplir leurs devoirs religieux. Car saint Paul a dit : Celui qui n'a pas soin des siens et de ses serviteurs, a perdu la foi et est pire qu'un infidèle¹⁹⁵.

2° Parce que des serviteurs instruits et fidèles à leur Dieu le seront à leurs maîtres.

3° Parce que les serviteurs qui ne peuvent remplir leurs devoirs de religion se dégoûtent du service, tandis qu'au contraire ils y passeraient leur vie.

4° Parce que, par rapport aux sauvages, les missions catholiques par des missionnaires canadiens sont propres à attacher les Indiens à la Compagnie, tandis que les autres les éloignent.

5° Parce que les liens de la reconnaissance pour protection et passage sont préférables à l'indépendance de ceux qui seront entrés dans le pays tout à fait libres de cette obligation, &c.

Le révérend M. De Smet, prêtre jésuite, de St. Louis, est venu visiter les Têtes-Plates l'automne de 1840. Il devait revenir, cette année, avec une brigade de prêtres français. On dit qu'il est de retour.

Nos dépenses la première année se montaient à 404 £. À l'exprès du mois de mars dernier, elles s'élevaient à 526 £. La Wallamette est un trésor de blé : M. Gervais aura 2000, M. Lussier 1000, ma mission 600; les uns plus, les autres moins.

Il passe minuit, le sommeil me presse. Je suis accablé d'ouvrage. Nous ne pouvons suffire à tout. Vos amis vous diront le reste.

Agréez la considération bien sincère avec laquelle j'ai le plaisir de me souscrire.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. J'arrive à Vancouver le 25 août à 4 h p.m. Sir George Simpson, notre gouverneur, est arrivé ici à 6 h du soir en bonne santé ainsi que sa suite. Il a tout surpris le monde. Le Dr McLoughlin est absent pour le Cowlitz. Le commodore Wilkes s'est montré ici. Un de ses vaisseaux, le *Peacock*¹⁹⁶, est péri sur la pointe de la grande barre en 24 heures. L'équipage s'est sauvé le soir et, le matin, il n'y avait plus d'apparence de vaisseau.

● ○ ●

Au révérend M. Demers
Ptre, miss^{re}, &c
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 40

Cowlitz, dimanche soir, le 29 août 1841

Cher monsieur,

À votre grande surprise, je date de votre mission. C'est la divine Providence qui m'y a amené à contrecœur, pendant votre absence, en pensant que ma présence ne pouvait remédier qu'à bien peu de chose sans vous. Cependant votre dernière me décida. Le trouble et la misère que vous donnaient Guilbault et Coléman m'ont pressé de partir le 24, mardi, du Wallamette. Le 25, à 4 h p.m., j'entrais dans Vancouver. À 6 h, un cri se fit entendre : le gouverneur. Et en effet il arrivait ce jour-là, lorsqu'on ne l'attendait que vers le 10 septembre. M. Rowand et le docteur son fils l'accompagnaient. Un jeune Russe de famille noble, allant aux postes du nord chez le gouverneur russe, suivait aussi, ou plutôt passait avant tous les autres, puisqu'il était l'objet des attentions du gouverneur. On le dit extrêmement riche. Il parle bien français, il est très affable.

Le gouverneur a laissé la Rivière-Rouge le 3 juillet à cheval, et s'est rendu de la sorte jusqu'à Colville, ayant passé par Edmonton, la route des Koutonnais, la rivière des Arcs. De Colville, il est descendu en berge, nuit et jour, à travers les rochers, les rapides et les dangers de tous genres, sans accident.

Le Canada est en paix, l'Europe aussi. Les provinces du Canada sont unies. Cinq à six personnes ont été tuées dans les élections. Montréal sera le siège du gouvernement. Monseigneur de Montréal est allé à Rome. Une retraite de 40 jours a été donnée à la ville de Montréal par Monsei-

gneur de Nancy, primat de Lorraine. L'évêque de Montréal est assisté d'un chapitre de onze chanoines. Point de prêtres pour nous. Le gros de nos lettres vient avec l'express.

Ci-inclus les lettres de Monseigneur de Juliopolis. Je ne sais où Sa Grandeur a puisé la persuasion que nous cherchions à faire comptes (et peut-être bande) à part. Je vous communiquerai le reste aussitôt que possible. Je dois venir vous voir et faire une retraite avant l'automne, quand vous m'aurez fait savoir votre retour des missions du nord. Quelque nécessaire que soit ma présence au Wallamette, je laisse à la Providence le soin de tout, afin de passer quinze jours à Vancouver, quinze jours aux Cascades, quinze jours à Clackamas où il se trouve beaucoup de malades des fièvres. Il en meurt de temps à autre sans baptême. Quelle désolation! Waller tient bon, il fait du ravage, il possède une maison à la Clackamas.

J'ai rencontré maître Guilbault qui s'en allait au moulin. C'était en partie pour lui que j'étais venu. J'avais dessein de le prendre à gages. Il a refusé : c'était pour rire qu'il avait dit qu'il s'engagerait pour 30 £! Il ne veut pas qu'il soit dit nulle part qu'il a manqué à ses marchés. Les habitants m'ont donné de mauvaises nouvelles de Coléman. Je me suis convaincu qu'il faisait une école de vice de votre maison! envoyant le petit sauvage afin de rester seul. Il a donné du savon, du pain. Une sauvagesse m'a avoué qu'il l'avait demandée; une autre a avoué son crime. Sans aller plus loin, je lui ai refusé la main à la maison, je l'ai jeté hors de l'église et mis en pénitence durant les offices jusqu'à la Toussaint. Il n'a pas répliqué. J'ai fait une terrible sortie ce jourd'hui. J'ai visité le cimetière, prié pour les morts. J'ai voulu baptiser deux enfants sauvages et je n'ai jamais pu trouver l'eau baptismale.

Les souris travaillent vos livres. Les punaises m'ont dévoré la nuit dernière. Je vais conduire Coléman à Vancouver, ce sera vous débarrasser. Je vais parler afin d'avoir un autre homme avec vous. Que nous sommes misérables et mal gardés, l'un et l'autre! Hélas! qu'est-ce que le petit Bouchard apprendra de bon parmi les sauvages toujours très indécemment couverts? Que nous sommes à plaindre! C'est Marie, notre bonne mère et puissante protectrice, qui m'a conduit ici presque malgré moi, pour remédier au mal et en arrêter le progrès. Actions de grâces, salut et gloire à Marie!

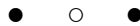
Tout le monde fait des éloges de Guilbault quant à son ouvrage. Il n'y a que sa langue et son humeur qu'il ne pourra jamais réformer, dit le monde d'ici. Quand cela est passé, il est prêt à rendre les plus grands services à la personne même qu'il aura insultée. C'est en lui faute de génie. Il m'a parlé qu'il pensait avoir part dans les veaux du printemps de 1840; je lui ai répondu qu'il n'était pas fermier dans ce temps-là.

Travaillez la langue de Nesqualy pour former le signe de la croix et quelques prières. Deux mois ne sont pas trop pour faire un peu de bien dans cette grande mission. Que l'esprit de Dieu vous éclaire et vous dirige pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, et en particulier des enfants. N'en manquez pas en route et ailleurs.

Agréez ma considération sincère, en union de saints sacrifices, &c, et croyez-moi...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Des compliments à nos gens, du progrès dans la vertu.



À Pierre-Jean De Smet, s.j.
AJSLM, C-1 : 178-180; E 1842

Fort Vancouver, le 28 septembre 1841

Mon révérend Père,

Bénie soit la divine Providence du Dieu tout-puissant qui vous a protégé, conservé et ramené parmi vos chers néophytes, avec un puissant secours!

Je félicite le pays du trésor inestimable qu'il possède par l'arrivée et l'établissement des membres de la Compagnie de Jésus. Veuillez bien témoigner aux révérends Pères et Frères ma vénération et mon profond respect. Je prie le Seigneur de bénir vos travaux, de continuer vos victoires et vos succès. Dans peu d'années, vous aurez la gloire et la consolation de voir se ranger sous l'étendard de la croix, par votre entremise, tous les sauvages du haut de la Colombie.

Je ne doute pas que notre excellent gouverneur John McLoughlin ne vous donne tous les appuis et les secours qui seront en son pouvoir. C'est un bonheur pour notre sainte religion que le grand homme soit à la tête des affaires de l'honorable CBH, à l'ouest des Montagnes rocheuses. Il l'a protégée avant notre arrivée dans le pays; il ne cesse encore de lui donner son appui de paroles, d'exemple et de fait.

Étant dans le même pays, travaillant pour le même but, ayant les mêmes intérêts, le triomphe de la religion catholique dans ce vaste territoire, nous serons sensibles à tout ce qui vous intéressera, le révérend M. Demers et moi. Nul doute que tout [ce] qui nous concerne ne soit aussi l'objet de votre sensibilité. Voici en peu de mots où nous en sommes.

L'établissement catholique du Wallamette renferme près de 60 familles, celui de Cowlitz cinq seulement, 22 à Nesqualy sur Puget Sound, à 25 ou 30 lieues au-delà Cowlitz. En outre, nous devons visiter de temps à autre les forts les plus rapprochés, où se trouvent les serviteurs catholiques de la Compagnie. Voilà ce qui absorbe presque tout notre temps. Nous manquons des Frères, des Sœurs religieuses, de maîtres et de maîtresses d'école. Nous avons à remplir le ministère de tous les ordres, à part du temporel qui est un grand fardeau. Les femmes des Canadiens prises dans toutes les parties du pays apportent la diversité des langues dans les familles. On parle généralement partout un mauvais jargon qui ne peut servir de base à notre instruction publique. De là les obstacles aux progrès. Nous allons à pas lents. Il faut montrer le français en montrant le catéchisme. Ce qui nous prend un temps infini. Nous sommes réellement accablés. Les sauvages nous tendent les bras de tous côtés; un bon nombre sont indifférents, nous n'avons pas le temps de les cultiver. Nous faisons quelques missions à la hâte parmi eux. Nous baptisons les enfants, les adultes en danger de mort. Nous n'avons pas le temps d'apprendre les langues. Jusqu'à présent, nous avons même manqué d'interprète pour traduire les prières en langue tchinouk. Les difficultés augmentent par la diversité des langues. Les Kalapuyas du haut du Wallamette, les Tchinouks de la rivière Colombie, les Kajous du Walla-Walla, les Nez-Percés, les Okanagans, les Têtes-Plates, les Cowlitz, les Klikatates de l'intérieur au nord de Vancouver, les Tchéhélis au nord de l'embouchure de la Colombie, les sauvages de Nesqualy et de l'intérieur de la baie Puget Sound, ceux de rivière Travers, les Klalums de la baie susmentionnée, ceux de l'île Vancouver, des postes du nord sur le bord de la mer et de l'intérieur du pays qu'arrosent les sources et les tributaires

de la rivière Travers, ont chacun leur langue différente. Voilà les obstacles que nous avons à vaincre tous les jours. Nos entrailles se dessèchent de voir tant d'âmes périr à notre vue sans pouvoir leur porter la parole de vie.

De plus, nos moyens temporels sont limités. Nous ne sommes que deux. Nos valises ne sont point arrivées, le printemps dernier, par le bâtiment de l'honorable Compagnie. Nous avons épuisé nos ressources. Les sauvages, les femmes et les enfants nous demandent en vain des chapelets. Nous n'avons plus de catéchisme de notre diocèse à distribuer, point de livres de prières en anglais à donner aux Irlandais catholiques, point de livres de controverse à prêter! Le ciel semble être sourd à nos besoins, à nos prières, à nos vœux, à nos désirs les plus ardents. Jugez de notre situation et combien nous sommes à plaindre.

Cependant nous sommes environnés de sectes qui font mille efforts pour répandre le poison de l'erreur, qui tâchent de paralyser le peu de bien que nous faisons : 1° au Wallamette, à huit milles de mon établissement; 2° chez les Klatsaps, au sud de l'embouchure du Colombie; 3° Nesqually, sur Puget Sound; 4° aux Grandes Dalles, en bas de Walla-Walla; 5° à la chute de Wallamette. Les missions presbytériennes sont à Walla-Walla et en approchant Colville. Au milieu de tant d'ennemis, nous tâchons de tenir ferme, de nous multiplier, de visiter beaucoup de postes, là surtout où le danger est le plus pressant, afin ou de prendre le devant et d'inculquer nos principes catholiques, là où le poison n'a pas encore été répandu, ou afin de paralyser les progrès du mal et d'en tarir la source même. Le combat a été rude, les sauvages semblent maintenant ouvrir les yeux et reconnaître quels sont les véritables ministres de Jésus-Christ. Le ciel se déclare pour nous.

Si nous avions un prêtre pour tenir une mission permanente parmi les sauvages, dans deux ans tout le pays serait à nous. Les missions méthodistes tombent, elles perdent leur crédit et leur peu d'influence. J'ai eu le dessus au Wallamette par la grâce de Dieu. Ce printemps, M. Demers et moi, nous avons enlevé au méthodisme un village entier de sauvages qui se trouve au bout de la chute du Wallamette. M. Demers a visité les Tchinouks du bas de la rivière Colombie : ils sont disposés pour nous.

J'arrive des Cascades, 18 lieues de Vancouver. Les sauvages de ce poste avaient résisté jusque-là aux insinuations du prétendu ministre. C'est une première mission, elle n'a duré que dix jours : ils ont appris le signe de la croix, l'offrande du cœur à Dieu, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des Apôtres, les dix commandements de Dieu, ceux de l'Église. Je dois les revoir bientôt près de Vancouver et en baptiser un bon nombre. Le révérend M. Demers est absent depuis deux mois, pour la baie Puget Sound où les sauvages le demandaient depuis longtemps. Mes catéchumènes de Clackamas, village converti ce printemps passé, n'ont pu être visités depuis le mois de mai. Ils résistent aux discours d'un nommé M. Waller, établi à la chute de Wallamette.

Jugez, Monsieur, combien nous avons à faire et combien il serait à propos d'envoyer un de vos révérends Pères, avec un des trois Frères. Dans mon idée, c'est ici qu'il faut jeter les fondements de la religion; c'est ici qu'il faudrait établir un collège, un couvent, des écoles; c'est ici qu'un jour un successeur des Apôtres viendra de quelque part s'établir afin de pourvoir au besoin spirituel d'un vaste pays, qui promet une aussi abondante moisson. C'est ici que le combat est engagé et qu'il nous faut vaincre d'abord. Ce serait donc ici qu'il faudrait établir une belle mission : des postes

en bas, les missionnaires, les révérends Pères iraient en toutes directions alimenter les postes éloignés, distribuer le pain de la vie aux infidèles encore plongés dans les ombres de la mort. Si du moins vos plans ne vous permettent pas de changer le lieu de votre établissement, du moins voyez le besoin où nous sommes d'un révérend Père et d'un Frère pour nous secourir dans notre détresse.

Les dernières dates des Îles Sandwich, 1840, m'apprennent que Monseigneur Rouchouze y était arrivé, accompagné de trois prêtres, le révérend M. Walsh étant quatrième, qu'une vaste église catholique devait être prête pour la célébration des saints mystères, l'automne passé, que les naturels se convertissaient en grand nombre, que les temples des ministres étaient presque abandonnés.

Monseigneur Juliopolis de la Rivière-Rouge me dit que les sauvages des pieds des monts rocheux à l'Est lui avaient député un métis qui vit avec eux, afin d'obtenir de Sa Grandeur un prêtre pour les instruire. Le révérend M. Thibault est destiné pour cette mission.

Agréez...

[F.N. Blanchet, ptre]

● ○ ●

Au Revd M. Demers, &c.

AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 42

Vancouver, le 29 septembre 1841

Très cher monsieur,

Ma dernière du Cowlitz a dû vous être remise et vous instruire, vous informer de ce que j'ai fait au Cowlitz en

votre absence. Rendu à Vancouver, je me préparai à monter aux Cascades pour y donner une petite mission aux sauvages du lieu, après avoir donné deux dimanches francs et une semaine et demie d'instruction à Vancouver, faisant prières tous les soirs, lecture de piété, récitant le chapelet, chantant des cantiques. Le dernier dimanche, je vis à la sainte table six personnes : dame McLoughlin était du nombre, le Dr Holmes¹⁹⁷ et le trésorier de l'escadre américaine, M. Waldron¹⁹⁸, étaient présents avec notre bon gouverneur McLoughlin. Le premier dimanche, le commodore Wilkes était à l'office du matin qui fut suivi du baptême de l'enfant de M. Douglas, absent pour accompagner sir George Simpson à l'établissement des Russes, au nord.

Parti le 14, je ne pus atteindre les Cascades que le 17 au matin. Après bien du trouble et avoir essayé mainte et mainte fois précédemment et toujours en vain, faute d'interprète assez intelligent, j'étais enfin venu à bout de traduire nos prières en grand tchinouk. Je commençai dès ce jour-là même à les faire réciter; je continuai cette tâche pendant dix jours sans relâche. Les sauvages étaient sur leur départ pour Vancouver. Il m'a fallu les laisser avant de les leur avoir apprises fermement; je n'ai donc pu baptiser. Ils vont se raffermir et j'espère que dans peu, lorsqu'ils seront à Vancouver sur la rive gauche, là où Tamakoun vient passer l'hiver avec les siens, je les reverrai et j'en baptiserai un bon nombre. Dans cette mission, j'ai fait 29 baptêmes. J'ai enlevé plusieurs brebis égarées à M. Daniel Lee.

Je vous envoie une lettre du révérend M. De Smet, un pamphlet religieux de Montréal, le cahier *Souvenirs de la retraite*, le petit manuel de l'Archiconfrérie, une fiole d'huile d'olive afin d'augmenter vos saintes huiles en en versant une goutte par jour, vu que nous n'en avons point reçu par l'express de cette année, et en attendant que j'en

fasse venir des Îles Sandwich; de plus, un peu de coton pour servir le baptême.

J'ai obtenu que Joseph Pétrin fasse le catéchisme aux enfants et aux femmes des Canadiens trois fois par semaine. M. Kitson s'en va tout doucement. Il continue à souffrir avec patience. Sa tête, ses jambes, ses cuisses sont garnies de plaies. Sa dame en a un soin extrême et admirable, son courage est grand. Elle le sert jour et nuit. Le gouverneur m'a offert le vieux Laurent et des Owhyhus. J'ai remercié pour ces derniers; j'ai accepté pour le premier. La Providence pourvoira à l'entretien de tant de monde. Laurent, Iroquois, a femme et trois enfants.

J'attends la nouvelle de votre retour pour aller vous visiter et régler le compte avec Guilbault. En attendant, je vais faire une mission à Clackamas. Il y a des malades, il en est mort sans baptême, des fièvres. Je vais y montrer les prières en leur langue.

J'apprends que le grand M. Lee et Waller ont été, un dimanche, faire la prière à Clackamas et que Katamus et les gens de sa loge seuls y assistaient. Le gouverneur attend 22 familles de la Rivière-Rouge. L'express n'est pas encore arrivé. J'ai hâte de recevoir nos lettres de Québec.

Puisse votre longue mission sur la baie Puget Sound avoir été fructueuse et sans accident! Le M. Anderson de Nesqually a été démis de sa charge, mis hors de service dans l'honorable Compagnie pour jamais.

Je demeure avec respect et estime, en demandant le secours de vos prières, cher Monsieur...

F.N. Blanchet, ptre



À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 14

Saint-Paul du Wallamette, le 15 octobre 1841

Cher monsieur,

J'ai enfin reçu ce que j'attendais avec hâte : des nouvelles de votre main par votre intéressante date du 27 septembre écoulé. J'ai rendu des actions de grâces au Seigneur qui vous a protégé et favorisé d'une abondante moisson. Vous me pardonneriez de désirer un abrégé un peu plus détaillé des travaux de votre mission, pour la satisfaction de nos amis du Canada, lorsque le temps vous le permettra avant notre entrevue.

Je suis revenu à mon poste du Wallamette le 12 du courant, l'ayant laissé le 24 août dernier. Il ne s'en manquait plus que douze jours pour compléter deux mois d'absence. Ayant mis mon petit train en ordre, je me hâte de vous donner signe de vie, grâces à Dieu. Aujourd'hui j'ai pris médecine à cause des coliques, après avoir été bien tout le long de mes missions.

Je laissai le Wallamette le mardi, je couchai le lendemain à Vancouver; le samedi je me trouvais au Cowlitz. En route, j'ondoyai un enfant et une fille de 15 [ans], malade au camp sauvage de votre poste. Elle mourut peu de jours après. Laissant le Cowlitz le lundi, j'arrivai le mardi soir tard à Vancouver. J'y demeurai 15 jours très occupé. De là j'allai passer dix jours aux Cascades. J'en partis et me rendis sans délai à la rivière Clackamas, tributaire du Wallamette, à quelques milles en bas de la chute. Je donnai 12 jours à ce poste. Le temps ne me permettant pas de donner mission au poste de la chute, je m'acheminai vers le Wallamette. Ce n'était pas sans besoin. Voilà 37 jours de mission, le reste du

temps s'est passé à voyager. Le Seigneur a bien voulu aussi bénir mon travail. J'ai fait 51 baptêmes dont quatre d'adultes, un au Cowlitz, le second à Vancouver, la fille de Comeau¹⁹⁹, les deux autres étaient des sauvages malades de Clackamas où j'arrivai à temps. Je trouvai les sauvages des Cascades bien disposés. Ils savent les prières en leur langue. Ceux de Clackamas ont eu le même avantage. Dans ces deux postes j'ai ramené des brebis égarées par l'erreur. Katamas et Wikaitle m'ont mal reçu, mais ils n'ont pu résister au désir d'apprendre les prières en leur langue. Katamas s'est trop prononcé publiquement pour pouvoir retourner à M. Waller, qui n'a plus rien à prétendre à Clackamas. Les prières vont se propager de plus en plus. Les dangers et les occasions, la légèreté et l'inconstance des sauvages de nos lieux ne nous permettent pas de les recevoir au baptême sans épreuve considérable, comme entre d'autres postes. Je n'ai donc baptisé aucun adulte. D'ailleurs, il leur faut plus de dix jours d'instruction.

Je dois rencontrer les sauvages des Cascades à leur campement d'hiver sur la rive opposée de Vancouver, lors de mon retour de chez vous. Peut-être alors baptiserai-je les plus instruits. Je me propose ensuite de donner une petite mission aux sauvages de la chute du Wallamette.

M. Waller, apprenant que les Clackamas se mettaient en frais de bâtir une maison de prière, est venu y mettre opposition. Il n'a pas eu plus de chance cette fois-ci que le printemps dernier. Katamas, Wikaitle et Poh-Poh ne l'ont pas ménagé. Les sauvages sont animés contre lui. Ils ne veulent pas consentir à lâcher leurs terres. Il pourrait arriver quelque chose de désagréable à M. Waller, s'il persiste à s'établir à Clackamas. Il a eu l'audace de blâmer les sauvages d'avoir laissé élever une grande croix sur leur terrain. *Naïka shame!* (J'ai honte de cela), disait-il. La maison n'a pu être

achevée, faute de temps et de personnes habiles. Les sauvages, malgré leur nonchalance, ont porté le bois d'une grande distance sur leurs épaules.

Wesamus, chef de la chute, n'a pas été bien satisfait de ce que vous l'avez arrêté dans ses desseins de violence auprès de vos sauvages, lors de son dernier voyage au Cowlitz. Il ne lui a pas coûté de dire aussitôt avec les siens : *Waik tlosh okouk tanas le prêtre* (Pas bon, celui-là, le jeune prêtre).

Le Dr Whitman²⁰⁰, Américain, établi à quelques lieues du Walla-Walla, a été terriblement maltraité par les sauvages du lieu, les Nez-Percés. On me dit qu'un de ses hommes avait frappé un sauvage. Là-dessus, ces enfants de la nature se sont rassemblés en grand nombre, ont été prendre le pauvre docteur, l'ont frappé, battu, traîné par terre en le tirant par les favoris, qu'ils lui ont arrachés en partie; et, jetant son chapeau dans la boue, ils lui commandaient de le ramasser. Les mauvais traitements étaient tels que le docteur, me dit-on, pria ses bourreaux de lui donner la mort. Un sauvage prit le fusil du docteur et le tira, mais sans effet, parce qu'il avait été déchargé, le matin, sur des canards.

M. McKinley²⁰¹, commandant au fort Walla-Walla, ayant appris cette barbarie, dit de ces sauvages qu'ils étaient « comme des chiens ». La nouvelle se sut, les sauvages vinrent au fort, demandèrent à M. McKinley s'ils étaient des chiens, en montrant leurs mains et leurs visages. M. McKinley déclara qu'il ne les avait pas traités de chiens, mais de semblables à des chiens et qu'il le disait encore, que s'ils avaient plus de monde que lui dans le moment, ils n'oubliassent que les blancs étaient en grand nombre ailleurs, qu'il leur conseillait d'aller au plus tôt donner satisfaction au Dr Whitman. Les sauvages, après plusieurs bravades, partirent en menaçant le fort du feu, et, la nuit suivante, le fort

Walla-Walla était réduit en cendre; on dit, par hasard, par le feu d'une cheminée, mais ceux qui connaissent le caractère des sauvages disent par quelques-unes des femmes de ces gens qui étaient dans le fort. Les effets de la Compagnie ont été sauvés en grande partie. La plus grande perte tombe sur les Américains qui y avaient du butin pour leur mission.

Me voilà de nouveau à la tête de mes occupations domestiques, temporelles et spirituelles. Ce n'a été [que] querelles et dissensions pendant mon absence. Le Owhyhu n'a pas tenu la clef de ma chambre en main : bien des choses sont dérangées et beaucoup d'autres, perdues. À quatre ou cinq, ils ont à peine fait l'ouvrage d'un homme. Louis Pichet à lui seul a donné 208 minots de blé, tandis que ma mission, avec beaucoup de mains, n'a encore donné que 207. Des plaintes ont été faites; il a fallu juger. Bercier a pensé à désertir, son beau-frère l'a arrêté. Le Owhyhu voulait aussi désertir jusqu'à mon retour, à cause du dit Bercier. Les cochons ont rôdé tant et plus dans les patates. Elles ont été arrachées à moitié. Les cochons et les sauvages en ont eu encore leur bonne part laissée sur le champ. Dans deux mois nous en serons à bout. Bercier a voulu partir, a demandé à rester, et cela par deux fois. C'est en considération de son salut que je le garde, jusqu'à la réception du baptême. Mon vieux Joseph a été malade en danger. Charle Magne (et non Coléman) l'est encore.

Ce pauvre homme, infirme d'une hanche, boiteux d'un pied, borgne par un coup de poudre, voyant à peine de l'autre, estropié des reins par la chute d'un arbre, était peu capable de vous être utile. La Compagnie aurait été peu flattée de le reprendre : on m'a dit qu'il était à nous. Le remettre au fort était le perdre. Il bat bien le blé, il pourra être bon à quelque chose chez moi. C'est une charité. La Compagnie nous paiera bien cet office. Les vieux, les in-

firmes, les orphelins n'ont d'autre recours qu'à nous. Mais où sont nos ressources? En la divine Providence. Voilà notre situation. Je refuse souvent des personnes qui demandent à venir à la mission. Car je ne saurais suffire à tout. Mon casse-tête est grand. C'est Dieu qui le veut. Je demande des forces.

Mes ouvriers ont pris leur temps, le moulin n'est pas avancé : la chaussée n'est pas fermée, bouchée. Si la pluie vient, elle ne pourra l'être cette année et les dommages seront grands. Le monde est peu zélé. On travaille avec répugnance, avec murmure, pour les 200 journées de travail promises aux ouvriers à part de 150 £. Il y en a qui refusent. J'ai été près d'abandonner l'été dernier. Le monde se trouve trop occupé, cependant ce monde est peu avare de son temps pour mille autres choses! Sans moulin, point de bois, point d'église. Voilà ce qui m'a engagé, faute d'autres, à l'entreprendre. Il sera difficile d'obtenir des bâtisses de nos gens. Ils aimeraient mieux payer que de travailler. Mais où prendre des mains-d'œuvre, même pour 10/? Voilà où nous en sommes. Nous ne sommes pas à notre aise. Le spirituel va aussi mal que le temporel. Prions à force, nos gens se perdent, oublient leur salut, leurs obligations, leurs devoirs. Hélas! le démon réussit à rendre inutile l'arrivée des prêtres en ce pays.

Je suis, avec une respectueuse considération, cher monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Je ne vois pas jour à aller vous voir avant la Toussaint [1^{er} novembre]. À la hâte. À 1 h du matin, excusez-moi. Quatre Canadiens et un Allemand ont été défaits dans le pays des Serpents. Ils venaient avec un parti américain.

Point de pain faute d'eau et de pluie pour les moulins à farine. Si mon moulin à scie ne va pas tout l'été, du moins il aura assez d'eau pour une petite moulange.

[Arrivée à la Rivière-Rouge le Vendredi saint [25 mars] 1842, au moment du départ pour aller à l'église entendre le sermon de la Passion prêchée par M. Darveau²⁰² pendant plus de deux heures. † J.N²⁰³.]

● ○ ●

À George Simpson
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 20

Mission catholique de Wallamette, le 15 novembre 1841

Sir George,

Si mes supérieurs ecclésiastiques de Québec et de la Rivière-Rouge ont réitéré leurs demandes pour obtenir des passages de prêtres pour la Colombie, c'est parce que je les ai priés de le faire après leur en avoir démontré le besoin et la nécessité.

Si leurs demandes ont éprouvé des objections parce que divers rapports sont parvenus au gouverneur et au comité de l'honorable Compagnie à Londres, contre la nécessité d'augmenter le nombre des prêtres à la Colombie, à cause de leur peu de succès, il est très juste que l'on examine si ces accusations sont fondées ou non.

Je me réjouis d'apprendre que vous avez été nommé, sir George, pour faire un rapport sur ce sujet, parce que votre réputation de justice bien connue me fait juger avec quelle impartialité vous vous acquitterez de cette tâche, dont le résultat, quel qu'il soit, doit avoir des conséquences.

Je pourrais me contenter de laisser parler John McLoughlin et James Douglas, écuyers, de Vancouver, parce qu'ayant été à même de connaître et d'apprécier les travaux de mon digne collaborateur et les miens, et le degré de succès qui les ont accompagnés, des messieurs ne manqueraient pas de nous rendre justice. Mais dans une question qui a pris son origine chez moi et dans laquelle je me trouve si intéressé, il est de mon devoir de prendre ma cause en main pour me laver de l'inculpation d'avoir fait aux seigneurs mes évêques des représentations erronées, qui les auraient exposés à faire auprès de vous, sir George, ainsi qu'auprès du gouverneur et du comité de l'honorable Compagnie à Londres des démarches déplacées.

Mais comme la nature et l'espèce des rapports faits contre la nécessité d'augmenter le nombre des prêtres à la Colombie ne me sont pas connus, je dois pour les rencontrer, considérer la question sous les différents rapports des engagés, des sauvages, des missionnaires catholiques, des ministres protestants américains et même sous celui de l'honorable Compagnie, afin de me disculper en détruisant les effets et démontrant l'injustice des rapports faits contre nous.

Il ne me sera pas difficile, sir George, de démontrer sous les rapports que je viens de mentionner, que le révérend M. Demers et moi avons obtenu des succès, grâce à Dieu, dans notre ministère évangélique en ce pays; que le travail y est au-dessus de nos forces et que l'augmentation des prêtres ici n'est pas une question inutile.

1° Sous le rapport des engagés. La grande majorité des serviteurs est et a toujours été canadienne et catholique. Ce sont eux qui ont fait et qui continuent à faire ce que le service a de plus onéreux et de plus fatigant, avec une capacité rare, pour ne pas dire sans pareille, au rapport même de

leurs bourgeois. Exposés à la chaleur du jour, à la pluie, au froid et à la rigueur de toutes les saisons de l'année, ils passent dans le service les plus belles années de leur vie; ils l'usent et la perdent même dans cet état. Plusieurs vieillissent dans cette humble condition et sont plus ou moins chargés de familles. On rencontre parmi eux des vieillards, des infirmes, des veuves et des orphelins des deux sexes exposés à retomber dans l'état de barbarie. Ils sont dispersés sur un vaste territoire. On en compte 60 au Wallamette et six au Cowlitz qui, ayant obtenu une décharge de tout service, se sont établis dans ces lieux avec leurs familles, sans parler de ceux qui émigrent de la Rivière-Rouge ou qui sont dans le service actif.

Ces anciens et nouveaux serviteurs savent tous qu'ils ont des devoirs à remplir envers Dieu, envers les hommes, leurs semblables, et envers eux-mêmes. Leurs vœux se trouvent exprimés dans leurs requêtes du 3 juillet 1834, du 23 février 1835 et du 14 mars 1838. En faisant écrire ces prières à leurs évêques, à la distance de vingt lieues de leurs bourgeois, ils n'ont été influencés que par les désirs de leurs cœurs. Quant à ceux que l'on accuse d'avoir signé une requête demandant à garder le révérend M. Beaver pour leur ministre, ils prétendent avoir été insidieusement trompés dans leur attente qui était un changement dans le prêt des vivres.

Quoi qu'il en soit, procurer aux serviteurs anciens et nouveaux les secours de la religion dans la personne de leurs prêtres, c'est se les attacher, se les rendre plus fidèles et adoucir leur pénible condition. Leur refuser cette consolation ou les en priver est une politique qui ne manquera pas d'avoir tôt ou tard un triste résultat. Serait-il juste et à propos que l'honorable Compagnie refusât à ses engagés anciens et nouveaux une faveur qui doit lui être avantageuse et procurer à ses gens la consolation et les douceurs

de la vie? Cet acte de justice a été compris, je pense, lorsque deux prêtres obtinrent un passage pour la Colombie en 1838. Leur arrivée dans ce pays fit verser des larmes de joie. On voulut les voir de tous côtés. Ils eurent à vaincre les obstacles des routes, l'éloignement des lieux, la difficulté et la diversité des langues pour remplir envers tous les devoirs de leur ministère. Partout ils instruisirent, baptisèrent et bénirent des mariages. Maintenant les prières se récitent, le catéchisme est enseigné, la sainte loi du Seigneur a repris son empire, les lois de la morale sont mises en force, la décence règne, le vice est abattu. Voilà, sir George, le bien que les deux prêtres ont commencé à faire dans la Colombie parmi les anciens et nouveaux serviteurs de l'honorable Compagnie et parmi leurs femmes et leurs enfants.

2° Sous le rapport des sauvages, il me semble que nous avons aussi fait des progrès. Les indigènes ayant eu une portion de notre temps, nous avons connu que le temps des miséricordes du Seigneur était arrivé pour le salut de ces pauvres infidèles, dans qui règne le désir de connaître, prier et servir le maître de la vie. Le conflit des opinions, il est vrai, les engagea à demeurer indifférents pendant quelque temps, mais le moment est arrivé où l'observateur impartial s'aperçoit aisément que les sauvages se décident enfin et se rangent de notre côté. Nous les avons visités depuis Colville jusqu'au fort George; depuis la vallée du Wallamette jusqu'à la rivière Fraser. Partout nous avons trouvé de l'écho, partout les principes catholiques ont pris racine, malgré le peu d'avantages temporels que nous ayons à leur offrir et en dépit des promesses et des avantages nombreux que leur offrent nos opposants. Les sauvages de la chute du Wallamette et de Clackamas nous ont tendu les bras et refusent d'écouter leurs anciens maîtres. Ces derniers et ceux des Cascades sur la Colombie récitent nos prières en leur

langue, chantent nos hymnes, connaissent en grande partie notre sainte religion. À ceux-là je puis joindre ceux de Colville, d'Okanagan, de Cowlitz, de Nesqually, de la baie Puget, qui suivent nos principes et chantent nos hymnes à proportion du temps qu'on a pour leur donner. Le printemps dernier, un chef de la baie Puget venait chercher le révérend M. Demers pour l'engager à aller instruire sa nation. Ceux d'Okanagan et des îles de pierre venaient, l'été dernier, chercher l'instruction à ma résidence de Wallamette. Plusieurs nous apportent d'eux-mêmes leurs enfants au baptême; d'autres requièrent notre présence à l'article de la mort. Voilà, sir George, le bien que nous avons commencé à faire parmi les sauvages et le vaste champ qui nous reste à cultiver.

3° Sous le rapport des missionnaires catholiques, la question des prêtres ne me paraît pas non plus indifférente. Au lieu d'être nuisibles à l'honorable Compagnie, leurs rapports avec ses membres et ses serviteurs anciens et nouveaux ne peuvent que lui être utiles et avantageux, fondés qu'ils sont sur la base de la reconnaissance et de la religion. Quels fruits avantageux ne peuvent pas produire dans le cœur des missionnaires des motifs aussi puissants que ceux-là? Il est bien connu celui qui donna à James Douglas, écr, avis d'une requête adressée à un gouvernement étranger qui renfermait des choses contraires au caractère et à l'intérêt de la Compagnie et de ses serviteurs. Il est connu encore celui qui retarda et fit échouer le projet d'établir parmi les colons un gouvernement local. Il est d'ailleurs évident que les missionnaires catholiques, en s'attachant les sauvages, les mettront dans l'intérêt de la Compagnie, bien mieux que des individus dont la politique et les vues sont tout à fait différentes. Voilà, sir George, la question des prêtres sous ce point de vue.

4° Sous le rapport des ministres protestants américains. Je ne veux pas m'exposer à être taxé de partialité en traitant moi-même la question de l'utilité des ministres au-dessus de celle des prêtres dans ce pays. J'en réfère aux bourgeois influents de l'honorable Compagnie. C'est à eux de dire quels sont les progrès qu'ont faits, depuis dix ans plus ou moins, les ministres dans leurs établissements du Wallamette, du fort George, de Nesqualy, des Grandes Dalles, de Walla-Walla et des environs de Colville. C'est à ces messieurs de déclarer où sont leurs prosélytes parmi les sauvages au-dehors de leurs maisons; que sont devenus les Campeau, les Gendron, leurs adeptes sauvages de la chute de Wallamette et du village de Clackamas. Qu'ils déclarent encore par qui fut faite et signée la requête de 1840, adressée au Congrès américain; par qui fut soulevé et soutenu le projet d'établir au Wallamette un gouvernement local; et qu'on décida ensuite de quel côté doit pencher la balance.

5° Sous le rapport de l'honorable Compagnie, je dirai franchement que s'il n'y a point de serviteurs sans maîtres, ni de maîtres sans serviteurs, il n'y a point non plus de serviteurs ni de maîtres sans obligations réciproques. L'Esprit Saint qui a dit : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres* (Éphés. 6, 5; *Coloss.* 3, 22) a de même dicté aux maîtres leurs obligations envers leurs engagés (Éphés. 6, 9; *Coloss.* 4, 1). *Et celui, dit saint Paul, qui n'a pas soin des siens, et en particulier de ses serviteurs, il a perdu la foi et est pire qu'un infidèle* (I *Tim.* 5,8). Or, s'il est indubitable que l'obligation des maîtres envers leurs engagés regarde leurs corps et leurs âmes, il s'ensuit que ces dernières doivent d'autant plus être l'objet de la sollicitude des maîtres qu'elles l'emportent infiniment plus en valeur sur les corps, puisqu'elles sont créées à l'image de Dieu et qu'elles ont été rachetées par le sang de son fils. Donc, admettant la liberté de conscience,

les maîtres doivent procurer à leurs serviteurs le moyen de faire leur salut. L'honorable Compagnie était mue sans doute par la force de cette conviction religieuse, lorsqu'en 1838 elle accordait si généreusement un passage gratis à deux prêtres; et vu que ce nombre n'est pas proportionné au besoin du pays, pourquoi refuserait-elle d'en accorder de nouveaux? Voilà, sir George, ma manière d'envisager la question des prêtres dans la Colombie.

J'ai prouvé que le révérend M. Demers et moi, nous avons fait des progrès parmi les engagés et les sauvages du pays. Ils sont donc faux les rapports faits contre nous à ce sujet. Il est évident que deux prêtres ne suffisent pas à l'exigence des besoins de leurs ouailles. J'avais donc raison de prier mes seigneurs les évêques de faire des demandes et des instances pour obtenir de nouveaux passages; mes démarches et les leurs étaient donc fondées sur la justice. J'ai travaillé à l'intérêt et à la gloire de l'honorable Compagnie, je l'ai donc mieux servie que ceux qui ont travaillé à tarir la source de ces précieux et glorieux avantages.

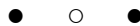
Quand je considère d'un côté ce qu'il nous reste à faire pour continuer, augmenter et achever le bien qui a été commencé à la Colombie, nos sauvages à visiter, à instruire et à civiliser; les bienfaits de l'instruction et de l'industrie à répandre dans les familles canadiennes; des écoles et des maisons d'industrie à élever; des vieillards, des infirmes, des veuves et des orphelins à retirer, à soutenir et à pourvoir, &c. Et que de l'autre côté je réfléchis à ces paroles : « Many reports have reached them (le gouverneur et le comité de l'honorable Compagnie à Londres) in regard of the causes that have operated against their success » (les deux prêtres), tirées d'une de vos correspondances, sir George, je suis tenté de croire que les auteurs des dits rapports n'avaient en vue que la disette de prêtres, le manque de facilité et de

moyens ci-devant mentionnés, qui opèrent contre nos succès. Or ce n'est pas en fermant mais en ouvrant le cours à ces faveurs que l'honorable Compagnie remédiera au mal, fera disparaître les causes qui font l'objet de leurs plaintes.

En un mot, notre cause est celle de l'honorable Compagnie, c'est celle de ses zélés, fidèles et courageux serviteurs, celle de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs veuves et de leurs orphelins, celle de ses bourgeois et commis, de leurs dames et de leurs familles catholiques, c'est celle enfin des sauvages qui lui restent attachés. Toutes ces personnes nous tendent les bras, nous pressent de les secourir, et nous, nous tournons nos regards vers la grande et honorable Compagnie de la Baie d'Hudson : douter des heureuses dispositions qu'elle manifestait naguère pour encourager et faire le bien, ne serait-ce pas lui faire injure?

C'est avec franchise et en homme intéressé à l'honneur, à la gloire et à l'intérêt de l'honorable Compagnie que j'ai pris ma défense et prouvé l'utilité des prêtres dans ce pays. J'espère que ma représentation sera favorablement reçue. Agréez en même temps la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, sir George, votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre V.G.
Miss^{re} à la Colombie



À George Simpson
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 20

Mission catholique de Wallamette, le 15 novembre 1841

Monseigneur,

Nos papiers de Québec me sont parvenus au Wallamette le 6 novembre courant, en bon ordre. Il ne manque que *Le Canadien* qui est resté en chemin. Après ce temps-ci, on ne manquera pas de prêtres à la Colombie. J'ai fait une application à sir George pour obtenir le passage pour quatre fermiers, quatre serviteurs, quatre ouvriers, quatre prêtres, quatre maîtres d'école, quatre maîtresses d'industrie et pour quatre religieuses. Il a accordé pour 10, savoir pour deux fermiers, deux serviteurs, deux ouvriers, deux prêtres et deux femmes pour école d'industrie, à venir dans les canots du printemps 1843. Ainsi, Monseigneur, veuillez prendre le sujet en considération d'avance. Il nous faut des vieux prêtres parmi les jeunes. M. le curé des Cèdres en est un que je prends la liberté de recommander fortement. Ses nièces pourraient peut-être se trouver ou prendre place sur les rangs. Ce sera chose à examiner.

Sir George Simpson a bien changé depuis qu'il est à la Colombie. Il n'a pas été longtemps sans se convaincre de la fausseté des rapports faits contre nous. Le docteur était ignorant des rapports. Il se trouvait choqué. Lui seul avait le droit de faire des rapports, &c. Votre correspondance avec sir George lui a ouvert les yeux. On ne lui avait point montré ces lettres. Autre sujet de mécontentement : James Douglas, écr, craignait d'être soupçonné d'être l'auteur des rapports; il se trouvait injurié. Dans ma représentation, je marquais que je me trouvais maltraité par les dits rapports. Le besoin exprimé par mes supérieurs était fondé. La question

des prêtres à la Colombie était importante sous bien des rapports. Le tout a eu le meilleur effet. Sir George a vu de ses yeux, entendu de ses oreilles, il a visité le Wallamette, il paraît satisfait, convaincu. Le Dr McLoughlin ne lui a pas caché que des prêtres venaient par St. Louis. Il a su aussi que les obstacles à l'augmentation des prêtres canadiens dans ce pays pouvait avoir pour résultat de faire tomber cette mission entre les mains des évêques de St. Louis ou de l'Océanie Orientale. Ce qui ne leur plaît point. Sir George m'a exprimé qu'ils (les messieurs de la CBH) préféreraient les prêtres canadiens aux autres, parce qu'ils les connaissaient. Il ne paraît pas content de M. Beaver; il en parle en termes peu respectueux. Il paraît que c'est lui (ce M. B.) qui a été la cause des obstacles en question par ses lettres, ses conversations et ses écrits. J'ai dit à sir George qu'en cela il n'a pas rendu un grand service à la Compagnie, &c (à l'automne prochain pour plus amples informations). En un mot, dix personnes vont venir, et le reste, les années suivantes. La Compagnie craint que cette mission tombe dans des mains étrangères. Ils s'aperçoivent que leur politique a été fausse. Mais quoi qu'il en soit, il vous faut de l'indépendance, nous dit un personnage. À mon idée, ce serait par la voie de St. Louis qu'on pourrait se la procurer, si cela ne devait pas tant coûter.

Le Dr McLoughlin offre son influence pour avoir des religieuses du Canada. Il nous en faut. Il les préfère canadiennes plutôt que françaises : c'est l'esprit de la Compagnie. Veuillez bien tâcher de nous servir en quelque façon. Je vais demander si des Canadiennes obtiendraient passage par les vaisseaux de la Compagnie en Angleterre.

Il nous faudrait absolument un prêtre anglais ou écossais ou irlandais. Notre protecteur est dans l'impression, et c'est mon opinion, qu'avec un prêtre parlant l'anglais, le métho-

disme fondrait comme la cire; tous les Américains du Wallamette, les métis anglais protestants arrivés de la Rivière-Rouge, seraient catholiques à moins d'un an.

Le plan de la Compagnie est d'avoir beaucoup de familles pour établir la partie nord de la Colombie, sur laquelle les Américains prétendent avoir des droits. Il va donc arriver tous les ans un grand nombre de familles de ce poste. Notre Colombie va devenir un grand pays.

Mon Wallamette est riche en blé. On pense qu'il y a eu 25 000 minots de blé cette année. La Compagnie en a reçu déjà 5 000. Ma récolte me donnera 600, blé. Mon moulin à scie avance, il marchera dans deux mois. Les frais ne paraîtront pas à Québec. La Providence vient à notre secours de tous côtés.

J'ai enlevé le reste des loges des sauvages de la Clackamas, qui était attaché à M. Waller. Ces sauvages ont commencé à apprendre les prières en leur langue, comme ceux des Cascades.

M. Demers a visité la baie Puget, la rivière Fraser. Il a baptisé 765 enfants; il a vu les sauvages par milliers. Les ministres déclinent. J'ai 60 familles et 350 âmes au Wallamette. M. Demers en a 12 et 60 âmes au Cowlitz. Au Wallamette, les Américains sont 40 familles et 150 âmes environ.

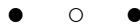
Des prières et des aumônes, voilà ce dont nous avons besoin, M. Demers et moi, et nos pauvres fidèles et infidèles. Agréez que je renouvelle ici, pour mon collaborateur et pour moi, l'expression de nos hommages et de notre profond respect, et en particulier du dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre miss^{re}

P.-S. J'ai essayé de faire des ouvriers et serviteurs, en celui de quatre maîtres d'école et quatre femmes d'industrie. La réponse a été qu'il était difficile d'accorder la même année le passage à tant de passagers à la fois, &c. On me conseille ici de demander des maîtres, mais qui auraient l'obligation de travailler le long du passage. Quant aux femmes et aux maîtres d'école, je pense que la chose peut être réglée aisément avec M. Keith²⁰⁴, s'il ne monte pas beaucoup de passagers cette année-là. En s'entendant au nombre de 10. Je n'ai pas vu M. Demers depuis mai. Je suis en route, il pleut tous les jours, j'ai attrapé le rhume, en retournant au Wallamette, afin de donner à sir George la chance de voir et rencontrer mes gens un dimanche. Demain dimanche, le premier de l'Avent, je le passe à Vancouver, afin que sir George ait encore la vue et la conviction de nos progrès. Les sauvages vont figurer demain par leurs chants et prières, &c. *Sit nomen Domini*, &c. Le Dr McLoughlin va reconduire le gouverneur aux Îles Sandwich. Il reviendra avant le mois de mars. Cinq missionnaires aux Îles Sandwich, 4 000 catholiques; aux Marquises, 30 000.

M. Demers est en bonne santé. Les Bois-Brûlés protestants, 15 à 18, sont établis à Nesqualy.

M. le gouverneur de Vancouver me prie de faire mémoire de lui et de présenter ses bons compliments. Nos engagés devront être engagés pour cinq à six ans, autrement nous les perdrons. Un ouvrier demande ici 10/ par jour. On peut donner 30 à 40 £; de 15 à 20 £, serviteurs.



Mission de la Colombie

RMDQ, N° 5, juin 1843, p. 22-53

Nous avons maintenant la certitude que MM. Langlois et Bolduc sont enfin rendus dans cette mission. Partis de Boston le 12 septembre 1841, ils ne sont arrivés que le 15 septembre de l'année suivante au fort Vancouver, ayant été obligés de faire de longues pauses le long de leur route, surtout à Valparaiso et aux îles Sandwich, en y attendant des occasions. Voilà donc que le nombre des missionnaires de la Colombie se trouve doublé. Mais qu'est-ce que quatre prêtres pour les milliers de tribus sauvages qui habitent cette vaste étendue du pays? Nous croyons pouvoir annoncer avec confiance que bientôt plusieurs membres de cette société généreuse, qui a fourni des apôtres et des martyrs à toutes les missions du monde, voleront à leur secours, pour les aider dans la pénible mais noble tâche de retirer de l'infidélité et de la barbarie tant de peuples malheureux, et de les faire participer aux bienfaits du christianisme.

Les relations suivantes nous apprennent qu'à la Colombie comme à la Rivière-Rouge, les missionnaires ont à lutter sans cesse contre l'erreur, qui s'efforce, par toutes sortes de moyens, de s'opposer aux progrès de la vérité parmi les sauvages. Mais il est facile de voir que la lutte est toute en faveur de la religion catholique, ainsi que des protestants qui ont été sur les lieux en ont fait la remarque. Aussi paraît-il que plusieurs ministres méthodistes, désespérant du succès, ont quitté la partie avec leurs familles, pour aller exercer leur zèle ailleurs, et que ceux qui restent, perdant peu à peu leur influence, n'auront rien de mieux à faire qu'à suivre l'exemple des premiers, ou à se borner, faute de mieux, à exploiter les ressources temporelles qu'offre le pays.

Lettre de M. Blanchet à Mgr l'évêque de Québec

Saint-Paul de Wallamette, le 17 février 1842

Monseigneur,

Privé de l'avantage inestimable de voir Votre Grandeur et de m'entretenir avec elle, je me trouve cependant heureux dans mon éloignement de pouvoir faire par lettre ce que d'autres ont le bonheur de faire en personne.

Nous n'avons pu nous rencontrer, M. Demers et moi, que deux fois depuis un an, la première fois dans le mois de mai, et la seconde au commencement de décembre dernier. Votre Grandeur peut juger de la peine que nous éprouvons de nous voir si longtemps éloignés l'un de l'autre, nous qui aurions si souvent besoin de nous réunir pour nous consulter dans nos embarras, et pour ranimer notre courage que des difficultés continuelles tendent à paralyser. À notre dernière entrevue, M. Demers ne se plaignait plus de l'engourdissement qu'il ressentait auparavant à un bras. Quant à moi, j'avais conçu de l'inquiétude ou sujet d'une pesanteur de tête que j'éprouvais depuis plusieurs mois et qui parfois me faisait craindre de chanceler. Le mal me parut assez sérieux le 1^{er} du courant; mais le lendemain, jour de la Purification de la Sainte Vierge, m'étant recommandé d'une manière spéciale à cette bonne mère, j'en ai été délivré, et je ne m'en suis pas senti depuis.

J'ai la douleur d'informer Votre Grandeur que ce bon M. Kitson, bourgeois du fort Nesqualy, qui se montrait toujours si obligeant à l'égard des missionnaires, lorsqu'ils allaient visiter son poste, est décédé le 25 décembre dernier, à Vancouver, où il s'était fait transporter pour y recevoir les soins réclamés par l'état de sa santé depuis longtemps chancelante. Il était un des principaux membres de notre troupeau, auquel il donnait l'exemple de la plus sincère piété. Sa mort, comme sa maladie, a été des plus édifiantes.

J'ai eu le plaisir d'entretenir plusieurs fois sur nos missions sir George Simpson qui a été député ici par l'hono-

nable Compagnie de la Baie d'Hudson, pour prendre connaissance de l'état du pays : et il a compris que c'est l'intérêt de cette Compagnie de les favoriser de tout son pouvoir, comme vous le verrez dans le rapport qui accompagne la présente.

L'établissement de Wallamette a été favorisé d'une riche récolte l'année dernière, et je crois qu'on peut porter à 25 000 minois la quantité de blé qu'il a produit. Les colons vendent ce grain 3/ le minot à la Compagnie, qui l'exporte aux îles Sandwich. On peut juger par là des avantages qu'offrirait notre colonie à ceux qui viendraient s'y établir.

Nous avons tâché depuis un an d'étendre les bornes du royaume de J.C. parmi les infidèles, et d'affermir son empire dans le cœur des domestiques de la foi et des néophytes de nos établissements. Grâce à Dieu, nous avons réussi, malgré les obstacles sans nombre que nous avons eu à vaincre pour y parvenir. Un des grands obstacles que nous éprouvons à Wallamette et à Cowlitz vient de la grande dispersion des habitations, laquelle ne permet pas aux femmes et aux enfants, s'ils sont un peu éloignés, de venir tous les jours aux instructions à la chapelle. Les hommes sont retenus dans la saison des semences et des récoltes et dans celle des pluies; et les femmes qui ont le ménage à faire, leurs vaches à traire, etc., ne peuvent guère abandonner leurs maisons dans la belle saison. Nos courses nuisent encore au progrès que nos catéchumènes et nos néophytes pourraient faire dans la voie du salut. Pendant notre absence, plusieurs oublient ce que nous leur avons enseigné, et notre troupeau sans pasteur est exposé à la fureur des loups. Voilà un des grands sujets d'inquiétudes qui nous assaillent dans nos voyages.

Quoi qu'il en soit, pour arrêter ou pour prévenir les ravages de l'erreur parmi les sauvages, nous nous sommes mis

en route pour voler à leur secours. Votre Grandeur apprendra avec consolation que Dieu a daigné bénir nos travaux et donner de l'accroissement au grain de la parole de vie. Le nom adorable de Jésus a été annoncé à de nouvelles peuplades vers le nord : M. Demers a porté ses pas jusqu'au fort *Langley* sur la rivière *Fraser* et il a donné le baptême à plus de 700 enfants dont plusieurs jouissent déjà du fruit de la grâce qui les a régénérés. D'un autre côté, l'hérésie a été forcée dans ses retranchements et obligée de nous laisser le champ libre au village de la rivière *Clackamas* qui résiste, depuis le mois de mai de l'année dernière aux efforts et aux insinuations perverses d'un faux apôtre. Le village de la chute de Wallamette et celui des Cascades ont aussi entendu la voix de notre mère, l'Église catholique. J'envoie à Votre Grandeur une relation des visites que j'ai faites à ces trois villages et ailleurs. Elle y verra les difficultés que nous avons à surmonter du côté des ministres méthodistes, et aussi du côté des sauvages qui sont, la plupart du temps, d'une indolence désespérante.

C'est à la puissance et à la miséricorde de notre Dieu; c'est à l'intercession toute puissante de la Sainte Vierge que nous sommes redevables de nos faibles succès. Et vous, membres de la pieuse et admirable association de la propagation de la foi, voilà votre ouvrage. La ferveur de vos prières et le mérite de vos bonnes œuvres ont touché le cœur de Dieu. Vous leviez les mains au ciel, pendant que nous combattions dans la plaine; et comme d'autres Moïses, vous avez fait pencher la victoire de notre côté. Continuez sans vous lasser de prier pour nous, de nous soutenir au milieu de nos combats; car nos ennemis sont nombreux et infatigables; et nous, nous ne sommes que de faibles roseaux exposés à de grands dangers, et à nous perdre au milieu de la mêlée, en voulant sauver les autres.

Monseigneur, nous avons planté et semé; c'est à Dieu qu'il appartient de donner l'accroissement. Nous espérons que le grain de sénevé produira dans son temps un grand arbre à l'ombre duquel viendront se reposer les différentes peuplades sauvages du pays, quand des hommes apostoliques pourront demeurer au milieu d'elles et y entretenir le feu de la charité qu'ils y auront une fois allumé. Quelque consolants que soient les petits avantages que nous avons obtenus parmi les blancs et les sauvages, nous n'espérons retirer de fruits durables de nos travaux que lorsque quelque prêtre pourra se fixer auprès d'eux pour les fortifier dans leurs bonnes dispositions. Les sauvages auxquels nous avons affaire ici ne sont pas aussi zélés et aussi dociles que le sont ceux de quelques autres coins du pays. Cependant les bonnes dispositions dans lesquelles nous les voyons, nous donnent l'espoir qu'avec de la persévérance et le secours de la grâce de Dieu, nos efforts pour leur conversion ne seront pas inutiles.

J'ai l'honneur, &c.

F.N. Blanchet, ptre mis.

Mission au village sauvage de la chute de Wallamette

Votre Grandeur sait déjà [Monseigneur n'a reçu aucune relation sur cet événement] comment le Seigneur m'ouvrit la porte de la rivière Clackamas par la conversion subite du chef Poh-Poh, en février 1841; comment je fis mon entrée chez les sauvages de ce poste, en me rendant à Vancouver le 11 mars suivant. J'avais baptisé 11 enfants et un adulte : j'avais distribué des croix, des chapelets, des images, etc.; car un sauvage ne se croit des nôtres et attaché à notre foi

que lorsqu'il est couvert de ces insignes. C'est lorsqu'il les demande qu'il commence à se convertir.

Poh-Poh était revenu à Wallamette au commencement d'avril, tant pour s'affermir dans ses principes que pour obtenir quelques privilèges qui lui donnassent de l'importance dans son village. Il partit fort content avec un pavillon rouge, ayant une croix au milieu. Les sauvages aiment singulièrement à voir flotter au milieu de leurs villages l'étendard de la croix, au grand regret des ministres protestants qui voudraient l'abattre.

Le 29 avril, je descendis au village de Wallamette, que je n'avais visité encore qu'en passant. Je désirais y donner une mission pour y allumer le divin flambeau de la foi. Ce village est situé au bas de la chute qui se trouve à mi-chemin entre Vancouver et l'établissement de la vallée de Wallamette. Sur la rive droite s'est établi, depuis l'automne de 1840, le prétendu ministre Waller, qui réclame le pays d'alentour comme celui de son apostolat. Il avait fait peu de progrès au village de la chute; mais il était un peu mieux goûté à l'autre village où Poh-Poh, adepte du ministre Perkins, établi aux Grandes Dalles sur la Colombie, cherchait à primer, par le moyen de la doctrine, des habits et des livres de ses ministres, dont il était abondamment fourni.

Ce fut la croix à la main et la prière dans le cœur, que je m'approchai de l'empire de Satan. En haut et en bas de la chute se voient les emplacements des grands villages que les fièvres de 1830 ont entièrement dépeuplés. Arrivé au village de la chute, qui consiste en 4 à 5 loges, je fis connaître le but de ma visite, et désirai voir le chef Wesamus; mais il me fit répondre que je pouvais aller faire visite ailleurs; que pour lui et les siens leur parti était pris, et qu'ils pouvaient se passer de moi. J'appris bientôt que choqué de ce que

j'avais visité le village de Clackamas avant le sien, ce chef s'était fait méthodiste : ce qui lui avait valu pantalons, capot, chemises, de la part du ministre Waller.

Cependant les sauvages me paraissaient assez bien disposés. Je leur exprimai la peine que j'éprouvais de la conduite de leur chef qui s'était vendu comme un esclave. Mes paroles furent rapportées au chef qui, blessé au vif, vint, la dague à la main, pour s'expliquer avec moi. Je le reçus bien et le plaignis du malheur qu'il avait eu de vendre son cœur. Sa réplique me fit comprendre qu'une foule de calomnies avaient été lancées contre moi par un esprit de jalousie que les faux apôtres appellent, eux, *esprit évangélique*. Il s'apaisa cependant, et me demanda des habits et des croix, etc. Je lui promis qu'il serait satisfait; il partit content et je bénis la providence du résultat de cette entrevue. Le soir, je n'avais que cinq à six individus pour réciter la prière, suivie de chant et d'une instruction en jargon *tchinouk*.

Le second jour, je ne pus célébrer les saints mystères, tant à cause de la pluie, que faute d'un local; mais je préparerai un autel pour le lendemain, dimanche. Je reçus et je fis des visites, distribuant du pain avec les paroles du salut. Il fallait étudier les caractères, sonder les dispositions et ne rien presser. Il y eut instruction et chant de quelques cantiques que quelques-uns avaient appris de Poh-Poh. La foule ne fut pas grande.

La célébration de la messe du dimanche rendit le troisième jour de ma visite plus solennel. Les ornements de l'autel et les cérémonies imposantes du culte catholique étaient bien plus propres à captiver l'attention des sauvages que la froide et insignifiante cérémonie du ministre Waller. La création du monde, la chute d'Adam, la promesse d'un Sauveur, sa venue, sa vie, sa mort pour notre salut, furent expliqués ce jour-là et les suivants, au moyen de l'interprète

Wesamus. En vain le ministre tenta-t-il d'attirer les sauvages. Il était venu mesurer ses forces; sa défaite fut complète. Comme un autre David, je n'avais pas reculé devant ce nouveau Goliath, car *je marchais au nom du Seigneur*. Mais que cette opposition de sa part me fit faire de bien tristes réflexions sur les suites funestes de la prétendue réforme et sur l'aveuglement d'hommes, estimables d'ailleurs, qui se perdent eux-mêmes, et cherchent à entraîner tant d'âmes dans leur chute.

Le quatrième jour, ainsi que les suivants, il y eut messe, instruction, prières, etc. Poh-Poh arriva avec quelques-uns des siens, et raconta qu'il avait arboré un pavillon, les dimanches, jusqu'à ce que M. Waller l'eût fait abattre, *dans un saint emportement*, disant qu'il ne voulait plus l'avoir sous les yeux. Cet assaut sur la propriété indienne, le *jour de la paix*, lui attira des contretemps. Cette conduite du ministre a été blâmée même par les siens. Un zèle aussi fanatique contre le signe de la rédemption, scandalisa ces infidèles auxquels il avait à prêcher le mystère d'un Dieu mort pour nous sur la croix. Je consolai mon sauvage en lui faisant voir ce que cet acte renfermait d'indignité et de contradiction.

Mes sauvages, quoique difficiles à rassembler, commençaient à faire quelques progrès dans le chant et les prières. Les heures s'écoulaient à expliquer l'échelle catholique, à montrer le signe de la croix, l'oraison dominicale, les commandements de Dieu, etc., ainsi que le chant des cantiques, les noms des sacrements et la manière de baptiser. Mais peu touchés des vérités saintes que je leur annonçais, mes pauvres sauvages se rendaient avec nonchalance aux instructions. Il fallait renouveler l'appel, les aller chercher : encore n'aimaient-ils pas à être forcés : *Va-t'en*, disaient-ils, *j'irai tantôt*. Je priais le Seigneur de jeter sur ces pauvres

infidèles des regards de compassion, d'éclairer leur esprit et de convertir leurs cœurs, de ne pas permettre que des âmes créées à son image, le prix du sang de son Fils, devinssent la proie des flammes éternelles. Cette prière dans la bouche d'un saint François-Xavier aurait eu bientôt son effet. Le zèle ardent, la parole de feu de ce modèle des missionnaires eussent embrasé du feu de l'amour divin ces cœurs durs et insensibles; mais moi, ma prière était si faible, si languissante, mon zèle si peu ardent! Avant mon arrivée, on avait répandu le bruit, parmi les sauvages, que s'ils m'écoutaient, la chute allait s'abîmer, qu'ils allaient mourir, etc. Ces bruits s'accréditaient parmi eux, sans doute par le zèle du ministre; en sorte qu'un grand nombre n'osaient plus venir m'écouter, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je réussis à dissiper ces craintes et à les attirer à mes instructions. Ils finirent par se moquer de ces bruits, disant : « Ils ne sont pas bons ceux qui nous menacent de la sorte. »

J'eus bientôt la consolation de voir ces pauvres sauvages faire le signe de la croix, l'offrande du cœur, nommer les sacrements, réciter ou plutôt chanter le bénédicité et les grâces, réciter les paroles du baptême. Ils paraissaient répéter avec satisfaction : « Dieu, notre père au ciel, le prêtre, notre père sur la terre. » *Sahalé tayé nsaïka Papa sahalé nsaïka Papa Tropa Éléhé*. Je fis mes recommandations sur les prières à faire chaque jour et sur les réunions du dimanche. Ils me parurent assez disposés à suivre mes avis pendant mon absence. C'était le dernier jour de ma mission.

Au milieu d'une instruction, je vis entrer des sauvages étrangers qui furent frappés de l'appareil de l'autel, des ornements, de mes vêtements, etc. Leur ministre, M. Frost, disaient-ils, était loin de leur montrer des choses pareilles. Ils me prièrent de visiter leurs terres. Je leur dis que je tâcherais de les satisfaire : ce que je n'ai pas encore pu accom-

plir. J'appris ce jour-là que le grand chef Kainso, dont les sujets résident en bas de Vancouver, avait dit à ses gens : « Suivez le prêtre, vous autres, si vous l'aimez; pour moi j'ai été trop mauvais; je ne suis pas capable de changer; je mourrai de même. » Celui qui me fit ce rapport ajouta que 17 de sa nation étaient pour nous. On me donna aussi des nouvelles consolantes du chef des Cascades qui faisait auprès des siens l'office d'un apôtre. C'était *Tamakoun*. Il avait reçu nos instructions à Vancouver, et le temps me manquait pour aller visiter sa tribu.

Le lendemain, avant mon départ, je fis le recensement de la tribu, et j'y trouvai 10 familles, dont une pour M. Waller, et deux hommes indécis. Le tout donne environ 40 âmes. Je distribuai, avant mon départ, toutes mes provisions, au risque de m'en passer.

Tel fut, Monseigneur, le résultat de la mission de 7 jours que je fis aux sauvages de la chute de Wallamette, où je baptisai 11 enfants. El voilà 10 mois que je n'ai pu leur donner de mission. Pendant ce temps, ils ont été exposés à mourir sans baptême, à oublier ce qu'ils avaient appris et à retomber dans l'infidélité. C'est un malheur dont nous aurons à gémir, jusqu'à ce qu'on puisse établir une mission permanente parmi les sauvages. Ceux de la chute sont généralement bons et pacifiques. Je ne les crois pas voleurs, comme quelques-uns le disent. Leur amour pour la religion perce à travers l'indolence qui fait le caractère des Indiens. Ils aiment la justice et se plaignent beaucoup quand on en manque à leur égard. Ils aiment aussi les présents et ne cessent de demander.

Mission au village de la rivière Clackamas

J'avais le cœur serré, Monseigneur, d'être obligé de quitter des catéchumènes aussi barbares que ceux que je laissais à Wallamette; car ce n'est pas en si peu de temps qu'on peut leur apprendre la religion qui doit les changer. Wesamus me donna un guide et un canot pour remonter la rivière Clackamas, qui n'est qu'à 2 milles de la chute sur la rive droite de la Wallamette. A mon arrivée dans cette autre partie de l'empire de Satan, je m'attendais bien qu'il ferait jouer tous les ressorts de son infernale malice pour me nuire ici comme à la chute. J'avais plus à gagner et aussi plus à combattre. Le ministre Waller me voyait entrer dans sa bergerie; j'en avais le droit, puisqu'il n'était pas le véritable pasteur.

Le village est situé sur la rive gauche de la rivière qui n'a guère qu'un arpent de large. Sur la rive droite on voit la trace d'un grand village que la fièvre de 1830 a fait disparaître. Celui que je visitais ne contenait plus que 15 loges longues d'environ 24 pieds sur 20. Autrefois les maisons étaient hautes et solides; mais depuis que les fièvres ont fait ravage, on s'attend à mourir de jour en jour; et voilà pourquoi, disent ces pauvres sauvages, on ne prend plus la peine de bâtir. On voit encore en arrière du village des traces de longues files de loges qui couvraient ce terrain : la plus longue en arrière mesurait 157 pas de longueur. Les sauvages étaient alors nombreux, vindicatifs, s'égorgeant les uns les autres, pendant le sommeil, le repos, etc. Tel était le village de Clackamas avant 1830.

C'était le 6 mai 1841. La prière se fit le soir chez Poh-Poh. Le lendemain matin, un grand nombre de sauvages assistèrent à la messe. Le fermier de M. Waller, qui suivit mon instruction, convint que ce que j'avais dit était bon,

quoiqu'il s'agît de crucifix, d'images, etc., dont lui et ses maîtres blâment fortement l'usage. Je fis des visites et des présents pour m'attirer la confiance, et il fallut en faire jusqu'à manquer de provisions.

Le second jour de ma mission était un samedi, jour de l'apparition de saint Michel. J'avais besoin de la puissante intercession de la Sainte Vierge et du glorieux Archange, pour soutenir le combat; mais aussi mon jeûne corporel devait donner des forces à mon âme. Après la messe et l'instruction, comme j'étais environné de plusieurs sauvages, je vis entrer le ministre Waller, suivi de son fermier. Il me témoigna son mécontentement de ce que je venais, en intrus, disait-il, prêcher les sauvages de sa juridiction, qu'il instruisait *tous les dimanches*. Ma réponse fut que ma mission dans la Colombie n'exceptait aucune partie du pays; que, ne le considérant pas comme véritable envoyé, mon devoir était de désabuser les sauvages des fausses doctrines qu'il leur enseignait. On passa d'un point à un autre; je lui répondis patiemment; mais je m'aperçus qu'il était sérieux et blessé. Les sauvages nous entouraient et écoutaient avec intérêt, étant bien aises, disaient-ils, de connaître une bonne fois quelle était la meilleure route. Le chef Katamus va chercher l'échelle évangélique de son ministre [Le ministre Waller s'était servi de l'échelle composée par M. Blanchet, pour en faire une de sa façon.] et l'étend à côté de la mienne : les sauvages voient de leurs yeux que la religion de ce pauvre M. Waller ne commence pas à J.C. Ils lui reprochèrent de les menacer sans cesse de la fièvre, de la maladie, de la mort, etc. Ne voulant pas convenir d'avoir fait ces menaces, tous le démentirent. Alors ne se possédant plus, il prend son chapeau et sort brusquement, laissant les sauvages fort scandalisés de son emportement et de la faiblesse de ses raisons. Plusieurs l'abandonnèrent dès lors et

lui firent dire de venir chercher son échelle. Je rendis à Dieu bien des actions de grâces du résultat de cette conférence.

M'étant aperçu que les principaux de la tribu étaient jaloux de ce que je donnais les instructions dans la loge de Poh-Poh, qui était étranger dans le village, je préparai l'autel à côté de ma tente, et l'on n'eut plus d'objection à m'écouter. Cependant le mécontentement éclata de nouveau, parce que j'avais chargé Poh-Poh de distribuer des provisions et d'arborer le pavillon, et je fus sur le point de perdre tout le fruit de mes travaux. Je me recommandai instamment à Marie, et parvins à rétablir le calme, en faisant consentir Poh-Poh à ne rien recevoir en public, l'assurant qu'il aurait sa bonne part en particulier et la première place dans mon cœur. Je fis ainsi peu à peu renaître cette confiance qui devait m'aider à conquérir les âmes.

Dès le quatrième jour de ma mission, j'avais gagné 12 loges. Je bénissais le Seigneur d'un succès si inespéré. La conduite du ministre y avait coopéré. Cependant le cinquième jour, dès 9 heures du matin, mes sauvages se mirent au jeu avec des sauvages *Molalis* qui, quoique peu éloignés, parlent une autre langue, et ne finirent qu'à 5 heures de l'après-midi. Dans la passion que ces barbares ont pour le jeu, ils jouent leurs habits, ceux de leurs femmes et de leurs enfants. Il m'était impossible de maîtriser cette fureur pour le jeu. Un vieux chef du nom de Wikaïte vint se mêler au petit nombre de ceux que j'instruisais, à ma tente, pendant les jeux, et s'obstina, pendant trois heures, à ne vouloir entendre aucune raison; mais enfin il abandonna les drapeaux du ministre auquel il ne resta plus que trois loges.

La tiédeur et l'indifférence de mes sauvages m' alarmaient beaucoup. La passion pour le jeu les détournait de mes instructions. M. Demers à qui j'avais écrit, pour qu'il vînt me

remplacer, n'arrivait pas. Étant obligé de remonter à Saint-Paul, je m'affligeai profondément de ce que j'étais forcé de laisser mes chers sauvages si peu instruits et exposés aux séductions du ministre qui cherchait à les gagner, à force de présents.

Enfin il me fallut partir le 15 mai, sans avoir vu M. Demers à qui j'avais pourtant bien des choses à communiquer. Je lui laissai quelques notes et je me rendis à Saint-Paul assez tôt pour y faire l'office du dimanche. M. Demers étant arrivé, le mardi suivant, au village de la chute, y continua ma mission jusqu'au dimanche, et alla ensuite au village de la Clackamas, où je pus aller le rencontrer le 24. Nous réussîmes à gagner le chef Katamus qui résista longtemps malgré les instances de Kainso, son beau-frère, et de ses amis. Ce chef était le coryphée du parti du ministre Waller à qui il ne restait plus qu'une loge sans influence. Je repartis pour Saint-Paul, laissant M. Demers pour continuer la mission.

Mission à Vancouver

Le 1^{er} septembre, commença la mission de Vancouver, qui consistait à dire la messe tous les jours dans la chapelle du fort, à faire le catéchisme, le matin, aux filles et aux femmes qui y résident, et l'après-midi, à celles du dehors, y compris nos enfants de l'école. La prière publique se faisait tous les soirs, et était accompagnée d'exhortations, de lectures et du chant des cantiques. J'avais en outre des sauvages à recevoir, des enfants à baptiser, des adultes à instruire, des malades à visiter, etc.

Dans une visite que je fis au commodore Wilkes, qui commandait l'escadre américaine envoyée pour explorer la rivière Colombie, j'appris qu'il avait appelé *Cross Island* une île où il avait trouvé une croix plantée. Le Dr Holmes et M.

Waldron, l'un chirurgien, et l'autre trésorier de l'escadre, prenaient plaisir à assister à la prière du soir. Ces messieurs pouvaient ignorer quels progrès faisaient les ministres; mais les nôtres étaient apparents. Dans une de leurs visites, ils me laissèrent chacun un billet de 10 piastres pour la mission.

Le commodore se rendit le dimanche à la messe, avec le gouverneur McLoughlin, accompagné de plusieurs de ses officiers, ainsi que du Dr Holmes et de M. Waldron. Ces messieurs ne se retirèrent qu'après le baptême donné à un enfant de M. Douglass.

M. Kitson, toujours attaché à son lit de douleur, eut la consolation d'entendre la messe et de recevoir la sainte communion. Le samedi suivant, le ministre Hines²⁰⁵ arriva au fort. Je le croyais appelé pour donner l'office à l'escadre américaine; loin de là, il ne fut pas même invité au dîner donné au commodore et à ses officiers.

Le dimanche suivant, à part l'absence du commodore, fut aussi solennel que le précédent. Ayant réussi à traduire les prières en grand *tchinouk*, je rendis des actions de grâces au Seigneur pour le succès d'un travail que j'avais tant de fois essayé en vain. Je possédais, en cette langue, le signe de la croix, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, les commandements de Dieu et de l'Église. Le temps me manqua pour traduire les autres prières. Mais j'en avais assez pour m'encourager à monter aux Cascades, visiter le bon chef Tamakoun et sa tribu qui n'avait pas encore vu de prêtres chez elle.

Mission aux Cascades

Ayant acheté un canot d'écorce, je partis le 14 septembre pour les Cascades. Le 16, nous fûmes assaillis par une vio-

lente tempête qui nous obligea de relâcher. Ce contretemps me contrariait beaucoup. Cependant les vœux que j'adressais au ciel furent exaucés; ayant pris une autre route, nous arrivâmes à 2 milles du campement sauvage. Dans l'empressement que j'avais d'évangéliser ces pauvres infidèles, je voulus me rendre à pied immédiatement; mais ne connaissant pas la route, l'obscurité me força de revenir sur mes pas. Le lendemain, laissant mes gens monter les rapides en canot, je me rendis au camp par un sentier tracé sur la rive droite. J'arrivai chez ces idolâtres sur les 8 heures du matin, armé du signe de notre salut. Le bon Tamakoun vint au-devant de moi pour me donner la main; d'autres l'imitèrent. Après cet accueil, je fis élever ma tente, et me mis en frais de visiter les loges éparses sur la grève. Le soir, je commençai à expliquer l'échelle catholique, etc., en présence de 40 personnes qui se rendirent auprès de moi au son de la cloche. Ce nouveau village, que je voulais conquérir à J.C., se composait d'une trentaine de familles. Il ne s'y trouvait que des jeunes gens, tous les anciens ayant été moissonnés par les fièvres.

Le dimanche, la grand-messe se chanta au milieu d'un grand concours composé d'hommes, de femmes et d'enfants, qui se tenaient dans un silence respectueux, je devrais dire religieux, quoique la plupart vissent un prêtre pour la première fois. Tamakoun me dit que ceux de la rive gauche qui avaient embrassé la secte méthodiste, l'avaient rejetée depuis un an. Ils étaient, sans doute, du nombre des 500 convertis que MM. Lee et Perkins avaient gagnés en janvier 1840, et qu'ils avaient signalés dans un journal de New York; comme si écouter quelques-unes de leurs paroles et assister pendant quelques jours à leur prière était chose suffisante pour constater la conversion d'un sauvage. M. Ermattinger, arrivant du pays des Serpens, me remit une lettre du

révérend M. De Smet qui m'annonçait l'arrivée de trois Pères jésuites chez les Têtes-Plates. Heureuse nouvelle!

Le 20, les sauvages firent les préparatifs pour le départ; ils laissaient les campements d'été pour aller hiverner sur les îles de Vancouver où le froid est moins rigoureux et la chasse plus abondante. Je suivis ces émigrés au bas de la chute, où ils devaient passer quelques jours avant d'avancer plus loin. Tous les jours il me fallait faire la visite des loges. Cette tâche m'était imposée par l'indifférence d'un grand nombre qu'il fallait aller chercher pour les amener à l'instruction. Les fièvres affligeaient cette tribu et je manquais de remèdes. Les malades avaient recours à une vieille femme qui passait pour habile à guérir. La vieille se chauffait les mains, les appliquait sur les malades, les approchait ensuite de sa bouche et produisait des sons et des sifflements étranges. Le pus qui sortait de sa bouche était rejeté avec le même appareil; c'était là, prétendait-elle, le mal du patient. Elle gagnait sa vie par ce métier qu'elle exerçait sans bruit; mais on me dit que les charlatans faisaient ordinairement un tintamarre effroyable pendant des jours et des nuits entières, accompagné de mille gestes et contorsions qui doivent servir à la guérison du malade. Il sera difficile de faire cesser ce désordre; car les sauvages ont foi dans les paroles des charlatans; mais malheur au médecin si le malade meurt, car il est accusé de l'avoir tué, et sa vie est en danger

Tamakoun, dont j'admirais la docilité et la confiance, passait des veillées entières à parler de religion avec moi. Il me dit qu'il n'avait été que deux dimanches écouter le ministre Perkins, et qu'ayant vu notre échelle dès 1839, il s'était constamment refusé ensuite à toutes les promesses du parti méthodiste.

Les sauvages étant sur le point de se remettre en route, il fallait terminer ma mission; en sorte que pour la rendre plus fructueuse, j'étais obligé de réitérer mes instructions et de les prolonger des trois heures de suite. Après avoir distribué plusieurs échelles chronologiques qu'il me fallait faire pendant la nuit, tant que j'eus de la chandelle, je fis mes recommandations ordinaires pour les prières, regrettant de n'avoir plus de chapelets à distribuer. Le chef qui déjà était depuis longtemps pourvu d'une cloche pour l'appel, reçut une échelle dont il était chargé de donner l'explication. Quoique peu fermes dans les prières, mes catéchumènes savaient au moins faire le signe de la croix en leur langue et réciter l'offrande du cœur. Ils nommaient les sacrements, récitaient les paroles du baptême, et avaient même appris à chanter cinq cantiques en jargon. Quelque faibles que fussent ces commencements, j'avais cependant à remercier le ciel de ce que j'avais fait. Je me flattais que la prière ne ferait que fortifier le mur de séparation que ma mission avait élevé entre ces sauvages et le *méthodisme*; et que cette modique mais divine semence que j'avais jetée, en passant, produirait plus tard au centuple.

J'estime le nombre des sauvages de cette mission de 150 à 200. Je n'eus pas le temps d'en faire le dénombrement. Je laissais 34 enfants baptisés : les adultes n'étaient pas encore assez instruits pour recevoir cette faveur. Tamakoun seul le méritait; mais sa femme n'étant pas suffisamment instruite, je me réservai de les baptiser l'un et l'autre, et de les marier ensuite, dans le cours de l'hiver; ce que je n'ai pas encore pu exécuter.

Le 27, qui était le dixième jour de ma mission aux Cascades, fut celui de mon départ. Je laissai aux malades toutes mes provisions : je distribuai de la poudre et des balles aux plus distingués, et je me mis en route. Sur la fin du jour,

j'arrivai à Vancouver où j'eus le plaisir de rencontrer M. le gouverneur McLoughlin qui me montra une lettre qu'il venait de recevoir du R.P. De Smet; et en retour de politesse je lui communiquai celle que j'avais reçue de ce respectable missionnaire.

Seconde mission à la Clackamas

Le 30 septembre, je faisais mon entrée au village de la Clackamas aussi glorieusement que la première fois. Pendant que j'élevais ma tente, j'entendis des cris et des pleurs; on me dit qu'un sauvage venait de mourir. Je n'étais donc venu que pour être témoin du seul malheur qui touche un missionnaire, la perle d'une âme! Car cet homme n'avait jamais vu de prêtre. Je cours cependant vers la loge; je m'approche du lit; mais, grâce au ciel, eu le découvrant, je m'aperçois qu'il respire encore. Je fais mettre tout le monde à genoux, et nous récitons le petit chapelet : Jésus, Marie, Joseph, la réponse étant : beaucoup pauvres, nous, c'est-à-dire, ayez pitié de nous. Je dis les litanies de la Sainte Vierge et la prière de saint François-Xavier; puis voilà que le malade commence à m'entendre : je l'instruis à la hâte, et je le baptise en glorifiant Dieu. Il vécut encore quatre jours après avoir reçu cette faveur.

L'ennemi du salut avait semé l'ivraie dans le champ du père de famille, pendant mon absence. M. Waller avait continué de visiter ce poste tous les dimanches. Je trouvai les chefs Katamus et Wikaïte mal disposés d'abord; mais ils ne tardèrent pas à venir à de meilleurs sentiments. C'est ainsi que, faute d'ouvriers évangéliques qui puissent visiter régulièrement les différents postes, nous sommes exposés à perdre, pendant notre absence, les fruits d'une laborieuse mission.

Le 2 octobre fut un jour bien solennel par la plantation d'une grande croix en présence des sauvages. Après quelques mots d'explication, j'allai baiser le signe de notre rédemption; quelques-uns m'imitèrent; mais à leur air d'indifférence, il était facile de s'apercevoir que ces pauvres gens ne connaissaient pas le mystère d'amour d'un Dieu mort en croix pour nous.

Les jours suivants, les instructions furent peu fréquentées. Le 6, je rassemblai les chefs pour leur faire part de la menace qu'avait faite M. Waller de renverser ma maison si je bâtissais dans leur village. Ce fanatisme du ministre excita le zèle des sauvages qui se mirent à travailler avec ardeur, transportant le bois de la chapelle sur leurs épaules, de 15 arpents de distance. Ce succès ranima mon courage. J'aperçus un renouvellement de ferveur chez mes catéchumènes qui assistèrent en plus grand nombre à mes instructions.

M. Waller apprenant que les sauvages bâtissaient, vint me trouver avec deux témoins, et me marqua son étonnement de ce que j'empiétais sur ses droits, disait-il, en bâtissant sur son terrain. Il me fut facile de le mettre en contradiction avec lui-même et aux prises avec les sauvages dont les chefs l'accusèrent hautement de les avoir trompés, et lui reprochèrent d'avoir enlevé toute la récolte sur un terrain qu'ils ne lui avaient permis d'enclore qu'à condition qu'ils en auraient leur part. Après avoir reçu bien des reproches de la part des sauvages, il se relira confus, mais non rebuté; car il tâche de nuire à mon ministère, en toute occasion.

Le dimanche, il y eut peu de monde à l'office du matin; mais je parcourus les loges, et par mes instances et mes supplications, je réussis à en réunir un assez bon nombre pour l'instruction du soir. Ayant consulté Poh-Poh sur les causes de la négligence apparente des sauvages, il me dit que ce n'était rien; que tous ses gens étaient fermement attachés à

la religion, qu'ils l'aimaient et ne l'abandonneraient jamais. Cette réponse me rassura un peu; et j'attribuai cet air d'indifférence, cette insouciance des sauvages pour les instructions, à leur caractère paresseux.

Cependant le chef Wickaïte, ayant fait une harangue pour blâmer les sauvages de leur négligence à travailler à la chapelle, fut écouté et ranima le zèle qui déjà s'était refroidi. Katamus fit informer Wesamus et Tamakoun de sa conversion. M. Waller, se voyant tout à fait abandonné, menaçait de s'en aller chez les *Flatraps*.

Dans l'espace de onze jours, malgré l'indolence de mes sauvages, j'avais réussi, à force de visites et d'instructions, à leur montrer le signe de la croix, l'offrande du cœur, les paroles du baptême, le nom des sacrements et le chant de cinq cantiques. Ils avaient besoin d'être affermis sur le reste. Poh-Poh était chargé de diriger les exercices pendant mon absence. Mais hélas! pouvais-je espérer que mes néophytes seraient plus actifs à s'instruire et plus fervents quand je serais parti qu'ils ne l'étaient en ma présence? Quoi qu'il en soit, j'avais à remercier Dieu du bien que j'avais opéré parmi ces infidèles. Je ne méritais pas d'avoir un plus grand succès.

Le 12, après avoir partagé entre les malades et les chefs ce que j'avais de provisions, je partis, laissant mes chers sauvages sous la protection de Marie. Je confiai aussi à cette bonne mère le soin des enfants que j'avais régénérés par le baptême. Le nombre de 11 baptisés pendant cette mission, joint à celui de 30 qui l'avaient été précédemment, donnait un total de 41. J'espérais que Dieu aurait pitié de cette famille pour le salut de laquelle son Fils avait bien voulu sacrifier sa vie. Je partis pour Saint-Paul, et je ne m'arrêtai qu'un instant à la chute pour témoigner aux sauvages le regret de ne pouvoir alors leur donner de mission.

Depuis mon départ de la Clackamas, Poh-Poh est venu passer 8 jours à Saint-Paul avec quelques autres pour se perfectionner dans le chant et la récitation des prières, etc. J'ai eu la consolation de les voir partir possédant bien leurs prières et capables de réciter le chapelet la Sainte Vierge. C'est dans le mois de janvier 1842 que les sauvages ont commencé à louer Marie par la récitation du chapelet en son honneur.

Voilà, Monseigneur, où nous en sommes avec les infidèles, malgré le peu de temps que nous avons à leur donner. Que serait-ce si nous pouvions les suivre comme les heureux habitants du Canada? On en ferait bientôt de parfaits chrétiens. Leurs mœurs ne sont pas dissolues. Les femmes sont fidèles à leurs époux et les jeunes gens assez retenus. La longueur des instructions les fatiguait; mais il fallait bien les prolonger : j'avais si peu de jours à passer parmi eux. Ils les suivront avec plus de goût, dès que les circonstances me permettront d'en agir autrement. De tout côté la moisson est mûre et abondante. *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Nous attendons en grande hâte de nouveaux ouvriers pour nous aider à étendre le royaume de N.S.J.C « Regi saeculorum immortalis... honor et gloria in saecula saeculorum²⁰⁶. Amen. »

Voyage à Cowlitz

Ce ne fut que le 15 novembre que je pus laisser Saint-Paul pour me rendre à Cowlitz. Ce voyage fut de 39 jours. Sir George Simpson me rendit visite le 17 à Vancouver, et m'annonça qu'il y aurait un passage pour deux prêtres sur les canots de 1843. Il manifesta le désir de visiter le Wallamette, pour y rencontrer les habitants, ses anciens serviteurs. Le dimanche, il entendit messe et vêpres, comme

aurait fait un bon catholique. Il me parut satisfait du bon état de notre petite colonie et des progrès que nous avions faits. Il dîna chez moi, et j'allai souper à sa tente. Le lendemain, j'étais en route avec lui dans une berge montée par 16 nageurs. Le 22, nous fûmes rendus de bonne heure à Vancouver. Je tâchai de le convaincre de la nécessité des prêtres catholiques dans le pays et de l'inutilité des ministres : ce qui n'était pas difficile à apercevoir par la comparaison de nos progrès avec les leurs. Il me pria de lui donner un état de la population de Wallamette et de Cowlitz. Voici l'état que je lui donnai :

À Wallamette : 100 familles, dont 60 catholiques et 40 protestantes. 500 âmes, dont 350 catholiques et 150 protestantes.

À Cowlitz : 12 familles, 60 âmes catholiques.

Sir George me promit qu'il allait écrire à Londres pour recommander le passage de deux prêtres et de huit engagés pour le service de nos missions. Un passage a été offert à deux prêtres, à six hommes devant être employés les uns comme ouvriers et les autres comme fermiers, et à deux femmes capables d'enseigner à filer, à carder et à fabriquer l'étoffe. Il a été accepté avec reconnaissance pour les engagés; mais il n'a pas été possible d'en profiter pour des prêtres qui sont malheureusement trop rares en Canada pour qu'on en puisse détacher un nombre proportionné aux besoins de cette mission lointaine.

Je mis trois jours à monter à Cowlitz où M. Demers me reçut à bras ouverts, le 1^{er} décembre, et d'où je repartis le 7. Après bien des contretemps et des dangers, j'arrivai, le 18, à la Clackamas. Ayant appris que M. Perkins était arrivé chez M. Waller, je me hâtai d'aller visiter mes sauvages que je réunis au nombre d'une quarantaine au pied de la croix, tandis que MM. les ministres Perkins et Waller priaient

debout sur un petit tertre, n'ayant avec eux que deux ou trois sauvages. Le contraste était frappant. Tous les chefs étaient de mon côté. Aussi les ministres, voyant qu'il n'y avait rien à gagner pour eux, se retirèrent-ils, après avoir été témoins du triomphe de la croix sur leur insignifiante et froide cérémonie. Ils ont inutilement employé *tous leurs talents et tous leurs moyens de persuasion* pour entraîner Poh-Poh dans leur parti; mais il est demeuré ferme. « Non, leur a-t-il répondu, c'est fini; je ne puis changer; maintenant mes yeux et mes oreilles sont ouverts, depuis que le prêtre m'a parlé. Vos pères autrefois n'étaient-ils pas catholiques? Qui a fait votre chemin (religion)? N'est-ce pas des hommes comme moi? Quel droit avaient-ils de changer ce que J.C. avait fait longtemps auparavant, et d'abolir ce qui était bon? » Une autre fois, il leur disait : « Eh bien! prenez-moi, faites-moi mourir en croix comme les Juifs ont fait mourir J.C.; mais je ne changerai jamais. »

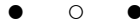
Je me remis en route le 20, fort satisfait de mes sauvages, mais l'esprit extrêmement inquiet à cause des dangers que nous avions à courir. Les eaux s'étaient considérablement accrues depuis le 16; je redoutais beaucoup les îles de pierre dont les courants étaient devenus extrêmement rapides. Nous avons vu défiler 4 à 5 arpents de branches et de troncs d'arbres entraînés par les eaux avec un fracas épouvantable.

Pendant que je montais par terre pour alléger le canot, mes gens côtoyaient le rivage en saisissant les branches d'arbres pour s'aider contre le courant. Tout à coup la branche que tenait le conducteur casse; les autres lâchent prise : le canot embarde. La pince de derrière s'étant embarrassée sous un arbre penché au-dessus de l'eau, le fait chavirer, et dans un clin d'œil les huit hommes qui le montent disparaissent à mes yeux, au milieu des eaux, emportés par

le courant et faisant entendre des cris lamentables. Un seul était baptisé! Je tombe à genoux, la face contre terre; je prononce les saints noms de Jésus, Marie, Joseph; je fais vœu de cinq grand-messes. Bientôt j'aperçois un Canadien nommé Bernier, sortant de l'eau avec un sauvage; il saute aussitôt dans l'autre canot, avec un des sauvages qui étaient restés à terre, pour voler au secours de ses compagnons. Enfin, grâce à la divine providence, tous furent sauvés. J'avais perdu par cet accident des effets pour la valeur de 25 £, y compris notre canot qui n'était pas en état de servir. Des ballots de commissions et une cassette contenant les vases sacrés, mes livres, etc., furent heureusement sauvés. Nous demeurions sans vivres : Wesamus nous apporta du saumon; je l'invitai à venir me voir pour être payé de sa générosité; c'est ce qu'il ne manqua pas de faire peu de temps après avec un bon nombre des siens qui s'en retournèrent chargés de farine et de pois. Après avoir mis deux grandes heures à faire 20 arpents à travers les rochers, les rapides, les arbres et les embarras de toute espèce, nous arrivâmes, sans autre accident, en haut des îles de pierre, auprès d'un bon feu qui nous avait été préparé sur la rive gauche du Wallamette. Le 23, à quatre heures de l'après-midi, j'étais heureux de me retrouver dans ma chapelle, pour remercier le Seigneur de nous avoir protégés si merveilleusement à l'heure du danger.

C'est avec bien de la répugnance que je laisse partir ce rapport; mais le temps ne me permet pas d'en faire une seconde copie. Veuillez donc, Monseigneur, user d'indulgence envers son auteur, et croire que c'est pour obéir à vos ordres que je me décide à l'envoyer tel qu'il est. Puisse-t-il être de quelque utilité, et faire connaître à Votre Grandeur le poids du fardeau dont nous sommes chargés à la Colombie. Je ne demande pas à en être déchargé, mais d'être sou-

tenu par le secours de vos prières, afin de pouvoir en supporter toute la pesanteur pour la plus grande gloire de Dieu et l'avantage de la sainte Église catholique, dont je suis un membre si pauvre, si faible et si infirme.



Sir George Simpson
Gouv. en chef pour le territoire
de l'honorable CBH
Londres
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 20

Colombie, Wallamette, le 12 mars 1842

Sir George,

Lorsque j'eus l'avantage de vous rencontrer à Vancouver en 1841, je vous fis connaître par une lettre du 24 novembre, même année, le besoin où nous étions, le révérend M. Demers et moi, de personnes capables de nous aider dans nos opérations. Je demandai alors des passages soit par terre ou par mer à diverses époques, pour quatre prêtres, quatre maîtres d'école, quatre religieuses, quatre maîtresses d'industrie, quatre fermiers, quatre ouvriers, quatre serviteurs. Vous eûtes la bonté de recommander aussitôt des passages pour deux prêtres, deux fermiers, deux ouvriers, deux serviteurs, deux maîtresses d'industrie.

Je viens maintenant vous prier de continuer la bonne œuvre que vous avez commencée à notre égard et de recommander le passage des autres personnes aussitôt que possible; celui surtout de celles qui doivent instruire les enfants, leur montrer l'industrie, nous aider à leur former le

cœur et les mœurs, vous priant de communiquer pour cela avec Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Québec.

Agréez en même temps mes vœux pour le retour heureux de votre long voyage en parfaite santé et l'expression de la vive reconnaissance et de la haute considération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, sir George, votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre
Miss^{re} cath^e

● ○ ●

Sir George Simpson
Gouv. en chef pour le territoire
de l'honorable CBH
Londres
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 20

Colombie, Wallamette, le 12 mars 1842

Sir George,

Quant au sujet des rapports faits contre la nécessité d'augmenter le nombre des prêtres à la Colombie, j'ai l'honneur de vous exprimer mes idées à ce sujet. Je ne pus le faire que de vive voix, dans une langue étrangère et d'une manière fort imparfaite. Considérant cependant combien ce sujet est important pour moi, combien il est lié à des intérêts pour lesquels je ne saurais être indifférent, je prends la liberté de vous communiquer par écrit la représentation que je vous fis alors, persuadé qu'elle ne pourra que vous être agréable et assuré qu'elle devra même, tôt ou tard, vous être de quelque utilité dans l'intérêt de ma mission.

C'est un plaisir d'avoir affaire à des personnes qui, dans leur haut rang, n'ont rien tant à cœur que de rendre justice à qui elle appartient. Vous avez commencé à me rendre justice, sir George; nul doute que vos recommandations au gouverneur et au comité de l'honorable Compagnie à Londres ne soient favorablement écoutées et que le Seigneur ne vous récompense au centuple des démarches que vous faites pour les missions catholiques.

Agréez que je renouvelle ici l'expression de la considération particulière avec laquelle j'ai l'honneur d'être, sir George, votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre
Miss^{re} cath^e

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur le coadjuteur
[Pierre-Flavien Turgeon]
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 30

Colombie, Saint-Paul du Wallamette, le 12 mars 1842

Monseigneur,

J'ai lu et relu bien des fois votre faveur du 17 avril 1841. Je dois d'abord remercier V.G. de la bonté qu'elle a de ne pas se trouver mortifiée de ce que je lui ai fait passer mes missives ouvertes par les mains de mon cher frère. Je ne saurais à présent comment expliquer ce fait : si la chose est arrivée ici intentionnellement ou dans un autre poste par erreur, je ne puis l'assurer. Quoi qu'il en soit, j'offre à V.G. une juste apologie, ne voulant pas user de l'indulgence et de

l'autorisation que vous m'accordez de continuer à en user de la sorte.

Je fais passer à Sa Grandeur Monseigneur de Québec un détail sur mes missions qui pourrait être intéressant s'il était plus parfait. M. le curé des Cèdres, si déjà il n'est pas en route pour la Colombie, remettra aussitôt que possible à Québec quelques lettres de correspondance que je lui communique en passant. S'il était absent, mes adresses à lui doivent retourner à l'évêché de Québec. Je dois vous parler d'autres choses, pour ne rien répéter.

M. Antoine F. Larocque²⁰⁷, en France, offre 200 £ à notre mission par la voie de son respectable frère de Montréal, qui est prié de communiquer à Québec à ce sujet. On m'a dit en secret qu'une résolution a été passée ici en présence de sir George pour demander que 100 £ soient accordés à notre mission de la Colombie comme à celle de la Rivière-Rouge, tous les ans. M. Kitson, par son testament, nous a légué 50 £, payables peut-être à Québec, quand les affaires de la succession auront été réglées.

La Compagnie nous a fourni quelques engagés, d'ici à ce que nous recevions les nôtres, si vous trouvez à propos de nous en envoyer.

Je termine par une petite notice sur la Californie, et par une autre sur l'établissement russe du nord. Je réfère V.G., pour le reste, aux notices générales.

Permettez-moi, Monseigneur, de me jeter à vos genoux et de vous prier de me bénir, de lever les mains au ciel pour mon digne collaborateur et pour moi, vous priant d'agréer le respect le plus profond avec lequel j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Je fais apologie pour la forme de cette lettre et prie V.G. de permettre que les messieurs du séminaire, M. le curé de Québec, MM. les chapelains trouvent ici l'expression de mon dévouement.

Je n'ai rien envoyé à M. le curé des Cèdres; M. le secrétaire Cazeau y pourvoira quand il sera possible.

F.N.B.

● ○ ●

Notice sur la Californie
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 30

Mars 1842

Un jeune Français du nom de E. Duflot de Mofras²⁰⁸, attaché à la légation de France à Mexico, ayant passé dix-huit mois dans les missions de la Californie et étant venu de là à la Colombie, m'a fourni sur les missions de ce pays la notice suivante :

L'évêque de Californie est le P. Garcia Diego²⁰⁹ (franciscain). Il n'est pas encore en Californie; on ne sait où il résidera, il est très vieux et invalide. Il est Mexicain.

Il y a dans la Basse-Californie quelques missions complètement abandonnées, qui furent fondées par les jésuites et remises plus tard aux Dominicains qui occupent encore quatre ou cinq missions, comme Saint-Joseph, Loreto, Tous les Saints, Sainte-Rosalie, Saint-Thomas. Mais il ne faut compter que les missions de la Haute ou Nouvelle-Californie, administrées par les Franciscains. Il y a 21 missions qui sont, du sud au nord : San Diego²¹⁰ (Saint-Jacques), S. Louis Roi de France, S. Jean Capistran, S. Gabriel, S. Ferdinand

Roi²¹¹, S. Bonaventure, Sainte-Barbe²¹², Sainte-Inés, La Purissima Concepción, S. Louis évêque de Toulouse²¹³, S. Michel, S. Antoine de Padoue, Notre-Dame de la Solitude, S. Charles du Carmel²¹⁴, S. Jean-Baptiste, Sainte-Croix, Sainte-Claire, Saint-Joseph [San José], S. François d'Assise, S. Raphaël, S. François Solano; une autre, Sainte-Rose, était commencée.

Les missionnaires étaient tous Espagnols autrefois, mais maintenant il n'y en a que 9, la plupart fort vieux. Ils viennent du Collège de Propaganda Fide de S. Ferdinand de la Ville de Mexico²¹⁵; leur chef est le P. Narcisse Duran²¹⁶, président et préfet apostolique des missions du sud. Il réside à Sainte-Barbe [Santa Barbara]. C'est le plus savant, le plus respectable et le plus influent de toute la Californie. Les missions du nord sont administrées par huit moines mexicains du Collège de Notre-Dame de la ville de Zacatecas. Leur préfet réside à la mission de Saint-Joseph [San José], il se nomme le P. Joseph de Jesus Gonzalez²¹⁷, il est instruit, fort zélé et digne de tout respect.

Pour la correspondance, il faut s'adresser aux deux préfets, mais surtout au P. Duran qui est le supérieur et le plus influent. Il faut envoyer les lettres à M. W. Rae²¹⁸, à S. Francisco, ou à M. David Spence²¹⁹, à Monterey. Voici les noms de quatre Français établis en Californie, fort honnêtes gens et bien dévoués : M. Olivier de Leyssigner, à Monterey; M. Victor Prudon, M. Charles Barie et M. Louis Vigner.

Les missions sont au pillage. Plusieurs avaient jusqu'à 3 000 Indiens néophytes; ils sont tous dispersés. Leur bétail est tout volé. En 1833, la mission de S. Gabriel avait 109 000 bœufs, 39 000 chevaux, 30 000 moutons, 300 000 pieds de vignes, d'oliviers, 3 000 Indiens. Il n'y a plus rien et toutes les missions vont être rasées et les missionnaires dans la

plus grande misère. *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum*²²⁰.

Je ne puis dire quand ces missions ont été établies; on peut trouver cela quelque part. On commençait par choisir un local favorable et avantageux. On formait un carré long dont une façade était occupée par les Pères, les magasins et les étrangers. Une extrémité servait de chapelle; l'autre et la façade de derrière renfermaient les appartements du grain, de la distillerie, des ouvriers, des musiciens, &c. Les sauvages étaient traités avec une douceur paternelle, logés à l'entour, nourris, habillés aux frais de la mission, préféraient la douceur de cette vie à leur vie errante et vagabonde. La religion achevait de les gagner. Sachant que le fruit de leur travail leur revenait, il ne leur coûtait pas de s'y livrer. On trouvait parmi eux des hommes de tous les métiers, parce que les Pères moines étaient eux-mêmes d'une expérience générale et couronnée. Le sauvage avait la permission d'aller visiter les gens de sa nation et ne revenait jamais sans être bien accompagné. D'autres fois, c'était un Père qui allait, le crucifix à la main, gagner, attirer les infidèles. Quand une mission était bien établie et en moyen de se soutenir par elle-même, les Pères partaient avec une brigade de fervents chrétiens et, se fixant à une quinzaine de lieues de la dernière, ils avaient bientôt réussi à former un établissement capable de se soutenir. Et ainsi de suite. Chaque mission avait quelques soldats pour la protéger en cas de besoin. Le gouvernement les protégeait alors; au lieu que maintenant, depuis l'indépendance de la Californie²²¹, le gouverneur du lieu a mis le désordre dans ces missions : il les pille, aidé d'un autre côté par les sauvages qui les ont abandonnées et qui retombent dans l'infidélité.

Toutes les bâtisses étaient faites de brique et couvertes en tuiles de la même nature. Le pays est des plus fertiles.

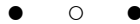
Notre Wallamette est ingrat en comparaison de la Californie. Les pluies y sont moins abondantes. On y laboure, encore qu'avec des bouts de bois croches. Le commerce n'y a point encore transporté la charrue en fer. La Compagnie y a obtenu un établissement, son commerce va s'y étendre. On dit que M. de Mofras était chargé par son gouvernement de surveiller le bruit qui courait que l'Angleterre ou la Compagnie voulait acheter ce beau pays. Ce serait un bonheur pour les missions.

Établissement russe au nord

Le principal est Sitka, le gouverneur y réside. Ce sont des postes militaires qui sont bien établis, où il réside beaucoup de personnes, de familles. Il s'y trouve même des prêtres russes du rite grec. Ils y ont de grandes familles, tellement que le gouverneur d'un de ces postes se plaignait à M. Douglas que ces prêtres leur étaient beaucoup à charge, à cause de la dépense qu'ils faisaient. M. Douglas fut invité un jour à se rendre à l'office du dimanche. Le sanctuaire était fermé par une espèce de cloison qui n'était ouverte que vis-à-vis l'autel, où se trouvait seul le célébrant (avec quelques élèves sans doute), les autres étant retirés en arrière de la séparation dans des appartements séquestrés de la nef à droite et à gauche. Le peuple, le gouverneur et autres, se tenaient debout en arrière ou dans la nef. À la consécration, le sanctuaire fut tout à coup fermé. Un élève entra pour les encensements.

On dit que l'établissement russe a été vendu au gouverneur du lieu. La Compagnie fournit du blé et du beurre à ceux du nord. Leurs bâtisses sont faites de grosses pièces de bois rond. On y fait du bois, c'est une des premières choses auxquelles les Russes pensent dans un établissement.

Sir George, qui eut envie de jouir du plaisir de prendre les bains chauds à Sitka, l'automne dernier, se promettait bien de n'y pas retourner de sitôt, disait-il à M. Douglas. Jamais il ne s'était vu plus mal à son aise que lorsqu'il se trouva saisi par un homme en habit naturel qui le réduisit en un moment dans un pareil état, le savonnant, le frottant et le brassant d'un bout à l'autre impitoyablement et sans miséricorde. Il fut content quand il sortit des mains de ce cruel bourreau avec lequel il ne pouvait se faire comprendre, et qui voulait sans doute faire parade de sa science. Il y a quatre ou cinq bâtiments presque toujours à l'ancre dans le port; il s'y trouve deux *steamers*. On me dit que le fort Sitka renferme près de 600 personnes.



J. Hargrave, Esq^r, C.F.
York Factory
BAC, C-75, vol. 9: 2279-2281

Colombie, Saint-Paul du Wallamette, le 29 mars 1842

Cher monsieur,

J'ai répondu l'automne dernier à votre épître du 1^{er} décembre 1840. Je ne me rappelle pas en avoir reçu depuis, mais cela n'importe, je me reprocherais de laisser passer l'occasion.

J'ai eu le plaisir de rencontrer sir George Simpson à Vancouver par trois fois et de le recevoir une fois à ma mission du Wallamette. Ensuite de quoi le Dr McLoughlin l'a accompagné aux Îles Sandwich. Sir George et le Dr McLoughlin ont manqué périr, la nuit, le long des caps, en descendant au fort George. Le tonnerre ayant tombé sur le

bâtiment chargé pour l'Angleterre, le docteur, qui se trouvait près du mât, fut renversé à terre mais sans accident sérieux.

Notre estimable ami, M. Kitson, a passé de ce monde à une meilleure vie, le 25 décembre dernier, après une maladie de souffrances d'environ deux ans. J'ai eu la consolation de le voir finir sa vie dans le sein de la vieille et ancienne religion de laquelle il est dit : Vous êtes pierre (rocher) et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Ce qui doit être vrai, si Jésus-Christ est Dieu.

Le Dr McLoughlin s'affermir de plus en plus : il dévore nos livres. Le Dr Barclay²²² fréquente nos offices.

Sir George a vu d'un autre œil les choses par ici. Il a été frappé du besoin que nous avons de secours, dans l'intérêt des serviteurs, des sauvages et de l'honorable Compagnie même. Je ne me trompais pas, l'automne dernier, en vous donnant mes idées sur la question du refus de passage pour des prêtres. Le remède est peut-être déjà trop tard. Ils sont 34 engagés cette année, me dit-on : trois jésuites français sont établis chez les Têtes-Plates. Les ministres font de grands efforts pour s'attacher les sauvages. J'aimerais que la Compagnie continuât à se montrer bienfaisante et généreuse envers les missionnaires catholiques, non seulement par ici, mais encore à l'est des montagnes. Vos serviteurs ne deviendront pas plus fidèles en changeant de religion : un bon nombre se dégoûtent du service, faute de moyen de remplir leurs devoirs religieux. Il faudrait là-bas liberté de conscience comme par ici; et laisser aux prêtres la chance de desservir leurs gens. C'est une consolation et un encouragement pour les engagés.

Le commodore Wilkes de l'escadre américaine a visité la Colombie. Nos amateurs de gouvernement avaient décidé

de le consulter sur leur sujet : ils eurent la confusion de se voir blâmés et condamnés, de sorte que nous, pauvres Canadiens, nous nous sommes trouvés du bon côté, les ayant opposés.

J'espère par la première occasion recevoir de vos nouvelles. Puissent-elles être heureuses tant pour vous que pour votre dame! Agréez mes vœux et mes souhaits pour votre prospérité temporelle et spirituelle, et la considération pleine d'estime avec laquelle je suis...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Monseigneur Turgeon
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 36

Colombie, Saint-Paul du Wallamette, le 30 mars 1842

Monseigneur,

J'envoie à V.G. une échelle catholique telle qu'enseignée par ici. Elle est aussi complète qu'il est nécessaire pour instruire sur la religion les enfants et les grandes personnes mêmes. Les sauvages et les Canadiens l'entendent bien telle qu'elle est composée maintenant. En changer les marques serait peut-être embrouiller nos sauvages et nos gens.

Je prends la liberté d'en donner une explication ici, telle qu'on la donne ou parmi les blancs ou parmi les sauvages. On commence ordinairement à en montrer les figures avant d'en donner l'explication. Au commencement, je me suis exprimé laconiquement pour conserver ou montrer le génie de la langue sauvage, qui n'a point de verbe auxiliaire ni de modes dans les verbes.

Avec les sauvages, nous commençons quelquefois par montrer les figures de l'échelle; d'autres fois, par leur annoncer Celui qui règne avant tous les siècles. *Kopit hihât sahalé tacjé* : Rien qu'un grand maître en haut. Les attributs de Dieu, le mystère de la sainte Trinité, la création, &c. De là, laissant de côté tout ce qui est intermédiaire, je passe à l'incarnation du fils de Dieu, sa naissance, &c, la rédemption sur la croix, les médecines (sacrements) pour guérir nos âmes, sa mort, sa résurrection, son ascension; la mission des apôtres, la nôtre dans la Colombie. En peu de temps nos sauvages comprennent, nos gens mêmes apprennent, par l'explication que j'en donne au catéchisme ou à Vêpres, ce qu'ils ignoraient ou ce qu'ils avaient oublié.

Les éloges que Monseigneur l'archevêque de Québec et V.G. ont daigné donner à notre invention, trouvée par la grâce de Dieu, m'encouragent à envoyer l'échelle actuelle avec ses explications. J'ose même y ajouter un plan de catéchisme qui est tout à fait propre à cette invention et dont nous nous trouvons bien ici. Dans ce plan, il s'agirait d'omettre les demandes du catéchisme actuel et, n'en prenant que ce qu'il faut pour former un sens complet, le commencement de la réponse peut servir à faire la demande.

1. De cette manière, un enfant peut réciter seul le catéchisme en montrant, au moyen d'une baguette, tous les points de l'échelle dont il est question.

2. L'histoire de la religion est plus suivie, plus complète et moins interrompue.

3. Tous les points ou articles se classent mieux dans la mémoire de l'enfant.

4. Rien n'est embrouillé. Il sait où montrer le mystère de la sainte Trinité, celui de l'incarnation et de la rédemption; les anges, l'enfer, la marque du chrétien, le symbole, les

commandements, les péchés capitaux, le péché originel, le péché actuel, &c.

5. Un enfant qui sait le catéchisme peut le montrer à ses frères et à ses sœurs, quoiqu'il ne sache pas lire.

6. La mémoire de l'enfant n'est point fatiguée par la diversité des termes et des mots. *V.g.* dans le symbole, c'est toujours : Par le 1^{er} article du symbole, j'entends...; par le second, j'entends... Dans les commandements, c'est toujours : Ce commandement ordonne... ou ce commandement défend... Ainsi, dans l'oraison dominical : Par cette demande, nous demandons... &c.

7. Un enfant trouve une réponse complète et prête à faire aux protestants dans le 9^e article du symbole et dans le 1^{er} commandement de Dieu, &c.

8. L'enfant n'a que sa réponse à apprendre.

9. Le prêtre qui sait tout par cœur n'a qu'un mot à dire pour interroger. *V.g.* eh bien, mon enfant, le baptême? Ou : qu'est-ce que le baptême? Ou : dis-moi ce que c'est que le baptême?

10. Le volume sera petit et coûtera peu.

11. Ce petit livre sera entre les mains des enfants qui apprendront le catéchisme sans grande peine.

Je sou mets le tout à V.G. pour qu'elle y ajoute ou y retranche, non seulement dans le catéchisme, mais encore dans les notes qui suivent l'explication de l'échelle. Soyez-moi indulgent, Monseigneur, et daignez me souffrir et prendre la chose en considération, si elle en vaut la peine. Je renouvelle l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Première copie, à la hâte.

Explication de l'échelle catholique

1. Les 4 000 ans depuis la création du monde jusqu'à la venue du Messie; les 1842 ans depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à nous. (Avant les siècles, Dieu seul de toute éternité! Adoration).

2. Le ciel, la terre, Adam, Ève, le soleil, la lune, les étoiles, les anges. Explication. N.B. Rien qu'un Dieu, pas de corps, rien qu'un esprit, lui. Il est partout, il voit tout, il entend tout. Pas le voir à présent, nous autres, parce que pas corps, lui. Dans la suite, nous le voir. Ceux mourir bons, ceux-là le voir toujours; ceux mourir mauvais, jamais le voir, eux, dans le feu aller. Pas commencer, pas vieillir, pas finir, lui. Trois personnes en lui : le père, le fils, le saint Esprit. Chacun Dieu; égales; pas trois Dieux, un seul Dieu. Tout-puissant, lui. Beaucoup fort, lui. Création en six jours. Auparavant, rien, noir. Le 1^{er} jour, la lumière, les anges, leur état, la persévérance des uns, la chute des autres. L'enfer. Les bons anges, les mauvais anges. Le 6^e jour, la formation d'Adam et d'Ève, le paradis terrestre, le fruit défendu. Le 7^e jour, repos du Seigneur. Le 10^e jour (voir préface concordante), chute d'Adam et d'Ève. Jour du démon. Péch^é original, ses suites. Promesse d'un Sauveur. Il ne vient pas aussitôt : 1000, 2000, 3000 sans venir. Au bout de 4000, il vint. (Quand on abrège, on continue la seconde partie de l'échelle).

3. Les enfants d'Adam, Caïn, Abel, Seth.

4. La mort d'Adam; Henoch enlevé au ciel reviendra à la fin du monde (corruption des hommes).

5. L'arche de Noé dans laquelle se sauvent quatre hommes et quatre femmes. Tous les autres périssent dans le

déluge. N.B. 100 ans à la bâtir : 300 coudées longueur, 50 large, 30 haut. Quarante jours pluie.

6. La tour de Babel bâtie par les descendants de Noé. N.B. 3 à 400 ans après le déluge.

7. Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Job, Moïse, Aaron, pharaon. N.B. De la promesse faite à Abraham à la sortie d'Égypte, 430 ans. Joseph vendu à l'âge de 16 ans. Jacob entre en Égypte, 22 après. Sa race y reste 205 ans.

8. Sodome, Gomorrhe... Cinq villes brûlées par le feu du ciel; Loth sauvé par deux anges. N.B. Trois anges, prière d'Abraham, &c.

9. Les 10 commandements de Dieu donnés à Moïse sur le mont Sinaï : un seul Dieu. N.B. Les 10 plaies, la Pâque, le passage de la mer Rouge. Promulgation de la loi 50 jours après. Moïse jeûne 40 jours par deux fois; 40 ans dans le désert; la manne. Josué, passage du Jourdain, prose de Jéricho. Terre promise, en terre sainte, divisée en 12 tribus.

10. Les juges Déborah, Gédéon, Jephté, Samson, Samuel. N.B. Environ 450 ans sous les juges.

11. Les Rois Saül, David, Salomon, Roboam. Le temple de Salomon. N.B. Le royaume d'Israël subsiste 253 ans sous 17 rois; celui de Judas, 386 ans sous 19 rois.

12. Élie enlevé au ciel, reviendra à la fin du monde. Vocation d'Élisée.

13. Les quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, David.

14. Les douze petits prophètes : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie.

15. Jonas, trois jours dans le ventre de la baleine. N.B. Ninive.

16. Captivité de Babylone, la chaste Susanne, Tobie, Judith, Esther. N.B. En 98 du 34^e siècle, la captivité; sa fin en

68 du 35^e. Temple brûlé, livre de la loi détruit, remplacé par le prophète Ozra [Esdras?] à la fin de la captivité. Cette copie encore détruite sous Antiochus. Temple rebâti.

17. L'Ancien Testament; Éléazar, les Macchabées, Antiochos.

18. Zacharie, Élisabeth, Marie, Joseph. N.B. L'ange Gabriel apparaît à Zacharie, ensuite à Marie. Le mystère de l'incarnation. Marie visite Élisabeth, saint Jean-Baptiste sanctifié.

19. Jésus-Christ, fils de Dieu fait homme pour nous. N.B. Marie et Joseph se rendent à Bethléem; naissance du fils de Dieu, les anges, les bergers.

20. L'étoile de Jésus-Christ.

21. Les trois rois mages Gaspard, Balthazar, Melchior, ayant vu l'étoile, viennent adorer Jésus-Christ. N.B. Jésus-Christ reçoit le nom de Jésus six jours après Noël. Douze jours après sa naissance, les rois mages arrivent, ayant passé par chez Hérode.

22. Le mauvais roi Hérode veut faire mourir Jésus-Christ.

23. Un ange avertit les trois rois mages de ne pas s'en retourner par chez Hérode, mais de s'en aller par un autre chemin.

24. Un ange avertit saint Joseph de prendre l'enfant Jésus et Marie sa mère et de se sauver en Égypte. N.B. Le fils de Dieu fait homme reçoit le nom de Jésus six jours après Noël; douze jours après sa naissance arrivent les rois mages. Quarante jours après Noël, il est présenté au temple de Jérusalem. Il est reconnu par saint Siméon et sainte Anne. Hérode dut en avoir des nouvelles, de là sa résolution de le tuer avec les enfants du lieu où il devait être retourné. Ce fut sans doute cette nuit-là qu'un ange avertit saint Joseph de fuir en Égypte avec l'enfant et sa mère.

25. Jésus, Marie, Joseph se sauvent en Égypte.

26. Le mauvais roi Hérode fait massacrer tous les petits enfants de la ville et des environs de Bethléem. Il tombe malade le même jour et meurt au bout d'un mois, mangé par les vers. N.B. (De Nazareth à Jérusalem, 30 lieues; de Jérusalem à Bethléem, deux lieues. Il périt environ 14 000 enfants.).

27. Un ange avertit saint Joseph de prendre l'enfant Jésus et Marie sa mère, et de s'en retourner dans son pays. N.B. Ils vont demeurer à Nazareth. Tous les ans, ils vont au temple de Jérusalem. Vie cachée de Jésus-Christ.

28. Jésus-Christ est né le jour de Noël.

29. Il est resté visible sur la terre environ 33 ans.

30. Marie et Joseph perdent l'enfant Jésus durant trois jours, à l'âge de 12 ans, et le retrouvent dans le temple. N.B. Marie, en s'en revenant avec les femmes, le pensait avec saint Joseph qui revenait avec les hommes. Le soir, il ne se trouva ni avec l'un ni avec l'autre.

31. Saint Jean-Baptiste donne le baptême à Jésus-Christ. N.B. Le ciel s'ouvre, le saint Esprit descend, le père parle. Jésus-Christ se retire au désert, jeûne 40 jours, est tenté trois fois. Il prêche pendant trois ans. Sa sainteté, ses miracles.

32. Les douze apôtres de Jésus-Christ : Pierre, André, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, Thomas, Matthieu, Jacques, Jude, Siméon, Judas.

33. Saint Pierre, le chef des apôtres, le vicaire de Jésus-Christ et le premier pape. N.B. 254 papes.

34. Judas vend son maître pour 30 pièces d'argent.

35. La montagne du Calvaire, la croix de Jésus-Christ, la croix des voleurs.

36. Jésus-Christ est mort le Vendredi saint. N.B. Passion de Jésus-Christ, mystère de la rédemption, miracles, corps

de Jésus-Christ dans le tombeau, son âme descend aux limbes.

37. Jésus-Christ est ressuscité le jour de Pâques. N.B. Apparition ce jour-là, et pendant 40 jours. Mission des apôtres.

38. Jésus-Christ est monté au ciel le jour de l'Ascension. N.B. Histoire...

39. Jésus-Christ a envoyé le saint Esprit à son Église le jour de la Pentecôte. N.B....

40. Jésus-Christ reviendra sur la terre à la fin du monde pour le jugement général. N.B. Fin des siècles, &c.

41. Les 12 articles du symbole des apôtres : *Je crois en Dieu*. N.B. Prédication de l'évangile dans tout l'univers. Dix persécutions pendant 300 ans.

42. Les sacrements institués par N.S.J.C. pour nous sanctifier; le baptême, &c. N.B. Les deux sacrements des morts pour la rémission des péchés; les trois qui ne se donnent qu'une fois.

43. La prière pour obtenir le secours de la grâce de Dieu.

44. Nos devoirs de tous les jours, de toutes les semaines, de tous les ans.

45. Les sept commandements de l'Église; les fêtes de Sanct... &c.

46. L'Église de Constantin. N.B. Sa conversion vis-à-vis d'une croix lumineuse.

47. La croix de Jésus-Christ trouvée sur le Calvaire par sainte Hélène, après trois ans de recherche. N.B. Trois trouvées, miracle sur une femme malade. Autre miracle au 7^e siècle, quand la sainte croix fut rapportée par Héraclius, après être restée quatorze ans au pouvoir de Sapor [Shapur], roi des Perses.

48. Le Nouveau Testament. N.B. Concile de Nicée, choix des livres saints.

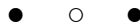
49. Saint Augustin, prêtre, convertit les Anglais et leur montre le chemin (religion) de Jésus-Christ ou de l'Église catholique.

50. Les Anglais marchent 900 ans dans le chemin de Jésus-Christ ou de &c.

51. Luther, Calvin, Henri VIII rejettent le chemin de Jésus-Christ ou de &c.

52. Deux prêtres venus en ce pays pour nous montrer le chemin de Jésus-Christ ou de l'Église catholique.

Fin
A.M.D.G²²³.



À Charles-Félix Cazeau
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 40

Colombie, Saint-Paul du Wallamette, le 31 mars 1842

Très cher monsieur,

Je ne saurais clore mon paquet sans vous adresser un mot. Je suis loin de pouvoir vous satisfaire. Je le regrette beaucoup. J'ai chargé M. Demers de la tâche de répondre à vos questions, comme étant moins occupé que moi. Je crains que votre espérance ne soit pas remplie de ce côté-là. Ayant eu de longs rapports à faire, je me suis déchargé de quelque chose sur M. Demers. Il vous fera passer les noms des ministres, quelques notes sur des erreurs qui se sont glissées dans vos rapports. Il n'y a point de fort au Wallamette; cette place prend son nom de la rivière. On peut aussi l'appeler la vallée du Wallamette. À Nesqualy et ailleurs, la galerie ou le couronnement est en dedans du fort et

non en dehors. La rivière Thompson est affluent de la rivière Fraser.

Cessez de nous appeler fervents, zélés et courageux missionnaires dans vos lettres, nous ne méritons au contraire que des reproches, des compliments tout contraires, parce que nous n'avançons à rien, à mon goût. J'attends cet automne des apôtres qui seront dignes de vos louanges. Je ne risquerai plus à montrer nos rapports au Dr McLoughlin. Il a été trop offensé de l'article des mariages. Ce n'était pas son ouvrage, mais celui de M. Douglas. Il en est revenu bien vite et me recommanda de ne montrer cela à personne. Mais à Québec, les bourgeois doivent en avoir connaissance.

Je suis flatté des communications que vous faites à M. le curé des Cèdres. Continuez, s'il vous plaît, à en agir de la sorte. Il ne reçoit presque rien. Il brûle d'envie de savoir tout. Pourriez-vous m'envoyer avec les *Mélanges religieux* les 2^e et 3^e numéros des Missions du Diocèse de Montréal; j'ai le premier.

Qu'il vienne le fervent M. Langlois. Le curé des Cèdres le suivra avec des femmes et des religieuses par St. Louis, accompagné de 34 engagés qui sortent du pays, ne pouvant y avoir leur liberté, pour revenir par St. Louis. Il y en a de toutes les paroisses.

N'ayez point de scrupule, demandez toujours : nous ferons ce que nous pourrons. Grands remerciements aux bonnes dames des Ursulines pour leurs présents et leurs prières. Qu'elles nous préparent des sujets. Lorsqu'elles y pensaient dans leurs récréations, nous en parlions ici avec le Dr McLoughlin!

Je désire savoir comment se rendent nos lettres envoyées par la mer. Nous manquons d'encensoir, de graines de Job

pour semer et pour faire des chapelets. Quelques crèches d'enfant Jésus.

Je voudrais apologie pour le trouble que nos rapports mal digérés vous donnent. Vous avez toute liberté de couper, de retrancher et de corriger, car tout est imparfait, je dis de ma part.

Je termine parce que le temps me presse. Veuillez exprimer aux messieurs du séminaire tous les sentiments de respect et de dévouement que je conserve pour eux. Mes vœux les plus fervents à M. le curé de Québec, à MM. les chapelains des communautés. Notre reconnaissance aux maisons religieuses pour leurs ferventes prières.

Agréez pour vous la parfaite considération avec laquelle je demeure...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Au révérend M. Belle-Isle²²⁴, mille bons souvenirs.

F.N.B.

P.-S. Il est pourtant vrai que je manque de temps pour écrire un mot à Monseigneur de Montréal. J'en suis chagrin. Remplacez-moi, s'il vous plaît, et veuillez donner à Sa Grandeur Monseigneur de Montréal de nos nouvelles; ainsi qu'au séminaire du lieu, tout en lui exprimant le profond respect et la vénération que je conserve pour sa personne. Veuillez bien me recommander au secours de ses prières, car nous sommes ici dans la fournaise, sans avoir la vertu des trois enfants qui y furent jetés et qui en sortirent pleins de vie²²⁵. Il est impossible de vous décrire les dangers que nous courons *visu et oculis*²²⁶ parmi les sauvages. Il faudrait être d'autres Loth.

Je crains qu'on ne change trop notre échelle. Tâchez de nous en envoyer un grand nombre de copies.

F.N.B.

Le temps me manque pour écrire au curé des Cèdres pour lui dire que si mes argents étaient rentrés, je le prierais de payer la balance due pour le moulin, 94,16 £.

● ○ ●

Sir George Simpson
Gouverneur dans et sur le territoire
de l'honorable CBH, &c
BAC, MG20, D5/7, HBC Archives, Mic. 3M 61, p. 62

Colombie, Tlamiwala (chute du Wallamette)
Le 29 avril 1842

Monsieur,

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que de recevoir de vos nouvelles par votre faveur du 10 mars de la présente année. Je me ferai un plaisir de remplir la promesse que vous avez faite au révérend Père Narcisse Durán, de la Californie. Je ne manquerai de commencer une correspondance avec lui. Le révérend M. Demers jouit grâce à Dieu, ainsi que moi, d'une heureuse santé. Le bâtiment de l'honorable Compagnie nous a apporté sept caisses de 1840 et cinq autres de 1841. Des lettres de Québec m'annoncent l'arrivée prochaine des révérends MM. Langlois²²⁷ et Bolduc²²⁸ pour notre mission, venant par la voie de New York. Je vous remercie de l'offre que vous me faites de m'assister, et je ne manquerai pas de vous exposer nos besoins de temps à autre

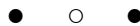
quant aux passages des personnes qui doivent coopérer avec nous.

Je suis très flatté de l'espérance que vous me donnez que les efforts que nous faisons pour le salut et l'instruction des serviteurs de l'honorable Compagnie, pour la civilisation des sauvages, seront dûment appréciés en Angleterre et dans les pays sauvages par les messieurs de cette honorable Compagnie; et que par votre heureuse influence et généreuse libéralité les missionnaires catholiques auront, ailleurs comme ici, une pleine liberté de visiter les forts et nos gens qui y résident. Nos communications avec eux ne peuvent avoir que d'heureuses suites. En disant cela, je suis attaché au bien-être de nos gens, au salut des Indiens, aux intérêts et à la gloire de l'honorable Compagnie. Je vous prie surtout en particulier de m'assister quant aux passages des personnes mentionnées dans une lettre qui précède la présente. Vous ne pouvez me rendre un plus grand service.

Puissiez-vous être arrivé en excellente santé de votre longue route! Je prie maintenant le Seigneur de veiller sur vos précieux jours, afin que vous puissiez revoir votre cher pays. Rien de nouveau par ici.

Agréez l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre, V.G.



Au révérend J. Rosati
Évêque de St. Louis
St. Louis, Missouri
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 41

Colombie, Saint-Paul du Wallamette, le 20 juin 1842

Monseigneur,

Nous avons eu enfin, M. Demers et moi, le plaisir et la consolation de voir le révérend Père De Smet. Tout ce qu'il nous a dit de sa mission chez les Têtes-Plates nous a remplis de joie à cause des prodiges de bénédictions et de grâces qui accompagnent les travaux apostoliques du saint missionnaire. Je ne puis que désirer de voir se soutenir et s'augmenter dans la Colombie le nombre de prêtres de la Compagnie de Jésus, si fervents et si remplis de l'esprit de leur état.

Les grands intérêts de la religion pour cette partie de la vigne du Seigneur qui vous a été confiée, ont été le sujet de nos entretiens. Nous avons tous les trois examiné vivement ce qui devait être de plus avantageux pour le progrès de notre sainte religion dans la grande Colombie.

Une glorieuse carrière est ouverte en ce pays aux missionnaires catholiques. Cette terre renferme de nombreuses tribus de sauvages, infidèles, parlant un nombre étonnant de dialectes différents. On les trouve répandus sur un vaste territoire borné par les montagnes de Roches et la mer Pacifique, par la frontière de la Californie et les froides régions du nord. On peut même, en remontant les sources de la rivière Fraser, rejoindre les sources de la rivière à la Paix et, de là, pénétrer jusqu'au petit lac des Esclaves, au lac Athabaska, au grand lac des Esclaves, pays dont l'entrée est

fermée au missionnaire catholique et ouvert à l'est aux missionnaires protestants, sous la protection de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

La Colombie renferme déjà des ministres de Satan; ils se sont partagé le pays. Les méthodistes ont des établissements à huit et à dix milles de ma mission sur le Wallamette, 2° à la chute de Wallamette, 3° aux Grandes Dalles, sur la Colombie, 4° au bas du fort George, chez les Klatsaps, 5° à Nesqualy, sur Puget Sound. Les presbytériens ont les leurs : 1° au Walla-Walla, 2° sur la rivière des Spokanes. Il est vrai que plusieurs d'entre eux, rebutés par les obstacles qu'offre le pays, et la froideur que leur montrent les sauvages, et surtout ceux que nous avons vus les premiers, se sont déjà retirés et éloignés; deux autres sont sur le point d'imiter leurs exemples. Mais il est encore vrai que là où ces ministres persévèrent, ils impriment, contre nous et nos dogmes saints, dans l'esprit des sauvages, une tiédeur, un éloignement, une haine qu'il est bien aisé de remarquer et très difficile à effacer.

Mon poste de Saint-Paul sur le Wallamette renferme 60 cultivateurs, 71 familles, à part d'une dizaine de grands garçons qui vont bientôt se marier, en tout 350 âmes. Celui du Cowlitz possède 15 familles donnant 60 âmes, à part une ferme tenue par la Compagnie où se trouve un bon nombre de serviteurs engagés. Je mets à 40 le nombre des familles protestantes américaines, éparses çà et là, plus particulièrement au Wallamette sur la plaine des Twalates, où il s'en trouve une douzaine sans aucun ministre. Il serait aisé de gagner ces honnêtes citoyens américains qui n'aiment guère à sympathiser avec les prétendus ministres. On rencontre encore à Nesqualy, sur le Puget Sound, une dizaine de métis anglais venus l'an dernier de la Rivière-Rouge, tributaire du lac Winipie. On s'attend à voir arriver ici, l'année pro-

chaîne, la grande partie des colons catholiques et protestants de ce poste décourageant.

On trouve aussi dans les divers forts de la Compagnie un grand nombre de serviteurs canadiens catholiques, d'Écos-sais, d'Okanagans et d'Owhyhus infidèles qui, avec le temps et le secours de la grâce de Dieu, embrasseront notre sainte religion. Le beau pays de la Colombie est sur le point d'être colonisé en grand et bien promptement.

Les obstacles assurés aux passages des prêtres canadiens par l'intérieur du pays ont fait grandement soupçonner le projet de la part de la Compagnie d'envoyer ici une nombreuse brigade de ministres d'Angleterre. On dit qu'il va en arriver cet été même. Ils s'empareront du peu de bonnes places qui restent pour des missions. Les bourgeois des forts du nord depuis Okanagan jusqu'aux sources de la rivière Fraser, promettent de donner une protection et des facilités aux premiers qui se présenteront pour aller évangéliser les sauvages de leurs postes qui vivent en village, et de refuser ces avantages aux seconds. En un mot, les sauvages en grande majorité nous montrent, sur tous les points que nous avons visités, d'heureuses et singulières dispositions pour la foi catholique. C'est un vaste champ dont la moisson est mûre et prête à moissonner. C'est le Seigneur lui-même qui, dans sa miséricorde, a préparé et disposé les cœurs de ces pauvres infidèles, qui demandent avec empressement la voie du salut, les eaux qui rejaillissent à la vie éternelle. À la vue de tout le bien qu'il y a à faire dans la Colombie et du peu que nous faisons; à la vue du danger que courent un si grand nombre d'âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu, du petit nombre de prêtres chargés d'une aussi vaste mission, du grand nombre des ministres qui, avec des moyens puissants, vont prendre le dessus et l'initiative sur tous les points du pays; à la vue de tout ce que nous allons perdre

pour ne nous être pas empressés à prendre le devant, nos cœurs brûlent, se dessèchent et se consomment dans l'attente de ce qu'il va arriver de ce beau pays que Dieu destinait à être tout catholique. C'est donc à nous de parler, nous qui sommes sur les lieux, qui savons ce qui s'y passe et ce que notre sainte religion peut y gagner. Je le dis hautement avec nos chers confrères les révérends De Smet et Demers, nous devrions depuis 1838 être plus avancés que nous le sommes. Le matériel et le personnel nous ont manqué, il a fallu nous restreindre dans nos entreprises chez les Canadiens et chez les sauvages, faute de moyens; il a fallu nous contenter de ne visiter qu'un petit nombre de postes et forts, à la hâte, environnés d'ennemis prêts à semer l'ivraie partout sur nos pas. Nos relations avec le Canada sont rares et difficiles, celles que nous pourrions avoir avec les seigneurs les évêques de St. Louis et des Îles Sandwich, ne manqueraient aussi d'inconvénients. Nous ne pouvons pas nous-mêmes obtenir le matériel et le personnel dont notre mission a un si grand besoin. Nos correspondances se trouvent encore retardées par le nombre des personnes et l'éloignement des lieux par où elles doivent passer. Voilà, Monseigneur, ce que nous avons pesé.

Et, quoi qu'il en soit de toutes les raisons et objections que pourraient présenter les intérêts divers de ceux qui prétendent à la possession de la Colombie, nous avons dans notre opinion pensé et cru que ce vaste pays devrait immédiatement former un diocèse séparé, à l'utilité duquel serait préparé un vicaire évêque indépendant apostolique qui, par ses correspondances directes et l'expression des besoins, aurait bientôt obtenu tout ce qui manquerait pour faire avancer glorieusement l'œuvre du Seigneur.

Le plan est hardi, Monseigneur, mais je le crois bon; M. De Smet le propose. Déjà j'en avais parlé à Sa Grandeur

Monseigneur l'archevêque de Québec. Vu les obstacles qu'il rencontrait au bien qu'il y avait à faire à la Colombie, Monseigneur l'archevêque de Québec devait s'efforcer de se charger du soin de gouverner cette partie de son diocèse qu'il ne pouvait pourvoir. Son plan est peut-être réalisé. Nous sommes peut-être sous la juridiction de V.G. ou de l'évêque des Îles Sandwich. Quoi qu'il en soit, voilà ce que nous croyons consciencieusement devoir procurer la plus grande gloire de Dieu. Ne pouvant en écrire au long à Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Québec, je me flatte que V.G. voudra bien, dans son zèle bien connu pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, communiquer ce plan avec Sa Grandeur l'archevêque de Québec, sans la participation duquel je ne voudrais pas agir. Je conseille fort au révérend Père De Smet de passer à St. Louis dans l'intérêt de notre chère Colombie et même en Europe, pour obtenir de plus grands secours, car le temps presse et, si nous nous pressons, nous aurons les premiers collèges, des maisons de Sœurs de la Charité, des écoles, des missions de sauvages pourvues de tout, avant que le protestantisme ait pu faire des progrès. Quant aux Sœurs de la Charité, les éloges que l'on m'en fait m'engagent à en demander six à V.G. Le bien qu'elles auront à faire sera immense. Je les préfère aux Amantes de la croix demandées par Monseigneur de Julopolis, qui ne connaissait pas la différence ou plutôt la préférence que l'on doit donner aux premières. Rien ne serait plus avantageux pour notre nouvelle colonie que de voir y arriver une centaine de familles catholiques allemandes; par là nous déciderions pour toujours du sort du pays quant à la religion.

Veillez bien croire, Monseigneur, qu'en tout cela je ne cherche que la gloire de Dieu, sans aucun dessein personnel, que je regarderais comme la plus grande honte et la

plus grande disgrâce dont un homme pourrait se couvrir. D'ailleurs je préviens d'avance qu'il ne faut penser à rien de semblable par rapport. J'ai dans la vue un obstacle que la divine Providence y a mis et que l'on ne saurait vaincre.

Agréez, Monseigneur, l'expression sincère du profond respect et de la vénération parfaite avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre Miss.

● ○ ●

À Monseigneur Joseph Signay
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 43
ACAM, 295.101, 842-23 [extraits]

Colombie, Fort Vancouver, le 24 juin 1842

Monseigneur,

La présente part d'ici pour Oahu, devra de là passer à la Californie et se rendre par la voie du Mexique et des États-Unis en Canada. Nous jouissons, grâce à Dieu, d'une bonne santé, M. Demers et moi.

Le révérend Père De Smet a fait son apparition à Vancouver au commencement du courant. M. Demers, qui s'y trouvait, l'a accompagné à Saint-Paul où il a passé huit jours avec nous à former les plans les plus propres à faire avancer l'œuvre du Seigneur dans ce pays.

Nous sommes maintenant à Vancouver. Il a été résolu que M. Demers irait prendre possession de la Calédonie²²⁹ et qu'il passerait l'hiver au milieu des sauvages porteurs, afin de devancer les ministres qui menaçaient d'y faire une invasion. M. Ogden, frère du solliciteur général du Canada, a

accordé ma demande avec plaisir, M. le gouverneur de Vancouver a tout approuvé avec joie. Nous avions été prévenus qu'un ministre devait y passer prochainement, soit par la rivière à la Paix, soit par ailleurs. M. Demers fait un grand sacrifice, il va être dix mois séparé de moi. Veuillez, Monseigneur, recommander sa position et la mission qu'il entreprend aux bonnes âmes du Canada. Quant à moi, je me trouverai avec M. Langlois et M. Bolduc qui, n'étant point arrivés dans les bâtiments américains des capitaines Couch et Chapman, ne sont plus attendus que par la voie des montagnes. Le capitaine Couch m'assure que le paquet de lettres que je lui avais mis en mains a dû parvenir au Canada.

Les trois Pères jésuites ont environ 1500 néophytes à la Racine amère [Bitter Root], lieu de leur établissement, à 20 jours de Colville, au-delà de la rivière à Clarke. Les Pieds-Noirs, ennemis des Têtes-Plates, ont rôdé tout l'hiver à l'entour de leur poste. C'est la divine Providence qui les a préservés jusqu'à présent. Ce poste est bien exposé et trop précaire. Il est trop éloigné des postes de dépôt. Quels frais que ceux que va entraîner le transport d'une trentaine de pièces (100 lb pesant) de Vancouver au Walla-Walla sur les berges, et de là à cheval durant près d'un mois!

Le Père De Smet, en descendant, a évangélisé, instruit, montré les prières aux sauvages de Colville, du lac Okinagan, des Kootonais, la langue de ces sauvages ayant peu de différence avec celle des Têtes-Plates. Je me suis laissé entraîner dans le plan d'obtenir au plus tôt un évêque indépendant pour le territoire de la Colombie, sur le modèle des diocèses établis aux États, où l'on voit que des évêques très indigents réussissent, par des secours abondants envoyés de tous les pays, et viennent à bout de faire des progrès rapides. Si un évêque était établi de la sorte ici, M. De Smet

doute nullement que l'Association de la [propagation] de la foi à Lyon lui accorderait 90 à 100 mille francs par an; qu'en peu de temps l'on verrait s'élever des écoles, des collèges, des couvents, des chapelles dans tous les coins du diocèse. En effet, si nous nous hâtons, des démarches promptes, décisives et vigoureuses nous assureront pour toujours la prééminence de la foi catholique dans la Colombie. Si nos institutions catholiques et religieuses précèdent celles des ministres ou peuvent les surpasser dans le commencement, c'en est fait : la prépondérance sera toujours de notre côté. Nous gagnerons sauvages, Anglais, Américains avec succès.

Le révérend Père est Belge de nation. Il a écrit à Anvers à de puissants, de riches et vertueux amis qui, par leurs abondantes aumônes, ont réussi à faire prendre aux établissements des catholiques au Missouri, des bases solides. Maintenant, il les conjure de tourner leurs regards vers la grande Colombie et de verser dans notre sein toutes les aumônes qu'ils pourront nous faire passer, afin que nous puissions avoir ici le succès qu'ils ont si glorieusement procuré ailleurs. Sa demande est accompagnée d'une longue liste d'articles nécessaires à notre vaste mission. Et pour presser davantage les plans et les mesures prises, il se décide à passer, cet automne, à St. Louis, sinon par le rendez-vous (il y arriverait trop tard), du moins par la voie de notre entrée afin de se rendre, par le fort Edmonton, la Rivière-Rouge, la rivière Saint-Pierre, à St. Louis; et peut-être de là en Europe, si son supérieur le lui permet. Le bon Père met tant de confiance en ses vertueux amis de Belgique et de France, qu'il pense qu'il pourrait même envoyer dans notre Colombie un vaisseau tout chargé.

Voyant donc que ces plans étaient bons, j'y suis entré, dans l'espérance que V.G. aura la bonté de les approuver, ou plutôt d'en conférer avec Monseigneur de St. Louis. J'ai

écrit aussi au révérend Père Provincial, afin de l'engager à augmenter le nombre des prêtres de la Compagnie de Jésus dans notre pays. Étant refusé de tout côté, j'ai cru devoir accepter les offres que le bon Père De Smet m'a faites. J'espère que V.G. approuvera mes démarches. Le révérend Père me dit que les Sœurs de la Charité des États-Unis sont celles qu'il nous faut ici. Elles peuvent passer jusqu'ici sans gros frais, ainsi que des prêtres du Canada qui, ayant acheté quelques mulets et des vivres à St. Louis, se rendent en quelques semaines au milieu de la vache qui leur en fournit abondamment. M. De Smet me dit que c'est une erreur d'avoir supposé que le passage d'un prêtre coûterait 250 £ par St. Louis. Ce calcul a été formé d'après les frais du voyage de M. De Smet, qui s'était chargé de beaucoup de choses inutiles, tandis qu'un prêtre avec son bréviaire, un mulet, &c, dépenserait à peine 12 £. Le Père reviendra peut-être avec une caravane d'une centaine de familles allemandes catholiques qui parlent le français. Je prie le Seigneur de bénir ses grands projets. Le plan que V.G. contemplait de se démettre du soin de la Colombie est peut-être réalisé. Monseigneur de Montréal, qui était chargé de notes à cet effet, ayant rencontré leurs seigneuries les évêques des Îles Sandwich et de St. Louis à Rome, la chose était facile à régler, et M. De Smet ayant prié son évêque de St. Louis de presser le plan d'obtenir un évêque détaché pour cette partie du pays, peut-être la chose est-elle réglée. Dans tous les cas, nos lettres de l'automne vont nous apprendre le résultat.

Mais croyez, Monseigneur, qu'il se trouve ici un membre infirme, inhabile, irrégulier, auquel il ne faut point penser. Il se trouve en Canada ou ailleurs, des hommes à talents, des gens de tête, tels qu'il en faut un par ici. La raison qu'aurait à présenter celui auquel je fais allusion étant trou-

vée bonne, le temps et le retardement que cette décision prendrait ne pourraient qu'être nuisibles aux intérêts du pays. Mais c'est déjà présomption d'avoir eu l'idée qu'on pourrait penser à cet indigne personnage. C'en est assez.

La famille du Dr McLoughlin est dans la plus grande désolation, et nous, Canadiens, sous l'impression de la honte la plus flétrissante à cause du meurtre qu'un Canadien a fait sur la personne du fils du Dr McLoughlin nommé John, qui était à la tête d'un fort chez les Russes, le 20 ou 21 d'avril 1842. Un coup de mousquet lui a fait entrer la balle de la gorge dans le dos. Vingt-deux hommes étaient dans le fort. On ne peut savoir au juste la vérité, ils se protègent les uns les autres, ils prétendent qu'ils étaient maltraités²³⁰.

Une berge a péri dans un grand tourniquet ou entonnoir, aux petites Dalles, qui se trouvent en haut d'Okanagan, en descendant dans le mois de mai dernier : cinq hommes y ont perdu la vie, deux à trois se sont sauvés. C'était la berge du révérend De Smet; il y a perdu pour 100 £ valant, mais, ô Providence, il était à terre. Samedi, un serviteur est mort à Vancouver subitement dans la nuit. Deux prêtres étaient dans le fort.

Le révérend Père parle de notre échelle avec éloge, va en faire usage, croit que l'usage s'en établira dans tout le monde chrétien, à cause de son utilité. *Deo gratias*. Sur sa remarque, j'ai ajouté l'arbre de la science... et le serpent après Ève; et saint Paul a été mis après le carreau de la prière, et saint Mathias avant celui des devoirs. Julien l'apostat, entre la croix et le Nouveau Testament. Agréez l'assurance du profond respect et de la vénération des missionnaires de la Colombie et en particulier, &c. J'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Agréez, Monseigneur, que j'exprime ici l'assurance de mon respect pour Sa Grandeur Monseigneur de Sidyme et pour tous les messieurs du séminaire, de la cure, des communautés, &c. Hélas, Monseigneur, j'ai été sur le point de ne pouvoir donner aucune juridiction aux révérends Pères dans notre territoire britannique. L'indult de 29 art. n'est point communicable, non plus qu'un grand nombre d'autres. M. Demers et les Pères ne peuvent dispenser des bans. Cette clause n'est pas exprimée. J'ai délégué aux Pères les pouvoirs ordinaires et ceux contenus dans l'indult en 20 art. Quant à M. Demers, une lettre à cet effet l'autorise à user des pouvoirs renfermés dans les indults divers; mais que feront MM. Langlois et Bolduc? Par bonheur, les Pères de la compagnie ont une liste de facultés que la compagnie a reçues du Saint-Siège. Elle supplée à ce qui manquait. Je les ai autorisés à en faire usage. Excusez, Monseigneur, ce singulier post-scriptum et recevez le renouvellement de mon respect.

F.N.B.

2^d P.-S. Le Dr McLoughlin nous a toujours recommandé l'indépendance. Il ne sera pas toujours en charge; voilà le moment de la gagner. Le plan d'un diocèse séparé dans cette partie de l'Amérique plaît, n'importe les intérêts et le conflit des parties. Faites votre devoir, nous dit-il, la Providence pourvoira au reste. *Fiat justitia, ruat caelum*²³¹. Voilà ses principes. Les intérêts opposés ne doivent donc pas arrêter.

● ○ ●

Rév. Père De Smet
Missionnaire
de la Compagnie de Jésus
AJSLM, AA-543

Colombie, Fort Vancouver, le 27 juin 1842

Mon révérend Père,

Étant sur le point de passer dans cette partie du diocèse de Québec soumise à la juridiction de Sa Grandeur Monseigneur de Juliopolis, à l'est des montagnes de Roches, il est à propos de vous autoriser, et par la présente, je vous autorise à faire usage non seulement de la juridiction ordinaire, et extraordinaire, que renferme ma lettre du 20 du présent mois; mais, de plus, à faire usage, suivant les circonstances, de tous les pouvoirs qui sont contenus dans les facultés accordées à votre ordre par le Saint-Siège.

Agréez l'assurance de mon attachement et du respect avec laquelle je suis...

F.N. Blanchet, ptre, V.G.

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur l'archevêque de Québec
Québec, Canada
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 49

Colombie, Fort Vancouver, le 28 octobre 1842

Monseigneur,

Les bons missionnaires, MM. Langlois et Bolduc, annoncés et attendus depuis si longtemps, sont enfin arrivés le 17 septembre dernier à Saint-Paul du Wallamette, dans un moment où je ne les attendais pas. Ils m'ont remis votre faveur de l'année passée. Qui pourrait dire que cette première entrevue a causé d'émotions, de joie, d'espérance, de jouissance et de bonheur! Le *Te Deum* ce jour-là au pied de l'autel, et celui du lendemain, à la messe paroissiale et solennelle, chantée avec diacre et sous-diacre, ne furent qu'une bien faible expression de la reconnaissance de nos cœurs émus. La nouvelle de leur arrivée s'étant répandue au loin dès la veille, la chapelle était pleine. M. Langlois prit la parole et prêcha avec cette manière douce et persuasive qui lui est propre. S'étant mis à l'ouvrage dès le lendemain, les deux missionnaires, au bout de quelques jours, essayaient déjà de se faire entendre en jargon tchinouk. Leurs progrès ont été rapides. M. Langlois voulait, dans son zèle et sa soif du salut des âmes, voler vers les montagnes au secours des pauvres infidèles; et, mieux, choisir tout de suite un beau site environné de nombreuses peuplades, loin du sol où règne la contagion physique et morale. Je louais son zèle, j'aurais voulu le seconder. Mais M. Demers était absent, il pouvait passer l'hiver en Calédonie, je me serais trouvé seul encore pour administrer le Wallamette, Vancouver, les ca-

téchumènes et néophytes de la rivière Colombie, de la chute, de Clackamas, &c. Là-dessus, rendus à Vancouver, la question a été résolue, la conversation et la réforme des blancs d'abord, celles des sauvages suivra naturellement. M. Langlois s'est donc livré à l'instruction des femmes et filles du fort, du matin au soir, et a présenté à la sainte table pour la première communion, au bout de quinze jours, neuf personnes, au nombre desquelles se trouvaient la dame McLoughlin, la jeune dame du Dr Barclay, les veuves Kitson et Leblanc, &c.

M. Langlois est retourné au Wallamette pour remplacer M. Bolduc qui va s'établir au Cowlitz en attendant M. Demers. Pour moi, m'étant chargé de l'instruction des femmes et des enfants qui n'entendent pas le français, je leur ai montré assidûment les prières en jargon tchinouk et j'ai eu la consolation d'en voir un bon nombre, au bout de trois semaines, les réciter ainsi qu'une partie du catéchisme, d'une manière ferme, dans une langue qu'elles comprennent. Par ce moyen, la science de la prière et du catéchisme va se propager de proche en proche et même parmi les sauvages. C'est une semence qui produira en son temps; ce sera un obstacle au progrès du méthodisme. J'aurai eu peu des enfants, des adultes assez préparés pour recevoir le baptême.

Il y a encore beaucoup à faire à Vancouver parce que nous n'avions pas le temps de mettre la main à tout et de régler tout dans nos missions à ce fort. Nos pauvres Canadiens sont endurcis pour la plupart, les Iroquois encore davantage. Mais la grâce, j'espère, triomphera enfin tôt ou tard des cœurs rebelles. J'en ai l'espoir parce que ce poste est sous l'invocation du saint nom de Marie, qui ne manquera pas d'étendre sa protection puissante sur ceux qui l'habitent, et ensuite au nord et au sud, à l'est et à l'ouest,

sur tous ceux qui auront recours à cette mère de grâce et de miséricorde. C'est ici le point central, le lieu le plus exposé au danger de la séduction, celui où le vice se montre avec plus d'audace, et où la vertu fait souvent un triste naufrage. Il fallait donc à Vancouver une puissante patronne, ce sera Marie, cette Vierge pure, sainte et immaculée. Le souffle empesté du crime ne se fera plus sentir bientôt; il sera remplacé par le parfum délicieux de celle de toutes les vertus qui fut plus chère au divin cœur de Marie. Déjà elle m'a fait ressentir les effets de sa protection, lorsqu'ayant fait vœu de donner la Reine des Anges pour patronne à ce poste, si une femme en danger de mort et chargée de neuf enfants en revenait, elle en est si bien revenue en effet, qu'elle se trouvait du nombre des communiantes. C'est la dame veuve Pambrun²³². Ce fait eut lieu en 1841 dans l'automne. Gloire à Marie! Retirez-vous de ce lieu, esprits sales et ténébreux, respectez le trône et l'empire de Marie! Elle vous le commande, elle vous l'ordonne. Déjà M. Douglas m'a fait la remarque que les femmes des blancs se comportent mieux, qu'elles ne font point parler mal d'elles. De plus grands soins auront de plus grands effets par l'entremise de Marie notre mère.

Quand j'aurai mis les blancs dans l'ordre, je me tournerai du côté des pauvres sauvages des Cascades qui sont campés de l'autre côté de la rivière Colombie, à trois milles d'ici. Voilà plus d'un an que je ne les ai visités faute de temps. Encore ne leur avais-je donné que dix jours! Ils auront sans doute oublié une partie de leurs prières. Le bon chef Tamakoun s'est relâché de sa ferveur, il ne fait plus la prière. J'entends dire, hélas! qu'il renvoie sa première femme pour en prendre une plus jeune. Cependant lui et les siens ont résisté par trois fois aux sollicitations importunes du ministre Daniel Lee, des Grandes Dalles, qui, étant venu les

trouver, s'est fait moquer de lui dans le cours de l'été. Tamakoun ayant été se promener par en haut en a détaché un bon nombre de ce prétendu ministre. Dernièrement, un chef des environs des Dalles est venu ici chercher la croix et la médaille, il me demande pour aller visiter ses gens : preuve que l'influence méthodiste n'est pas forte. Les sauvages qui ont reçu de nous l'instruction deviennent autant d'apôtres qui, en parcourant le pays, y sèment le bon grain de la parole du salut, avec le secours de l'échelle catholique. Le Dr Whitman est parti cet automne pour les États, pour des intérêts secrets, sans doute, en faveur de sa mission du Walla-Walla. On dit qu'il a reçu de nouvelles injures de la part des sauvages. Quoi qu'il en soit, le jeune Pierre Kayous dont j'ai déjà parlé, lui tient tête, lui enlève des prosélytes. Il descend de temps en temps pour me voir, il prend mes avis et remonte avec un nouveau courage.

Les Tchinouks n'ont pas de visites depuis deux ans. Les Kalapuyas n'avancent à rien, et comment pourraient-ils avoir la foi, n'ayant personne pour la leur annoncer? Ceux du Cowlitz m'ont montré de bonnes dispositions. Ils m'ont écouté, lorsque j'ai eu le temps d'aller les visiter à leurs loges l'été dernier. M. Demers a toujours été absent dans la saison où ils se trouvent à la portée de la mission. Ils ont commencé à apprendre les prières. Le voisinage des blancs les gêne beaucoup là. Ceux de l'intérieur du pays viennent faire les récoltes à la ferme, plusieurs s'y pervertissent. Le gouverneur va mettre ordre à ce désordre en formant un fort pour y renfermer les serviteurs.

Les sauvages de Nesqually et de la baie Puget ont été privés de mission cette année, par l'absence de M. Demers, qu'ils ont plusieurs fois demandé, longtemps attendu et même envoyé chercher. Sialapahên est venu trois fois pour sa part. Lors de mon voyage au Cowlitz, il est venu à pied,

la cloche et l'échelle à la main. J'ai commencé à lui montrer les prières. Ne les sachant point encore au moment de mon départ pour le Wallamette, il a renvoyé celui qui l'avait accompagné pour avertir ses gens qu'il ne s'en retournerait que dans un mois et demi (vers la Toussaint). Il a donc eu le courage de me suivre, il s'est perfectionné dans ses prières; il a été témoin de nos offices, de nos cérémonies; il a vu faire la première communion. Plein de joie de tout ce qu'il a vu et entendu, il s'en retourne instruit et baptisé, pour aller travailler au salut de sa nation, en attendant que je puisse fixer un prêtre sur l'île de la croix, pour y fonder une grande mission.

Je n'ai pas encore eu le temps d'aller visiter mes sauvages de la Clackamas, toujours visités par le ministre Waller qui y a établi une petite maison près de ma grande croix. Ils m'ont fait demander de m'y rendre, c'est signe qu'ils ne m'ont pas tous abandonné. S'il en est ainsi, c'est à la vertu de la croix qu'il faudra attribuer cette victoire, vu que voilà un an passé que je ne les ai pas visités, faute de temps.

Je me propose de résider une partie de l'hiver à Vancouver, tant pour y desservir nos gens, les engagés, M. le gouverneur et les personnes du fort qui forment une assez nombreuse congrégation, que pour être à la portée des sauvages d'alentour, que je dois visiter plus ou moins suivant le besoin. Ce poste est des plus importants, c'est le point central, celui de la résidence de notre excellent gouverneur qui mérite, lui seul avant tout autre, toute notre attention et notre vive reconnaissance. Il s'y trouve plus de monde à l'office du dimanche qu'au Cowlitz. Je ne pouvais me résoudre de délaisser plus longtemps cette belle portion de notre vigne. Vu l'augmentation des missionnaires, j'ai annoncé à M. le gouverneur mon intention de dévouer plus de temps à l'administration du fort Vancouver, croyant

bien rencontrer ses intentions, puisqu'il ne cesse de nous répéter : La réforme et la conversion des blancs avant tout. Mais, ne voulant pas être à charge à la Compagnie, je lui ai exprimé mon désir et ma volonté que l'on chargeât notre pension sur le compte de la mission. Il s'y est refusé hautement, m'invitant à résider au fort aussi longtemps que je voudrais, sans crainte de gêner ni de faire marmonner qui que ce soit. M. Douglas paraît avoir les mêmes sentiments. Je me trouve donc plus à l'aise maintenant et ne me gênerai moins que jamais à cet égard. Si le conseil de la Rivière-Rouge accorde 100 £ par an aux missionnaires de la Colombie, à la recommandation de sir George Simpson, je pense que nous devons ce bienfait aux deux honorables bourgeois qui sont à la tête des affaires de la Compagnie en ce pays.

J'aurais laissé M. Langlois à la desserte de ce poste et des sauvages, comme plus jeune et plus capable pour les langues, mais n'étant pas encore assez initié dans le jargon et les usages des sauvages, et de crainte de retarder le peu de progrès qu'ils ont fait sous ma conduite, il a été résolu, après mûre considération, que je devais continuer pour le présent l'œuvre que j'avais commencée. Voilà pourquoi M. Langlois est retourné au Wallamette.

Aujourd'hui le 30 octobre, dimanche au soir, l'express est arrivé, me mettant en possession de tous les papiers qui nous viennent de nos seigneurs les évêques et de nos amis. Une lettre de M. Demers m'apprend qu'il va passer l'hiver au fort Alexandre, sur la rivière Fraser, après avoir été visiter le fort de Stuart's Lake. Partout les sauvages sont venus en foule pour voir la robe noire. Le nombre des baptêmes à son retour se montait à 280. Les sauvages du fort Alexandre devaient bâtir une grande maison de prières; déjà ils savaient faire le signe de la croix et commençaient à apprendre le Pater en leur langue. On rencontre en Calédonie

l'interminable difficulté de la diversité des langues. Cependant M. Douglas m'assure qu'il y a une langue particulière et plus généralement parlée que les autres. Les sites sont rares pour y établir des missions sur un grand plan. M. Demers a couru des dangers en montant et en descendant, les rivières étant en ces endroits aussi dangereuses que notre Colombie. Les fatigues du voyage l'ont fait beaucoup souffrir. Sa santé s'est soutenue. Cependant, il reviendra dans le mois de mai 1843, après une glorieuse victoire sur le démon, ayant sauvé des âmes, étendu le rayonnement de N.S.J.C., assuré la conquête de la Calédonie à notre mère la sainte Église catholique et fermé la porte, je l'espère, à l'hérésie dans cette partie du champ du père de famille qui nous est confié. Aidez-nous, Monseigneur, et veuillez bien engager nos appuis, nos auxiliaires, les membres de la propagation de la foi du Canada, à rendre de solennelles actions de grâces au Très-Haut pour ce nouveau bienfait, et le prier de donner une augmentation de foi et la persévérance à ces pauvres infidèles, et à nous les moyens et la force de conserver et d'augmenter les premiers avantages, en attendant que le R.P. De Smet nous amène de nouveaux lévites pour en prendre soin.

Je me réjouis de voir que ce pays va tomber, quant au spirituel, sous la direction savante et éclairée des R.P. jésuites. Voilà à quoi ont abouti les oppositions de certains individus influents de la Compagnie. J'en bénis la divine Providence. Je ne serai pas éloigné de devenir un membre de cette sainte société avec mes confrères, afin de mieux régler l'unité d'action dans le gouvernement spirituel de toutes les missions. Le R.P. De Smet va d'un autre côté presser l'adoption immédiate des plans proposés pour un avenir reculé. Oh! oui, assurément, le bon Dieu veut être connu, aimé et servi dans notre belle Colombie! *Fiat, fiat!*

Redoublez vos prières, vertueux apôtres et soldats de Jésus-Christ! Voilà ce que nous valent vos aumônes et vos prières. Quelles consolations et quelles couronnes vous attendent un jour! Pardonnez, Monseigneur, l'expression de mes sentiments, je ne puis contenir ma joie. Pourquoi en effet ne pas attribuer ce changement, cet élan vers le bien, cette régénération générale en Canada, en France, en Angleterre, à la vertu toute-puissante de cette phalange de saints des membres de la propagation de la foi, maintenant établie dans tous les pays, qui par la réunion de leurs prières font une sainte violence au ciel et en obtiennent tous les avantages et les miracles que nous voyons de nos jours?

L'absence de M. Demers va m'obliger d'aller passer quelque temps au Cowlitz avec M. Bolduc, afin de diriger ses premières démarches et de se mettre au fait de tout. Il n'en cède pas en vertu et en zèle à M. Langlois. Ces deux missionnaires sont une réquisition précieuse pour le pays. Avec leurs secours, je vais faire des changements, mettre de l'ordre dans nos affaires, tâcher de diminuer nos dépenses, renvoyer quelques-uns de nos engagés à grosse famille qui ne remplissent pas toutes nos vues et les desseins qui m'ont engagé à les prendre. Nous les remplacerons par des orphelins sauvages qui nous coûteront moins cher.

L'engagé de M. Langlois, François Bilodeau²³³, après avoir coûté 300 piastres rendu ici, à part de quelques avances en Canada, après avoir consenti à un engagement à 17 £ par année pour trois ans, veut maintenant partir le printemps prochain et s'en retourner en Canada par St. Louis. Je le regrette, il devait nous être bien utile.

Mon moulin est en opération, la chaussée est bonne, la roue a trop de pelles, on va en diminuer le nombre. Il m'a causé des frais et des troubles, mais je pense qu'il se paiera et nous fournira en outre la planche et le bois pour nos bâ-

tisses. Je vais avertir M. le curé des Cèdres, mon cher frère, que je vais lui envoyer une traite d'environ 300 £ pour le payer à même mes fonds.

M. le gouverneur McLoughlin est très flatté des faveurs de V.G. Il est toujours bon, complaisant, poli et édifiant. La mort atroce du Dr John son fils l'a beaucoup affecté. Un Iroquois paraît au fond de l'affaire : il semble qu'il y a eu projet concerté de tuer ce fils chéri du gouverneur. Ses assistants commis se trouvent compromis. Plus d'une fois ils ont volé rhum, effets, &c, ont ouvert les portes du fort pendant la nuit, ont laissé sortir et entrer contre les ordres. Le pauvre M. John écrivait qu'il n'avait de repos ni jour ni nuit, plusieurs mois auparavant, lorsqu'il y avait impossibilité de le secourir ou que les choses étaient loin d'un semblable résultat. On l'accuse de boisson, mais d'autres témoignages contredisent ce fait. Il maltraitait son monde, disent les meurtriers, mais leur mauvaise conduite n'exigeait-elle pas de la rigueur et une grande sévérité? On ne connaît pas encore toute la profondeur de ce mystère d'iniquité parce que tous les gens de son fort ont intérêt de voiler, de cacher la vérité, étant tous plus ou moins coupables. C'est vers le 25 d'avril 1842 que le meurtre a eu lieu, dans la nuit. La balle qui l'a tué a passé à travers le bas de la gorge et est sortie plus bas, dans le dos. Le pauvre John est tombé sur le coup, s'est débattu et a trépassé. Le nommé Héroux, qui passe pour le meurtrier, a couru mettre le pied sur le cou de sa victime! En faut-il davantage pour révolter le plus grand sang-froid et la sensibilité d'un père? Les malheureux sont aux fers au fort Stikin; ce territoire appartient aux Russes. C'est à Sitka que le procès et le jugement auront lieu. Voilà ce dont sont capables des hommes perdus de foi et de mœurs, si la religion ne vient répandre dans ces cœurs pervers sa bénigne influence. Au lieu donc de s'opposer au

passage des prêtres et à la prédication de l'évangile, il faudrait faciliter leurs passages et leurs courses évangéliques dans tous les postes de la Compagnie. Quant au Dr McLoughlin, on ne peut douter de ses bonnes dispositions. La religion lui doit, on peut dire, tout le bien qui s'est fait dans la Colombie. Son bras puissant ramène et soutient nos gens tous les jours. Daigne le ciel l'en récompenser abondamment.

Je laisse à MM. Langlois et Bolduc à entretenir V.G. des détails de leur voyage. Le capitaine Couch a reparu ici cette année; il me dit avoir rendu les lettres qui lui avaient été confiées. Le Dr White est de retour comme agent pour le territoire sauvage des États-Unis. Sa dame et la petite fille Carpentier viendront en bâtiment. Ses difficultés avec le ministre Lee sont terminées. Il faut qu'il y ait eu des sacrifices de quelque part, parce que le ministre se trouvait obligé de passer aux États pour régler cette affaire, si elle n'eût pas été terminée en ce pays. Le concile aura sans doute levé son excommunication. Je n'ai pas encore parlé des lettres du Dr Milner et des miennes. Le Dr White lit maintenant Cobbett, de la main du gouverneur. Le collège en question, bâti par M. Lee, est destiné, dit-on, pour l'instruction des sauvages. Mais si les jésuites viennent, il y aura du vide!

Je suis battu du mal de tête depuis une semaine. C'est peut-être un reste de cette maladie que je ressentais il y a un an et qui tendait à me faire chanceler. Cette indisposition me vient peut-être des veilles prolongées, de l'assiduité aux exercices des prières, catéchisme. C'est peut-être un commencement de fièvres tremblantes. J'en bénis le Seigneur, que sa volonté soit faite, qu'on ne pense pas à moi. On me comprend assez, le ciel s'en mêle. Il n'est pas étonnant si cette première et dernière copie de ma lettre se ressent de mon indisposition. Priez, Monseigneur, pour nos

fidèles et nos infidèles, pour les missionnaires de la Colombie, mais partout pour le plus faible et le plus nécessaire de tous, que ses faibles talents rendent incapable de remplir le haut poste auquel il a été élevé.

Agréez mes vœux bien sincères pour la santé de votre personne, daignez bénir celui qui a l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre, Miss^{re}

P.-S. Avec prière que M. le secrétaire veuille présenter à Monseigneur le coadjuteur, aux messieurs du séminaire, de la cure, &c, mes souvenirs et profonds respects.

F.N.B.

● ○ ●

À Charles-Félix Cazeau
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 50

Colombie, Fort Vancouver, le 3 novembre 1842
Saint-Nom-de-Marie²³⁴

Cher monsieur le secrétaire,

Il me reste bien peu de chose à vous dire pour le présent, après tout ce que j'ai écrit à Monseigneur de Québec et tout ce que vous ont dit MM. Langlois et Bolduc. M. Demers passe l'hiver en Calédonie, M. Langlois à Saint-Paul de Wallamette, M. Bolduc à Saint-François-Xavier du Cowlitz, et votre serviteur est à la mission du Saint-Nom de Marie pour [quel]que temps, sinon pour quelques mois. Mes chers confrères jouissent de bonne santé. Je me sens encore de la pesanteur de tête dont j'ai parlé à Monseigneur de Québec.

Voilà plus de huit jours que cela dure, malgré les remèdes du Dr Barclay. Ce bon docteur ne trouve rien que de juste et de raisonnable dans nos livres de controverse. Il assiste régulièrement à nos offices avec sa jeune dame Marie Pambrun. Il demande des nouvelles et quelques notices sur la famille Pambrun en Canada.

Votre pamphlet sur les missions est charmant, j'en ai passé un au vénérable Dr McLoughlin. Il ne l'a point renvoyé comme l'an dernier. J'en envoie un à M. Maigret, un autre à un R.P. jésuite chez les Têtes-Plates. Je regrette de vous avoir si mal servi jusqu'à présent, c'est bien mal vous payer de retour. Cependant M. Demers a dû vous rendre justice il y a un an, mais en abrégé. Ayant plus de temps, je vais tâcher de répondre plus en grand à vos questions. Je m'efforcerai de suppléer à la perte des documents livrés au capitaine Couch. En passant, et de crainte que je ne l'oublie, ayez la bonté de rappeler à monsieur mon frère le curé de m'envoyer mon cahier de musique profane, s'il existe encore. Je vous passe l'échelle catholique corrigée et augmentée, avec l'explication des marques et contremarques. Elle est rendue au point où nous nous en servons par ici. Je pense que c'est toute la perfection qu'on peut lui donner et qui lui est suffisante, afin de ne point la surcharger et embrouiller nos sauvages. Pour ceux-ci, je l'aimerais telle qu'elle est. Il en faudrait de grandes et de petites, sur bon papier. On nous en demande tous les jours. Nous n'avons pas le temps d'en faire beaucoup. Je recommande à M. Mailly²³⁵ de me la faire lithographier avec les marques qu'elle comporte pour mes sauvages. Si cela n'est point bien, écrivez-lui et arrêtez ce plan. D'ailleurs M. De Smet la trouvant fort utile l'a emportée pour la faire lithographier dans les États. Celle-ci sera plus complète. Passez-la à M. le curé des Cèdres après en avoir pris connaissance. M. Blan-

chet va être prié de me remettre tous mes argents pour payer mon moulin à scie ou pour acheter des livres en Angleterre.

Veillez bien présenter ma vénération profonde à Monseigneur le coadjuteur, mes respects aux messieurs du séminaire, de la cure, des communautés; mes souvenirs pieux et reconnaissants aux communautés pour leurs ferventes prières. Recommandez-leur encore de continuer la communion des saints en notre faveur. Ne nous oubliez pas vous-même et croyez que je ne saurais oublier celui qui fait tout pour les missions.

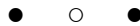
Agréez la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Renvoyez-nous toutes les lettres étrangères, après lecture faite, de M. Maigret.

J'ai ouvert la lettre le 4 novembre 1842 pour ajouter que Bilodeau, après avoir mangé à la table des missionnaires le long du voyage, après avoir pris les avances à Québec, après avoir coûté 80 £ pour son passage, après avoir consenti à rester trois ans à la mission pour 17 £ sterling, après tout cela, il veut nous laisser, s'en retourner par St. Louis! J'apprends depuis qu'il restera pour 25 £, argent du Canada et l'entretien! Cela prouve qu'il faut faire de bons marchés avant de partir. Avis pour l'avenir.

Excuses, en décachetant il a fallu une autre enveloppe. Veuillez recommander au R.P. Chazelle²³⁶ d'envoyer un prêtre américain et tous les Américains seront à nous. Le bon Dr McLoughlin me dit : Il faut des prêtres plus âgés.



À James Hargrave
BAC, C-75, vol. 10 : 2508-2510

Colombie, Saint-Paul du Wallamette, le 20 février 1843

Cher monsieur,

En accusant la réception de votre excellente lettre du 4 juillet, je dois vous remercier du don de la carte du pays que vous avez envoyée à mon frère chéri, M. le curé des Cèdres. C'est une gratification bien précieuse pour lui afin de parcourir des yeux les lieux que je parcours dans la Colombie, et bien libérale de votre part, vu combien ces cartes sont rares maintenant. En cela je reconnais le bon cœur de mon ami, je me félicite de la connaissance et de l'acquisition que j'en ai faite.

La Colombie compte deux missionnaires catholiques de plus, MM. Langlois et Bolduc, qui se sont ouvert un chemin à travers l'océan, de New York à Valparaiso, aux Îles Sandwich jusqu'à notre pays. Ils sont arrivés ici avec bonheur, pleins de santé et de bonne volonté. Ce qui nous procurera l'avantage de donner plus de temps aux engagés et aux sauvages.

Mais ceux-ci sont si gâtés par le commerce des blancs qu'il y a lieu de désespérer d'avoir quelque chance de succès. Leur inconstance est grande. Il serait bien désirable de rencontrer souvent des hommes comme vous qui se réjouissent des efforts que font les missionnaires catholiques pour évangéliser les sauvages, des hommes qui leur en ouvrent le chemin, qui leur en procurent les facilités. Le *heavy assent* que vous donnez à mes vœux et à mes observations me porte à croire que dans l'occasion vous ne manquerez pas de voter pour une si belle cause. La diffusion des connaissances

religieuses, comme vous le dites, doit suivre et accompagner le commerce. Rien de plus vrai. Cette sainte cause, le salut des âmes, doit intéresser tout chrétien qui aime son sauveur. Elle ne fait point tort au commerce, elle ne peut qu'attirer les bénédictions du ciel sur les commerçants.

Les chrétiens, dites-vous, quoique appelés de différents noms, fondent leur espérance et leur salut sur les mérites du même sauveur. Mais vos moyens d'obtenir l'application de ces mérites sont bien différents des nôtres. L'Église catholique croit à sept moyens pour obtenir l'application des mérites de notre divin Rédempteur, encore faut-il avoir des dispositions de l'âme bien particulières; tandis que l'Église d'Angleterre, celle qui se rapproche le plus de nous ou qui s'en est moins éloignée, ne croit qu'à deux ou trois. Or laquelle de ces deux doctrines Jésus-Christ a-t-il révélée? Car ce serait un blasphème d'enseigner que notre sauveur a révélé ces deux doctrines contradictoires qui enseignent plus ou moins qu'il n'a révélé. Si Jésus-Christ a enseigné sept sacrements ou moyens de grâces, la doctrine de l'Église d'Angleterre enseigne moins, elle est donc fausse. Au contraire, si la doctrine de l'Église d'Angleterre a été révélée, celle de l'Église catholique enseigne trop et plus qu'il n'a été révélé, elle est donc fausse. Vous prétendez trouver moins, nous prétendons trouver plus, pour nous appliquer les mérites du sauveur. Celle de ces deux doctrines qui est celle de Jésus-Christ, est la seule véritable sur laquelle le chrétien doit fonder son espérance et son salut.

Voilà, mon cher monsieur, quelque chose de bien sérieux, qui mérite des considérations et des recherches. Et c'est en qualité d'ami que je vous le mets sous les yeux. C'est vous qui avez donné occasion à cet argument. Je pourrais le pousser plus loin, mais je m'arrête. Votre bon esprit fera le reste. Notre vieille et ancienne doctrine sur les sept

sacrements est à présent maintenue et enseignée par le Dr Pusey²³⁷ et plusieurs autres d'Oxford. Ils ont trouvé que c'était une doctrine révélée, sans parler d'un grand nombre de points qu'ils commencent à croire comme l'Église catholique. À la voix des docteurs de l'Université d'Oxford, l'Angleterre se rapproche à grands pas du sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. Il se fait tous les jours un grand nombre de conversions. Que je me réjouirais si je vous voyais devenir un jour un de ces heureux chrétiens. Il est temps de penser que le fils de Dieu n'a pas pu révéler deux religions, non plus que deux doctrines opposées. Votre bon cœur vous fera recevoir avec plaisir ces quelques lignes d'un ami.

Maintenant, quelque chose de moins sérieux. Notre colonie du Wallamette augmente rapidement. Il nous est encore arrivé, l'automne dernier, une brigade de 105 âmes, tant Canadiens qu'Américains. Nous attendons près de 100 familles cette année.

Le Dr White est revenu triomphant, après avoir été excommunié et expulsé par sa congrégation. Le révérend M. Lee paie ses frais, lui a donné satisfaction. Il est revenu comme agent des États. Il rôde de tous côtés, prend des recensements, assemble les sauvages, fait nommer des chefs, leur promet des présents qu'un bâtiment, qui amène troupe ce printemps, doit apporter. En un mot, il se donne beaucoup de peine.

Les fondements d'Oregon City ont été jetés à la chute du Wallamette : les rues sont tirées, plus de 200 emplacements divisés. Ils se prennent avec hâte. Les Américains ont un moulin à la chute; il y aura bien vite un moulin à farine.

Les habitants de la Rivière-Rouge ont abandonné les terres de Nesqually pour en prendre d'autres au sud de la Colombie.

Chamberland²³⁸ et Dobin²³⁹, qui ont dû passer par York Factory, sont revenus l'automne dernier retrouver leurs femmes et leurs enfants.

Six personnes, deux sauvages, deux Américains et deux jeunes demoiselles ont sauté la chute du Wallamette dans un canot chargé, par accident. Aucun d'eux n'a été retrouvé. Du nombre se trouvent M. Rogers, sa dame, la petite sœur de cette dame, filles du révérend M. Leslie parti depuis trois mois pour les États avec sa seconde fille.

Les ministres Kone²⁴⁰ et Dr Richmond²⁴¹ ont abandonné leur poste; l'un était au fort George, l'autre à Nesqualy. Les sauvages ont fait brûler la maison de ce dernier et le moulin du Dr Whitman, parti précédemment pour les États. Voilà ce qu'il y a de plus important.

Vos amis de la Compagnie vous diront ce qui vous concerne. Il ne me reste plus qu'à former des vœux pour votre prospérité et votre bonheur temporel et spirituel, et de me souscrire avec estime et considération.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Mission de la Colombie

RMDQ N° 6, juillet 1845, p. 24-36

Dans une lettre du 8 mars 1843 à Mgr l'évêque de Québec, M. Blanchet, chef de la mission, reprend ce qu'il a omis de dire dans ses lettres précédentes, et informe Sa Grandeur de ce qui s'est passé de plus important depuis, afin de lui donner une idée générale des travaux des missionnaires à la Colombie.

Je commence mon rapport, dit le zélé missionnaire, par les sauvages nommés *Kalapuyas* qui résident sur les rives de la rivière Walamette ou dans les plaines.

Ils sont peu nombreux et vivent errants et vagabonds. Chaque année, au commencement de l'hiver, ils se rapprochent des blancs. Les fièvres et la misère les déciment tour à tour. Ils ne croient pas à l'existence de Dieu. Ils s'éloignent autant de nous que des ministres. Leur indifférence et leur froideur sont toujours les mêmes. Leur langage diffère de celui des Indiens de la Colombie. Ce langage est parlé jusqu'au fort bâti à la source de la rivière *Umpqua*, au sud, où les sauvages sont plus nombreux, mieux disposés, et où l'on établira certainement une mission à l'arrivée des RR. PP. jésuites. Cette mission pourra s'ouvrir une communication avec les peuplades qui vivent le long de la mer. Je n'ai pas encore eu le temps de courir après les brebis égarées de la tribu dont je parle ici; j'ai seulement visité ses malades et ses mourants.

Des Kalapuyas, M. Blanchet passe aux *sauvages de la chute*, sur le Walamette.

Parti, dit-il, le 20 avril pour me rendre à la chute, je fus assez mal reçu par le chef Wesamus. Il était malade et de mauvaise humeur. Au bout d'un mois, les chiens ou les loups l'avaient étranglé. J'étais accompagné, dans cette course, d'un vieil Iroquois qui me servait. J'avais ma chapelle dans ma tente et je tenais l'échelle catholique constamment exposée à tous les yeux. Toutes les nuits, je couchais au pied de l'autel; j'enseignais, le jour, hors de ma tente. Le chef, un jour, se fâcha à l'instruction du soir; il s'était trouvé choqué des reproches de paresse et de négligence que je faisais à tous en général, en les menaçant de la colère du grand maître. Il se retira tout en colère et me renvoya, un instant après, la croix pectorale, le chapelet et le

pavillon (du dimanche) que je lui avais donnés. Heureusement sa conduite ne fut point approuvée; mais elle ne laissa point toutefois de ralentir le peu de zèle des autres qui craignaient de lui déplaire. Il me fallut user de plusieurs moyens pour détourner ce mauvais effet. J'allais visiter les autres loges, je faisais de petits présents, je laissais entrevoir les suites de la colère du chef; je le plaignais. Il commença à craindre : son rang, son influence étaient en danger. Il vint s'humilier, attribuant à sa tête et non à son cœur, ce qu'il avait fait. Je lui rendis enfin mes bonnes grâces, avec la croix, le chapelet et le pavillon, et il devint plus assidu et plus zélé que jamais. J'ai le chagrin de dire que cette mission donnée aux sauvages de la chute, et qui dura quinze jours, offrit peu de consolation. Le commerce qui commence à s'ouvrir, l'établissement des Américains sur les bords de la chute me font désespérer de ramener à Dieu ce camp de sauvages. La dissipation, la tiédeur, la démoralisation ne pourront qu'augmenter tous les ans.

Sauvages de la rivière Clackamas. Depuis mon rapport de mars, en 1842, je n'ai pu rien faire pour les sauvages de la Clackamas : ils ont été livrés à eux-mêmes tout ce temps. Une maison a été commencée par le ministre Waller à quelques pas de ma grande croix; mais elle n'a pas été achevée. On dit que ce ministre a cessé de visiter les sauvages de cette place, découragé par l'indifférence des miens et des siens. Toutefois cette peuplade ne m'a pas tout à fait abandonné : plusieurs de ceux qui la composent vinrent me visiter plusieurs fois, lors de ma mission à la chute.

Les *Clackamasiens* vont se trouver bientôt à la porte de la ville de l'Oregon, qui se bâtit sur la rive droite de la chute du Walamette. Que vont devenir ces peuples? Ils m'échapperont sans doute, s'ils ne consentent à suivre les PP. jé-

suites qui vont nous venir, sur le terrain d'une mission sauvage, à quelque distance des lieux de commerce.

Sauvages des Cascades, sur la rivière Colombie. Mes occupations incessantes m'ont aussi empêché d'aller visiter, durant l'été, les sauvages des Cascades. Ce que je leur avais montré en dix jours, en 1841, il ne fallait pas un an pour l'oublier. Le ministre Daniel Lee des Grandes Dalles a voulu les débaucher, en leur disant que je les avais abandonnés; ils ont rejeté ses offres. Venant, tous les automnes, se camper sur la rive opposée du fort Vancouver, je les ai rencontrés de nouveau dans le cours de la mission faite à ce fort. J'avais même partagé mon temps de manière à donner la matinée aux femmes et aux enfants de Vancouver, et l'après-midi aux sauvages. Ce plan a tenu quelques semaines.

Après quelques autres détails, M. Blanchet déplore la chute d'un chef zélé et instruit qui l'aidait beaucoup dans son pénible ministère, de sorte que le fruit de la mission, déjà si traversée par des épreuves de tout genre, ne dut être que bien faible et peu propre à consoler le missionnaire. En terminant cet article, M. Blanchet fait cette réflexion :

Tant que ces sauvages ne seront point réunis dans une grande mission, pour y apprendre l'agriculture, et se procurer les choses nécessaires à la vie, sous la direction de quelques missionnaires, ils n'apprendront rien, ou perdront bien vite de vue les vérités saintes qu'ils auront apprises.

M. Blanchet passe ensuite à la mission du fort Vancouver.

Depuis longtemps, dit-il, nous ne faisons que passer à la hâte au fort Vancouver. Les instructions y étaient données de même, sans être suivies. Les engagés se plaignaient, ainsi que les dames catholiques du fort, de n'être point desservis. L'arrivée de deux missionnaires me permettant de remédier à ces plaintes, je me rendis à ce poste, le 7 octobre, accom-

pagné de M. Langlois qui se chargea de la partie française du catéchisme. Au bout de trois semaines d'un travail assidu, les dames, au nombre de sept, et deux autres personnes furent reçues à la première communion, qui se fit le dimanche avec éclat dans la chapelle, en présence d'un grand concours de blancs et de sauvages. M. Langlois y prêcha; cette cérémonie si touchante, vue pour la première fois à Vancouver, dut faire impression. Elle se renouvela à Noël. On vit alors faire aussi leur première communion deux métis du lac Supérieur, engagés de la Compagnie, deux autres du pays, ainsi qu'un nommé John Henley, nouveau converti, autrefois de Montréal.

Ayant réformé les prières en jargon tchinouk, ayant même entrepris et achevé de traduire l'explication du symbole et des sacrements, je me livrai à l'instruction des femmes et des enfants du village sauvage qui n'entendaient point le français. Après trois ou quatre semaines de répétition, du matin au soir, une quinzaine furent capables de faire le signe de la croix et de réciter les premières prières du chrétien. Cette récitation qui se faisait à haute voix formait une espèce de musique assez harmonieuse, à la façon des sauvages qui, dans leur chant, font bien souvent les accords des notes *fa, la, ut*, ou de *la, ut, mi*. La réunion de tant de voix avait quelque chose de grave et de sublime. Plus d'une fois les messieurs du fort s'arrêtèrent à la porte, ou en dehors de la maison, pour jouir du charme de cette harmonie. Le goût pour les exercices de la prière commença à se faire remarquer parmi les femmes et les enfants, qui ne savaient auparavant que boire et manger.

La diversité des langues que l'on rencontre à Vancouver, rendez-vous de plusieurs nations, la difficulté de les apprendre, et par-dessus tout le manque de temps m'ont en-

gagé à me servir du jargon qui est entendu et parlé presque partout. Je tranche par là bien des difficultés.

Il me fut impossible de pousser plus loin mes instructions aux femmes et aux enfants du village, mes occupations étant trop multipliées. Je ne pouvais me débarrasser de mille soins qui m'attachaient à Vancouver.

Pendant ma mission à ce poste, je fus tout le temps l'objet des égards et de la politesse exquise de M. le gouverneur McLoughlin. Il ne voulut jamais, ainsi que M. Douglas, entendre parler de pension. Ce fut encore dans le même temps que je reçus du premier une note officielle, m'informant qu'il avait reçu l'ordre de placer 100 £ sterling au crédit de notre mission, en reconnaissance, disait-il, des services éminents que les missionnaires catholiques rendent au peuple de ce pays. À part cette gratification à laquelle le Dr McLoughlin a eu tant de part, l'on voit encore figurer à son nom la somme de 26 £ sur la liste de nos crédits.

Il est beau de voir, dans les diverses relations de nos missionnaires, le concours généreux et constant que leur prêtent les chefs de la célèbre Compagnie, qui exploite au profit du commerce ces mêmes contrées que des hommes apostoliques exploitent au profit des âmes. Ce que M. Blanchet dit ici, à cet égard, en est une preuve nouvelle; et un hommage commun est dû, nous pensons, à ces chefs bienveillants et éclairés, qui semblent si bien comprendre et faire aller de pair l'intérêt du temps et l'intérêt des mœurs et du salut des âmes.

Reprenant les détails de ses travaux parmi les peuplades de Vancouver, M. Blanchet ajoute :

N'ayant point le temps de visiter les loges d'alentour, deux femmes chrétiennes furent chargées du soin d'y réunir les enfants sauvages, pour les présenter au baptême. À la fin

de la mission, je comptais 76 baptêmes, dont 55 d'enfants d'infidèles, 9 mariages et 15 baptêmes d'enfants de fidèles.

Quant au village des engagés, le désordre y régnait avec effronterie. Cependant bientôt la crainte de Dieu et de ses jugements, les bons principes, grâce à la protection de Marie, patronne de la chapelle, commencèrent à l'emporter. Les liaisons criminelles furent rompues ou changées en alliances saintes.

M. McLoughlin, catholique de cœur et d'action depuis longtemps, comme on sait, après avoir fait sa profession de foi, après avoir ajouté aux jeûnes obligés du chrétien ceux de tous les jours de l'avent, afin de se mieux préparer à la sainte communion, s'approcha, pour la première fois, à la messe de minuit, de la table du Seigneur, à la tête de 38 autres personnes. Ce jour fut un jour glorieux pour notre sainte religion. Les exemples de ferveur et de piété de ce grand homme, le patriarche de la Colombie, ses connaissances en fait de religion ont déjà produit d'heureux fruits parmi les bourgeois et employés du fort. Il a toujours été notre protecteur, le père des orphelins et des affligés. C'est à lui que l'on doit l'établissement d'une colonie au Walamette; c'est encore à lui qu'est due l'entrée des prêtres dans le pays. Ces bienfaits ne seront pas les derniers que son zèle et son bon cœur nous préparent. Il vient de fonder une ville à la chute du Walamette, la ville d'Oregon; les rues en sont tirées, les emplacements divisés; ils se prennent à l'envi. Qui pourra dire ce qui est réservé à l'Église catholique dans ce lieu qui va devenir le centre du commerce et de la civilisation!

Après Vancouver vient la mission de Saint-François-Xavier du Cowlitz.

Je me rendis au Cowlitz, dit M. Blanchet, le 18 août, après avoir passé quelques jours auparavant à Vancouver.

Les habitants se montrèrent satisfaits et assistèrent fréquemment aux offices sur la semaine. Les femmes et les enfants furent instruits, mais ne firent point la première communion. La nouvelle chapelle, non achevée, se terminera bientôt, grâce encore au Dr McLoughlin qui a promis de procurer les matériaux nécessaires.

Les sauvages du Cowlitz se trouvaient rassemblés près du territoire de la mission et dans un autre camp. Ce que je pus dérober de mon temps leur fut donné. Ils m'écoutèrent à différentes reprises avec assez d'attention. Les enfants se plaçaient auprès de moi, les grandes personnes un peu plus loin, autour de l'échelle catholique. Un enfant de 3 à 4 ans, voulant se retirer, me demanda un jour avec sa naïveté naturelle : « As-tu fini? » Je baptisai au milieu d'eux une douzaine d'enfants. Il me paraît bien clair que si on pouvait les rassembler et passer quelque temps avec eux, on réussirait à les gagner à Dieu. Mais il n'y a qu'en été que le missionnaire pourrait les instruire; et c'est précisément le temps qu'il est forcé de s'absenter de cette mission.

Les habitants du Cowlitz ne sont qu'au nombre de 13, et malheureusement les employés à la ferme de la Compagnie ne se montrent pas tous exemplaires. De sorte que, à part toutes les autres difficultés, il devient presque impossible de réussir auprès des sauvages, quand souvent on les voit entraînés dans le vice par ceux-là-mêmes qui devraient au contraire ne leur donner que des exemples de vertu.

Ce que M. Blanchet dit ensuite, confirme une fois de plus une vérité bien connue. C'est que les vrais ministres de l'évangile ne cèdent jamais devant les difficultés. Les persécutions, le martyre même les trouvent toujours à leur poste. Il n'en est pas ainsi des apôtres d'un évangile tout humain. S'ils n'ont pas avec eux, dans les déserts ou au sein des forêts sauvages, l'aise et le confort de notre vie sociale; ou

bien s'ils ne rencontrent point dans ceux qu'ils évangélisent les dispositions des peuples policés, rarement ils trouvent dans leur zèle, fût-il aussi ardent que sincère, des motifs suffisants de persévérer dans les pénibles travaux du missionnaire.

C'est ici le lieu, dit M. Blanchet, de dire que le docteur et ministre, établi, depuis plus de deux ans, à *Nesqualy*, a laissé son poste, l'automne dernier, pour retourner aux États-Unis. Sa maison était un petit palais. On nous a dit que, peu de temps après son départ, les sauvages y avaient mis le feu.

M. Blanchet parle ensuite d'une nouvelle tribu, celle des Tlatsaps. Cette tribu, dit-il, se trouve en bas du fort George, à l'embouchure de la rivière Colombie. Une mission méthodiste, établie là depuis deux ans, possédait deux ministres. L'un d'eux, M. K., s'est découragé comme les autres, et est parti l'automne dernier pour les îles Sandwich; et voilà que M. T., suivant l'exemple de son confrère, se dispose aussi à fuir du champ de bataille. Ils n'ont rien fait parmi les sauvages. L'agent du gouvernement américain a été s'en assurer depuis peu. Deux bâtiments américains, arrivés ici le printemps dernier, ont malheureusement apporté de la boisson aux sauvages : ce qui a été cause de bien des désordres, et même, dit-on, de quelques meurtres.

À la mission des Tlatsaps succède, dans l'ordre du rapport de M. Blanchet, celle du fort Walla-Walla.

La nation des *Kayous*, dit le missionnaire, la plus riche de toutes les nations sauvages d'alentour, se trouve divisée entre le ministre Whitman et un jeune sauvage nommé Pierre, qui a été instruit à notre mission de Walamette. Au mois d'avril 1842, celui-ci vint à la chute du Walamette et n'en partit qu'après avoir pris de nouvelles forces et puisé de nouvelles connaissances. Il baptisa les enfants et les adultes en danger de mort, et fait la prière tous les jours de

la semaine, ainsi que celle des dimanches. Ce jeune homme, qui a le zèle d'un missionnaire, est parvenu à retirer quelques-uns des siens de la prière du ministre. Il ne manque pas de faire mettre des croix sur la tombe de ceux qui meurent après avoir été baptisés.

La mission de Saint-Paul du Walamette est sous la direction de M. Langlois, qui travaille avec zèle à conduire dans la voie étroite du salut les âmes confiées à ses soins, instruisant à la messe et aux vêpres. La résidence habituelle d'un missionnaire au milieu de cette population va opérer un bien immense. Tout sera plus suivi et mieux réglé que par le passé. Les femmes et les enfants, commençant à parler le français passablement, seront plus en état de profiter des instructions.

La population augmente rapidement; déjà elle se monte à 96 familles, donnant 360 âmes; celle du Cowlitz est de 13 familles, donnant 60 âmes. Le nombre des baptêmes dans toute la Colombie (le Cowlitz excepté) est cette année de 572, celui des mariages de 24. La Calédonie seule, au mois de décembre, donne le chiffre de 394 baptêmes qui, ajouté à celui de décembre forme 502 pour les sauvages qui se marient aux blancs. La société de tempérance est établie depuis le mois de janvier; elle a rencontré beaucoup d'obstacles qui commencent maintenant à tomber d'eux-mêmes.

Tant de sacrifices faits par nos compatriotes, pour planter la foi dans ces contrées lointaines et l'y maintenir, ne manqueront pas de toucher les cœurs.

Après avoir travaillé à élever des temples au Seigneur dans les cœurs, nous allons nous disposer à lui bâtir un temple matériel, l'année prochaine. Nous bâtirons aussi, en plusieurs autres lieux, ménageant, du reste, nos argents, autant que possible, pour de pieux objets.

M. Bolduc, ayant passé l'hiver au Cowlitz, a demandé à passer dans la baie de Puget et sur l'île de Vancouver. Les messieurs de l'honorable Compagnie ont accordé un passage gratis à ce zélé missionnaire. Il visitera tous les postes du nord qui sont sur la mer; il examinera quel site conviendra le mieux pour l'établissement d'une mission pour les sauvages. Cet avantage précieux, nous le devons, comme bien d'autres, à la généreuse et bienveillante attention qu'ont pour nous et pour les intérêts de notre mission MM. McLoughlin et Douglas. Que le ciel les récompense d'une conduite si digne de toute notre reconnaissance et de nos éloges!

Les dernières paroles du pieux et infatigable missionnaire sont l'expression de sentiments d'humilité et de reconnaissance.

Le rapport que je vous présente, Monseigneur, dit-il, est bien éloigné, sans doute, de pouvoir remplir votre attente, de combler les désirs et les vœux que votre zèle forme constamment pour le salut des peuples de ce pays. Il est bien loin de payer de retour la fervente charité, les ardentes prières et les aumônes abondantes que nos chers compatriotes font en faveur de la mission de la Colombie. Si le succès ne répond pas à tant de sacrifices et de prières, il faut, Monseigneur, en attribuer la cause à l'incapacité, en tout genre, de celui que Votre Grandeur a bien voulu cependant établir chef de ces importantes missions. Veuillez donc mettre à sa place un homme selon le cœur de Dieu, dont toutes les démarches seront suivies d'abondantes bénédictions.

Mes dignes collaborateurs se joignent à moi pour offrir à Votre Grandeur, à M. le président du Conseil, et aux membres du comité de l'association de la propagation de la foi, nos remerciements bien sincères pour le généreux par-

tage qui nous a été fait à votre recommandation. Nous avons plus que jamais besoin du secours des prières des fidèles; le démon dispute le terrain pas à pas; souvent il parvient à reprendre ce que nous lui avons arraché; et alors il faut recommencer le combat. Soutenez, Monseigneur, vos faibles missionnaires; élevez sans cesse les mains au ciel pour le succès de leurs travaux.

Enfin, daignez agréer, Monseigneur, l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

F.N. Blanchet, ptre miss.

● ○ ●

À Charles-Félix Cazeau
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 58

Saint-Paul du Wallamette, le 10 mars 1843

Cher monsieur le secrétaire,

Je vous remercie mille fois pour la part que vous avez à l'envoi des vaillants missionnaires MM. Langlois et Bolduc qui me présentèrent, le 17 septembre 1842, à 4 h p.m., le samedi, au Wallamette, votre lettre du 30 octobre 1841. L'express de l'automne m'apporta celle du 10 avril suivant, le 31 octobre 1842. Je réponds à quelques-uns des articles de vos deux lettres sans autre préambule.

Le Dr White est revenu l'automne dernier avec une caravane composée de 105 âmes. Il est agent du gouvernement américain, il a gagné sa cause. Jason Lee devait s'en retourner aux États s'il ne voulait pas s'arranger; il s'y est refusé d'abord, il a voulu partir, demandant au docteur à le suivre. Le consentement du docteur l'a embarrassé, il a pris

arrangement qui consistait en partie à lui payer un dédommagement. Le docteur attend sa famille ce printemps dans un bâtiment chargé de troupes. Il rôde de tous côtés, visite les sauvages, promet de la part du gouvernement égalité de droits entre les catholiques et les protestants, 640 arpents ou un mille carré à chaque individu de 18 ans, six milles carrés à chaque mission pour les écoles, &c.

Le capitaine Couch est revenu, il m'a assuré avoir envoyé les lettres; peut-être le docteur ne les lui a jamais remises. La perte n'est pas grande, le rapport suivant renfermait ce qu'il y avait d'important.

Il ne se trouve pas ici 10 calices mais 6; ciboires 3, porte-Dieu 3, ostensor 1. J'ai déjà annoncé l'arrivée des sept caisses, le tout en bon ordre. M. Mailly y a joint une petite caisse de livres consistant en Bibles de Douai, Nouveaux Testaments en français, livres de controverse, *Journée du chrétien, Pensez-y bien*, &c.

Le garçon de M. Langlois, après avoir coûté plus de 80 £, s'en retourne l'automne prochain dans un bâtiment américain. Avis de mieux faire ses marchés. M. Demers a répondu, l'an dernier, à vos questions sur le pays. Je devais y mettre la main cette année. M. Bolduc à qui je les ai demandées m'a répondu qu'il allait le faire lui-même, en copiant le mémoire dont M. Demers avait envoyé un abrégé. J'ai non seulement envoyé l'état des baptêmes, mariages et coetera, de 1839 et 1840, mais de plus celui des années suivantes. Je puis cependant vous en rafraîchir la mémoire si vous le désirez.

*État des bapt. mar. sépult. communions à la Colombie*²⁴²

	B	M	S	Comm.	
Envoyés en mars	1839	309	60	9	-
	1840	204	35	14	0
	1841	510	12	11	60
	1842	965	13	21	115
	1843	578	24	16	160
Encore	1843	57	4	12	-
Baptêmes d'adultes	20				

Je me permettrai de mentionner ici, pour satisfaire une louable curiosité, le nombre de 27 bêtes à cornes au Wallamette, dont 11 vaches, 6 génisses, 5 paires de bœufs, 4 moutons, 14 chevaux, 6 juments, 4 poulains, 25 cochons petits et gros, de l'automne et de deux ans. La récolte de 1842 a pu donner 400 minots de blé, 100 minots de pois.

La mission du Cowlitz possédait en 1842 : 6 vaches, 1 génisse, 6 bœufs petits et gros, 4 juments, 7 chevaux, 32 cochons. La récolte, je n'en connais pas le montant, peut-être 300 ou 400 minots de blé, 150 de pois, 200 d'avoine.

La mission du Cowlitz a un fermier à 30 £ par an; il est nourri, lui et sa famille. Elle a de plus un engagé à 17 £, il a soin de la maison du missionnaire; il est marié, il est sans enfants. La mission entretient de plus le vieux Thomas qui est baptisé et un petit sauvage orphelin. Voilà tout pour ce poste.

Celle du Wallamette a mis de côté et renvoyé cinq engagés qui ne remplissaient point mon attente, celle de gagner leurs gages et de nous avancer dans nos bâtisses; ils n'ont point fini leur année. Le Dr McLoughlin lui-même, qui m'avait encouragé à suivre ce plan, a été trompé dans son attente. La mission ne possède plus qu'un engagé, le garçon de M. Langlois. Il a consenti à 17 £ d'abord et en a été mé-

content. M. Langlois lui donne 25 £ et son entretien, ce qui peut monter haut. Il n'est pas encore satisfait, il va partir cet automne pour le Canada, après avoir coûté plus de 80 £ pour son passage ici. Les missionnaires ont payé 30 £ à la Compagnie pour le passage d'Oahu à Vancouver, y compris le passage du garçon. Cette mission entretient trois orphelins métis, deux jeunes sauvages, qui tous se rendent utiles après les chevaux, les vaches, à la grange, à la charrue, à la herse, &c. Elle paye aussi quelques sauvages qui travaillent de temps à autre. Il y a ici 60 minots de blé en terre, il y en a 76 au Cowlitz. J'oubliais le vieux Laurent, Iroquois, qui a femme et trois enfants. La mission l'entretient. Il n'y a plus que douze personnes à Saint-Paul à charge à la mission et onze au Cowlitz.

Vous avez sans doute entendu parler du moulin à scie de la mission au Wallamette. Il marche depuis le mois de septembre 1842, la chaussée a résisté à la violence et au montage des eaux. Nous aurons du bois pour l'église, les collèges, les écoles, les couvents et pour les R.P. jésuites, s'ils se bâtissent à la proximité. J'en vends aux habitants. Les planches sont à 100 francs les 1000 pieds ou à 2 sous le pied. Tout compté, le moulin monte à 500 £ par l'aide des habitants. J'ai donné aux entrepreneurs 150 £, à Vancouver 87 £, pour fer, &c, et 25 £ pour une pointe de bois de sciage. M. le curé des Cèdres est chargé de payer ces sommes au montant de 262 £. Le moulin emploie quatre Owwhyhus, deux Canadiens et un métis. Les gages d'Augustin Rochon sont de 45 £; celles de l'autre Canadien, de 17 £; celles du métis seront d'environ 25 £. Celles des Owwhyhus sont à 17 £ payés dans le pays. Le moulin paiera ses frais et donnera du bois à notre besoin. C'est du tremble, il le fallait. Je serai blâmé, mais M. De Smet m'a encouragé. Les Américains nous auraient dévorés ou même refusés. Ils n'en ven-

dent pas encore depuis deux ans que leur moulin marche. Je ne regrette pas encore mon trouble et mon argent. M. Langlois voulait en vendre la moitié à un Américain qui, moyennant la moitié de 400 piastres, aurait ses affaires et les nôtres. J'y avais consenti avec peine, redoutant l'inconstance, les marchés, les trafics, le trouble dans lequel cet homme pouvait nous entraîner. M. Langlois a cru pouvoir demander 900 \$ pour la moitié; il a été refusé, par la permission de Dieu, je pense. Maintenant, j'attends les Pères jésuites pour me décider. Je n'aime pas plus le trouble des affaires temporelles que mon cher confrère, mais il a fallu, il faut s'y mettre ici pour tâcher de faire avancer les choses, pour retirer nos habitants des rapprochements avec les méthodistes. Si nous ménageons du côté des serviteurs, nous dépenserons beaucoup pour les bâtisses, si nous trouvons des ouvriers à la main et à composition raisonnable. Un Américain ici se croit aux États, en hiver c'est deux dollars, et trois en été par jour; 1000 piastres pour une bâtisse de 60 x 30 pieds de poteau, le bois rendu sur la place; 250 \$ pour une petite maison de 20 x 15, de 15 pieds de haut. Je vais faire commencer une maison à Vancouver, une autre sur un lot de la ville d'Oregon, et sans doute au Wallamette, pour recevoir les religieuses.

M. Langlois fera l'école au Wallamette ou à Vancouver, si cela devient à propos. Il demande livres classiques, cartes, globes, morceaux de dessin et crayons, grammaires et autres livres des Frères de la Doctrine chrétienne; cahiers de géographie, de belles-lettres, &c, fables. Encourager le passage de quelques personnes bien dévouées et décidées comme maître d'école, soit comme ouvrier, soit comme conducteur des enfants, à la culture et surtout des fermiers engagés pour cinq à six ans, aux conditions ordinaires, avec la grandeur désirée de terre à cultiver, ou payés tant par an, ayant

terre à renclorre et à labourer, bâtisses à faire, &c. Des abeilles, quand possible sera.

Voilà, cher monsieur, de quoi vous amuser et vous troubler joliment. Si encore je pouvais pour ma part vous payer et vous récompenser au centuple pour toutes les peines et toutes les bontés que vous avez pour nous. Mais hélas! peines et troubles pour nous à Québec; peines et troubles encore après nous là-bas, je veux dire la correction, la rédaction des rapports si imparfaits que vous recevez de ma main inhabile. Pardon pour tant de croix, ayez [pitié] des pauvres missionnaires, priez pour eux surtout au saint autel. Soyez assuré des sentiments de reconnaissance et d'attachement, de considération et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Présentez mes assurances de respect et d'attachement aux vénérables messieurs du séminaire, de la cure et des communautés, &c.

Veillez bien me renvoyer toutes les lettres des missionnaires étrangers à mon adresse, afin que je puisse les conserver avec les autres.

Indult à renouveler

1. Indult permettant de dispenser de l'empêchement de crime *in matrimoniis contrahendis, utroque contrahentium machinante*, mais dans les cas occultes seulement; expiré le 1^{er} juin 1839.

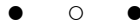
2. Indult permettant d'appliquer des indulgences aux chapelets, croix, médailles, &c; expiré le 23 juin 1842.

3. Indult en vingt articles; expirera le 1^{er} juin 1844.

4. Indult permettant de dispenser de l'empêchement de crime *utroque contrahentium machinante*, même dans quelques cas publics, mais seulement *pro matrimoniis jam contractis*; il expirera le 23 juin 1843.

5. Indult en 29 articles : il expire le 1^{er} juin 1844...

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu jusqu'à présent le temps de prendre copie de tout ce qui est envoyé d'officiel à Québec, surtout des rapports, afin de faire entrer tout cela dans un livre ici. Pour cela, il faudrait me le renvoyer à moins que, y ayant mis la main, vous en fassiez usage vous-même. Mais au moins une copie, s'il vous plaît, de ma représentation à sir George.



À Sa Grandeur
Monseigneur le coadjuteur
Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 60

Vancouver, le 21 mars 1843

Monseigneur,

La discorde règne parmi les sauvages d'alentour. Tout l'hiver il y a eu des courses de chevaux. Les meilleurs coursiers bien souvent étaient trouvés morts le matin, après avoir été frappés à coups de couteau. Cette scène ayant été renouvelée cette semaine, et deux chevaux ayant été trouvés morts le matin, un esclave dont le maître était soupçonné a reçu un coup de fusil à plombs dans les cuisses. Peut-être en reviendra-t-il. Aujourd'hui, c'est bien pire : une femme a reçu un coup de feu de deux balles qui l'ont traversée d'outre en outre; aussi est-elle morte sur-le-champ.

J'apprends que le meurtrier avait perdu un enfant et qu'il soupçonnait cette femme de l'avoir fait mourir par ses médecines. C'est entre gens de la même nation. C'est tout auprès du fort. Le meurtrier s'est caché, on ne peut mettre la main sur lui. Triste jour! Voilà où en sont presque tous les sauvages. Qu'il me hâte de voir les Pères jésuites venir prendre soin de ces pauvres aveugles!

Je suis heureux et au comble de la joie de pouvoir vous annoncer, si vous ne l'avez su plus tôt, l'arrivée des deux missionnaires qui ont été si longtemps l'objet de notre inquiétude et de votre grande sollicitude. Les voilà depuis le 17 septembre 1842 entrés dans le champ de bataille. Ils sont jeunes, pleins de feu, de zèle, de ferveur et de bonne volonté. M. Bolduc, ne trouvant plus d'aliment à son zèle au Cowlitz, a obtenu de passer dans la baie Puget où il établira une mission sauvage. M. Langlois lui envie cette gloire, mais il est fort utile à Saint-Paul. Pour moi, j'aurai à rôder ici et là suivant le besoin. M. Demers, je pense, consentira à retourner dans la Nouvelle Calédonie où il fait des fruits admirables. Les sauvages de ces lieux-là ne ressemblent pas à ceux d'ici.

Vos lettres du 1^{er} septembre 1841 et du 7 avril 1842 sont bien intéressantes et propres à soutenir ma faiblesse. Ce qu'elles m'annoncent des propositions faites et acceptées à Rome, ce que le ciel préparait là lorsque, sans le savoir, nous prenions ici les mesures et les plans d'obtenir que ce que M. De Smet trouvera préparé, tout cela prouve le soin de la Providence pour ce pays.

Il me reste peu à dire après ce que j'ai dit dans le rapport adressé à Sa Grandeur Monseigneur de Québec. Nous n'avancons guère, nous ne faisons que prendre un peu de force. La chapelle du Cowlitz n'est pas achevée, elle s'achèvera l'été prochain. M. Bolduc, avec l'aide du fermier Guil-

bault, a fort bien arrangé le dedans de la maison de la mission, qui a 30 sur 20. M. Langlois alla la visiter au commencement de février. Il eut à endurer la pluie, la neige et le froid durant son voyage. La rivière du Wallamette se gonfle tellement par la fonte de la neige et par l'abondance de la pluie, qu'il s'éleva de 10 à 15 pieds plus haut que l'année dernière où il avait monté 20 pieds. Aussi les prairies basses étaient inondées, il n'y avait plus d'apparence de chute à la chute du Wallamette. Jamais de 30 ans les habitants les plus anciens n'avaient vu un déluge semblable. Eh bien! ce fut dans ce gonflement des eaux que M. Langlois osa laisser Vancouver. Il [mit] trois jours à monter à la chute, courant un danger continuel, obligé de se tenir arrêté aux branches pour laisser remplir les tourniquets que l'on rencontre au détour des pointes et des rochers. C'est par une protection spéciale qu'il a pu s'en sauver.

Dans son voyage au Cowlitz, M. Langlois avait obtenu six quarts de saumon et une scie pour le moulin à scie. Il avait communiqué au docteur le dessein de vendre la moitié de notre moulin à scie à un Américain très adroit et ingénieux. Il aurait conduit, vendu, réglé lui seul toutes les affaires, pour la somme de 200 \$ quant à notre part. Il aurait eu la moitié du profit et aurait bâti un moulin à farine à moitié avec nous. J'y avais consenti avec peine, je craignais que l'inconstance de cet homme, le désir continuel de faire marchés nouveaux, &c, nous auraient entraînés dans de mauvaises affaires. J'aurais voulu attendre l'arrivée du R.P. De Smet afin de délibérer alors sur ce qu'il faudrait faire du moulin. Nous étions convenus de lui rendre réponse et qu'il aurait pour 800 \$ la moitié de notre moulin, au lieu de 500 \$ qu'il offrait. Un jour, M. Langlois crut qu'on devait demander 900 \$; j'y consentis encore. La proposition faite a été refusée. Je regarde cela comme une permission du ciel.

Eh bien! il s'agissait de cette affaire, le docteur était opposé à cet arrangement, soit par politique ou par intérêt pour nous. M. Langlois soutenait que ce plan était bon et renversait les raisons du docteur. Si bien qu'à son retour du Cowlitz, le docteur lui annonça qu'il n'y avait point de saumon ni de scie pour nous. Dans le même temps, M. Douglas et le docteur donnèrent beaucoup de raisons pour détourner M. Bolduc du plan qu'il avait d'aller sur l'Île Vancouver avec la brigade qui va y bâtir un fort. Tout cela est raccommode à présent. Depuis mon arrivée, j'ai eu scie et poisson; M. Bolduc avait obtenu le passage désiré. Le docteur me dit que c'est M. Demers qui l'a accordé; soit politique ou non, il me dit qu'il craint de nous voir aller seul vivre dans la baie Puget, que M. Demers y avait couru du danger. M. Langlois attribue la conduite du docteur à une politique continuelle, fine et raffinée, qu'il faut s'en défier, se défaire de tout contrôle, &c. Il est un peu monté par les rapports de nos gens et par ce qui se passe dans la Compagnie. Je ne vois pas les choses sous le même point de vue, du moins à tout coup. Si l'on choque le docteur ou si l'on entreprend ce qui peut être nuisible à son commerce, il pourra bien nous faire de l'opposition. Suivant M. Langlois, il ne faudrait jamais lui faire connaître nos plans, ne point demander de conseil pour le temporel, bien entendu.

L'église, telle que placée, n'est pas au centre, elle est sur un flanc de la paroisse; tous les nouveaux arrivants se placent par en haut, au sud. En bâtissant à la vieille place, on avait rencontré un peu d'opposition de la part de ces gens-là, cependant ils auraient consenti, je pense. La question de changer et de mettre l'église au centre a été soulevée. Les gens maintenant s'y attendent. Ceux d'en bas s'y opposent; voilà de la désunion. On devait commencer cette année, mais il faut retarder et laisser amortir ce mauvais levain.

Nous allons nous trouver en arrière de trois à quatre ans, laisser deux maisons de 60 pieds, la bâtisse de la chapelle, la ferme clôturée, &c. Il m'en a coûté de consentir à ce changement, quelque juste que cela paraisse. Si cela réussit, il faudra une petite chapelle à l'ouest de la rivière Wallamette pour ceux qui y sont établis. La vieille place paraissait si convenable que M. Demers et le docteur ont donné leur opinion en sa faveur. De tout ceci je conclus que si la Compagnie s'aperçoit que quelqu'un de nous manque de prudence et de ménagement, les autres pourront s'en ressentir, et qu'elle pourra s'opposer à l'établissement à Vancouver de quiconque voudrait la contrecarrer. Accoutumé à commander, le docteur peut quelquefois se mêler de ce qui ne le regarde point. Mais il faut en prendre et en laisser. En général, je crois et je suis convaincu qu'il est très bien disposé à nous assister en tout. Après sa première conf., il me déclarait qu'il ne restait encore au service que pour nous être utile. Dans son zèle, M. Langlois gronde joliment fort. Son garçon Bilodeau me déclare que c'est pour cela qu'il part. Augustin Rochon, maître du moulin à scie, ne peut plus revenir de quelques réprimandes qu'il en a reçues. Le reproche d'avoir [demandé] trop cher, 45 £ par an, et que sa femme pouvait dépenser pour 20 £, lui a pris au nez : il veut partir. Personne ne le remplacera à moins de 1 ou 2 \$ par jour. Pourtant, c'est le zèle de la justice qui conduit M. Langlois. On ne peut réformer tout à la fois.

On a mis dehors cinq engagés qui ne remplissaient point mon attente. Nos dépenses vont bien diminuer, excepté si l'on parvient à bâtir, à Vancouver, à la chute, au Wallamette. Voici un coup sur nos comptes.

Payables par Monseigneur de Juliopolis : 288,6,10 £. Par 500 minots de blé de nos missions, à 3/ : 75 £. Par don de la

Compagnie : 100 £. Par le Dr McLoughlin : 26 £. Par souscription et casuel : 74 £. [Total] 563,6,10 £.

Comptes du moulin : à deux charpentiers, entrepreneurs : 150 £. Au fort Vancouver, pour fournitures, &c : 87 £. Pour droit de bois de sciage : 25 £. [Total] 262 £, payables par l'ex-curé des Cèdres.

Moulin, 40 x 20; chaussée, 55 verges; charpente couverte de madriers; terrasse en avant; 8½ p. de charge sur la roue.

Quelque trouble que cette affaire m'ait donné et puisse me donner encore jusqu'à ce que je puisse disposer avantageusement du moulin, je ne regrette pas mes peines. Nous sommes à l'abri de l'extorsion américaine. Le moulin marchera tout l'hiver, et six à dix heures par jour l'été. C'est plus qu'il nous faut pour notre besoin et pour payer mes frais, il serait au centre de la paroisse. Mais nous ne sommes pas venus ici pour ces objets, et jamais aux dépens de la mission.

Je ne parle guère du Cowlitz dans mon rapport. M. Bolduc aura suppléé sans aucun doute. M. Langlois n'aura pas manqué non plus de faire connaître bien des particularités qui le frappent plus que moi, parce que j'y suis accoutumé. Ces deux messieurs font de grands éloges des missions des Îles de l'Océanie. Je laisse aussi à M. Demers à parler de sa belle mission de la Nouvelle Calédonie. Hélas! que n'ai-je un prêtre à donner à M. Demers et un autre à M. Bolduc pour les accompagner chacun dans leur poste respectif.

La lettre de sir George Simpson, ou la partie de sa lettre qui nous regarde devrait être publiée, disait le bon Père De Smet. Le Dr McLoughlin – soit dit tout bas – ne croit pas à ces promesses faites d'une manière générale. On le verra, s'il est vrai que M. Finlayson²⁴³ a déclaré à Monseigneur de la Rivière-Rouge qu'il n'y avait de passage que pour deux prêtres. J'attendrai tout autre que des prêtres.

Veillez bien me pardonner la confusion qui règne dans cette lettre, et la manière dont les choses sont dites. Il y a trop à dire pour pouvoir tout dire. Ce que je dirai encore, c'est que je me sens bien gauche, bien inhabile pour conduire la culture de la vigne du Seigneur dans la Colombie. C'est déjà faute de ma part, et une pensée donnée par l'esprit de ténèbres de penser qu'on jetterait les yeux sur moi pour un autre poste. Si cela était ou devait être, cela ne sera pas. Déjà le fardeau m'écrase. Croyez cependant, Monseigneur, à ma bonne volonté pour tout le reste, à l'attachement, au dévouement et au respect profond avec lesquels j'ai l'honneur de me souscrire...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur J. Signay
Évêque de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 62

Vancouver, le 27 mars 1843

Monseigneur,

Après avoir fermé mes lettres et les avoir envoyées à l'office, je me fais encore un plaisir de vous écrire quelques lignes de plus.

M. le gouverneur McLoughlin est toujours rempli des plus grands égards pour nous, ainsi que M. Douglas. Point de jour sans qu'il ne vienne à ma chambre plusieurs fois, et toujours une petite visite le soir. Je suis à Vancouver depuis huit jours et j'en partirai après Pâques [16 avril], pour aller

administrer les habitants du Cowlitz. Je m'occupe à faire le catéchisme et à montrer les prières aux femmes du dehors, la matinée; et l'après[-midi] sera en partie pour les mêmes et en partie pour les femmes du fort. Il paraît – et le bon docteur me l'a dit – que c'est avec plaisir que M. Douglas a donné le passage à M. Bolduc, ajoutant qu'il sera utile aux serviteurs des divers forts et en particulier à l'égard des prisonniers qui sont aux fers, sous soupçon du meurtre du Dr John [McLoughlin]. Ceci doit couvrir le malentendu des objections que l'on avait d'abord cru rencontrer. Le docteur est bien disposé pour nous. Je ne puis dire autrement, quoique mes confrères attribuent sa conduite à la politique. Je ne voudrais pas que cela fût soupçonné d'eux ni ici, ni à Québec.

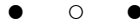
J'ai fait commencer une maison pour nous à Vancouver; les poteaux de l'église sont sur la place. Mais il y a peu de monde au fort pour y travailler. Nous nous proposons d'avoir une maison à la chute du Wallamette pour y dire la messe en passant.

Je vais laisser M. Langlois au Wallamette, il y fait bien; je me [propose], moi, de continuer à cultiver durant l'été les sauvages que j'ai déjà commencé à instruire, car le changement avec eux ne vaut rien. M. Bolduc ira travailler dans la baie Puget, et M. Demers consentira, j'espère, à retourner dans la Calédonie.

Priez pour nous, Monseigneur, car le combat est grand ici. Je crains que nos péchés nous rendent indignes de la victoire. Soyez assuré de mes vœux, de mes prières pour V.G. et veuillez bien me croire avec l'attachement, l'obéissance et le respect le plus profond.

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Permettez, Monseigneur, que je place ici le nombre des baptêmes, &c, du Cowlitz, n'ayant pas été inséré dans le rapport général : baptêmes, 57, dont 20 adultes; mariages, 4; sépultures, 12.



À Monseigneur Turgeon (?)
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 63

Vancouver, le 28 mars 1843

Monseigneur,

Je me sens bien embarrassé, pour ne rien dire de plus. Hier, j'ai déchiré en pièces une lettre de confidences à V.G., et je me sens pressé de la recommencer. J'aurais voulu patienter, passer sous silence jusqu'à l'année prochaine, mais je ne puis à cause de nouvelles circonstances. Le monsieur qui reste au Wallamette me presse si fort et de tant de manières que je [ne] puis y tenir. Je voudrais me décharger de toute responsabilité, si cela était possible, et lui laisser commencer, conduire et achever ses plans si j'y apercevais toujours le meilleur parti. Cette différence de sentiments, d'opinions, amène des discussions qui me chagrinent beaucoup; des manques de charité en sont arrivés de ma part, ma conscience s'est alarmée, j'ai plié bien des fois, je me trouve toujours dans le tort. Ce fardeau m'accable, cette manière de vivre n'est pas suivant mon caractère. Je suis prêt à céder en tout, je puis laisser le gouvernement à un autre. Je dois pourtant déclarer que c'est sans mauvaise volonté que ce monsieur en agit de la sorte : il veut le bien, il le veut promptement, il le veut à sa manière et avec ses talents, il ne manque pas de raisons, de réponses. Cela irait

bien si je disais toujours comme lui. Cet état de chose m'afflige, m'ôte le plaisir de la société et de l'union. Il est peiné de cet état de chose lui-même, mais il le regarde comme nécessaire pour poser les raisons. Cette conduite me fatigue, je ne puis y tenir. Bilodeau, son engagé du Canada, s'en va à cause de cela, m'a-t-il dit. Augustin Rochon, mon ancien serviteur, a été repris à plusieurs reprises, avec reproches qui lui sont parvenus qu'il avait trop cher, 45 £, et que sa femme en dépensait 20 £. Il ne peut plus en revenir, il veut abandonner le soin du moulin avant son temps; et personne ne le remplacera à moins d'une piastre et plus par jour. Ce monsieur m'a dit que le long de leur voyage, il y avait eu quelques différends par rapport à des discussions, à des manières de voir et de s'entendre, que cela avait été sensible, surtout à un Père de la communauté de Valparaiso qui, depuis ce moment, cessa de les fréquenter. Fasse le ciel que personne ne connaisse ce qui arrive ici! Nous avons fait des changements par rapport à nos engagés. C'était à propos, ils ne remplissaient mes intentions. Il aurait voulu en arrivant se lancer dans les missions sauvages. Le Dr McLoughlin m'a aidé pour arrêter ce zèle. Il m'engagea à demander au docteur qui serait préférable de rester à Vancouver. C'était délicat. Le docteur pensa que celui qui avait commencé avec les sauvages devait continuer; je restai. À mon arrivée au Wallamette en janvier écoulé, je trouvai que tout était préparé pour mettre l'église du lieu au centre. Malgré ma grande répugnance, j'y ai consenti quoique cela nous jette en arrière de trois à quatre ans, laissant deux maisons de 60 pieds, la ferme, grange, clôture, ferme, &c, pour aller à 4 à 5 milles plus loin, à cause des nouveaux habitants qui se sont établis au sud de la chapelle. Par ce nouvel arrangement, l'église sera au centre de 6 à 7 milles à la ronde, mais les habitants de l'ouest du Wallamette seront trop

loin, il leur faudra une chapelle et une desserte. En restant là, on aurait évité cela; mais en voulant éviter l'opposition du sud de la chapelle, on tombe dans celle du nord, qui est moins grande, il est vrai. J'étais pour marquer la place définitivement, mais, dit monsieur, il faut attendre que l'opposition se soit apaisée. Nous voilà là arrêtés : point bâtir dans la nouvelle place, rien avancer dans l'ancienne.

Le moulin, il était d'avis d'en vendre la moitié à un Américain très habile. Il aurait eu sa moitié du profit et des frais et, pour 200 piastres, il aurait fait notre part de la besogne. J'aurais voulu attendre l'arrivée du Père De Smet, qui m'avait encouragé à finir cette entreprise comme très utile. Je craignais les tracasseries américaines, l'inconstance, la légèreté, l'esprit de marché et de trafic américains. Je cédai enfin, étant convenu de 800 piastres pour la moitié. Un jour, après son action de grâces, c'était 900 qu'il fallait demander, point d'autres raisons, la circonstance le permettait. Cette augmentation, on l'aurait. Je consentis; elle fut proposée et rejetée. Il n'avait été offert auparavant que 500 piastres. Eh bien! quand il me demande encore, et souvent : Pensez-vous donc garder le moulin? Je réponds : C'est votre faute si je l'ai encore; il fallait baisser le prix au lieu de l'augmenter.

Quant à notre vieille place de l'église, je me consolerais si les Pères jésuites veulent l'accepter pour y placer leur collège. Mais voilà que depuis mon arrivée ici, ce monsieur me demande que le collège serait mieux placé à Vancouver, qu'il faut demander une place, une terre au docteur, que les enfants s'y transporteront sans de grands inconvénients, &c. Hélas! je m'y perds. On manque d'école au Wallamette, l'on était convenu qu'il fallait préparer un local pour en commencer une là, et voilà! Mais un collège ici et nos enfants là-bas! Un collège et point d'école; un collège et point

de fonds, point de maîtres! Du moins j'attendais les jésuites. Le Père jésuite De Smet devait amener des Pères; eux devaient tenir un collège. Et nous, que faire? Comment commencer par là? Et je suis seul pour prendre conseil, M. Demers est absent. Un collège à Vancouver, ce serait vouloir exciter des craintes. M. Douglas fait bâtir deux grandes maisons pour écoles de filles et de garçons. Quand ce serait pour ce sujet, cela serait impossible à obtenir; ce serait vu de mauvais œil. Eh bien! ces raisons, j'en suis sûr, ne seront point bonnes. Que faire donc?

J'ai dessein de trancher net et de dire : Faites cela, laissez-moi faire le reste. Mon Dieu, quelle position et quel chagrin vais-je vous causer en vous révélant cet état de chose. De plus, il faudrait, dit-il, ôter le fermier du Cowlitz, l'amener au Wallamette, M. Bolduc ne pouvant plus l'endurer. L'autre l'endurera-t-il mieux? Mais pourquoi éloigner cet homme de sa terre qu'il possède là? Il y a quelque temps, il fallait bâtir en brique; maintenant, c'est trop cher, &c. Priez pour nous, Monseigneur.

F.N.B.

● ○ ●

À Charles-Félix Cazeau
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 64

Vancouver, le 28 mars 1843

Cher monsieur le secrétaire,

J'ajoute la présente aux précédentes pour vous donner le nombre de baptêmes, &c, de Cowlitz. Savoir : 57 baptêmes,

4 mariages, 12 sépultures. M. Bolduc m'annonce 20 baptêmes d'adultes.

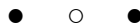
Ce qui a retardé le départ de l'express jusqu'à ce jour, c'est le retardement des berges envoyées au Walla-Walla depuis un mois et demi, et qui ne revenaient pas, ayant été prises par les glaces, retenues aux Grandes Dalles et ailleurs, ce qui n'a jamais eu lieu auparavant.

M. Grant, membre de la Compagnie et catholique, qui est arrivé de chez les Serpents (haut de la Colombie au sud) me dit que le ministre presbytérien Spalding²⁴⁴, établi chez les Nez-Percés, réussit autant que le Père De Smet auprès des sauvages. Il leur a montré l'agriculture. L'un d'eux a près de 600 minots de grains, et les autres moins. Il leur montre aussi à lire avec succès. Il a bâti un moulin. Il y a environ six ans qu'il est parmi eux. Voilà ce qui surpasse, mais les dispositions des sauvages sont bonnes par là. Ces sauvages ne connaissent encore la religion catholique.

Ne perdez aucune des lettres, aucun des papiers que vous avez entre les mains. Je voudrais bien les avoir ici. Je mettrai dans un livre tout ce qu'il y aurait d'intéressant.

Acceptez de nouveau les sentiments de ma considération bien particulière et croyez-moi avec estime, cher monsieur...

F.N. Blanchet, ptre



À Monseigneur Bourget
ACAM, 195.124; 843-1

Vancouver, le 28 mars 1843

Monseigneur,

Les services que vous avez rendus à notre mission dans votre voyage à Rome sont trop grands pour ne pas attirer mon attention. Les révérends Pères jésuites viendront et la religion vous devra leur entrée dans la Colombie; les missions sauvages s'ouvriront, les infidèles connaîtront le bon Dieu, les blancs se convertiront et l'emprise de Jésus-Christ s'étendra au loin dans ce pays. J'admire les voies de la divine Providence. Tandis que le révérend Père De Smet prenait des plans et des mesures ici avec nous, tandis qu'il partait pour St. Louis et peut-être pour Québec et pour l'Europe, afin de présenter nos mesures et nos plans, de les faire mettre à exécution pour l'intérêt de la religion, voilà que tout est réglé suivant nos vœux et que M. De Smet va trouver toutes choses arrangées. Les plans de nos opposants vont être renversés, les obstacles mis aux passages des prêtres à la Colombie tendront à les y faire entrer plus tôt et en plus grand nombre. C'est ainsi que le Seigneur se joue de la prudence humaine. Agréez, Monseigneur, mes remerciements pour la part active que vous avez eue dans cette transaction, et cela au nom de toute la Colombie.

En attendant les bons Pères jésuites, M. Demers est allé passer l'hiver dans la Nouvelle Calédonie, où les sauvages ont bâti trois chapelles pour y recevoir les instructions. M. Demers fait un grand éloge de leurs bonnes dispositions. Il revient ce printemps et consentira sans doute avec joie à y retourner. En attendant que les jésuites puissent le remplacer.

M. Langlois a passé l'hiver et est encore à Saint-Paul du Wallamette où il ne marchande pas les gens. Ce poste possède déjà 96 mariages chrétiens. Cela vient de tout côté, de la Rivière-Rouge, du Cowlitz, du service de la Compagnie, de la Californie, des plaines du haut de la Colombie et de St. Louis. Les Américains sont presque autant, répandus çà et là, comme des brebis sans pasteur.

Les ministres américains font de grands efforts : avec leurs sommes immenses, ils bâtissent collège, séminaire, école et pour qui? Pour les nôtres, en partie. Mais que les Pères jésuites viendront, nous aussi nous avancerons, nous aussi nous aurons des sommes à dépenser. Des collèges, des écoles s'élèveront dans leur temps. Le bon Dieu bénira nos travaux et les fera fructifier. Les ministres n'ont pas d'influence parmi leurs gens.

M. Bolduc a passé l'hiver au Cowlitz et, ne se voyant plus d'ouvrage, il a demandé et obtenu du bourgeois de passer en *steamboat* et de visiter tous les forts de la côte de la mer au nord. Il [] aux pêcheurs, il excitera les uns, il encouragera les autres, il se fera connaître aux sauvages et baptisera des enfants. Enfin, il examinera un site pour une mission sauvage, soit sur l'Île Vancouver, ou dans la baie Puget. La Compagnie va bâtir cet été un fort sur l'Île Vancouver.

Les sauvages de la baie font sans cesse des voyages au Cowlitz pour obtenir un missionnaire. Il y a longtemps que je leur en promets un. Mais le voyage de M. Demers dans la Calédonie a dérangé mes plans : il s'agissait de fermer la porte de ce pays aux ministres. Il y a 13 familles à Cowlitz.

Pour moi, je suis à Vancouver; bientôt je serai au Cowlitz, et ensuite d'un côté et d'un autre. Les deux missionnaires susdits sont arrivés au Wallamette le 17 septembre 1842, en parfaite santé, après avoir visité Boston,

Valparaiso deux mois, les Îles Sandwich deux à trois mois, et avoir vu et goûté à plaisir et à longs traits les charmes des belles missions françaises qui doivent à leur apôtre tant de fruits et de consolations spirituelles. Je n'ai point de nouvelles d'Oahu, que celles que M. Langlois et M. Bolduc en ont apportées. Rien non plus des révérends Pères Point²⁴⁵ et Mengarini²⁴⁶, de la mission des Têtes-Plates. Mais leur succès est grand, toute la nation est à eux.

Les sauvages de nos cantons, quelque peu disposés qu'ils me paraissent, feraient, je pense, quelque chose de bien, si un missionnaire pouvait et avait été capable de se fixer avec eux pour y vivre et les instruire tous les jours, et sans relâche. La première ardeur qu'ils ont montrée s'est bien vite ralentie quand, après avoir été visités une fois ou deux, ils se sont trouvés de nouveau livrés à eux-mêmes, comme un troupeau sans chef, exposés comme de plus bel à la rage et à la fureur du loup.

Voilà ce que sont les sauvages d'ici. Et que l'on soit surpris après cela si l'on a si peu fait de progrès parmi eux! tandis que les missionnaires des Îles, des Têtes-Plates, réussissent si bien!

Que le saint nom de Dieu soit béni, n'importe par qui! J'espère au moins que le bon Dieu voudra bien avoir égard à notre désir de faire davantage. Monseigneur, vous me l'avez prédit, je devais m'attendre à de grandes traverses, à [de] grands combats, à de grandes souffrances. Eh bien! m'y voilà, la tempête gronde, le ciel est obscurci, l'enfer se déchaine. Je suis environné, assistez-moi, priez pour moi, secourez-moi. Sans cela je tombe. J'élève ma faible voix au ciel pour V.G., mais mes vœux, mes prières sont si faibles!

Agréez les sentiments du plus profond respect, de la profonde vénération et de l'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

SECRÈTE ET PRIVÉE

À Monseigneur

Le coadjuteur de Québec

AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 65

Vancouver, le 11 avril 1843

Monseigneur,

Encore un mot par le second envoi qui part demain sans faute, après avoir attendu en vain l'arrivée du bâtiment d'Angleterre; il doit rattraper le premier envoi à Colville.

Je n'ai rien de nouveau à ajouter à ce qui précède, excepté peut-être que M. Douglas fait bâtir en arrière du fort Vancouver deux grandes écoles à deux étages, de 50 pieds sur 40, et 22 de poteau, de front, et 20 ou 30 pieds l'une de l'autre, destinées la première pour les garçons et la seconde pour les filles. Un maître et une maîtresse sont attendus ce printemps par le vapeur d'Angleterre. Je fais bâtir une maison en dehors du fort Vancouver pour notre commodité et celle de nos gens, mais quoiqu'il y ait du bois de tiré sur une place pour une église ici, je ne puis dire quand elle sera commencée, car la Compagnie a peu de monde et je ne vois aucun moyen de la faire entreprendre. D'ailleurs je ne saurais assurer (soit dit tout bas) si l'on n'aime pas mieux tenir le prêtre dans le fort et la chapelle là comme à présent jusqu'à un temps... Désire-t-on bien fortement qu'il y ait un prêtre résident ici? Je ne puis l'assurer. Ou craint-on sa présence? C'est, je croirais, suivant la manière dont en use-

rait ledit prêtre. Il faudrait de la prudence, des égards et du ménagement, tout en faisant son devoir. Ce poste est d'ailleurs important. C'est ici le centre, il s'y trouve plus de monde qu'au Cowlitz. M. Langlois veut que, si les choses n'avancent pas, l'on abandonne ce poste. Je n'aime pas à brusquer.

M. Langlois est d'avis que le poste du Cowlitz est de peu d'importance, qu'il peut se contenter de la visite d'un prêtre de temps en temps; qu'il faut aussi délaissier le fort Vancouver, rester donc au Wallamette; qu'il faut aussi délaissier les sauvages du Wallamette et la rivière Colombie, parce qu'ils sont trop gâtés et que l'on perdra son temps, dit-il. Il aurait des objections à aller seul en mission dans la Calédonie ou dans la baie Puget. Il me disait dernièrement qu'il fallait attendre les jésuites pour entreprendre des missions sauvages. Il me presse sur bien des choses, et j'attends ou l'arrivée des jésuites ou de M. Demers et M. Bolduc pour en décider ensemble. Il trouve les enfants exposés avec nous, et demande à s'en débarrasser. Il voudrait que l'on ne se mêlât d'aucune affaire temporelle et que l'on se débarrassât au plus tôt de tout cela, que l'on donnât tout à ferme, et même avec don de plusieurs arpents du terrain de nos missions. Mais je ne puis pas aller aussi vite que lui; je ne voudrais pas *rongner*²⁴⁷ nos terres. Je voudrais l'avis des autres. Je ne voudrais pas décider dans bien des cas trop vite et tout seul. Je suis trop lent, je n'avance à rien, je ne forme aucun plan, à son dire; peu de mes démarches passées avec les habitants sur lesquelles il a fallu lui rendre compte, pour avoir la paix. Peu de choses qui n'ait rencontré son blâme. À la confrérie du Sacré-Cœur de Marie, il me faut recevoir toutes sortes de personnes. Il était surpris de ce que j'avais reçu à la communion quelques personnes. Je ne dirais pas que tout cela est par malice, mauvais dessein; mais c'est à

tout moment, sans ménagement, pour me rendre service, pour m'éviter de plus grandes peines de la part de Dieu, et ajoutant qu'il n'est pas venu de si loin, à si grands frais, pour me flatter. Que je ménage trop le Dr McLoughlin, qu'il (le docteur) se mêle trop de nos affaires. En un mot, il me semble que tout est à recommencer sur un nouveau plan. Je ne tiens pas à ce que j'ai fait, je suis prêt à reconnaître mon tort, à ne me plus mêler d'aucune affaire et à demeurer humblement dans un coin de la mission, au plus bas étage. C'est là ce qu'il me faut, je le sens, *minus habens*. Je serai heureux si le cas arrive de même cet automne. Au contraire, je ne consentirai jamais à monter. Que cela soit pour ceux qui s'y entendent! Pour moi, je n'y entends rien!

M. Bolduc, à ce qu'il paraît, a été demandé par M. Douglas; le Dr McLoughlin me le répète plusieurs fois. Il ne reviendra que dans le mois de juin. M. le *Chief Factor* Peter Ogden va au Canada, peut-être ira-t-il à Québec. Je lui dois l'entrée de M. Demers dans la Calédonie.

Le Dr White a, dit-on, manqué de prudence parmi les sauvages. Ils lui ont demandé des choses qu'il n'a pu accorder, comme de faire baisser le prix des articles de la Compagnie au Walla-Walla. De là il ne passera pas pour un grand chef, il perdra la confiance des sauvages, qui étaient paisibles auparavant, sous l'égide de la Compagnie, tandis que ledit docteur prétend qu'ils trament quelque chose contre les blancs. C'est sans doute pour s'autoriser à demander des troupes des États. On dit qu'il se trouve au Walla-Walla quelques-uns des sauvages dont les tribus ont été chassées de leur terre par les États, et que la crainte s'est répandue ici parmi les sauvages qu'il leur en arrivera autant dans la Colombie.

J'attends M. Demers de jour en jour : ce sera pour moi une joie, un délassement, un conseil.

M. le Dr McLoughlin renouvelle ses respectueux compliments à mes seigneurs les évêques.

Point d'apparence de réunion pour le local de l'église. Il me semble qu'on craint ici la présence d'un individu...

Un Américain a offert du payement à des sauvages pour faire tuer M. Lee. On me demande 1000 \$ pour la charpente, le lambrissage et le comble d'une chapelle de 60 pieds sur 30; 250 \$ pour une maison de 15 pieds sur 20 par un étage et demi. Un ouvrier canadien demande 2 \$ en se nourrissant. Les Américains demandent de 2 à 3 piastres par jour en été.

Priez pour nous, Monseigneur, et croyez que je ferai des sacrifices, des concessions pour le bien de la paix, que je céderai en tout ce que je verrai être meilleur, &c. Je demande des grâces, des lumières, de la force, de l'énergie, de la patience, de la prudence. Joignez-vous à moi, Monseigneur. J'espère que la prochaine sera plus agréable. Agréez que je renouvelle mon respect, mon attachement bien profonds. J'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Pierre-Jean De Smet, s.j.
AJSLM, AA-541-542

Vancouver, le 26 avril 1843

Mon révérend Père,

Si vous attendiez avec hâte de nos nouvelles, je n'en attendais pas de votre part avec moins d'avidité. Les mission-

naires M. Langlois et M. Bolduc sont arrivés au Wallamet en bonne santé et se sont mis à l'œuvre en arrivant.

Que j'ai hâte de savoir comment vous vous êtes rendu, où vous avez été et comment vous avez réussi! Si vous avez amené du secours et si nous pourrions prendre le dessus et le devant sur les ministres!

Me voilà avec 98 familles au Wallamette. Les Américains se dégoûtent du pays, le ministre Frost, du cap des Clatsops, a laissé son poste et le Dr Richmond, celui de Nesqualy, dont les sauvages ont brûlé la maison. Le moulin du Dr et ministre Whitman a aussi été brûlé au Walla-Walla. Le Dr White a manqué de tact et de prudence parmi les sauvages du Walla-Walla. Les sauvages se rassemblent et se préparent à la guerre pour défendre leurs terres; l'épouvante s'est répandue au Wallamette, mais sans fonds le Dr White ne trouve ni Canadiens ni Américains pour l'accompagner en haut de la rivière.

Le Dr McLoughlin se porte bien. Le 18 novembre a été un jour de joie pour moi : celui de l'abjuration et du renouvellement du mariage de notre bon gouverneur. Il s'est préparé à la communion de Noël par le jeûne, durant tout le temps de l'avent.

M. Demers a trouvé le moyen de trouver quelques-uns des effets dont votre naufrage vous avait privé, savoir la boîte d'or aux saintes huiles, le porte-Dieu qui servait à l'amadou et le petit rituel.

Agréez l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Monseigneur Joseph Signay
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 75

Wallamette, le 6 novembre 1843

Monseigneur,

Je me suis vu si embarrassé pour quelque temps que j'ai cru un moment qu'il me serait impossible d'écrire à V.G. par la voie du bâtiment de l'honorable Compagnie. Cette privation n'aurait pas été une grande perte, puisque je n'ai rien de bien intéressant à vous apprendre.

Nous n'avons fait, depuis un an, que conserver notre ancienne position. Nos efforts pour étendre l'emprise de Jésus-Christ parmi les sauvages ont manqué. M. Bolduc, voyant qu'il ne pourrait être aussi utile qu'il le pensait dans la visite des forts du nord, relâcha et revira de bonne heure à l'Île Vancouver le printemps dernier. Le plan d'établir une mission sur l'Île de Whidbey a manqué ensuite, après que M. Demers et M. Bolduc y eussent séjourné un mois. Déjà il y avait une maison de bâtie, des boulins de coupés pour un petit fort, lorsqu'à la nouvelle que les Yougoltas allaient venir, les sauvages se dispersèrent et les missionnaires crurent qu'il était de la prudence de ne pas s'exposer. Ils revinrent sur leurs pas. M. Bolduc alla de nouveau jusqu'à Nesqually afin d'aller passer l'été avec quelques peuplades de la baie Puget, mais les bruits de guerre le firent revirer de là. La chose devait se reprendre après les récoltes. On a attendu ensuite l'arrivée du R.P. De Smet, qui n'est point revenu. Deux révérends Pères²⁴⁸, il est vrai, sont venus avec un parti américain de 500 âmes; mais bien loin de pouvoir nous assister par ici, ils ne parlent aucunement de la mission de la Nouvelle Calédonie dont M. Demers avait été leur préparer les voies.

Ma présence étant devenue absolument nécessaire au Wallamette, je m'y rendis après Pâques. M. Langlois en partit pour le Cowlitz durant l'absence de M. Demers et de M. Bolduc. Il passa là le mois de mai et celui de juin à Vancouver pour y desservir la brigade des porteurs. Il devait ensuite se livrer à l'instruction des sauvages des Cascades, du bas de la Colombie, de Clackamas et de la chute. Il les visita, mais l'occupation des uns à la pêche au saumon, et des autres aux travaux des récoltes fit encore manquer le succès de cette bonne œuvre, sans parler du peu de disposition où ce monsieur les trouve.

À mon grand regret, je me vis obligé d'abandonner les sauvages. Nos vues se tournèrent vers l'instruction des enfants des blancs. L'établissement d'une école anglaise protestante parmi les nôtres nous fit hâter d'annoncer l'ouverture d'un petit collège vers la Toussaint. La maison des habitants a été préparée, une aile de 45 sur 16 y a été ajoutée pour servir de cuisine et de réfectoire. Un maître d'anglais a été engagé, les habitants sont très contents, ils nourriront leurs enfants et payeront les maîtres. M. Langlois se félicite d'être le directeur de cet établissement. Il aura son engagé François Bilodeau pour le seconder et l'assister, deux Owhyhus seront à la cuisine. On aura 30 à 40 enfants. On espère même en avoir des Américains. Les classes s'ouvriront vers le 14 du courant.

Je ne vois pas jour à entreprendre quelque chose pour les sauvages avant l'arrivée du R.P. De Smet, le printemps prochain. Cependant les R.P. Point et Mengarini ont les plus grands succès, le premier parmi les Têtes-Plates, et le dernier parmi les Cœurs d'Alêne. Le R.P. DeVos, venu avec un compagnon, trois Frères et plusieurs engagés, a été invité par le Dr McLoughlin à descendre, afin de commencer à

faire briller le flambeau de la foi parmi les peuplades qui environnent la population blanche.

J'ai à vous annoncer, avec la plus grande satisfaction, que j'ai trouvé une chance pour me débarrasser du moulin à scie et du moulin à farine de la mission. V.G. sait par quel motif je m'étais donné la peine et le trouble de faire bâtir un moulin à scie. C'était pour le service de la mission et de la paroisse. N'ayant scié que le jour durant l'hiver, il a gagné les gages des employés et fourni tout le bois que requérait une maison de 60 sur 25, sans mentionner l'aile de 45 pieds. Le moulin à farine ne faisait rien là où il était, ma chaussée était bonne, la rivière aussi. Le moulin me fut offert, il fut acheté et transporté auprès de l'autre. Il marche depuis la mi-juillet dernière. Une belle occasion s'est présentée de les donner à moitié tous les deux. J'en ai profité. Un nommé Hubert Petit²⁴⁹, qui a été élevé dans un moulin que son père tient à Saint-David, du seigneur Martel²⁵⁰ [Würtele], s'en est chargé avec grande espérance d'y faire quelque chose pour lui et pour la mission. Il est très entendu dans le mécanisme. Je rends grâces à Dieu d'être libre de ce côté-là.

M. Demers, qui est au fort, pourra donner à V.G. des nouvelles de l'arrivée de l'express, qui retarde beaucoup cette année, ce qui nous inquiète, vu les espérances qu'il nous apporte.

Nos gens ne nous donnent pas toutes les consolations. Le démon fait des efforts et réussit dans bien des cas. Un cas d'adultère a éclaté au Wallamette. Le nommé Paul Auger, qui a femme et enfants à Montréal, a séduit une femme native dont la foi est encore faible. Le procès aura lieu. La peur le prenant, le malheureux, tout couvert de honte, va s'en aller, dit-on. Au fort, le nommé Fenley, converti depuis un an, s'est laissé gagner par le désir du rhum jusqu'à se laisser enfermer dans la dépense. Il a été surpris et mis aux

fers. Point de nouvelles du beau-frère de M. Demers. M. Bolduc a eu les fièvres tremblantes, M. Demers est mieux qu'il n'était le printemps dernier; M. Langlois se soutient. Pour moi, je sens souvent une pesanteur de tête. Je décline beaucoup, Dieu le veut, sa volonté soit faite, mon fardeau est pesant.

Mes collaborateurs se réunissent à moi pour vous offrir les sentiments de leurs profonds respects, ainsi qu'à Monseigneur le coadjuteur, mais aucun ne les offre avec plus de sincérité que celui qui a l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Le Dr McLoughlin est venu faire ses dévotions au Wallamette au mois de septembre.

● ○ ●

À Modeste Demers
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 76a

Wallamette, le 15 novembre 1843

Bien cher monsieur,

Je souhaite bien que la présente vous rencontre en chemin avec nos papiers et nos confrères en bon état et en parfaite santé. Hélas! quel long retardement! Et quel mauvais temps pour vous mettre en chemin! Des nouvelles maintenant.

Après trois semaines de catéchisme et d'instruction durant deux heures au plus par jour, la femme de Dépati a été admise au baptême²⁵¹, à la sainte table, et puis a été mariée hier lundi²⁵². La servante a aussi été baptisée dimanche en

même temps que sa maîtresse. Et pourquoi lui avoir refusé la communion à elle? Ça va en augmentant, car auparavant il avait exigé quatre semaines de catéchisme à des enfants qui n'y étaient jamais venus. Aussi vous vous imaginez ce qu'ils savent, et combien paraîtront durs et exigeants ceux qui exigeront davantage. Donnez des raisons, elles ne sont jamais bonnes. Il faut les faire communier avant que le cœur ne soit gâté, voilà la raison. Le sieur Dépati a publié un ban; on a eu le soin d'ajouter, de faire remarquer que déjà il était marié civilement, ce qui est entré dans l'acte de baptême de la femme et dans celui du mariage. Un pardon du scandale a été cependant ajouté après la publication du scandale. Or à quel propos? J'ai eu répugnance de me voir obligé de communier la femme.

Le même jour, dimanche dernier, maître Auger, par la bouche de M. Langlois, faisait réparation du scandale qu'il avait donné et cela à genoux (en esprit), sans se montrer, sans parler. Voilà comment s'est terminé tout ce bruit, les assemblées, le juré assermenté, les plans, &c. Le public sera-t-il satisfait? Charlot ne l'est pas, lui, il veut que l'homme soit fessé. Eh! qu'exigera-t-on de la femme?

Toutes les lettres de M. Langlois à moi ont disparu, excepté deux. Elles étaient témoins des avis, des demandes, du blâme jeté sur tous les plans par rapport à l'achèvement de la maison, aux moulins. Elles renfermaient les avis de donner pour toujours à quelqu'un quelques morceaux de terre pour faire cultiver les autres. Maître Guilbault surtout devait faire l'affaire. Ou devait le prendre sur ce pied. Eh bien! elles ont disparu! Cependant, au moment d'en venir à ces avis, la personne s'est opposée. Que penser de tout cela?

Voyant que deux pour conduire la paroisse, ça ne pouvait faire et que ma façon d'agir rencontrait toujours du blâme, des remarques, je me suis mis en arrière, je laisse

faire. J'hésite de parler, j'aime mieux garder le silence, céder que d'entrer dans des discussions qui se termineraient d'une manière désagréable. L'expérience m'a appris cela. Je crois que je suis tout à fait fini et inutile pour ce poste. Monsieur pourra suffire à tout, à la paroisse et à l'école. Le monde l'aime, il parle bien, il peut réussir, je pense. Je le laisse faire. Je suis quelquefois porté à croire que tout dépend de moi. C'est, dit-il, défaut de modestie, un trop grand désir, une longue habitude de commander. J'admire sa persévérance et la force habituelle de ses avis, jusqu'à en devenir fatigant, et sans cesser ni se relâcher, jusqu'à ce qu'il ait obtenu son point désiré. Il serait mieux seul et maître dans un poste. Il a du zèle et de la crainte de Dieu. Ce zèle le porte à me taxer de péché mortel lorsque je ne fais pas ou que je ne pourvois pas à ce qu'il exige de moi par rapport aux enfants. Ne vous scandalisez pas, vous savez déjà.

Priez pour moi, j'ai hâte de me décharger, n'importe comment. Adieu, tendre et cher confrère, en union de X.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Sa Grandeur
Monseigneur le coadjuteur
de Sidyme
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 78

Wallamette, le 28 novembre 1843

Monseigneur,

L'exprès n'est arrivé cet automne à Vancouver que le 16 du courant. Ce n'est point pour avoir éprouvé aucun acci-

dent, comme nous avons grandement sujet de le craindre, mais bien par des délais que le manque d'eau a fait éprouver à la brigade entre York Factory et la rivière au Brochet.

Tout en recevant en bon état nos lettres, nos gazettes, je ne vous dirai pas combien grand a été notre étonnement, notre surprise en nous voyant privés de religieuses et de prêtres, ce serait renouveler tout le chagrin et la peine que Vos Grandeurs les évêques de Québec en ont ressenti plus profondément que qu'il soit. Nous adorons humblement les vues de la divine Providence dans cette circonstance, sans perdre tout espoir pour l'avenir. Cette sainte Providence semble cet automne nous servir de nouveau par la défection des ministres méthodistes qui partent pour les États. M. Hines part, accompagné de sa dame, pour ne plus revenir. Le chef de la mission Jason Lee va recruter femme pour lui, ministre dont sa mission est dépourvue, argent et effets pour alimenter son commerce ordinaire. Cette mission tombe à vue d'œil. Leur mission du Wallamette se trouve dépourvue de ministre, l'école en est tombée sous une accusation vilaine contre des précepteurs; je ne vois plus de prédicant qu'à la chute et aux Dalles. Le Dr Whitman, de retour des États, est revenu seul et se trouve bien dégoûté de ses sauvages du Walla-Walla. Ce qui me surprend, c'est que ces choses se passent au moment où le ciel semble nous refuser du secours du côté du Canada, à l'approche du bon Père De Smet, qui va arriver en bâtiment avec un grand nombre d'ouvriers évangéliques, tandis que le R.P. DeVos, qui passe l'hiver chez les Têtes-Plates, se propose de descendre le printemps prochain avec le compagnon qu'il a emmené de St. Louis. Nous aurions donc grand tort de perdre espérance.

Ma lettre du commencement de ce mois à Monseigneur de Québec vous fera comprendre, je le dis avec chagrin, que

nous n'avons rien fait l'été dernier pour les sauvages. Nous nous sommes tournés vers les blancs. Une grande maison d'école a été bénite le 16 du courant, elle renferme déjà 20 pensionnaires, enfants de nos Canadiens. On y montrera le français et l'anglais. Tout va bien, sous la direction de deux maîtres dirigés par M. Langlois, qui paraît avoir un talent particulier pour conduire et former les enfants. Je vais faire commencer la maison du couvent. J'attends des Sœurs par le Père De Smet.

Après avoir été longtemps pressé par le Dr McLoughlin, j'ai cru devoir entrer en société avec cinq autres messieurs pour acheter des bêtes à cornes et des moutons. Chaque part est de 1000 \$. Les animaux sont en garde et seront séparés dans deux ans. Il nous fallait cela pour nos missions et en particulier pour les jésuites parmi les sauvages.

On compte près de 7 à 800 Américains qui sont arrivés des États. Par bonheur que la récolte est bonne par tout le pays. À Vancouver, le blé se paie 3/- sterling. Les Américains l'achètent 5/. La fleur se vend 4 \$ les 100 lb à la chute; l'avoine, 2/6; les patates, autant. Le blé est sans pareil ici. Deux minots donnent 100 lb de fleur. La rente est si forte que le meunier manque toujours de sacs pour loger tout le son. Les habitants disent au meunier : Gardez-*l'é*. Ce jeune homme, Hubert Petit, espère faire du profit.

J'espère que la Providence viendra à mon secours pour me décharger du fardeau dont on veut me charger et qui est au-dessus de mes forces. Je parle, non par humilité, mais bien par principe de conscience et par conviction. Aussi je n'ai pas encore fait usage des pouvoirs de confirmer, parce que j'espère qu'un autre que moi sera chargé du caractère ép.

Ce diocèse se trouvera dans des circonstances délicates et difficiles, s'il renferme les territoires de deux gouverne-

ments étrangers. Je manque des qualités que demande une position si critique. Chargé de pénibles missions, de paroisses nombreuses à desservir, le temps m'a manqué pour acquérir ce fonds de théologie que requiert le rang apostolique. Je ne puis donc m'exposer, ni exposer les autres. Les voyages me fatiguent, surtout à cheval. Je n'ai point l'usage de l'œil droit, je vois faiblement de l'autre. Tous les jours, on me fait apercevoir de mon faible, et je ne le vois, je ne le sais que trop pour ne me pas connaître moi-même. Ma mémoire s'en va, je décline; en un mot, pour l'honneur de la religion et du corps épiscopal, je demande en grâce qu'on ne me pousse point à bout. Le retardement pour le choix d'un autre fera dommage au pays. Pourquoi ne pas choisir et sacrer et envoyer immédiatement celui que la capacité, les talents, la lumière, les connaissances, désignent par la voix publique? Il faut savoir l'anglais, je ne le sais pas. Que faut-il de plus? Quel retardement à faire éprouver à ce pays! Quelle peine donner à un homme de l'obliger d'aller chercher au loin ce qu'un autre peut apporter ici sans trouble! De grâce, Monseigneur, intéressez-vous pour moi, faites valoir mes raisons et croyez à la reconnaissance éternelle aussi bien qu'aux profonds respects avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Mes respects, s'il vous plaît, à Sa Grandeur Monseigneur de Québec, aux messieurs du séminaire, de la cure, des communautés, &c.

● ○ ●

Le 1^{er} décembre 1843, François-Norbert Blanchet devient vicaire apostolique de l'Oregon.

À Sa Grandeur
Monseigneur J. Signay
Évêque de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 90

Saint-Nom de Jésus de Vancouver, le 24 mars 1844

Monseigneur,

Ma dernière lettre à V.G., en date du 6 novembre, a été envoyée par le bâtiment de la Compagnie; celle du 17 avril 1843, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, a été apportée par l'express de l'automne, aussi bien que les indults qui y sont mentionnés. J'adore les desseins de la Providence dans les obstacles que vous avez rencontrés et qui se sont opposés à l'entrée de nouveaux prêtres canadiens dans notre pays. Je me réjouis de l'heureuse pensée, du projet important d'acheter la maison Baby pour y établir votre évêché, et de tout le bien que produisent les retraites ecclésiastiques et que produira le beau couvent de Saint-Roch. Je me réjouirais même du plan formé et si avancé d'établir un évêque à la Colombie pour le bien et l'intérêt général de la religion, si on eût eu égard à ma répugnance, à mes objections, si on eût jeté les yeux sur un autre que votre pauvre serviteur. Je pensais en avoir dit assez, pour faire goûter le projet de choisir un prêtre du Canada ou d'ailleurs, qui, venant ici tout consacré et bien accompagné, aurait augmenté notre nombre, se serait mis tout aussitôt à l'œuvre, ce qui aurait exempté le trouble et les frais à un autre de sortir du pays, au détriment de la religion, pour aller cher-

cher au loin cette consécration. Il eût été si facile au nouveau promu de se procurer, dans un mois ou deux, la connaissance de l'état et du besoin de la mission. J'espère qu'il est encore temps de remédier au mal et que mes supérieurs voudront bien m'assister à faire révoquer et changer ce qui aura été conclu contre moi. La plus heureuse nouvelle serait de m'apprendre que rien de semblable n'a été fait en ma faveur. Pour dire ma pensée, c'est un évêque des États-Unis qu'il faudrait à la Colombie, parce que tout le progrès de l'émigration et de la colonisation sera du côté du sud de la rivière Colombie. Je ne me croirai pas obligé d'accepter avant d'avoir exposé mes raisons pour faire révoquer la chose, si elle est faite. Le ciel voudra bien me protéger.

Tous mes collaborateurs et moi, nous jouissons d'une bonne santé. M. Demers est bien depuis les indispositions qui l'obligèrent de prendre des remèdes à son retour de la Nouvelle Calédonie. La santé de M. Bolduc est faible, il a besoin de se ménager et qu'on le ménage. M. Langlois, quoique faible en apparence, se soutient bien et peut soutenir un grand fardeau. Quant à moi, j'ai encore éprouvé, à mon arrivée à Vancouver, au mois de décembre, des indispositions et pesanteurs à la tête; et même un serrement à la gorge que j'ai cru être l'effet de la bile et qui n'a cessé de se faire sentir que longtemps après la prise de médecine du docteur.

À part de la notice générale que j'envoie, il me reste peu à dire sur l'état de notre mission. Vous verrez dans un coup d'œil ce que nous avons entrepris et fait depuis un an, la mission de Whidbey manquée, la disette de prêtres qui nous a empêchés de la reprendre, les changements que ce dérangement a dû opérer dans les plans formés. Nous manquons, pour l'établissement des missions sauvages, d'hommes fidèles, pieux et éprouvés. M. Demers à Whidbey

n'avait qu'un Owhyhu attaché à nous et un jeune homme à 14 \$ par mois pour aider à bâtir. Les sauvages sont pour bien dire abandonnés, faute de moyens d'établir parmi eux des missions stables, et parce que les blancs nous prennent tout notre temps. L'expérience nous a appris que vu les dispositions peu affermies des sauvages, le peu de temps que nous avons pu leur donner, les dangers qu'ils ont à courir, la perversion à laquelle ils sont exposés, les exemples des autres et leurs propres faiblesses, nous n'avons pas dû baptiser ceux mêmes qui nous paraissaient les plus fermes parmi ces tribus errantes, sans nous exposer à la profanation des sacrements. Ces pauvres sauvages font pitié, ils se plaignent de ce qu'on les abandonne; ceux de la baie me font dire de retourner, qu'il n'y a pas de danger. Les dispositions des sauvages sont pour nous, ils font baptiser leurs enfants. À Nesqualy, le Dr Richmond s'est fait détester des blancs et des sauvages, et surtout de ces derniers, par la brutalité de sa conduite. Au fort George ou chez les Tlatsaps, M. Parrish²⁵³ ne fait pas plus que ses prédécesseurs; aux Grandes Dalles, les sauvages chantent et prient, mais les mœurs sont les mêmes. M. Spalding, qui réussit le mieux sur la rivière des Nez-Percés, se fait détester par son avarice qui le porte à tout vendre. L'influence des missions des R.P. jésuites s'y fait sentir. Les sauvages disent : Ce n'est pas de même chez les prêtres. Un grand chef a abandonné le susdit ministre. Sur la rivière Spokane, les ministres Walker²⁵⁴ et Eells ne paraissent point avancer, non plus que le Dr Whitman au Walla-Walla. Le ministre Waller, à la chute, ne visite plus les sauvages des environs. La mission du Wallamet tire à sa fin. Le départ des ministres prouve les vérités des rapports qu'il n'y a point d'union entre eux, que chacun veut faire à sa tête et cherche son intérêt. J'apprends que M. Lee est si court d'argent qu'il ne peut jamais payer ce qu'il doit à

Vancouver et que, depuis plusieurs années, il reste toujours une dette de 500 £ pour laquelle il lui faut payer intérêt.

L'histoire de la petite Carpentier lui nuira. L'affaire de la chute ne fait qu'éloigner les sauvages des ministres américains. Les voilà donc par les voies de la Providence tout disposés à se jeter entre nos bras. Voilà où en sont les choses, deux mois avant l'arrivée du bon Père De Smet avec ses collaborateurs. Le doigt de Dieu n'est-il pas là? Mais les dispositions des sauvages du bas de la rivière étant loin d'être aussi belles que celles des sauvages d'en haut, il s'écoulera quelques années avant que les Pères jouissent des fruits de leurs travaux. Et ce ne sera qu'à grands frais que ces missions pourront se soutenir. Il faudra bande de vaches et troupeau de moutons, la culture de la terre avec tous les agrès et mille besoins et mille choses dont il faudra pourvoir les sauvages, qui sont bien gâtés par ici, qui se font payer pour tout, pour une lettre même apportée et faisant route, qui ne prisent la bonté d'un chef que par les dons qu'ils en reçoivent. Il sera aussi bien difficile de rassembler de différents postes, de réunir et garder autour de la mission les sauvages d'une même ou de plusieurs langues, à cause de l'attachement qu'ils portent à leur terre natale. Il n'y aura que les avantages plus grands que la mission leur offrira qui pourront les en détacher. Encore faudra-t-il les laisser aller à la chasse, à la pêche au saumon, en quoi consistent leurs mets favoris. On a peu fait pour les sauvages, dira-t-on; mais pouvait-on faire davantage pour eux? Devait-on leur dévouer plus de temps au détriment des blancs, établir pour eux des missions stables et abandonner les Français? Devait-on les recevoir avant d'être assez instruits et assez changés pour que nous n'eussions plus de crainte de les voir chanceler, même en les laissant livrés à eux-mêmes pour courir au secours d'autres postes qui requéraient grandement notre

ministère? Mais comptera-t-on pour rien le pays parcouru en tout sens, les enfants baptisés, les sauvages gagnés, arrachés à l'erreur, la nouvelle du salut annoncée, le goût de la parole de Dieu donné, les impressions catholiques inculquées? Comptera-t-on pour rien les préventions contre nous détruites, les progrès de l'erreur sinon arrêtés partout, du moins diminués, paralysés? Qu'est-ce que cette influence que nous avons gagnée, cette impulsion sainte et heureuse vers l'Église catholique, cet étal des tribus sauvages en général vers les prêtres? Que les ministres essaient à aller prendre racine à la Nouvelle Calédonie, à l'Île de Whidbey, à Nesqually, aux Cascades, à Clackamas, à Okanagan, à Colville. Qu'ont fait les ministres avec leurs moyens matériels et personnels, même en résidant au milieu des tribus sauvages? Que n'aurait-on pas fait, si nous eussions pu y résider comme eux? Voilà où nous en sommes, ce que nous avons fait, ce que nous avons gagné parmi les sauvages. Qu'on juge si l'on pouvait, si l'on devait, à deux, en faire davantage; et si depuis que nous sommes quatre, chacun de nous n'est pas bien occupé à son poste.

Qu'avons-nous fait du côté des blancs? Nous leur avons prodigué notre temps, nos peines, nos soins, nos instructions, tour à tour, de préférence aux sauvages; et quoique nous n'ayons pas réussi au gré de nos désirs et de nos espérances, nous avons tâché du moins d'arrêter le mal, de le laisser s'augmenter; nous nous sommes efforcés de semer, planter la vertu, d'arracher et détruire le vice. Les enfants sont baptisés, les mariages bénits, le tribunal fréquenté; le catéchisme a été fait, les enfants, les femmes du pays ont été reçus à la première communion; la table sainte est souvent fréquentée, surtout par les filles et les femmes; les offices se font régulièrement les dimanches et les fêtes. Le prêtre est là et donne des avis. Nos frères séparés respectent nos gens

qui sont forts avec un prêtre à leur tête. Le Cowlitz et le Willamette reçoivent dans leur sein les âmes égarées. Une école anglaise et française est établie dans la maison du collège; celle du couvent s'achève au Wallamette. Deux moulins bâtis donnent du profit, arrêteront nos gens d'aller au loin, donneront de l'influence à la mission. Enfin des terres prises, des fermes en valeur, des emplace[ments] religieux à la chute. Des animaux achetés pour les missions sauvages, ceux de nos missions qui vont s'accroître au point qu'on en pourra tuer toutes les semaines. Voilà où nous en sommes du côté des blancs, malgré la peine, la misère, les obstacles que nous avons eu à rencontrer, surtout dans les commencements. Le pire est passé. Nos deux confrères retirent le fruit de nos travaux et de nos peines. Nous voilà bientôt rendus au point d'être plus tranquilles, d'opérer un bien plus durable au milieu de la population catholique, de pourvoir aux besoins et à l'instruction d'un plus grand nombre d'enfants orphelins. On pourra même un jour réduire les pensions.

Mais vous avez fait de grands frais, de grandes dépenses, dira-t-on. Il est vrai que nos comptes sont montés bien haut tous les ans; mais outre que tout est cher au fort Vancouver et qu'il ne faut pas prendre beaucoup pour avoir un gros compte, témoins les missions de Whidbey et de la Nouvelle Calédonie, dont les dépenses sont de 60 £ chacune. Nous nous sommes trouvés dans de telles circonstances qu'il a fallu faire des comptes hauts malgré nous, malgré les épargnes, des privations en tout genre. Les voyages coûtent beaucoup, les frais en sont inévitables. Nos fermes, les maisons, les bâtisses, les travaux qu'on y a faits nous ont causé du trouble et des frais. Mais il fallait y faire quelque chose pour prouver notre droit de possession et les empêcher de tomber entre les mains des envieux. Ces terres nous seront

très utiles un jour; elles commencent à nous aider à payer nos dettes, tout en fournissant à nos besoins. Elles nous mettent en moyens de soutenir quelques orphelins et quelques pauvres familles abandonnées. Nos engagés s'y occupent en gagnant leurs gages.

Mais le Canada n'a pas payé nos dettes, nous l'avons ménagé. Le pays a fourni sa bonne part tous les ans. Cette année, cette part est de 372,2,9 £ déjà payées par le don de la Compagnie et mille autres petites sources de profits, sans compter 270,11,4 £ payables ici en blé à 3/- le minot. Quand le blé se vendra une piastre, cela ira mieux. Si le Canada veut bien honorer notre traite, cette année, composée de 200 £ sur l'Association et de 150 £ sur mon cher frère, le reste composé de 233,10,3 £ pour l'achat des animaux et de 250 £ pour le collège, payables à Londres. Sur les 200 £ provenant de M. LaRocque et sur la moitié de ce qui nous revient de l'Association de Lyon, nous espérons que l'an prochain nos comptes ne seront point si hauts.

Annoncés par V.G.	480,6,11 £ à Québec
La moitié venant de	397,1,8 Lyon
De M. LaRocque	200,0,0
De M. Blanchet	150,0,0
Total	1227,8,7
Dette	833,10,3
Balance à disposer	393,18,4

[Dettes]

Pour moutons et bêtes à cornes	233,10,3 à Londres
Pour le collège	250,0,0
Pour divers	200,0,0 à Québec
Pour le moulin à farine	150,0,0
	372,2,9 à la Colombie

270,11,4

1476,4,4

Ainsi la part payée dans le pays sera de 372,2,9 + 270,11,4 = 642,14,1 £. Et pour payer les 270,11,4, j'ai un revenu en blé dû par les habitants et par différentes personnes, par dîmes, dettes, récoltes aux deux missions, prêts, au montant de 2712 minots, à part des moutures et profits provenant des moulins.

Veillez donc, Monseigneur, ne point vous effrayer, ne point craindre. Bientôt nous pourrons assister les R.P. jésuites, soulager même le Canada. Aussi cette année je ne demande à l'Association que 200 £, sur 480,6,8 que V.G. m'a annoncés par sa lettre du 17 avril 1843. Nos serviteurs nous chargent beaucoup, nous allons en tirer le meilleur parti possible, il faut qu'ils gagnent leurs gages et nous fassent encore du profit, sinon leur travail sur les fermes cessera.

Comme nos sources de profit ne seront pas si abondantes l'année prochaine et que nous aurons des bâtisses à faire faire, nous devons espérer du secours de Lyon et de Québec. On aura à payer le couvent du Wallamette 1200 \$, une chapelle à la chute avec l'entretien du pasteur, une maison à achever au fort Vancouver, des frais pour le collège. Nos serviteurs nous chargent beaucoup.

J'aurais encore bien des choses à dire, le temps me manque. Je termine en vous priant de croire que, quoiqu'éloigné de V.G., je m'unis à elle tous les jours pour obtenir du père des miséricordes les grâces dont nous avons besoin. Priez et faites prier pour nous et en particulier pour moi, afin que le bon Dieu m'éclaire et me soutienne dans les pas glissants où j'ai à marcher. Je tâche de faire pour le

mieux, mais combien l'amour-propre ne peut-il pas aveugler et me tromper. Si le P. De Smet ne vient avec des religieuses, un prêtre partira, je pense, l'été prochain, par St. Louis pour aller en chercher et mettre nos supérieurs au fait de tout ce qui regarde nos missions. Agréez l'assurance du respect, de l'attachement et du dévouement sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

Monseigneur de Sidyme
Coadjuteur de Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 91

Vancouver, le 6 avril 1844

Monseigneur,

J'ai reçu le 24 novembre votre faveur du 19 avril de la même année 1843. Je vous suis très reconnaissant des informations qu'elle me donne. Quoiqu'absent et éloigné de ma patrie, les liens qui m'y attachent ne me permettent pas de recevoir avec indifférence les nouvelles de tout ce qui s'y passe. La Colombie, notre patrie par adoption, n'est pas non plus sans intérêt, elle devient et deviendra de plus en plus intéressante. Les Américains qui y arrivent par centaines y apportent leur industrie et leur activité bien reconnues. On ne parle que villes à bâtir. En voilà quatre en chantier : la première, au fort George qui est pris par un particulier comme son *claim* d'un mille carré, contenant 640 arpents de terre que chaque individu espère obtenir gratis du gouvernement. Le possesseur nous y offre du terrain pour des

objets religieux. À côté de celui-ci est le *claim* d'un catholique, qui offre dix arpents carrés au service de la religion. En haut de Tongue Point, un moulin à scie bâti sur une petite rivière ayant chute sera en opération dans quelques mois. La seconde ville, Lynntown²⁵⁵, où il y a déjà dix maisons, se trouve sur la rive gauche et à l'embouchure du Wallamet, à quelques milles de la rivière Colombie. Le chemin des colons américains établis dans les plaines des Twalatés, au nombre de plus de 60, vient aboutir là par un chemin d'environ quinze milles de long. Ces colons ont aussi une route qui gagne à la chute, troisième ville appelée Wallamet Fall, au lieu d'Oregon City.

M. Moore, qui a établi ses prétentions (*claims*) sur la rive gauche, nous a vendu trois emplacements pour 225 \$. Je ne les donnerais pas pour 1000 \$. Ce monsieur nous offre sur la côte ou colline douze lots gratis pour objet religieux. Son voisin en bas de lui (et il est catholique) nous offre la place d'une église et d'un cimetière sur son *claim*, si l'on veut y bâtir. Le *claim* (640 arpents) du Dr McLoughlin se trouve sur la rive droite de la chute. Sur une île de pierre en haut de la chute, se trouve un moulin à scie et un autre à farine, bâtis par une société de ministres méthodistes et autres, qui en contestaient la possession au docteur. Mais voilà que les droits du docteur ont été réglés et reconnus par des arbitres; lesdits moulins en suivront le sort. Plus bas et sur les rochers de la chute, le Dr McLoughlin a deux moulins à scie qui se joignent à un moulin à farine sur une autre branche de canal. Les lots se prennent à l'envi. Le docteur nous réserve un terrain en haut de la colline qui fera la haute ville, pour église, école, cimetière, &c. Le Père De Smet va venir à temps pour choisir le local qu'il lui faudra pour ses plans religieux. Les *claims* sont pris en haut et en bas de la chute à une bonne distance.

La quatrième ville est à sept lieues de la chute, au Campement de sable ou Champoèk – ce sera non nom – à 1½ lieue de la chapelle de Saint-Paul. André Lonctain²⁵⁶, Canadien, y avait son *claim* depuis longtemps. Il a divisé le front de sa terre en lots (100 pieds sur 50, pour 50 \$). Un protestant américain, son voisin, en a fait autant. Les moulins de notre mission se trouvent à trois milles de là. Le bois est recherché. Cette ville sera le chef de celle de la chute. C'est là que viendra aboutir le commerce des colons de la belle vallée du Wallamet. Lonctain ne me refusera pas quatre ou six arpents de terre pour église, &c.

Les Américains payent le blé 5/. On trouve 4 \$ de 100 lb de fleur, ou 2¼ de blé. Les pois sont à 1 \$ à la chute, les patates à 3/. Les habitants commencent à commercer, à se relever un peu. Nos gens font argent, ou plutôt échange de tout. Je ne donnerais pas nos moulins pour le double de ce qu'ils ont coûté. Hubert Petit va faire un grand profit avec sa moitié. Sans le moulin à scie, où aurait-on pris le bois de la maison d'école, celui du couvent, celui qu'il nous faudra pour l'église et pour tant d'autres choses?

L'abrégé que j'ai fait de ce qui s'est passé de plus intéressant depuis un an me dispense d'entrer ici dans des répétitions inutiles. Je désire le continuer sur le même pied, mais j'en demande une copie. Je n'ai pas eu le temps d'écrire à Lyon. Je laisse ce soin à M. Cazeau, qui a sous les yeux tout ce qu'il lui faut pour cela.

Ayant découvert dernièrement que M. Jason Lee était parti pour aller presser le gouvernement américain de lui donner une charte en faveur de sa mission pour 42 sections ou milles carrés de 640 arpents de terre, je me suis hâté d'écrire à Monseigneur Rosati, de St. Louis, le priant de mettre quelques membres catholiques du Congrès au fait de notre situation et de nos besoins, et de les charger de de-

mander pour l'éducation des catholiques ce que les autres dénominations requerront pour les leurs. Et comme je n'ai pu lui donner qu'un léger aperçu des raisons qui militent en notre faveur et qu'il se trouve à Québec des notes capables de mettre quelques-uns de ces membres en moyen de nous être utiles, veuillez donc bien faire préparer quelque chose et l'envoyer à Baltimore à quelques membres du clergé qui pourront s'entendre avec celui que Monseigneur Rosati aura mis dans nos intérêts ou avec tout autre.

Les terres de la mission au Wallamet étant exposées à être prises par des particuliers, il a été nécessaire, pour nous aider à les conserver, de former une corporation composée de quatre membres du clergé et des syndics de l'école et de la paroisse, pour la conservation des terres qui doivent servir au soutien des écoles, des collèges, séminaires, &c. Ce qui donne un intérêt à toute la paroisse à nous soutenir dans la conservation de ces biens.

Vous verrez à regret que nous ne faisons rien pour les sauvages. N'ayant reçu de prêtres l'automne dernier, il a fallu concentrer nos travaux. Et comme les Pères jésuites étaient sur le point d'arriver, j'ai cru devoir différer pour leur laisser commencer les missions sauvages. J'attends le bon Père De Smet dans un mois.

Les échelles catholiques sont fort de mon goût. M. Aubin mérite des éloges pour les améliorations qu'il y a faites. F.-X. Payette, ci-devant commis pendant trente ans pour la Compagnie à l'ouest, vous en présentera une de ma part qui a été lithographiée à St. Louis, avec les changements et augmentations du Père De Smet. Les sauvages en disent : Celle-ci est bonne pour vous, la nôtre est meilleure pour parler ou prier.

Je désire bien avoir un ancien *Rituel* de Québec : il renferme des explications que les nouveaux ne contiennent

point, particulièrement à l'égard de la posture que le peuple doit garder et tenir aux différents temps de la messe, afin d'établir une uniformité.

M. Demers a besoin de livres, de sermonnaires anglais, de livres contenant des explications de toutes les cérémonies tant de la messe que des sacrements, des livres de prières en anglais.

Le gouvernement russe refuse de juger les meurtriers du Dr John McLoughlin, donnant pour raison que, quoique le fait ait eu lieu sur leur territoire, le fort était en la possession des sujets anglais, et il ne s'y trouvait aucun sujet russe. D'après cela, les prisonniers partent pour Montréal pour y être jugés. On doute ici que les juges du Canada veuillent prendre connaissance d'un crime commis sur un territoire étranger. Et si le procès a lieu, il y aura de tristes révélations.

Lorsque je dis à Monseigneur de Québec que nos comptes montent à 1476,5,4 £, cela n'est pas réel, car pour avoir la véritable [dépense] de l'année écoulée, il faut retrancher :

1° la balance des comptes de l'année précédente que l'on a payée en blé, savoir : 124,14,0 £;

2° la dette de Bouchard mise à notre compte par accident. Elle a été retranchée : 50,0,0 £;

3° la dette du forgeron Lachance²⁵⁷ pour ses avances : 49,2,3 £;

4° la dette du maître d'école anglais payable par les syndics de l'école : 24,9,0 £.

[Total] : 248,5,3 £. Véritable dépense : 1228,0,1 £.

De cette somme, ôtez :

Pour les animaux	233,10,3 £
Pour le collège	250,0,0
Pour le moulin à farine	262,0,0

Pour Whidbey	60,0,0
Pour Calédonie	40,0,0

[Total] :	845,10,3 £

Pour les engagés, les orphelins, pour nos besoins, &c.

Et V.G. aura une idée de nos dépenses de l'année. J'aurais encore plusieurs choses à dire là-dessus, mais il ne me reste plus que la place pour vous prier d'agréer les sentiments de vénération, de respect, d'amour et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Charles-Félix Cazeau
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 92

Vancouver, le 6 avril 1844

Cher monsieur le secrétaire,

C'est le 24 novembre de l'année écoulée, après une grande anxiété sur le sort de nos gens, que j'ai reçu votre excellente épître du 22 avril de la même année. Je ne vois qu'un moyen de vous remercier et payer des bontés, du trouble et des peines que vous vous donnez pour l'ingrate Colombie. Ce serait de vous envoyer quelque chose d'équivalent, des faits, des narrations dignes des vœux et des sacrifices que l'on fait pour nous dans le Canada; mais nous avons beau faire, nous demeurons toujours insolubles. Contentez-vous donc d'accepter en retour nos faibles prières, nos désirs ardents pour vous et pour tous nos bienfaiteurs.

J'espère que la présente vous sera présentée par M. F.-X. Payette, ci-devant employé comme commis à l'ouest des montagnes durant plus de 30 ans par la Compagnie. Il part avec le dessein de revenir par St. Louis avec une épouse canadienne. Il est capable de vous donner une grande idée du pays. Il a du bon sens. Que n'avez-vous quelques choses, quelques religieuses ou maîtresses d'école à lui confier! Plusieurs serviteurs se proposent de revenir avec lui par St. Louis.

Présentez, s'il vous plaît, mes remerciements à M. Aubin pour le bon goût avec lequel il a exécuté le plan de l'échelle catholique et les améliorations qu'il a faites. Je vous en passe une de M. De Smet; les sauvages en disent : *Okouk pous nanitch*, celle-ci pour voir; *okouk pous wawa*, celle-là pour parler.

Je vous envoie un abrégé de notre route pour nous rendre à la Colombie et des travaux que nous y avons entrepris. J'en désire une copie. J'espère que cela vous conviendra pour le Canada et pour Lyon, où je vous prie d'envoyer force notices, avec recommandation de prudence, autorisation de tronquer, changer, améliorer. J'ai oublié de terminer et de signer l'abrégé susdit, faites-le pour moi. Je n'y ai point fait entrer le nombre des baptêmes, mariages et sépultures; je l'ai perdu et cherché en vain. Tenez-vous-en à la narration de M. Demers quant à l'affaire sanglante de la chute. La mienne se trouve erronée en cela que M. LeBreton ayant donné ordre de tirer, le mulâtre manqua le sauvage, LeBreton courut dessus, il fut manqué par le sauvage qui tira sur lui; et, lorsque LeBreton arrivait sur le sauvage, celui-ci avait déjà tiré de son capot un pistolet que LeBreton voulut saisir par le bout, lorsque le coup partit et lui entra dans le bras. Laissez à d'autres de parler de ces misères.

Oh! que les jugements de Dieu sont terribles! Ce George LeBreton, c'est le même qui, en 1831, je crois, fit son abjuration, fut baptisé sous condition, se confessa et communia à Pâques. Sa main avait signé ce que sa langue, son cœur et sa bouche venaient d'exprimer : un attachement inviolable à la foi catholique, un serment de la garder et tenir jusqu'à la mort. Il s'était préparé à cet acte depuis l'automne précédent. Il continua à fréquenter la messe, à réciter le chapelet, à faire usage d'un livre de dévotion jusqu'à l'automne. Il était édifiant. Il commença à se négliger; il chercha et ne put trouver à se marier. Il osa prendre une sauvagesse avec lui. Je vins à bout de la lui faire renvoyer. Le Dr White le prit pour son secrétaire; dès ce moment il fut perdu. À Champoëk, le printemps de 1843, il osa dire dans un faux zèle qu'il fallait chasser du pays ceux qui refusaient de faire des lois. Durant l'été, il assista au *Camp meeting* méthodiste et apostasia la foi catholique. On dit qu'il le fit dans l'espérance de pouvoir obtenir la main d'une certaine fille; il fut refusé. On avait dit auparavant qu'il ne s'était fait catholique que pour obtenir la main d'une des nôtres; il y fut trompé. Après l'affaire de la chute, il fut transporté à Vancouver. Je m'y trouvais. J'allai le visiter plusieurs fois, il me paraissait gêné. Je lui parlai des miséricordes du Seigneur, je lui recommandai de prier, de s'adresser à Marie. Je ne sais s'il le fit. Je lui dis que j'irais le confesser le lendemain; rien de satisfaisant pour réponse. Ayant dit la sainte messe pour lui, je courus au chevet de son lit, je le pressai, je le sollicitai de mourir en catholique, que c'était la véritable. Au milieu de ses tourments, de son agitation, il me répond que c'était un point à décider, que je le pressais trop, qu'il fallait le laisser tranquille, et il demanda M. Douglas. Je m'éloignai plein d'effroi et de chagrin. Vers 10 h a.m., M. Douglas entra chez moi pour s'acquitter d'une commission, celle par la-

quelle LeBreton me priait de ne plus paraître devant lui. À 1 h après-midi, il demanda qu'on priât pour lui. On lui parla de moi. Je m'y rendis, je me jetai à genoux pour réciter les litanies de la Sainte Vierge, pour obtenir sa conversion. Près de lui, je lui représentai que cela ne suffisait pas, qu'il fallait se confesser ou en avoir le désir, que le temps pressait, que son salut était encore possible. Il me répondit qu'il espérait être sauvé par les mérites de Jésus-Christ, suivant le Nouveau Testament. Je dus donc me retirer. Il perdit bientôt la parole; une demi-heure après son âme paraissait devant le juge suprême. La main qui avait signé son abjuration avait reçu le châtiment de son apostasie. De là le coup mortel avait gagné tout le corps qui, dans trois jours, était en putréfaction. Je n'aurais jamais cru qu'un homme eût porté si loin son aveuglement. M. Douglas l'inhuma. Le second me paraissait mieux disposé, je me préparais à le baptiser le lendemain, lorsque pendant la nuit il mourut sans que personne daignât venir me chercher au fort, l'hôpital étant en dehors.

En écrivant la présente, je reçois la visite d'un des chefs de la mission méthodiste de Wascopam ou Grandes Dalles. M. Perkins y réside depuis 1838, il s'exprime dans la langue des sauvages du lieu, il vit au milieu d'eux. Il aurait dû, ce semble, y avoir du succès, il a dû au moins faire son possible pour réussir; il avait autrefois M. David Lee pour l'assister. Eh bien! il semble que ce chef ne vient si à propos que pour vous donner une preuve de la nullité des efforts de ces prétendus ministres pour obtenir des succès. Leur enseignement est si superficiel et si changeant (peu fixe) que les sauvages s'en dégoûtent eux-mêmes. Ce chef me dit qu'un dimanche M. Perkins parla cinq fois, et qu'autant de fois il varia dans son enseignement. Il dit clairement que c'est un fou qui dit tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, qu'il l'a

abandonné ainsi qu'un grand nombre de sauvages du lieu. Je viens de lui passer une échelle, l'exhortant, comme vous pensez bien, à persévérer dans ses sentiments, et lui donnant l'espérance que des prêtres allaient bientôt arriver pour travailler à les instruire.

Je regrette beaucoup d'avoir perdu le nombre des baptêmes, mariages et sépultures faits au Wallamet et au Cowlitz. Voilà ce qui fait que mon rapport n'en parle point. Celui de Vancouver est de 94 baptêmes, 12 mariages et 10 sépultures. La grande majorité des baptêmes vient du côté des sauvages.

L'instruction en faveur des prêtres autorisés à confirmer renfermant la clause que ce ne doit être qu'avec des saintes huiles de l'année, et l'indult ne me donnant point cette dispense, rien n'a été fait, faute d'huiles saintes nouvelles ou de dispense pour user des anciennes. Veuillez donc pourvoir à cela par rapport à ce sacrement, mais encore par rapport à l'administration de ceux où l'on en fait usage, et cela pour tous les missionnaires. D'ailleurs dites, s'il vous plaît, à mes seigneurs que je n'aimais pas de commencer à remplir une fonction si haute qu'un autre va bientôt venir remplir avec le caractère sacré des Apôtres. Car j'ai cette confiance qu'on aura eu égard à mes raisons.

Je laisse à la divine Providence à régler ce qui regarde mon cher frère. S'il vient dans la Colombie, ce sera pour me remplacer. C'est l'homme capable de porter le fardeau, de faire face à tout, de mettre chaque chose à sa place. Que n'a-t-on pensé à lui auparavant! Mais il est encore temps. Je demande qu'on s'en occupe; ou qu'on y place un étranger, les choses n'en iront que mieux.

J'ai passé tristement le carême : les deux premières semaines en route pour aller chercher et conduire M. Demers à la chute; les deux dernières (excepté trois jours), pour al-

ler à Saint-Paul du Wallamet pour établir la corporation qui doit conserver nos terres. La piété en souffre beaucoup. C'est au vieux à marcher. Vancouver a donc été négligé et pour cette raison et par celle de mes lettres à écrire. Aussi je me trouve en arrière, l'express est parti, mais un courrier va partir le 8 pour donner après lui et le rejoindre à Colville.

Le Dr McLoughlin me charge de présenter mes respectueux compliments à nos seigneurs les évêques, à messires Parent et Desjardins, &c. Veuillez bien vous charger de présenter l'assurance de mon attachement et de mon respect aux messieurs du séminaire, de la cure, des communautés; et d'accepter celle de la considération, de la reconnaissance avec laquelle je demeure, cher monsieur le secrétaire...

F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Le 8 avril. La coqueluche règne parmi les enfants des blancs et des sauvages. Elle enterre une partie de ces derniers. Dans les environs ils sont baptisés, mais à Wasco-pam ils meurent sans baptême, sous les yeux de Perkins, les adultes de même.

● ○ ●

À Madame Alexandre Roy
ASSH, Sec. B, Fg. 7, Dos. 16

Vancouver, le 8 avril 1844

Ma bonne et tendre nièce,

J'ai reçu ta lettre de l'année dernière. Continue à m'écrire tous les ans et à me donner des nouvelles de toi et de ton mari. Ton cher oncle²⁵⁸ a suivi mon exemple, il a laissé les

Cèdres et te voilà seule; mais que dis-je, le bon Dieu est ton père, Marie est ta mère et ta protectrice, messire Lavoie un excellent et tendre père spirituel. Courage, ma fille, fais attention à toi, ne te néglige pas, veille au temporel et au spirituel encore bien davantage, fréquente les sacrements, donne l'exemple, non par orgueil ni par ostentation, mais par devoir et désir de voir le bon Dieu aimé, adoré, servi.

Qu'il est beau de voir de jeunes époux vivre dans la paix, l'union des cœurs! Et quand cette union est en Dieu et pour Dieu, les époux marchent ensemble sur la terre, vers l'église, vers le tribunal de la Pénitence, vers la sainte table et, après un moment de séparation, ils se réuniront en Dieu dans le ciel.

Tu n'as point de famille, mais de saintes en ont obtenu autrefois par le jeûne ou par la prière; et très certainement, vous en obtiendriez par vos largesses dans le sein des pauvres. Car les pauvres sont les membres du Sauveur. Ce que l'on fait à ses membres, il le tient fait à lui-même. Il en sera touché, il vous exaucera. Les pauvres aussi prieront pour vous deux. Et bien certainement l'aumône couvre les péchés, touche le cœur de Dieu. L'aumône n'a jamais appauvri; elle enrichit au contraire, elle consolide, elle affermit les biens, les successions, tandis que la dureté envers les pauvres fait crouler les plans, fait fondre les biens. Et après bien des peines, des sueurs, des soins, des inquiétudes, tout disparaît comme la fumée. Faites vous-même le bien que vous désirerez avoir fait à la mort. On est mal servi par les autres, il ne faut se fier à personne là-dessus. L'aumône obtiendra des enfants, elle leur obtiendra une longue vie.

Mes respects à messire le curé, mes tendres, bons et longs souvenirs à ton tendre et cher époux. Des compliments à ta chère mère, à M. et dame Beaujeu, à M. et dame Beaudet, et par-dessus tout à M. et dame Roy, de Montréal,

à toutes mes connaissances aux Cèdres et ailleurs, la bonne Élixa et son époux, ses sœurs, tes cousines et toute la famille. N'oublie personne.

Prie pour moi et pour la propagation de la foi en ce pays. Un M. Fraser, en ce pays, salue bien son neveu, Alexandre Waters. Donne-moi des nouvelles de la famille tous les ans. Je n'ai pas le temps de t'en dire plus long. Crois-moi bien sincèrement pour la vie, ma chère nièce, ton affectionné oncle.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

François-Antoine LaRocque, écuyer
Montréal

Reçue le 15 août 1844

BAC, MG19, A18

Vancouver, le 8 avril 1844

Monsieur,

J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre du 30 avril de l'année dernière. Je ne saurais trop vous remercier de la peine que vous vous donnez pour notre mission à l'égard des 200 £ que votre généreux frère²⁵⁹ présente si libéralement à notre reconnaissance pour l'avantage de l'éducation. Vous voudrez bien être l'interprète des sentiments de gratitude dont je suis pénétré envers un donateur si bienfaisant et lui apprendre l'emploi que j'ai fait de ce riche présent. Je l'ai appliqué à payer les frais de notre première maison d'éducation dans ce pays. Une maison en bois de 60 pieds de long sur 25 pieds de large, ayant une aile de 45 pieds de long sur 16 de large, où sont logés une trentaine d'enfants

qui y apprennent l'anglais, le français et leur sainte religion, s'honorera toujours d'avoir pour fondateur au Wallamette le généreux et bienfaisant François LaRocque, écuyer. Sa mémoire y sera bénie et vénérée par de jeunes et tendres cœurs qui lui devront ce premier berceau de leur éducation. J'espère que vous serez satisfait de l'emploi que j'ai fait du don de votre excellent frère. Recevez aussi mes remerciements pour les 25 £ que vous donnez au R.P. De Smet. Si le bon Dieu daigne accomplir nos vœux pour vous et pour votre bon frère, ils sont ardents, n'en doutez pas.

J'ai cependant à vous annoncer avec regret que la démarche de William Pion avec son épouse, votre nièce, nous met dans l'impossibilité de lui être utile pour le présent. Il était descendu de Colville au Wallamet dans l'automne. J'espérais les voir tous les deux passer quelques semaines autour de la chapelle dans le printemps. Je les encourageais à cela, lorsque tout à coup j'apprends qu'ils étaient retournée tous deux à Colville sans avoir été instruits ni baptisés l'un et l'autre. Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis. Je vais les inviter à descendre.

L'Oregon va devenir de plus en plus intéressant. Les Américains y arrivent tous les automnes en grand nombre, y apportent leur industrie et leur activité bien reconnues. Ils arrivèrent au nombre de 700 avec l'automne dernier, les uns en wagon, les autres à cheval, avec un grand nombre de bêtes à cornes. L'industrie et le commerce se pressent à la chute du Wallamet où les choses vont vite. Depuis un an, on compte au-delà de 60 maisons. Cette place sera alimentée par les colons américains, qui s'établissent dans les prairies des Twalatés au nord-ouest de la chute, à la distance de 20 milles; on dit qu'ils y sont au nombre de 60 et plus. La chute sera encore alimentée par les colons de la belle vallée

du Wallamet qui sont au nombre de 125 catholiques, à part des Américains qui y sont parsemés.

Le Dr McLoughlin a deux moulins à scie et un moulin à farine à la chute. Une société américaine a un moulin à farine et un moulin à scie au même lieu. La vallée du Wallamet possède trois moulins à farine et deux moulins à scie. Le premier, qui a deux petites meules, appartient à la mission méthodiste avec un moulin à scie; le second, ayant une petite meule, appartient à un de nos habitants; le troisième, qui a une grosse meule, appartient avec un moulin à scie à la mission catholique. Il se bâtit aussi un moulin à scie au Cowlitz, un moulin à farine, un autre à scie en haut du fort Vancouver.

Les ministres ne font rien des sauvages; ils se dégoûtent et lèvent le camp après s'être enrichis.

Il s'en va 4 h du matin; mes yeux, ma plume, le sommeil me commandent de terminer. Agréez l'assurance de ma reconnaissance et de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, cher monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

F.N. Blanchet, ptre

● ○ ●

À Monseigneur P.F. Turgeon
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 93

[Vancouver,] le 8 avril 1844

Monseigneur,

Je vous ai déjà fait connaître mes dispositions par rapport à l'épiscopat auquel on veut m'élever, et cela dans une

[lettre] envoyée par le bâtiment de la Compagnie, parti l'automne dernier. Je les avais encore fait connaître prudemment à Monseigneur de Québec dans la lettre que le Père De Smet envoya de St. Louis. J'ai manifesté tout dernièrement à M. Cazeau et à Monseigneur de Québec mes sentiments et mes vœux à ce sujet; j'ai accompagné tout cela de raisons bonnes et fortes. Que faut-il davantage? Je demande en grâce que, si tout est conclu et réglé, la chose puisse être examinée, considérée et pesée de nouveau devant Dieu et dans mon intérêt, celui de me laisser dans l'état actuel où la Providence m'a placé.

Me voilà déjà vieux et hors d'âge²⁶⁰; tout diminue en moi. Je suis lent dans les affaires et c'est à force de travail que je viens à bout de quelque chose; j'ai la mémoire ingrate, je n'ai point d'énergie, je ne sais pas l'anglais; je n'ai jamais eu le temps d'étudier, vu le ministère où j'ai toujours été employé. Pourquoi donc mettre les choses contre nature, vouloir tirer de la lumière d'où il n'y a que ténèbres? Que ferai-je et que dirai-je de plus? Ici même, on s'aperçoit que je ne suis pas à ma place. On me dit d'abandonner puisque je ne suis pas plus capable de conduire et de gouverner. C'est mon désir de céder la place à un autre. Je ne demande qu'un coin dans la Colombie. On me blâme à tout moment; à tout moment je suis repris, je suis en faute, en défaut. Or, pour la plus grande gloire de Dieu et dans l'intérêt du prochain, ne vaut-il pas mieux que je demeure là où je suis plutôt que de monter pour devenir un chef inutile et même nuisible. De grâce, Monseigneur, intéressez-vous pour moi. J'ai jeté les yeux sur mon frère pour me remplacer, si cela était trouvé agréable. Il est plus homme de tête que moi, il a plus d'énergie, plus de talent, de capacité que moi. Fasse le ciel que je sois écouté!

Je ne sais comment m'y prendre pour vous faire connaître mon embarras à l'égard de M. Langlois. J'aime ses talents, sa piété, sa vertu, son zèle, un peu violent quelquefois, le talent de conduire les enfants; mais je ne saurais comment expliquer la manie qu'il a de tout blâmer, de me trouver sans cesse en défaut. Je ne puis me faire à cela, je patiente, connaissant son caractère, mais je suis poussé à bout bien des fois, et alors le manque de charité, des paroles aigres de part et d'autre. Rien n'est bon que ce qu'il entreprend et fait lui-même.

1° Il s'opposerait à l'achèvement de la maison d'école, cela allait trop coûter, &c. C'était travailler en l'air, sans but, sans plan. Et cependant elle a servi à commencer une école.

2° M. Demers et moi, nous avons résolu de faire commencer la maison du couvent, en cas que le Père De Smet amène des religieuses; il s'y opposait, cela allait nous ruiner, &c. Et quand il a vu que le marché allait se faire, il a marqué sa surprise et, comme je lui disais que cela avait [été] résolu par deux contre un, sa réponse a été qu'il ne pensait pas qu'après les raisons qu'il avait données, on se résoudrait à la faire bâtir.

3° Il a admis la femme de Dépati à la sainte table, après un mois d'une faible instruction.

4° Il n'avouera jamais que son plan de vendre la moitié du moulin à scie était mauvais. Dans un saint zèle, il aurait souhaité au D. les moulins et les tracas; et lors de la corporation que j'ai établie, il ne pensait qu'aux moulins, tant il désirait d'en voir tourner le profit à l'éducation.

5° Sans cesse il ne prêche qu'on se ruine, que je ne m'y prends pas bien, il pose des principes, &c.

6° Il pense que je suis entiché de ma supériorité et que je n'agis souvent que par ce motif. Dans ma dernière visite au

Wallamet, j'en suis encore venu aux gros mots. J'ai laissé Saint-Paul en décembre pour me procurer de la tranquillité. Et il fait tout cela par zèle.

J'ai cette remarque à faire avec M. Demers que ces deux derniers arrivés manquent d'un peu d'humi[li]té, de soumission et cet esprit de charité qui fait qu'on cède quelquefois. M. Demers a eu à se plaindre de lui à moi que M. Bolduc, à Whidbey, était toujours en avant pour faire et entreprendre, que c'était mieux de sa façon. Au Cowlitz, entreprendre et faire, ou hâter ou trafiquer sans demander avis au supérieur présent, tout cela montre un manque de savoir s'y prendre. Le zèle des deux pour les sauvages, à ce qu'il en semble, n'est pas aussi ardent qu'au commencement. Je n'en dis rien, ils sont venus à connaître les obstacles. Au Cowlitz, pour une petite réprimande, se chagriner et demeurer froid durant quelques jours. Trop familier avec les sauvages, avec le monde. Avoir dit que s'il eût connu les choses, il ne serait pas venu, qu'il demanderait son *exeat* pour aller aux Îles. Mais peut-être que M. Demers était trop sévère. Cependant, M. Bolduc n'approuve point la conduite de M. Langlois.

Hélas! pourquoi faire ces aveux, conter ces peines? V.G. n'en a-t-elle pas assez d'autres à endurer, à supporter? Par ici, on devrait s'encourager, se consoler, se supporter, s'entraider, se reprendre avec douceur, avec charité; mais autrement c'est décourageant, c'est désolant, cela me démonte. J'aime les avis, j'en ai besoin. Hélas! et mon amour-propre, mon peu de charité me fait trouver mauvaise la manière dont on me les donne. Quelle misère! Qu'en pensez-vous? Monseigneur. Un étranger ne fera-t-il pas mieux au milieu de nous? J'aurais confiance que mon frère serait l'homme à porter remède à cet état de chose. Que Dieu ait pitié de nous! Il vaut mieux moins de talents et plus

d'humilité, d'abnégation, de soumission. Vive les jésuites! et les hommes formés sous la règle. Pardonnez, Monseigneur, je voudrais être à vos pieds et m'exempter de vous passer ces lignes à moitié formées, à 5 h du matin, après avoir passé la nuit blanche à écrire. Hélas! vous en découvrirez encore bien que trop pour votre cœur sensible. De grâce, il faut attendre. Mais il faut me remplacer dans le choix, s'il est fait. Ayez pitié de moi, Monseigneur, daignez prier pour moi et me croire pour la vie...

[F.N. Blanchet, ptre]

P.-S. Mon frère ignore tout. Si vous jugez à propos de lui communiquer ma peine, c'est bon; autrement, c'est bon encore.

● ○ ●

À Augustin-Magloire Blanchet
à l'évêché de Montréal
AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 99

Vancouver, le 5 juillet 1844

Mon très cher frère,

Le bâtiment de la Compagnie nous a apporté nos caisses du Canada, d'Angleterre et de France en bon ordre, à l'exception de celle de l'imprimerie qui, étant trop faible pour le poids qu'elle renfermait, a été cassée et défoncée. Le grand nombre des caractères a été mêlé, il y en a de perdus, de cassés. Il faudra plusieurs mois du temps de M. Bolduc pour mettre les caractères en ordre. À Paris et à Londres, on

est trop ménager du bois : les boîtes sont faites de planches faibles et minces.

Le bon Père De Smet m'a écrit, du mois de septembre 1843, de la ville d'Anvers, qu'il avait été à Rome, qu'il était très occupé, qu'il allait revenir avec sept Pères et autant de Frères, &c. Mais il ne me parle point du temps et de la voie pour son retour, c'est étonnant. On soupçonne ici qu'il a essuyé un refus quelque part. Ces délais et revers, tant du Canada que d'autre part, nous contrarient beaucoup. La mission de Whidbey sur Puget est là. On m'a répondu, quant à celle de la Calédonie, que par des ordres reçus, on ne pourrait plus s'y rendre sur les berges de la Compagnie. Car j'avais envie d'y envoyer M. Demers. Voilà à quoi se réduisent ces promesses flatteuses de sir George. J'apprends que le nouveau secrétaire a dit qu'il y avait déjà trop de prêtres à la Calédonie. On peut s'attendre à n'avoir plus d'assistance de la Compagnie pour les missions sauvages. Cette conduite, ces ordres sont traités comme ils le méritent par ici, mais ils sont là.

Les Pères jésuites ont des obstacles et des privations à endurer, mais le ciel sera notre soutien. En dépit du démon et des hommes, il faut que l'évangile soit annoncé. Malheur à ceux qui s'y opposent!

Nous ne pouvons rien entreprendre faute de prêtres. Nous avons chacun notre poste, et comment seul aller ouvrir des missions sauvages? Les Pères chez les Têtes-Plates ont toujours du succès, dans les missions de Sainte-Marie et de Saint-Joseph. Un des deux Pères venus l'automne dernier de St. Louis est presque toujours malade. C'est le Père DeVos. Ce qui l'a empêché de descendre ce printemps. La foi fait des conquêtes et des progrès dans l'Océanie. L'Église de M. Maigret est dans la plus grande désolation par la perte presque assurée de son saint évêque et de ses dignes mis-

sionnaires. Sans éprouver de pertes, nous éprouvons des délais qui sont aussi ruineux.

Le *superintendant* de la mission méthodiste, M. [Jason] Lee, a été cassé et remplacé par M. Gary²⁶¹, qui est venu voir, examiner. Il a tout blâme, condamné; il a tout vendu, terres cultivées, hôpital, collège à trois étages. Les enfants ont été congédiés; les filles et garçons nubiles ont été mariés. On dirait d'une banqueroute.

Notre petit collègue va son train sous la direction de M. Langlois qui est aussi à la tête de la paroisse. M. Bolduc est au Cowlitz, M. Demers à la chute, et moi à Vancouver, quand je suis de retour de mes visites. Faute de clous à bardau, le couvent n'est pas encore couvert. M. Mailly m'écrit que quatre religieuses ursulines étaient sur le point de partir pour nos missions, lorsqu'une lettre du Canada a fait manquer le projet, en mentionnant, je crois, que nous en avions assez.

J'ai reçu avec actions de grâces l'heureuse nouvelle que le R.P. De Smet allait être notre vicaire apostolique. Fasse le ciel qu'il arrive bientôt! Je serai heureux.

M. Langlois me presse de le laisser monter chez les Têtes-Plates pour y voir les révérends Pères pendant les vacances des écoliers et y choisir deux Frères pour faire l'école. Je ne consens pas à cette démarche. Quelques postes souffriraient d'une absence de quelques mois. Une lettre peut atteindre le même but. Les Frères ne se séparent pas des Pères.

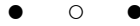
Notre bon gouverneur McLoughlin me charge de présenter à nos seigneurs les évêques ses respectueux souvenirs.

Deux sauvages de la Calédonie qui parlent français sont descendus avec la brigade des porteurs pour venir voir les prêtres. On a pu leur donner quelques outils pour leur ser-

vir à bâtir une maison aux missionnaires. Leurs gens devaient venir au-devant des missionnaires qu'ils attendaient à grande hâte. J'ai promis de leur en envoyer le printemps prochain 1845. Ce sera à nos frais, dépens et indépendamment de la Compagnie.

Ne manque pas de présenter mes profonds respects aux saints évêques de Québec et de Montréal; mes respectueux souvenirs aux messieurs des séminaires, les évêchés, &c. Mille bonnes choses à notre famille. En t'embrassant et te serrant contre mon cœur, je bénis le Seigneur de m'avoir donné la faveur de te faire passer la présente pour te dire encore une fois comme je t'aime en Notre Seigneur Jésus-Christ.

F.N. Blanchet, ptre



Le 31 juillet 1844, six Sœurs de Notre-Dame de Namur et quatre prêtres, partis d'Anvers en janvier à bord de L'Infatigable, arrivent en Oregon.

À Monseigneur Nicolas-Joseph Dehesselle²⁶²
Évêque de Namur
*ASNDN*²⁶³

Sainte-Marie de Wallamette, le 28 août 1844

Monseigneur,

Je regarderai comme un des plus beaux et des plus heureux jours de ma vie, celui où j'eus l'honneur de recevoir

votre lettre du 27 novembre de l'année dernière et d'apprendre que V.G., ayant bien voulu autoriser la supérieure générale des Sœurs de Notre-Dame à désigner quelques-unes de ses chères enfants pour la mission lointaine de l'Oregon, six de ces courageuses et saintes filles de Marie, après avoir bravé les vents et les tempêtes, arrivaient enfin au terme de leur voyage et avaient mis pied à terre au port de Vancouver.

Je ne saurais vous exprimer, Monseigneur, le bonheur et la joie que me fit éprouver cette première entrevue. Je bénis le Seigneur, j'admire la divine Providence dans le choix qu'elle a fait des Sœurs de Notre-Dame. Je fus étonné en considérant la force et le courage, la résignation et la tranquillité d'âme que les vertueuses Sœurs avaient montrés au milieu des périls et des dangers les plus imminents.

Je suis extrêmement content que la démarche du R.P. De Smet pour obtenir des Sœurs a réussi; que ce choix soit tombé sur un institut qui a été capable de les pourvoir si abondamment; qu'elles soient sorties d'un pays si éminemment catholique, d'un diocèse si sagement administré. Nous en bénissons le Seigneur et nous chanterons ses miséricordes éternellement. Il a dû vous coûter grandement, Monseigneur, de vous résoudre à laisser partir pour un pays si inconnu, si éloigné, des âmes si parfaites, des cœurs si fiers, mais quand V.G. apprendra tout le bien que ces vertueuses Sœurs peuvent faire dans le territoire de l'Oregon, au milieu d'une population catholique de 125 familles au Wallamette, sans compter les 13 familles établies sur la rivière Cowlitz, et des enfants qui leur seront confiées par les bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson et par ceux d'une nombreuse population américaine, à part même les petites sauvagesses qu'elles devront aussi instruire; alors elle se félicitera, je l'espère, de la faveur qu'elle aura accordée à

ce pays. Ses habitants et leurs descendants s'en souviendront avec plaisir et reconnaissance. Que ne puis-je moi-même, avec mon cher confrère, vous exprimer tout ce que mon cœur ressent de gratitude pour le trésor dont vous venez d'enrichir la mission de l'Oregon. Nous nous sommes déjà réunis dans le temple du Seigneur pour prier pour nos bienfaiteurs et en particulier pour vous, Monseigneur, et ce ne sera pas la dernière fois.

En confiant les Sœurs de Notre-Dame à ma sollicitude et à ma charité, je sens l'importante obligation qui m'est imposée. Vous m'aidez, Monseigneur, de vos prières afin de m'obtenir du ciel cet esprit de sagesse et de prudence qui doit caractériser mes démarches, afin que je sois pour elles un guide, un consolateur, un véritable père. Ce sera pour moi une agréable tâche de pouvoir vous en donner des nouvelles tous les ans.

F.N. Blanchet, V.G.

● ○ ●

Mère Supérieure
Des Sœurs de Notre-Dame
Namur
*ASNDN*²⁶⁴
[fragments]

[Sainte-Marie de Wallamette, le 29 août 1844]

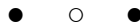
[] On nous apporta aussi une jolie statue de Marie qui fut installée et honorée dans notre chapelle, le lendemain, à la messe, et au *Te Deum* d'action de grâce. Pouvais-je refuser à Marie, notre Dame et notre Mère qui m'envoyait ses

enfants sous de telles circonstances, de lui marquer ma reconnaissance par un acte solennel et public? Dès ce jour, notre chapelle aura la bienheureuse Vierge Marie pour première patronne, et le grand apôtre saint Paul pour second...

J'admire et je bénis la divine Providence qui en faisant son choix sur les Sœurs de votre saint institut, pour envoyer des religieuses aussi ferventes, pieuses et avancées dans la perfection, aussi propres aux besoins de notre nouvelle colonie. Hélas! où en seraient-elles si elles étaient arrivées pauvres et dépourvues? Et ce qu'elles peuvent encore attendre de la charité de leurs sœurs et de leur tendre mère ne pourra que les rendre capables de faire au plus tôt un grand bien.

Je sais tout ce qu'il a dû en coûter à votre tendresse de voir s'éloigner de vous des enfants qui vous sont si chères en Dieu et si recommandables sous tous les rapports. Mais c'est pour Dieu et le salut des âmes qu'elles ont fait ce sacrifice, elles sont au milieu d'une population de plus de cent familles, elles ont du bien à faire. Vous serez toujours leur tendre mère, leur conseil et leur guide. Je serai pour elles le meilleur des pères. Que ne puis-je remplacer auprès d'elles la véritable mère qu'elles ont perdue en votre personne! Elles suivront leurs saintes règles, elles avanceront de plus en plus dans la perfection. Vous les soutiendrez du secours de vos prières. Elles auront le meilleur directeur. Je demanderai tous les jours au bon Dieu de les protéger, de les garder, de les bénir. Le bon Dieu viendra à leur secours et au mien. C'est en lui et en Marie que je mets ma confiance! []

F.N. Blanchet, V.G.



Révérend Père De Smet
Oregon City
AJSLM, AA-537-538-540

Wallamette, le 7 septembre 1844

Bien révérend Père,

Je vous envoie Baptiste Lajoie, il porte quelques provisions, il aura soin de vous servir. Il remontera avec vous et les bons Pères.

Les Sœurs vont de mieux en mieux. La Sr Louisa a toujours mal. Guilbault est engagé, je n'ai pu le faire à moins de 45 louis, le nourrir et loger. Si tout cela vous convient. Autrement, il allait nous laisser là. Je pense qu'il fera bien et gagnera ses gages. Point pour le remplacer.

Une maison a été finie la semaine dernière, et une seconde commencée. Le bois est sur la place, quelques habitants viennent aider. Ça ira. *Deo adjuvante*. Suivant votre demande, je vais faire un compte.

Les religieux demandent en premier lieu les caisses ci-mentionnées N^{os} 58, 12, 91. Un tonneau amidon.

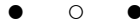
F.N. Blanchet, ptre

P.-S. Les révérends Pères sont bien.

S'il vous plaît de vous informer pour du bois sec à mettre pour les Sœurs. Le Frère François pourrait choisir, pour tables, portes, fenêtres, &c.

Cinq à six mille pieds de bois pour le couvent, à faire monter par les bateaux.

F.N.B.



À Messire
Charles-Félix Cazeau, prêtre
Québec
AAQ, 36 CN, C.A., vol. III : 55

Mission catholique, le 7 octobre 1844

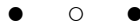
Monsieur,

Je vous prie de payer à François Bilodeau, ci-devant l'employé de notre mission du Wallamette, la somme de cent soixante et treize piastres, et soixante et neuf centimes (cours des États-Unis), et décharger d'autant le compte de notre mission à Québec.

Vous obligerez votre très humble serviteur.
(\$ 173,69)

F.N. Blanchet, ptre, V.G.

*Reçu la somme ci-dessus mentionnée
par les mains de Mr Cazeau, prêtre.
Québec, 11 août 1846.
(signé) François Bilodeau*



À Sa Grandeur
Monseigneur l'évêque de Québec
*OHS, Mss 322, R-488*²⁶⁵

Saint-Paul du Wallamet, le 3 novembre 1844

Monseigneur,

C'est à 9 [h] du soir que je commence à vous écrire. L'occasion qui porte nos lettres à Vancouver part demain; de là elles seront expédiées au fort George, pour le vaisseau qui passe en Angleterre. Nous sommes en retard, le bâtiment sera peut-être en dehors de la barre. Pour moi, je n'ai pas eu le temps de m'y mettre plus tôt, tant sont grandes les occupations que me donnent les affaires de la mission de la paroisse, des Pères jésuites, des Sœurs, outre le catéchisme et la première communion.

On m'assure que l'express de l'automne est arrivé à Vancouver la veille de la Toussaint et sans prêtres du Canada. Je m'y attendais! J'ignore ce que contiennent nos lettres, elles ne sont pas arrivées. La meilleure nouvelle que je puisse donner à V.G., c'est l'heureuse traversée du bâtiment [*L'Infatigable*] du Père De Smet, qui entra dans la Colombie le 31 juillet [1844], jour de la fête du saint patron de la Compagnie de Jésus²⁶⁶. Il était accompagné de six religieuses de Notre-Dame de Namur qui ont fait le passage avec un courage, une résignation et une tranquillité d'âme admirables, et sans être malades. Les Pères Accolti, Ravalli, Nobili et [Louis] Vercruysse²⁶⁷ étaient aussi en bonne santé. L'équipage avait couru de grands dangers au cap Horn : entraîné par les courants à quelques milles des rochers, le capitaine²⁶⁸ disait tout haut : Nous allons couler à fond, lorsque le vent changea tout à coup. Le danger couru à l'entrée de la Colombie a été imminent. Sans carte, sans connaître

l'embouchure, le capitaine allait et venait depuis quatre jours, quand il fut en péril. Passant par une voie nouvelle, à deux brasses et demie d'eau, il se fraya un chemin. C'est une chose admirable et merveilleuse! Le Dr McLoughlin les reçut à bras ouverts. Me trouvant à Wallamet, je me rendis au-devant d'eux et les emmenai, le 17 août, à Saint-Paul où nous célébrions le lendemain la belle fête de l'Assomption.

La dysenterie qui régnait alors à Vancouver avait gagné quelques Pères et des Sœurs, mais à force de soins et de prières, Dieu nous les a conservés; double raison de lui rendre nos actions de grâces.

Après plus de deux mois de travaux pour la maison des Sœurs, elles y sont entrées; mais elle est loin d'être achevée. Elles pensent pouvoir ouvrir leur pensionnat au commencement de décembre prochain : elles sont contentes, heureuses, si vertueuses et douées d'un si bon esprit. Leur établissement formera cinq corps de bâtiment : le premier aura 60 x 30 sur quinze pieds de haut; le 2^e, mêmes dimensions. Ils sont séparés l'un de l'autre par une chapelle de 30 x 68 pieds, ce qui fait une façade de 150 pieds. Les deux premiers bâtiments seront suivis chacun d'une aile de 90 x 33, au bout desquelles se trouveront des hangars. Un corridor de six pieds séparera en deux les deux premiers bâtiments, longera intérieurement les grandes ailes et, continuant sur la façade et à travers le portail de la chapelle, il fournira une communication facile avec tout l'intérieur qui est déjà disposé. Chaque corps coûtera près de 12 000. Les ouvriers prennent 12# par jour.

Le Père De Smet s'est enfin décidé à placer la maison mère de son ordre dans notre mission, à une demi-lieue de notre chapelle, sur un beau terrain que je lui laisserai pour cela. C'est ici que nous allons nous fortifier, que seront nos

écoles, le couvent, le collège et le séminaire; c'est ici que partiront les missionnaires pour aller évangéliser.

On va établir une seconde station pour les Canadiens, une autre parmi les Américains. Le Père De Smet est allé rejoindre les Pères Point, Mengarini, [Adrian] Hoecken, qui sont chez les Têtes-Plates. Les Pères [Joseph] Joset, [Tiberius] Soderini, [Pietro] Zerbinatti viennent d'arriver de St. Louis et vont passer l'hiver aux montagnes. Le Père DeVos est descendu et est à la tête des Pères Accolti, Ravalli, Nobili et Vercruysse; il prend soin des religieuses et visitera les Américains. Un Père sera à la tête de notre collège avec M. Bolduc. M. Langlois est allé prendre soin du Cowlitz, M. Demers, du fort Vancouver et de la chute. Les deux autres Pères demeureront au lac Saint-Ignace avec le Père DeVos. Tous ces Pères sont savants et instruits. Au printemps s'ouvriront des missions pour les sauvages.

J'ai dû me fixer ici pour diriger les choses jusqu'à ce qu'on puisse se passer de moi. J'espère que ce sera bientôt.
Fiat, fiat!

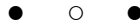
Il a fallu et il faut encore de grands frais pour soutenir les Pères et les religieuses, pour les nourrir et les établir. Nos engagés ne savent quelquefois où donner de la tête. C'est à présent que l'on peut juger de l'utilité qu'il y aurait d'avoir des fonds, vu les dépenses excessives. Il faut un bœuf par semaine, un cochon passait aussi dans le même temps, quand il a fallu engager des briqueteurs pour la maison des Sœurs.

Notre école a été retardée, elle est sur le point de s'ouvrir. Les Sœurs ont d'abord occupé une moitié de la maison, et les Pères, l'autre. Le bon Père DeVos est entré samedi 2 novembre dans sa petite maison au lac Ignace. Là, l'établissement consiste en trois maisons de *boulins* de 23 sur 48 pieds, séparées par des espaces de 12 pieds qui, étant

couverts avec le reste, forment une maison de près de 100 pieds. Il y a chapelle, cuisine, chambre et réfectoire. Une maison de pièce sur pièce, à deux étages, de 35 x 40 pieds, y sera bientôt élevée sur un amphithéâtre à [une] demi-lieue, au bas duquel se trouve un joli lac. À droite et à gauche, la vue s'étend sur une prairie basse, environnée de bocages charmants.

La nuit est avancée et j'ai encore d'autres lettres à écrire. V.G. voudra bien se montrer indulgente pour celle-ci. Je vous prie, Monseigneur, de penser à moi, plus que jamais, dans vos saints sacrifices, d'engager les communautés de faire mémoire de notre mission dans leurs prières. Agréez toute la ferveur des sentiments de vénération et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

F.N. Blanchet, prêtre, vic. gen^l



Le 4 novembre 1844, F.-N. Blanchet reçoit de Québec les brefs le nommant vicaire apostolique d'Oregon, datés de Rome le 1^{er} décembre 1843.

Pierre-Jean De Smet
Sainte-Marie, Têtes-Plates
AJSLM, AA-529-532

Vancouver, le 25 novembre 1844

Mon très révérend Père,

Monseigneur de Québec me le dit qu'il n'est pas le seul qui ait travaillé à faire tomber sur moi le fardeau de l'épiscopat, que vous y avez eu autant de part que lui, que je dois m'en prendre à vous en particulier. Eh bien! je le dis tout de bon, mon révérend Père, vous m'avez rendu un mauvais service. En tâchant de l'éviter, connaissant mes dispositions, vous deviez en embarrasser tout autre que votre ami; vous avez donc manqué à l'amitié. Vous avez part aussi à la responsabilité, au compte qu'il faudra rendre un jour de cette faute. La chose, le tout est consommé. Je dois avancer, partir même demain pour l'Europe!

Aidez-moi du moins du secours de vos prières, aidez votre ami à s'en retirer au moins du mieux qu'il pourra. Ne m'abandonnez pas dans le moment du danger, venez à mon secours avec tous vos bons Pères et vos chers Frères.

La mission de l'Oregon est érigée en vicariat apostolique et j'en suis le vicaire apostolique bien indigne. Il nous manque des Sœurs, des Frères des Écoles chrétiennes, des prêtres, des Pères pour les sauvages et pour les Américains. Je dois en chercher. Vaut mieux à présent que plus tard. Ce voyage me coûte beaucoup. Je sacrifie encore en cela mes répugnances.

M. Demers demeurera en partie au Wallamet. La chute va donc être privée de missionnaires, ainsi que les Twalaté où se trouvent plusieurs Américains très bien disposés. Il en est de même de Yanhill. Le Père DeVos tâchera de visiter

ce dernier poste. Vancouver va rester sans prêtre si le Père DeVos n'y fait venir un Père. Les Pères disent qu'ils sont envoyés pour les montagnes, qu'ils sont censés appartenir à la province des États et non à celle du territoire britannique, dans les têtes duquel il faudrait la permission du révérend Père général pour s'y établir. De la sorte, point de mission dans la baie, dans la Calédonie. Que feront donc les Pères? Que deviendront les sauvages? Si les ministres arrivent, ils s'en empareront.

Voyez, mon révérend Père, ce que vous pouvez faire pour les sauvages. La propagation de la foi s'attend à quelque chose. Je vous recommande la mission de la baie, celle de la Calédonie, ensuite un Père pour une mission dans la rivière Colombie, sur la ferme de M. Thomas McKay. Veuillez bien descendre de bon printemps et prendre vos mesures avec le révérend Père DeVos. On me dit que le Père Soderini parle l'anglais : il ferait bien à la chute. Le général McCarver²⁶⁹ m'a parlé de l'impression qu'a faite sur lui la lecture des lettres du Dr Milner. Le Dr Long²⁷⁰ a la même impression. M. Clark²⁷¹ a aussi lu ce livre, tout ministre qu'il est. Avec l'influence que vous avez, j'ose dire que dans un an ou deux, vous gagneriez tous les Américains, si vous résidiez avec eux.

Rappelez-moi au souvenir de vos Pères des montagnes, ainsi qu'à vos chers Frères. Veuillez bien aussi me recommander aux prières de vos bons sauvages; ils n'oublieront pas que vous avez été leur premier père, qu'en cette qualité ils vous doivent le salut.

Nous n'oublierons pas non plus, nous, ce que le pays vous doit de reconnaissance pour tant de voyages, tant de peines, tant de fatigues auxquels vous vous êtes exposé pour la gloire de Dieu. Le démon a beau vouloir se fâcher, s'élever, gronder, le bien est fait, il restera humilié. Les

Pères et les Sœurs sont là pour continuer à faire le bien. Et ce bien, les avantages que le pays en retirera, nous vous les devons après Dieu. Le Seigneur vous a inspiré, donné le courage, la force. Le succès a couronné l'œuvre. Agréez encore une fois ma bien vive reconnaissance, celle de tout le pays; soyez persuadé de mon attachement. Croyez aux sentiments respectueux et à la parfaite considération qu'entretient pour vous

† F.N. év. nommé de Philadelphie²⁷²
et vic. apost. de l'Oregon

P.-S. Le Dr McLoughlin vous présente ses bons souvenirs. Le Père et la Sœur se portent bien à cette date.

● ○ ●

Le 5 décembre 1844, François-Norbert Blanchet, élu évêque, franchit la barre du Columbia, à bord du navire Columbia, capitaine Duncan, pour un long voyage au cours duquel il contournera le cap Horn, touchera l'Angleterre avant d'arriver à Montréal où il sera sacré évêque de Drasa par Monseigneur Bourget le 25 juillet 1845. Avant de partir il a nommé son collaborateur Modeste Demers vicaire général et administrateur du vicariat apostolique d'Oregon.

ANNEXE 1

Quelques lettres à F.N. Blanchet

James Douglas à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/22
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 43

Fort Vancouver, 27 Nov^r 1838

Rev^d Mr. Blanchette

Rev^d & Dear Sir,

If you conceive that Pierre Badayas dit Laplante & Lisette Cottenoir²⁷³ are in a fit state to assume the obligations & enter into the estate of holy matrimony, you will confer a favour by marrying them to each other.

I remain...

James Douglas

● ○ ●

James Douglas à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/22
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 45

Fort Vancouver, 30th Jan^y 1839

Rev^d F.N. Blanchet

Rev^d Sir,

The subject of your communication of the 27th is of a most painful nature, it raises a little further the veil which conceals the natural turpitude of man, and exposes to view a deed most abhorrent and almost too unnaturally savage for the sensitive heart of a mother to conceive.

You have discovered no fact, at least, none is stated, which directly inculpates Despati, and in the absence of evidence, we must hold him innocent of the final crime, although far, very far from blameless in not having taken measures to prevent a consumation which outrages humanity. Upon the wretched woman, I can inflict no legal penalty, as the natives of this country are not in all cases amenable to our laws. The case must therefore be suffered to stand over altogether, unless we can prove other persons, subjects of Great Britain, to have been accessory to the crime, in which case we shall immediately proceed against them, as the law directs.

I am happy to hear of your welfare. As I expect to see you down soon, I will close my remarks with kind wishes.

James Douglas

● ○ ●

James Douglas à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/24
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 7

Fort Vancouver, 15th April 1839

The Rev^d Mr. Blanchette

My Dear Sir,

I have just returned from a short excursion down the River, and Mr. Demers leaves in a few minutes. I have therefore little time to notice your last favour. I have written to Mr. Kitson on the subject of your intended visit to Nesqually, and rely with confidence on his attention to your professional view; he is also instructed to make over a portion of land to your mission, on any part within our limits, except certain timber and water privileges reserved exclusively for the Company.

Three of our Nesqually men have permission to marry, the others are all single.

Mr. Tod will lend you four Cows and two Bulls, and I will send you two lamed ones from this place. We have no moires for sale.

With best wishes.

James Douglas

● ○ ●

James Douglas à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/24
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 17

Fort Vancouver, 22nd May 1839

To the Rev^d Mr. Blanchet

My Dear Sir,

Your last letter presses for a decision on a subject of a most delicate nature, with which I am very unwilling to interfere. The children of Catholic descent now residing at the Methodist Missions were placed there by our friend Dr McLoughlin; I believe absolutely at the disposal of its members, and I cannot think of withdrawing them now, as such a step would be unhardsome towards that Gentleman and unjust to persons who have affectionately supplied the place of Parents to the destitute Orphan.

Mr. Demers is rather unwell, but not seriously. Referring you to Dr Tolmie for our news.

James Douglas

● ○ ●

James Douglas à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/24
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 34

Fort Vancouver, 29 Aug^t 1839

To the Rev^d Mr. Blanchet

Dear Sir,

I had the pleasure of receiving your letter by Augustin [Rochon], and have bestowed every attention on your orders, some things we have not, such for instance as the stove, but as soon as the next ship from England arrives, you will get one.

Our church laments the absence of her faithful pastor, and is by no means in quite so orderly state as when you are present.

With every good wish.

James Douglas

● ○ ●

James Douglas à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/24
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 41

Fort Vancouver, 9th Oct^r 1839

To the Rev^d Mr. Blanchet

My Dear Sir,

I am directed to inform you that the Governor and Committees have no further objection to the Establishment of a Roman Catholic Mission in the Willamet, and you are therefore at liberty to take any measure you may consider necessary towards the promotion of the object.

James Douglas

● ○ ●

John McLoughlin à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/27
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 42

Vancouver, 3rd July 1840

Rev^d Mr. Blanchette

Rev^d Sir,

I send you by Lucier such articles by your requisition as we have, and I am extremely sorry it is not in my power to complete it, as to which we have none, and all our

wheelwrights are in the Wallamette and all our harnesses are sold.

Your man Nahamatsumu made his appearance here, and I send him to you, though you wish me to keep him, but whom do you want in his place?

John McLoughlin

● ○ ●

John McLoughlin à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/27
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 57

Vancouver, 19th August 1840

The Rev^d Mr. Blanchette

Rev^d Sir,

One of our men Kenuck McKay and an Indian boy have been murdered by the Indians at Pillar Rock. What was the cause of this atrocity, we do not know, but as we are very certain from the peaceful conduct of the two deceased that they did nothing to justify the Indians murdering them, I am obliged to dispatch a party immediately to punish these murderers, and as in such cases it is of the utmost importance to us all to appear united, will you be so good as to cause this to be mentioned without delay to the slaters [?] in your vicinity and that it invite them to assist and that if they are willing to do so, it is necessary they proceed to Fort George immediately. If the murderers are punished before the slaters get there, they will hear of it on the way.

J. McLoughlin

● ○ ●

John McLoughlin à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/27
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 69

Fort Vancouver, 7th Sept. 1840

Rev^d Mr. Blanchet

Rev^d Sir,

I have the pleasure to acknowledge the receipt of your favour of the 2nd *inst.* with the parcel for the Right Rev^d Bishop Provencher and the Rev^d Mr. Demers, which, according to your directions, are forwarded.

Though I know by your that Petit objected to remain at the mission as Bedeau, I cannot ascertain if you wish to have him or not. He tells me that he is willing to remain at the mission, but as I am given to understand that we will soon have the pleasure of your company at Vancouver, I will detain Petit till then, and if you wish him immediately, let me know and I will send him.

The *Maryland* sails this week. It will be a fine opportunity for you to write to Canada.

J. McLoughlin

● ○ ●

John McLoughlin à F.N. Blanchet
BAC, MG20, B223/b/27
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 120

Vancouver, 4th Jan^y1841

The Rev^d Mr. Blanchet

Rev^d Sir,

I take the liberty to send you with this a little Boy whom I redressed from slavery. He has a Capot, Hoods for Leggings, Cotton for two shirts, Blanket and Cap. I only got him this moment from the Indians so that I could not get his clothes made. I first saw him at the Cowlitz and told Mr. Forrest to redeem him and give him up to Mr. Demers. But Mr. Forrest could not get him, and on his coming here he ran away from his master, and as I am afraid of his master get hold of him he would hurt the Boy, I redeemed him and send him to you instead of Mr. Demers, that the Boy may be more out of the way of his former master.

J. Mc Loughlin

● ○ ●

Extract from a Letter to the Rev^d Mr. Blanchette
BAC, MG20, B223/b/27
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 121

15th Jan^y 1841

It is impossible for me to say what the iron works for a saw mill would cost, as it must depend on the manner you get it made; and I can only say I will pleasure do all I can to assist you, and I coincide in opinion with you that you ought to have one for yourself and parishioners. I have the complete iron works for the machinery of a saw mill and if you determine on building a saw mill, please let me know, and I will examine, and if I can I will let you have it. I think the machinery will cost you about 200 £. You may perhaps think it dear, but if the machinery is as good as represented, I think if you find a suitable place to set it up, and employment for it, you will find it cheaper than any machinery we could make for you in the country.

[J. McLoughlin]

● ○ ●

BAC, MG20, B223/b/27
Hudson's Bay Company Archives
Mic. 1M 230, p. 131

Vancouver, 23 Feb^y 1841

Mr. McLoughlin compliments to the Rev^d Mr. Blanchette,
and begs his acceptance of the Butter sent by the bearer.
Mr. McLoughlin only heard last week by Guillaume that
Mr. Blanchette had none or else he would have some to
Mr. Blanchette long before now.

● ○ ●

ANNEXE 2

Extraits de lettres²⁷⁴

adressées par le R.P.

Aloysius (Louis) Vercruysse (1796-1867), jésuite
à son frère, à Courtrai (Belgique)

Sainte-Marie de Wallamette

4 novembre 1844

Mon très cher frère,

[...] J'ai fait une grande maladie; mais grâce à Dieu je suis parfaitement rétabli; le navire *L'Infatigable* part à l'instant, je n'ai que le temps de vous écrire quelques mots. Arrivés le 5 août au fort Vancouver, nous y restâmes quinze jours. Je me trouve maintenant à Wallamette, avec presque tous mes compagnons de voyage. Cette colonie est peuplée d'Américains des États-Unis et de Canadiens catholiques. Je remplis ici toutes les fonctions du saint ministère; je prêche, je confesse, etc.; le révérend M. Blanchet, à la tête de cette mission, m'a confié une partie de ces paroissiens. Je bâtis à trois lieues de son église, une chapelle de 80 pieds de longueur sur 35 de largeur et 22 de hauteur; j'y joindrai un presbytère. Le P. DeVos, récemment arrivé des montagnes, est supérieur de notre mission. Au printemps prochain, je compte aller plus avant chez les sauvages de l'intérieur. Le P. De Smet vous remercie bien cordialement de toutes vos bontés;

à peine rétabli d'une maladie sérieuse, il nous a quittés pour revoir ses chères montagnes. [...]

Sainte-Marie de Wallamette
10 novembre 1844

[...] Excellente nouvelle. M. Blanchet vient de recevoir de Rome ses bulles d'institution. Il est nommé évêque *in partibus* de Philadelphie (Asie mineure); il part aujourd'hui pour être sacré dans la Californie... Les sauvages de nos environs sont naturellement bons, mais se ressentent du commerce des Européens; la plupart mènent une vie errante et vagabonde; nous aurons de la difficulté à les civiliser et à leur faire embrasser le catholicisme.

On nous a construit quatre baraques près d'un petit lac appelé Ignace, du nom d'un Iroquois catholique qui faisait souvent la chasse dans ces environs; ce petit établissement est occupé par le R.P. DeVos, supérieur, et par les PP. Accolti et Ravalli; il est aussi mon point de ralliement après mes excursions. Le P. De Nobili doit nous y rejoindre plus tard; il reste en attendant au fort Vancouver, à 30 lieues de Wallamette; il y prêche et y baptise les sauvages, encore atteints de la maladie qui a fait tant de ravages aux environs du fort.

Voici quelques particularités sur Wallamette et sur la Compagnie de la Baie d'Hudson : dans la partie de l'ouest, c'est-à-dire depuis la Russie d'Amérique jusqu'au fleuve Columbia, la Compagnie a pour établissement le fort Vancouver. C'est là que se rendent tous les ans les caravanes parties des petits forts qui se trouvent disséminés en grand nombre dans ce vaste désert. Dans tous ces forts intérieurs,

réside un commis anglais et cinq Canadiens catholiques. Ce sont ces Canadiens qui trafiquent avec les sauvages; ils vont eux-mêmes à la chasse et cultivent quelques terres qui suffisent à leur subsistance; ils vivent en très bonne intelligence avec les sauvages. Ce sont eux aussi qui, tous les ans, à l'arrivée du navire européen au fort Vancouver, y vont déposer les pelleteries, consistant en peaux de loutre, de castor, d'ours, etc. Ces chasseurs s'engagent à servir la Compagnie pendant trois ans; ce temps écoulé, ils retournent à Montréal pour y recevoir le salaire convenu. Un grand nombre servent pendant 20 à 30 ans et sortent souvent du service aussi pauvres qu'ils y étaient entrés. Depuis cinq ou six ans, la Compagnie leur permet de s'établir dans le Walamette; ils s'y marient avec des sauvagesses ou melives [métives ou métisses]. L'on compte déjà 150 de ces familles. N'ayant ni vu ni entendu de prêtre pendant tout le temps de leur service, ils vivent dans une complète insouciance de leurs devoirs religieux. Depuis peu, M. Blanchet leur a donné des soins particuliers. Avec l'agrément du P. De Smet, il m'a confié le soin de ceux d'entre eux qui habitent un territoire de 7 à 8 lieues de long sur 4 à 5 de large, appelé la Grande Prairie. Il leur fallait une église. On me disait que je ne viendrais jamais à bout de cette entreprise; je répondis que Dieu aidant, on vient à bout de tout. Jusqu'ici, ces pauvres gens se rendaient en hiver comme en été à l'église de M. Blanchet, désormais notre cathédrale, qui se trouve à une demi-lieue du lac Ignace. Cette fameuse cathédrale, longue de 40 pieds, large de 30 et haute de 22, ouverte à tous les vents, est un des plus méchants hangars que j'ai jamais vus. Ces bonnes gens arrivent donc à l'église de deux, trois et même cinq lieues à la ronde, montés sur un cheval avec femme, enfants et provisions en croupe. Qu'il pleuve, grêle, neige, n'importe, ils demeurent là campés

sous les arbres jusqu'après Vêpres. À cette vue je fus plus d'une fois ému de pitié; mais en même temps quelle consolation de voir tant de zèle dans ces hommes abandonnés depuis si longtemps... Un dimanche, vers 3½ heures de relevée, je les rassemblai et les consultai sur l'emplacement qu'on choisirait pour élever une nouvelle église. Aussitôt ils parlent tous à la fois, chacun veut l'avoir près de son habitation. M'apercevant donc que je m'y étais mal pris, je leur impose silence et leur dis qu'ils feraient bien de s'en remettre à ma décision. On fut universellement d'accord. Le dimanche suivant, je leur indiquai la place que j'avais choisie; là-dessus je prends deux Canadiens, hommes sensés qui exercent sur les autres une grande influence, nous montons à cheval et en trois jours nous faisons le tour de la Grande Prairie; partout joie, honneur, empressement à consentir au contingent de bois, etc., que je proposais.

Et voilà que j'ai de quoi bâtir mon église, ce sera la plus belle, la plus grande du Wallamette, il ne me manquera qu'une cloche : ne pourrait-elle pas nous venir d'Europe, voire même de Courtrai? Si jamais elle m'arrive, je l'appelle Philomène. Pour que mes paroissiens puissent bien l'entendre, elle devrait peser de 350 à 400 livres : chaque fois que je l'entendrai sonner, je me dirai : Voilà Courtrai qui appelle mes bons Canadiens à venir écouter la parole de Dieu. Vous prêcherez par votre cloche d'au-dessus de l'église, et moi je prêcherai au-dedans.

Adieu, mon très cher frère, priez Dieu qu'il m'aide et me soutienne dans mes travaux. Remerciez encore de ma part, je vous prie, toutes les personnes qui ont contribué à cette mission : elles ont fait une bien bonne œuvre. Dieu veuille les récompenser au centuple!

Le P. De Smet est chez les Têtes-Plates; je pense qu'on établira au mois de mai prochain trois nouvelles missions

chez les Porteurs, les Pends-d'oreille et une autre. Trois Pères viennent d'y arriver par terre de St. Louis du Missou-ri; c'est un renfort bien désiré pour les anciens missionnaires des montagnes.

Je suis, etc., mon très cher frère, votre très dévoué frère.

A. Vercruysse, s.j.

* * *

Notice sur le couvent des Sœurs de Notre-Dame
dans Sainte-Marie du Wallamette

Dès le 9 septembre [1844], en attendant que leur maison fût habitable, ces Sœurs, qui n'étaient logées que provisoirement, commencèrent à instruire en plein air les femmes et les enfants, que le révérend M. Blanchet leur envoya pour les préparer à la première communion.

Le 12, elles avaient déjà 19 de ces élèves, âgées de 16 à 60 ans. Toutes ces personnes viennent de loin, apportent des vivres pour plusieurs jours et couchent dans la forêt, exposées à toutes les injures de l'air. On ne peut concevoir combien ces pauvres gens sont avides d'instruction, on consacre jusqu'à six heures par jour à leur apprendre le signe de la croix et les prières ordinaires. Un jour, on apprit qu'une femme était depuis deux jours sans manger; les chiens avaient enlevé sa petite provision et elle n'avait pas voulu retourner chez elle afin de ne pas perdre la leçon de catéchisme.

Une des Sœurs prépare à la première communion, une autre femme de 80 ans; on est attendri jusqu'aux larmes de voir cette dernière, répéter sans cesse l'offrande du cœur à Dieu, le signe de la croix et l'oraison dominicale, qu'elle ne parvient pas à retenir, ce qui la fait quelquefois gémir profondément.

On se saurait croire combien les Sœurs sont chéries et respectées, quelles démonstrations de reconnaissance ces pauvres sauvagesses leur témoignent. Les unes leur apportent des melons, les autres des pommes de terre, du beurre, des œufs, etc.

Leur maison n'ayant, encore le 24, ni portes, ni châssis à cause de la rareté des ouvriers, on vit ces bonnes Sœurs, les unes s'essayer au maniement du rabot, les autres placer les vitres, peindre les portes, les fenêtres; ce qui leur fait désirer si ardemment leur nouvelle habitation, c'est que déjà on leur a présenté une trentaine de pensionnaires canadiennes, qui leur procureront le moyen de nourrir gratuitement les petites orphelines, qui se trouvent isolées et abandonnées dans les bois. Ces petites malheureuses, recueillies chez les Sœurs, pourront ainsi être soignées pour le corps comme pour l'âme; mais pour réaliser ce projet qui promet de si beaux résultats, il faudrait quelque secours qui permet de fournir des habillements à ces pauvres enfants. Le produit du pensionnat ne peut suffire à leur nourriture; voici du reste le brillant prospectus du pensionnat :

Par trimestre : 100 livres de farine, 25 livres de lard ou 36 de bœuf, 4 livres de saindoux, un sac de pommes de terre, 3 gallons de pois, 3 douzaines d'œufs, un gallon de sel, 4 livres de chandelles, une livre de thé, 4 livres de riz.

Entrées définitivement dans leur couvent vers la mi-octobre, le révérend M. Blanchet vint bientôt après bénir leur chapelle avec toute la solennité possible. Depuis ce

moment, elles ont le bonheur d'avoir tous les jours la sainte messe qu'un des Pères missionnaires, établis au lac Ignace, vient y célébrer. Dès les premiers jours de leur installation, elles ont eu encore la douce consolation de voir faire la première communion à une trentaine de femmes, qu'elles avaient déjà instruites. Ces beaux succès obtenus en si peu de temps ont fait concevoir le projet de former une seconde maison de ce genre au village de la Chute. M. Blanchet et le P. DeVos s'appuient à cet égard sur la disparition des ministres protestants, qui vient d'avoir lieu après d'infructueux essais, circonstance bien favorable pour l'établissement immédiat des religieuses. Malheureusement Sainte-Marie du Wallamette seule fournit abondamment de quoi occuper douze Sœurs et elles ne sont que six. Nous apprenons avec plaisir qu'après son sacre, Mgr Blanchet s'est décidé à se rendre en Europe, afin de faire de nouvelles démarches pour obtenir encore douze autres Sœurs. Fasse le ciel qu'il réussisse et que le défaut de moyens pécuniaires ne mette pas un obstacle insurmontable au grand sacrifice, que la pieuse Congrégation des Sœurs de Notre-Dame s'imposerait, n'en doutons pas, encore une fois avec la même générosité.

* * *

Postface

Convaincu qu'il n'était pas l'homme de la situation, affligé en outre d'un problème aigu de vision, surtout à l'œil droit, François-Norbert Blanchet, missionnaire de la Colombie, crut d'abord qu'il devait refuser sa nomination à l'épiscopat. Les bulles, arrivées de Rome, étaient là sur sa table, et le missionnaire ne les ouvrait pas, repoussant l'inévitable. Elles étaient adressées à « Monseigneur de Philadelphie », un nom nouveau qui l'effrayait.

Depuis cinq ans, il parcourait le nord-ouest de l'Amérique, sur les terres de la Compagnie de la Baie d'Hudson, du fort Nesqualy à La Willamette, avec parfois des incursions aux Dalles, à Walla-Walla, Colville, dans l'est. Cent fois il avait combattu l'ennemi, prodiguant les secours spirituels, faisant le catéchisme avec l'échelle catholique, son invention, que le jésuite Pierre-Jean De Smet avait même montrée à Bruxelles, lors de son dernier voyage, et qui avait été bien reçue. Il s'était lié d'amitié avec le Dr John McLoughlin, chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson au fort Vancouver, qu'il avait ramené à la pratique religieuse. Accom-

pagné de sauvages, il avait sillonné le Cowlitz et La Willamette. Les voyages en canot, à cheval, la culture des champs, l'élevage du bétail, n'avaient plus de secrets pour lui. Il avait aussi organisé la construction d'un moulin sur la rivière Willamette, où il avait fini par s'établir.

Des collaborateurs venus de Québec, les abbés Bolduc et Langlois venaient de joindre les rangs des missionnaires de la Colombie. Ce dernier, un habile prêcheur, capable de faire montre de ses talents en tout, entraînait maintenant en lutte ouverte avec Blanchet qui finissait par plier pour avoir la paix.

Depuis longtemps Blanchet avait insisté pour qu'un évêque fût chargé des missions de la Colombie. Il s'en était ouvert d'abord à Monseigneur Provencher, de Saint-Boniface, et à son ami Pierre-Flavien Turgeon, évêque auxiliaire de Québec. Il aurait bien aimé aussi que son frère Augustin-Magloire, curé des Cèdres, vînt en ce sol semer le bien comme lui; il aurait même souhaité en secret que l'épiscopat tombât sur les épaules de ce frère chéri, en qui il voyait de grandes qualités d'organisation et de savoir-faire qu'il était convaincu de ne pas posséder.

Après deux jours de transe à tourner en rond autour de lui-même, Blanchet se décida à consulter ses camarades. Les jésuites, les Sœurs de Notre-Dame, même le Dr McLoughlin, tous le convain-

quirent d'accepter les bulles venues de Rome. Alors, pour le seul bien de sa mission et aussi pour ne pas retarder inconsidérément les progrès du catholicisme en Oregon, il se résolut à partir pour se faire sacrer évêque de Philadelphie.

Sa première idée avait été de se rendre en Californie ou à Hawaï (Îles Sandwich). On lui conseilla d'aller en Europe où il pourrait, comme le jésuite De Smet l'avait fait récemment, lever des collaborateurs. Une barque de la Compagnie de la Baie d'Hudson était justement ancrée à l'embouchure du Columbia, attendant le moment propice pour faire voile vers l'Angleterre.

Il partit donc le 28 novembre 1844, à 8 h de l'avant-midi, sur la petite goélette du capitaine James Allan Scarborough, pour aller rejoindre le trois-mâts *Columbia*, depuis trois semaines en attente d'un bon vent au fort George. Chargé de saumons, de farine et de quelques ballots de fourrures, le bateau ventru, recouvert de cuivre, et qui avait coûté 3 200 £, 100 pieds de long sur 22 de large, apparut au missionnaire le matin du 29 novembre.

Le fort George, que les Américains commençaient à appeler Astoria, s'élevait près d'une petite baie formée par Tongue Point et le cap de la rivière Youngs. Tout de suite le capitaine Duncan reçut le futur évêque Blanchet et l'invita poliment à se sentir chez lui à bord. Vu que les meilleures cabines

étaient déjà prises, il lui donna celle du deuxième officier : un espace de 6 pieds sur 4, dont la moitié était occupée par un lit. Le nouveau voyageur allait y vivre jusqu'en mai de l'année suivante, pendant six mois. Olivier Lussier, son serviteur, écopa d'une place sur le pont (*half-deck passenger*).

Le capitaine Alexander Duncan, jadis capitaine sur le *Vancouver*, est décrit par Blanchet comme un homme d'une patience énorme, doué d'une énergie exubérante alliée à une politesse sans faille; vingt-cinq ans sur mer, dont vingt à la solde de la Baie d'Hudson, responsable de plus de 20 matelots et de deux officiers.

En attendant le jour béni, F.N. Blanchet rendit visite à James Birnie, l'agent du fort George, qu'il connaissait depuis longtemps. Birnie était un ami du capitaine Duncan. Il reçut le missionnaire au sein de sa grande famille et lui fit cadeau d'une *Histoire de Rome* en neuf volumes, écrite en français. Il fournit aussi un bœuf entier pour nourrir les passagers de cabine.

Revenu à bord, Blanchet donna ordre aux sauvagesses, établies dans les loges autour de la baie, de ne pas venir à bord du *Columbia* et de se bien conduire. Les six jours d'attente permirent au missionnaire de baptiser quelques enfants.

Enfin, le matin du 5 décembre 1844, suivi de *L'Infatigable*, un brick belge qui avait ramené en Colombie le Père De Smet et la première colonie

des Sœurs de Notre-Dame de Namur, le *Columbia*, toutes voiles dehors, s'engagea vers la barre. La terrible barre, qui bloquait souvent la sortie du fleuve vers le Pacifique, était la hantise des navigateurs. Midi. Blanchet, appréhendant un grand danger, se réfugia dans sa cabine pour prier. Il se rappelait trop bien les naufrages de *La Modeste* et du *Peacock*. Mais, cette fois, le passage se fit sans encombres. En sûreté dans l'océan, *L'Infatigable* doubla le *Columbia* : lui aussi s'en allait vers Oahu, puis Anvers, après un long crochet par Manille; le *Columbia*, après avoir laissé sa cargaison de saumons à Oahu, filerait vers l'Angleterre en doublant le cap Horn.

Blanchet se lia avec les passagers qui se retrouvaient tous les jours à sa table, quand ils n'étaient pas malades. Le Dr Ira Leonard Babcock, un méthodiste, avec femme et enfants, un type aux idées libérales qui s'entendait assez bien avec le missionnaire; M. Henry Perkins, également de religion méthodiste, avec sa femme et ses trois enfants, en route vers les États-Unis de l'est, où il devait être ordonné, connu de Blanchet comme ministre protestant des Dalles depuis sept ans; un certain Karl Andreas Geyer, Allemand de Dresde, botaniste, qui mettait fin à un séjour de dix ans en Amérique; il avait traversé les montagnes et vécu chez les jésuites pendant plusieurs mois : un casse-pieds pour un long voyage; enfin quelques passagers peu habi-

tuels : deux ours, à demi apprivoisés, qui s'amusaient à grimper dans les huniers, à surprendre Elvira Johnson (Mme Perkins) dans son lit, le matin, ou à lutter misérablement avec des albatros, au grand plaisir des marins.

D'Astoria aux Îles Sandwich, le voyage prenait normalement 26 jours. Au début, Blanchet, dans la crainte que la barque fût engloutie corps et biens par les vagues, passa plusieurs nuits en prières. Puis, rassuré, on le vit parfois, par beau temps, se promener sur le pont, lisant son bréviaire, vêtu de la soutane, ou s'asseoir sur le tillac dans une chaise attachée à un mur; il montra à lire à son serviteur Olivier Lussier. Puisqu'il était confiné à ce petit univers clos pendant longtemps, en bon prosélyte il se fit un devoir de tenter une conversion. Il prêta son livre de controverses, un livre de John Milner, qui avait opéré des merveilles dans la conscience du Dr McLoughlin, œuvre qui passa de main en main, dans le désœuvrement du long voyage, sans vraiment convertir aucun méthodiste.

À Oahu, le *Columbia* remplaça sa cargaison de saumons par des fourrures que le *Vancouver* y avait apportées. Tout à coup on vit apparaître *L'Infatigable* en piteux état : deux chaloupes perdues, voiles brisées, mâts endommagés, des réparations pour deux mois. Pendant que les officiers se soûlaient pour fêter la nouvelle année (1845), Blanchet, dont l'arrivée en cette île était attendue,

se rendit chez l'abbé Louis-Désiré Maigret, missionnaire du lieu, avec qui il avait échangé une correspondance depuis quelques années. Maigret attendait désespérément son évêque, Mgr Étienne Rouchouze, qui était parti d'Europe avec une colonie de missionnaires pour l'Océanie Orientale. Il lui fit visiter l'église devant laquelle Blanchet s'extasia.

Le jour du départ d'Oahu, le 12 janvier 1845, George Pelly, agent de la Compagnie, remit au missionnaire une cassette à lettres. Cette fois, jusqu'en Angleterre, Blanchet était en habit de laïque. La prochaine escale devait être Tahiti, bien loin vers le sud.

Et recommencèrent les bénédicités à table, les assiettes cassées par le tangage, les observations des astres, sur le pont, le soir; pour briser la monotonie, le passage d'un poisson volant, le gentil spectacle d'une baleine qui allaite ses petits, une rixe de matelots; prendre en note les noms des oiseaux des mers. Après le déjeuner, par beau temps, le capitaine Duncan allait prendre la position du soleil pour connaître la longitude; des officiers calculaient la vitesse du navire à l'aide du loch et du sablier. Navigation de fortune tout de même, car Tahiti fut tout simplement ratée parce que le capitaine y arriva en pleine tempête et ne put y accoster.

Le missionnaire n'avait pas dit pas de messe jusqu'à Oahu, mais pour le reste du voyage, il récita les prières de la messe avec son serviteur. Pendant ce temps, les protestants y allaient de leurs chants ou d'une lecture de la Bible.

En doublant le cap Horn, la tempête, terrible, s'abattit sur le *Columbia*. Blanchet crut vraiment que sa dernière heure était arrivée. Le capitaine l'emmena expressément sur le pont pour lui montrer le spectacle grandiose des éléments déchaînés, puis sa ravisa : « Assez vu ! » dit-il soudain. Blanchet redescendit prier, en pensant à l'évêque Rouchouze et au commodore Wilkes qui y avait perdu un vaisseau en 1840.

Au milieu de la tourmente, le botaniste Geyer, qui avait lu le livre de controverses de Blanchet, se mit tout à coup à croire de toute son âme. Cependant l'équipage, indemne, continua sa route allégrement vers le nord-est et le misérable botaniste, tout compte fait, put remettre à plus tard sa conversion.

En arrêtant à Deal, en Angleterre, les peaux de castor transportées par le *Columbia* étaient avariées, invendables. Le missionnaire Blanchet partit tout de suite pour Londres en passant par Dover. Il se rendit à la chapelle française, à Portman Square, pour y dire sa messe. Puis il prit le vapeur *Caledonia* (capitaine E.G. Lorr) à Liverpool pour Boston, via Halifax. Rendu à Boston, il voyagea par train

jusqu'à Burlington, au Vermont. Là, il n'était plus qu'à une petite journée de Montréal.

Au lieu d'être sacré à Québec par Mgr Signay, comme il l'espérait, il le fut par Mgr Bourget à Montréal, le 25 juillet 1845. Il s'y prépara par une retraite de plusieurs jours, de même que son collègue, ex-directeur du séminaire de Saint-Hyacinthe, Jean-Charles Prince, qui fut sacré évêque le même jour que le missionnaire de la Colombie.

On changea le titre de l'évêque Blanchet, pour éviter la confusion, en celui d'évêque titulaire de Drasa.

À Montréal, la cérémonie fut grandiose. *La Minerve* rapporte l'événement :

Vendredi matin [25 juillet] eut lieu à la cathédrale de cette ville cette intéressante cérémonie du sacre de NN. SS. Blanchet et Prince, le premier évêque de Drasa, et vicaire apostolique du territoire de l'Oregon, le second, évêque de Martyropolis, et coadjuteur de Monseigneur de Montréal. Un grand nombre d'évêques et de prêtres, venus de toutes les parties des trois diocèses catholiques de la province, se trouvaient réunis dans l'église St. Jacques. Mgr de Montréal, Mgr Gaulin, évêque de Kingston, Mgr Power, évêque de Toronto, Mgr Turgeon, coadjuteur de Québec, et Mgr Phelan, coadjuteur de Kingston, furent les évêques officiants. La consécration fut accompagnée de ces cérémonies imposantes qui rendent le culte catholique si digne d'admiration, pour ceux même qui ne le professent pas. On avait vu bien rarement un aussi grand concours de fidèles, et l'église ne fut pas assez vaste pour contenir dans son enceinte tous ceux qui voulaient jouir du spectacle qu'elle offrait ce jour-là. On a compté parmi les assistants sept évêques et environ cent cinquante autres membres du clergé.

Les visites à Québec, où l'incendie encore fumant du quartier Saint-Roch arracha quelques larmes au nouvel évêque, à Saint-Pierre de la Rivière du Sud, dans sa famille, aux Cèdres, où il rencontra ses anciens paroissiens, les soupers avec le gouverneur Metcalfe et le représentant de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sir George Simpson, tout cela marqua profondément Blanchet, qui ne perdit pas de vue toutefois ses lointaines missions. Il passait ses temps libres à griffonner des renseignements sur l'Oregon, données de premières mains, fruits de ses observations et de ses lectures, qu'il appela *Notice*, et qu'il destinait à la publication.

Le temps des réjouissances passé, il fallut songer au retour. Son frère, Augustin-Magloire, maintenant chanoine à Montréal, le raccompagna jusqu'à Whitehall, NY, d'où le nouvel évêque gagna Boston pour s'embarquer à nouveau vers l'Angleterre. Une fois en sol britannique, après une traversée heureuse, il n'était pas au bout de ses courses. En réalité, elles commençaient. L'évêque de Drasa devait recruter des collaborateurs et amasser des fonds pour cette terre lointaine d'Oregon où tout était encore à faire. Il fallait aussi lutter contre le temps qui, de jour en jour, risquait de favoriser le développement du protestantisme.

Le journal qu'il tint à cette époque nous dit peu de choses sur ses déplacements en Europe. Pendant

la fin de 1845 et toute l'année 1846, il sillonna la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. La piété des Français, surtout celle des Belges, l'impressionna. Il nota, dans une de ses lettres, qu'en Belgique les prêtres pouvaient se promener partout, vêtus de la soutane, sans se faire insulter.

À Rome, il rédigea un *Mémoire* de plus de 50 pages pour faire connaître ses missions. Il demandait une province ecclésiastique pour l'Oregon, avec deux suffragants, suggérant les noms d'Augustin-Magloire Blanchet et de Modeste Demers comme collaborateurs à l'épiscopat.

Largement influencé par les idées d'Augustin Theiner et de Mgr Jean-Félix-Onésime Luquet, le *Mémoire* de Blanchet visait la création d'un clergé indigène en Oregon, plutôt que l'implantation en masse de prêtres réguliers. Toute décision importante devait relever de l'évêque ou de l'archevêque, et les réguliers devaient obéissance absolue à l'évêque plutôt qu'à leur supérieur immédiat. La hiérarchie romaine avait réussi à convaincre Blanchet de la nécessité d'un bon coup de barre, dans le développement missionnaire, pour éviter les erreurs du passé. Blanchet citait en exemple les missions du Paraguay qui, d'après lui, n'auraient pas échoué si elles avaient été gérées par un évêque. Il citait aussi la lutte mémorable où Mgr Juan de Palafox y Mendoza, évêque de Puebla, maintenant

vénérable, avait eu raison des jésuites. Ceux-ci n'y virent qu'une autre machination diabolique de Rome contre eux, où le jeune évêque de Drasa avait donné tête première. D'autres ont même avancé que Blanchet aurait été le jouet d'un certain haut clergé romain anti jésuite, et que le *Mémoire* présenté à la Sacrée Congrégation en 1846 n'était pas de lui. (Voir Joseph Bertrand, s.j., *Mémoires historiques sur les missions des ordres religieux* (1847). C'est faire injure au mérite de l'évêque Blanchet qui n'aurait pas signé un document s'il n'avait pas été de lui, dont il était par ailleurs très fier, qu'il prit la peine d'envoyer à ses amis et qu'il fit traduire en espagnol, lors de ses collectes au Chili en 1857. Le *Mémoire* reflétait certes les idées qui avaient cours à Rome en 1846, à savoir sauver les missions en les confiant au pouvoir épiscopal qui patronnerait les élans missionnaires, puis favoriser la création d'un clergé indigène plutôt que l'importation de missionnaires étrangers, surtout réguliers. Agir autrement était affaiblir Rome et l'autorité papale qui, d'autre part, devait lutter aussi farouchement pour préserver ses pouvoirs temporels. Ces idées, l'évêque de Drasa les endossa pour le reste de sa vie. Ses suffragants firent de même. D'où les brouilles, frictions, mésententes entre la hiérarchie et, particulièrement, les oblats, dans le Nord-Ouest américain.

Les cardinaux ne s'objectèrent pas aux demandes du *Mémoire*. Le contraire aurait été surprenant puisqu'il reflétait leurs vues. Le pape Grégoire XVI, juste avant de mourir, avait confié à Blanchet, sur le point de partir pour ses collectes en Italie, qu'il n'irait pas contre la volonté des cardinaux romains.

En juin, à Paris, Blanchet apprit que son *Mémoire* était accepté, qu'il devenait archevêque d'Oregon City, avec deux suffragants. De tout cela, le journal de F.N. Blanchet nous dit encore trop peu. Et on ne peut suivre le nouvel archevêque François-Norbert Blanchet que de loin en loin à travers les différentes villes de son interminable périple européen.

Des collaborateurs, Blanchet en trouva en quantité, mais les moyens financiers manquèrent. Et on commençait, à Londres, à retourner les traites présentées par Modeste Demers. Pendant l'année 1846, la dette de la Colombie s'éleva de façon dramatique (12 683 £), malgré les largesses de la propagation de la foi de Paris et de Lyon.

Des ennuis avec la Société de l'Océanie française retardèrent le départ de la colonie de missionnaires – composée de 22 personnes – jusqu'à la fin de février 1847. À bord de *L'Étoile du Matin*, un trois-mâts piloté par le capitaine François Menès, le voyage se fit à partir de Brest, en France, jusqu'au fleuve Columbia, en contournant encore une fois

le terrible cap Horn. Le 13 août 1847, *L'Étoile du Matin* franchissait la barre.

L'accueil fut chaleureux, rempli d'émotions tendres et sincères envers l'archevêque. Mais les épines de l'épiscopat commencèrent vite à se faire sentir : la décennie 1848-1858 allait mettre Blanchet à dure épreuve. Deux fois il avait doublé le cap Horn en échappant aux dangers. Mgr Étienne Rouchouze, évêque titulaire de Nilopolis, y avait péri en mars 1843 avec 24 missionnaires. On ne retrouva rien de ce naufrage. Mgr Blanchet, archevêque d'Oregon City, avait bravé et surmonté tous ces obstacles.

Mais, en Oregon, la terre ferme l'attendait.

Georges Aubin
L'Assomption, avril 2018

NOTES

¹ Modeste Demers (1809-1871), né à Saint-Nicolas, fils de Michel Demers et de Rosalie Foucher, ordonné prêtre en 1836, missionnaire à la Colombie. Fidèle collaborateur de Blanchet, il sera curé à Oregon City puis première évêque de l'île de Vancouver (diocèse de Victoria).

² Blanchet écrit Wallamette ou Wallamet, parfois Willamet; on écrit aujourd'hui Willamette.

³ Il convient de rappeler que, sauf exception, le mot Vanconver utilisé dans cette correspondance s'applique au fort Vancouver, situé sur le fleuve Colombia, aujourd'hui dans l'État de Washington, au nord de l'État d'Oregon.

⁴ « Louange à toi, ô Christ, pour ta miséricorde. »

⁵ J'ai appris qu'un terrible exemple de correction avait été donné à un homme. Est-ce vrai? Tant mieux : Dieu nous aide; si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? Si le camp ennemi s'unit contre nous, nos cœurs ne craindront pas parce que Dieu est avec nous.

⁶ « C'est bien, bon et fidèle serviteur. » Matthieu, 25, 23.

⁷ Si cela te semble approprié.

⁸ Aman (Haman), personnage du livre d'Esther, dans la Bible, qui incarne l'ennemi héréditaire des Juifs. Il sera pendu par les Juifs, avec ses dix fils, à l'époque d'Assuérus.

⁹ Balaal : Blanchet veut dire Balaam, le faux prophète. *Nombres*, 21-25.

¹⁰ Agis en homme et raffermis ton cœur.

¹¹ « Dieu a choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour confondre les forts. » I, Corinthiens, 1.

¹² « Heureux l'homme qui supporte l'épreuve, car après avoir été éprouvé, [il recevra la couronne de vie] ». Épître de Jacques, 1, 12; aussi dans *Œuvres complètes* du bienheureux Alphonse-Marie de Liguori.

¹³ Jean-Baptiste Petit-Gobin, baptisé à Yamaska, le 7 décembre 1810, fils d'Antoine Petit dit Gobin et d'Angélique Forcier. Il épousera Marguerite Venier (Saint-Paul, Oregon, 23 août 1841).

¹⁴ « Cherchez d'abord le royaume de Dieu ».

¹⁵ « Si ton œil te scandalise, [arrache-le et jette-le loin de toi.] » Matthieu, 5, 29.

¹⁶ Louis Vandal, baptisé à Sorel le 26 août 1792, fils d'Augustin Vandal et de Catherine Leclaire. Il épousera Catherine NanKaselias (Saint-Paul, Oregon, 19 juin 1841).

¹⁷ Jean-Baptiste Dépati. Voir en annexe la lettre de James Douglas, du fort Vancouver, à François-Norbert Blanchet, le 30 janvier 1839.

¹⁸ Minot : ancienne mesure de capacité équivalant à environ 39 litres ou 8 gallons. *DBLFC*.

¹⁹ Charles-François Baillargeon (1798-1870), ordonné prêtre en 1822, curé de la cathédrale de Québec de 1831 à 1850. Évêque en 1851. *DBC*.

²⁰ Louis-Joseph Desjardins (1766-1848), né en France, arriva à Québec en 1794 après avoir transité par l'Angleterre. À la cure de Québec et à l'Hôtel-Dieu, supérieur des Ursulines; retiré en 1836. *DC*.

²¹ « Là où le péché a proliféré, la grâce a surabondé. » Épître aux Romains, V, 20.

²² Sans doute Charles-Didier Thouin qui épousa Marguerite Dubois à Montréal le 8 septembre 1829. Ne fit que passer en Oregon.

²³ André St-Martin, baptisé à Sorel le 15 juin 1810, fils de Pierre St-Martin et de Françoise Péloquin. Il épouse Catherine Tawakan (fort Vancouver, 8 avril 1839). Frère de Sauveur St-Martin.

²⁴ La réponse du curé de Lachine parvint à Blanchet l'année suivante. Elle contenait des renseignements intéressants sur deux Gagné, de Lachine, transmis par le curé Antoine Duranseau : « J'ai eu dans ma paroisse non seulement un, mais deux Gagnier. C'est moi qui les ai mariés. Mais depuis quelques années, je ne sais ce qu'ils sont devenus. S'ils y sont [en Oregon], il y en a un qui s'appelle Jean-Bte, qui a sa femme à Montréal encore vivante. L'autre s'appelle Paul et est veuf d'Élisabeth Robichau depuis plusieurs années. » A. Duranseau à C.F. Cazeau, 19 mars 1840. AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 151.

²⁵ Louis Vivet : un curé de Montréal répond à Blanchet : « Je n'ai pas pu trouver dans la paroisse de Montréal des informations satisfaisantes à l'égard de Louis *Vivette*, et je me suis adressé sans succès à quelqu'un de ses parents, dans une paroisse étrangère : tout ce qu'on a pu me dire, c'est qu'il s'est marié dans les États-Unis avec une jeune veuve protestante, de laquelle il a eu deux enfants; je n'ai pu savoir si cette femme était morte ou vivante. » C. Fay à C.F. Cazeau, 18 mars 1840. AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 146.

À Saint-Paul du Wallamet, le 26 septembre 1842, Blanchet baptise Henriette Vivet, âgée de 13 ans, fille naturelle de Louis Vivet et d'une Amérindienne; l'année suivante est baptisé Narcisse Vivet, 12 ans, fils naturel de Louis Vivet, fermier. Enfin, nous avons trouvé que le décès de Louis Vivet survint à Saint-Paul le 26 juin 1844 : est décédé, la veille, Louis Vivet, « dans la maison d'Étienne Lucier, après une courte maladie, vieux serviteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, venu dans le pays il y a environ 23 ans et âgé de 47 ans environ, en présence de Narcisse Vivet, son fils naturel. » L'acte est signé du missionnaire Langlois.

Ce Louis Vivet – on écrit aussi *Vivaïs* ou *Vivette* – né trois mois après le mariage de ses parents, a été baptisé à Montréal le 2 décembre 1797, fils

de Louis Vivet dit Laguérîte, voyageur, et d'Ursule Gingras; il a épousé Périne Métayer-St-Onge (Montréal, 5 mai 1817).

²⁶ Blanchet avait demandé une enquête sur Éloi Matte et quelques autres. Voici un extrait de la lettre que le curé de Sorel envoya au secrétaire de l'évêque de Québec : « Éloi Matte est marié et sa femme est pleine de vie. Pour St-Martin dont le nom de baptême n'est pas mentionné, ce ne peut être qu'un certain Sauveur St-Martin qui est parti en même temps qu'Éloi Matte. Il est marié aussi et sa femme est vivante. » J.B. Kelly à C.F. Cazeau, 26 février 1840. AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 130.

Éloi Matte (1799-1846), baptisé à Sorel le 17 mars 1799, fils de Théodore Matte et de Marie Forcier; il a épousé Marguerite Kanuense(?) et il est présent à Sorel au mariage de son fils Jean-Baptiste, le 2 août 1842; il sera inhumé à Sorel le 30 octobre 1846.

Sauveur St-Martin a été baptisé à Sorel le 1^{er} janvier 1804, fils de Pierre Saint-Martin et de Françoise Péloquin; il a épousé Angélique Wellet – elle signe Welles – (Sorel, 20 août 1822). Frère d'André St-Martin.

²⁷ La réponse à l'enquête de Blanchet n'est pas précise : « Pour Augustin Millejours, il a été vu à Montréal dans le mois de janvier dernier [1840], et une personne digne de foi a vu sa femme légitime dans les États-Unis, il y a trois mois. » C. Fay à C.F. Cazeau, 18 mars 1840. AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 148.

Il pourrait bien s'agir d'Augustin Milquet-Millejours, marié à Marie Lauzon.

²⁸ Le missionnaire Blanchet apprend enfin que Joseph Allard n'est pas *libre* de se remarier, puisque sa femme vit encore, en concubinage, à Saint-Valentin, QC. J.F. Gagnon à C.F. Cazeau, 18 mars 1840. AAQ, 36 CN, C.A., vol. I : 148.

²⁹ Joseph-Norbert Provencher (1787-1853), né à Nicolet, fils de Jean-Baptiste Provencher-Belleville et d'Élisabeth Proulx, ordonné prêtre en 1811; après avoir occupé quelques cures au Bas-Canada, il devient le curé fondateur de Saint-Boniface (Manitoba) et missionnaire dans toutes les contrées environnantes; sacré évêque à Trois-Rivières en 1822, avec le titre d'évêque de Julopolis. Vicaire apostolique du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale. *DBC*.

³⁰ Arpent : mesure de longueur équivalant à 190 pieds ou 58 mètres.

DBLFC.

³¹ David-Ignace Dompierre (1796-1858), baptisé à Québec le 24 avril 1796, fils de Jean-Baptiste Dompierre, menuisier, et de Marguerite Dutil. Il eut un fils, Jean-Baptiste, né en juin 1841 en Oregon.

³² François Piette-Fagnan, né vers 1800, serait originaire de Vaudreuil. Il est établi au Cowlitz, avant l'arrivée des missionnaires. Il fut le premier à « labourer pour la mission; les premiers sillons de charrue ont été ouverts

le 22 du courant [avril 1839]. » Deux mois plus tard, Blanchet écrit : « Fail-
lant [Fagnan] devrait partir avec nos gens pour aller lever de l'écorce
pour couvrir la maison et la grange. Cet homme mérite de nous. Enfin, les
colons [du Cowlitz] se montrent contents et heureux de voir les mission-
naires s'établir au milieu d'eux. Un d'entre eux, nommé Faillant, qui sait
lire, enseigne le catéchisme et les prières aux femmes et aux enfants. »

François Piette-*Faignant*, fermier, jadis de Montréal, épouse Félicité
Sasseté (Cowlitz, 8 avril 1839). HDM.

³³ François Payette, baptisé à L'Assomption le 25 septembre 1793, fils de
Jean-Baptiste Payette et de Judith Beaudry. Arrivé en Oregon en 1814
avec l'expédition Astor.

³⁴ John Rowand (ca1787-1854), né à Montréal, trafiquant de fourrures.
Établi comme *Chief Factor* au fort Assiniboine (Alberta). DBC.

³⁵ Barthélemy Baudrand (1701-1787), *L'Âme pénitente ou Le nouveau
pensez-y bien : considération sur les vérités éternelles, avec des histoires
et des exemples*, Québec, Thos. Cary & Co, 1833, 211 pages. Le livre est
inspiré des anciens *Pensez-y bien* de Paul de Barry (1587-1661) et de Paul
Le Clerc (1657-1740), contenant des réflexions sur les quatre fins der-
nières : la mort, le jugement, l'enfer, le ciel.

³⁶ Graines de Job ou herbe à chapelets : *Coix lacryma-jobi*, plante dont la
graine servait à faire des chapelets.

³⁷ Louis de Blois (1506-1566), *Le guide spirituel ou Le miroir des âmes
religieuses*; traduit par l'abbé Félicité de Lamennais, Paris, 1838, 439 p.

³⁸ Jean-Baptiste Thibault (1810-1879), né à Lévis, fils de Jean-Baptiste
Thibault et de Charlotte Carrier, ordonné en 1833 par Mgr Provencher.
Parlant la langue des Cris, il œuvra comme missionnaire en Saskatchewan
et en Alberta. DC.

³⁹ Le mont Saint-Élie, à la frontière entre l'Alaska et le Yukon.

⁴⁰ « Que la paix du Seigneur soit toujours avec nous. »

⁴¹ Marie-Louise McLoughlin (1780-1846), sœur du Dr John McLoughlin,
était chez les Ursulines à Québec, sous le nom de mère Saint-Henri. DBC.

⁴² Pierre-Antoine Tabeau (1782-1835), grand vicaire de l'évêque de Qué-
bec. Il s'était occupé d'une mission à fort William (Thunder Bay, Haut-
Canada), établie par Mgr Plessis en 1818. Pressenti pour devenir évêque
auxiliaire de Mgr Lartigue, l'annonce de cette élection le rendit malade et
il décéda « de chagrin » avant d'être sacré évêque. DC. DBC.

⁴³ William Kittson (ca 1792-1841), né dans le Bas-Canada (à Sorel?), décé-
dé au fort Vancouver le 25 décembre 1841. Époux d'Helen McDonald.
Après avoir participé à la guerre de 1812 comme voltigeur, il gagna la
Colombie en 1819. Au fort Nez-Percés, à Spokane, à Kootenae House,
puis au fort Nisqually. DBC.

⁴⁴ Joseph McLoughlin (1809-1848), fils aîné du Dr John McLoughlin et d'une Amérindienne.

⁴⁵ « Ne peut voir les parties secrètes de la génération. » Le sexe.

⁴⁶ Simon Plamondon (1801-1900), baptisé le 1^{er} avril 1801 à Saint-François-du-Lac, fils de Jean Plamondon et de Catherine Gill. En troisièmes noces, il épousera (Saint-Paul, Oregon, 10 juillet 1848) Henriette Pelletier, nièce du missionnaire Blanchet. En 1839, la maison de Simon Plamondon au Cowlitz servit de chapelle et de résidence aux missionnaires.

⁴⁷ Le dimanche des Rameaux est le dimanche avant Pâques. En 1839, c'était le 24 mars.

⁴⁸ « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu y pourvoira. »

⁴⁹ André Chalifour (1792-1851), né à Sorel, fils de Charles Chalifoux et de Louise Dumas. Il avait épousé Catherine Roussy (Sorel, 17 avril 1837) avant de partir pour le Nord-Ouest avec elle. Engagé comme guide par la CBH. Rescapé de la Dalle des Morts en 1838.

⁵⁰ En 1839, le Samedi saint était le 30 mars et Pâques, le dimanche 31 mars.

⁵¹ J'espère que tout se passe bien chez toi, dans ta paroisse.

⁵² « Le Christ est devenu pour nous obéissant [jusqu'à la mort]. » Chant grégorien du Graduel, entonné le dimanche des Rameaux.

⁵³ « Le Christ, notre espoir, est ressuscité. »

⁵⁴ Robert Walsh, d'origine irlandaise, prêtre de la Société de Picpus, missionnaire aux Îles Sandwich [Hawaï].

⁵⁵ « C'est en haut qu'est votre but, non sur la terre. » Colossiens, 3, 2.

⁵⁶ « Vierge très pure, purifiez mon cœur et ma chair. »

⁵⁷ La reine de Saba, d'Éthiopie.

⁵⁸ « Sauve-nous, Seigneur, nous périssons. »

⁵⁹ Dr William Fraser Tolmie (1812-1886), né en Écosse, chirurgien employé de la HBC, arriva au fort Vancouver en mai 1833. Sera plus tard député du gouvernement de la Colombie-Britannique. Voir *The journals of William Fraser Tolmie, physician and fur trader*, Vancouver, B.C., 1963. DBC.

⁶⁰ Maria Monk (1816-1849), née à Saint-Jean, Bas-Canada, serait décédée non pas en 1848 mais le 4 septembre 1849 à Blackwell's Island [Roosevelt Island], N.Y. Elle écrivit *Awful Disclosures*, en 1836, une pure fiction anticatholique qui connut de nombreuses éditions et qui est considérée véridique encore aujourd'hui par quelques esprits obtus.

⁶¹ Nicolas Montour (1781-1850), fils de Nicholas Montour (1756-1808), seigneur, homme d'affaires et député, et d'une Amérindienne du Nord-Ouest.

⁶² Étienne Lussier (1786-1853), baptisé à Boucherville le 9 juin 1786, fils de Michel Lussier et de *Magloire* [Victoire] Delisle. Premier fermier d'Oregon. Il fit partie de l'expédition Hunt, engagé à Michillimakinak en 1810. Établi à Champoeg, une bonne dizaine d'années avant l'arrivée des missionnaires, il épousa Josèphe Nouité (Wallamet, le 23 janvier 1839).

⁶³ Le grand apôtre des Nations : saint Paul.

⁶⁴ François-Baptiste Deguire (1818-1909), épousera Eleanor St. James en 1843.

⁶⁵ Michel Laframboise (1790-1861), baptisé à Varennes le 1^{er} janvier, fils aîné de Michel Sénécal-Laframboise et de Josette Mongeau. Il navigua sur le *Tonquin* jusqu'à Astoria. Il savait lire et écrire. Michel Laframboise s'était acquis avec les années une solide réputation de guide de brigade pour la Californie, où on se rendait pour attraper du bétail. Se vantant d'avoir une femme de grande classe dans chaque tribu, fin connaisseur de la langue chinook, il pouvait voyager sans danger partout. Ceux qui l'ont connu disent de lui que c'était un homme trapu et intrépide, ayant des traits presque anthropoïdes, grand parleur, gros buveur; sa générosité était devenue proverbiale et ses qualités de chef n'ont jamais été mises en doute. Il épousa Émilie Picard, le 9 juillet 1839, à fort Vancouver.

⁶⁶ Charles Rondeau, baptisé à Saint-Ours le 13 avril 1790, fils de Pierre Rondeau et de Marie Leroux, se rend dans l'Ouest vers 1831. Lors de son troisième mariage (fort Vancouver, 21 janvier 1839), avec Agathe Dépaty, fille de Jean-Baptiste, il reconnaît trois enfants. La correspondance de Blanchet nous laisse à penser que Rondeau faisait, avec Laframboise, des voyages en Californie.

⁶⁷ Blanchet décrit ici la procession de la Fête-Dieu.

⁶⁸ « Maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors. » Jean, 12, 31.

⁶⁹ Nicolas Montour, 57 ans, fait son abjuration le 10 juin 1839. Le même jour, est baptisée Marie-Anne (Suzanne) Ompherville, fille du sieur Ompherville et d'une femme Cree. Et le missionnaire Blanchet procède ce jour-là au mariage de Nicolas Montour, jadis au service de la HBC, maintenant fermier à la mission catholique de Saint-Paul, avec Marie-Anne Ompherville, fille naturelle du sieur Ompherville et d'une femme Cree. (Saint-Paul, Oregon, 10 juin 1839). HDM.

⁷⁰ Joseph Delard (1792-1869), baptisé à Sorel le 30 décembre 1792, fils de François Delard et de Catherine Lavallée. Joseph Delard s'établit très tôt à French Prairie (près de Fairfield), avant même l'arrivée de Blanchet. Il était l'un des 18 pétitionnaires à demander des missionnaires. Il construisit une petite chapelle en bois rond (*log chapel*) pour les accueillir. Joseph Delard aurait eu des enfants avec trois femmes.

⁷¹ Joseph Despard, baptisé à Rivière-Ouelle le 25 octobre 1797, fils d'Alexandre Despard et de Marie Jambard.

⁷² Dr Elijah White (1806-1879), né à New York, médecin et ministre méthodiste affecté à la vallée de La Willamette.

⁷³ Herbert Beaver (1800-1858), fonda en 1836 une mission anglicane à fort Vancouver. Il y demeura jusqu'à l'automne de 1838. Voir « Herbert Beaver, First Anglican Clergyman West of the Rocky Mountains », in *Historical Magazine of the Protestant Episcopal Church*, Vol. 16, No 4, December 1947, p. 413-432.

⁷⁴ Ewing Young (1799-1841), né au Tennessee, trappeur, qui s'installa en Oregon en 1834. Décédé sans testament à La Willamette le 9 février 1841. Voir Kenneth Holmes, *Ewing Young : master trapper*, Portland, Oregon, 1967.

⁷⁵ *The poor man's Catechism : or The christian doctrine explained, with short admonitions*, Dublin, printed by Cross, 1782.

⁷⁶ Basile Poirier, né en Oregon en 1823, fils de Basile Poirier, boulanger, et d'Hélène Celiast Clatsop, sa seconde épouse.

Basile Poirier père a été baptisé à Montréal le 23 août 1785, fils de François Poirier et d'Anne Béland. Il se rendit à fort Vancouver avec son cousin Toussaint Poirier, meunier et tonnelier. Ce dernier a été baptisé à Montréal le 30 janvier 1785, fils de Joseph Poirier et de Marie Béland. À La Willamette, le 9 mai 1839, est baptisée Rose Poirier, fille de Toussaint Poirier, meunier, et de Catherine Clatsop. HDM.

Anne Béland est sœur de Marie Béland.

⁷⁷ Peter Skene Ogden (1790-1854), né à Québec, décédé à Oregon City. Marié avec Julia Spokane. *Chief Factor*, négociant en fourrures. DBC.

⁷⁸ Samuel Black (1780-1841), né en Écosse, trafiquant de fourrures, associé à Ogden. Décédé au poste de la rivière Thompson (Kamloops, Colombie-Britannique). DBC.

⁷⁹ « Que Dieu soit avec toi. »

⁸⁰ « Arrière, Satan! C'est maintenant le jugement de ce monde. Résistez et demeurez fermes dans la foi comme un bon soldat du Christ. » Jean, 12, 32; II Timothée, 2, 3.

⁸¹ « Dieu ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. » I, Corinthiens, 10

⁸² Veillez et priez.

⁸³ Prends garde de tomber.

⁸⁴ Louis Brown. À Colville, le 14 août 1839, Modeste Demers baptise Modeste Brown, fils de Louis Brown et d'Émilie Tchitaösih. HDM.

⁸⁵ « Si ton œil droit entraîne ta chute, arrache-le et jette-le loin de toi : car il est préférable pour toi que périsse un seul de tes membres et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne. Et si ta main droite entraîne ta chute, coupe-la et jette-la loin de toi : car il est préférable pour toi que périsse un seul de tes membres et que ton corps tout entier

ne s'en aille pas dans la géhenne... Quel avantage l'homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il le paie de sa vie? » Matthieu, 5, 29-30; 16,26.

⁸⁶ Antoine Parent (1785-1855), né à Québec, prêtre en 1808, supérieur du séminaire. *DC*.

⁸⁷ Théodore de Laporte, né à Saint-Denœux, arrondissement de Montreuil (Pas-de-Calais), s'était réfugié en Angleterre pendant la Révolution française. Nommé en 1821 par Talleyrand chapelain de la Chapelle française à Londres, King St., il était agent des missionnaires de la Colombie. Il est décédé à Londres le 3 mai 1840. Voir *La Chapelle française à Londres; précis historique sur ce sanctuaire*, 2^e éd., Londres, Paris, 1863. Aussi *L'Ami de la religion*, vol. 105, 1840.

⁸⁸ Charles Jaudoin (1794-1848), baptisé à Varennes le 3 octobre 1794, fils de Louis Jaudoin et de Marie-Anne Joachim, s'engagea à 18 ans pour le Nord-Ouest. Après avoir eu deux enfants d'une femme chinook nommée Wallalikas, il eut une liaison avec une fille de Joseph Delard, rompue en 1840. Il épousa enfin Madeleine Servant (Saint-Paul d'Oregon, 10 juillet 1843) et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Paul en 1848.

⁸⁹ Franciscus Antonius Goritia, né vers 1725 dans l'ancien comté de Goritz (Vénétie), capucin, auteur d'un *Epitome theologiae canonico-moralis* (1795), souvent réédité au XIX^e siècle.

⁹⁰ « Heureux l'homme qui éprouve la tentation. Que les apôtres se réjouissent. »

⁹¹ François-Delphis Chamberland, baptisé à Montréal le 29 janvier 1819, fils d'Alexis Chamberland, tavernier, et de Louise Spatz. Il épousa Julienne Watiece (fort Vancouver, 27 décembre 1838).

⁹² Reprise d'une phrase déjà utilisée avant.

⁹³ John Tod (1794-1882), trafiquant au fort Vancouver et en Colombie-Britannique. Voir Hubert Howe Bancroft, *History of the Northwest Coast*, Vol. II, 1800-1846, San Francisco, 1884; et Robert C. Belyk, *John Tod, Rebel in the Ranks*, Horsdal & Schubart Publishers Ltd, Victoria, BC, 1995.

⁹⁴ « Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus. » Comme une biche soupire après des courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu! *Psaume* 42 (41).

⁹⁵ « Ma chair languit après toi, dans une terre desséchée, épuisée, sans eau. J'étais ainsi quand je t'ai vu dans le sanctuaire en contemplant ta force et ta gloire. » *Psaume*, 63 (62).

⁹⁶ Cyrus Shepard, maître d'école méthodiste au fort Vancouver. Voir Sister Letitia Mary Lyons, *Francis Norbert Blanchet and the Founding of the Oregon Missions (1838-1848)*, The Catholic University of America Press, 1940.

⁹⁷ David Leslie (1797-1869), né au New Hampshire, ministre méthodiste en Oregon en 1836.

- ⁹⁸ Joseph Delord (1792-1869), baptisé à Sorel le 30 décembre 1792, fils de François Delord et de Catherine Lavallée. Établi à French Prairie en 1832. Il faisait partie des dix-huit pétitionnaires canadiens demandant des missionnaires pour la Colombie. Il aurait eu des enfants avec trois femmes.
- ⁹⁹ Pierre Bélèque, baptisé à L'Assomption le 6 janvier 1797, fils de Louis-Joseph Bellec et de Marguerite Beaudoin. Marié à Geneviève St-Martin (fort Vancouver, 21 janvier 1839).
- ¹⁰⁰ James Hargrave (Hawick, Écosse 1798 – Brockville, Haut-Canada 1865), agent parmi les plus importants de la HBC. Il habitait Beauharnois en 1820, année où il joignit la Compagnie du Nord-Ouest. L'année suivante, il devenait membre de la HBC et le restera jusqu'à sa retraite en 1859. Il épousera en 1840 Letitia MacTavish (1813-1854). En 1838, Hargrave était *Chief Factor* à York Factory, établissement de la Compagnie près de la Baie d'Hudson. Blanchet l'avait connu pendant son voyage vers le Nord-Ouest. *DBC*.
- ¹⁰¹ Archibald McDonald (1790-1853), né en Écosse et décédé à St. Andrews (QC), responsable du fort Colville depuis 1835. *DBC*.
- ¹⁰² « Le disciple n'est pas plus que le maître, ni le serviteur plus que son seigneur. » Luc 6 : 40.
- ¹⁰³ Jean-Baptiste Jaudoin, fils de Charles.
- ¹⁰⁴ Première mention de l'échelle catholique, invention de F.N. Blanchet.
- ¹⁰⁵ Mme Kittson est fille de Finan McDonald, selon Eric J. Holmgren. Voir « William Kittson » dans *DBC*.
- ¹⁰⁶ « J'ai planté, Apollos a arrosé, mais Dieu a fait croître, en sorte que ce n'est pas celui qui plante qui est quelque chose, ni celui qui arrose, mais Dieu qui fait croître. » I Corinthiens, 3.
- ¹⁰⁷ John Wesley (1703-1791), prêcheur de l'Église méthodiste.
- ¹⁰⁸ Baume de Turlington : « préparation à base de benzoïne anciennement utilisée pour soulager les maux respiratoires et diverses inflammations. » *Glossaire du voyageur*, Les Productions Rivard. Sorte de remède miracle pour guérir « la pierre, la gravelle, la colique, le vomissement, le crachement de sang et les autres débilités intérieures », selon une réclame de *La Gazette de Québec* (1773). Dans Normand Séguin, *L'Institution médicale*, PUL, 1998, p. 9.
- ¹⁰⁹ William A. Slacum (1799-1839), envoyé comme diplomate au Mexique puis chargé par le gouvernement américain de recueillir des renseignements sur l'Oregon, alors sous la juridiction de la HBC. *Memorial of William A. Slacum : Praying compensation for his services in obtaining information in relation to the settlements on the Oregon river, December 18, 1837*, Ye Galleon Press, 1972.
- ¹¹⁰ Pierre Dépôt [Depeau], baptisé à Saint-Antoine-sur-Richelieu le 23 décembre 1799, fils de Joseph-Louis Depeau et de Suzanne Brault.

¹¹¹ Angèle Cloutier (1812-1890), nièce de F.N. Blanchet, a épousé Alexandre Roy (Les Cèdres, 23 avril 1838), marchand. F.N. Blanchet, missionnaire de la Colombie avait béni ce mariage avant son départ, « à l'invitation de M. le curé » (Augustin-Magloire Blanchet). Signatures au registre : Jean-Baptiste Lavignon [serviteur du curé, âgé de 65 ans], Élisabeth Peltier, Alex. Roy, Soulanges Peltier, Augustin-Magloire Blanchet, prêtre, Angèle Cloutier, A.-A. Dubois, notaire. Alexandre Roy sera en 1853 le premier maire de la municipalité des Cèdres.

¹¹² Jadis curé aux Cèdres, F.N. Blanchet avait été parrain de Philippe-Arthur Saveuse de Beaujeu (1834-1843), baptisé à Saint-Ignace de Co-teau-du-Lac le 18 octobre 1834, fils de Georges-René Saveuse de Beaujeu, seigneur de Soulanges et de la Nouvelle-Longueuil, et de Catherine-Adèle Aubert de Gaspé.

¹¹³ Jean-Baptiste Lavignon (1773-1842), né à Québec, fils de Pierre Lavignon qui est originaire de la paroisse de Sainte-Eulalie à Bordeaux, et de Marie-Geneviève Alain. Il avait enseigné le latin à F.N. Blanchet dans sa jeunesse et le suivit comme serviteur au Nouveau-Brunswick et aux Cèdres.

¹¹⁴ Noël Cloutier, époux de Judith Blanchet, beau-frère du missionnaire.

¹¹⁵ Jean-Baptiste Montreuil, baptisé à Saint-Philippe de La Prairie le 5 avril 1813, fils de Louis Sédilot-Montreuil et de Louise Surprenant. Jean-Baptiste Cédilat [Sédilat] dit Montreuil fut engagé aux Cèdres pour faire le voyage vers la Colombie avec F.N. Blanchet. Rescapé du naufrage de la Dalle des Morts, il fut là-bas pendant trois ans un des fidèles collaborateurs du missionnaire. Il revint au Québec en passant par la Californie.

¹¹⁶ Cette lettre atteignit sa destination sept mois plus tard : écrite le 9 mars 1840, elle arriva à Montréal le 3 octobre 1840.

¹¹⁷ Ce jour-là, 21 avril 1839, on a trouvé une lettre de J.J. Lartigue non pas à Blanchet mais à J.N. Provencher. Lartigue en a contre la seconde insurrection des patriotes : « Notre seconde révolution de l'automne dernier, qui me menaçait personnellement, nos soi-disant patriotes m'ayant déclaré dans les papiers publics comme coupable de haute trahison envers la Nation canadienne et par conséquent digne de mort, m'engagea à passer un mois dans le séminaire de Québec. » L'évêque de Montréal dit ensuite que l'œuvre de la propagation de la foi, établie l'an dernier, produira peu de résultats, vu que les patriotes ont répandu le bruit que cet argent « serait employé pour payer les troupes de volontaires qui ont tant fait souffrir nos campagnes par leurs exactions. » *RAPQ*, 1945-1946, p. 95.

¹¹⁸ Charles-Félix Cazeau (1807-1881), prêtre en 1830, secrétaire de l'archevêque de Québec. *DBC*.

¹¹⁹ Ajouté sur la suscription, par Modeste Demers : « Vasa sacrorum oleorum recepta sunt ». Les vases des huiles saintes ont été reçus. Et aussi, une date de réception de cette lettre à Saint-Boniface : 22 juillet 1840.

¹²⁰ Dans cette lettre, Monseigneur Provencher envoie à Blanchet, entre autres, ces mots d'encouragement : « Je vous souhaite toute sorte de bonheur. Que la bénédiction de Dieu se répande avec abondance sur vos travaux. Que le Seigneur daigne enflammer de plus en plus le beau feu dont vous êtes animé pour sa gloire. Que l'incendie se répande de proche en proche. *Ignem veni mittere* [« Je suis venu mettre le feu », Luc, 12, 49]. Il faut profiter de tous les moyens pour l'allumer dans des cœurs qui ont jusqu'ici brûlé d'une tout autre flamme. » J.N. Provencher à F.N. Blanchet, 20 juin 1839. SHSB, P0483.

¹²¹ John Milner (1752-1826), évêque catholique d'Angleterre, auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont *The End of Religious Controversy* (1818) qui traite du rôle de la foi pour trouver la vraie religion...

¹²² Thomas Cooke, 1792-1870), curé à Trois-Rivières. Sera sacré évêque de Trois-Rivières en 1852. DBC.

¹²³ Sévère Dumoulin (1793-1853), prêtre en 1817, curé à Pembina (Manitoba, maintenant Dakota du Nord), à Saint-François et à Saint-Pierre de la Rivière du Sud, à Yamachiche. Fondateur des missions de la Rivière-Rouge avec J.N. Provencher. Auteur d'une *Notice sur les missions de la Rivière-Rouge et du Sault-Sainte-Marie* (1824). DBC.

¹²⁴ Alexis Mailloux (1801-1877), né à l'Isle-aux-Coudres, prêtre en 1825, curé et directeur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière, grand vicaire de l'évêque de Québec. Auteur d'un *Manuel des parents chrétiens*. DBC.

¹²⁵ Thomas Maguire (1776-1854), né à Philadelphie, prêtre à Québec en 1799. DC.

¹²⁶ Daniel Lee (1806-1895), neveu de Jason Lee. Fondateur de la mission Wascopam (Dalles) avec Henry K.W. Perkins.

¹²⁷ Avec une femme de son associé.

¹²⁸ Étienne-Jérôme Rouchouze (1798-1843), né à Chazeau (Loire), vicaire apostolique de l'Océanie Orientale, exerça son ministère à Mangareva (Gambiers) et aux Marquises. À Honolulu en mai 1840. Quitta Saint-Malo en décembre 1842 à bord de la *Marie-Joseph*. Périt en mer au large du cap Horn en mars 1843 en compagnie de vingt-quatre missionnaires.

¹²⁹ Signature de Joseph-Norbert Provencher, évêque de Juliopolis à la Rivière-Rouge (Saint-Boniface, Manitoba).

¹³⁰ V.G. : ici, vicaire général.

¹³¹ Isidore Choiselat (1784-1853) orfèvre et trésorier de l'œuvre de la propagation de la foi à Lyon.

¹³² *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?* Pourquoi les nations s'agitent-elles en tumulte et les peuples méditent-ils de vains projets? *Psaume 2*.

¹³³ Paul Guilbault, baptisé à Lavaltrie le 22 janvier 1798, fils de François-Régis Guilbault et d'Archange Larivière.

¹³⁴ Hyacinthe Delage-Lavigueur, baptisé à Saint-Eustache le 26 juillet 1796, fils de Jean-Baptiste Delage dit Lavigueur et de Josèphe Meilleur.

¹³⁵ *Ordo perpetuus divini officii...* Livret donnant aux prêtres les indications sur l'office du jour.

¹³⁶ À ce sujet, du fort Vancouver, John McLoughlin écrivait à George Simpson, le 7 March [April] 1841 : « The Revd. Mr. Blanchette, the Roman Catholic Missionary, request a passage in the canoes from Montreal for two Schoolmasters, 2 Farmers, and 2 Engagees; he writes to the Bishop at Red River on the subject and perhaps he may wish to send some from Red River. Mr. Blanchette requests you would oblige him by allowing them to come with the Brigade to this place when Bishop Provencher may wish to send. » *McLoughlin's Fort Vancouver Letters*, Second Series, 1839-44, Toronto, The Champlain Society, 1943, Appendix A, p. 261.

¹³⁷ John Heard Couch (1811-1870), né à Newburyport (Massachusetts), capitaine de navire réputé pour son habileté à traverser la barre du fleuve Columbia. Sera trésorier du gouvernement provisoire d'Oregon, et considéré comme un des fondateurs de Portland (Oregon). Lewis & Dryden's, *Marine History of the Pacific Northwest*, E.W. Wright, Portland (Oregon), 1895.

¹³⁸ Jean-Baptiste Pompallier (1802-1871), né à Lyon, missionnaire mariste, vicaire apostolique de l'Océanie Occidentale. Fit imprimer une Bible en langue maorie. Inhumé en Nouvelle-Zélande.

¹³⁹ « Aide-nous, Dieu notre sauveur. »

¹⁴⁰ William Cobbett (1763-1835), journaliste et politique. Il appuya l'émancipation des catholiques en Grande-Bretagne. Auteur d'une *Histoire de la Réforme en Angleterre et en Irlande* (1826).

¹⁴¹ John Sturges (1736-1807), *Letters to a prebendary : being an answer to Reflections on popery / by John Sturges : with remarks on the opposition of Hoadlyism to the doctrines of the Church of England by John Milner*, Cork, 1807.

¹⁴² Jean-Baptiste Ouvré [Auvray, Auvrais] (1788-1849), baptisé à Montréal le 10 août 1788, fils de Jean Auvray et de Josèphe Ménard. Au cours de la décennie de 1810, il avait fait partie de l'expédition de Wilson Prince Hunt, associé d'Astor. Il épouse Jany Tioult/Simpson (fort Nisqually, septembre 1839).

Voir le reportage complet sur la vie de ce voyageur : Chalk Courchane, *Jean Baptiste Ouvre, and his sons-in-law, François Xavier Seguin dit Ladé-*

route, Louis Hercule Lebrun, Adolphe Lozeau (*L'Oiseau*) and Antoine Gregoire, 42 p. Courchane fait naître Jean-Baptiste Ouvré à Montréal en 1792, fils de François Ouvré et d'Agnès-Françoise Picot.

¹⁴³ « Ô Dieu éternel, créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des fidèles sont votre ouvrage, et que c'est à votre ressemblance qu'elles sont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit, à la honte de votre nom. Ah ! ne permettez plus, je vous en conjure, qu'il soit méprisé des idolâtres. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Église, la très-sainte épouse de Jésus Christ, et souvenez-vous de votre miséricorde ! Oubliez, ô mon Dieu leur infidélité, et faites qu'ils reconnaissent enfin pour leur Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, que vous avez envoyé au monde, et qui est notre salut, notre vie, notre résurrection ; par lequel nous avons été délivrés de l'enfer, et à qui soit rendue toute gloire dans l'éternité des siècles. Amen. » *Histoire de saint François de Xavier*, Abbaye-Saint-Benoît, 1870.

<http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/francxavier/index.htm>

¹⁴⁴ Pierre-Jean De Smet (1801-1873), né en Belgique dans le diocèse de Gand, décédé à St. Louis (Missouri). Père jésuite, missionnaire chez les Têtes-Plates et dans les montagnes Rocheuses. DBC.

¹⁴⁵ À Three Forks (Montana), où se rejoignent les rivières Jefferson, Madison et Gallatin. Un site de Lewis & Clark.

¹⁴⁶ Joseph Rosati (1789-1843), né à Sora, dans le royaume de Naples, sacré évêque en 1824 ; premier évêque de St. Louis (Missouri) depuis 1827.

¹⁴⁷ Louis-Désiré Maigret (1804-1882), missionnaire picpucien catholique venu de France, premier vicaire apostolique des îles Sandwich (Hawaï). Sera sacré évêque en 1846, pour succéder à Rouchouze qui avait péri en mer.

¹⁴⁸ George W. LeBreton, arrivé en Oregon avec le vaisseau *Maryland* commandé par le capitaine Couch. Né en Nouvelle-Angleterre. OTI.

¹⁴⁹ En 1841, Pâques est le dimanche 11 avril. Ce jour-là, en effet, à La Willamette, Blanchet enregistre la profession de foi de George LeBreton, fils de Pierre LeBreton, de Newbury (Massachusetts) et de Tabitha Lewis, de Marblehead (Massachusetts). HDM.

¹⁵⁰ « Dieu aidant, la bienheureuse Vierge Marie intercédant. »

¹⁵¹ Rassade : perles de verre servant à faire divers ornements.

¹⁵² Alvin F. Waller (1808-1875), né en Pennsylvanie, arrivé en 1841 dans la vallée de La Willamette. Ministre méthodiste, il y fonda une mission qui entra en vive opposition avec celle de Blanchet jusqu'en 1844.

¹⁵³ Joseph Hasbrouck Frost (1805-1866), méthodiste, auteur avec Daniel Lee de *Ten Years in Oregon*, New York, 1844.

¹⁵⁴ William Kone, missionnaire méthodiste.

¹⁵⁵ Joseph Gendron, baptisé à Saint-Ours le 7 mai 1796, fils de Michel Gendron et de Josèphe Lamoureux.

¹⁵⁶ Henry Kirke White Perkins (1814-1884), missionnaire méthodiste aux Dalles (Waskopam), de 1838 à 1844. <https://www.gorgediscovery.org>

¹⁵⁷ Vente par Augustin-Magloire Blanchet, procureur de messire F.N. Blanchet, à Paul Souchereau-Langoumois et Thérèse Challe : une terre à la côte Saint-Grégoire, dans la seigneurie de Soulanges. Prix : 3 000 £, ancien cours. Passé au presbytère des Cèdres. AAD, 5 février 1839, minute 4337.

¹⁵⁸ Joseph Larocque-Roquebrune, baptisé à Rigaud le 11 juin 1805, fils de Jean-Baptiste Larocque-Roquebrune et de Marguerite Georgeteau.

¹⁵⁹ Michel Cotnoir, baptisé à Yamaska le 13 mars 1800, fils d'Antoine Cottenoir et d'Isabelle Cantara.

¹⁶⁰ Blanchet écrit « Fort Brûlé »; il s'agit pourtant du fort Boisé, dirigé par François Payette, originaire de Saint-Roch. De nombreux témoignages écrits corroborent l'activité de Payette à Fort Boisé (Idaho) à la frontière de l'Oregon, près de la rivière Snake. Voir Francis D. Haines Jr, « François Payette, Master of Fort Boisé », *The Pacific Northwest Quarterly*, University of Washington, Vol. 47, No 2 (April 1956), p. 57-61.

¹⁶¹ Les registres appellent ce chef Weremus. Blanchet inscrit au registre qu'il a baptisé Marie, femme du chef Weremus, en danger de mort; « morte deux heures après le baptême. » Blanchet est parrain. HDM.

¹⁶² Amable Arcouet (Arquoite), baptisé à Montréal le 1^{er} septembre 1797, fils de Michel Arcouet et de Louise Gaudry. Dans le Nord-Ouest depuis 1833.

¹⁶³ Simon le Magicien, mage du I^{er} siècle considéré comme hérétique. Voir les *Actes des Apôtres* et *L'Enfer* de Dante.

¹⁶⁴ François Bercier avait épousé Betsey Tchinouk.

¹⁶⁵ Le missionnaire Blanchet est parrain au baptême qu'il confère à Joseph Kalapoya, âgé de 10 jours, en danger de mort. Le père, absent, la mère malade. (Fort Vancouver, 23 avril 1841). HDM.

¹⁶⁶ Le missionnaire Blanchet baptise aussi la mère du jeune enfant : Marie Kilimaux, 18 ans, femme de Cooper, en danger de mort. (Fort Vancouver, 23 avril 1841). HDM.

¹⁶⁷ Blanchet écrit Tlakemas, Tlackamas, Tlackemas, etc. L'orthographe officielle vient suppléer.

¹⁶⁸ Amable Quesnel, baptisé à Oka le 7 mai 1798, fils d'Antoine Quesnel et de Marguerite Larocque-Roquebrune. De Vaudreuil.

Ou encore Amable Quesnel, baptisé à Oka le 3 mai 1797, fils de Louis Quesnel et de Suzanne Wachipakamikokwe (manifestement une Amérindienne). De Vaudreuil.

¹⁶⁹ Pierre-Chrysologue Pambrun (1792-1841), né à L'Islet, fils d'André-Dominique Pambrun et d'Angélique Hiraque, a fait la guerre de 1812 comme Voltigeur et s'était distingué à Châteauguay. Commis engagé à la CBH en 1815, il commence une carrière de trafiquant de fourrures. Il était *Chief Trader* au fort Walla-Walla depuis 1832. *DBC*.

¹⁷⁰ Robert Moore (1781-1857), arrivé en Oregon en 1840, établi sur le Columbia en achetant son *claim* d'un chef indien.

¹⁷¹ Non pas Alvarez mais Juan Bautista Alvarado (1809-1882), gouverneur mexicain de la Haute-Californie en 1836-1837 puis de 1838 à 1842. La Haute-Californie deviendra un État des USA en 1849.

¹⁷² « Local committees and emergency courts must at times have existed and functioned in Oregon before 1841, but traditionally it was the death of Ewing Young in February of that year that first gave rise to a definite movement to organize a provisional [American] government. Young possessed property and cattle, but died intestate and without known heirs. The local population met in committee to arrange for the disposal of the estate. At these meetings some took the view that the time had come to organize a local government. This was primarily a movement amongst the Americans, many of whom, like Slacum and others before him, considered that Oregon was already American territory. To this view the Hudson's Bay Company could not subscribe, and McLoughlin, for that reason amongst others, opposed the move. In an effort to gain support of the French-Canadians, who were Roman Catholics, the Americans had Father Blanchet, the priest stationed in the Willamette, chosen as chairman of the committee appointed to draft a constitution and laws. But Blanchet did nothing, and the movement languished. It suffered further from the visit of Commodore Wilkes, of the United States Exploring Expedition, who strongly opposed any action until the boundary question was settled. » *The Letters of John McLoughlin*, Third Series, 1844-46, Toronto, The Champlain Society, 1944, p. xxxvi.

¹⁷³ Dr Ira Leonard Babcock (1806-1888), délégué en février 1841 comme juge en chef par le gouvernement américain pour présider les réunions devant servir à établir éventuellement un gouvernement en Oregon. Arrivé en Oregon avec Jason Lee, Il sera le premier juge du gouvernement provisoire d'Oregon.

¹⁷⁴ Charles Wilkes (1798-1877), officier naval et commodore de l'escadre américaine (1838-1842) chargée d'étudier les côtes du Pacifique et ses îles en vue de la colonisation. Son premier rapport, *Narrative of the United States Exploring Expedition* est en 5 vol. et un atlas; des rapports scientifiques de cette expédition sont ensuite édités en 20 vol.

¹⁷⁵ Cornelius Rogers (1815-1843) arrivé en Oregon comme missionnaire presbytérien, s'établit à Lapwai en septembre 1839, puis à La Willa-

mette. Le mariage de Rogers avec Marie Pambrun semble avoir été organisé par le père de Marie, mais après la mort de son père, Marie Pambrun (1826-1890) refusa de d'épouser Rogers, et épousa le Dr Forbes Barclay en 1842. Rogers périt noyé le 1^{er} février 1843.

¹⁷⁶ John Smith Griffin (1807-1899), ministre congrégationaliste, arrivé en Oregon en 1839.

¹⁷⁷ Jean-Charles Candèze (1780-1842), traducteur, architecte et directeur du grand séminaire de Saint-Flour (Cantal).

¹⁷⁸ Jason Lee (1803-1845), né et décédé à Stanstead, QC. Missionnaire méthodiste en Oregon

¹⁷⁹ Loi de Lynch : inspirée de Charles Lynch (1736-1796), de Virginie, qui exécute un condamné illico après un procès sommaire. D'où le mot lynchage.

¹⁸⁰ Blanchet écrit *apollat*. Il faut lire : « Apala : friandises, mets délicats, recherchés ou simplement meilleurs que ceux que l'on sert habituellement. Faire apala : prendre un repas le long de la route, en prairie, ainsi que faire cuire à la grillade. » *GPFC*.

¹⁸¹ André Lachapelle (1802-1881). Engagé pour le Nord-Ouest à partir de 1817. Baptisé à Montréal le 12 avril 1802, fils d'André Lachapelle et de Josèphe Vincent, du faubourg Saint-Laurent, il épousa Adrienne Lussier (Saint-Paul, Oregon, 17 mai 1841). HDM.

¹⁸² Jean-Baptiste Toupin, baptisé à La Prairie le 23 juin 1792, fils de François Toupin et de Catherine Brossard.

¹⁸³ Luc Gagnon, baptisé à Saint-Cuthbert le 3 mars 1807, fils de Louis Gagnon et d'Élisabeth Caron.

¹⁸⁴ Baptiste Gingras : baptisé Jean Gingras à Yamaska le 15 avril 1802, fils de Joseph Gingras et de Marguerite Béliveau. Il épousera Charlotte Okanagan (Saint-Paul, Oregon, 2 août 1841).

¹⁸⁵ Sylvain (Sifroid) Bourgeau, né ca1803, hors mariage, fils de Quintin Bourgeau et d'Angélique Henry, de Lavaltrie. OTI.

¹⁸⁶ « Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam. » Si le Seigneur ne bâtit la maison, ses bâtisseurs travaillent pour rien. *Psaume 127* (126).

¹⁸⁷ Coquins : le mot, déjà employé par Blanchet, serait une déformation de Cow Creek, branche de la rivière Umpqua. Les Amérindiens vivant en ces lieux sont appelés aujourd'hui Coquilles. Robert H. Ruby, John A. Brown, *A Guide to the Indian Tribes of the Pacific Northwest*, University of Oklahoma Press, 1992.

¹⁸⁸ Joseph Gervais (1778-1861) était certainement apparenté aux célèbres meuniers de Berthier. Baptisé à Repentigny le 6 mars 1778, fils de Nicolas Gervais et de Véronique Brouillet. Chasseur de buffles dans les prairies, il se joignit à l'expédition Astor. Marié trois fois, il engendra une nom-

breuse descendance. Il avait signé la pétition envoyée à Mgr Provencher (1834) demandant des missionnaires pour La Willamette. À son mariage en cet endroit, le 28 janvier 1839, avec Marguerite Clatsop, il reconnaissait plusieurs enfants, dont David, âgé de 16 ans. Une fois établi, Gervais exerça le métier de meunier.

¹⁸⁹ « Filii hominum, usquequo gravi corde [ut quid diligitis vanitatem et quaeritis mendacium]. » Fils des hommes, jusqu'à quand ma gloire sera-t-elle outragée? Jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, chercherez-vous le mensonge? *Psaume* 4 (Vulgate).

¹⁹⁰ « Que le nom de Dieu soit béni! »

¹⁹¹ William J. Bailey (1807-1876), médecin, né en Angleterre, établi à La Willamette en 1835; il devint membre du gouvernement provisoire d'Oregon.

¹⁹² Cet orphelin est Jean-Baptiste Lefebvre, âgé de 5 ans. Son père, appelé aussi Jean-Baptiste, est un engagé de HBC, originaire de Pointe-Claire; il a épousé Marie Kawitschin, avec l'autorisation de James Douglas. (Fort Vancouver, 11 février 1839). Ce jour-là, ils reconnaissent leur fils Jean-Baptiste, âgé de 3 ans. HDM.

¹⁹³ Le missionnaire Modeste Demers enregistre la sépulture de Jean-Baptiste Lefebvre, âgé d'environ 40 ans, noyé le 2 juin; présence d'Olivier Couturier et de Cuthbert Robillard. (Fort Vancouver, 5 juin 1841). HDM.

¹⁹⁴ Jean-Baptiste Gariépy, baptisé à Lachenaie le 3 juillet 1777, fils de Bonaventure Gariépy et de Renée Lalonde.

¹⁹⁵ I, Timothée, V, 8.

¹⁹⁶ Blanchet écrit *Pikok*. Il s'agit de l'*USS Peacock*, navire américain construit en 1813, qui fit la guerre de 1812-1815 et fut intégré en 1838 à l'expédition scientifique du commodore Charles Wilkes. Le navire fut une perte totale après s'être enlisé en essayant de traverser la barre du Columbia les 17-19 juillet 1841.

¹⁹⁷ Silas Holmes, assistant chirurgien à bord du *Peacock* et de l'expédition Wilkes en Oregon (1838-1842).

¹⁹⁸ Richard Russell Waldron (1803-1846), trésorier de l'expédition Wilkes.

¹⁹⁹ Marguerite Comeau, âgée d'environ 12 ans, fille naturelle de Comeau, Owyhee, et d'une femme du pays, est baptisée au fort Vancouver le 13 septembre 1841. HDM.

²⁰⁰ Marcus Whitman (1802-1847), missionnaire presbytérien, médecin, établi à Walla-Walla. Sera massacré par les Cayuses, le 29 novembre 1847, lui, sa femme et 12 autres personnes, peu de temps après l'arrivée d'Augustin-Magloire Blanchet, évêque de Walla-Walla. À Oregon City, les meurtriers du Dr Whitman auront leur sentence de mort le 27 mai 1850 et seront pendus sur la place publique le 3 juin 1850. L'archevêque d'Oregon leur portera les derniers secours de la religion catholique.

²⁰¹ Archibald McKinley (1811-1891), né en Écosse, presbytérien, marié avec Sarah Julia Ogden (juin 1840), fille de P.S. Ogden, *Chief Factor* au fort Walla-Walla après la mort de Pambrun. UBCIC, Federal and Provincial Collections of Minutes of Decision, and Sketches. Aussi, www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/index.html

²⁰² Jean-Édouard Darveau (1816-1844), né à Québec, fils de Charles Darveau et de Marguerite Roy-Audy, ordonné prêtre en février 1841. Missionnaire à Saint-Boniface où il étudie la langue des Sautaux en 1841-1842. Curé à la Baie des Canards (Manitoba) où il périt noyé le 4 juin 1844. *DC*.

²⁰³ Cette lettre écrite à Modeste Demers se serait rendue chez Monseigneur Provencher à la Rivière-Rouge.

²⁰⁴ James Keith (1782-1851), né en Écosse, trafiquant de fourrures, agent de la CBH, alors établi à Lachine, QC. *DBC*.

²⁰⁵ Gustavus Hines (1809-1873), ministre méthodiste, arrivé en Oregon à bord du *Lausanne* en 1840. Présent à la réunion de Champoege pour créer un gouvernement. Auteur de *A Voyage Round the World : With a History of the Oregon Mission...*, Buffalo, 1850.

²⁰⁶ *Regi saeculorum invisibili immortalis soli Deo honor et gloria in saecula saeculorum*. « Au roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu honneur et gloire dans les siècles des siècles. » Première épître de saint Paul à Timothée. Texte omniprésent dans les antiphonaires de chant grégorien.

²⁰⁷ François-Antoine Larocque (1784-1869), né à L'Assomption, fils de François-Antoine Larocque et d'Angélique Leroux. Homme d'affaires qui réussit bien dans le commerce des fourrures et dans l'administration de la Banque de Montréal. *DBC*.

²⁰⁸ Eugène Duflot de Mofras (Toulouse, 1810 – Paris, 1884), botaniste, naturaliste et explorateur français. Attaché à la Légation de France à Mexico, il passa un an et demi dans les missions de la Haute-Californie et se rendit à la Colombie, rencontra Blanchet et lui fournit quelques pages de ses découvertes. Duflot de Mofras fera éditer *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille [golfe de Californie], exécutée pendant les années 1840, 1841 et 1842*, ouvrage publié par ordre du roi, sous les auspices de M. le Maréchal Soult et de M. le Ministre des Affaires Étrangères, 2 vol. [524 p. et 514 p.], Paris, Arthus Bertrand, 1844. Blanchet fait ici un résumé des quelques pages de ces notices sur la Californie et sur la Russie, qu'il joint à sa lettre adressée à Monseigneur Turgeon du 12 mars 1842.

²⁰⁹ Francisco Garcia Diego y Moreno (1785-1846) o.f.m., franciscain mexicain, évêque des deux Californies de 1840 à 1846.

²¹⁰ La mission de San Diego de Alcalá, à San Diego.

- ²¹¹ San Fernando Rey de España, à San Fernando (CA).
- ²¹² La mission de Santa Barbara.
- ²¹³ San Luis Obispo de Tolosa, à San Luis Obispo.
- ²¹⁴ San Carlos Borromeo de Carmelo, au sud de Carmel.
- ²¹⁵ Colegio Apostólico de Propaganda Fide de San Fernando, à Mexico.
- ²¹⁶ Narciso Durán (1776-1846), né en Catalogne, décédé à Santa Barbara (CA). Franciscain qui étudia au collège de San Fernando (Mexique) puis contribua au développement des missions de San José et de Santa Barbara.
- ²¹⁷ José Norberto Francisco González Rubio (1804-1875), né à Guadalajara (Nouvelle-Espagne), envoyé comme missionnaire à la mission de San José (CA) par le P. Durán en 1833. Voir Michael Charles Neri, *Hispanic Catholicism in transitional California : the life of José González Rubio, O.F.M.*, The Academy of American Franciscan History, vol. 14, 1997.
- ²¹⁸ William G. Rae, agent de la HBC à San Francisco (CA).
- ²¹⁹ David Spence, né en Écosse, émigra en Californie et devint un personnage important et prospère, maire de Monterey (CA).
- ²²⁰ « Dieu a donné, Dieu a repris; que son saint nom soit béni. » Job, I, 21.
- ²²¹ Blanchet parle ici de l'indépendance de la Haute-Californie qui devint en 1821 un État du Mexique. En 1832, le Mexique dissout les missions espagnoles établies le long de la côte californienne.
- ²²² Forbes Barclay (1812-1873), né en Écosse, diplômé du Royal College of Surgeons de Londres en 1838, arriva au fort Vancouver au cours du printemps 1840. Il épousa Marie Pambrun (fort Vancouver, 12 mai 1842).
- ²²³ A.M.D.G. : *Ad maiorem Dei Gloriam*. Pour la plus grande gloire de Dieu. Devise popularisée par les jésuites.
- ²²⁴ François-Hilaire Belle-Isle (1810-1854), né à Deschambault, fils de Joseph Belle-Isle et de Marie-Anne Abel, ordonné prêtre en 1832. Assistant secrétaire de l'archevêché de Québec de 1832 à 1840. *DC*.
- ²²⁵ Trois enfants qui refusaient d'adorer les dieux de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et la statue d'or qu'il leur avait dressée, furent jetés dans une fournaise ardente; protégés par un ange, ils en sortirent vivants. Daniel, 3.
- ²²⁶ *Visu et oculis* : par la vue et les yeux.
- ²²⁷ Antoine Langlois (1812-1892), né à Saint-François de Montmagny, fils de Jean-Baptiste Langlois et de Marie-Françoise Dallaire, ordonné prêtre en 1838. Professeur de philosophie au collège de Sainte-Anne de La Pocatière, puis vicaire en Beauce avant de partir en septembre 1841 pour la Colombie, voyageant par le cap Horn. *DC*.
- ²²⁸ Jean-Baptiste-Zacharie Bolduc (1818-1889), né à Saint-Joachim de Montmagny, fils de Joachim Bolduc et de Madeleine Lessard; ordonné prêtre le 22 août 1841, il partit pour la Colombie avec Antoine Langlois.

Demeure en Oregon de 1842 à 1850. Curé à la mission de La Willamette de 1844 à 1850. Auteur de *Mission de la Colombie, lettre et journal*, Québec, J.-B. Fréchette père, 1843, 95 pages. Publié aussi dans *Le Canadien* et, en extraits, dans *RMDQ*, 1843, N° 5, p. 77-110.

²²⁹ L'appellation Calédonie, ancien nom de l'Écosse, et, plus loin, Nouvelle Calédonie, est donnée ici à la future Colombie-Britannique. Territoire appartenant à la CBH et qui deviendra colonie britannique, pour l'Île de Vancouver, en 1849, et en 1858 pour la partie continentale.

²³⁰ Le 20 avril 1842, John McLoughlin fils (1812-1842) est assassiné au fort Stikine (Alaska), poste dont il était responsable. L'instigateur de ce meurtre semble avoir été Urbain Héroux qui, remis aux autorités russes, ne fut jamais condamné par la justice. Voir Debra Komar, *The Bastard of Fort Stikine*, Goose Lane Editions, 2015. Certains prétendent qu'Héroux était métis. Il est un blanc, né à Trois-Rivières le 12 septembre 1811, fils de Joseph Héroux, menuisier, et de Marguerite Biron. Engagé par la HBC (contrat signé à Trois-Rivières le 15 mars 1833), il retourna au Bas-Canada en 1844 et épousa Marguerite Deslauriers (Trois-Rivières, 17 septembre 1849), fille d'Antoine Deslauriers et de Catherine Cantara.

²³¹ *Fiat justitia, ruat caelum*, maxime juridique ancienne : « Que le ciel s'écroule, pourvu que justice soit faite! » C'était la devise du journal *Le Canadien* de Québec, fondé en 1806.

²³² Catherine (« Kitty ») Umfreville, métisse, née à York Factory en 1805, fille de Thomas Umfreville et d'Anne Turner, avait épousé en 1821 « à la façon du pays » Pierre-Chrysologue Pambrun (1792-1841) à Cumberland House, Saskatchewan. Ce mariage avait été béni au fort Vancouver le 8 décembre 1838, peu de temps après l'arrivée de Blanchet. Catherine Umfreville était veuve depuis le 15 mai 1841 et mère de neuf enfants.

DBC. www.museum.bmi.net

²³³ François Bilodeau, engagé en 1842 par le missionnaire Antoine Langlois, fit le voyage avec ce dernier et un autre missionnaire, J.B.Z. Bolduc. Le long périple, par le cap Horn, dura près d'un an. François Bilodeau fut le premier professeur de français au collège Saint-Joseph à Saint-Paul du Wallamet. François Bilodeau ne resta pas plus de deux ans en Oregon. Le mauvais caractère du missionnaire Langlois, directeur d'école, nous dit Blanchet, semble l'avoir incité à quitter son poste pour revenir au Québec. Le 7 octobre 1844, Bilodeau quittera l'Oregon muni d'une lettre du missionnaire Blanchet adressée à Cazeau, secrétaire de l'évêque de Québec, demandant de verser à Bilodeau une somme de 173,69 \$ et de « décharger d'autant le compte de notre mission à Québec. » La présence de François Bilodeau ne sera signalée à Québec que le 11 août 1846.

²³⁴ La paroisse du Saint-Nom-de-Marie au fort Vancouver.

²³⁵ L'abbé Pierre Mailly, chanoine honoraire d'Arras, est successeur et neveu de l'abbé Théodore de Laporte à la Chapelle française à Londres. Né à Saint-Denœux (Pas-de-Calais).

²³⁶ Pierre Chazelle (1789-1847), né en France, jésuite, recteur du collège Sainte-Marie (Kentucky) puis supérieur des jésuites du Canada à La Prairie. *DC*.

²³⁷ Edward Bouverie Pusey (1800-1882), linguiste et professeur, adepte du « mouvement d'Oxford », causa un scandale en Angleterre à la suite de ses études des Pères de l'Église catholique et de son sermon sur l'Eucharistie (mai 1843).

²³⁸ François-Delphis Chamberland (1819-1888), baptisé à Montréal le 29 janvier 1819, fils d'Alexis Chamberland, tavernier, et de Louise Spatz. À la CBH de 1836 à 1841.

²³⁹ Jean-Baptiste Dobin, employé de la HBC à fort Vancouver puis à Champoege. Époux de Nancy (Amérindienne des Dalles). Il gagna la Californie à la recherche de l'or et y mourut le 26 septembre 1849. Sa femme en revint et mourut l'année suivante. Stephenie Flora, *Emigrants to Oregon*, sur le web, 2017.

²⁴⁰ William W. Kone, peu de temps ministre chez les Clatsops du fort George.

²⁴¹ Le Dr John P. Richmond (1811-1895), ministre en Oregon de 1840 à 1842, particulièrement à Nisqually. www.dupontmuseum

²⁴² Note de C.-F. Cazeau : « Dans sa lettre du 28 mars /43. »

²⁴³ Nicol Finlayson (ca1795-1877), un des principaux agents de la HBC, souvent en poste à York Factory. *DBC*.

²⁴⁴ Henry Harmon Spalding (1803-1874), ministre presbytérien de la mission Lapway (Idaho) chez les Nez-Percés, en 1836.

²⁴⁵ Nicolas Point (1799-1868), jésuite français, né à Rocroi dans les Ardennes, collaborateur du P. De Smet, missionnaire chez les Têtes-Plates, aussi artiste dessinateur. *DBC*. Voir aussi *Oregon Historical Quarterly*, Vol. 97, No 1, Spring 1996.

²⁴⁶ Gregorio Mengarini (1811-1886), né à Rome, jésuite, missionnaire chez les Têtes-Plates et spécialiste de la philologie des langues amérindiennes. Auteur de *Selish or Flathead Grammar : Grammatica linguae Selicae*, New York, 1861.

²⁴⁷ Rongner : du latin *rotundiare* « couper en rond ».

²⁴⁸ Pierre DeVos (1797-1859), né à Gand, jésuite à Paris en 1825. Adrian Hoecken (1815-1897), né à Tilburg (Hollande), ordonné prêtre à St. Louis, Missouri, en 1842. Décédé au Collège Marquette à Milwaukee. Les deux jésuites arrivent dans les Montagnes au cours de l'automne 1843. Pierre-Jean De Smet, *Voyages dans l'Amérique septentrionale, Orégon*, 3^e éd., Bruxelles, Paris, 1874.

²⁴⁹ Hubert Petit, baptisé à Cap-Santé le 4 septembre 1816, fils d'Amable Petit, meunier, et de Marie-Anne Beaudry.

²⁵⁰ Non pas Martel mais Würtele. Jonathan Würtele (1792-1853), issu d'une famille originaire d'Allemagne, député de William Henry (Sorel) en 1830, hérita de son père, Josias Würtele, les seigneuries Deguire (Rivière-David) et Bourg-Marie-Est. *DPQ*

²⁵¹ À La Willamette, le 12 novembre 1843, baptême sous condition d'Eugénie, 24 ans, fille de parents infidèles, dont le père est nommé Wanakske, chef de la tribu de la chute du Wallamette, déjà mariée civilement à Jean-Baptiste Dépati. Acte signé Antoine Langlois. HDM.

²⁵² À La Willamette, le 13 novembre 1843, Jean-Baptiste Dépati, fermier, fils de défunt Jean-Baptiste Dépati et d'une infidèle, du Temiskaming, épouse Eugénie Wanakske, fille de défunt Wanakske, infidèle. L'époux est certain de la mort de la femme qu'il avait au Canada, Catherine Ochikapawissa. Acte signé Antoine Langlois. HDM.

²⁵³ Josiah Lamberson Parrish (1806-1895), missionnaire méthodiste, arrivé en Oregon avec l'équipe de Jason Lee, à bord du *Lausanne*. Établi en 1843 à l'embouchure du Columbia.

²⁵⁴ Elkanah Walker (1805-1877) et Cushing Eells (1810-1893) établissent une mission en 1838 parmi les Indiens Spokane, qui durera neuf ans.

²⁵⁵ Lynn City (OR), fondée en 1843 par Robert Moore.

²⁵⁶ André Lonctain, baptisé à Saint-Constant le 30 novembre 1794, fils de Joseph Longtin dit Jérôme et de Suzanne Robert. Il épousa Nancy Okanagan (Wallamet, le 21 janvier 1839). Il est établi au Campement de sable appelé Champoege, bien avant l'arrivée des missionnaires en Oregon.

Il est frère de Jacques Longtin (1781-1869), patriote exilé en Australie de 1839 à 1845. Voir François-Maurice Lepailleur, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*, Septentrion, 1996.

²⁵⁷ Pierre Pépin-Lachance, baptisé à Beauport le 12 juin 1817, fils de Guillaume Pépin-Lachance, forgeron, et de Catherine Gendreau.

²⁵⁸ Augustin-Magloire Blanchet (1797-1887) a signé son dernier acte dans la paroisse des Cèdres le 28 septembre 1842 et est devenu procureur à l'évêché de Montréal; en 1843, il copie les règles de saint Vincent de Paul pour les Sœurs de la Providence et est élu chanoine titulaire le 21 janvier 1844.

²⁵⁹ Joseph-Félix Larocque (1786-1866), baptisé sous le prénom de François à L'Assomption le 20 septembre 1786, fils de François-Antoine Larocque père et d'Angélique Leroux. Frère de François-Antoine Larocque. Il a épousé Marie-Archange Guillon-Duplessis (Montréal, 23 mai 1833), fille de Jean-Baptiste Guillon-Duplessis et de Marie-Louise Ribau.

Établi à Longueuil, il vend à l'encan, en octobre 1838, tous ses biens (*Le Populaire*, 5 octobre 1838), y inclus « une collection des Œuvres choi-

sies des meilleurs auteurs français », vit quelque temps à New York en 1839 puis part pour la France. Il envoie par l'intermédiaire de son frère un don en Oregon. « Ce don de 200 £, écrit F.A. Larocque, à la mission de M. Blanchet, sur la rivière Colombie, est fait par mon frère, M. Joseph-F. LaRocque (maintenant en France) dans la vue spécialement d'assurer à une fille naturelle qu'il y a laissée, les soins particuliers du missionnaire quant à l'instruction religieuse et au salut de son âme. Cette fille est mariée à un Bois-Brûlé nommé Pion. »

²⁶⁰ F.N. Blanchet a 48 ans quand il écrit cette lettre.

²⁶¹ George Gary (1793-1855), missionnaire méthodiste, successeur de Jason Lee.

²⁶² Nicolas-Joseph Dehesselle (1789-1865), prêtre du diocèse de Liège (Belgique), vingtième évêque du diocèse de Namur en 1836, jusqu'à son décès.

²⁶³ ASNDN, *Annales*, Cahier 5, 1843-1851, année 1845, p. 41-42.

²⁶⁴ ASNDN, *Annales*, Cahier 5, 1843-1851, année 1845, p. 43.

²⁶⁵ Le manuscrit précise que cette lettre a été « copiée par l'abbé Auger ». Il s'agit du chanoine Jean-Baptiste-Armand Auger (1784-1854), ancien curé de Compiègne, chanoine honoraire de Beauvais et de Bayeux, chef d'Institution à Paris, docteur ès-lettres et ès-sciences. Séduit par l'échelle catholique de Blanchet, il fit paraître *L'Échelle catholique ou histoire de la religion chrétienne par siècles*, Paris, À la Société des éditeurs et libraires catholiques, 1847. On trouve une correspondance de plusieurs lettres de Blanchet à Auger au cours du voyage du nouvel évêque de Drasa en Europe en 1846-1847. *Oregon Historical Society*, Mss 322.

²⁶⁶ Ignace de Loyola (1491-1556), fondateur de la Compagnie de Jésus, est liturgiquement fêté le 31 juillet.

²⁶⁷ Michael Accolti (1807-1878), arrive en Oregon en 1844 à bord de *L'Infatigable*, puis se rend en Californie; Antonio Ravalli (1812-1884), missionnaire chez les Amérindiens du Montana; Giovanni Nobili (1812-1856), né à Rome, jésuite qui fit des missions en Nouvelle Calédonie (Columbie-Britannique), puis gagna la Californie en 1849 avec le Père Accolti. *DBC. Papers of John Nobili*, s.j., Santa Clara University (CA). Louis (Aloyse) Vercruysse (1796-1867), jésuite belge, flamand, de Courtrai.

²⁶⁸ M.J. Moller, capitaine du deux-mâts *L'Infatigable*, quitta Anvers le 12 décembre 1843, contourna le cap Horn et arriva devant le fort Vancouver le 5 août 1844.

²⁶⁹ Morton Matthew McCarver (1807-1875), né au Kentucky, fonda plusieurs villes dans le Nord-Ouest américain et fit partie du gouvernement provisoire d'Oregon dans la fonction d'orateur (président).

²⁷⁰ Le Dr John Edwin Long (1803-1846), né en Angleterre, arrivé en Oregon en 1843, fit partie du gouvernement provisoire à titre de secrétaire.

Convertis au catholicisme, le docteur et son épouse, Frances Cason, seront baptisés et mariés le même jour, le 31 juillet 1845. J.E. Long est mort noyé dans la Willamette le 21 juin 1846. « C'était un homme distingué dans la société, estimable par la douceur de son caractère et ses autres qualités. Son exemple en aurait gagné bien d'autres, si une mort prématurée ne l'eût enlevé tout à coup à ses nombreux amis et à notre sainte religion. Il se noya un jour, en traversant une rivière à cheval. » F.N. Blanchet, archevêque d'Oregon City à l'œuvre de la propagation de la foi, septembre 1848. AAQ, 36 CN, C.A., vol. II : 179a.

²⁷¹ Harvey L. Clark (1807-1858), ministre presbytérien à La Willamette en 1844.

²⁷² Pour éviter la confusion, le nom d'évêque de Philadelphie sera changé en évêque de Drasa, le 7 mai 1844.

²⁷³ Lisette Cottenoir, 17 ans, épouse Pierre Laplante dit Badaillac (Vancouver, 19 avril 1839). HDM.

²⁷⁴ L'Annexe 2 fait voir clairement quelle était la situation à La Willamette quand François-Norbert Blanchet laissa l'Oregon pour aller en Amérique et en Europe en 1845. Les textes proviennent des *Lettres des RR. PP. P. De Smet et A. Vercauteren, missionnaires belges aux Montagnes Rocheuses*, Gand, s.d., Imprimerie de la veuve d'Ange-Ignace Vander Schelden, rue Basse, N° 37.

Table des matières

Sigles	7
Avant-propos	9
Missions d'Oregon	13
Annexe 1	499
Annexe 2	511
Postface	519
Notes	533

Achevé d'imprimer
au Québec
en juin 2018